BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. 172
Pl.

RT. REV. EUGENE O'CONNELL,
LOS ANGELES,
CAL.

VIES

DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

LYON,	chez	GIRARD et JOSSERAND, libraires.
NANCY,	—	THOMAS, libraire.
ANGERS,	—	LAINÉ frères, imprimeurs-libraires.
BESANÇON,	—	TURBERGUE, libraire. CORNU, libraire.
METZ,	—	PALLEZ et ROUSSEAU, imprimeurs-libraires.
VANNES,	—	LAFOLYE, libraire.
NANTES,	—	MAZEAU frères, libraires.
MONTPELLIER	—	F. SÉGUIN, libraire. MALAVIALLE, libraire.
NIMES,	—	WATON, libraire.
ROUEN,	—	FLEURY, libraire.
DIJON,	—	HEMERY, libraire.
RENNES,		VERDIER, libraire. GANCHE, libraire.

— CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ. —

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

VIES

DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

à l'usage du clergé et du peuple fidèle

PAR

M. L'ABBÉ ROHRBACHER

Auteur de l'HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

TOME I

JANVIER. — FÉVRIER.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue Cassette, 4.

1853

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/viesdessaints0001mlab

A

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE TOUL,

LE PAPE SAINT LÉON IX.

TRÈS-SAINT ET TRÈS-AIMÉ PÈRE.

C'est un homme de votre pays et un prêtre de votre diocèse qui ose vous présenter ce tribut de piété filiale. Et à qui pourrais-je mieux offrir une Vie des Saints qu'à un saint de mon pays, qui est en même temps un saint de tous les pays. Car, si Brunon de Dabo est né pour la terre dans notre patrie particulière de Lorraine, Léon IX est mort, c'est-à-dire est né pour le ciel à Rome, la patrie commune de tous les chrétiens. De plus, ce sont des fidèles et des prêtres de votre diocèse qui m'ont donné la première idée de cette collection.

Grâce à la bonté divine et à votre intercession paternelle, le pays de votre naissance et de votre première affection pastorale, n'a pas dégénéré de ce que vous l'avez vu sous votre houlette. Depuis ces neuf siècles, malgré les révolutions des

Ac: 4350

empires et les séductions de l'enfer, il a conservé la foi catholique dans sa pureté. Vous revivez généralement dans vos successeurs, notamment dans la piété et le zèle des deux plus récents. Les monastères sont moins nombreux et dans la montagne et dans la plaine ; mais partout il y a plus d'églises paroissiales et plus de prêtres voués au saint ministère. La multitude de ces prêtres forme une sorte de congrégation religieuse dont l'évêque est le père. Il y a une maison pour recevoir les postulants, une maison pour recevoir les novices : novices et postulants qui s'y rendent par centaines et y demeurent plusieurs années de suite, afin que le père, et par lui-même et par ses assistants, puisse mieux les connaître, les apprécier, les admettre ou ne les admettre pas, les appliquer à un office ou à un autre. La maison des postulants s'appelle le petit séminaire, la maison des novices est le grand séminaire. Tous les ans, le père ou l'évêque convoque au noviciat un bon nombre de ses prêtres, pour s'y renouveler avec lui dans l'esprit divin du sacerdoce. Voilà, bien-aimé père du onzième siècle, ce que votre affectionné diocèse présente encore dans le dix-neuvième.

Ce n'est pas tout. Presque dans chaque paroisse il y a, sous le nom de sœur, une religieuse ou deux, quelquefois plus, pour former à la connaissance et à l'amour de Dieu les petits enfants, spécialement les petites filles. Plus d'une paroisse même, sous le nom de frère, a un religieux ou deux, pour instruire en particulier les petits garçons. Ces diverses congrégations religieuses, nées dans votre bien-aimé diocèse, y ont des noviciats qui, tout peuplés qu'ils sont, ne suffisent pas encore. On demande de vos sœurs hospitalières jusque dans l'Allemagne septentrionale pour soigner les malades ; on envoie de vos sœurs d'école jusque dans cette pauvre église d'Afrique, qui tendait vers Léon IX ses bras mourants

et qui maintenant ressuscite peu à peu ; on veut de vos frères jusque dans un nouveau monde nommé l'Amérique, et dont le Groënland, connu de vos jours, n'est qu'une petite extrémité.

Il est encore une autre merveille, mais que sans doute Dieu vous a déjà fait connaître dans son infinie lumière. Depuis plusieurs années vous voyez arriver au ciel, du côté de l'extrême Orient, et d'une terre infidèle, des milliers d'âmes saintes, portant encore toute fraîche la robe de leur baptême. Eh bien, très-saint Père Léon, ces nuées de petits anges, oui, on peut le dire, sont de votre bien-aimé diocèse de Nancy et de Toul. C'est à un de vos successeurs, l'avant-dernier, et à celui qui le remplace, que ces milliers d'âmes innocentes doivent d'être au ciel, et de voir Dieu face à face avec vous. C'est peut-être vous-même qui avez inspiré à Charles de Forbin-Janson de fonder l'*Association de la Sainte-Enfance*, pour aider les missionnaires et les fidèles de la Chine, par des prières et des aumônes, à procurer le baptême et la vie éternelle à tant de milliers de petits enfants, que des parents infidèles et barbares jettent et abandonnent journellement dans les rues, dans les lacs, dans les fleuves, comme les Egyptiens de Pharaon jetaient les nouveau-nés des Israélites dans les eaux du Nil. Oui, sans doute, c'est vous, très-saint Père Léon, c'est vous qui, revivant dans nos pieux évêques Charles de Forbin-Janson et Alexis Menjaud, avez fondé cette œuvre de charité vraiment apostolique. Veuillez la protéger toujours, et par vos successeurs dans le siége de Toul, et par vos successeurs dans le siége de saint Pierre.

J'ai dit que dans votre diocèse de Nancy et de Toul les monastères sont aujourd'hui moins nombreux qu'ils ne l'étaient dans le onzième siècle. Cela est vrai, si on entend les monastères tels qu'ils étaient alors. Car aujourd'hui même il y en

a peut-être autant, mais sous une autre forme, sous forme de communautés ou couvents domestiques. Par exemple, nous connaissons une famille de dix enfants, avec une fortune considérable : le fils unique s'est consacré au sacerdoce, ses neuf sœurs vivent en communauté avec leur mère, qui est veuve : leur temps est partagé entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Ceci rappelle un peu le temps des apôtres à Jérusalem, où chaque maison de chrétiens était comme une église. Or, très-saint Père Léon, dans un grand nombre de paroisses de votre ancien diocèse de Toul, il y a plusieurs de ces communautés primitives. Nous en connaissons sept ou huit dans une seule de ces paroisses bénies. Ce sont quatre ou cinq sœurs, quelquefois plus, qui vivent ensemble avec leur mère, leur tante, un de leurs frères, ou bien l'une d'entre elles qui leur tient lieu de tante et de mère. Elles demeurent vierges en vue de Dieu et pour le servir plus parfaitement. Elles travaillent à la maison, dans les jardins, dans les champs. Lorsque le genre d'occupations le comporte, elles en charment la monotonie par la récitation du rosaire, le chant des litanies de la sainte Vierge ou même de ses vêpres, qu'elles savent par cœur. Dans leur jardin, elles entretiennent quelquefois des caisses de lauriers ou d'autres gracieux arbustes : c'est pour orner, aux jours de fête, la maison de Dieu, les autels du Seigneur et de sa sainte Mère. Autant que possible, elles assistent à la messe tous les jours et communient souvent. Elles aiment à nourrir leur âme de pieuses lectures, particulièrement de la Vie des Saints.

Pour seconder les bons désirs d'une de ces communautés, je lui procurai les Vies d'Alban Butler, prêtre catholique d'Angleterre, traduites en français par l'abbé Godescard. Mais bientôt le curé de la paroisse, ensuite d'autres prêtres me firent ces observations : Les Vies de Butler et de Godescard sont en-

combrées de trop de dissertations historiques et critiques; ces dissertations peuvent être bonnes en Angleterre, pour combattre les idées fausses des protestants : dans nos pieuses familles, si profondément catholiques, elles sont de trop, elles embarrassent la lecture, les bonnes âmes ont de la peine à y démêler la vie du saint. De plus, on dirait que Butler, pour ne pas effaroucher les protestants de son pays, a retranché de plusieurs vies les vertus et les actions les plus merveilleuses. Or, voilà précisément ce que cherchent nos âmes ferventes, et elles sont tout étonnées de ne trouver dans certaines vies de saints que ce qu'elles font communément elles-mêmes. Il serait donc bon de choisir les vies originales des saints, telles qu'on les lit avec intérêt dans l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, et de les réunir dans une collection qui présente aux familles chrétiennes, dans les saints de chaque jour, une lecture édifiante, suffisamment longue, mais pas trop. Ces observations nous ont paru justes. En conséquence, nous avons essayé de remplir le vœu de nos confrères, en offrant chaque jour la vie détaillée d'un saint ou de deux, et en y joignant sur tous les saints du jour les notices que notre mère la sainte Eglise romaine nous donne elle-même dans son Martyrologe.

Comme ce travail doit son origine au pays de votre naissance et de votre noviciat pontifical, très-saint Père Léon, évêque de Toul et de Rome, il est tout naturel de vous le dédier, afin que vous y donniez votre bénédiction paternelle, non-seulement comme évêque de Toul, mais encore comme évêque de Rome. D'autant plus qu'il est extrait en grande partie d'un autre travail plus considérable, qui a pour but direct de justifier et de glorifier la sainte Eglise romaine, principalement des grandes choses que vous et vos premiers successeurs dans le Siége apostolique avez entreprises et exé-

cutées, pour rendre à l'Eglise de Dieu son ancienne beauté et étendre le règne de Dieu sur tous les royaumes. Ces glorieux travaux de Léon IX, de Grégoire VII, d'Urbain II, de Calixte II et leurs semblables, ont été combattus de leur vivant par les puissances de l'enfer et calomniés par elles dans les histoires des hommes. Humble prêtre de votre pays de Lorraine et de votre diocèse de Nancy et de Toul, duquel est sortie avec vous la grande restauration de l'Eglise dans le moyen âge, nous avons entrepris, avec l'aide de Dieu et pour sa gloire, de présenter l'histoire universelle de l'Eglise catholique notre mère, et de montrer cette Eglise toujours digne de Dieu par le grand nombre de saintes âmes et de saintes œuvres qu'elle ne cesse de produire. Pour venir à bout d'un si long travail, bien des fois nous avons invoqué les bien-aimés saints dont nous retracions la vie, vous particulièrement, très-saint et très-aimé Père Léon. Et nous vous remercions publiquement, et vous et tous les saints de Dieu, de l'assistance que vous nous avez prêtée. Veuillez bien agréer comme un hommage de notre reconnaissance filiale, cette Vie des Saints que nous avons recueillie pour augmenter le nombre de vos imitateurs sur la terre. L'avantage temporel qui peut nous en revenir, nous l'emploierons dans le même but, particulièrement pour les âmes les plus délaissées de l'Afrique.

Très-saint Père Léon, l'église mourante d'Afrique remit en vos mains ses derniers soupirs. Dieu paraît vouloir la ressusciter de nos jours, et, ce semble, d'après votre intercession. Voici comment je le conclus : Non loin de votre berceau de Dachsbourg, à Saverne, un juif, fils de rabbin et novice rabbin lui-même, est appelé de Dieu au sein de son Eglise, non-seulement pour y recevoir le baptême, mais encore le sacerdoce, et, sur les pas du Sauveur, former des

disciples à l'apostolat de ce qu'il y a de plus délaissé parmi les hommes. Le juif Liberman, devenu chrétien et prêtre de la sainte Eglise romaine, au milieu de beaucoup d'épreuves, de souffrances et de croix, a donc fondé une triple congrégation du saint Cœur de Marie : congrégation de prêtres, congrégation de frères, congrégation de sœurs, se consacrant les uns et les autres au service et au salut des âmes les plus abandonnées en ce monde, notamment du peuple le plus abandonné entre tous les peuples : les nègres de l'Afrique. Or, très-saint et très-aimé Père, c'est principalement à seconder cette œuvre que nous désirons employer le fruit temporel de nos travaux.

A cette fin, daignez, très-saint Père Léon, répandre votre bénédiction paternelle et sur nous et sur les nôtres.

Écrit sur la terre, à Paris, en la fête de tous les Saints, l'année de la rédemption 1852.

ROHRBACHER,

Prêtre du diocèse de Nancy et de Toul.

A

MONSEIGNEUR ALEXIS MENJAUD,

ÉVÊQUE DE NANCY ET DE TOUL.

Monseigneur,

Vous m'avez permis de vous dédier cette collection de Vies des Saints. Pour mieux témoigner de l'esprit de foi et de religion avec lequel je révère et j'aime votre autorité et

votre personne, j'ai cru devoir vous adresser ma dédicace en la personne d'un de vos plus saints et plus illustres prédécesseurs, Brunon, évêque de Toul, notre saint père le Pape saint Léon IX. A la fois chef de l'Eglise universelle, évêque de Toul, natif de ce même diocèse, saint Léon IX en paraît la bannière la mieux parlante pour dire à tout le monde avec quelle profonde vénération et quelle affection religieuse je considère et j'aime, chacun dans son rang, notre saint père le Pape, mon évêque, nos confrères du sacerdoce et tous les fidèles de ma patrie terrestre.

Je suis, très-cher Seigneur et Père, votre tout dévoué serviteur et fils,

ROHRBACHER,

Prêtre du diocèse de Nancy et de Toul.

AVIS AU LECTEUR.

Le titre seul de cet ouvrage en indique la nature et le but. C'est une Vie des Saints, pour tous les jours de l'année, à l'usage du clergé et du peuple fidèle. Le peuple fidèle y trouvera, pour chaque jour, une lecture édifiante. Les pasteurs qui voudront lui donner plus de détails sur la vie de plusieurs de ces saints, sur l'époque où ils ont vécu, les vertus qu'ils ont pratiquées, les écrits qui nous restent d'eux, les trouveront dans l'*Histoire universelle de l'Église catholique*.

VIES DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Ier JOUR DE JANVIER.

LA CIRCONCISION, FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Nous commençons l'année sainte par le nom de Jésus. C'est bien commencer : espérons finir de même.

Comme c'est Dieu qui fait les choses, c'est à lui principalement de leur donner le nom qu'il convient. Ainsi il donne au plus illustre des patriarches le nom d'Abraham, c'est-à-dire *père élevé de la multitude*, parce qu'il devait être le père élevé d'une multitude de nations; et il lui donna ce nom mystérieux lorsqu'il reçut la circoncision dans sa chair comme un signe extérieur de son alliance. Ainsi encore, le jour de sa circoncision, il donne au saint précurseur le nom de Jean, c'est-à-dire *plein de grâce*, pour marquer la grâce et la vertu extraordinaire qui serait en lui. Mais, entre tous les noms qui sont au ciel et sur la terre, quel nom choisira-t-il pour son Verbe fait chair, pour son propre Fils devenu homme ? Sera-ce le nom de Monarque, de Potentat, de Dominateur, de Roi des rois, de Seigneur des seigneurs ? Non : mais il s'appellera Jésus, c'est-à-dire Sauveur ! et pourquoi ? Jésus même va nous le dire : « Parce que je suis venu en ce monde, non pour appeler des justes, mais des pécheurs ; non pour les condamner, mais pour les sauver. » Et, pour les sauver il versera son sang, non-seulement en la circoncision, mais sur la croix. O doux nom

de Jésus, nom au-dessus de tout nom ; que vous êtes bien choisi pour moi ! Je vous aime, je vous adore ! Vous êtes mon espérance, vous êtes mon amour.

Le nom de Jésus est incomparable, non-seulement pour ce qu'il signifie, mais pour la vertu infinie qu'il renferme. Jésus même nous dit : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous l'obtiendrez. Et encore, ceux qui croiront en moi, ils opéreront en mon nom des miracles, ils chasseront les démons. »En effet, saint Pierre dit au boiteux : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus le Nazaréen, lève-toi et marche ! » Et le boiteux se leva et marcha. Enfin saint Paul nous apprend que ce nom est au-dessus de tout nom, et qu'au nom de Jésus, tout fléchira le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. O mon Jésus, que je suis aise que vous ayez un si beau nom, un nom si puissant !

Maintenant, que tous les démons s'arment contre moi : Vive Jésus ! je n'en ai plus peur. Vive Jésus ! à ce nom seul ils prendront la fuite. Vive Jésus, dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon âme, dans ma mémoire, dans mon corps, dans tous mes membres ! Vive Jésus, dans toutes mes pensées, dans toutes mes paroles, dans toutes mes actions ! Vive Jésus, dans la santé et la maladie, dans la joie et la tristesse, à la vie et à la mort ! Écoute, ô mon âme : quand nous ne saurons plus que méditer, nous redirons tout bas le nom de Jésus. Écoute, ô mon âme : quand nous serons à notre dernière agonie, nous respirerons le nom de Jésus, afin de nous réveiller en l'autre vie au nom de Jésus.

Un mot sur les souhaits de bonne année.

Jésus-Christ saluait ses disciples par ces mots : « La paix soit avec vous ! ou : La paix vous soit ! » C'était le salut des patriarches et des prophètes. C'est que la véritable paix, la paix de Dieu, renferme tous les biens. Les apôtres disaient également au commencement et à la fin de leurs épîtres : « La paix et la grâce de Dieu soient avec vous ! » C'est toujours le même souhait, plus ou moins expliqué. Nous disons vulgairement : Bonjour ! Bonne année ! au fond, c'est toujours la même chose ; car un jour vraiment bon,

une année vraiment bonne, mais bonne devant Dieu et pour l'éternité, c'est ce qu'on peut souhaiter de mieux et à soi et aux autres. Dans bien des pays les fidèles disent : J'ai fait mon bon jour, pour dire : J'ai eu le bonheur de communier aujourd'hui. Ils parlent bien juste, ces chrétiens-là.

Bon jour, bonne année, ce sont pour bien des gens des paroles en l'air, de vaines formules. Pourquoi n'en ferions-nous pas une chose sainte, à l'exemple de Jésus-Christ et de ses apôtres ? Pourquoi n'en ferions-nous pas un acte de charité chrétienne, une prière du cœur ? Pourquoi ne nous souhaiterions-nous pas sincèrement les uns aux autres un jour vraiment bon, une année vraiment bonne devant Dieu et pour le ciel, sanctifiée dans l'amour de Dieu et du prochain ? Des âmes simples le font : pourquoi ne le ferions-nous pas nous-mêmes ?

Mon Dieu, me pardonneriez-vous mon extravagance d'enfant ? Je vous souhaite une bonne année ! Je vous souhaite une année où vous soyez connu, aimé, glorifié de tout le monde ! Je vous souhaite une année où je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces ; une année où je vous aime comme vous m'aimez vous-même. Oui, mon Dieu et mon Père, je vous souhaite ainsi une bonne année de tout mon cœur. Accomplissez vous-même mon souhait.

SAINT FULGENCE.

Saint Fulgence, évêque de Ruspe en Afrique, vécut en des temps difficiles, temps de révolutions politiques et de persécution religieuse.

Au temps de saint Augustin, l'Afrique romaine était en proie au schisme des donatistes et à l'hérésie des pélagiens : parmi les catholiques mêmes il y en avait beaucoup qui ne vivaient pas selon l'Évangile. L'Afrique se vit châtiée. Un peuple des plus cruels, parti du fond de l'Allemagne, les Vandales, s'en empara et assiégea la ville d'Hippone, lorsque saint Augustin y

rendait le dernier soupir. La désolation fut inexprimable. Pendant cent ans qu'y subsista ce peuple, les catholiques furent exposés sans cesse aux plus cruelles persécutions. A peine y avait-il quelques petits intervalles où ils pussent respirer et se pourvoir de prêtres et d'évêques. Les Vandales, chrétiens pour la plupart, mais infectés de l'hérésie d'Arius, qui niait la divinité de Jésus-Christ, étaient plus méchants que les idolâtres : pillant les églises et les monastères, se faisant des habits avec les vêtements sacrés, foulant aux pieds le corps et le sang de Jésus-Christ, et inventant sans cesse de nouveaux moyens pour tourmenter les catholiques. Il y eut un grand nombre de confesseurs et de martyrs. Une fois il y en eut près de cinq mille, tant évêques que prêtres, diacres et laïques distingués, exilés dans un affreux désert, où le peuple fidèle les suivit en foule. Mais nuls n'étaient plus maltraités que les Vandales qui se convertissaient à la vraie foi. On leur arrachait la peau de la tête, on leur coupait les mains, le nez, les oreilles, la langue. Cependant, dans la plus cruelle de ces persécutions, il n'y en eut pas un seul qui abandonnât la religion.

Dieu suscita principalement deux saints pour soutenir ses élus dans ces terribles épreuves. Le premier, saint Eugène, évêque de Carthage, que nous verrons au 13 juillet; le second, saint Fulgence, évêque de Ruspe. Il descendait d'une famille sénatoriale de Carthage, et fut lui-même d'abord receveur général des impôts de toute une province. Mais dès l'âge de vingt-deux ans, il quitta le monde, entra dans un monastère très-pauvre, malgré sa mère, qui, pendant plusieurs jours de suite continua, à la porte du monastère, à le redemander par ses cris et ses larmes. Plus tard, il fut battu jusqu'à mort par les ariens, parce qu'il enseignait la foi catholique. Il s'embarqua pour l'Égypte, afin de visiter les déserts sanctifiés par saint Antoine et les autres solitaires. Un évêque de Sicile le détourna de ce voyage, par la raison que l'Égypte était alors remplie d'hérétiques et séparée de la communion de saint Pierre par un schisme perfide. Fulgence fit le pèlerinage de Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres. De retour en Afrique, il y bâtit un monastère, qui fut bientôt rempli d'un grand nombre de personnes de piété. Enfin il fut fait malgré lui évêque de Ruspe, en 508.

Saint Fulgence conserva dans l'épiscopat les pratiques de la vie monastique. Il ne porta jamais d'habits précieux et continua ses jeûnes accoutumés. Hiver et été, il n'était vêtu que d'une tunique fort pauvre qu'il ceignait avec une ceinture de peau à la manière des moines. Il ne portait point la chaussure des clercs, mais celle des religieux, et marchait souvent nu-pieds. Jamais il ne portait de chasuble précieuse ou de couleur éclatante, ni ne permit de telle à ses moines : c'était un habillement ordinaire qui couvrait tout le corps. Il n'ôtait pas même sa ceinture pour dormir, et il offrait le sacrifice avec la même tunique dans laquelle il couchait, disant que, pour cette sainte action, il fallait plutôt changer de cœur que d'habits. Jamais personne ne put l'obliger à manger de la chair, de quelque espèce qu'elle fût. Il se nourrissait d'herbes, de grains et d'œufs, sans les assaisonner d'huile, tant qu'il fut jeune ; dans sa vieillesse, on lui persuada d'en user, de peur que sa vue venant à s'affaiblir, il ne pût plus lire. Jamais il ne but de vin que par raison de santé, encore le trempait-il de tant d'eau qu'il ne sentait plus le goût du vin. Avant qu'on avertît les frères pour l'office de la nuit, il veillait pour prier, lire, dicter ou méditer, parce qu'il n'en avait pas le loisir pendant le jour, étant occupé pour les affaires de son peuple. Avec ce travail, il descendait encore quelquefois pour célébrer les Vigiles avec les autres. Jusque-là on ne l'avait vu en aucun endroit, sans demeurer avec des moines ; c'est pourquoi la première grâce qu'il demanda aux citoyens de Ruspe, depuis qu'il en fut fait évêque, fut de lui donner une place pour bâtir un monastère. Un homme noble, appelé Posthumien, lui donna un petit héritage qui n'était pas éloigné de l'église, où des pins très-élevés formaient un bois dont la verdure rendait l'endroit agréable. Saint Fulgence l'accepta d'autant plus volontiers qu'il trouvait sur les lieux mêmes les bois nécessaires à l'édifice. Il fit venir aussitôt son ami l'abbé Félix avec la plus grande partie de sa communauté : l'autre demeura sous la conduite d'un des frères, nommé Vital, mais avec la même union entre les deux monastères que si ce n'eût été qu'un seul.

Pendant que saint Fulgence était occupé à ces œuvres de piété, le roi des Vandales, Trasamond, l'envoya prendre par ses satellites pour le conduire en Sardaigne avec les autres évêques. Quelle que fût la douleur du saint d'abandonner son église avant qu'il

eût eu le temps de l'instruire, il témoigna néanmoins sa joie de participer à la glorieuse confession de ses collègues. Il sortit de Ruspe, accompagné de moines et de clercs, laissant tous les laïques en pleurs. La ville de Carthage le reçut avec honneur ; on lui fit des présents, qu'il envoya au monastère qu'il faisait bâtir, et s'embarqua sans rien emporter que les richesses d'une science singulière, dont il faisait part à tous ceux chez lesquels il allait. Quoique saint Fulgence fût, par l'ordination, le dernier de tous les évêques exilés, qui se trouvaient là plus de soixante, ils le reconnaissaient pour le premier, à cause de sa science et de sa vertu. Dans les choses douteuses, le primat et tous les autres évêques voulaient toujours l'entendre pour avoir son avis, et le chargeaient d'expliquer les résolutions communes. Lorsqu'il s'agissait aussi de répondre au nom de tous, aux évêques d'outre-mer, soit sur la foi, soit sur d'autres matières, on lui en donnait la commission. Outre les lettres publiques qu'il écrivait au nom des soixante évêques, il en écrivait encore de particulières pour tous ceux qui l'en priaient, lorsqu'ils avaient quelque avis à donner à leur peuple, ou à corriger quelqu'un. C'était encore à saint Fulgence que s'adressaient ceux qui avaient été punis de quelques censures par leurs évêques absents, afin qu'il intercédât pour eux.

Dans les commencements de cet exil, il ne put former de monastères, ayant emmené trop peu de moines avec lui ; toutefois, ne pouvant se passer de vivre en communauté, il persuada à deux évêques de demeurer avec lui, et, rassemblant des moines et des clercs, il fit une image d'un grand monastère. Ils avaient même table, ils priaient et lisaient ensemble ; seulement les moines se distinguaient par une plus grande austérité que les clercs, et ne possédaient rien en propre. Cette maison était l'oracle de la ville de Cagliari, capitale de la Sardaigne ; les affligés y cherchaient la consolation ; on y accordait les différends ; on y expliquait l'Écriture ; on y faisait l'aumône. Souvent saint Fulgence, par ses exhortations, attirait à la vie monastique ceux dont il avait soulagé les besoins. Ces bonnes nouvelles venaient de jour en jour à Carthage, et réjouissaient le peuple fidèle.

Outre les soixante évêques de la province de Byzacène, le roi Trasamond en bannit encore plusieurs autres du reste de l'Afrique ; en sorte que l'on en compte jusqu'à deux cent vingt. Ils ap-

portèrent avec eux plusieurs reliques d'Afrique en Sardaigne, entre autres le corps de saint Augustin, qui y demeura deux cents ans. Le saint pape Symmaque fournissait chaque année à ces exilés les aliments et les vêtements nécessaires. Il crut devoir encore les consoler par lettres, et se servit à cet effet de la plume d'Ennodius. Il leur envoya en même temps des reliques de saint Nazaire et de saint Romain, qu'ils lui avaient demandées dans leur lettre au diacre Hormisda. Il racheta encore les captifs dans la Ligurie, le Milanais et diverses autres provinces, leur faisant en outre des dons considérables et les renvoyant chez eux.

Cependant le roi Trasamond s'informa qui était le plus puissant défenseur de la doctrine catholique. On lui nomma Fulgence entre les évêques exilés. Aussitôt le roi le fit venir à Carthage. Le saint évêque, y profitant de l'occasion, instruisait soigneusement du mystère de la Trinité les catholiques qui venaient le trouver à son logis, leur enseignant comment le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, quoique la différence des personnes subsiste. Tous les fidèles s'empressaient à le venir entendre ; car il parlait avec une grâce particulière. Il répondait à tous ceux qui l'interrogeaient, sans en mépriser aucun, toujours prêt à écouter lui-même les autres, et à apprendre d'eux, s'il se trouvait que Dieu leur eût révélé quelque chose de meilleur. Il enseignait à ceux qui s'étaient laissé rebaptiser, à pleurer leur faute, et les réconciliait ensuite à l'Église. Il soutenait les autres prêts à tomber, qui, à leur tour, se trouvant fortifiés par ses discours, attaquaient avec confiance les ariens. Le roi, averti des progrès que la foi catholique faisait dans Carthage, par le ministère de saint Fulgence, lui envoya un écrit rempli du venin de l'hérésie arienne, avec ordre d'y répondre au plus tôt. Comme cet écrit était fort long, le saint évêque le réduisit à quelques objections divisées par articles, auxquelles il joignit des réponses nettes et solides. Avant de les envoyer à Trasamond, il les examina longtemps avec plusieurs personnes habiles, les fit même connaître au peuple, puis il les donna au roi, qui les attendait avec impatience. Trasamond les lut attentivement, admirant l'éloquence de leur auteur, loua son humilité, mais n'en profita pas mieux pour lui-même. Le peuple de Carthage, sachant que les propositions du roi avaient été réfutées,

se réjouit extrêmement de la victoire que la foi catholique avait remportée sur l'arianisme.

Pour éprouver encore la science du saint évêque, le roi lui envoya d'autres questions, enjoignant au porteur de les lire seulement une fois devant lui, sans lui permettre d'en tirer copie. Saint Fulgence composa trois livres adressés au roi Trasamond lui-même. Dans le premier, il traite des deux natures de Jésus-Christ en une personne, montrant principalement qu'il a une âme raisonnable, outre la divinité; dans le second, il traite de l'immensité du Fils de Dieu; dans le troisième, de sa passion, pour montrer principalement que ce n'est pas la divinité qui a souffert. Le roi, étonné de cette réponse, n'osa plus faire de questions à saint Fulgence; mais un des évêques ariens, nommé Pinta, fut plus hardi. Il composa un écrit que le saint réfuta comme les précédents.

Le roi Trasamond voulait retenir saint Fulgence plus longtemps à Carthage. Mais les ariens lui dirent: « Seigneur, il rend votre zèle inutile; il a déjà perverti quelques-uns de nos évêques, et si vous n'y donnez ordre promptement, notre religion périra.» Le roi céda à cette remontrance, et renvoya Fulgence en Sardaigne. Pour dérober au peuple le départ du saint, il le fit embarquer de nuit; mais les vents contraires arrêtèrent le vaisseau sur la côte pendant plusieurs jours : ce qui donna lieu à presque toute la ville de s'y assembler pour lui dire adieu, et de communier de sa main. Voyant un homme vertueux, nommé Juliatée, qui s'affligeait extrêmement, il lui dit : « Ne pleurez point ; nous reviendrons bientôt, et l'Église catholique recouvrera sa liberté. » Mais il lui recommanda le secret, craignant de passer pour prophète ; et il en usait ainsi à l'égard de tous les dons surnaturels. Il ne demanda jamais à Dieu de faire des miracles ; et si on recommandait à ses prières des malades ou d'autres affligés, il disait : « Vous savez, Seigneur, ce qui convient au salut de nos âmes ; que votre volonté soit premièrement accomplie ! » Les miracles, disait-il, ne donnent pas la justice, mais la renommée, qui, sans la justice, ne sert qu'à notre condamnation.

Arrivé en Sardaigne, il bâtit un nouveau monastère, avec la permission de l'évêque de Cagliari, près de l'église du martyr saint Saturnin, loin du bruit de la ville. Il assembla en ce lieu

plus de quarante moines, auxquels il faisait observer exactement la règle de leur profession, surtout de n'avoir rien en propre, mais tout en commun ; ce qu'il regardait comme l'essentiel de la vie monastique. Il disait qu'un moine pouvait quelquefois être obligé par l'infirmité de son corps à prendre une nourriture plus délicate ; mais que de s'attribuer la propriété même de petites choses c'était un signe d'orgueil et d'avarice. Il distribuait lui-même avec une grande discrétion aux serviteurs de Dieu ce qui leur était nécessaire, faisant attention aux forces et à la faiblesse de chacun, avertissant ceux auxquels il donnait davantage, de s'en humilier à cause de leur faiblesse. Comme il avait grand soin de prévenir les demandes de ses religieux, aussi ne voulait-il pas qu'ils le prévinssent, mais qu'ils attendissent avec une entière résignation.

Pendant ce second exil encore, saint Fulgence écrivit plusieurs lettres d'édification à des personnes qui demeuraient en Sardaigne même, en Afrique et à Rome, à des sénateurs, des veuves et des vierges de grande réputation. Telles sont les lettres à Proba, à Galla et à Théodore. Proba était une fille de grande naissance à Rome, qui avait embrassé la virginité. Saint Fulgence lui écrivit deux grandes lettres, ou plutôt deux traités, pour la confirmer dans la vertu ; le premier de la virginité et de l'humilité ; le second, de la prière. Galla était sœur de Proba, fille du consul Symmaque et veuve d'un consul qui n'avait pas vécu un an avec elle. Elle embrassa la continence, et saint Fulgence l'instruisit des devoirs d'une veuve chrétienne. Saint Grégoire, pape, a écrit depuis ses vertus et son heureuse mort. Théodore était un sénateur qui fut consul en 505 ; ensuite il se donna tout à Dieu et embrassa la continence avec sa femme. Saint Fulgence le félicite de cet heureux changement, et marque combien importe l'exemple des grands, qui perdent ou sauvent avec eux plusieurs personnes.

Le saint évêque achevait d'autres écrits, lorsque vint à finir son exil. Le roi Trasamond mourut le 20 mars 523, et eut pour successeur Hildéric, qui rendit la liberté à l'église d'Afrique et permit d'ordonner partout des évêques. Ainsi l'Afrique recouvra le libre exercice de la religion catholique, après soixante ans d'interruption, à compter depuis la persécution de Genséric, en 457. Saint Fulgence retourna donc en Afrique avec les autres évêques exilés. Ils furent reçus à Carthage comme des confesseurs de

Jésus-Christ, surtout saint Fulgence, qui était plus connu que les autres dans cette ville, d'où il était sorti seul. Le peuple, assemblé sur le rivage, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il s'éleva un grand cri de joie, et on entendit chanter les louanges de Dieu en toutes sortes de langues. C'était à qui recevrait le premier sa bénédiction, et tous s'efforçaient de le toucher au moins du bout des doigts. Les évêques allèrent d'abord à l'église de sainte Agilé, précédés et suivis du peuple, qui les conduisait comme en triomphe. Les plus zélés environnèrent saint Fulgence, pour le soulager dans la chaleur et lui faire un passage libre. Dieu, pour montrer la charité de ces peuples, permit qu'il survînt une grande pluie; ils n'en furent pas dérangés. Comme saint Fulgence marchait la tête nue, les plus nobles étendirent sur lui leurs manteaux pour le garantir de la pluie. Le saint, après avoir visité ses amis à Carthage, en sortit pour se rendre à Ruspe. Pendant tout le chemin, qui était long, les peuples vinrent au-devant de lui de tous côtés, portant des lampes, des flambeaux et des branches d'arbres, en bénissant Dieu de ce qu'il leur faisait voir un si saint personnage.

Retourné à Ruspe, il continua de vivre avec les moines, comme l'un d'entre eux. Et afin que ses successeurs ne pussent rien prétendre au préjudice des religieux de son monastère, il déclara par écrit qu'il n'y prétendait rien lui-même, et que, s'il y demeurait, ce n'était pas qu'il en eût le droit, mais parce qu'on voulait bien le lui permettre. Il poussa plus loin ses précautions; car il acheta une maison dans le voisinage de l'église, et la bâtit commodément, pour qu'elle servît de demeure à l'évêque de Ruspe. Il pourvut encore aux logements des clercs et au règlement de leurs mœurs; voulant qu'ils fussent tous proches de l'église; que chacun d'eux cultivât un jardin de ses propres mains; qu'ils s'étudiassent à psalmodier avec grâce et à bien prononcer; qu'ils évitassent le faste dans leurs habits, et qu'ils ne s'ingérassent pas dans le maniement des affaires séculières, de peur que cette occupation ne les détournât trop souvent des fonctions de leur ministère. Il les choisit presque tous d'entre ses moines. Il prescrivit deux jours de jeûne la semaine, le mercredi et le vendredi, à tous les clercs, aux veuves et à ceux des laïques qui le pouvaient, leur ordonnant en outre de se trouver aux offices et aux prières du jour et de la nuit.

Depuis son dernier exil, saint Fulgence composa encore plusieurs écrits, particulièrement un traité de la foi pour un nommé Pierre, qui, allant à Jérusalem et craignant d'être surpris par les hérétiques dont l'Orient était rempli, le pressa de lui donner une règle à cet égard. Il y enseigne et y prouve expressément, ce qu'il fait encore ailleurs, que le Saint-Esprit procède tout ensemble du Père et du Fils.

Un an avant sa mort, il quitta secrètement son église et son monastère pour se retirer dans un autre qu'il avait fait bâtir sur un petit rocher, dans l'île de Circine ; là, il redouble ses mortifications et ses larmes, vaquant continuellement à la prière ou à la lecture, comme s'il eût senti approcher son dernier jour. Mais la charité l'obligea de retourner à Ruspe pour faire cesser les plaintes que l'on faisait de son absence. Il y tomba malade, et, pendant plus de deux mois qu'il fut attaqué de douleurs très-aiguës, il disait sans cesse à Dieu : « Donnez-moi maintenant la patience, et ensuite le pardon. » Se voyant près de sa fin, il rassembla tous ses clercs et ses moines, et, après leur avoir demandé pardon de la sévérité dont il craignait d'avoir usé envers eux, il distribua l'argent qui lui restait, aux veuves, aux orphelins et aux étrangers, les nommant chacun par leur nom. Il n'oublia pas ses clercs dans cette distribution, sachant leurs besoins. A l'égard de ceux qui le venaient voir, il leur donnait sa bénédiction.

Il mourut le premier jour de janvier 533, la vingt-cinquième année de son épiscopat et la soixante-cinquième de son âge. On ne put point lui donner la sépulture le même jour, mais on porta son corps dans l'oratoire du monastère, où les clercs et les moines passèrent toute la nuit à chanter des psaumes, des hymnes et des cantiques. Le matin, lorsque les peuples du voisinage furent arrivés pour ses funérailles, il fut porté par les mains des prêtres à l'église de la ville, que l'on nommait la seconde, et où le saint évêque avait mis des reliques des apôtres. Il fut le premier qui mérita d'être enterré dans cette basilique, aucun prêtre ni laïque n'y ayant eu jusque-là sa sépulture, suivant l'ancienne coutume. Mais on passa au-dessus de l'usage, à cause de l'amour qu'on portait au saint évêque. Sa vie a été écrite par un de ses disciples.

JOSEPH-MARIE TOMASSI.

Le bienheureux Joseph-Marie Tomassi, qui mourut dans les premières années du dix-huitième siècle, est une preuve entre beaucoup d'autres que l'Église de Dieu est toujours féconde en saints et que les siècles ne peuvent rien contre elle, parce que sa durée et sa fécondité sont de Dieu, qui est toujours le même.

Joseph-Marie Tomassi était fils de Jules Tomassi, duc de Palma et prince de Lampedosa. Il naquit à Alicate en Sicile, le 12 septembre 1649, et fut élevé dans la piété. Toute sa famille vivait dans les pratiques de la religion et des bonnes œuvres. Un oncle et trois sœurs du jeune Tomassi étaient déjà entrés dans le cloître. Joseph-Marie obtint, à force d'instances, de suivre la même vocation ; et, après s'être désisté de ses droits héréditaires en faveur d'un frère cadet, il fut admis chez les Théatins de Palerme, et prononça ses vœux le 25 mars 1666. Sa ferveur, son amour pour la prière, ses austérités et son zèle pour toutes les pratiques de la vie religieuse ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude. La théologie, les langues savantes, les antiquités ecclésiastiques et la liturgie l'occupèrent tour à tour. Il apprit l'hébreu, le chaldéen, l'éthiopien, l'arabe, le syriaque, et prit des leçons d'un savant juif de ce temps-là, Moïse de Cavi, qui se fit ensuite chrétien. Ses recherches dans les bibliothèques et dans les couvents de Rome le conduisirent à des découvertes importantes sur toutes les parties de l'ancienne liturgie ; et c'est sur ce sujet que roulent la plupart de ses ouvrages.

Malgré son amour pour la retraite et son application à l'étude, il remplit différents emplois dans son ordre, et fut attaché par les Papes à diverses congrégations. Clément XI faisait une estime toute particulière du père Tomassi, le prit pour son confesseur, et avait voulu avoir son avis, lorsqu'il fut élu Pape, pour savoir s'il devait accepter une si haute dignité. Il le nomma cardinal le 18 mars 1712 ; et le modeste religieux lui ayant écrit pour lui exposer ses raisons de refus, le Pape le contraignit d'accepter. Le nouveau cardinal conserva, autant qu'il put, les habitudes et la simplicité de son couvent. Sa maison, sa table, ses équipages, tout

chez lui annonçait son horreur pour le luxe. En même temps ses revenus étaient employés en bonnes œuvres. Non content de distribuer de l'argent aux pauvres de Rome, il envoyait des secours au loin. Il fit passer cinq cents écus aux catholiques suisses, qui soutenaient alors la guerre contre les cantons protestants. Il avait soin de faire distribuer des aumônes dans tous les lieux où il avait des bénéfices ou du bien. A Rome, il décorait les églises, spécialement celle de Saint-Martin du Mont, qui était son titre de cardinal; et il se plaisait à y faire le catéchisme aux enfants. C'est au milieu de ces soins pieux que la mort frappa le cardinal Tomassi, le 1er janvier 1713, âgé de soixante-trois ans. Il a été béatifié par Pie VII, le 5 de juin 1803.

D'autres personnes de cette même famille se sont illustrées par leur piété. On a publié, l'an 1738, la vie du duc Jules de Palma, père du cardinal, et, en 1762, une de son oncle, Charles Tomassi, frère aîné de Jules, qui avait cédé ses droits à son cadet, pour entrer chez les Théatins, et qui y vécut dans les pratiques de la perfection religieuse. A la fin de la vie du duc Jules, se trouve celle de don Ferdinand Tomassi, frère puîné du cardinal. Ils avaient quatre sœurs, qui toutes se firent religieuses. La seconde d'entre elles, nommée dans le monde Isabelle, et dans le cloître Marie Crucifixe, a été qualifiée de vénérable; et un décret de Pie VI porte qu'il est constant qu'elle a pratiqué les vertus dans un degré héroïque. Sa vie a été écrite par Turano, et publiée en 1704. Elle renferme en abrégé la vie de Rosalie Traina, duchesse de Palma, sa mère, qui, du consentement de son mari, se retira dans un monastère, auprès de ses filles, et qui y vécut trente ans dans les exercices de piété. Ainsi toute cette famille semblait destinée à offrir de grands exemples de ferveur et de détachement du monde.

Au premier jour de janvier, le Martyrologe romain nomme encore : A Rome, saint Almaque, martyr, que les gladiateurs mirent à mort par l'ordre d'Alipe, préfet de la ville, parce qu'il avait dit publiquement : « C'est aujourd'hui l'octave de la nativité du Seigneur; renoncez au culte superstitieux des idoles, et abstenez-vous désormais d'offrir des sacrifices impurs. » — Au même lieu, sur la voie Appienne, trente soldats, martyrs, couronnés sous l'empereur Dioclétien. — A Rome encore, sainte Martine,

vierge, qui, après avoir enduré divers tourments sous l'empereur Alexandre, obtint enfin la palme du martyre en périssant par le glaive. — A Spolète, saint Concorde, prêtre et martyr, qui, du temps de l'empereur Antonin, fut d'abord frappé de coups de bâton, puis étendu sur le chevalet, ensuite souffrit longtemps en prison, où un ange vint le consoler, et finit enfin sa vie par le glaive. — Dans le diocèse de Lyon, au monastère de Jou, saint Eugend, abbé, dont la vie a été tout éclatante de vertus et de miracles (voir sa vie, t. VIII, liv. XLIII, de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*). — A Souvigni, saint Odilon, abbé de Clugni, qui, le premier, ordonna qu'on fît dans ses monastères la commémoration de tous les fidèles trépassés le lendemain de la fête de tous les Saints; pratique que l'Église universelle a depuis approuvée en la recevant (voir sa vie, t. XIII de l'*Histoire*).—Au mont Senario en Toscane, le bienheureux Bonfilio, confesseur, l'un des sept instituteurs de l'ordre des Servites, lequel ayant honoré la sainte Vierge avec un zèle ardent, fut appelé par elle à jouir du bonheur des cieux. — A Alexandrie, sainte Euphrosyne, vierge, qui se distingua dans un monastère par une sévère abstinence, et par des miracles.

IIe JOUR DE JANVIER.

SAINT ADALARD,

ABBÉ DE CORBIE, EN FRANCE.

Saint Adalard ou Adélard était issu d'une famille de grands et de saints personnages, dont les descendants sont encore assis sur plusieurs trônes de l'Europe. Le principal ancêtre de cette famille est saint Arnoulfe, maire du palais d'Austrasie, évêque de Metz, et anachorète dans les montagnes des Vosges. Ses arrière-petits-fils sont Charles-Martel, le roi Pepin le Bref, l'empereur Charlemagne, duquel se glorifient de descendre plus ou moins directement presque toutes les familles souveraines.

Adalard, dont la vie a été écrite par deux saints, Gérard et Pascase-Radbert, était petit-fils de Charles-Martel, fils de Bernard, neveu du roi Pepin, et cousin de Charlemagne. Il vint au monde vers l'an 753, et fut élevé à la cour avec les autres princes. Éginhard, sur l'an 771, le met entre les comtes et les grands qui composaient la cour de Carloman, roi d'Austrasie. A l'âge de vingt

ans, il se retira au monastère de Corbie en France, et, après une année de noviciat, il y fit profession. On lui donna le soin du jardin. Ce travail lui servait de méditation pieuse. Le premier jardinier fut notre premier père, ou plutôt Dieu lui-même, qui planta le jardin de délices et y plaça nos ancêtres. C'est dans le jardin des Olives que le Sauveur se retirait plus volontiers avec ses disciples. C'est dans un jardin qu'il fut enseveli. C'est dans un jardin que les saintes femmes le cherchèrent mort, et le trouvèrent ressuscité. Notre âme à chacun de nous est un jardin de Dieu, que nous devons cultiver et garder avec soin. Ainsi méditait frère Adalard. Mais ne pouvant souffrir les visites de ses parents, les louanges qu'il recevait et les affaires du monde dont on lui parlait, il s'enfuit secrètement en Italie, et se retira au mont Cassin, qui était regardé comme la source de la vie religieuse. Il espérait y demeurer caché; mais il n'y resta pas longtemps sans être reconnu, et bientôt Charlemagne envoya le redemander.

Peu de temps après son retour à Corbie, il fut élu, du consentement de l'abbé, pour être son successeur. Ensuite Charlemagne l'envoya en Italie, pour assister de ses conseils le jeune Pepin, son fils, qui fut couronné roi des Lombards en 781. Adalard s'y conduisit de telle sorte qu'on disait que c'était un ange venu du ciel. Inaccessible aux présents, il était la terreur des grands et la consolation des pauvres. Il réprima d'abord la tyrannie des puissants, rétablit la justice et retint chacun dans les bornes de ses fonctions. Il gagna tellement la confiance du pape saint Léon III, que ce Pontife lui disait en riant : « Sachez que, si jamais je vous trouve autre que je ne vous crois, je ne me fierai plus à aucun des Francs. » Les villes de Bénévent et de Spolète se faisaient une guerre cruelle; il alla jusqu'à Bénévent, et établit entre elles une paix solide, en sorte que sa renommée s'étendit jusqu'aux Grecs et aux habitants des îles. Parmi ses amis littéraires, on lui donnait tantôt le nom d'Augustin, tantôt celui d'Antoine. On le nommait Augustin, à cause de son éloquence et de son affection pour les œuvres de ce saint docteur ; Antoine, parce qu'il s'étudiait, comme ce saint, à imiter toutes les vertus des autres, et à les rassembler en lui seul.

Charlemagne étant mort en 814 et ayant eu pour successeur son fils l'empereur Louis le Débonnaire, saint Adalard, après

avoir gouverné le royaume d'Italie avec beaucoup de sagesse, revint en France à son monastère de Corbie. Louis était bon, mais méticuleux et soupçonneux. Avant la fin de l'année, il disgracia saint Adalard, avec ses deux frères, Vala et Bernard, et leurs deux sœurs, Gondrade et Théodrade. Adalard fut exilé dans l'île et le monastère de Noirmoutiers; Bernard, moine à Corbie, fut relégué à Lérins; Gondrade fut reléguée à Poitiers dans le monastère de Sainte-Croix, où elle mena une vie très-édifiante; Théodrade, déjà religieuse dans le monastère de Soissons, y fut laissée tranquille. Le comte Vala, disgracié comme les autres, en profita pour quitter le monde, et se fit moine à Corbie.

Adalard se sanctifiait avec joie dans son exil, lorsqu'il en fut rappelé vers la fin de 821. L'empereur Louis lui témoigna du regret de ce qui s'était passé, et lui rendit toute sa confiance. Adalard voulut renoncer à la dignité d'abbé, mais ses religieux refusèrent d'y consentir. Il visitait fréquemment les différentes maisons qui dépendaient de son monastère. En Saxe, il conçut le projet de fonder un monastère nouveau, où l'on formerait des missionnaires pour la conversion des peuples du Nord. Il fut nommé la nouvelle Corbie. Saint Anscaire, disciple d'Adalard, sortira de là pour répandre la foi chrétienne dans la Suède, la Norvége, l'Islande et même le Groënland, qui fait partie de l'Amérique septentrionale.

Adalard était plein de douceur et de compassion; sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes. Sa piété était si tendre, que le chant de l'Église lui faisait continuellement répandre des larmes. Il tomba malade à l'ancienne Corbie trois jours avant Noël. Il communiait tous les jours. Hildeman, son disciple, alors évêque de Beauvais, lui administra l'extrême-onction. Jésus-Christ lui apparut, pour l'appeler à la récompense céleste. Enfin il mourut le 2 janvier 827, quelques heures après avoir reçu le saint viatique. Ses deux saints biographes citent plusieurs miracles qui eurent lieu à son tombeau.

SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE, ANACHORÈTE.

Saint Macaire d'Alexandrie, contemporain de saint Macaire d'Égypte, vendait d'abord des dragées dans sa ville natale pour gagner sa vie. Bientôt, à l'exemple de saint Antoine, qui vivait encore, il quitta la ville et le monde, et se retira dans les déserts. C'était vers l'an 335. Il y passa soixante ans, uniquement occupé des exercices de la pénitence et de la contemplation. Les anachorètes du désert avaient chacun leur cellule, où ils travaillaient et priaient pendant la semaine. Le samedi et le dimanche ils se réunissaient tous à l'église, pour participer à l'office divin et à la communion. Lorsqu'il y manquait quelqu'un, les autres concluaient qu'il était malade et allaient lui rendre visite. Leur charité était égale à leur mortification. Un jour Macaire eut envie de manger du raisin frais. On lui en apporta de forts beaux. Il les envoya à un autre frère malade, qui les reçut avec beaucoup de joie, car il en désirait; puis il les envoya chez un autre, celui-ci plus loin, et ainsi jusqu'au dernier, qui les fit porter chez Macaire comme un présent considérable. Tous cependant avaient eu envie d'en manger. Macaire, admirant cette abnégation et cette charité des frères, n'y toucha pas non plus.

Ayant entendu beaucoup louer le monastère de Tabenne, gouverné par saint Pacôme, Macaire alla s'y présenter déguisé en artisan, et demanda d'y être reçu novice. Saint Pacôme lui représenta qu'il était trop vieux pour se faire aux jeûnes et aux veilles de ses frères, et qu'après s'être vainement essayé il les quitterait fâché contre eux. Il le rebuta ainsi sept jours. Macaire, qui était toujours resté à jeun, lui dit alors : « Père, recevez-moi; si je ne jeûne pas et ne fais pas tout comme les autres, vous me chasserez du monastère. » Pacôme persuada donc à ses religieux, qui étaient au nombre de quatorze cents, d'admettre le nouveau venu. Arriva bientôt le carême. L'un jeûnait jusqu'au soir, l'autre deux jours de suite, un autre cinq : celui-ci se tenait debout toute la nuit, et ne s'asseyait que le jour pour travailler. Macaire, ayant pris des rameaux de palmier pour faire des corbeilles et des nattes, se tint debout dans un coin, et jusqu'au jour de Pâques ne prit ni

pain ni eau, ni ne s'assit, ni ne s'appuya, ne cessant de travailler tout ce temps; seulement les dimanches, il goûtait quelques feuilles de choux toutes crues, pour avoir l'air de manger et pour éviter la vaine gloire. Les autres, voyant tout cela, dirent à leur abbé : « D'où avez-vous fait venir, pour notre condamnation, cet homme qui n'a point de chair ? Ou mettez-le dehors, ou bien nous quittons, nous. » Pacôme pria Dieu de lui faire connaître quel était cet homme. Il lui fut révélé que c'était Macaire. Alors il le prit par la main, le conduisit à l'église, l'embrassa et lui dit : « Approchez, vénérable vieillard. Vous êtes Macaire, et vous me l'avez caché. Depuis bien des années je désirais vous voir, sur ce que j'entendais dire de vous. Je vous rends grâces de ce que vous avez dompté mes fils, de peur qu'ils ne se vantent et ne s'estiment à cause de leurs exercices. Je vous prie, retournez chez vous : car vous nous avez assez édifiés, et priez pour nous. » Et quand il eut prié avec tous les frères de Tabenne, Macaire s'en retourna chez lui.

Avec le don des miracles, Macaire eut la gloire de souffrir persécution de la part des ariens pour la foi catholique et la divinité de Jésus-Christ. Il fut exilé en 375, avec saint Macaire d'Égypte, et mourut dans une extrême vieillesse, vers l'an 395.

Le même jour, à Rome, la mémoire de plusieurs saints MARTYRS, qui, méprisant un édit de l'empereur Dioclétien, par lequel ce prince ordonnait de remettre les livres sacrés entre les mains des officiers de la justice, aimèrent mieux livrer leurs corps aux bourreaux, que d'abandonner aux chiens les choses saintes. — A Antioche, le martyre de saint ISIDORE, évêque. — A Thomes, dans la province du Pont, les saints ARGÉE, NARCISSE et MARCELIN leur frère, encore jeune : celui-ci ayant été, sous l'empereur Licinius, enrôlé parmi les nouveaux soldats, et refusant de marcher (contre les chrétiens), fut battu cruellement, puis tenu longtemps dans une rude prison, enfin jeté dans la mer, où il accomplit son martyre. On fit mourir ses deux frères par le glaive. — A Milan, saint MARTINIEN, évêque. — A Nitrie, en Égypte, saint ISIDORE, évêque et confesseur. — Le même jour, saint SPIRIDION, évêque.

IIIe JOUR DE JANVIER.

SAINTE GENEVIÈVE,

VIERGE ET PATRONNE DE PARIS.

L'an 429, saint Germain, évêque d'Auxerre, légat du pape saint Célestin, et saint Loup, évêque de Troyes, s'en allaient dans la Grande-Bretagne combattre l'hérésie des pélagiens, qui prétendaient que l'homme pouvait par lui seul, et sans la grâce divine, mériter le ciel et voir Dieu en son essence. En chemin, les deux pontifes arrivèrent au bourg de Nanterre, près de Paris. Les habitants, sur la réputation de leur sainteté, vinrent au-devant d'eux en foule. Saint Germain leur fit une exhortation, et regardant ce peuple qui l'environnait, il vit de loin une jeune fille où il remarqua quelque chose de céleste. Il la fit approcher, et, au grand étonnement de tout le monde, il lui baisa respectueusement la tête. Il demanda son nom, et qui étaient ses parents. On lui dit qu'elle s'appelait Geneviève. Son père Sévère et sa mère Gérontia se présentèrent en même temps. Saint Germain les félicita d'avoir une telle fille, et prédit qu'elle serait un jour l'exemple même des hommes. Il l'exhorta à lui découvrir les secrets de son cœur, et lui demanda si elle voulait se consacrer à Jésus-Christ comme son épouse. Elle déclara que c'était son dessein, et pria le saint évêque de lui donner la bénédiction solennelle des Vierges. Ils entrèrent dans l'église pour la prière de none, ensuite on chanta plusieurs psaumes, et on fit de longues prières pendant lesquelles le saint évêque tint sa main droite sur la tête de la fille. Il prit ensuite son repas avec elle et ses parents, et leur recommanda de la lui amener le lendemain. Ils n'y manquèrent pas, et saint Germain demanda à Geneviève si elle se souvenait de ce qu'elle avait promis. « Oui, saint père, dit-elle, et j'espère l'observer par le secours de Dieu et par vos prières. » Alors regardant à terre, il vit une monnaie de cuivre marquée du signe de la croix; il la ramassa, et la donnant à Geneviève, il lui dit : « Gardez-la pour l'amour de moi, portez-la toujours pendue à votre cou pour tout ornement, et lais-

sez l'or et les pierreries à celles qui servent le monde. » Il la recommanda à ses parents, et continua son voyage.

Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à cinquante, sainte Geneviève ne mangea que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; encore n'était-ce que du pain d'orge et des fèves : elle ne but jamais de vin ni rien de ce qui peut enivrer. Quelques jours après le départ de saint Germain, sa mère voulut l'empêcher d'aller à l'église un jour de fête, et ne pouvant la retenir, la frappa sur la joue. Aussitôt elle perdit la vue, et demeura aveugle pendant deux ans. Enfin, se souvenant de la prédiction de saint Germain, elle dit à sa fille de lui apporter de l'eau de puits et de faire le signe de la croix sur elle. Sainte Geneviève lui ayant lavé les yeux, elle commença à voir un peu, et quand elle l'eut fait deux ou trois fois, elle recouvra la vue entièrement.

Après la mort de ses parents, Geneviève alla demeurer à Paris, chez sa mère spirituelle ou sa marraine. Elle y reçut solennellement, avec deux autres vierges, le voile des mains de l'évêque. Dieu l'éprouva par des souffrances ; tout son corps fut frappé de paralysie : elle parut morte pendant trois jours. Quand elle fut revenue en santé, elle raconta qu'un ange l'avait conduite au séjour des justes, pour voir les récompenses que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Elle reçut aussi le don de lire dans le secret des cœurs.

Cependant saint Germain d'Auxerre, en 447, fut appelé une seconde fois dans la Grande-Bretagne, et s'y rendit avec saint Sévère, évêque de Trèves. Les deux prélats prirent leur route par Paris. Les habitants de cette ville ayant appris qu'ils arrivaient, sortirent au-devant d'eux et prièrent saint Germain de leur donner sa bénédiction. Il leur demanda des nouvelles de Geneviève. Il comprit par les réponses qu'on lui fit, que sa réputation était violemment attaquée par des calomnies. Lui, qui la connaissait parfaitement, alla tout droit chez elle, et la salua si humblement, que tout le monde fut surpris. Il parla au peuple pour sa justification, et, pour preuve de sa vertu, fit voir, à l'endroit où elle prenait son repos, la terre toute trempée de ses larmes. Ayant persuadé tout le monde de son innocence, il continua son voyage.

Le bruit s'étant répandu qu'Attila, roi des Huns, venait ravager les Gaules, les citoyens de Paris eurent si peur, qu'ils résolurent d'émigrer et de transporter leur avoir dans des villes plus fortes.

Geneviève, réunissant leurs femmes, leur conseillait de s'appliquer aux jeûnes, aux prières et aux veilles; afin de pouvoir, comme Judith et Esther, échapper à la calamité qui les menaçait. Elles s'assemblèrent avec Geneviève dans le baptistère, et vaquèrent pendant plusieurs jours à ces œuvres de pénitence. La sainte disait d'un autre côté aux hommes, qu'ils ne devaient point quitter Paris, attendu que les villes où ils pensaient se retirer, seraient ravagées par les barbares ; tandis que, par la protection du Christ, Paris serait hors de leur atteinte.

Mais les citoyens de Paris s'ameutèrent contre elle, la traitant de fausse prophétesse. Ils parlaient même de l'assommer à coups de pierres, ou de la noyer dans un gouffre. Survint d'Auxerre l'archidiacre de saint Germain. Il trouva les Parisiens rassemblés aux coins des rues, et parlant tout haut de tuer Geneviève. Il leur dit : « Ne veuillez pas commettre un tel crime. Celle que vous délibérez de faire mourir, nous avons appris de notre évêque saint Germain, qu'elle a été élue de Dieu dès le sein de sa mère ; et voici des eulogies ou bénédictions que je lui apporte de la part du saint Pontife. » Les citoyens de Paris, considérant le témoignage de Germain, craignirent Dieu et ne pensèrent plus à molester sa fidèle servante. Ils conçurent même pour elle une vénération religieuse, quand ils virent, conformément à sa prédiction, les Huns se détourner de leur province.

D'après deux Vies très-anciennes de sainte Geneviève, plus anciennes même que Grégoire de Tours, les Francs assiégèrent pendant bien des années, savoir dix ans, la ville de Paris; ce qui causa une famine extrême, tous les environs étant ravagés. La ville ouvrit ses portes, et le roi des Francs, Childéric ou Hildéric comme l'appellent ces Vies, y fit, du moins quelque temps, sa demeure. La sauvegarde des Parisiens durant ces calamités fut sainte Geneviève. Dans la famine, elle leur procura des vivres qu'elle alla chercher elle-même avec des bateaux sur la Seine, jusqu'à Arcis-sur-Aube et à Troyes. Ensuite, plus d'une fois elle obtint de Hildéric la grâce de ceux qu'il avait condamnés à mort. Ce roi, tout barbare et païen qu'il était, ne pouvait s'empêcher de la respecter. Du reste, la renommée de Geneviève était si grande, que du fond de la Syrie, saint Siméon Stylite demandait de ses nouvelles et se recommandait à ses prières.

Ce qui excitait l'admiration et l'affection des peuples, ce n'était pas seulement sa piété tendre, qui lui faisait verser des larmes chaque fois qu'elle levait les yeux au ciel ; ce n'était pas seulement sa vive charité envers les pauvres, mais le grand nombre de miracles que Dieu lui donnait de faire. On la vit, par le signe de la croix, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassant les démons, ressuscitant des morts. On la vit opérer de ces miracles en divers lieux, principalement à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans et à Tours. Elle alla plusieurs fois en pèlerinage à cette dernière ville, pour honorer les reliques de saint Martin. Elle avait aussi une dévotion particulière pour saint Denis de Paris, et lui fit bâtir, ainsi qu'aux compagnons de son martyre, une église dans le lieu où ils avaient répandu leur sang pour la foi de Jésus-Christ. Ce fut encore elle qui forma le projet de la basilique des apôtres saint Pierre et saint Paul, commencée par Clovis, et achevée par sainte Clotilde. Enfin, après une vie de 89 ans, passée dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, Geneviève mourut le 3 janvier 512, cinq semaines après Clovis, le premier roi chrétien des Francs. Son corps fut enterré auprès de celui de ce prince, dans l'enceinte de la nouvelle église des apôtres, qui n'était pas encore finie, et qui avec le temps a pris le nom de Sainte-Geneviève, qu'elle a porté jusqu'à notre siècle.

Le même jour, à Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Antère, pape, qui endura la mort sous Jules Maximin, et fut enterré dans le cimetière de Calixte. — En Palestine, saint Pierre Balsame d'Eleuthéropole, qui périt par le supplice de la croix, près de la ville d'Aulane. — Dans l'Hellespont, les saints martyrs Cyrin, Prime et Théogènes. — A Césarée en Cappadoce, saint Gorde, centurion : il nous reste, à la louange de ce saint, un discours éloquent que saint Basile le Grand prononça le jour de sa fête. — En Cilicie, saint Zosime et saint Athanase, greffier, tous deux martyrs. — Le même jour, les saints Théopempte et Théonas, qui souffrirent un glorieux martyre durant la persécution de Dioclétien. — A Padoue, saint Daniel, martyr. — A Vienne en Dauphiné, saint Florent, évêque, qui, étant exilé du temps de l'empereur Gallien, reçut en cette ville l'honneur du martyre.

IVe JOUR DE JANVIER.

SAINT TITE OU TITUS,

DISCIPLE DE SAINT PAUL, ET ÉVÊQUE DE CRÈTE.

Tite était né dans la gentilité ; saint Paul l'engendra par l'Évangile à Jésus-Christ : aussi l'appelle-t-il son fils, et s'en servait-il comme de secrétaire et d'interprète. L'an 51, Paul l'emmena avec lui au concile de Jérusalem. Les juifs auraient voulu l'assujettir à la circoncision ; mais l'apôtre leur résista, pour qu'il demeurât bien constant que les gentils convertis à la foi n'étaient pas tenus à cette cérémonie, ainsi que le concile de Jérusalem le décida. Envoyé par son maître à Corinthe, Tite y concilia, avec autant de sagesse que de bonheur, les différends qui s'y étaient élevés. Paul ayant prêché la foi dans l'île de Crète ou de Candie, y laissa son cher disciple, pour achever ce qui restait encore à faire et pour établir des prêtres dans les villes. Aussi peut-on le regarder comme le métropolitain de la Crète. L'apôtre lui écrivit à ce sujet une épître, sur les devoirs des évêques, des prêtres, des diacres et des simples fidèles. En 63, il l'envoya prêcher l'Évangile en Dalmatie. Quelque temps après, Tite retourna en Crète, où il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, vers la fin du premier siècle.

SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE LANGRES.

Saint Grégoire de Langres était issu d'une famille de sénateurs, et avait été comte d'Autun pendant quarante ans. Après la mort de sa femme, dont il eut plusieurs enfants, il fut élu évêque de Langres, et se rendit surtout recommandable par son abstinence et ses veilles. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain d'orge et se levait secrètement la nuit pour aller prier à l'église. Il demeurait à Dijon, où saint Bénigne était enterré. Mais le tom-

beau de cet illustre martyr n'y était connu que par un reste de tradition populaire, ce qui faisait craindre au saint évêque que ce ne fût le tombeau de quelque païen. Dans cette incertitude, il défendit qu'on lui rendît aucun culte. Mais saint Bénigne lui étant apparu, il fit la translation de ses reliques, et bâtit en son honneur une église et un monastère qu'il dota de ses biens, et dont il fit confirmer la fondation par le pape saint Hormisda.

Grégoire éprouva une grande affliction dans sa famille, par suite des guerres que se faisaient les fils de Clovis, qui s'étaient partagé la France. Les rois Theuderic et Childebert, ayant fait alliance, se donnèrent réciproquement des otages. C'étaient des fils de sénateurs, et parmi eux un petit-fils de l'évêque. La mésintelligence ayant éclaté de nouveau entre les deux rois, les jeunes hommes furent retenus comme esclaves par ceux qui les avaient en leur garde. Plusieurs s'échappèrent, mais plusieurs aussi ne le purent. De ces derniers fut le petit-fils de l'évêque, nommé Attale. Après bien des recherches, Grégoire apprit qu'il était réduit à garder les chevaux d'un seigneur franc dans le territoire de Trèves. Le Franc, ayant su de quelle race noble il était, demandait une rançon exorbitante.

A cette triste nouvelle, le cuisinier du saint évêque lui dit : « Si vous me laissiez faire, peut-être pourrais-je le tirer de captivité. » Léon, c'était le nom du domestique, ayant obtenu sans peine toute permission, s'en alla dans le pays de Trèves, et s'efforça d'enlever secrètement le jeune Attale ; mais en vain. Alors il dit à un particulier : « Vendez-moi comme esclave à ce barbare ; le prix sera pour vous ; je ne demande que d'avoir accès dans la maison. » Le Franc, l'ayant acheté, lui demanda ce qu'il savait faire. « Je suis excellent cuisinier, dit-il, je n'ai pas mon pareil ; eussiez-vous à traiter le roi, nul ne ferait mieux. — C'est bien rencontré, dit l'autre, j'ai à traiter dimanche mes parents et mes voisins : fais si bien, que tous en soient dans l'admiration et qu'ils disent n'avoir pas trouvé mieux à la table du roi. » Léon le fit, et tous les convives s'extasièrent sur le repas. Dès ce moment le maître le prit en grande affection et lui confia tout ce qui regardait la nourriture de ses gens.

Au bout d'une année, lorsque le maître n'avait plus aucune défiance, il s'en alla dans la prairie avec Attale, se coucha au loin

avec lui sur l'herbe, dos contre dos, pour qu'on ne soupçonnât pas qu'ils fussent à se parler, et il dit au jeune homme : « Il est temps que nous songions à retourner dans notre patrie. Cette nuit donc, quand vous aurez renfermé les chevaux, gardez-vous bien de vous endormir; mais sitôt que je vous appellerai, soyez prêt, et partons. »

Le barbare avait invité ce jour-là un grand nombre de ses parents, entre autres son gendre. A minuit, quand on se leva de table, Léon reconduisit le gendre de son maître, et lui offrit un dernier coup à boire. « Mais, dit le gendre en plaisantant, favori de mon beau-père, quand est-ce que tu penses lui prendre quelques chevaux et t'en retourner dans ton pays? — Mais, répondit Léon, en continuant la plaisanterie, si c'est la volonté de Dieu, je pense le faire cette nuit même. — Pourvu, répliqua l'autre, que mes domestiques fassent si bonne garde, que tu ne me prennes rien à moi. » Et ils se quittèrent en riant.

Lorsque tout le monde est endormi, Léon appelle Attale, et, après avoir sellé les chevaux, il lui demande s'il avait une épée. Attale ayant répondu qu'il n'avait qu'une petite lance, Léon entre dans l'appartement de son maître, et prend son bouclier avec sa framée. Le maître demanda : « Qui est-ce? et que veut-on? — Je suis votre serviteur Léon, répondit l'autre, et je réveille Attale, pour qu'il mène promptement les chevaux au pâturage; car il dort comme s'il était ivre. — C'est bien, dit le maître, fais comme tu voudras. »

Étant donc montés à cheval, ils arrivèrent à la Meuse, qu'ils passèrent à la nage sur des boucliers, laissant à l'autre bord les chevaux et leur équipage. Ils s'enfoncèrent dans la forêt. C'était la troisième nuit qu'ils étaient en route, sans avoir mangé. Ils trouvèrent heureusement un arbre chargé de prunes. S'étant un peu restaurés, ils prirent la route de Champagne. Bientôt ils entendirent des pas de chevaux. Pour n'être pas vus des passants, ils se couchèrent derrière un buisson d'épines, l'épée nue, résolus à se défendre, si on venait à les découvrir. Près du buisson, les chevaux s'étant arrêtés pour uriner, un des cavaliers dit : » Quel malheur que ces scélérats nous échappent! Si je les trouve, sur mon âme, je ferai pendre l'un et je hacherai l'autre en morceaux. « Celui qui parlait était leur maître même, qui venait de Reims, et qui les

cherchait. Il allait infailliblement les découvrir, si la nuit n'y eût mis obstacle. Les cavaliers étant partis, les deux fugitifs entrèrent cette nuit-là même à Reims.

On sonnait les matines du dimanche, quand ils frappèrent à la porte du prêtre Paulel, ancien ami de saint Grégoire de Langres. Ce prêtre ayant entendu le récit de leurs aventures, dit : « Elle est donc véritable, la vision que j'ai eue ; car cette nuit même j'ai vu deux colombes voler vers moi et se reposer sur ma main. » Les jeunes hommes le prièrent de leur donner quelque chose à manger, quoique ce fût avant l'office du dimanche, parce qu'ils n'avaient pas goûté de pain depuis quatre jours. Il leur donna du pain trempé dans du vin, et, les ayant cachés avec soin, il s'en alla à matines. En sortant, il rencontra le maître qui les cherchait, et qui lui en demanda des nouvelles. Le prêtre lui donna le change, en sorte qu'il repartit. Les jeunes gens s'étant restaurés chez le prêtre pendant deux jours, s'en allèrent à Langres. Quand saint Grégoire les vit, il pleura de joie, et bénit mille fois la Providence. Il donna la liberté à Léon ainsi qu'à toute sa famille, avec une terre en propriété. Ces curieux détails, nous les apprenons d'un auteur contemporain, saint Grégoire de Tours, au troisième livre de son *Histoire des Francs*.

Quant à saint Grégoire de Langres, dont celui de Tours était l'arrière-petit-fils, il mourut au commencement de l'année 541, et, suivant sa volonté, fut enterré auprès du tombeau de saint Bénigne à Dijon, alors du diocèse de Langres.

LE BIENHEUREUX LIBENTIUS,

ARCHEVÊQUE DE BRÊME.

Adaldague, archevêque de Brême et de Hambourg, étant mort en 988, eut pour successeur saint Libentius, ou Lievizo. Ce prélat, très-savant et très-vertueux, était venu d'Italie avec l'évêque Adaldague et le pape Benoît V, lorsque celui-ci fut relégué en Saxe, et Adaldague ne trouva que Libentius auquel il pût confier le gouverne-

ment du diocèse de Hambourg. Il reçut le pallium du pape Jean XV et le bâton pastoral de l'empereur Othon III, et fut le premier archevêque de Brême consacré par ses suffragants; car jusque-là cet archevêque était sacré par celui de Mayence; mais Adaldague ayant obtenu du pape Agapit le pouvoir d'ordonner des évêques en Danemark et dans les autres pays du Nord, y compris l'Islande et le Groënland, ses successeurs furent ordonnés par les évêques de leur dépendance.

La pureté de Libentius était telle, qu'il ne se laissait voir aux femmes que rarement; ses jeûnes le rendaient toujours pâle, son humilité le faisait paraître dans le cloître comme un simple moine, car c'étaient des moines qui servaient l'église de Brême, comme les autres qu'ils avaient fondées. Il se contentait des biens de son église, et n'allait guère à la cour pour les augmenter. Il demeurait en repos chez lui, tout occupé à gouverner son diocèse et à gagner des âmes, et tenait dans une exacte discipline toutes les communautés de sa dépendance. Il prenait soin par lui-même des hôtes et des malades, et les servait en personne, quoiqu'il eût chargé son neveu Libentius du gouvernement de l'hôpital. Tant que le pays des Slaves fut en paix, il visita souvent les peuples au delà de l'Elbe, et s'acquitta fidèlement de sa mission chez les païens.

Suénon ou Swein, qui, en suédois, veut dire *guerrier*, avait été baptisé en 972 avec son père Harald, roi de Danemark, et avait eu pour parrain l'empereur Othon Ier. Plus tard, impatient de régner, il se révolta contre son père, et finit par le tuer en 985. Pour réussir dans sa criminelle entreprise, il avait promis aux païens de rétablir le culte des idoles : ce qu'il fit en effet. Libentius lui envoya, mais sans fruit, bien des lettres et des députés, pour le ramener de son apostasie et de ses violences contre les chrétiens. La justice de Dieu se chargea de poursuivre le coupable. Engagé deux fois dans une guerre cruelle contre les Slaves, Suénon fut fait prisonnier chaque fois; dépouillé et chassé de son royaume par Éric, roi de Suède; repoussé par le roi Éthelred d'Angleterre, où il était venu demander un asile; réduit à s'exiler pendant quatorze ans en Écosse; rentré dans son royaume de Danemark, après la mort d'Éric, dont il épousa la veuve, il en est dépouillé de nouveau par le fils d'Éric, le roi Olaüs de Suède, devenu chrétien; alors seulement il se reconnaît et fait pénitence de

son apostasie; le roi Olaüs de Suède lui rend son royaume, en considération de sa mère, à condition qu'il y rétablirait la religion chrétienne et travaillerait même à la répandre chez les nations étrangères. Dès ce moment, le succès couronne les entreprises de Suénon. Un chef de pirates normands, roi de Norvége, l'attaque avec une flotte innombrable; mais il est complétement défait l'an 1000, et de désespoir, se jette dans la mer. Suénon, ainsi maître de deux royaumes, ordonne d'y recevoir la religion chrétienne, et établit en Scanie l'évêque Gothald, venu d'Angleterre.

Saint Libentius eut encore la satisfaction de voir ces heureux changements; car il ne mourut qu'au commencement de l'année 1013. La nuit de devant sa mort, il disait à ceux qui étaient auprès de lui : « Mes enfants, apprenez par mon exemple à ne jamais vous défier de la providence divine. J'ai suivi le pape Benoît V, exilé en ces quartiers, quoi que l'on fît pour m'en détourner. Je l'ai servi tant qu'il a vécu, et après sa mort j'ai rendu toutes sortes de services à monseigneur Adaldague. Il me donna le soin de ses pauvres, puis il me fit son camérier; je lui ai succédé, tout indigne que je suis, par votre choix et par la grâce du roi. Remettons-nous de bon cœur toutes les fautes que nous avons faites les uns contre les autres. » Le saint prélat mourut le lendemain, 4me de janvier, après vingt-cinq ans de pontificat. Le saint roi Henri en ayant appris la nouvelle, le regretta beaucoup et témoigna une grande confiance en ses prières.

Le même jour, à Rome, saint Prisque, prêtre; saint Priscillien, clerc; et sainte Bénédicte ou Benoîte, femme pieuse, qui périrent par le glaive, et méritèrent la palme du martyre sous Julien l'Apostat. — De plus, à Rome, sainte Dafrose, femme de saint Flavien, martyre, laquelle, après la mort de son mari, fut premièrement bannie, puis décapitée sous le même empereur. — A Bologne, les saints Hermès, Aggée et Caïus, qui endurèrent le martyre sous l'empereur Maximien. — A Adrumète en Afrique, la commémoraison de saint Mavile, qui durant la persécution de l'empereur Sévère, ayant été exposé aux bêtes par l'ordre du très-cruel président Scapula, reçut la couronne du martyre. — En Afrique, les saints et très-illustres martyrs Aquilin, Gémine, Eugène, Marcien, Quinctus, Théodote et Tryphon. — A Reims, saint Rigobert, évêque et confesseur.

Vᵉ JOUR DE JANVIER.

SAINT SIMÉON STYLITE.

La vie de saint Siméon a été écrite par trois auteurs, non-seulement contemporains, mais de plus témoins oculaires de la plupart des faits : l'évêque Théodoret, qui composa sa relation seize ans avant la mort de Siméon ; Antoine, disciple du saint, et le prêtre Cosmas, son ami, qui gouvernait une paroisse des environs, et qui, au nom de cette paroisse, lui écrivit une lettre que nous avons encore.

Siméon était né en un bourg de Cilicie, nommé Sisan, sur la frontière de Syrie, et, dès l'âge de treize ans, il garda les brebis de son père. Un jour que le troupeau ne pouvait sortir à cause de la neige, il alla à l'église avec ses parents et y entendit lire l'Évangile, qui dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, malheur à ceux qui rient ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Il demanda à un vieillard comment on pouvait acquérir ce bonheur. L'autre lui dit que c'était par le jeûne, la prière, l'humilité, la pauvreté, la patience, et lui conseilla la vie monastique comme la plus haute philosophie. Ayant reçu dans son cœur cette semence de la parole divine, Siméon entre dans une église de martyrs, se prosterne contre terre, et prie Celui qui veut le salut de tous les hommes de le conduire dans les voies de la perfection. Comme il reste assez longtemps dans cette posture, il lui arrive un doux sommeil pendant lequel il a une vision qu'il avait coutume de raconter ainsi : « Il me semblait que je creusais des fondements, et que quelqu'un me disait de creuser encore plus avant. Comme je voulais me reposer, il m'ordonnait de creuser toujours : ce qu'il fit jusqu'à quatre fois. Enfin il me dit que les fondements étaient assez profonds, et que je pouvais sans crainte élever un édifice de la forme et de la hauteur que je voudrais. » La prédiction, remarque Théodoret, fut vérifiée par l'événement ; car les faits surpassent la nature humaine.

Après cette avertissement intérieur, Siméon entra dans un monastère voisin, où il demeura deux ans. Mais le désir d'une vie

plus parfaite le fit passer dans un autre, gouverné par un saint homme nommé Héliodore, qui y était entré à l'âge de trois ans, et y en passa soixante-deux sans sortir. Ce monastère était composé de quatre-vingts moines. Siméon y demeura dix ans et les surpassa tous en austérité; car, au lieu que les autres mangeaient de deux jours l'un, lui ne mangeait qu'une fois la semaine. Les supérieurs l'en reprenaient comme d'une irrégularité, mais ils ne purent ni le persuader, ni ralentir son ardeur pour la pénitence. Un jour il prit une corde tressée de feuilles de palmier, par conséquent très-rude, s'en ceignit le corps depuis les reins jusqu'aux épaules, en sorte qu'elle lui entra dans la chair; il la porta sous ses habits assez longtemps pour que tout son corps devînt comme un ulcère. On s'en aperçut enfin à l'odeur et au sang qui en découlait. On la lui ôta avec beaucoup de peine : ses vêtements étaient collés à la chair par le sang; il fallut les humecter pendant trois jours pour les détacher; quant à la corde même, il fallut les incisions des médecins. Cette opération lui causa des douleurs si vives, qu'on le crut mort pendant quelque temps. Lorsqu'il fut guéri, les supérieurs lui dirent de s'en aller, de peur que son exemple ne devînt préjudiciable à de plus faibles qui voudraient l'imiter sans en avoir la force. Il se retira dans le plus désert de la montagne, et descendit dans une citerne sèche, où il continuait à louer Dieu. Au bout de cinq jours, les supérieurs, réprimandés par des visions, se repentirent de l'avoir chassé; ils l'envoyèrent chercher; on le trouva et on le retira avec une corde. Quelque temps après, il s'en alla à Télanisse, bourgade située au pied d'une montagne près d'Antioche. Il y trouva une petite cabane, où il s'enferma pendant trois ans.

Alors il voulut imiter le jeûne de Moïse et d'Élie, et passer quarante jours sans manger. L'abbé Bassus était supérieur d'un monastère voisin, et avait l'inspection des prêtres de la campagne. Siméon le pria de murer sa porte avec de la terre, sans lui laisser rien dans sa cellule. Bassus lui dit que se donner la mort n'était pas une vertu, mais le plus grand de tous les crimes. « Mon père, lui répondit Siméon, mettez là dix pains et un vase plein d'eau ; si j'ai besoin de nourriture, j'en prendrai. » Ainsi fut fait. Au bout de quarante jours, Bassus revint; il ôta la terre dont la porte était bouchée, et, étant entré, il trouva tous les pains en leur entier, le

vase encore plein d'eau et Siméon prosterné, sans voix, sans mouvement, sans respiration. Il demanda une éponge, dont il lui humecta la bouche, et lui donna les divins mystères. En étant fortifié, il se leva et prit un peu de nourriture, c'est-à-dire des laitues, de la chicorée et des herbes semblables, qu'il mâchait et avalait peu à peu. Bassus, ravi de joie, retourna à son monastère, composé de plus de deux cents moines, et leur raconta cette merveille. Depuis ce temps, Siméon continua de jeûner ainsi tous les ans, quarante jours de suite, et il avait déjà passé vingt-huit ans de la sorte quand Théodoret l'écrivait. Il demeurait debout les premiers jours, ensuite il s'asseyait, continuant de prier, puis il demeurait étendu et demi-mort.

Après avoir passé trois ans dans cette cellule près de Télanisse, il monta sur le haut de la montagne, et fit faire une enceinte de murailles sans toit, dans laquelle il s'enferma, ayant une chaîne de fer de vingt coudées de long, attachée par un bout à une grosse pierre, et par l'autre à son pied droit, afin que quand il l'eût voulu, il ne pût sortir de cet espace. Là il s'occupait à la méditation des choses célestes. Mélèce, alors chorévêque d'Antioche lui conseilla d'ôter cette chaîne, lui représentant que la volonté suffisait pour tenir le corps par des liens intellectuels. Siméon se rendit, et fit venir un forgeron qui détacha la chaîne.

La réputation de Siméon se répandant de tous côtés, on venait à lui, non-seulement du voisinage, mais de plusieurs journées de chemin. On lui amenait des paralytiques, on le priait de guérir diverses maladies. Ceux qui avaient reçu ce qu'ils demandaient, s'en retournaient avec joie, et publiaient ces bienfaits : ce qui en attirait encore un plus grand nombre. Toutes sortes de nations y venaient en foule : des Ismaélites, des Perses, des Arméniens, des Ibériens, des Homérites et des Arabes les plus reculés. On y venait des extrémités d'Occident, d'Italie, de Gaule, d'Espagne, de la Grande-Bretagne. Sa réputation s'étendait jusqu'aux Éthiopiens et aux Scythes nomades. A Rome, elle était si grande, que les artisans avaient mis de petites images du saint à l'entrée de toutes les boutiques, pour attirer sa protection. Théodoret atteste l'avoir entendu dire.

Siméon se sentait importuné de cette foule innombrable qui

s'empressait autour de lui pour le toucher et tirer quelque bénédiction des peaux dont il était vêtu. Il lui paraissait impertinent de souffrir ces honneurs excessifs, et pénible d'être toujours ainsi pressé : c'est ce qui le fit aviser de se tenir debout sur une colonne, en grec stylé ou stylos, d'où lui vint le nom de Stylite. L'an 423, il en fit faire une de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il en fit élever une de douze coudées, puis une troisième de vingt-deux. Il demeura treize ans tant sur l'une que sur l'autre. Les vingt-deux dernières années de sa vie, il les passa sur une quatrième colonne haute de quarante coudées. La colonne se terminait par une balustrade, formant une petite enceinte de trois pieds de diamètre : c'est là que Siméon se tenait debout, nuit et jour, hiver et été, exposé aux vents et à la pluie, à la neige et aux frimas.

Les moines du désert lui envoyèrent demander quelle était cette manière de vie si étrange, lui ordonnant de la quitter et de suivre le chemin battu de leurs pères. Ils avaient dit à leur envoyé : « S'il obéit volontiers, laissez-le vivre à sa manière ; s'il résiste et se montre esclave de sa propre volonté, tirez-le de la colonne par force. » L'envoyé étant arrivé et ayant déclaré à Siméon l'ordre des Pères, aussitôt il avança un pied pour descendre. L'envoyé lui dit de demeurer et de prendre courage, attendu que son état venait de Dieu. Les moines d'Égypte, scandalisés aussi de cette nouveauté, envoyèrent lui dénoncer l'excommunication. Mais étant mieux informés de son mérite, ils communiquèrent de nouveau avec lui.

On s'étonnait alors, on s'étonne encore maintenant d'un genre de vie si extraordinaire ; on demande à quoi bon, et quelles pouvaient être les vues de la Providence. Les biographes contemporains de Siméon ont montré ces vues dans les résultats pour l'humanité et pour l'Église. Le prêtre Cosme en particulier nous fait connaître la vocation spéciale de Siméon. Deux fois le prophète Élie lui apparut sur un char de feu, et lui recommanda fortement deux choses, le zèle pour l'Église et la défense des pauvres. « Aie soin, lui dit-il, que personne ne méprise le sacerdoce, mais que tout le monde obéisse aux ministres sacrés. Mais surtout aie soin des pauvres ; que les malheureux de toute espèce, les opprimés, les orphelins et les veuves sachent bien que jamais ton assistance ne leur manquera, mais que toujours tu seras leur père et leur défenseur.

ST ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Prends garde de céder jamais aux menaces des préfets et des rois, ou de paraître ambitionner la faveur des riches. Mais reprends avec la même équité, et en public, le riche et le pauvre. Sois donc ferme et prêt à tout souffrir. Arme-toi de patience et de douceur, afin que jamais rien ne te fasse quitter ton devoir. Après cet avertissement céleste, Siméon décupla ses austérités. Il souffrit entre autres, pendant neuf mois, d'un horrible ulcère au pied gauche. Tout le monde, et les prêtres, et les évêques, et l'empereur même par ses lettres, le priait de descendre de sa colonne jusqu'à ce qu'il fût guéri. Il y resta, quoique à cette douleur il s'en joignît encore plusieurs autres : et lorsqu'à la fin du carême, qu'il passa comme de coutume sans manger ni boire, on croyait le trouver mort, il se trouva miraculeusement guéri, et reçut la communion pascale des mains de l'évêque d'Antioche, Domnus, neveu et successeur de Jean.

Le saint eut bientôt l'occasion de remplir son nouvel office. Trois cents pauvres ouvriers d'Antioche vinrent au pied de sa colonne se plaindre du préfet de la ville. Leur corporation devait tous les ans teindre en rouge, pour la ville d'Antioche, un certain nombre de peaux. Le préfet, homme cruel, se mit en tête d'en exiger trois fois plus. Les ouvriers, qui se voyaient ruinés par cet impôt tyrannique, surtout s'il devait devenir perpétuel, envoyèrent trois cents d'entre eux à Siméon, qui, touché de compassion, fit dire au préfet de ne point opprimer ces malheureux, mais de se contenter du tribut ordinaire. Le préfet se moqua du saint, et menaça les ouvriers de les faire pourrir dans les cachots. Il n'en eut pas le temps. Les trois cents députés n'avaient pas encore quitté l'enceinte de Siméon, qu'on vint annoncer que le préfet, saisi d'une hydropisie soudaine, se roulait par terre dans d'effroyables douleurs; bientôt arrivèrent des lettres où il suppliait le serviteur de Dieu d'avoir pitié de lui; enfin, d'après ses instances, tous les prêtres de son gouvernement se rendirent au pied de la colonne pour prier le saint de lui rendre la santé. Siméon répondit qu'il fallait remettre à Dieu cette affaire : en même temps il bénit de l'eau, et dit : Si Dieu prévoit que cet homme, venant à guérir, se conduira mieux, dès qu'il en aura été aspergé, il sentira la grâce de Jésus-Christ; mais si Dieu prévoit le contraire, je vous le prédis, le malade ne verra point cette eau. On dépêcha un exprès, qui fit toute la dili-

gence possible; mais à peine entré dans la maison, il apprit que le préfet venait d'expirer dans d'horribles convulsions. Cet exemple répandit une terreur salutaire sur les méchants, et ranima l'espérance des opprimés [1].

Une reine d'Arabes avait un ministre qui tyrannisait les veuves et les orphelins, ainsi que tout le pays. Les habitants envoyèrent une ambassade à Siméon, qui envoya dire au ministre cruel : Prends garde à te corriger des crimes dont on t'accuse, de peur qu'en ravissant le bien d'autrui tu ne perdes le tien. Mais cet homme, bien loin d'acquiescer à cette remontrance, maltraita le messager qui la lui avait transmise. La punition ne tarda pas. Le messager n'était point encore parti, quand le ministre tomba comme pétrifié, et expira en disant : Seigneur Siméon, de grâce, ayez pitié de moi [2].

Cependant, on rapporta à Siméon que bien des personnes blâmaient ses avertissements et se plaignaient de ses importunes intercessions dans les causes des veuves, des orphelins et des autres malheureux. C'étaient des hommes qui, craignant peu les jugements de Dieu, opprimaient le pauvre peuple. Il résolut alors de n'en plus rien faire, mais d'abandonner le tout à la Providence; il défendit à ses disciples d'admettre des plaignants dans son enceinte, du moins jusqu'à ce qu'il eût connu d'une manière plus précise la volonté de Dieu. Plusieurs qui survinrent furent donc obligés de s'en retourner avec chagrin. Bientôt il eut une vision, où il fut sévèrement réprimandé de sa faiblesse, et menacé de voir passer à un autre sa vocation et son autorité; afin de réparer sa faute, on lui commanda de faire ce qui était en lui pour la défense des pauvres et des affligés, et d'en laisser le succès à Dieu.

Peu après, deux frères, encore jeunes, arrivèrent d'Antioche pour réclamer sa protection contre le comte d'Orient, homme très-cruel, qui les persécutait à cause d'une vieille inimitié contre leur père qui était mort. Siméon, qui avait été lié d'amitié avec le père, admonesta le comte en ces termes : Ne faites point de mal à ces enfants; car ils sont à moi. Le comte répondit que bien loin de leur vouloir du mal, il était prêt à lui rendre avec eux les plus humbles services. C'était une moquerie. Le carême approchait, où Siméon n'admettait personne dans son enceinte. Les jeunes

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 311. — [2] Ibid., p. 343.

gens étant revenus à la ville, le comte les fit arrêter, les menaça de la prison s'ils ne se soumettaient à toutes ses exigences, et en informa dérisoirement le saint par une lettre. Celui-ci lui répondit ces mots : Je vous avertis une seconde fois ; ne faites point de mal à ces enfants de peur qu'il ne vous en arrive, que vous ne soyez vous-même traîné en justice, et qu'alors vous ne cherchiez en vain qui vous défende. Le comte répliqua : J'apprends que, pendant ces quarante jours, vous fermez votre enceinte pour les passer en retraite. Vous me ferez donc grand plaisir d'employer tout ce temps à me souhaiter du mal ; car si vous me souhaitez du bien, je ne veux pas qu'il m'arrive. Siméon dit alors : Le malheureux ! il a souhaité la malédiction au lieu de la bénédiction : Dieu l'exaucera plus tôt qu'il ne pense. Le troisième jour de la première semaine du jeûne, deux jours après que Siméon se fût enfermé, le comte traversait sur un char la place publique, lorsque tout d'un coup il est arrêté par cinq officiers du palais, traîné la corde au cou devant le tribunal, où de nombreux accusateurs demandaient vengeance de ses nombreuses iniquités. Le maître de la cavalerie, qui avait reçu les ordres secrets de l'empereur, le condamna à une grosse amende et le fit jeter en prison. Alors il supplia humblement les deux jeunes gens d'intercéder pour lui auprès de Siméon, et de lui en obtenir des lettres pour l'empereur. Ils lui remontrèrent que c'était juste le temps où le saint ne recevait personne ; que, sans cela, il aurait sans doute traité son affaire avec l'empereur et les préfets du prétoire. Abandonné ainsi de tout le monde, le malheureux fut ignominieusement conduit par toutes les villes jusqu'à Constantinople, où l'empereur le priva de tous ses biens et le condamna à l'exil : il n'arriva pas même au lieu de son bannissement, mais périt misérablement en route [1].

Après de pareils événements, le concours des malheureux de toute espèce devint prodigieux. On réclamait l'intercession du saint, non-seulement contre l'injustice des hommes, mais contre toute espèce de calamités. Ainsi, le territoire d'Aphson étant ravagé par une multitude de rats qui s'attaquaient aux animaux mêmes, les habitants recoururent à Siméon. Il leur fit sentir d'abord que c'était une punition de leurs péchés, puis leur commanda

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 315.

d'emporter un peu de poussière d'auprès de sa colonne, d'en écrire trois croix dans chaque maison, et une aux quatre coins de leur ville, de célébrer les vigiles, avec le saint sacrifice, pendant trois jours, et d'apaiser Dieu par leurs prières. Ils le firent, et, le troisième jour, on ne vit plus un seul de ces innombrables reptiles [1].

Au milieu de cette multitude d'hommes qui affluaient de toutes parts, Siméon était un apôtre toujours en chaire, et qui prêchait perpétuellement et les chrétiens et les païens. Aux premiers, il rappelait la perfection de l'Évangile, avec les moyens de se corriger de leurs défauts. Ainsi, pour les déshabituer de jurer par le nom de Dieu, il les engageait à jurer par le sien [2].

Plus d'une fois, à la suite de ses exhortations, une paroisse, une peuplade entière, prenait l'engagement par écrit d'y être fidèle. Nous en avons un exemple dans la lettre que lui écrivit la bourgade de Phanir. Elle est au nom du prêtre Cosme, des diacres, des lecteurs et de tout le peuple, avec ses magistrats; ils souscrivent tous unanimement aux préceptes qu'il leur a imposés, de sanctifier le dimanche et le vendredi; de n'avoir pas deux mesures, mais une seule qui soit juste; de ne pas outre-passer les limites de son champ; de ne pas refuser le salaire aux ouvriers; de réduire à moitié l'intérêt du prêt; de rendre leur billet à ceux qui payent; de juger, suivant l'équité, la cause des petits et des grands; de n'avoir aucune déférence contre la justice, et de ne recevoir de présents contre qui que ce soit; de ne calomnier personne; de n'avoir aucun commerce avec les malfaiteurs et les voleurs; de réprimer les contempteurs des lois; de fréquenter assidûment l'église. Que si quelqu'un ose violer ces règlements, ravir le bien d'autrui, opprimer les innocents, suborner les juges, prendre quelque chose aux orphelins, aux veuves, aux pauvres, ou enlever une femme, qu'il soit anathème! Car tout ce que vous nous avez prescrit, et que nous avons ratifié, nous voulons qu'on l'observe à l'avenir. Et ce que nous avons promis, nous jurons de le faire, nous le jurons par Dieu, et par son Christ, et par l'Esprit vivifiant le sanctificateur, et par la victoire de nos seigneurs les empereurs. Si quelqu'un ose y contrevenir, qu'il soit anathème d'après votre parole; nous le réprimanderons, nous n'aurons point de commu-

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 318. — [2] Bolland, 5 janvier.

nion avec lui, on ne recevra point son offrande à l'église, nous n'assisterons point à la sépulture des siens [1]. On voit par ce monument la salutaire influence de Siméon sur ses contemporains. Le prêtre Cosme, qui lui adressa cette lettre signée de tout son peuple, est le même qui a écrit la vie du saint.

Par ses prédications et ses miracles, Siméon convertissait en particulier des milliers et des myriades d'infidèles : Ibériens, Arméniens, Perses, Arabes, spécialement Arabes ismaélites. Ils venaient le voir en grandes troupes de deux ou trois cents, quelquefois de mille, renonçaient à haute voix aux erreurs de leurs ancêtres, particulièrement au culte de Vénus, et brisaient leurs idoles en sa présence; ils recevaient le baptême, et apprenaient de sa bouche les lois suivant lesquelles ils devaient vivre. L'évêque Théodoret assista un jour à la conversion d'une peuplade d'Ismaélites. Il faillit même y être étouffé. Car Siméon leur ayant dit de lui demander la bénédiction épiscopale, ils coururent à lui avec un empressement sauvage; les uns le tiraient par devant, les autres par derrière, les autres par les côtés; les plus éloignés, montant sur les autres et allongeant les bras, le prenaient par la barbe ou par les vêtements; il allait être écrasé, quand Siméon les écarta tous par ses cris [2].

Souvent au pied de sa colonne, les créanciers remettaient leurs dettes aux pauvres, les maîtres affranchissaient gratuitement leurs esclaves [3]. Lorsqu'à la fin du carême on rouvrait les portes de son enceinte, non-seulement la montagne de Télanisse, mais les montagnes des environs fourmillaient de peuples. Le voir de loin suffisait à un grand nombre de pécheurs et de pécheresses pour embrasser la pénitence et se retirer dans des monastères. On l'invoquait absent comme présent. Les nautoniers venaient lui rendre grâce de les avoir secourus dans la tempête et sauvés du naufrage [4]. Les chrétiens de Perse lui envoyaient des lettres et une ambassade pour lui rendre grâces d'avoir délivré de prison trois cent cinquante d'entre eux, et d'avoir fait cesser la persécution par la fin tragique du mage qui l'avait excitée [5]. Le roi de Perse même conçut pour le saint la plus haute estime. Comme des ambassa-

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, 396. — [2] Théod., p. 883. — [3] Assemani, 345. — [4] Ibid., 331-335. — [5] Ibid., 329-332.

deurs lui en parlaient, il s'informait curieusement de sa manière de vie et de ses miracles. La reine son épouse demanda de l'huile qu'il eût bénite et la reçut comme un grand présent. Tous les courtisans, malgré les calomnies des mages, prenaient soin de s'en instruire, et le nommaient un homme divin.

Au milieu de cette gloire, il était si humble qu'il se croyait le dernier des hommes. De facile accès, doux et agréable, il répondait à tout le monde, fût-ce un artisan, un paysan, un mendiant. Il disait à ceux qu'il avait délivrés de leurs maladies : « Si quelqu'un vous demande qui vous a guéris, dites que c'est Dieu ; gardez-vous de parler de Siméon, autrement je vous avertis que vous retomberez dans votre mal. » Théodoret, qui l'avait vu et entretenu plusieurs fois et qui a écrit de son vivant l'abrégé de sa vie, voyait bien la peine qu'on aurait à croire ces merveilles. C'est pourquoi il en parle ainsi : « Encore que j'aie pour témoins, s'il faut ainsi dire, tous les hommes vivants, je crains que mon récit ne paraisse à la postérité une fable entièrement destituée de vérité. Car ce qui se passe ici est au-dessus de l'humanité ; cependant les hommes ont coutume de mesurer ce qu'on leur dit par les forces de la nature, et si quelque chose en passe les bornes, cela paraît un mensonge à ceux qui ne connaissent pas les choses divines [1]. »

L'an 459, la ville d'Antioche éprouva un désastre effroyable. C'était, au rapport d'un témoin oculaire, dans la nuit du 7 au 8 juin, dans la nuit du dimanche de la Pentecôte au lundi [2]. Le peuple venait de se livrer à des désordres et à des brutalités telles, qu'elles surpassaient de beaucoup la férocité des bêtes, suivant l'expression d'Evagre [3]. Tout à coup, vers la quatrième heure de la nuit, il se fait un si furieux tremblement de terre, qu'il renverse presque toute la ville d'Antioche, mais surtout la partie la plus riche et la plus peuplée. Plusieurs villes des environs eurent le même sort. Le refuge de tous les malheureux, à cette époque, était le grand saint Siméon Stylite. Il vit donc arriver auprès de sa colonne une infinité de peuple éploré, prêtres et laïques, portant des croix hautes, des flambeaux allumés et des encensoirs fumants. Ce concours dura cinquante-un jours. La terreur était si grande,

[1] Théod., 877, 887. — [2] *Acta S. Simeon. Stylit.* Evod. Assemani, p. 404. *Romæ*, 1748. — [3] Liv. II, c. XII.

qu'on n'osait presque entrer dans les maisons ni travailler dans les champs. Ce n'était que deuil et gémissement. Le seul espoir de la multitude était Siméon. Elle était prête à tout ce qu'il commanderait.

Après ces cinquante-un jours de deuil, il y eut, au mois de juillet, une solennité très-grande : ce fut la dernière du bienheureux Siméon. Je ne crois pas, dit l'auteur de sa vie, témoin oculaire, que de mémoire d'hommes il y eut assemblée aussi nombreuse; il semblait que Dieu eût arraché de leur pays toutes les nations de l'univers pour les réunir dans un même lieu, afin de dire un dernier adieu à son bien-aimé serviteur. Lui, comme un père qui lègue ses dernières volontés à des enfants dociles, ayant fait venir les prêtres et les peuples, les consola d'abord, et ensuite les exhorta beaucoup à observer les commandements de Dieu. Il ajouta : « Maintenant, retournez chacun à vos demeures, et célébrez-y des vigiles chrétiennes pendant trois jours; puis, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, allez sans crainte à vos affaires, et que les artisans reprennent chacun son travail : je ne doute pas que Dieu n'ait pitié de vous à l'avenir. » Ayant ainsi parlé, il les congédia tous.

Trente jours après leur départ, le 29 août, qui était un samedi, à la onzième heure, en présence de quelques-uns de ses disciples, le serviteur de Dieu fut pris subitement d'un mal qui, se communiquant par tout le corps, devint bientôt mortel. Du dimanche à la troisième férie, son état fut à peu près le même. Cependant il émanait de son corps une suavité et une variété d'odeurs incomparables. Enfin, la quatrième férie, 2 de septembre, à la neuvième heure, tous ses disciples étant présents, il en préposa deux aux autres, et les recommanda tous au Seigneur. Ensuite il se prosterna trois fois à genoux, et, s'étant relevé, il regardait le ciel. Comme un peuple nombreux lui criait de toute part : Bénissez-nous, Seigneur! il porta ses regards vers les quatre parties du monde, et, élevant la main, il les bénit et les recommanda au Seigneur par trois fois, et aussitôt, élevant de nouveau les yeux au ciel et se frappant trois fois la poitrine, il posa la tête sur l'épaule de son premier disciple, et expira. La multitude continuait à regarder son visage, sans savoir s'il était vivant ou mort. Un de ses disciples profita de ce temps d'incertitude pour faire prévenir secrètement l'évêque d'Antioche. On craignait que le peuple n'en-

levât son corps. Par le même motif, ses disciples ne le descendirent pas de la colonne pour le mettre dans la châsse, mais montèrent la châsse sur la colonne même, en attendant le jour des funérailles.

La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt par tout l'univers. Ce fut tout ensemble du deuil et de la joie. Les orphelins et les veuves demandaient au milieu des larmes et des sanglots : Où vous trouverons-nous désormais, Siméon, vous, après Dieu, notre unique espoir? Ceux qui se voyaient opprimés par les puissants et privés de leurs biens, s'écriaient avec amertume : Les plus malheureux des mortels, c'est maintenant que nous avons à craindre la rage et la gueule des loups! Comment nous tirer de ces angoisses? Quel secours invoquer? Ah! qui réveillera de son sommeil ce lion dont la voix formidable faisait trembler toutes les bêtes féroces? Les malades disaient en pleurant : Où pourrons-nous aller, pour trouver un médecin pareil à vous, Siméon; vous qui chassiez la maladie avant d'avoir vu le malade? Le clergé le regrettait, comme le ferme soutien de la foi et de la discipline. En même temps c'était de la joie de penser, qu'après une vie si sainte, il était couronné dans le ciel.

A ses funérailles, il y eut une multitude innombrable. Le patriarche d'Antioche, Martyrius, y vint avec plusieurs évêques. Ardabure, qui gouvernait l'Orient avec une puissance presque souveraine, y vint aussi avec vingt-un comtes, un grand nombre de tribuns ou généraux, suivis des troupes romaines. Les habitants d'Antioche lui avaient demandé d'avoir, dans leur ville, les reliques du saint, pour leur tenir lieu des murailles qui étaient tombées. C'est avec cette pompe que ce corps fut porté, d'abord par les prêtres et les évêques depuis l'enceinte de la colonne jusqu'au premier village, l'espace de quatre milles; ensuite, on le posa sur un char escorté par des gardes d'honneur, par les princes, par tous les magistrats de la ville, par les troupes romaines et une multitude infinie de peuple. Au chant des hymnes, à l'éclat des flambeaux, se mêlait l'odeur des parfums que l'on brûlait sur le passage. Hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, plébéiens et nobles, désertaient les villes pour vénérer les reliques du saint, et recevoir de lui comme sa dernière bénédiction. Le convoi dura cinq jours, la distance étant de quinze lieues. La seconde férie ou

le lundi, on le sortit de l'enceinte, et la sixième férie ou le vendredi, il entra dans Antioche, où il fut placé dans la grande église. Un énergumène, qui avait été guéri sur son passage, l'y accompagna. Le patriarche et son clergé instituèrent un office quotidien en son honneur. Il se fit encore plus de miracles à son tombeau qu'il n'en avait fait pendant sa vie. L'empereur demanda aux habitants d'Antioche de transporter ses reliques à Constantinople. Mais ils le conjurèrent de les laisser dans leur ville, pour lui tenir lieu des murailles qui étaient tombées par le tremblement de terre : ce qui leur fut accordé. Tel est le récit du prêtre Cosme, témoin oculaire, qui, quinze ans après la mort de Siméon, acheva d'en écrire les actes ou la vie en syriaque.

Le même jour, à Rome, saint Télesphore, pape, qui parvint à la gloire du martyre, sous Antonin le Pieux, après avoir beaucoup souffert pour la défense du nom de Jésus-Christ. — En Égypte, la commémoraison de plusieurs saints martyrs, qu'on fit mourir dans la Thébaïde par divers genres de tortures, durant la persécution de Dioclétien. — En Angleterre, saint Édouard, roi, illustre par sa chasteté et le don des miracles. Un décret du pape Innocent XI a fixé sa fête au 13 octobre, jour de la translation de son corps. — A Alexandrie, sainte Synclétique, vierge, dont les belles actions ont été décrites par sainte Athanase. — A Rome, saint Émilienne, vierge, tante de saint Grégoire, pape, laquelle étant appelée par sa sœur Tharsille, morte depuis peu de temps, passa en ce jour de la terre au ciel. — Le même jour, sainte Apollinaire, vierge.

VI^e^ JOUR DE JANVIER.

L'ÉPIPHANIE. LES MAGES.

Voici que les mages s'en vont à Bethléhem : suivons-les. Ils entrent dans l'étable ; entrons-y avec eux. Ils y trouvent l'Enfant avec sa Mère : ils se prosternent devant lui et l'adorent ; prosternons-nous et adorons avec eux. Ils ouvrent leurs trésors, et lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe : de l'or comme à leur roi, de l'encens comme à leur Dieu, de la myrrhe comme à un

homme mortel. Admirons leurs présents : admirons-en la mystérieuse signification.

Mais qui sont ces mages, et d'où viennent-ils? Ce sont des savants, des princes, des rois : ils viennent de l'Orient. Et qui donc les amène ? Une étoile. Bien des siècles auparavant, un prophète de leur pays avait prédit qu'une étoile se lèverait de Jacob, et un sceptre ou un nouveau roi d'Israël. Ils ont vu cette étoile, et ils sont venus adorer ce nouveau roi. Ils en ont demandé des nouvelles à Jérusalem. Le roi Hérode en a été effrayé, et tout Jérusalem avec lui. C'est que ce cruel tyran avait si peur de perdre la couronne, qu'il tuait ses propres enfants, sous prétexte qu'ils avaient conspiré contre lui. Aussi rusé que méchant, il appelle en secret les mages, les envoie à Bethléhem, en leur recommandant de bien l'avertir quand ils auraient trouvé l'enfant, afin qu'il vînt l'adorer lui-même. Le massacre des innocents fait voir combien c'était sincère. Détestons la cruelle malice d'Hérode; admirons la foi, la promptitude des mages : déplorons l'aveuglement des scribes et des pharisiens ; ils apprennent aux mages que le Christ devait naître à Bethléhem, ils leur en montrent le chemin, et eux-mêmes n'y vont pas.

Les mages sont nos ancêtres dans la foi : ils n'étaient pas de la race de Jacob, non plus que nous ; ils sortaient de la gentilité, aussi bien que nous. Imitons leur foi, leur promptitude et leur persévérance. Aussitôt qu'ils ont vu l'étoile, ils ont quitté leur pays et sont venus : l'indifférence des Juifs ne les arrête pas, la pauvreté d'une étable ne les rebute pas. Suivons leur exemple. Mais, ô mon âme, qu'offrirons-nous à ce petit enfant, à ce petit roi? Nous n'avons rien qui vaille. Voici peut-être un bon conseil. Les saints nous disent que l'or véritable, c'est la charité ; l'encens véritable, l'odeur des vertus chrétiennes ; la myrrhe, la mortification des sens. Eh bien ! changeons-nous en cet or, en cet encens, en cette myrrhe ; devenons tout amour de Dieu et du prochain, devenons bien édifiants, bien mortifiés ; désirons au moins de le devenir ; et puis offrons-nous à Jésus de tout notre cœur.

SAINT NILAMMON,

RECLUS.

Théophile, évêque d'Alexandrie, revenant de Constantinople en Égypte, aborda par hasard à une petite ville nommée Gérès, à deux lieues et demie de Péluse. L'évêque en était mort, et les citoyens avaient élu pour son successeur un saint personnage nommé Nilammon, qui était arrivé à la perfection de la vie monastique. Il demeurait hors de la ville, dans une cellule où il s'était enfermé et dont il avait muré la porte avec des pierres. Comme il refusait l'épiscopat, Théophile vint le trouver et lui conseilla de se rendre et de recevoir l'ordination de sa main. Nilammon s'en excusa plusieurs fois, et, voyant qu'il ne pouvait persuader Théophile, il lui dit : Demain, mon père, vous ferez ce qu'il vous plaira; permettez-moi de disposer aujourd'hui mes affaires. Théophile revint le lendemain, suivant la convention, et lui dit d'ouvrir sa porte. Nilammon répondit : Prions auparavant. C'est bien, répondit Théophile, et il se mit en prière. La journée se passa ainsi : Théophile et ceux qui étaient avec lui hors de la cellule, après avoir attendu longtemps, appelèrent Nilammon à haute voix : il ne répondit point. Enfin, ils ôtèrent les pierres, ouvrirent la porte et le trouvèrent mort. On le revêtit d'habits précieux, on l'enterra aux dépens du public, on bâtit une église sur son tombeau et on célébra tous les ans le jour de sa mort avec grande solennité. L'Église en fait encore la mémoire le 6 de janvier.

LE BIENHEUREUX JEAN DE RIBÉRA,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE.

Le bienheureux Jean de Ribéra, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, naquit à Séville, le 13 mars 1532. Son père, don Pédro de Ribéra, duc d'Alcala, vice-roi de Naples, était un homme profondément religieux, et il donna les soins les plus as-

sidus à l'éducation de son fils. Il voulait avant tout en faire un Chrétien instruit et fervent. Le jeune Jean de Ribéra répondit parfaitement aux vertueuses intentions de son père, et montra de bonne heure une grande aptitude et beaucoup de zèle pour l'étude et pour les sciences. Aussi fut-il envoyé, dès l'âge le plus tendre, à l'université de Salamanque, puis à celle de Séville, qui l'emportait momentanément sur la première par le mérite de quelques professeurs. Il revint cependant achever ses études à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur en présence et au grand applaudissement d'un nombre considérable de jeunes gentilshommes que la réputation du candidat y avait attirés de différentes parties de l'Espagne.

Jean n'était pas moins remarquable par la pureté de ses mœurs et la sincérité de ses sentiments religieux que par les progrès qu'il faisait dans les sciences. Ni l'exemple et les sarcasmes des libertins, toujours nombreux dans les écoles publiques où les jeunes gens sont abandonnés à eux-mêmes, ni la fougue de ses propres passions et l'inexpérience de son âge ne purent le faire dévier de ses devoirs. Aussi son père, étonné et touché d'une vertu si ferme et si solide dans un âge si faible et si inconstant, le vit avec plaisir diriger ses vues vers l'état ecclésiastique. Avec sa permission, Jean fit ses études théologiques, et eut le bonheur de recevoir la prêtrise le 7 mai 1557.

Pénétré de la sainteté des fonctions attachées au saint état qu'il venait d'embrasser, il s'en acquitta avec tout le zèle et toute la ferveur dont il était capable. Sa foi était si vive, qu'il lui semblait souvent voir notre Seigneur Jésus-Christ présent dans le sacrifice de l'Eucharistie, comme autrefois les apôtres l'avaient vu conversant avec eux sur la terre : aussi faisait-il ses délices de la célébration des saints mystères, pour lesquels sa dévotion ne cessa de devenir plus tendre et plus vive jusqu'à sa mort.

Déjà la réputation de sa science et de sa piété lui avait mérité l'estime générale. Philippe II le nomma bientôt au siége épiscopal de Badajoz, qui était venu à vaquer. Jean se défendit longtemps d'accepter un fardeau qui paraissait trop redoutable à son humilité; il fallut que le Pape et son propre père l'y contraignissent en quelque sorte. Il obéit donc, quoique avec répugnance; mais pendant qu'il s'efforçait, par la retraite et la prière, d'attirer sur son

sacre les bénédictions du ciel, il fut nommé simultanément patriarche d'Antioche *in partibus infidelium* par le Pape, et archevêque de Valence par le roi d'Espagne.

Le diocèse de Valence était alors dans un état bien propre à exciter le zèle d'un pasteur aussi plein de foi. Depuis l'expulsion entière des Maures par Ferdinand le Catholique, l'an 1492, il était resté dans les provinces possédées si longtemps par ces infidèles un grand nombre de familles musulmanes auxquelles divers traités garantissaient le libre exercice de leur culte. Valence surtout en comptait plusieurs dans ses murs. C'étaient même les plus riches et les plus puissantes de cette ville : les sciences, les arts, l'industrie, le commerce étaient presque entièrement entre leurs mains. On juge aisément que leur présence devait être pour les Chrétiens fervents un objet de scandale, et pour les faibles une cause de séduction. Souvent même la haine qui existait entre les deux peuples occasionnait de graves désordres. On avait bien tenté, à diverses reprises, de les convertir au christianisme par les voies de persuasion; mais elles n'avaient pas réussi, et le roi n'osait ou ne voulait pas recourir à la force pour les chasser entièrement du royaume.

Ce fut dans ces conjonctures que Philippe II prit la détermination de confier le gouvernement spirituel du diocèse de Valence à Jean de Ribéra. Le saint pontife Pie V, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, applaudit au choix du monarque. Jean fut le seul qui se plaignit de la translation.

A peine arrivé dans son diocèse, il s'occupa de la réforme des abus, et surtout de la réparation des maux que la foi et la piété souffraient de la présence des infidèles. La pluralité des femmes, que leur religion autorisait; la dissolution de leurs mœurs, l'opulence dans laquelle ils vivaient presque tous, et l'habitude qu'ils avaient de faire travailler leurs esclaves le dimanche, tout cela avait introduit parmi les Chrétiens beaucoup de relâchement et de désordre. Il est difficile de ne pas se laisser entraîner à des exemples si séduisants pour les passions.

Ribéra opposa d'abord à la corruption générale tout ce qu'un zèle prudent et éclairé pouvait lui suggérer de plus efficace. Aumônes, jeûnes, macérations du corps, prières, instructions, visites pastorales, rien ne fut négligé dans l'intérêt de la cause de Dieu.

Mais, voyant qu'il n'en obtenait que de faibles résultats, et croyant que la conversion de quelques sectateurs de Mahomet à la foi de Jésus-Christ n'était pas un dédommagement suffisant de ses peines et de ses efforts, il crut que des mesures rigoureuses étaient nécessaires pour sauver la religion des dangers dont la menaçait la présence des infidèles. Plusieurs fois il demanda au conseil suprême de Castille l'expulsion totale des Maures, sans pouvoir l'obtenir. Des raisons d'État s'opposaient à ce qu'on entrât dans ses vues et qu'on se rendît à ses instances. Mais il y mit tant de persévérance et d'ardeur, que Philippe III accorda enfin ce que Philippe II avait toujours refusé; et le conseil de Castille, après une mûre délibération, rendit, au mois de janvier 1610, un décret qui ordonnait à tous les Maures de sortir des terres d'Espagne dans le délai de trente jours à peine de mort pour les retardataires. Cette mesure fit sortir d'Espagne près de trois cent mille Musulmans, dont les familles y existaient depuis des siècles. L'archevêque adoucit, autant qu'il était en lui et par tous les moyens que sa charité pouvait lui suggérer, le sort des exilés. Aussi eut-il la consolation d'en voir un grand nombre, touchés de la générosité de ses procédés et de l'intérêt qu'il leur témoignait, abjurer leurs opiniâtres erreurs et embrasser enfin une religion qu'ils avaient jusque-là repoussée avec horreur.

Philippe III lui fit accepter malgré lui la charge de vice-roi de la province de Valence ; et le saint évêque s'acquitta des devoirs difficiles qu'elle lui imposait avec un rare esprit de justice et de modération. La ville de Valence lui dut l'établissement d'un magnifique collége, dit *Corpus Christi*, dans l'enceinte duquel ont été formés plusieurs personnages distingués. Les pauvres trouvaient toujours en lui un père, les malheureux un consolateur, les veuves et les orphelins un protecteur, les fidèles de son diocèse un pasteur plein de tendresse pour ses ouailles. Sa charité embrassait, pour ainsi dire, l'humanité tout entière. Combien de fois on l'entendit s'écrier qu'il voudrait pouvoir verser son sang pour la conversion des Juifs, des hérétiques et des idolâtres ! Malgré ses nombreuses occupations, il consacrait plusieurs heures par jour à la prière et à la méditation des saints mystères. Il n'est pas étonnant que le Seigneur l'eût favorisé du don des miracles et de prophétie. Les historiens lui attribuent plusieurs prédictions qu'il fit sur des évé-

nements importants, et entre autres celle du désastre de la fameuse expédition navale que Philippe II avait envoyée contre l'Angleterre, et qui fut, comme on sait, engloutie par les flots.

Ribéra, chargé d'ans et de mérites, fut enlevé à son diocèse et à la chrétienté, le 6 janvier 1611, à l'âge de quatre-vingts ans, après une longue et pénible maladie. Les peuples de toute l'Espagne déplorèrent cette perte, et se rendirent en foule à son tombeau pour implorer son assistance. Il fut béatifié par Pie VI le 30 août 1796.

Le même jour, au territoire de Reims, le martyre de sainte Macre, vierge, qui, durant la persécution de Dioclétien, fut jetée dans le feu par l'ordre du président Rictiovare; mais en étant sortie aussi saine qu'elle était auparavant, elle eut les mamelles coupées, et fut enfermée dans une affreuse prison; ensuite, ayant été roulée sur des têts aigus de pots cassés et sur des charbons ardents, elle mourut en priant Dieu. — En Afrique, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui furent attachés à des poteaux, et consumés par le feu, durant la persécution de Sévère. — A Rennes, saint Melaine, évêque et confesseur, qui, après avoir fait des miracles innombrables, ne respirant que pour le Ciel, passa de ce monde à la béatitude éternelle.—A Florence, saint André, carme, de l'illustre famille des Corsini, évêque de Fiésole, célèbre par ses miracles; il fut mis au nombre des saints par le pape Urbain VIII; on célèbre sa fête le quatrième jour de février.

VII^e JOUR DE JANVIER.

SAINT LUCIEN,

PRÊTRE ET MARTYR.

Saint Lucien, prêtre d'Antioche souffrit le martyre sous la persécution de Maximin Daïa, l'an 312. C'était un homme très-austère en sa vie, très-savant et très-éloquent. Il fit une édition de l'Écriture sainte, ou plutôt une correction des Septante, suivant les meilleurs exemplaires; en sorte qu'il y en avait trois éditions fameuses : celle d'Égypte, faite par Hesychius; celle de Pales-

tine, par le martyr Pamphile ; celle d'Antioche, par le martyr Lucien. Quelques auteurs ont entendu mal à propos de saint Lucien, prêtre et martyr, ce que saint Alexandre d'Alexandrie a dit d'un Lucien, qu'il ne nomme ni martyr ni prêtre, savoir : qu'il suivait les sentiments de Paul de Samosate, et qu'il demeura séparé de la communion sous trois évêques ; car les anciens qui parlent de saint Lucien d'Antioche, tels qu'Eusèbe et saint Jérôme, n'en disent pas un mot, et supposent, au contraire, qu'il vécut toujours dans la communion de l'Église et qu'il y mourut. Il y a plus encore : nous avons de saint Lucien, prêtre et martyr, un symbole dressé contre le sabellianisme, vingt ou trente ans avant le concile de Nicée, et qui, sauf le mot de consubstantiel, qui ne s'y trouve pas, professe la divinité de Jésus-Christ aussi nettement que ce concile même. Il y est dit :

« Suivant la tradition de l'Évangile et des apôtres, nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes choses, et un seul Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique, Dieu, par qui tout a été fait ; qui a été engendré du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu ; tout de tout, seul d'un seul, parfait de parfait, roi de roi, seigneur de seigneur ; Verbe vivant, sagesse, vie, lumière véritable, voie, vérité, résurrection, pasteur, porte immuable et inaltérable ; image parfaitement semblable de la divinité, de l'essence, de la puissance, de la volonté et de la gloire du Père ; le premier-né de toute créature, qui était au commencement en Dieu, Verbe-Dieu, comme il est dit dans l'Évangile : Et le Verbe était Dieu ; par qui toutes choses ont été faites, et en qui toutes choses subsistent ; qui dans les derniers jours est descendu d'en haut, est né d'une vierge, suivant les Écritures, et a été fait homme [1]. »

[1] Bullus et dom Cellier.

SAINT NICÉTAS,

ÉVÊQUE DES DACES.

Parmi les poëmes de saint Paulin, il y en a un d'assez considérable relatif à saint Nicétas, évêque des Daces, qui vint à Nole en 397, et y célébra la fête de saint Félix. Paulin chante avec amour sa vertu et sa doctrine, qui étaient admirées des Romains eux-mêmes. Il l'accompagne de ses vœux sur la mer Adriatique. Embarqué à Otrante, au milieu des chants chrétiens de plusieurs troupes de frères et de sœurs vierges, Nicétas entonnera lui-même sur le navire les psaumes de David, les nautoniers continueront avec joie, et les énormes baleines entendront avec surprise répondre *Amen*. Débarqué sur les côtes de Macédoine, il traversera les champs de Philippes, la ville même de Tomi, jusqu'à ce qu'il arrive dans sa cité paternelle, où il sera reçu avec jubilation par la nombreuse assemblée des frères. La joie se communique soudain aux froides contrées d'alentour. Car il a été donné à Nicétas d'accomplir ce qu'ont annoncé les prophètes : de changer le loup en brebis, et de faire paître ensemble le bœuf et le lion. A sa voix, le Scythe oublie sa férocité, les Gètes et les Daces accourent. Les Besses, jusqu'alors indomptables à la guerre et rebelles à toute servitude, se réjouissent maintenant d'obéir au vrai Seigneur. L'or qu'ils ramassaient autrefois dans les veines du mont Hémus, ils le transportent maintenant au ciel. Les montagnes qu'ils infestaient de leur brigandage, ils les protégent aujourd'hui peuplées de moines. Plus d'un, de bête féroce devenu un ange, sanctifie aujourd'hui, pieux et juste, le même antre qu'il ensanglantait autrefois larron. Tous ces barbares apprennent à chanter le Christ, et appellent Nicétas leur père [1]. Quatre ans après, Nicétas revint encore à Nole pour la fête de saint Félix. Paulin, qui l'appelle son père et son maître, le reçut avec d'autant plus de joie, qu'il s'attendait moins à le revoir ; car on parlait de guerre et de mouvements parmi les Goths [2].

Jusqu'à présent on n'est pas d'accord si saint Nicétas, évêque

[1] Paulin, Poëme 17. — [2] Poëme 27.

des Daces, et chanté par saint Paulin, est ou non le même que saint Nicétas, évêque d'Aquilée, dont le cardinal Maï a retrouvé plusieurs écrits [1]. Le premier, intitulé *Raison de la foi*, est une courte justification du symbole de Nicée sur la divinité du Verbe, contre l'hérésie arienne, qui attaquait alors la foi catholique. Dans cet opuscule, ainsi que dans les autres, saint Nicétas cite l'Écriture sainte, non d'après la version Vulgate de saint Jérôme, mais d'après l'ancienne version italique. Le second écrit, qui est plus long, traite *de la puissance ou personne du Saint-Esprit*, contre les Macédoniens, dont il signale aux fidèles les interrogations captieuses et les sophismes. Saint Nicétas prouve par l'ancien et le nouveau Testament que le Saint-Esprit est Dieu, qu'il procède du Père, qu'il est un même Dieu avec le Père et le Fils, et doit être adoré du même culte. Suit une courte explication des divers noms que l'Écriture donne à notre Seigneur Jésus-Christ. Dans l'explication du symbole, adressée aux néophytes qui devaient sous peu recevoir le baptême, saint Nicétas d'Aquilée dit entre autres ces paroles : « Après la confession de la bienheureuse Trinité, vous professez croire la sainte Église catholique. L'Église, qu'est-elle autre chose, sinon la congrégation de tous les saints? Car depuis le commencement du monde, soit les patriarches, soit Abraham, Isaac et Jacob, soit les prophètes, soit les apôtres, soit les martyrs, soit les autres justes du passé, du présent, de l'avenir, tous sont une même Église, parce que, sanctifiés par une même foi et une même conduite, marqués ou scellés du même esprit, ils sont devenus un même corps : corps dont le Christ est la tête, comme il est enseigné et écrit. Je dis plus : même les anges, même les vertus et les puissances supérieures sont confédérés dans cette une et même Église. Car toutes choses ont été réconciliées dans le Christ, non-seulement les choses qui sont sur la terre, mais encore celles qui sont dans le ciel. Croyez donc que dans cette une et même Église, vous obtiendrez la communion des saints. Sachez que cette Église unique, c'est l'Église catholique établie sur toute la terre; vous devez retenir fermement sa communion; car il y a aussi d'autres églises fausses, mais n'ayez rien de commun avec elles : comme celles des manichéens, des cataphryges,

[1] Maï, *Scriptor., veter.*, t. VII, p. 314 et 340.

des marcionites, ou enfin d'autres hérétiques ou schismatiques ; parce que ces églises ont cessé d'être saintes, attendu que, trompées par les doctrines des démons, elles croient autrement, elles agissent autrement que le Seigneur Jésus n'a commandé, et que les apôtres n'ont enseigné par la tradition. »

Saint Nicétas termine par ces mots : « Cela étant ainsi, demeurez dans ce que vous avez appris et qui vous a été transmis. Retenez toujours ce pacte que vous avez fait avec le Seigneur, c'est-à-dire ce symbole que vous confessez devant les anges et les hommes. Il y a peu de paroles, mais elles contiennent tous les mystères. C'est un abrégé qu'on a fait de toutes les Écritures, comme une couronne de perles précieuses ; afin que comme plusieurs fidèles ne savent pas lire, et que ceux qui savent ne peuvent lire les Écritures à cause de leurs occupations séculières, ils aient cependant tous une connaissance suffisante du salut. Enfin, nos bien-aimés, soit que vous vous reposiez ou que vous travailliez, que vous dormiez ou que vous veilliez, repassez cette salutaire conférence dans vos cœurs ; que votre esprit soit toujours dans le ciel, votre espérance dans la résurrection, votre désir dans la promesse. Portez toujours devant vous, avec confiance, la croix du Christ et sa glorieuse passion. Et chaque fois que l'ennemi chatouillera votre âme par la crainte, par l'avarice ou par la colère, répondez-lui avec menace, disant : J'ai renoncé et je renonce à toi, et à tes œuvres, et à tes anges ; parce que j'ai cru au Dieu vivant, et à son Christ ; signé de son esprit, j'ai appris à ne pas craindre même la mort. De cette manière la main de Dieu vous défendra, l'Esprit du Christ conservera dans la sainteté votre entrée dans l'Église, dès maintenant et toujours. »

SAINT RAYMOND DE PEGNAFORT.

Il naquit l'an 1175, au château de Pegnafort, en Catalogne. Ses parents, seigneurs de ce lieu, étaient issus des anciens comtes de Barcelone, et alliés au roi d'Aragon. Jeune encore, il étudia si bien, que, dès l'âge de vingt ans, il enseigna les arts libéraux

ou la philosophie à Barcelone ; ce qu'il faisait gratuitement. Il s'appliquait à former les cœurs encore plus que les esprits : de là, ce zèle à inspirer une solide piété à tous ses disciples. Le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de son état, il l'employait à secourir les malheureux et à terminer les différends qui s'élevaient entre ses concitoyens. Ainsi l'on voit dans les archives de l'église de Barcelone un traité d'accommodement, fait l'an 1204, entre deux chanoines, par la médiation de maître Raymond de Pegnafort. Vers l'âge de trente ans il vint à l'université de Bologne, y étudia le droit canonique et le droit civil avec tant de succès, qu'il fut reçu docteur en l'un et l'autre. Il y professa le droit canonique avec le même éclat, mais avec le même désintéressement qu'il avait professé la philosophie en Espagne. Cependant le sénat de Bologne voulut lui assigner des appointements sur les deniers publics. Raymond n'avait pas besoin de ce secours ; il l'accepta néanmoins, mais pour en faire la distribution aux pauvres, après en avoir donné la dîme à son curé.

Les talents et les vertus du pieux docteur le faisaient considérer comme un des plus beaux ornements de cette fameuse école, et sa réputation s'était déjà répandue dans les pays éloignés, lorsque l'évêque de Barcelone, Béranger, quatorzième du nom, revenant de Rome, passa par Bologne, l'an 1219. Le dessein du prélat était d'obtenir de saint Dominique quelques-uns de ses disciples, et de solliciter Raymond de Pegnafort à retourner avec lui en Catalogne. Les obstacles qu'il trouva d'abord à l'exécution de ses projets ne purent le rebuter. Il redoubla ses prières et ses instances. Le saint patriarche, à qui la Providence envoyait tous les jours de nouveaux sujets, fut bientôt en état de le satisfaire. Mais le professeur, déjà accoutumé à sanctifier son travail par la charité, ne paraissait guère disposé à quitter un pays où il travaillait si utilement. Pour l'attaquer par un endroit qui ne pouvait que lui être sensible, l'évêque lui représenta les besoins de l'église de Barcelone, l'obligation particulière où il était de ne pas se refuser à sa patrie, et le danger qu'il devait craindre de s'écarter de la voie de Dieu en ne suivant que sa propre volonté. Enfin il lui fit appréhender l'éclat même de cette réputation qui lui attirait de si grands applaudissements et qui ne pouvait manquer de multiplier ses occupations, s'il voulait répondre à tant

de personnes qui le consultaient de toutes parts. A la fin, Raymond se laissa persuader. Quelques auteurs rapportent qu'aux instances de l'évêque, le pape Honorius III ajouta son commandement, obligeant le serviteur de Dieu à se rendre incessamment en Espagne et à y soigner l'éducation du jeune roi d'Aragon, Jacques Ier, ainsi qu'il avait été réglé dans l'assemblée nationale de Lérida.

Ce ne fut cependant pas à l'instruction de ce prince, mais au service des autels, que Raymond voulut d'abord s'appliquer. Pourvu d'un canonicat, et bientôt après de la dignité d'archidiacre, dans l'église de Barcelone, il se rendit le modèle des saints ministres par l'innocence de sa vie, par sa régularité et son exactitude à tous les offices. De nouveaux revenus le mirent en état d'augmenter ses libéralités envers les pauvres, qu'il appelait ses créanciers. Et le zèle de la maison de Dieu, qui le dévorait, lui faisait saisir toutes les occasions pour procurer que le service divin se fît avec plus de décence et de majesté. La fête de l'Annonciation était alors fort négligée dans les églises d'Espagne : celle de Barcelone se trouvait du nombre. Mais par ses pieuses importunités, le saint chanoine obtint enfin de l'évêque et du chapitre qu'on célébrerait désormais cette grande fête avec un office solennel. Une partie de ses revenus fut consacrée à cette fondation, et au profit des chanoines de la cathédrale, qui devaient donner l'exemple à tous les ecclésiastiques du diocèse.

Toujours prêt à partager son bien avec l'indigent et à communiquer ses lumières à tous ceux qui venaient le consulter, Raymond de Pegnafort ne se refusait à personne, et il se faisait aimer de tous. Son nom était connu, et son mérite généralement respecté des grands et des petits. Sa tendre piété, sa modestie exemplaire et une charité sans bornes avaient fait impression sur les esprits et sur les cœurs. L'éclat de ses vertus contribua plus à la réforme du chapitre que toute l'autorité dont il avait été revêtu par son évêque. Mais le désir de mener une vie plus parfaite, plus pénitente et moins exposée aux yeux des hommes, dont il craignait les louanges, le portait à changer d'état. Professeur à Bologne, il avait été témoin des grandes vertus de saint Dominique et des miracles que Dieu opérait par son ministère. Il voyait alors avec le même plaisir la vie tout angélique de ses premiers disciples établis depuis peu à

Barcelone. Comme s'il eût entendu la voix de Dieu qui l'appelait à la retraite pour le préparer à l'apostolat, il résolut de se rendre l'imitateur et le frère de ceux qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer. Il demanda avec humilité l'habit de religieux, et il le reçut un vendredi saint, premier jour d'avril, l'an 1222, huit mois après la mort du saint fondateur.

Son exemple attira dans le même ordre plusieurs grands personnages, encore moins distingués par leurs richesses et leur naissance que par leur doctrine. De ce nombre furent Pierre Ruber, qui l'avait accompagné à Bologne, don Raymond de Rosannes, chantre de l'église de Barcelone, et quelques autres pieux ecclésiastiques dont la vocation et les talents donnèrent un nouveau lustre à l'ordre de Saint-Dominique dans toute la Catalogne. Rien n'édifiait davantage que la profonde humilité et la simplicité vraiment évangélique du nouveau religieux. Il était dans sa quarante-septième année, et jamais on ne le vit ni moins soumis que le plus jeune des novices, ni moins ardent à embrasser tous les moyens de s'avancer dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ce nouvel état de vie fut pour lui un renouvellement de ferveur et une école de perfection.

Pour se rendre semblable au grand modèle de tous les saints, en imitant l'humilité et l'obéissance de l'Homme-Dieu, il voulut dépendre en toutes choses des lumières d'un directeur. Et ce fut sur la plus parfaite abnégation de lui-même qu'il établit le fondement de cette haute sainteté qui faisait l'objet de tous ses vœux. Les grâces qu'il recevait dans l'oraison augmentèrent toujours en lui le désir de se mortifier et de se rendre utile au prochain. Les supérieurs profitèrent sagement de ces dispositions pour faire fructifier ses talents. Il avait demandé qu'on lui imposât une sévère pénitence, pour expier, disait-il, les vaines complaisances qu'il avait eues en enseignant dans le monde. On lui ordonna de composer dans cet esprit une Somme des cas de conscience, pour la commodité des confesseurs. Raymond entreprit ce travail, et il l'exécuta avec cette exactitude que l'on admire avec d'autant plus de raison, qu'il a travaillé sans modèle ; son ouvrage, également utile aux pénitents et nécessaire aux directeurs, selon l'expression du pape Clément VIII, étant le premier qu'on ait vu en ce genre. L'auteur y résout toutes les difficultés, et décide les cas, presque

toujours par l'autorité de l'Écriture sainte et des canons, ou par la doctrine des Pères et les décrets des Papes, rarement par ses lumières particulières.

Le zèle du salut des âmes ne lui permit pas de se borner à prier et à écrire. Il devait commencer par l'oraison et la retraite. L'obéissance lui mit la plume à la main. Mais à une occupation si sainte et déjà si utile au prochain il ajouta bientôt les autres fonctions de la vie apostolique, et il les remplit toutes avec le succès qu'on pouvait espérer des saintes dispositions qu'il y apportait. Instruire les fidèles par le ministère de la parole ; attirer les pécheurs à la pénitence, et les réconcilier dans le sacré tribunal ; soutenir les gens de bien, les consoler dans leurs peines ; procurer aux pauvres les aumônes et les secours des riches ; travailler sans relâche à la conversion des hérétiques, des juifs et des mahométans encore mêlés parmi les chrétiens, ou les mettre hors d'état de continuer à corrompre la foi et les mœurs des fidèles ; faire servir enfin son crédit auprès des rois et des princes à la gloire de l'Église et au soulagement des peuples : telles furent les occupations de saint Raymond de Pegnafort, depuis le jour de sa profession religieuse jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante ou cinquante-deux ans, car il vécut près d'un siècle [1].

Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, souvent il le faisait par le ministère de ceux qui l'avaient choisi pour leur servir de guide dans le chemin du ciel. Parmi ses pénitents, il en avait deux surtout d'un caractère fort distingué : le roi d'Aragon, Jacques I^er^, surnommé le Conquérant, et l'illustre Pierre de Nolasque, Français de nation, depuis fondateur de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs. Nous verrons dans la suite ce que fit saint Raymond pour porter le premier à commander à ses passions et à employer l'autorité royale à la propagation et à la défense de la foi chrétienne. Et la charité de Jésus-Christ qui le pressait, le rendit comme coopérateur du second dans son œuvre de miséricorde .

Saint Raymond de Pegnafort fut employé par le pape Grégoire IX à compiler la collection de ses décrétales. Ayant été élu

[1] *Vita S. Raymond.*, *Acta SS.*, 7 jan. *Hist. des hommes illustres de l'ordre de S. Dominiq.*, t. I.

général des frères Prêcheurs après la mort du bienheureux Jourdain, il s'en fit décharger au bout de deux ans, dans le vingtième chapitre général tenu à Bologne l'an 1240. Comme le zèle du salut des âmes le dévorait de plus en plus, il reprit les fonctions du sacré ministère. L'unique but de toutes ses pensées était de faire à Jésus-Christ de nouvelles conquêtes, surtout parmi les Sarrasins. Ce fut dans le dessein de faciliter la conversion de ces infidèles, qu'il engagea saint Thomas à écrire son traité contre les gentils; qu'il introduisit l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans plusieurs couvents de son ordre, et qu'il en fit fonder deux parmi les Maures, l'un à Tunis et l'autre à Murcie. Tous ces moyens réunis produisirent des effets si heureux, qu'en 1256, le saint écrivait lui-même à son général que dix mille Sarrasins avaient reçu le baptême.

Le voyage que Raymond fit à Majorque avec le roi Jacques d'Aragon, lui procura l'occasion d'affermir l'église fondée depuis peu dans cette île. Le roi Jacques ou Jayme était homme de guerre et habile politique; mais l'amour des femmes ternissait l'éclat de ses rares qualités. Malgré la docilité avec laquelle il écoutait les avis que le saint lui donnait sur ses désordres, malgré les belles promesses qu'il faisait souvent de changer de vie, il n'avait point le courage de vaincre son malheureux penchant. Le bruit s'étant répandu qu'il entretenait un commerce illicite avec une dame de la cour, Raymond le pressa de la renvoyer; il le promit, mais il négligea de tenir parole. Le saint, mécontent de ce délai, demanda la permission de retourner à Barcelone; le roi la lui refusa, et défendit, même sous peine de mort, de le laisser embarquer. Raymond, plein de confiance en Dieu, dit à son compagnon : « Un roi de la terre nous ferme le passage; mais le roi du ciel y suppléera. » Son espérance ne fut point confondue : avec la foi d'Élie et d'Élisée, il étendit son manteau sur les flots et traversa ainsi soixante lieues de mer; ce miracle fut rapporté entre autres dans la bulle de sa canonisation. Le roi, informé de ce qui s'était passé, rentra en lui-même et suivit plus fidèlement les avis du saint, soit pour la direction de sa conscience, soit pour le gouvernement de son royaume.

Cependant le saint homme, sentant que sa fin approchait, s'y prépara par un redoublement de ferveur, en consacrant les jours

et les nuits aux exercices de la pénitence et de la prière. Durant sa dernière maladie, les rois de Castille et d'Aragon le visitèrent avec leur cour, et s'estimèrent heureux de recevoir sa bénédiction. Enfin il mourut dans sa centième année, le 6me de janvier 1275, après s'être muni des sacrements de l'Église. Les deux rois assistèrent à ses funérailles, avec les princes et les princesses de leur sang. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, dont plusieurs sont rapportés dans la bulle de sa canonisation, par Clément VIII, en 1601. Clément X a fixé la fête de saint Raymond au 23 de janvier [1].

Le même jour, à Antioche, saint Cler, diacre, qui fut appliqué sept fois à la torture, tenu fort longtemps dans une étroite prison, pour la défense de la vérité; enfin, ayant eu la tête tranchée, il accomplit son martyre. — A Héraclée, les saints Félix et Janvier, martyrs. Le même jour, saint Julien, martyr. — En Danemark, saint Canut, roi et martyr, dont on célèbre la fête le dix-neuvième jour de ce mois. — A Pavie, saint Crispin, évêque et confesseur. — En Egypte, saint Théodore, moine, qui brilla par sa sainteté, du temps de Constantin le Grand, et dont saint Athanase a parlé dans la vie de saint Antoine.

VIIIe JOUR DE JANVIER.

SAINT SÉVERIN,

APOTRE DE LA NORIQUE.

Vers le milieu du cinquième siècle, la Norique, qui comprenait la Bavière et l'Autriche actuelle, était comme la grande route des barbares pour l'Italie. Attila y avait passé. Près de là, dans la Pannonie, la Hongrie actuelle, ses fils s'étaient exterminés l'un l'autre par des guerres cruelles. Les garnisons romaines sur les frontières du Danube, n'étant plus entretenues dans la dé-

[1] *Acta SS*, 6 jan. Godescard, 23 janvier.

cadence de l'empire, disparaissaient peu à peu et laissaient l'entrée libre à qui voulait. Les Rugiens se considéraient à peu près comme alliés de Rome; mais, ainsi que les Romains, ils se voyaient attaqués par de nouveaux peuples, les Hérules, les Turcilinges, les Allemands. C'était une guerre universelle, à laquelle on ne prévoyait pas de fin. Partout des villes prises et ruinées, des populations emmenées en esclavage. Le refuge des peuples dans ces calamités fut un saint personnage nommé Séverin, dont la vie a été écrite avec beaucoup de candeur par Eugippe, un de ses disciples [1].

Il était venu dans la Norique par un ordre exprès de Dieu. Jamais on ne put savoir de quelle nation il était. Un prêtre d'Italie, d'une grande autorité, avec lequel il était familier, lui demanda un jour : « Saint maître, de quelle province Dieu a-t-il daigné vous envoyer à ce pays ? » Séverin lui dit en riant : « Mais si vous me prenez pour un fugitif, préparez de quoi payer ceux qui viendront me redemander. D'ailleurs, ajouta-t-il en reprenant son sérieux, que sert-il à un serviteur de Dieu de dire de quel pays il est et de quelle famille, puisqu'en se taisant là-dessus, il peut plus saintement éviter la jactance. Si vous croyez que je désire sincèrement la patrie d'en haut, quel besoin y a-t-il que vous connaissiez ma patrie terrestre ? Sachez, au reste, que le même Dieu qui vous a fait prêtre, m'a ordonné de venir au milieu de ces hommes en péril. » Après cette réponse, jamais personne n'osa plus l'interroger à cet égard. Seulement, à la pureté de son latin, on jugea qu'il était de Rome ou du moins d'Italie; et de quelques-unes de ses paroles, on conclut que, par le désir de la perfection, il avait quitté sa patrie et s'était retiré dans les solitudes de l'Orient, d'où Dieu lui ordonna de venir au secours des peuples de la Norique. Enfin, au soin qu'il prenait de taire sa naissance, on peut croire légitimement qu'elle était illustre. Sa vie parmi ces pauvres peuplades était encore plus pauvre que celle du plus pauvre. Excepté les fêtes, il ne mangeait qu'après le soleil couché, et en carême, une fois la semaine. Il dormait tout vêtu sur un cilice étendu sur le pavé de son oratoire; il marchait toujours nu-pieds, même lorsque le Danube était gelé.

[1] *Acta SS.*, 8 *jan.*

Il parut d'abord dans la ville d'Astures, sur les confins de la Pannonie et de la Norique. Il y fut reçu par un vieillard qui était portier de l'église, et se contenta d'abord de prêcher par l'exemple de sa vie, soutenant la profession de la foi catholique par de saintes œuvres. Mais un jour, s'adressant au prêtre, au clergé et au peuple du lieu, il les conjura, avec beaucoup d'humilité, de travailler, par les jeûnes, les prières et les œuvres de miséricorde, à détourner le dessein que les barbares avaient formé contre eux. Mais ces gens, livrés aux désirs de la chair, se mirent peu en peine de son exhortation. Revenu chez son hôte : « Je sors à l'instant, dit-il, d'une ville impénitente et qui périra bientôt. » Il s'en alla dans la ville la plus proche, nommée Comagène. Elle était remplie de barbares, qui, sous le titre d'alliés des Romains, en étaient néanmoins les maîtres, et y commettaient apparemment bien des violences, de sorte que le peuple se croyait perdu. Le saint étant allé à l'église dès qu'il y fut arrivé, les assura de la protection de Dieu, s'ils voulaient la mériter par les jeûnes, les prières et les aumônes. Au même temps, le vieillard qui avait logé le saint à Astures, vint en courant apporter la nouvelle que la ville était ruinée, et remercier le saint de l'en avoir sauvé par ses mérites.

Ceux de Comagène, touchés par cette nouvelle, crurent ce que le saint leur disait. Ils embrassèrent le jeûne et la pratique des bonnes œuvres. Ils s'assemblèrent durant trois jours dans l'église, où ils purifiaient leurs fautes passées par leurs gémissements et leurs larmes. Mais le troisième jour, comme on célébrait l'office du soir, il se fit tout d'un coup un tremblement de terre ; les barbares qui demeuraient dans la ville en furent tellement épouvantés, qu'ils obligèrent les Romains à leur ouvrir promptement les portes. Ils sortirent ainsi et s'enfuirent, s'imaginant avoir l'ennemi à leurs trousses, prêt à les envelopper. Cette terreur s'augmentant par l'horreur de la nuit, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et se tuèrent les uns les autres. Le peuple étant ainsi délivré de ses ennemis visibles, apprit de saint Séverin à combattre pour le ciel ses ennemis invisibles.

Dans le même temps, la ville de Faviane, que quelques-uns supposent Vienne en Autriche, était affligée de la famine. Les habitants pensèrent que l'unique remède était de faire venir de

Comagène l'homme de Dieu. S'y étant rendu à leurs prières, il leur dit : « C'est par les fruits de la pénitence que vous pourrez être délivrés de cette calamité de la faim. » Le peuple se montra docile. Bientôt le saint apprit, par révélation divine, qu'une certaine veuve nommée Procule avait caché beaucoup de blé. Il la fit venir, et lui dit devant tout le monde : « Pourquoi, vous qui êtes de race noble, vous êtes-vous faite esclave de l'avarice? Voici que le Seigneur a pitié de ses serviteurs, et vous, vous ne saurez que faire de votre bien mal acquis, si ce n'est de jeter votre blé dans le Danube, et de témoigner aux poissons l'humanité que vous avez refusée aux hommes. C'est pourquoi, secourez-vous vous-même plus encore que les pauvres, avec les biens que vous pensez garder, lorsque Jésus-Christ a faim. » Épouvantée de ces paroles, la femme s'empressa de distribuer ses provisions aux pauvres. Peu après, on vit arriver plusieurs bateaux chargés de grains, venant de la Rhétie ou du Tyrol, mais qui avaient été retenus dans l'Inn par les glaces.

Vers le même temps, une troupe de barbares pillèrent les environs de la ville. Les habitants vinrent s'en lamenter auprès de l'homme de Dieu. Il demanda au tribun Mamertin, combien il avait de soldats pour poursuivre les brigands. « J'en ai très-peu, répondit le tribun, et c'est pourquoi je n'ose me battre avec une si grande multitude d'ennemis. Mais si votre révérence l'ordonne, quoique nous manquions d'armes, nous espérons vaincre par vos prières. » Le serviteur de Dieu lui dit : « Si vos soldats n'ont pas d'armes, les ennemis les armeront; seulement, partez bien vite au nom de Dieu, partez avec confiance; par la miséricorde du Seigneur, le plus faible sera un héros : c'est le Seigneur qui combattra; du reste, amenez-moi sains et saufs tous les barbares que vous prendrez. » A deux mille pas de la ville, ils rencontrèrent les brigands, qui prirent aussitôt la fuite; les soldats ramassèrent leurs armes, en saisirent quelques-uns et les amenèrent enchaînés au serviteur de Dieu. Il les fit délier, leur donna à manger et à boire, et ensuite leur dit : « Allez, annoncez à vos complices de ne plus approcher d'ici; car Dieu combat tellement pour ses serviteurs, que les ennemis leur apportent, non pas des blessures, mais des armes. »

Les vertus et les miracles de Séverin lui attirèrent la confiance

et la vénération universelle, même des hérétiques barbares. Flaccitée, roi des Ruges, le consultait souvent, et ne faisait rien sans son avis. Au commencement de son règne, se trouvant fort incommodé par le voisinage des Goths de Pannonie, il leur demanda passage pour se rendre en Italie. Comme ils le lui refusèrent, il resta persuadé qu'ils avaient dessein de le faire mourir. Il en témoigna ses craintes au saint, qui lui dit : « Si la foi catholique nous unissait, vous auriez dû me consulter plutôt sur la vie éternelle ; mais puisque vous ne m'interrogez que sur la sécurité présente, qui nous est commune, écoutez. Vous n'avez rien à craindre de la multitude des Goths ni de leur inimitié ; car bientôt ils s'en iront, et vous régnerez dans la prospérité. Seulement, n'oubliez pas les avis de mon humilité ; recherchez la paix, même avec les plus petits, et ne vous appuyez pas sur vos propres forces. » Tout arriva comme le saint avait dit, et le roi termina tranquillement sa vie.

Son fils et son successeur, Félectée, qui s'appelait aussi Fava, conçut pour le saint la même confiance. Mais il avait une femme cruelle, nommée Gisa, qui faisait tous ses efforts pour le détourner de la clémence. Arienne furieuse, elle voulait faire rebaptiser des catholiques ; mais, par respect pour Séverin, son mari n'y consentit pas. Elle maltraitait les Romains, en faisait enlever quelquefois pour les réduire en esclavage. Un jour qu'elle en eut ainsi enlevé d'auprès de Faviane, Séverin la pria de les rendre à la liberté. Elle lui fit répondre en colère : « Occupez-vous de prier dans votre cellule, et laissez-nous faire de nos esclaves ce que nous voulons. » Il dit aussitôt : « J'ai confiance en notre Seigneur Jésus-Christ, qu'elle fera par nécessité ce qu'elle a refusé par mauvaise volonté. » L'accomplissement suivit de près. Il y avait des orfévres d'entre les barbares, qu'on tenait étroitement enfermés pour fabriquer les ornements et les bijoux du roi. Or, le jour même que la reine avait méprisé le serviteur de Dieu, le fils du roi, qui était encore tout jeune, entra dans l'atelier des orfévres. Aussitôt ils lui mirent une épée sur la poitrine et jurèrent que quiconque essayerait d'entrer avant de leur avoir promis avec serment leur liberté, ils égorgeraient d'abord l'enfant et puis s'égorgeraient eux-mêmes. A cette nouvelle, la méchante reine déchire ses vêtements, reconnaît à haute voix que c'est un châtiment dont Dieu la frappe pour avoir méprisé son serviteur ; elle renvoie en toute hâte les Romains

qu'elle avait enlevés ce jour-là; elle fait rendre la liberté aux orfévres, qui alors lui rendent son fils. Accompagnée de son mari, elle amène cet enfant à Séverin, reconnaît que c'est à ses prières qu'elle en doit la conservation, et promet de ne plus résister à ses ordres.

Outre la rédemption des captifs, c'était encore lui qui, dans toutes les villes et les châteaux, nourrissait et habillait presque tous les pauvres. Sa charité, à cet égard, était si admirable, que bien des habitants, quoique réduits eux-mêmes aux angoisses de la faim, donnaient cependant volontiers aux pauvres la dîme de leur récolte. Séverin exhorta par ses lettres tous les prêtres de la Norique à payer cette dîme pour les pauvres. Un jour que, par suite de cet usage, on lui eût apporté une grande quantité de vêtements, il demanda si ceux de la ville de Tiburn, qui paraît avoir été dans le Tyrol, en avaient également apporté. On lui répondit qu'ils ne l'avaient pas encore fait, mais qu'ils le feraient bientôt. Le saint prédit que, pour avoir différé leur offrande, ils seraient contraints de l'offrir aux barbares. En effet, peu après, la ville se trouvant assiégée par les Goths, ils furent réduits à capituler et à livrer entre autres, pour leur rançon, les vêtements qu'ils avaient différé d'envoyer au serviteur de Dieu. De même, les habitants de Lauréac, ville épiscopale située au confluent de l'Ems et du Danube, avaient différé de donner aux pauvres la dîme de leurs fruits, malgré les exhortations de saint Séverin. Tout d'un coup, lorsque les blés commençaient à jaunir, il y tomba une rouille qui menaçait de perdre toute la récolte. Les habitants, effrayés, vinrent confesser aux pieds du saint qu'ils avaient mérité ce châtiment. Quand il les vit ainsi repentants de leur faute, il leur ordonna un jeûne, après lequel une pluie douce sauva la moisson désespérée. Cet événement les rendit plus prompts à payer la dîme aux pauvres.

Saint Séverin avait établi entre autres un petit monastère près de Passau, au confluent de l'Inn et du Danube, les habitants de cette ville l'ayant supplié plusieurs fois de venir chez eux, principalement à cause des courses des Allemands, dont le roi Guibulde l'aimait et le respectait beaucoup. Un jour même, le roi vint exprès pour le voir. Le saint alla au-devant de lui, de peur qu'il n'incommodât la ville par sa venue; il lui parla même avec tant

de fermeté, que le roi se mit à trembler, et qu'il avoua depuis à ses gens que jamais il n'avait eu si peur. Guibulde lui ayant dit de demander tout ce qu'il voudrait, le saint le pria d'empêcher sa nation de piller les terres des Romains, et de renvoyer gratuitement les captifs. Le roi lui dit d'envoyer quelqu'un, et Séverin envoya un diacre, qui en ramena soixante-dix, le roi ayant promis de renvoyer lui-même les autres qu'il découvrirait dans sa province.

Plus tard, les habitants de Passau le prièrent d'aller trouver le roi des Ruges, pour leur obtenir la liberté du commerce. Il leur répondit : « Le temps de cette ville approche, qu'elle sera déserte et privée d'habitants comme tant d'autres.» Un mauvais railleur, c'était un prêtre, dit alors : « Allez toujours, saint homme, afin qu'en votre absence nous cessions un peu nos jeûnes et nos veilles. » A ce propos impie, le saint versa des larmes et s'embarqua sur le Danube, pour descendre à Faviane dans son grand monastère. A peine était-il parti, que Cunimund, roi des Suèves, surprit Passau, tua tout ce qui y était resté, en particulier le prêtre, qui se réfugia vainement dans le baptistère. Il avertit également les habitants de Juvave ou Salzbourg, de quitter leur ville promptement, autrement ils périraient cette nuit-là même : et la même nuit, les Hérules y entrèrent, y mirent tout à feu et à sang, et emmenèrent un grand nombre de captifs.

Les habitants de la ville de Quintane, fatigués des incursions des Allemands, quittèrent leur demeure et se réfugièrent à Passau. Les barbares vinrent les assiéger. Le pauvre peuple implora l'assistance de Séverin. Il se mit en prière, leur dit de marcher contre l'ennemi, qu'ils mirent en fuite. Après quoi il leur dit : « Venez avec moi à Lauréac; quoiqu'il faille un jour abandonner Lauréac même, à cause de l'irruption des barbares, sortons toutefois d'ici au plus tôt. » Plusieurs le suivirent, quelques-uns restèrent; mais dans la même semaine les Turcilinges ayant surpris Passau, égorgèrent les uns et emmenèrent les autres captifs.

A Lauréac, il avertit pendant trois jours l'évêque saint Constantin et tous les habitants, de rentrer dans la ville tous les vivres, et de monter la garde sur les murs la troisième nuit, attendu que les barbares préparaient une surprise. Comme les éclaireurs envoyés à la découverte n'avaient pas aperçu d'ennemis, on avait de

la peine à le croire : on veillait avec négligence. Les barbares, qui s'étaient cachés dans les bois, en sortirent à la faveur des ténèbres, et s'approchaient de la ville en silence, lorsqu'une meule de foin, à laquelle quelqu'un mit le feu par mégarde, leur fit croire qu'ils étaient découverts; ils se retirèrent, en pillant le peu qu'on avait négligé de rentrer dans la ville, et le lendemain on trouva aux pieds des murs les échelles qu'ils avaient apportées pour monter à l'assaut. Les habitants demandèrent alors pardon à Séverin, et reconnurent humblement que c'était à ses prières qu'ils devaient leur salut.

Féléthée, le roi des Ruges, ayant appris que les habitants de toutes les villes qui avaient échappé au glaive des barbares s'étaient réfugiés à Lauréac, sous la conduite du serviteur de Dieu, vint avec une armée pour les transporter dans les villes qui lui étaient tributaires. Cette nouvelle consterna tous les réfugiés : ils avaient à craindre de cette armée presque autant que des barbares; ils supplièrent Séverin d'aller au-devant du roi, pour l'adoucir. Séverin marcha toute la nuit, et le matin rencontra le roi à vingt milles de Lauréac. Le roi, étonné, lui demanda la cause d'un voyage si fatigant. « La paix soit avec vous, excellent prince, répondit le saint. Je viens, ambassadeur du Christ, demander la grâce de vos sujets. Rappelez-vous les bienfaits que votre père reconnaissait avoir reçus du ciel. Jamais, tout le temps de son règne, il ne fit rien sans me consulter. Docile à mes avis salutaires, il a joui de la prospérité.—Mais, dit le roi, je ne souffrirai point que ce peuple pour lequel vous intercédez devienne la proie des Allemands et des Turcilinges, puisque nous avons des villes et des châteaux où ils peuvent être répartis.—Prince, lui répondit avec assurance le saint, est-ce donc votre glaive qui les a défendus jusqu'à présent contre les ravages des brigands? N'est-ce pas plutôt la protection de Dieu? Ne rejetez pas mon conseil : confiez-les à ma foi, de peur qu'ils ne soient plutôt ruinés que transportés, par la marche d'une si grande armée. J'ai confiance que mon Dieu, qui m'a fait assister à leurs calamités, me rendra capable de les transplanter moi-même. » Le roi, touché de ces paroles, se retira avec ses troupes; et les Romains, que Séverin avait reçus en sa foi, sortirent tranquillement de Lauréac, et vécurent en bonne intelligence avec les Ruges. Le saint, retiré dans son an-

cien monastère de Faviane, ne cessait d'avertir les peuples et de prédire l'avenir, assurant qu'ils émigreraient tous sur le sol romain sans perdre leur liberté. La prédiction s'accomplit quelque temps après la mort du saint, par les soins d'Odoacre, auquel il avait prédit sa grandeur future.

Un jour que Séverin était retiré dans une cellule tout à fait solitaire, qu'il affectionnait beaucoup, et qui était à cinq milles de Faviane, quelques barbares, qui allaient en Italie, y arrivèrent pour lui demander sa bénédiction. Parmi eux se trouvait un jeune homme d'une si grande taille, qu'il ne put se tenir debout dans la cellule. Il était pauvrement vêtu. Le saint le voyant ainsi courbé en sa présence, lui prédit beaucoup de gloire et répondit à ses adieux par ces mots : « Va en Italie, va : vêtu maintenant des plus viles peaux, tu distribueras bientôt des trésors à un grand nombre. » Ce jeune barbare était Odoacre, que la Providence destinait à mettre fin à l'empire romain en Occident, et à être roi d'Italie [1].

Saint Séverin tomba malade le 5 janvier 482. Il fit assembler ses disciples dans la nuit du 7 au 8 pour les exhorter à la prière, à la pénitence et aux autres vertus chrétiennes ; et après les avoir tous embrassés, il reçut le sacrement de l'eucharistie, commença le psaume cent cinquante, et mourut à ce verset : « Louez le Seigneur dans ses saints ; que tout esprit loue le Seigneur. » Il avait recommandé à ses disciples, lorsque arriverait la transmigration en Italie, de transporter son corps avec eux. Odoacre accomplit en 488 cette prédiction du saint. Dans une expédition en Allemagne, il fit prisonniers le roi Féléthée et la reine Gisa, coupa la tête au premier, enferma en prison la seconde, et ramena en Italie tous les sujets de l'empire pour les soustraire aux vexations des barbares. Les disciples de saint Séverin levèrent donc son corps en 488, et le trouvèrent aussi entier que le jour de sa sépulture, quoiqu'il n'eût pas été embaumé. Sa translation fut accompagnée de plusieurs miracles. Elle avait bien plus l'apparence d'un triomphe que d'une retraite, par la pompe religieuse que produisait l'escorte de ceux qui quittaient le pays pour venir s'établir en Italie, et par le concours des villes et des villages par où l'on passait. Le corps fut déposé à Montfeltre en

[1] *Acta SS.*, 8 jan.

Ombrie, d'où il fut transféré, cinq ou six ans après, à Lucullane, entre Naples et Pouzzoles, par l'autorité du pape saint Gélase.

SAINTE GUDULE,

VIERGE ET PATRONNE DE BRUXELLES.

Sainte Gudule eut pour mère sainte Amalberge, mère de Pepin, maire du palais d'Austrasie. On l'envoya de bonne heure à Nivelle, où elle fut élevée dans la piété sous les yeux de sainte Gertrude sa parente et sa marraine. Elle revint chez le comte Vitger, son père, après la mort de sainte Gertrude, arrivée en 664; là, elle fit à Dieu la consécration de sa virginité, et mena une vie fort austère dans les veilles, les jeûnes et la prière. Elle mourut le 8 janvier 712.

Le même jour, à Beauvais, en France, les saints martyrs Lucien, prêtre, Maximilien et Julien. Les persécuteurs firent d'abord mourir par le glaive les deux derniers. Saint Lucien, qui était venu dans les Gaules avec saint Denis, persistant à confesser de vive voix le nom de Jésus-Christ, et ne cessant point de le faire après avoir été cruellement flagellé, fut condamné au même supplice que ses compagnons.— De plus, saint Eugénien, martyr. — En Libye, les saints martyrs Théophile, diacre, et Hellade, qui, déchirés d'abord à coups de fouet, ensuite piqués avec des têts aigus de pots cassés, furent enfin jetés dans le feu, où ils rendirent leur âme à Dieu. — A Venise, saint Laurent Justinien, dont on fait la fête le 5e de septembre. — A Hiérapolis, en Asie, saint Apollinaire, évêque, qui brilla par sa sainteté et sa doctrine, sous le règne de Marc-Antonin-Vérus.—A Naples, saint Séverin, évêque, frère de saint Victorin, martyr; après avoir opéré beaucoup de miracles, il mourut en paix, plein de vertu et de mérite. — A Pavie, saint Maxime, évêque et confesseur. — A Metz, saint Patient, évêque.

IXe JOUR DE JANVIER.

A Antioche, la fête de saint Julien, martyr, et de sainte Basilisse, vierge, sa femme, qui passèrent à une vie plus heureuse sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Basilisse, ayant gardé la virginité avec son mari, finit tranquillement ses jours. Quant à Julien, après qu'on eut brûlé un grand nombre de prêtres et de ministres de l'Église, qui s'étaient réfugiés chez lui pour éviter la cruauté de la persécution, il souffrit de très-rigoureuses tortures, et fut décapité suivant l'arrêt du président Marcien. Avec lui endurèrent la mort, Antoine, prêtre; Anastase, que Julien ressuscita et rendit participant de la grâce de Jésus-Christ; Celse, jeune enfant, et Marcionille, sa mère, avec sept frères, et plusieurs autres de leurs compagnons.

SAINT ADRIEN,

ABBÉ EN ANGLETERRE.

Le pape saint Vitalien cherchait un homme digne d'être archevêque des Anglais, à la place de Deusdedit, mort depuis peu. Il fit venir du monastère de Niridan, près de Naples, l'abbé Adrien, Africain de nation, bien instruit dans les saintes lettres, ainsi que dans la discipline tant ecclésiastique que monastique, et qui savait parfaitement le grec et le latin. Adrien dit qu'il était indigne de cette dignité, mais qu'il pouvait indiquer un homme dont la doctrine et l'âge convenaient mieux à l'épiscopat. C'était un moine nommé André, qui effectivement en fut jugé digne par tous ceux qui le connaissaient; mais ses infirmités corporelles empêchèrent qu'on ne l'en chargeât. On recommença de presser Adrien de l'accepter. Il demanda du temps, espérant trouver encore un autre sujet.

Il y avait alors à Rome un nommé Théodore, né à Tarse en Cilicie, d'abord philosophe à Athènes, et ensuite moine. Il était

très-instruit des lettres divines et humaines, en grec et en latin, de bonnes mœurs et vénérable par son âge; car il avait soixante-six ans. Adrien, qui le connaissait, le présenta au Pape et obtint qu'il serait ordonné évêque; mais à condition qu'Adrien lui-même le conduirait en Angleterre : car il savait comment il fallait faire ce voyage, ayant déjà deux fois été en Gaule. Le Pape voulait de plus qu'il travaillât avec Théodore à l'instruction des Anglais, et prît garde qu'il n'introduisît rien dans cette église de contraire à la foi, comme faisaient quelquefois les Grecs.

Un pieux et savant Anglais, saint Benoît Biscop, se trouvant alors à Rome en pèlerinage, le pape saint Vitalien lui ordonna de retourner en son pays avec Théodore et Adrien, afin de les aider dans leur entreprise. Les trois saints demeurèrent quelque temps en France, à l'entrée de l'hiver. Saint Adrien alla d'abord chez Emmon, archevêque de Sens, puis à Meaux, chez saint Faron, et séjourna longtemps auprès d'eux. Egbert, roi de Cant, ayant appris que l'évêque qu'il avait demandé au Pape était en France, envoya au-devant de lui un seigneur de sa cour. Saint Théodore prit possession du siége de Cantorbéry, le dimanche 27 mai 669. Il donna d'abord à saint Benoît Biscop, puis à saint Adrien le gouvernement du monastère de Saint-Pierre, où ils formèrent cette école célèbre, d'où sortirent depuis tant de grands hommes. Car comme Théodore et Adrien étaient instruits, non-seulement de la science ecclésiastique, mais encore des lettres humaines, ils assemblèrent un grand nombre de disciples qu'ils instruisaient tous les jours. Ils leur expliquaient l'Écriture sainte, et en même temps leur enseignaient l'astronomie, le comput ecclésiastique, et la composition des vers latins. Plusieurs apprirent le latin et le grec aussi parfaitement que leur langue maternelle. Après avoir ainsi éclairé et édifié l'Angleterre pendant trente-neuf ans, Adrien mourut le 9 janvier 710.

Le même jour, dans la Mauritanie Césarienne, sainte Marcienne, vierge, qui, ayant été exposée aux bêtes, parvint à la gloire du martyre. — A Smyrne, les saints martyrs Vital, Revocat et Fortunat.—En Afrique, les saints Epictète, Jucond, Second, Vital, Félix, et sept autres martyrs. — A

Sébaste, en Arménie, saint Pierre, évêque, frère de saint Basile le Grand. — A Ancône, saint Marcellin, évêque, qui, par le secours de Dieu, préserva cette ville d'un grand incendie, ainsi que l'écrit saint Grégoire.

Xe JOUR DE JANVIER.

SAINT AGATHON,

PAPE.

Saint Agathon, Sicilien de naissance, fut ordonné Pape, à la mort de Donus, le 26 juin 679, et tint le Saint-Siége deux ans six mois et quatorze jours. Il était si bon et si doux qu'il charmait tout le monde. L'an 680, il présida, par ses légats, au sixième concile œcuménique, qui se tint à Constantinople, et, suivant les lettres du Pape, condamna l'hérésie du monothélisme ou d'une seule volonté en Jésus-Christ. La foi nous enseigne que Jésus-Christ, étant à la fois Dieu et homme, a deux natures, la nature divine et la nature humaine, et par conséquent aussi deux volontés, une volonté divine et une volonté humaine. Certains hérétiques d'Orient, parmi eux plusieurs évêques de Constantinople, niaient cette vérité de la foi, et ne voulaient admettre qu'une volonté. L'empereur Constantin Pogonat pria le Pape d'envoyer des légats en Orient avec des lettres, pour réunir les esprits dans la vraie doctrine de l'Église. Le saint pape Agathon acquiesça volontiers à cette prière de l'empereur.

Le 27 mars 780, il tint lui-même à Rome un concile de cent vingt-cinq évêques, où il nomma ses légats, et écrivit deux lettres à l'empereur, ou plutôt aux empereurs Constantin, Héraclius et Tibère; car les trois frères avaient le titre d'augustes. La première est en son nom seul; la seconde est en son nom et au nom de toutes les églises d'Occident. Celle qu'il écrit en son propre nom est un traité complet et détaillé de la question, et par là même un peu longue. D'une douceur et d'une modestie qui charmaient tout le monde, saint Agathon se montre tel dans sa lettre. Il parle de lui avec beaucoup d'humilité, des empereurs avec beaucoup d'affection, les appelant ses bien-aimés seigneurs et fils. Il les remercie

avec effusion de cœur de la consolation qu'ils lui ont fait éprouver dans ses afflictions et ses maladies presque continuelles. Il s'est empressé de satisfaire à leurs pieux désirs. Il leur envoie trois évêques, deux prêtres, un diacre et un sous-diacre de l'Église romaine, avec un prêtre de l'Église de Ravenne et plusieurs moines. Il les envoie, non pour la confiance qu'il eût en leur savoir, mais pour obéir aux ordres de l'empereur. « Car, dit-il, chez des hommes qui vivent au milieu des nations barbares, et qui gagnent à grand'peine leur nourriture chaque jour par le travail corporel, comment pourrait-on trouver la science parfaite des Écritures ? Seulement nous gardons avec simplicité de cœur la foi que nos Pères nous ont laissée, demandant à Dieu, comme notre plus grand bien, de conserver et le sens et les paroles de leurs décisions, sans rien ajouter, ni diminuer, ni changer. Nous avons donné à ces députés quelques passages des saints Pères que cette Église reçoit, avec leurs livres mêmes, pour vous les présenter quand vous l'ordonnerez, et vous expliquer la foi de cette Église apostolique, votre mère spirituelle, non par l'éloquence séculière dont ils sont dépourvus, mais par la sincérité de la foi que nous avons apprise dès le berceau. En conséquence, nous les autorisons à satisfaire Votre Majesté, mais seulement d'après ce qui leur est enjoint, sans entreprendre de rien ajouter, diminuer ni changer, exposant avec sincérité la tradition de ce Siége apostolique, telle qu'elle a été définie par nos prédécesseurs. Nous supplions Votre Mansuétude de les écouter favorablement, suivant sa bienveillante promesse. »

Quand l'excellent pape Agathon parle si humblement du savoir de ses légats, il ne faut pas oublier qu'à cette époque-là même les Papes envoyaient jusqu'en Angleterre des hommes d'un profond savoir, avec les livres et tout ce qu'il fallait pour exciter, chez les peuples naguère barbares, le goût des lettres, des arts et des sciences. Si les saints Papes de cette époque n'en parlent pas, c'est à l'histoire, c'est à l'Europe reconnaissante d'en parler. La lettre même de saint Agathon, quoique longue, n'est pas d'un style méprisable. Les choses se suivent avec ordre, les raisonnements sont justes, les expressions claires, quoique nous n'en ayons peut-être point le texte original. Il règne partout une modestie, une candeur qui disposent à la persuasion. Il fallait peut-être tout

cela pour désarmer la fausse science, la science sophistique et prétentieuse des Grecs, surtout dans un moment où ils allaient voir condamner cinq ou six de leurs patriarches.

Ensuite le saint Pape, suivant la tradition des apôtres, des Pontifes apostoliques et des conciles généraux, expose la foi sur la Trinité et sur l'Incarnation, principalement par rapport à la question des deux volontés, sur laquelle il dit nettement que les trois personnes divines n'ayant qu'une nature, n'ont aussi qu'une volonté, mais qu'en Jésus-Christ, comme il y a deux natures, il y a deux volontés et deux opérations. « Telle est la doctrine apostolique que notre protecteur le bienheureux Pierre nous a transmise, non pour qu'elle soit renfermée sous le boisseau, mais pour qu'elle retentisse dans tout l'univers avec plus d'éclat qu'une trompette ; car la confession que Pierre a faite de la vérité lui a été révélée du Père, et, en récompense, il a été déclaré bienheureux par le Seigneur. Ce même Pierre a reçu du Sauveur de tous, et par une triple recommandation, les brebis spirituelles de l'Église à paître ; et par l'assistance de ce même Pierre, cette Église apostolique, qui est la sienne, ne s'est jamais détournée de la voix de la vérité dans quelque partie d'erreur que ce soit. Aussi toute l'Église catholique, et les conciles généraux ont toujours embrassé fidèlement et suivi en tout l'autorité de cette Église apostolique, comme étant l'autorité du prince même des apôtres. Nous vous envoyons donc la règle de la vraie foi, qui, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité, a été conservée et défendue courageusement par la mère spirituelle de votre empire, l'Eglise apostolique du Christ, laquelle, par la grâce du Dieu tout-puissant, ne sera jamais convaincue de s'être écartée du sentier de la tradition apostolique, ni n'a jamais succombé à la dépravation des nouveautés hérétiques ; mais telle qu'elle a reçu la foi de ses fondateurs, les princes des apôtres, telle elle l'a conservée sans tache, selon la promesse que le Sauveur a faite au prince de ses disciples dans les sacrés Évangiles : Pierre, Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne vienne point à défaillir ; lors donc que tu seras converti, affermis tes frères. Que Votre Majesté considère donc que c'est le Seigneur et le Sauveur, dont la foi est un don, qui a promis que la foi de Pierre ne défaillirait point, et qui lui a recommandé d'y affermir ses frères. C'est ce que tous les Pontifes apos-

toliques, prédécesseurs de ma faible personne, ont toujours fait courageusement, comme tout le monde sait. Quelque minime que je sois, je veux les imiter pour accomplir mon ministère ; car malheur à moi, si je viens à taire la vérité qu'ils ont prêchée ! que dirais-je au tribunal du Christ ? que dirais-je pour moi ? que dirais-je pour les âmes qui me sont confiées et dont je dois rendre compte ? Aussi, du moment que les évêques de Constantinople s'efforcèrent d'introduire la nouveauté hérétique dans l'Eglise immaculée du Christ, mes prédécesseurs, d'apostolique mémoire, n'ont point cessé de les exhorter, de les avertir, de les conjurer de se désister de ce dogme hérétique, du moins en se taisant. »

Saint Agathon prouve la distinction des deux volontés par les passages de l'Écriture expliqués par les Pères. Il y joint la définition du concile de Chalcédoine et celle du cinquième concile. Il continue sa preuve par la tradition, cite plusieurs passages des Pères grecs en original, et des Pères latins traduits en grec ; de saint Grégoire de Nazianze, et saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostôme, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Hilaire, de saint Athanase, de saint Denys l'Aréopagite, de saint Ambroise, de saint Léon. Il fait l'application de tous ces passages et ajoute : « On pourrait y joindre ceux qui ont combattu pour le concile de Chalcédoine, savoir : Jean, évêque de Scythopolis, Euloge d'Alexandrie, Éphrem et Anastase d'Antioche. »

Pour compléter la réfutation de l'erreur, il rapporte les passages des anciens hérétiques, qui ont soutenu qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une opération et une volonté. « Il faut donc, conclut-il, employer toutes les forces pour délivrer la sainte Église de Dieu, la mère de votre empire, des égarements de pareils docteurs, et faire en sorte que tous les pontifes, tous les prêtres, tous les clercs et tous les peuples confessent unanimement avec nous la foi orthodoxe fondée sur la pierre ferme de cette Église, du bienheureux Pierre, Église qui, par la grâce et le secours même du prince des apôtres, demeure pure de toute erreur. »

Cette lettre, ainsi que la seconde, qui est dans le même sens, ayant été lue au concile de Constantinople assemblé en novembre 780, tous les évêques s'y accordèrent. Domitien de Prusiade s'exprima en ces termes : « Les lettres adressées à notre seigneur l'empereur par notre père Agathon, le très-saint archevêque du

siége apostolique et suprême de l'ancienne Rome, je les reçois et je les embrasse comme dictées par l'Esprit-Saint, par la bouche du bienheureux Pierre, prince des apôtres, et écrites par le doigt du trois fois bienheureux pape Agathon.» Enfin le concile tout entier dit à l'empereur en la dernière séance : « Le chef suprême des apôtres combattait avec nous; car nous avions pour nous encourager son imitateur, le successeur de sa chaire, illustrant par ses lettres le mystère de Dieu. Car, ô prince! l'ancienne Rome vous a offert une confession écrite de Dieu même, et une lettre de l'Occident a ramené le jour de la doctrine. L'encre y paraissait, mais Pierre parlait par Agathon.» La lettre par laquelle le concile priait ce bon Pape de confirmer ce qu'il venait de faire, ne le trouva plus en vie. Agathon mourut le 10 janvier 782, et eut pour successeur saint Léon II.

SAINT GUILLAUME,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Guillaume sortait de l'illustre famille des comtes de Nevers. Le soin de son éducation fut confié à son oncle Guillaume, archidiacre de Soissons, que l'austérité de sa vie faisait surnommer l'ermite. Cet habile maître lui apprit de bonne heure à mépriser les richesses et les grandeurs périssables du monde, à en détester les plaisirs, et à craindre le poison qu'ils cachent sous un appât séduisant. Guillaume, répondit parfaitement aux vues de son oncle, il n'avait d'ardeur que pour l'étude et les exercices de la piété. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut successivement chanoine de Soissons et de Paris. Mais comme le dégoût du monde croissait en lui de plus en plus, il résolut de le quitter entièrement, et de se retirer dans la solitude. Il choisit celle de Grandmont, et y vécut dans la pratique des plus grandes austérités de la pénitence. Une contestation survenue entre les religieux de chœur et les frères convers, ayant ensuite troublé la paix dont il jouissait, il passa dans l'ordre de Cîteaux, qui répandait alors de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Il fit profession dans

l'abbaye de Pontigny, où il devint bientôt un modèle accompli de la perfection monastique. Après avoir été quelque temps prieur de cette maison, il fut élu abbé de Fontaine-Jean, puis de Châlis, près de Senlis. Loin de se prévaloir de sa place, il se regardait comme le dernier des frères. Il vivait dans une mortification absolue de ses sens et de ses inclinations : aussi mérita-t-il d'obtenir de Dieu une admirable pureté de cœur, et le don de prière au degré le plus éminent. Il joignait à une merveilleuse simplicité, de grandes lumières qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage, le calme intérieur de son âme, et malgré toutes ses austérités, il ne perdit jamais cette sainte gaieté qui prête tant de charmes à la vertu.

Pendant que notre saint goûtait les douceurs de la retraite, la mort enleva Henri de Sully, archevêque de Bourges, au mois de septembre 1199. Le clergé ne pouvant s'accorder sur le choix d'un successeur, députa vers Eudes, évêque de Paris et frère du prélat défunt, pour le prier de venir l'aider dans une affaire si importante. Eudes, à son arrivée, trouva que l'on proposait trois abbés de Cîteaux pour candidats, et qu'on s'en rapportait à lui pour choisir l'un des trois. Un de ces candidats était saint Guillaume de Châlis. Eudes remit l'affaire au lendemain, alla dire la messe dans une église de la Sainte-Vierge, mit sous la nappe de l'autel trois billets cachetés, où étaient écrits les noms des trois abbés. Il était assisté de deux hommes distingués par leur science et par leur vertu, dont l'un fut depuis archevêque de Tours et l'autre évêque de Meaux. L'évêque de Paris, ayant achevé la messe, se prosterna avec eux, priant le Seigneur de faire connaître son choix : puis il prit sur l'autel un des trois billets, et, l'ayant ouvert, il y trouva le nom de l'abbé Guillaume. Il ne le dit qu'à ses deux assistants ; mais dans le moment même les chanoines de la cathédrale s'étant assemblés, lui envoyèrent demander instamment l'abbé Guillaume. L'évêque extrêmement surpris, loua Dieu et publia l'élection devant le peuple, qui s'était assemblé en grand nombre. C'était le 23 novembre 1199.

Saint Guillaume apprit d'abord la nouvelle de son élection par le bruit public, et fut sensiblement affligé, craignant de quitter le repos de la solitude pour se charger du gouvernement d'une telle église. C'est pourquoi, quand les députés de Bourges vinrent le

prier de consentir à son élection, il répondit humblement qu'il n'était pas à lui-même, mais qu'il avait un supérieur, auquel il devait obéir suivant les constitutions de l'ordre. Aussitôt on lui remit, contre son espérance, la lettre de l'abbé de Cîteaux, qui lui mandait de ne pas résister à la volonté de Dieu et à sa vocation. A cela se joignit l'ordre du cardinal Pierre de Capoue, légat apostolique en France.

Saint Guillaume quitta donc sa chère solitude, mais en versant un torrent de larmes. Il prit la route de Bourges, où il fut reçu comme un ange envoyé du ciel, et sacré, en présence de tous les évêques de la province, par Élie, archevêque de Bordeaux. Son premier soin fut de régler son extérieur, aussi bien que son intérieur, sur les maximes de l'Évangile; car il était persuadé que tout homme, et principalement un évêque, doit commencer par établir en lui-même le règne de Jésus-Christ. Il redoubla ses austérités, parce qu'il avait à expier, disait-il, et ses propres péchés et ceux de son peuple. Il garda son habit monastique, sous lequel il portait continuellement un cilice. Ses vêtements étaient les mêmes en hiver et en été. Il s'interdit pour toujours l'usage de la viande, quoiqu'il en fît servir aux étrangers qui mangeaient avec lui.

La sollicitude du saint archevêque embrassait indistinctement tout son troupeau; mais il s'intéressait d'une manière particulière en faveur de ceux dont les besoins spirituels et corporels lui étaient connus. « C'est pour ceux-ci, disait-il, que j'ai été spécialement envoyé à Bourges. » Les pécheurs pénitents trouvaient en lui un père rempli de douceur et de tendresse; quant aux pécheurs endurcis, il leur opposait une fermeté inflexible, sans vouloir toutefois employer contre eux les moyens de rigueur alors en usage.

Il trouva dans toute l'église gallicane la coutume d'imposer aux excommuniés, en leur donnant l'absolution, des amendes pécuniaires, outre la satisfaction canonique, sous prétexte de les préserver des rechutes, au moins par un motif d'intérêt. Cette coutume déplaisait au saint prélat. Toutefois, il se trouvait des hommes de grand nom qui lui conseillaient de la suivre, et de donner aux pauvres l'argent qui viendrait de ces amendes, s'il ne voulait en profiter lui-même. Il trouva un moyen, pour ne pas

suivre cette coutume et ne pas toutefois scandaliser ceux qui la suivaient, en condamnant ouvertement leur conduite. Quand il donnait l'absolution aux excommuniés, il leur faisait donner caution de payer l'amende; et, pour les tenir dans le devoir, il les menaçait souvent de l'exiger, mais il ne l'exigeait jamais.

Il résista de même à ceux qui lui conseillaient de poursuivre par les armes les méchants incorrigibles, afin de procurer la paix à l'Église : on lui alléguait l'exemple des Pères du pays, et la coutume qu'ils y avaient établie. Il prit du temps pour délibérer et prier Dieu sur ce sujet; mais il ne put jamais se résoudre à répandre du sang, ravager des terres et enlever du butin. Toutefois, pour n'avoir pas l'air de condamner témérairement la coutume, il promit de la suivre. Il entreprit en effet de combattre les ennemis, non par le fer et le feu, mais par les armes spirituelles. Il appelait en particulier les plus opiniâtres, leur faisait les plus vives réprimandes, les menaçait de tous les feux de l'enfer; en même temps, pour rendre ses exhortations plus efficaces, il priait, jeûnait, veillait assidûment pour eux. Son espérance ne fut pas trompée. Au grand étonnement du public, les loups devenaient des agneaux, les persécuteurs des amis; ceux qui le méprisaient jusqu'alors, non-seulement l'appelèrent archevêque, mais le saint archevêque, et lui témoignaient une docilité filiale. Ceux qui demeuraient dans leur endurcissement étaient regardés des autres comme des réprouvés. Sa sainte vie lui conciliait tous les cœurs. On s'estimait heureux de recevoir de lui des ordres, d'être honoré de sa bénédiction, ou même de toucher le bord de son vêtement.

Quelques personnes puissantes prirent occasion de sa douceur pour attenter aux droits de l'église de Bourges; ils se flattaient que le saint n'aurait point le courage de leur résister; mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur erreur. Guillaume, au risque de perdre ses revenus, défendit vigoureusement les droits de son église, même contre le roi Philippe-Auguste, que des courtisans avaient prévenu. Il eut aussi des contradictions à essuyer de la part de son chapitre et de quelques membres de son clergé; il en triompha par sa fermeté, et encore plus par sa profonde humilité. Le roi, ayant reconnu qu'il avait été trompé, devint l'ami du saint archevêque; les clers indociles se repentirent de leur

faute, et en devinrent des enfants d'autant plus affectionnés à leur père [1].

Saint Guillaume était lié d'une tendre et sainte amitié avec Geoffroi, archevêque de Tours, et Eudes de Sully, évêque de Paris. Ils se visitaient de temps à autre, pour s'entretenir du soin des âmes et du gouvernement des églises. Guillaume eut une extrême douleur de perdre ses deux amis en 1208, le premier au mois d'avril, le second deux mois et demi après. Il ne leur survécut pas longtemps.

L'an 1208, le pape Innocent III, ayant épuisé les voies de la douceur à l'égard des manichéens du Languedoc, fit prêcher une croisade contre eux. Saint Guillaume, ayant lu les lettres apostoliques à son peuple, prit lui-même le premier la croix, et exhorta les assistants, avec beaucoup de zèle, à suivre son exemple. Ils s'y engagèrent de grand cœur. Mais le saint archevêque n'eut pas le temps d'accomplir son vœu ; car il mourut comme il se disposait à partir.

Il avait la fièvre, lorsque le 5me de janvier 1209, veille de l'Épiphanie, il prêcha à son peuple, comme pour lui faire ses derniers adieux, dans l'église métropolitaine de Bourges. La fièvre en augmenta considérablement ; d'autant plus qu'il parlait tête nue, exposé au vent et par un grand froid. La maladie croissant toujours, il demanda l'extrême-onction et ensuite le saint viatique. Pour le recevoir avec plus de respect, il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux, fondant en larmes, pria longtemps prosterné sur le pavé, les bras étendus en croix ; puis il reçut le corps du Sauveur avec beaucoup d'humilité et de larmes. C'était le cinquième jour de sa maladie. La nuit suivante, sentant sa fin approcher, il voulut anticiper les nocturnes, qu'il avait coutume de dire à minuit. Ayant donc fait le signe de la croix sur ses lèvres et sur sa poitrine, à peine put-il prononcer *Domine labia ;* il ne put continuer. Les assistants achevèrent. Alors il fit signe qu'on le mît à terre. On étendit de la cendre et on le coucha dessus, revêtu du cilice qu'il portait secrètement ; et, peu de temps après, il rendit l'esprit. C'était le 10me de janvier, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il avait choisi sa sépulture à l'abbaye d'où il avait

[1] *Acta SS.*, 10 jan.

été tiré; mais son clergé, ni son peuple ne purent y consentir, et il fut enterré à Saint-Étienne de Bourges. Il avait fait plusieurs miracles de son vivant, et il s'en fit encore un grand nombre à son tombeau. Saint Guillaume de Bourges, dont il existe trois Vies écrites par des auteurs contemporains, fut canonisé en 1218 par le pape Honorius III [1].

Le même jour, en Chypre, saint NICANOR, l'un des sept premiers diacres, digne d'admiration par l'éminence de sa foi et de sa vertu ; il mérita de recevoir la couronne de gloire. — A Milan, saint JEAN LE BON, évêque et confesseur. — Dans la Thébaïde, le décès de saint PAUL, premier ermite, dont on ne célèbre la fête que le quinzième jour de ce mois.—A Constantinople, saint MARCIEN, prêtre. — Au monastère de Cusan, en Catalogne, saint PIERRE URSÉOLO, d'abord doge ou duc de Venise, ensuite religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et remarquable par sa piété et sa vertu. On célèbre sa fête le 14 de ce mois.

XI[e] JOUR DE JANVIER.

SAINT THÉODOSE,

ABBÉ EN PALESTINE.

Théodose était de Cappadoce, ainsi que son ami saint Sabas. Dès sa jeunesse, il fut ordonné lecteur, et, touché de ce qu'il lisait, il résolut de quitter son pays et d'aller en Palestine, dans le temps qu'on tenait le concile de Chalcédoine. Passant par la Syrie, il alla voir saint Siméon Stylite, qui le fit monter sur sa colonne, et lui prédit qu'il serait le père d'un grand troupeau. Après avoir visité les saints lieux, il se mit sous la direction d'un reclus nommé Longin, et fut aussi instruit par deux disciples de saint Euthymius. Ensuite, craignant d'être établi supérieur, il se retira dans une caverne à deux lieues de Jérusalem, où il vécut trente ans de fruits ou de légumes, sans manger du pain. Il eut d'abord six ou sept disciples ; puis, comme ils se multipliaient et que sa grotte

[1] *Acta SS.*, 10 jan.

ne pouvait plus les contenir, il bâtit aux environs un grand monastère, où on exerçait tous les arts nécessaires à la vie, en sorte qu'il ressemblait à une ville. C'était le refuge de tous les misérables. On y pratiquait l'hospitalité, on y donnait l'aumône, on y soulageait les malades. Il y avait quatre infirmeries, deux pour les moines, savoir : une pour les malades et une autre pour ceux qui étaient cassés de travail et de vieillesse ; deux pour les séculiers, selon leur condition, mettant à part ceux qui étaient plus considérables. Il y avait aussi quatre églises : une pour ceux qui parlaient grec comme lui ; une pour les Besses, peuple de Thrace ; la troisième pour les Arméniens, afin que les uns et les autres fissent l'office en leur langue ; la quatrième pour quelques moines qui, ayant voulu témérairement vivre en anachorètes, avaient perdu l'esprit, et depuis étaient revenus en leur bon sens. Chaque nation faisait donc son office à part, excepté le saint sacrifice ; car, après la lecture de l'Évangile, ils s'assemblaient tous dans la grande église, qui était celle des Grecs, et y communiaient ensemble. On tira de ce monastère plusieurs abbés et plusieurs évêques. Saint Théodose, sans avoir aucune teinture des auteurs profanes, ne laissait pas d'être éloquent et persuasif. Il se servait fort des traités ascétiques de saint Basile et se le proposait pour exemple [1].

Comme saint Basile, il eut la gloire de combattre et même de souffrir l'exil, pour la foi de Jésus-Christ. L'empereur grec Anastase, infecté de l'hérésie d'Eutychès, persécutait les catholiques, quand il ne pouvait les corrompre. Il avait exilé l'évêque catholique de Jérusalem, nommé Elie. Pour gagner l'abbé Théodose, il lui envoya une grande somme d'argent. Le saint la distribua aux pauvres, et en même temps adressa à l'empereur une profession très-ferme de la foi catholique, suivant les décrets des quatre grands conciles : celui de Nicée, qui avait proclamé la divinité de Jésus-Christ contre l'impiété d'Arius ; celui de Constantinople, qui avait proclamé la divinité du Saint-Esprit contre l'impiété de Macédonius ; celui d'Ephèse, qui avait proclamé l'unité de personne en Jésus-Christ contre l'impiété de Nestorius ; celui de Chalcédoine, qui avait proclamé la distinction des deux natures en Jésus-Christ

[1] *Acta SS.*, 11 jan.

contre l'impiété d'Eutychès. Saint Théodose ajoutait qu'il était prêt à souffrir la mort, plutôt que de communiquer avec ceux qui ne reconnaissaient pas l'autorité du concile de Chalcédoine. Pour le moment, cette lettre fit impression sur l'empereur, qui d'ailleurs était engagé dans une guerre. Il répondit au saint d'une manière rassurante. Mais bientôt il revint à son vomissement, publia de nouveaux édits en faveur de l'hérésie, et envoya de toutes parts des troupes pour les faire exécuter. Dans ce péril extrême, saint Théodose, qui avait plus de quatre-vingt-dix ans, assembla le peuple de Jérusalem dans l'église, monta en chaire, et dit tout haut : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre conciles œcuméniques, comme les quatre évangiles, qu'il soit anathème ! » Ensuite il parcourut les villes de la Judée, affermissant partout les catholiques dans la foi et réfutant en public et en particulier les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. Ce qui donnait une grande force à ses paroles, c'est que Dieu opérait par son ministère un grand nombre de miracles.

A la fin, cependant, l'empereur Anastase le condamna à un exil perpétuel. Mais cet exil ne dura guère. Peu après, en 518, cet empereur mourut frappé de Dieu, ainsi que les principaux ministres de sa persécution. Justin, qui était sincèrement catholique, lui succéda. Les exilés retournèrent chez eux, la paix fut rendue à l'Église. Saint Théodose vécut encore onze ans. Son zèle fut hautement loué par le pape saint Agapit.

La dernière année de sa vie, il fut affligé d'une maladie très-cruelle; il la souffrit avec une entière résignation à la volonté divine. Une personne lui ayant conseillé de s'adresser au ciel, pour obtenir quelque adoucissement à ses maux : « Non, non, répondit le saint, une telle prière marquerait de l'impatience, et me ravirait ma couronne. » Quand il vit qu'il touchait à son dernier moment, il ranima ses forces pour donner encore quelques avis à ses frères : il leur prédit ensuite plusieurs choses qui arrivèrent effectivement après sa mort. Enfin, il s'endormit dans le Seigneur l'an de Jésus-Christ 529, et l'année cent-cinq de son âge. Pierre, patriarche de Jérusalem, assista à ses funérailles avec tous les habitants de la contrée, et il se fit plusieurs miracles durant la cérémonie.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE CORA,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le bienheureux Thomas naquit à Cora, dans le diocèse de Velletri, Etats pontificaux, de parents pieux et honnêtes. La grâce de Dieu le prévint dès ses plus tendres années. Il fut de bonne heure rempli de piété et de douceur, et ses mœurs furent toujours pures, même dans l'âge des passions. Il s'attira ainsi l'affection et le respect de tous ceux qui le connaissaient; ses camarades ne l'appelaient entre eux que le *petit saint*. Après la mort de ses parents, il vendit la modique succession qu'ils lui avaient laissée, et prit l'habit de Saint-François, dans le monastère de sa ville natale.

Devenu prêtre, le jeune et fervent religieux résolut de suivre la règle de Saint-François dans toute sa rigueur, et ni les infirmités, ni les maladies dont il était fréquemment affligé ne furent pour lui un prétexte de se dispenser de ce qu'elle avait de plus austère.

Il s'attacha surtout à la pratique de la pauvreté si strictement recommandée par le patriarche Séraphique à ses disciples ; et sur cet article, jamais il ne souffrit d'infractions au règlement dans les divers couvents qu'il habita, distribuant lui-même aux pauvres tout ce qui, dans les produits des aumônes et des dons des fidèles, outre-passait le strict nécessaire de la communauté.

Mais son zèle n'était pas content du théâtre étroit où il s'exerçait, et il demanda à ses supérieurs la permission de passer en Chine et dans les Indes pour y contribuer, par ses exemples et ses exhortations, à la propagation de la foi chrétienne. Le refus d'une faveur à laquelle il attachait le plus grand prix, n'apporta pas le moindre trouble dans son âme. Thomas se soumit avec une pieuse résignation, content de faire tout le bien qui dépendait de lui dans les environs du couvent où il résidait. Il parcourait les campagnes, exhortant les malades, consolant les affligés, et donnant à tous d'utiles conseils, toujours puisés dans les principes de la foi et de la religion. Ses prédications, auxquelles on accourait en foule, opérèrent plusieurs conversions éclatantes de pécheurs jusque-là endurcis et rebelles à la parole sainte. Aussi l'appelait-on l'apôtre de la contrée.

A l'issue d'une petite mission où ce pieux cénobite avait plus consulté son zèle que ses forces, il tomba malade au couvent de Civitella, et son état ne laissa bientôt plus d'espérance. Sentant sa mort prochaine, il s'y prépara avec calme et recueillement, reçut le secours de l'Eglise avec une sainte ferveur, et rendit à Dieu son âme tendre et bienfaisante, le 11 janvier 1729, à l'âge de soixante-quatorze ans. Plusieurs miracles ayant été opérés sur son tombeau, le Saint-Siége fit faire des informations pour procéder à sa canonisation, et le pape Pie VI rendit le décret de sa béatification le 18 août 1786.

Le même jour, à Rome, saint Hygin, pape, qui, durant la persécution d'Antonin, accomplit glorieusement son martyre.—En Afrique, saint Salve, martyr, pour la fête duquel saint Augustin fit un discours au peuple de Carthage. — A Alexandrie, les saints martyrs Pierre, Sévère et Leuce. — A Fermo, dans la marche d'Ancône, saint Alexandre, évêque et martyr.— A Amiens, saint Salve, évêque et martyr. — A Brindes, saint Luce, évêque et confesseur. — Dans la Thébaïde, saint Palémon, abbé, qui fut le maître de saint Pacôme. — A Castel-Saint-Élie, près du mont Saint-Silvestre, saint Anastase, moine, et ses compagnons, qui, appelés par une voix divine, entrèrent dans la joie du Seigneur. — A Pavie, sainte Honorate, vierge.

XIIe JOUR DE JANVIER.

SAINT BENOIT BISCOP,

ABBÉ EN ANGLETERRE.

Biscop, surnommé depuis Benoît, était un jeune noble, distingué parmi les officiers d'Oswi, roi de Northumberland. Saint Wilfrid, depuis archevêque d'York, allant en pèlerinage à Rome, s'associa avec son compatriote Biscop, qui y allait aussi. Biscop fit une seconde fois ce pèlerinage, dans lequel le prince Alfrid voulait l'accompagner, quand il en fut empêché par le roi

Oswi, son père. Au retour de ce second voyage de dévotion, Biscop vint à l'île de Lérins, y reçut la tonsure et embrassa la discipline monastique. Après y avoir demeuré deux ans, il retourna à Rome, et ce fut alors que le pape saint Vitalien, connaissant à la fois sa noblesse, sa piété et son savoir, lui recommanda le nouvel évêque de Cantorbéry, Théodore, et lui ordonna de le conduire en son pays, de lui servir de guide et d'interprète. Biscop obéit à l'ordre du Pape et partit de Rome pour l'Angleterre, avec l'évêque Théodore et le saint abbé Adrien, le 27 mai 668.

Benoît Biscop gouverna d'abord pendant deux ans le monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, qu'il remit alors à l'abbé Adrien. Les deux amis travaillaient puissamment, mais Benoît plus que personne, à implanter en Angleterre les lettres, les sciences et les arts. Vers l'an 670, il fit un quatrième pèlerinage à Rome, et en rapporta un grand nombre de livres ecclésiastiques, qui lui avaient été partie vendus, partie donnés. En repassant à Vienne en France, il en retira encore plusieurs qu'il avait achetés et laissés chez ses amis.

Revenu en Angleterre, il raconta au roi Egfrid des Northumbres, tout ce qu'il avait fait dans ses voyages pour le service de la religion, tout ce qu'il avait appris à Rome et ailleurs touchant la discipline ecclésiastique et monastique, et lui montra les livres et les reliques qu'il avait apportés. Le roi le prit en telle affection, qu'il lui donna une terre de soixante-dix familles, c'est-à-dire de soixante-dix charrues, afin d'y bâtir un monastère en l'honneur de saint Pierre. Il le bâtit à l'embouchure de la rivière de Vire, d'où lui vint le nom de Viremouth, autrement bouche de la Vire. C'était l'an 674.

Un an après, Benoît passa en Gaule et en emmena des maçons pour bâtir son église en pierre et la voûter à la romaine. Et comme il n'y avait pas encore en Bretagne d'ouvriers sachant fabriquer le verre, il en fit également venir de Gaule, et mit des vitres aux fenêtres de l'église et des autres bâtiments. C'est ainsi que les Anglais apprirent l'art de la verrerie. Il fit venir aussi d'outremer tout ce qui était nécessaire pour le service de l'autel et de l'église, et qu'il ne pouvait trouver dans le pays, soit vases, soit ornements. Enfin, pour avoir ce qui ne se trouvait pas même en Gaule, il retourna une cinquième fois à Rome. Mais, avant ce

dernier voyage, il fonda un autre monastère; car le roi Egfrid, voyant le bon usage qu'il avait fait de la première terre, lui en donna une de quarante familles, en un lieu nommé Jarou, à deux lieues de Wiremouth, pour y fonder un monastère en l'honneur de saint Paul. Le saint prêtre Céolfrid en fut le premier abbé, et ces deux monastères de Saint-Pierre et de Saint-Paul étaient tellement unis, que c'était comme une seule communauté. Benoît Biscop mit aussi un abbé à Saint-Pierre, à cause de ses fréquents voyages, et ce fut saint Esterwin, son parent. Etant donc allé à Rome pour la cinquième fois, il en rapporta une multitude innombrable de livres de toutes sortes, et quantité de reliques. Il en apporta aussi plusieurs images des saints pour orner son église de Saint-Pierre. Il obtint du Pape (c'était saint Agathon, troisième successeur de saint Vitalien) un privilége, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi Egfrid, pour conserver la liberté de son monastère. Enfin, pour y établir le chant et les cérémonies romaines, il pria le Pape d'envoyer avec lui Jean, abbé de Saint-Martin de Rome et chantre de l'église de Saint-Pierre : ce que le Pape lui accorda [1].

Le pape Agathon chargea l'abbé Jean d'une commission plus importante, qui était de s'informer exactement quelle était la foi de l'église d'Angleterre, et d'en faire son rapport à Rome; car le Pape voulait connaître l'état de cette province, aussi bien que des autres, principalement par rapport à l'hérésie des monothélites. L'abbé Jean emporta avec lui les actes du concile tenu à Rome sous le pape saint Martin. Quand il fut arrivé en Angleterre, il assista à un concile que l'évêque Théodore assembla au sujet de cette même hérésie, le 17 de septembre 680. Le lieu de ce concile se nommait Hertfeld. L'église d'Angleterre y fit une profession de foi, et déclara qu'elle recevait les cinq conciles généraux et le concile du pape saint Martin, anathématisant ceux qu'ils condamnaient, et recevant ceux qu'ils recevaient. On donna à l'abbé Jean un exemplaire de ce concile pour le porter à Rome. Lui, de son côté, donna à transcrire, dans le monastère de saint Benoît Biscop, le concile du pape saint Martin [2].

Il y laissa également par écrit l'ordre de la célébration des fêtes

[1] *Act., Bened.*, t. II, p. 104. — [2] Beda, l. IV, c. XVIII.

pour toute l'année, dont plusieurs prirent des copies, et y enseigna de vive voix le chant romain. Les plus habiles chantres venaient l'entendre de tous les monastères du pays, et plusieurs l'invitaient à venir chez eux. Enfin l'abbé Jean s'embarqua pour retourner à Rome; mais peu de temps après qu'il eut passé la mer, il tomba malade et mourut. Ses amis firent porter son corps à Saint-Martin de Tours, où il fut enterré honorablement. Il y avait passé en venant; car il avait une dévotion particulière à ce saint, dont son monastère de Rome portait le nom. Les moines l'y avaient reçu avec beaucoup de charité; ils l'avaient prié d'y repasser à son retour et lui avaient même donné des personnes pour l'aider dans son voyage. Sa mort n'empêcha pas que la confession de foi des Anglais ne fût portée à Rome, et reçue avec grande satisfaction du Pape et de tous ceux qui la virent.

Saint Benoît Biscop orna ses deux monastères des images qu'il avait apportées de Rome. Au fond de l'église de Saint-Pierre, il mit celle de la Vierge et les douze apôtres; à la muraille méridionale, les histoires de l'Évangile; au côté septentrional, les visions de l'Apocalypse. De sorte qu'en entrant dans cette église, ceux-là même qui ne savaient pas lire, trouvaient de tous côtés des objets agréables et utiles, voyant Jésus-Christ et ses saints, et rappelant en leur mémoire la grâce de son incarnation ou la terreur de son dernier jugement. C'est ainsi qu'en parle un saint, le vénérable Bède, qui avait ces peintures devant les yeux. Benoît Biscop mit dans le monastère de Saint-Paul des images qui marquaient la concorde de l'ancien et du nouveau Testament. Par exemple, Isaac portant le bois de son sacrifice, et Jésus-Christ portant sa croix; le serpent d'airain, et Jésus-Christ crucifié.

C'est ainsi que les trois apôtres de la foi divine et de la civilisation humaine, saint Théodore, saint Adrien et saint Benoît Biscop, popularisaient l'une et l'autre parmi la nation anglaise.

Les trois dernières années de Benoît ne furent plus qu'un tissu d'infirmités. Une cruelle paralysie, qui l'avait privé de l'usage de ses membres, le contraignit enfin à garder le lit. Lorsqu'il fut dans l'impossibilité d'assister à l'office canonial, quelques moines, partagés en deux chœurs, venaient chanter à côté de lui les psaumes de chaque heure du jour ou de la nuit; il s'unissait à eux autant qu'il lui était possible, mêlant même sa faible voix avec les

leurs. Son esprit ne s'occupait que de Dieu et de la perfection de ses disciples, qu'il exhortait fréquemment à observer leur règle avec exactitude. « Mes enfants, leur disait-il, n'allez pas regarder comme une invention de mon esprit, les constitutions que je vous ai données. Après avoir visité dix-sept monastères bien disciplinés, dont j'ai tâché de connaître parfaitement les lois et les usages, j'ai formé un recueil de toutes les règles qui m'ont paru les meilleures : c'est ce recueil que je vous donne. » Benoît, qui sentait augmenter sa faiblesse, demanda le saint viatique, et mourut peu de temps après l'avoir reçu, le 12 janvier 690.

SAINT AELRED,

ABBÉ EN ÉCOSSE.

Aelred naquit l'an 1109, dans la partie septentrionale de l'Angleterre. Ceux dont il reçut le jour étaient distingués dans le monde par la noblesse de l'extraction. Ils prirent un soin extrême de l'éducation de leur fils, qui répondit parfaitement à leurs vues. Sa réputation l'ayant fait connaître à David, roi d'Écosse et fils de sainte Marguerite, ce prince religieux voulut se l'attacher, et lui confia le gouvernement de son palais. Aelred remplit cette charge avec une supériorité qui lui attira l'estime du prince et de tous les courtisans. La corruption du monde ne put gagner jusqu'à son âme, incapable d'être éblouie par les grandeurs passagères; il conserva toujours l'humilité, cette vertu favorite de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y a point de vrai chrétien. Il possédait encore dans un degré éminent cette douceur qui, selon l'esprit de l'Évangile, est inséparable de l'humilité : un ou deux traits en seront la preuve.

Un jour qu'une personne de qualité lui faisait des reproches injurieux en présence du roi, il l'écouta avec patience, puis la remercia de la charité qu'elle avait de l'avertir de ses fautes. Cette conduite fit tant d'impression sur son ennemi, qu'il lui demanda pardon aussitôt. Une autre fois, étant occupé à discuter quelque matière, il fut interrompu par quelqu'un de la compagnie, qui

l'accabla d'invectives : il les reçut avec un profond silence, et reprit ensuite le fil de son discours, sans témoigner la moindre émotion.

Aelred sentait en lui un ardent désir de quitter le monde pour se consacrer uniquement au service de Dieu ; mais les charmes de l'amitié, auxquels il était fort sensible, l'y retinrent encore quelque temps. Cependant, à force de réfléchir que la mort le séparerait tôt ou tard de ceux qu'il chérissait le plus tendrement, il s'accusa de lâcheté, et prit enfin la généreuse résolution de briser ces liens, quoiqu'ils lui fussent infiniment plus agréables que tous les autres plaisirs de la vie. Voici de quelle manière il décrit la situation de son âme au milieu des combats que la nature livrait à la grâce. « Ceux qui ne me regardaient que par l'éclat extérieur qui m'environnait, et qui jugeaient de ma situation sans connaître ce qui se passait au dedans de moi, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : O que le sort de cet homme est digne d'envie ! ô qu'il est heureux ! Mais ils ne voyaient pas l'accablement de mon esprit ; ils ne savaient pas que la plaie profonde de mon cœur me causait mille tourments et qu'il m'était impossible de supporter l'infection de mes péchés. » Il ajoute, en parlant du temps où il résolut de renoncer au monde : « Ce fut alors, ô mon Dieu ! que je connus par expérience le plaisir ineffable qui se trouve dans votre service, et que je goûtai cette aimable paix qui en est la compagne inséparable [1]. »

Le saint, pour se dégager de plus en plus de tout attachement au siècle, quitta l'Écosse et se rendit à Rieval, où il embrassa l'ordre de Cîteaux, sous la conduite de Guillaume, disciple de saint Bernard et premier abbé de ce monastère. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il prit l'habit. On eût dit que la ferveur fortifiait son corps naturellement faible et délicat, tant il montrait de joie dans la pratique des plus grandes austérités. La prière et les lectures pieuses emportaient presque tout son temps ; les ardeurs de l'amour divin embrasaient tellement son cœur, qu'il ne trouvait rien que de doux dans ce qui contrarie le plus les inclinations de la nature. « Ce joug, s'écriait-il, ne m'accable point, il ne fait qu'élever mon âme ; ce fardeau est léger et n'a rien de pesant [2]. »

[1] *Speculum charitatis*, l. I, c. XXVIII. — [2] Ibid., l. I, c. VI.

Il parle avec une sorte de transport de la divine charité, et l'on doit juger, par ses exclamations fréquentes et toutes de feu, que son occupation la plus ordinaire et la plus agréable était de produire des actes de cette vertu. Écoutons-le : « Puisse votre voix, ô bon Jésus! se faire entendre à mes oreilles, afin que mon cœur apprenne à vous aimer, afin que mon esprit vous aime, afin que toutes les puissances, et, pour ainsi dire, les entrailles de mon âme et la moelle de mon cœur soient toutes pénétrées du feu de votre amour; afin que toutes mes affections puissent vous embrasser, vous qui êtes mon unique bien, ma joie et mes délices! Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu? C'est, si je ne me trompe, ce plaisir ineffable de l'âme, qui est d'autant plus doux qu'il est plus pur, d'autant plus sensible qu'il est plus ardent. Celui qui vous aime, vous possède, et il vous possède à proportion de ce qu'il vous aime, parce que vous êtes amour. C'est là ce torrent de voluptés dont vous enivrez vos élus, en les transformant en vous par votre amour [1]. »

Comme notre saint avait fait d'excellentes études dans sa jeunesse, et qu'il était doué d'un goût exquis, il sentait mieux que personne toute la beauté des anciens auteurs. De là, ce plaisir qu'il avait trouvé autrefois dans la lecture des ouvrages de Cicéron. Mais il ne se fut pas plutôt consacré à Dieu dans la retraite, que tous les livres profanes lui parurent insipides et ennuyeux : c'est qu'il n'y voyait ni le saint nom de Jésus, ni la parole de Dieu; il nous en assure lui-même dans la préface de son livre intitulé : *l'Amitié spirituelle.*

La seule vue des religieux qui se distinguaient par leur ferveur piquait Aelred d'une sainte émulation. Un d'entre eux, nommé Simon, fixa particulièrement son attention. L'amour de la pénitence l'avait fait renoncer aux avantages que lui promettaient dans le monde une naissance illustre, des biens immenses, les plus rares talents de l'esprit et tous les agréments du corps. On le voyait toujours recueilli et absorbé en Dieu. Son exactitude à garder le silence était extraordinaire. Il ne parlait que rarement, toujours en peu de mots, et jamais qu'à ses supérieurs; encore fallait-il des raisons bien pressantes pour l'y déterminer. Son extérieur, toutefois, n'avait rien que de doux, d'agréable et d'édifiant. Voici le té-

[1] *Speculum charitatis.*

moignage que lui rend Aelred : « La vertu seule de son humilité confondait mon orgueil ; il me faisait rougir de l'immortification de mes sens. La loi du silence qui s'observe parmi nous m'empêchait de lui parler de propos délibéré ; mais un mot m'étant échappé une fois par inadvertance, je m'aperçus, à l'air de son visage, du déplaisir que cette infraction de la loi lui avait causé. Je me jetai à ses pieds, et il m'y laissa quelque temps pour expier ma faute : je me la suis toujours reprochée, et jamais je n'ai pu me la pardonner [1]. »

Ce saint religieux ne se démentit point pendant les huit années qu'il passa dans le monastère de Rieval ; il y mourut l'an 1142, en prononçant ces paroles : « Seigneur, mon Dieu, je chanterai éternellement votre miséricorde, votre miséricorde, votre miséricorde ! »

Cette même année, Aelred fut élu, malgré lui, abbé de Revesby, dans le comté de Lincoln, et on l'obligea, l'année suivante, de prendre le gouvernement de l'abbaye de Rieval, où il y avait alors trois cents moines. Il décrit ainsi leur manière de vivre : « Ils ne buvaient que de l'eau, ne mangeaient que des choses fort communes, et en très-petite quantité ; ils dormaient peu, encore ne le faisaient-ils que sur des planches ; ils s'exerçaient à des travaux durs et pénibles ; ils portaient de pesants fardeaux sans craindre la fatigue, et allaient partout où on voulait les conduire. Le repos et les amusements leur étaient inconnus. A toutes ces pratiques, ils joignaient un silence rigoureux ; ils ne parlaient qu'à leurs supérieurs, et seulement quand la nécessité l'exigeait ; ils détestaient les disputes et les procès [2]. » Le saint parle encore de cette paix et de cette charité qui les unissaient ensemble par les liens les plus doux. Il s'exprime sur cet article de la manière la plus touchante ; on voit que les termes lui manquent pour donner une idée de la joie que lui causait la vue de chacun de ses religieux.

On offrit à notre saint plusieurs évêchés ; mais son humilité et son amour pour la solitude les lui firent tous refuser. Son unique plaisir était de vaquer à l'exercice de la prière, et de s'entretenir dans la ferveur par de pieuses lectures. Venait-il à tomber dans la sécheresse, il ouvrait les divines Écritures, et aussitôt son âme était toute pénétrée des lumières de l'Esprit-Saint ; ses yeux se baignaient

[1] *Speculum charitatis*, l. I, cap. ultim. — [2] Ibid., l. II, c. XXVII.

de larmes, et son cœur ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Pour achever de caractériser le saint, nous citerons les paroles d'un célèbre abbé du même ordre, Gilbert de Oillandia. « Quelle vie fut jamais plus pure que celle d'Aelred? qui fut plus circonspect dans ses discours? Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel; son corps était faible et languissant, mais son âme était forte et vigoureuse. Semblable à l'épouse des Cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels; son cœur était comme un autel sacré sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair et l'ardeur de ses brûlants désirs... Sous un corps maigre et décharné, il cachait une âme engraissée de l'onction et des douceurs de la grâce; de là, cette joie ineffable avec laquelle il louait Dieu... Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient, et ne se rendait jamais à charge à personne... Il écoutait volontiers les autres, et ne se pressait point trop de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère; ses paroles et ses actions portaient la douce empreinte de cette onction et de cette paix dont son âme était remplie. »

Saint Aelred mourut en 1166, à l'âge de cinquante-sept ans; il y en avait vingt-deux qu'il était abbé. Le chapitre général tenu à Cîteaux en 1250 le mit au nombre des saints de l'ordre, et ordonna qu'on ferait solennellement sa fête le 12 janvier, jour de sa mort, et c'est en ce jour qu'elle est marqué dans le Ménologe de Cîteaux; mais on la trouve au 2me de mars dans le nouveau Martyrologe que Benoît XIV a publié à l'usage de cet ordre. On y lit un bel éloge du savoir, de l'innocence, de l'humilité et de la patience de saint Aelred. Le même Pape ajoute que Dieu couronna les vertus de son serviteur par le don de prophéties et par celui des miracles [1].

Nous avons de saint Aelred des ouvrages ascétiques et des ouvrages historiques. Les principaux de ces derniers sont : 1° *Description de la guerre de l'Etendard*, sous le roi Étienne; 2° *Généalogie des rois d'Angleterre;* 3° *la Vie de saint Edouard*, roi et confesseur; 4° *la Vie de sainte Marguerite*, reine d'Écosse; 5° *la Vie d'une religieuse de Wathun.* Les ouvrages ascétiques sont :

[1] P. 304.

1° *des Sermons du Temps et des Saints;* 2° *trente-un Sermons sur Isaïe;* 3° *le Miroir de la Charité*, en trois livres, avec un abrégé de l'ouvrage; 4° *de l'Amitié spirituelle;* 5° *un traité de l'Enfant Jésus* à l'âge de douze ans. Tous ces ouvrages, écrits avec élégance et avec goût, respirent la piété la plus tendre. Le traité de l'Amitié spirituelle surtout mériterait d'être traduit. Saint Aelred distingue trois sortes d'amitiés : l'amitié charnelle, l'amitié mondaine, l'amitié spirituelle. La première tire son origine du consentement aux mêmes vices; la seconde, de l'espérance du gain et du désir des biens temporels; la troisième, qui est la seule véritable, n'a pour but ni les voluptés ni les richesses; c'est une union qui se forme entre des personnes de probité et de bonnes mœurs. Cette amitié est un degré de l'amour de Dieu : aussi ne se trouve-t-elle qu'entre les bons; elle ne peut être entre les méchants, et l'on doit détester le sentiment de ceux qui croient qu'il est permis de manquer à son devoir pour faire plaisir à un ami. En effet, l'amour de Dieu étant le fondement de l'amitié chrétienne, il est nécessaire aussi que Dieu en soit la fin, et que les amis lui rapportent tout ce que l'amour leur suggère.

Le même jour, à Rome, sainte Tatienne, qui, sous l'empereur Alexandre, fut déchirée avec des ongles et des peignes de fer, exposée aux bêtes, et jetée dans le feu, sans néanmoins en recevoir aucune atteinte; enfin, ayant péri par le glaive, elle entra dans le séjour de la béatitude éternelle. — En Achaïe, saint Satyre, martyr, qui, passant devant une idole, et soufflant dessus, en imprimant sur son front le signe de la croix, la fit aussitôt tomber par terre, et pour cela fut décapité.—Le même jour, saint Arcade, martyr, illustre par sa naissance et par ses miracles. — En Afrique, les saints Zotique, Rogat, Modeste, Castule, et quarante soldats, martyrs. — A Constantinople, les saints Tigre, prêtre, et Eutrope, lecteur, qui endurèrent la mort du temps de l'empereur Arcadius. — A Tivoli, saint Zotique, martyr. — A Éphèse, quarante-deux saints moines, qui, ayant été cruellement tourmentés pour la défense des saintes images sous Constantin Copronyme, accomplirent enfin leur martyre.—A Ravenne, saint Jean, évêque et confesseur. — A Vérone, saint Probe, confesseur.

XIII^e JOUR DE JANVIER.

SAINTE VÉRONIQUE DE MILAN.

Sainte Véronique de Milan naquit à Binasco, village peu éloigné de cette ville. Ses parents, d'une condition vile aux yeux du monde, étaient entièrement dépourvus des biens de la fortune; ils n'avaient que le travail de leurs mains pour faire subsister leur famille; mais s'ils n'étaient pas riches, ils avaient en récompense la crainte de Dieu, qui est infiniment préférable à toutes les richesses. Les lois de la probité la plus exacte furent toujours la règle invariable de leur conduite ; et ils portaient si loin l'horreur de la fraude, que quand le père de la sainte avait quelque chose à vendre, il en découvrait ingénument les défauts, afin de ne tromper personne.

La pauvreté dans laquelle ils vivaient ne leur permettant pas d'envoyer leur fille aux écoles, Véronique n'apprit point à lire; cela ne l'empêcha pas de connaître et de servir Dieu pour ainsi dire dès le berceau. Elle avait continuellement sous les yeux des exemples domestiques qui gravèrent dans son cœur l'amour de la vertu. L'exercice de la prière était le plus cher objet de ses délices; elle écoutait attentivement les instructions familières que l'on a coutume de faire aux enfants, et le Saint-Esprit lui en donnait l'intelligence. Les lumières intérieures que la grâce lui communiquait la mirent en état de méditer presque sans cesse les mystères et les principales vérités de notre sainte religion : c'était ainsi que son âme, nourrie d'une manne toute céleste, acquérait de jour en jour de nouvelles forces. Les devoirs de la piété ne prenaient rien sur ceux de son état. Elle travaillait avec une ardeur infatigable, et obéissait à ses parents et à ses maîtres jusque dans les plus petites choses. Elle prévenait ses compagnes par mille manières obligeantes, et se regardait comme la dernière d'entre elles : sa soumission à leur égard était si entière, qu'on eût dit qu'elle n'avait point de volonté propre.

Son recueillement avait quelque chose d'extraordinaire. Sa conversation était toujours dans le ciel, même au milieu des occupa-

tions extérieures; elle ne remarquait rien de tout ce qui se passait parmi ceux qui travaillaient avec elle. Était-on dans les champs, elle allait travailler à l'écart, afin d'être moins distraite et de s'entretenir plus librement avec son divin Époux. Cet amour de la solitude, qui faisait l'admiration de ceux qui en étaient témoins, n'avait pourtant rien de sombre ni d'austère. Véronique n'avait pas plutôt rejoint sa compagnie, qu'une douce sérénité se répandait sur son visage; ses yeux paraissaient souvent baignés de larmes; mais on n'en savait pas la cause, parce que la sainte cachait soigneusement ce qui se passait entre Dieu et elle.

Cependant Véronique sentait un vif attrait pour la vie religieuse; persuadée que Dieu l'appelait à cet état, elle prit la résolution d'entrer chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan, où l'on suivait une règle fort austère. Malheureusement elle ne savait ni lire ni écrire; elle ne perdit pas pour cela courage. Comme elle était tous les jours occupée au travail, elle prenait sur la nuit pour apprendre à lire et à écrire, et elle y réussit sans le secours d'aucun maître. Qu'on imagine les difficultés qu'elle eut à surmonter. Un jour que la lenteur de ses progrès l'avait jetée dans une grande inquiétude, la sainte Vierge, qu'elle avait toujours honorée avec une dévotion particulière, la consola dans une vision. Bannissez cette inquiétude, lui dit-elle; il suffit que vous connaissiez trois lettres : la première est cette pureté de cœur qui consiste à aimer Dieu par-dessus tout, et à n'aimer les créatures qu'en lui et pour lui; la seconde est de ne murmurer jamais, et de ne point s'impatienter à la vue des défauts du prochain, mais de les supporter avec patience et de prier pour lui; la troisième est d'avoir chaque jour un temps marqué pour méditer sur la passion de Jésus-Christ. »

Enfin, après une préparation de trois ans, notre sainte fut reçue dans le monastère de Sainte-Marthe; elle s'y distingua bientôt par sa ferveur dans tous les exercices, et par son exactitude à observer tous les points de la règle. Sa fidélité embrassait les plus petites choses comme les plus importantes; la volonté de ses supérieurs était l'unique mobile de sa conduite. S'il lui arrivait de ne pas obtenir la permission de veiller dans l'église aussi longtemps qu'elle l'eût désiré, elle se soumettait humblement, dans la persuasion que l'obéissance est le plus agréable sacrifice que l'on puisse offrir

à Dieu, puisque Jésus-Christ s'est rendu obéissant jusqu'à la mort pour accomplir la volonté de son Père.

Dieu permit que sa servante fût éprouvée par une maladie de langueur qui dura trois ans ; mais elle n'en fut pas moins exacte à l'observation de sa règle. On avait beau lui recommander d'avoir égard à sa mauvaise santé, elle répondait toujours : « Il faut que je travaille pendant que je le peux et que j'en ai le temps. » Elle n'avait jamais plus de plaisir que quand elle pouvait servir les autres et exercer les plus bas emplois ; elle ne voulait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. On jugeait par son silence de la grandeur de son recueillement. Son cœur était continuellement uni à Dieu par la prière, et la vivacité de sa componction allait si loin, que ses larmes ne tarissaient presque jamais. Ce don des larmes et cet esprit d'oraison, elle les entretenait par des méditations fréquentes sur ses propres misères, sur l'amour de Dieu, sur la passion du Sauveur et sur les chastes délices du paradis. Quoique sa vie eût toujours été très-pure et très-innocente, elle la regardait pourtant comme fort criminelle, et elle n'en parlait qu'avec des sentiments de douleur et de pénitence. Ses discours avaient tant d'onction, que les pécheurs les plus endurcis en étaient vivement touchés. Tant de vertus réunies ne pouvaient manquer d'attirer sur Véronique les plus abondantes bénédictions du ciel. Elle mourut en 1494, à l'heure qu'elle avait prédite, étant âgée de cinquante-deux ans.

Sa sainteté fut aussitôt confirmée par plusieurs miracles. Le pape Léon X, après les informations nécessaires, donna une bulle par laquelle il permettait aux religieuses de Sainte-Marthe d'honorer Véronique avec le titre de bienheureuse. Son nom a été inséré parmi les saints du 13 janvier, dans le Martyrologe romain, que Benoît XIV publia l'an 1749 ; mais sa fête est marquée au 28 du même mois dans le Martyrologe des Augustins, qui a été approuvé par le même Pape [1].

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 13 janvier.

L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

Parmi cette multitude de pécheurs qui se présentent à Jean pour recevoir son baptême de pénitence, il en est un qu'il refuse d'y admettre. Quel est-il? C'est Jésus, qui vient de la Galilée au Jourdain, et qui se présente à Jean pour en être baptisé. Le maître se présente à son serviteur, le créateur à sa créature, Dieu à l'homme; le Saint des saints se confond parmi les pécheurs, le Juge parmi les coupables. Jean, qui l'avait reconnu et adoré dès le sein de sa mère, le reconnaît de nouveau, et l'adore. « C'est moi, dit-il en s'inclinant devant lui, c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous; et vous venez à moi! » O bienheureux Jean, obtenez-moi de Jésus votre humilité.

Que va faire Jésus? que va-t-il dire? Laissez-moi faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. Jésus ayant pris sur lui les iniquités de nous tous, il était juste, il était convenable qu'il se mêlât avec les pécheurs. Étant venu principalement pour nous guérir de notre orgueil, de notre vanité, de notre rébellion envers Dieu, il était à propos qu'il nous donnât l'exemple de l'humilité, de l'abaissement. Admirons cette merveilleuse contestation entre le maître et le serviteur. C'est à qui s'abaissera davantage au-dessous de l'autre.

Hélas! nos contestations à nous sont-elles de même nature? Parmi nous, n'est-ce pas à qui s'élèvera le plus au-dessus des autres? Combien peu nous ressemblons à Jésus et à Jean-Baptiste! O divin Maître, ayez pitié de nous, ayez pitié de moi! Donnez-nous, donnez-moi d'être doux et humble de cœur, comme vous-même et votre saint précurseur.

L'humilité de Jean étant sincère, il obéit à l'ordre de Jésus. Ils descendent tous deux dans le Jourdain. Ce fleuve, qui s'était arrêté autrefois devant l'arche d'alliance, pour laisser passer le peuple de Dieu sous la conduite de Josué ou Jésus; le Jourdain tressaille d'une allégresse inconnue : ses eaux entourent avec respect la chair adorable du Fils de Dieu fait homme; elles s'en vont avec peine; elles s'en vont sanctifiées par cet attouchement, sanctifier toutes les eaux de l'univers et leur communiquer la vertu d'effacer les péchés

par le baptême. Cependant le bienheureux Jean pose sur la tête sacrée de Jésus une main agitée par le respect et la joie, et il baptise son Seigneur et son Dieu : Jésus est plongé dans les eaux ; il y noie les péchés du monde, et en sort pour créer un monde nouveau, un homme nouveau.

Les Juifs disaient peut-être : Jean est certainement plus grand que Jésus, puisqu'il le baptise. Mais tout à coup les cieux se sont ouverts ; le Saint-Esprit descend visiblement sous la forme de colombe, et se repose non pas sur Jean, mais sur Jésus. En même temps une voix part d'en haut comme un tonnerre, et on entend ces mots hautement et distinctement : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais ; celui-ci, non pas Jean, mais Jésus sur qui repose l'Esprit-Saint. Prosternons-nous, et adorons l'adorable Trinité : le Père, qui du haut des cieux rend témoignage à son Fils ; le Fils, qui est baptisé dans le Jourdain ; le Saint-Esprit, qui repose sur lui en forme de colombe.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais : telle est la voix du Père. Et nous aussi, comme notre Père qui est au ciel, plaisons-nous uniquement dans son Fils unique ; complaisons-nous, non pas en nous-mêmes, non dans aucune créature, mais en Jésus seul. Que rien ne nous plaise sans Jésus ! que tout nous plaise avec Jésus ! Ainsi soit-il ! ô Jésus, mon Dieu et mon tout.

Le même jour, à Rome, sur la voie Lavicane, quarante soldats, qui méritèrent d'être couronnés pour avoir confessé la vraie foi, du temps de l'empereur Gallien. — En Sardaigne, saint Potit, martyr, qui, ayant beaucoup souffert sous l'empereur Antonin et le président Gélase, obtint, en périssant par le glaive, la gloire du martyre. — A Singidon, dans la haute Mysie, les saints Hermyle et Stratonique, martyrs, qui, après avoir enduré de cruels tourments sous l'empire de Licinius, furent submergés dans le Danube. — A Cordoue, les saints martyrs Gumesinde, prêtre, et Servus-Dei, moine. — A Poitiers, le décès de saint Hilaire, évêque et confesseur, dont la fête ne se célèbre que le jour suivant. — A Césarée, en Cappadoce, saint Léonce, évêque, qui soutint divers combats contre les gentils, sous Licinius, et contre les ariens, sous le grand Constantin. — A Trèves, saint Agrèce, évêque. — Au monastère de Vergy, saint Vivent, confesseur. — A Amasée, dans la province du Pont, sainte Glaphyre, vierge.

XIV^e JOUR DE JANVIER.

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

Dans le temps où l'empereur Constance, gouverné par les ariens, persécutait les catholiques, la Gaule, depuis, la France, fut particulièrement favorisée de Dieu et préservée de l'hérésie antichrétienne. D'abord saint Athanase, y ayant été exilé à Trèves, dont saint Maximin était évêque, y fit connaître les tromperies des ariens et affermit les évêques de Gaule dans la vraie foi. Ensuite Dieu suscita dans le pays même saint Hilaire de Poitiers, qui s'opposa aux hérétiques avec une fermeté et une constance pareille à celle de saint Athanase. Aussi fut-il exilé bien loin en Orient, dans la Phrygie, province de l'Asie Mineure. Il partit en se réjouissant d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Jamais on ne l'entendit se plaindre de ses ennemis, ni des fatigues inséparables d'un voyage long et pénible. Son âme, unie à Dieu de la manière la plus intime, triompha constamment de toutes les persécutions que l'enfer lui suscita.

Dans son exil, il combattit les hérétiques avec plus de force encore qu'auparavant. L'an 360, voyant l'extrême péril où les intrigues et les violences des ariens mettaient la foi, il adressa une requête à l'empereur Constance, pour demander une conférence publique avec les ennemis de Jésus-Christ, afin d'y réfuter leur impiété. Constance, non-seulement ne lui accorda point sa demande, mais travaillait de plus en plus à faire renier la divinité de Jésus-Christ à tout le monde, comme pour préparer le règne de l'antechrist. Alors saint Hilaire fit un nouvel écrit qu'il adressa, non plus à l'empereur, mais à tous les fidèles. Il débute par ces mots : « Il est temps de parler, puisque le temps de se taire est passé. Attendons le Christ, puisque l'antechrist domine. Que les pasteurs crient, puisque les mercenaires ont pris la fuite. Sanctifions nos vies pour nos ouailles, parce que les loups sont entrés et que le lion furieux tourne à l'entour. Allons au martyre avec ces paroles ; car l'ange de Satan s'est transformé en ange de lumière...

Oh ! si le Dieu tout-puissant de l'univers, Père de notre Seigneur Jésus-Christ, m'avait donné de le confesser, lui et son Fils unique, aux temps des Néron et des Décius ! par la miséricorde de Jésus, animé de l'Esprit-Saint, je n'aurais pas craint le chevalet, sachant qu'Isaïe a été scié en deux ; je n'aurais pas redouté la fournaise ardente, me souvenant que les enfants des Hébreux y ont chanté ; je n'aurais évité ni la croix ni le brisement des os, me rappelant que le larron a été transféré au paradis. Contre des ennemis avoués, j'aurais combattu avec bonheur, j'aurais su que c'étaient des persécuteurs qui contraignaient à l'apostasie par le fer et le feu. Mais maintenant, nous avons à combattre contre un persécuteur qui trompe, contre un ennemi qui flatte, contre l'antechrist Constance. Jean disait à Hérode : « Il ne t'est pas permis de faire ceci. » Les martyrs Machabées reprochent à Antiochus sa cruauté, et lui annoncent sa prochaine punition. Je dis hautement à toi, Constance, ce que j'aurais dit à Néron, ce que Décius et Maximin auraient entendu de ma bouche : Tu combats contre Dieu, tu sévis contre l'Église, tu persécutes les saints, tu hais les prédicateurs du Christ, tu anéantis la religion, tu te fais tyran, non pas dans les choses humaines, mais dans les choses divines... »

C'est avec cette vigueur que saint Hilaire parlait au moment du péril. Les évêques ariens, contrariés d'une si généreuse liberté, persuadèrent à Constance de le renvoyer dans les Gaules, comme un brouillon qui troublait l'Orient. Les Gaules le reçurent en triomphe. Son retour contribua puissamment à délivrer tout l'Occident de l'imposture des ariens et de leur tyrannie. Remercions Dieu d'avoir donné à notre patrie et à l'Église un soutien si ferme dans des temps si difficiles, et prions-le de lui en donner de semblables jusqu'à la fin du monde.

Saint Hilaire, d'une des plus illustres familles de la Gaule, était né et avait été élevé dans les superstitions du paganisme. Mais les sérieuses réflexions qu'il fit lui-même sur les fins de l'homme, et ensuite la lecture méditée de l'Ancien et du Nouveau Testament, le convertirent à Jésus-Christ. Dès qu'il eut reçu le baptême, il parut un homme tout nouveau. Sa conduite ne fut plus réglée que sur les maximes de l'Évangile. Il exhortait encore les autres à la vertu, et les affermissait dans la croyance du mystère adorable de la Trinité, que les ariens attaquaient par leurs blasphèmes. Sa

vertu le fit élever malgré lui, vers l'an 353, sur le siége épiscopal de Poitiers, où il montra plus de vertu encore, et où il mourut saintement, l'an 368. Telles furent les heureuses suites de ses bonnes réflexions et de ses bonnes lectures.

Voulons-nous avoir pour nous le résumé de ses lectures et de ses réflexions? C'est que la simplicité du cœur, est la vertu la plus essentielle à un disciple de Jésus-Christ. En effet, dit-il, le Sauveur nous assure que personne ne peut entrer dans le royaume du ciel, s'il ne devient semblable à un enfant, et si, par la simplicité de cet âge, il ne déracine toutes les affections déréglées de son cœur. Que voyons-nous dans un enfant? Il est soumis à la volonté de son père; il aime sa mère; il ne connaît ni l'orgueil, ni la haine, ni l'avarice; il écoute avec docilité et croit aisément les vérités qu'on lui enseigne. Heureux l'homme dont le cœur est dans cette disposition! Il marche dans la voie qui conduit au ciel. Revenons donc à la simplicité de l'enfance, qui peut seule nous donner quelque ressemblance avec un Dieu humble.

SAINT FÉLIX DE NOLE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

A Nole en Campanie, le saint évêque Maxime s'était enfui dans les lieux déserts, lors de la persécution de Dèce en 250. Les persécuteurs cherchèrent alors saint Félix, que Maxime avait successivement ordonné lecteur, exorciste, enfin prêtre, et qu'il destinait pour être son successeur. Félix ayant été pris, on le mit en prison chargé de chaînes, on lui passa les pieds dans les entraves, et on sema la place de pots cassés, afin qu'il ne pût prendre aucun repos. Cependant l'évêque Maxime, dans la montagne déserte où il s'était retiré, était près de périr de faim et de froid, couché par terre sur des épines, exposé à toutes les injures de l'air, sans aucune nourriture, accablé d'années, de tristesse et d'inquiétude pour le salut de son troupeau, priant du reste nuit et jour. Aussi Dieu ne l'abandonna-t-il pas.

Au milieu de la nuit un ange vint dans la prison de Félix et l'éveilla par ses paroles et par l'éclat de sa lumière. Félix croyait d'abord que c'était un songe, et disait que ses chaînes, les portes et les gardes l'empêchaient de le suivre. L'ange lui commanda de se lever ; les fers tombent de ses mains et de son cou, il tire ses pieds des entraves, les portes s'ouvrent, les gardes demeurent endormis ; il sort, et, par des chemins inconnus, il arrive jusqu'au lieu où était le saint vieillard Maxime, prêt à rendre le dernier soupir. L'ayant reconnu, il l'embrasse et le baise ; mais il le trouve froid, sans voix, sans pouls, sans mouvement ; il restait seulement un peu de respiration. Le plus pressant était de lui donner un peu de nourriture. Il cherche, il prie, et aperçoit enfin au-dessus de sa tête une grappe de raisin pendue à des ronces ; il la prend, l'approche de la bouche du vieillard mourant, qui avait déjà les dents serrées et ne sentait plus rien. Il écarte ses lèvres desséchées, presse la grappe et en fait entrer le suc. Le malade reprend un peu de vigueur, la parole lui revient, il reconnaît Félix et lui dit : « Vous venez bien tard ; il y a longtemps que Dieu m'avait promis que vous viendriez à mon secours. L'état où vous me trouvez fait bien voir que je n'ai pas fui par la crainte de la mort ; mais je me suis défié de la faiblesse de mon corps : reportez-moi, je vous prie, à mon troupeau. » Félix le charge aussitôt sur ses épaules et le porte chez lui. L'évêque était logé pauvrement, et n'avait qu'une vieille femme pour tout domestique.

Félix lui-même, après avoir reçu la bénédiction de Maxime, qui lui mit la main sur la tête, demeura caché quelque temps dans sa propre maison. Son père lui avait laissé de grandes richesses ; mais il en avait distribué la plus grande partie aux pauvres. La persécution s'étant ralentie un peu, il se fit voir au peuple fidèle, qu'il instruisait par ses discours et plus encore par l'exemple de ce qu'il avait souffert. Les païens ne le purent endurer longtemps. Ils allèrent le chercher dans sa maison, et, apprenant qu'il était descendu au milieu de la ville, où il instruisait les chrétiens, suivant sa coutume, ils y coururent l'épée à la main. Mais soit que Dieu les aveuglât, soit qu'il fît quelque changement au visage du saint, ils ne purent le reconnaître. Ils demandaient Félix dans le lieu où il était ; ils le demandaient à lui-même. Lui, reconnaissant en ceci la main de Dieu, leur dit en riant qu'il ne connaissait point

ce Félix qu'ils cherchaient. C'est qu'en effet personne ne connaît son propre visage. Les persécuteurs s'en allèrent donc d'un autre côté; et, comme ils continuaient toujours à demander où était Félix, quelqu'un leur dit que c'était celui-là même à qui ils venaient de parler. Ils retournèrent sur leurs pas. Mais le saint en étant averti par le bruit du peuple, se cacha dans une masure qui donnait sur la place. Comme elle était ouverte, il eût été bientôt pris, si dans le moment une araignée n'eût fait sa toile, qui ferma l'ouverture de ces ruines. Les persécuteurs y étant venus, crurent qu'il y aurait de la folie à s'imaginer qu'un homme eût pu passer par là sans rompre une toile d'araignée, ou qu'elle eût pu être faite si promptement. Ils pensèrent plutôt qu'on avait voulu se moquer d'eux, pour donner au saint le temps de leur échapper. Ils se retirèrent donc pour le chercher ailleurs. Quand la nuit fut venue, il s'en alla dans un quartier plus éloigné, où, étant conduit de Dieu, il trouva une vieille citerne à demi sèche, qui était dans un espace fort étroit entre deux maisons. Il se mit en ce lieu et y demeura, à ce qu'on tient, pendant six mois. Dans une des maisons voisines, il y avait une sainte femme qui le nourrit durant tout ce temps sans le savoir; car quand elle avait fait du pain ou cuit de la viande pour elle-même, elle allait la mettre sur le bord de la citerne, sans connaître ce qu'elle faisait, croyant au contraire les mettre dans sa maison, et oubliant aussitôt ce qu'elle avait fait et par où elle allait ou revenait. Dieu nourrit ainsi miraculeusement son serviteur, jusqu'à ce que la paix fût rendue à l'Église. C'est saint Paulin, de consul romain devenu évêque de Nole, qui nous apprend, dans ses hymnes, ces actions et ces miracles de saint Félix [1].

SAINT BARBASCEMIN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS EN PERSE.

Après la mort de saint Sciadust ou Sadoth, son frère Barbascemin, neveu comme lui de saint Siméon, par leur mère, fut élevé

[1] Euseb., l. VI, c. XLVII, et *Acta. SS.*, 14 jan.

en 342 sur le siége métropolitain de Séleucie et de Ctésiphon, capitale de la Perse. Ayant gouverné son église six ans, il fut dénoncé comme l'ennemi de la religion persane. On l'arrêta avec seize personnes de son clergé. Sapor, qui ne put l'ébranler par ses menaces, le fit renfermer dans une prison d'où s'exhalait une odeur insupportable. Le saint eut à souffrir, dans cette affreuse demeure, les rigueurs de la faim et de la soif, avec tous les mauvais traitements que la cruauté des mages fut capable d'imaginer. Onze mois après, on le rappela devant le roi avec ses compagnons. Ils étaient tous horriblement défigurés. Il n'y avait aucune partie de leurs corps qui ne fût toute meurtrie de coups, et le mauvais air de la prison avait rendu leurs visages noirs et livides.

Cependant Sapor, persuadé que l'exemple de l'évêque serait imité par le clergé, fit de nouvelles tentatives pour gagner Barbascemin à la religion nationale. Il lui offrit de riches présents et lui promit une des premières dignités de l'empire s'il voulait être initié aux mystères du soleil. Le saint lui répondit constamment qu'il aimait mieux mourir que de violer la loi de Jésus-Christ, qui condamnait les apostats à des supplices éternels. Il fut décapité avec ses compagnons, le 14 janvier 346, à Lédan, dans la province des Huzites [1].

Saint Maruthas, auteur des actes de nos saints martyrs, ajoute que Sapor, pour exterminer le nom chrétien dans tout son empire, publia un nouvel édit qui ordonnait de mettre à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer le soleil, le feu et l'eau, et de manger du sang des créatures vivantes. Les chrétiens s'en abstenaient encore, conformément à ce qui avait été décidé par les apôtres. Le siége de Séleucie resta vacant l'espace de vingt années, à cause de la persécution, dont les ravages se firent sentir dans toutes les provinces de la Perse. La multitude des martyrs fut innombrable. Saint Maruthas, qui n'avait pu connaître leurs noms, célébra leur glorieux triomphe dans un beau panégyrique, où l'on trouve les sentiments de la dévotion la plus tendre.

[1] *Act. MM. orient.*, p. 111.

Le même jour, en Judée, saint Malachie, prophète. — Sur le mont Sinaï, trente-huit solitaires massacrés par les Sarrasins, pour la foi de Jésus-Christ. — En Égypte, au pays de Raïthe, quarante-trois moines, qui furent pareillement mis à mort par les Blemmyens, pour la défense de la religion chrétienne. — A Milan, saint Dace, évêque et confesseur, dont saint Grégoire, pape, fait mention. — En Afrique, saint Euphraise, évêque. — En Syrie, saint Julien Sabas l'ancien, qui, par la force de ses miracles, rétablit dans Antioche la foi catholique, qui y était presque entièrement détruite, du temps de l'empereur Valens. — A Niocésarée, dans la province du Pont, sainte Macrine, l'une des filles spirituelles de saint Grégoire Thaumaturge, et aïeule de saint Basile, qu'elle éleva dans la foi.

XV^e^ JOUR DE JANVIER.

SAINT PAUL,

PREMIER ERMITE.

Dans la basse Thébaïde, il y avait un jeune homme nommé Paul, que son père et sa mère avaient laissé à l'âge de quinze ans, héritier d'un grand patrimoine. Il était bien instruit des lettres grecques et égyptiennes, d'un esprit doux et plein d'un grand amour pour Dieu. Il avait une sœur mariée et demeurait avec elle. La persécution de Dèce le fit retirer à l'écart dans une maison de campagne : c'était en 250 ; mais le mari de sa sœur se proposait de le dénoncer pour avoir son bien. Paul l'ayant appris, se retira dans les montagnes désertes. En attendant la fin de la persécution, il s'affectionna à la solitude où il s'était engagé par nécessité. Il s'avançait peu à peu, s'arrêtait de temps en temps et recommençait souvent. Enfin il trouva une montagne de roche, au pied de laquelle était une grande caverne, fermée d'une pierre. Il l'ouvrit par curiosité, et trouva au dedans comme une grande salle, ouverte par-dessus et ombragée d'un vieux palmier qui y étendait ses branches. Une fontaine très-limpide en sortait et faisait un petit ruisseau, qui, après avoir coulé un peu dehors, ren-

trait aussitôt dans la terre. Paul choisit ce lieu pour sa retraite, et y demeura quatre-vingt-dix ans; car il en avait vingt-trois, et il en vécut cent treize.

Dieu lui fit connaître que dans les mêmes régions il y avait un autre anachorète, qui viendrait un jour le voir et lui donnerait la sépulture.

Cet autre anachorète était saint Antoine. Il avait quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il lui vint en pensée que nul autre que lui n'avait encore mené dans les déserts la vie d'un solitaire parfait. La nuit suivante, comme il dormait, il lui fut révélé que, plus avant, il y en avait un autre beaucoup meilleur, et qu'il devait aller le voir. Sitôt que le jour parut, le saint vieillard commença à marcher, appuyé sur un bâton sans savoir où il allait; mais se confiant que Dieu lui ferait voir son serviteur. En effet, comme il le lui avait fait connaître, il lui fit trouver le chemin de sa demeure, et le troisième jour, de grand matin, il arriva à la caverne où saint Paul, le premier ermite, s'était retiré il y avait quatre-vingt-dix ans, à peu près à l'époque où saint Antoine était né. Celui-ci ne vit rien d'abord, tant l'entrée en était obscure. Il avançait doucement, s'arrêtant de temps en temps pour écouter, marchant légèrement et retenant son haleine. Enfin, il aperçut de loin quelque lumière; cela le fit hâter : en se hâtant, il heurta des pieds contre une pierre et fit du bruit. Alors saint Paul ferma au verrou sa porte qui était ouverte. Saint Antoine se prosterna devant, et y demeura jusqu'à midi passé, le priant d'ouvrir, et lui disant : « Vous savez qui je suis, d'où je viens et pourquoi. Je sais que je ne mérite pas de vous voir; toutefois je ne m'en irai pas sans vous avoir vu. Je mourrai à votre porte; au moins vous enterrerez mon corps. » Paul lui répondit : « On ne demande point en menaçant; vous étonnez-vous que je ne vous reçoive pas, puisque vous ne venez que pour mourir ? »

Alors il lui ouvrit la porte en souriant. Ils s'embrassèrent, se saluèrent par leurs noms, eux qui n'avaient jamais ouï parler l'un de l'autre, et rendirent ensemble grâces à Dieu. Après le saint baiser, s'étant assis, Paul commença ainsi : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine; un corps consumé de vieillesse, couvert de cheveux blancs et négligés; un homme qui sera bientôt réduit en poudre. Mais, dites-moi, comment va le genre

humain ? fait-on de nouvelles maisons dans les anciennes villes ? sous quel empire est le monde ? y a-t-il encore des adorateurs des démons ? » Comme ils s'entretenaient de cette sorte, ils voient un corbeau perché sur un arbre, qui, volant doucement, vint mettre devant eux un pain tout entier, et se retira. « Ah ! dit Paul, voyez la bonté du Seigneur, qui nous a envoyé à dîner ! Il y a soixante ans que je reçois tous les jours la moitié d'un pain ; à votre arrivée, Jésus-Christ a doublé la portion. » Ayant fait la prière, ils s'assirent sur le bord de la fontaine. Mais là, pour savoir qui romprait le pain, il s'éleva une dispute qui pensa durer jusqu'au soir. Paul alléguait l'hospitalité, et Antoine l'âge. Ils convinrent à la fin que chacun le tirerait de son côté. Ensuite ils burent un peu d'eau, appliquant la bouche sur la fontaine, et passèrent la nuit en veilles et en prières.

Le jour étant venu, Paul dit à Antoine : « Mon frère, je savais, il y a longtemps, que vous demeuriez en ces régions, et Dieu m'avait promis que je vous verrais ; mais parce que l'heure de mon repos est arrivée, il vous a envoyé pour couvrir mon corps de terre. » Alors Antoine, pleurant et soupirant, le priait de ne pas l'abandonner, mais de l'emmener avec lui. Il répondit : « Vous ne devez pas chercher votre avantage, mais celui des autres ; il est utile aux frères d'être encore instruits par votre exemple. C'est pourquoi je vous prie, si ce n'est pas trop de peine, allez querir, pour envelopper mon corps, le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. » Ce n'est pas que le bienheureux Paul se souciât beaucoup que son corps fût enseveli, mais il voulait épargner à son hôte l'affliction de le voir mourir. Peut-être aussi voulait-il témoigner par là qu'il mourait dans la communion de saint Athanase, alors persécuté par les ariens. Saint Antoine, étonné de ce qu'il avait dit de saint Athanase et du manteau, crut voir Jésus-Christ présent en lui et n'osa rien répliquer ; mais en pleurant, il lui baisa les yeux et les mains, et retourna à son monastère avec plus de diligence que son corps épuisé de jeûnes et de vieillesse ne semblait porter. Deux de ses disciples, qui le servaient depuis longtemps, vinrent au-devant de lui et lui dirent : « Mon père, où avez-vous tant demeuré ? Il répondit : Ah ! malheureux pécheur que je suis ! je porte bien à faux le nom de moine ! J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu Paul dans le paradis ! » Il n'en

dit pas davantage, et, se frappant la poitrine, il tira le manteau de sa cellule. Ses disciples le priaient de s'expliquer; mais il leur dit : « Il y a temps de parler et temps de se taire. »

Alors il sortit, et, sans prendre aucune nourriture, il retourna par le même chemin, ayant toujours Paul et dans l'esprit et devant les yeux, et craignant ce qui arriva. Le lendemain, il avait déjà marché trois heures, quand il vit, au milieu des anges, des prophètes et des apôtres, Paul monter en haut, revêtu d'une blancheur éclatante. Aussitôt il se prosterna sur le visage, jeta du sable sur sa tête, et dit en pleurant : « Paul, pourquoi me quittez-vous? je ne vous ai pas dit adieu; fallait-il vous connaître si tard pour vous perdre si tôt? » Il sembla voler pendant le reste du chemin. Quand il fut arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête levée, les mains étendues au ciel. Il crut d'abord qu'il vivait et priait encore, et se mit aussi à prier; mais ne l'entendant pas soupirer, comme il avait coutume dans la prière, il l'embrassa en pleurant, et vit qu'il ne priait plus que de la posture. Il enveloppa le corps, le tira de la caverne, et chanta des hymnes et des psaumes suivant la tradition de l'Église. Mais il était affligé de n'avoir point apporté d'instrument pour creuser la terre, et ne savait quel parti prendre, de retourner au monastère ou de demeurer, quand deux lions, les crinières flottantes, accoururent du fond du désert. D'abord il en frémit; mais la pensée de Dieu le rassura. Ils vinrent droit au corps de saint Paul, et, le flattant de leurs queues, se couchèrent à ses pieds, rugissant comme pour témoigner leur douleur. Puis ils commencèrent tout près de là à gratter la terre de leurs ongles, et, jetant le sable dehors, ils firent une fosse capable de tenir un homme. Aussitôt, comme pour demander une récompense, ils vinrent à saint Antoine, la tête basse et remuant les oreilles. Il comprit qu'ils demandaient sa bénédiction, et dit : « Seigneur, sans la volonté duquel pas une feuille d'arbre, pas un passereau ne tombe à terre, donnez-leur ce que vous savez qui leur convient; » et, faisant signe de la main, il leur commanda de s'en aller. Après qu'ils furent partis, il enterra le corps et éleva de la terre dessus suivant la coutume. Le lendemain, il prit la tunique que saint Paul s'était faite lui-même de feuilles de palmier entrelacées, comme on faisait pour les corbeilles; il retourna à son monastère avec cette riche succession, et raconta tout par ordre

à ses disciples. Il se revêtit toujours depuis de la tunique de saint Paul aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte [1].

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE,

SURNOMMÉ L'ANCIEN.

Né dans la haute Égypte, il fut d'abord employé à garder les troupeaux. Dans son enfance, il lui arriva de voler des figues avec ses camarades, et d'en manger une. Il ne pouvait dans la suite se rappeler cette action sans la pleurer amèrement. Il était encore jeune, lorsque la grâce lui inspira le dessein de quitter le monde. Il se retira dans une petite cellule auprès d'un village.

Au travail des mains, qui consistait à faire des paniers, il joignait une prière continuelle et la pratique des plus grandes austérités. La paix qu'il goûtait dans le service de Dieu fut bientôt troublée par la plus délicate des épreuves. Une fille du voisinage, devenue enceinte, l'accusa de l'avoir déshonorée.

Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer aux plus indignes traitements. On le traîna ignominieusement dans les rues; on le battit, et on l'outragea comme un hypocrite qui cachait le cœur le plus corrompu sous l'habit d'un anachorète.

Macaire souffrit tout avec patience. Il fit plus; il pourvut à la subsistance de la malheureuse qui l'avait diffamé, en lui envoyant le produit de ses corbeilles. Mais Dieu ne tarda pas à manifester l'innocence de son serviteur.

La calomniatrice ne put mettre au monde son enfant, que lorsqu'elle en eut nommé le véritable père. Le peuple ouvrit les yeux, et sa fureur se changea en admiration. Mais Macaire, qui avait souffert sans rien dire tous les outrages, se déroba aux louanges, en se retirant dans le désert de Scété.

Cependant plusieurs personnes vinrent se mettre sous sa conduite, pour apprendre de lui les moyens de parvenir à la perfection. De tous ses disciples, il n'en retenait qu'un avec lui pour

[1] Hier., *Vita Pauli.*

avoir soin des étrangers; les autres demeuraient dans des ermitages séparés les uns des autres.

Un évêque d'Égypte, qui connaissait l'éminente sainteté de Macaire, l'ordonna prêtre, afin qu'il pût célébrer les divins mystères pour la commodité de cette sainte colonie qui croissait de jour en jour. Comme elle se trouva considérablement augmentée au bout de quelque temps, on bâtit quatre églises dans le désert, et chacune d'elles eut un prêtre pour la desservir.

On ne pouvait se lasser d'admirer la douceur et la patience de Macaire; rien n'était capable d'altérer en lui ces deux vertus. Un prêtre païen et plusieurs autres infidèles en furent si frappés, qu'ils se convertirent à la religion chrétienne.

Un jeune homme vint un jour le consulter sur la vie solitaire, qu'il voulait embrasser. Macaire lui ordonna de se rendre dans un lieu rempli de morts, et de leur dire des injures. Il l'y fit retourner une seconde fois pour leur donner des louanges. A son retour, il lui demanda quelle réponse les morts lui avaient faite. « Ils n'ont répondu, dit le jeune homme, ni aux injures, ni aux louanges.—Allez donc, reprit le saint, et imitez leur insensibilité. Si vous mourez au monde et à vous-même, vous commencerez à vivre pour Jésus-Christ. »

Macaire apprit un jour par révélation qu'il n'était pas encore aussi parfait que deux femmes mariées qui demeuraient dans une ville voisine.

Il partit aussitôt pour les visiter : il trouva effectivement qu'elles menaient la vie la plus sainte. Attentives à veiller sur leurs langues, elles ne prononçaient jamais de paroles inutiles. Humbles, patientes, douces, complaisantes pour leurs maris, elles se conformaient en tout à leurs volontés, lorsque la loi de Dieu n'y mettait point d'obstacles. Toujours recueillies, elles recouraient fréquemment à Dieu par des oraisons jaculatoires, afin de lui consacrer sans cesse toutes les puissances de leurs âmes et de leurs corps.

Dans la persécution des hérétiques ariens contre les catholiques, plusieurs solitaires d'Égypte remportèrent la couronne du martyre; mais les principaux d'entre eux, tels que les deux Macaire, Isidore, Pambon, etc., furent relégués, par ordre de l'empereur Valens, dans une petite île d'Égypte environnée de ma-

rais. On vit bientôt dans cette île un changement prodigieux. Les ns qui l'habitaient, instruits par les saints confesseurs, renoncèrent au culte de leurs idoles, et reçurent le baptême.

Macaire, rendu à sa chère solitude, mourut en 390, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

SAINT JEAN CALYBITE,

RECLUS.

Jean était fils d'un riche seigneur de Constantinople, nommé Eutrope; il quitta, dans un âge encore tendre, la maison paternelle, pour aller vivre parmi de fervents religieux. Six ans après, il revint à Constantinople, revêtu des haillons d'un pauvre; il choisit pour demeure une petite loge située dans le voisinage de la maison de ses parents, qui le nourrissaient de leurs aumônes, sans savoir qui il était, et c'est de cette petite loge, en grec *Calybé*, qu'il a reçu le surnom de Calybite. Un genre de vie aussi extraordinaire fut sanctifié par une prière continuelle, et par la pratique de la douceur, de l'humilité, de la patience et de la mortification. Ce ne fut que dans son agonie que ce saint se fit connaître à sa mère.

Il mourut l'an 450, et fut enterré dans sa loge comme il avait demandé. Ses parents bâtirent ensuite une magnifique église sur son tombeau.

SAINT MAUR,

DISCIPLE DE SAINT BENOIT.

Égric, père de notre saint, encore plus distingué par sa vertu que par sa naissance, le mit sous la conduite de saint Benoît en 522.

Maur, qui n'avait que douze ans à son entrée dans le monastère,

surpassa bientôt tous ceux de son âge par son exactitude à remplir tous ses devoirs. On remarqua toujours en lui une humilité profonde et une admirable simplicité de cœur, que Dieu récompensa du don des miracles. Saint Benoît lui ayant un jour ordonné de courir au secours du jeune Placide, qui se noyait dans un lac, il partit sur-le-champ, marcha sur l'eau, sans penser d'abord où il était, et sauva ainsi la vie à son frère. Il regarda ce miracle comme l'effet des prières de saint Benoît; mais celui-ci l'attribua à l'obéissance de son disciple. Saint Maur, ayant été envoyé en France, fonda le monastère de Glanfeuil en Anjou, et mourut saintement le 15 janvier 584.

Le même jour, en Judée, les saints Habacuc et Michée, prophètes, dont les corps furent trouvés par révélation divine, sous l'empire de Théodose le Grand. — A Anagni, sainte Secondine, vierge, martyrisée du temps de l'empereur Dèce. — A Cagliari, en Sardaigne, saint Éphèse, martyr, qui durant la persécution de Dioclétien, revêtu de la force d'en haut, surmonta les tourments que lui faisait souffrir le juge Flavien; puis, ayant eu la tête tranchée, il entra victorieux dans le ciel. — A Nole, en Campanie, saint Maxime, évêque, dont la vie se trouve dans celle de saint Félix, du jour précédent. — A Clermont, en Auvergne, saint Bonet, évêque et confesseur. — Le même jour, saint Isidore, que sa sainteté, sa foi et ses miracles ont rendu recommandable. — On trouve sur le même jour deux saints de ce nom. Saint Isidore, d'Alexandrie, que saint Athanase tira de la solitude de Nitrie, pour l'ordonner prêtre et lui confier le grand hôpital de l'Église. Il était si fortement occupé de Dieu, qu'il lui arrivait quelquefois, dans les heures de repas, d'être ravi en esprit, au point qu'il ne pouvait plus ni parler ni se mouvoir. Il défendit courageusement la foi catholique avec saint Athanase, et souffrit persécution de la part des ariens. Il fut aussi tracassé par l'évêque Théophile, qui finit cependant par se réconcilier avec lui. Isidore d'Alexandrie mourut à Constantinople, en 404. Saint Isidore, ermite de Scété, mourut quelque temps avant l'année 391. Comme on l'exhortait dans sa vieillesse à modérer un peu ses travaux, il répondit : « Pourrions-nous rester oisifs, ou même nous ménager, lorsque nous considérons ce que le Fils de Dieu a fait pour nous? Quand même mon corps serait la proie des flammes, et que mes cendres seraient jetées au vent, tout cela devrait être regardé comme rien. »

XVI^e JOUR DE JANVIER.

SAINT HONORAT,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Saint Honorat, né sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne, était d'une famille noble, et qui avait eu même l'honneur du consulat. Il se convertit et reçut le baptême étant à la fleur de son âge, malgré l'opposition de son père et de toute sa famille. Dès lors, il commença une vie sévère et mortifiée; il se coupa les cheveux, porta des habits grossiers, abattit son visage par le jeûne. Un de ses frères, nommé Vénantius, embrassa le même genre de vie. Ayant distribué leurs biens aux pauvres, ils se mirent sous la direction d'un saint ermite nommé Capraise, qui demeurait dans les îles de Marseille. Ils entreprirent avec lui un voyage et demeurèrent quelque temps en Achaïe. Vénantius mourut à Méthone, et Honorat revint en Provence. La vénération qu'il avait pour Léonce de Fréjus le porta à s'établir dans son diocèse; il choisit la petite île de Lérins, et y bâtit, vers l'an 410, un monastère qui fut bientôt habité d'un grand nombre de moines de toutes nations. Quoiqu'il évitât depuis longtemps la cléricature, il fut ordonné prêtre : il avait un talent particulier pour la conduite des âmes. L'église d'Arles l'ayant demandé pour pasteur, il y fut consacré évêque après Patrocle; mais il ne la gouverna que deux ans. Il réunit les esprits divisés, et se rendit principalement recommandable par sa charité, qui lui fit distribuer en peu de temps les trésors que ses prédécesseurs avaient amassés. Il instruisit même dans son lit pendant sa dernière maladie, et avait prêché son peuple le jour de l'Epiphanie, environ huit jours avant sa mort, qui arriva l'an 429. Il eut pour successeur saint Hilaire, son parent.

LA BIENHEUREUSE STÉPHANIE QUINZANI,

VIERGE.

Des parents pauvres, mais vertueux, lui donnèrent le jour. Elle vint au monde à Orsi-Nuovi, dans le Bressan, le 5 février 1457. Son père, nommé Laurent Quinzani, transféra son domicile, en 1463, à Soncino, dans la même contrée. Il embrassa le tiers ordre séculier de la pénitence de Saint-Dominique, et s'attacha au service des Dominicains qui y avaient le couvent de Saint-Jacques. Laurent assistait assidûment aux sermons du Père Matthieu Carieri, qui prêchait avec le zèle d'un apôtre et produisait des fruits extraordinaires. Stéphanie, qui l'y accompagnait ordinairement, écoutait les prédications avec une attention aussi grande que si toutes les paroles du ministre de l'Evangile lui eussent été particulièrement adressées.

Les rapports qu'avaient ensemble Laurent et le père Matthieu ayant fourni à ce dernier l'occasion de voir Stéphanie, il fut frappé de l'air doux et modeste de cette enfant. Persuadé que le Seigneur la destinait à de grandes choses, il voulut être son guide dans les sentiers de la perfection et du salut. La jeune disciple profita tellement des soins de son saint directeur, qu'il était lui-même étonné des progrès que cette âme innocente faisait dans la vertu. On remarqua dès lors en elle une humilité profonde, un ardent désir de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, une tendre charité pour le prochain, un attrait singulier pour la prière. Les œuvres de miséricorde et le travail étaient non-seulement son occupation ordinaire, mais même elle en faisait ses délices.

Stéphanie, à l'âge de quinze ans, suivit l'exemple de son père, et prit à Crême l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique. Dès qu'elle eut contracté avec Dieu cet engagement, elle se dévoua tout entière au soulagement du prochain. Aider les indigents, consoler les affligés, donner de sages conseils à ceux qui en avaient besoin, procurer le salut des âmes, telles étaient les pratiques auxquelles se livrait sans relâche cette sainte fille. Obligée de gagner chaque jour son pain par des travaux manuels, et privée par son extrême pauvreté des ressources personnelles dont elle

eût pu soulager les nécessiteux, elle allait pour eux demander des aumônes, qu'elle distribuait ensuite avec bonté et avec discrétion, ayant soin d'assister les personnes infirmes et malheureuses sans jamais favoriser les mendiants fainéants et vicieux. Ces secours temporels étaient toujours accompagnés de discours consolants et affectueux, d'encouragements à faire le bien, et même lorsque l'occasion l'exigeait, de réprimandes pleines de zèle et de charité. Elle vivait dans une pauvre chaumière ; cependant, quoique dans une situation si peu relevée aux yeux du monde, elle ne put échapper aux traits de l'envie, de la malignité et de la calomnie. On la traita d'hypocrite, et même on essaya de ternir sa réputation. Mais Dieu ne permit pas que les efforts des méchants pussent réussir, et cette rude épreuve fit encore éclater davantage la patience invincible de sa servante. Bientôt même il manifesta l'innocence et la sainteté de Stéphanie, en la favorisant du don des miracles. Les deux voyages que fit à Lorette cette vertueuse fille, contribuèrent à étendre sa réputation et donnèrent occasion à un plus grand nombre de personnes, d'admirer en elle les merveilles de la grâce. Les habitants les plus recommandables des villes par où elle passait se faisaient un honneur de la recevoir chez eux et de lui donner l'hospitalité. C'est ainsi qu'à Mantoue, elle logea chez Paul Carera, où elle se trouva au même temps que la bienheureuse Ozanne Andreasi, avec laquelle elle s'entretint à loisir des choses de Dieu. C'était surtout à Brescia qu'elle était accueillie avec joie et respect. Les Bressans avaient pour elle tant d'estime et de vénération, qu'ils recouraient à elle dans leurs besoins, persuadés qu'ils devaient obtenir de Dieu, par son moyen, tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Ce ne fut pas seulement le peuple qui manifesta son respect pour Stéphanie, les princes partageaient le sentiment commun, et lui marquaient beaucoup d'égards. Le sénat de Venise, ainsi qu'Hercule, duc de Ferrare, firent tous leurs efforts pour la retenir et la fixer dans leurs États, persuadés que sa présence aurait été pour leurs peuples une source féconde d'avantages spirituels et temporels. Mais celui qui montra le plus d'empressement à l'obtenir, fut François de Gonzague, duc de Mantoue. Il se mit, ainsi que la duchesse, son épouse, sous la conduite spirituelle de cette sainte fille, et recommanda spécialement à ses prières sa personne,

sa famille et ses États. Non content de lui avoir donné ces marques de confiance, il voulut encore lui témoigner publiquement son estime, en lui accordant par diplôme le droit de bourgeoisie de Mantoue. Ce diplôme, qui est conçu en des termes très-honorables, porte la date du 11 février 1519.

Stéphanie, qui regardait Soncino comme sa seconde patrie, désirait beaucoup y établir un monastère. Dans l'espoir d'y réussir, elle avait refusé les propositions que lui avaient faites la république de Venise et le duc de Mantoue, de venir en fonder dans leurs États. Dieu bénit le dessein de sa servante. Elle commença par réunir quelques enfants de son sexe, dont elle choisit une partie avec beaucoup de discrétion ; les autres lui avaient été confiées par leurs parents, et appartenaient aux familles les plus considérables de la ville. C'est dans sa pauvre demeure qu'elle les rassembla et qu'elle les forma aux exercices de la piété, au travail et à toutes les pratiques de la vie religieuse. Elle réussit tellement, que cette maison devint bientôt l'objet de l'admiration générale. En 1510, elle entreprit de bâtir, dans un des faubourgs de la ville, un monastère qu'elle mit sous l'invocation de saint Paul, et qui fut approuvé par un bref du pape Jules II.

Ce fut surtout dans cette circonstance que Stéphanie montra toute l'élévation de son esprit et qu'elle parut vraiment inspirée. Pauvre et humble fille, elle n'avait pas la moindre ressource pour venir à bout de son entreprise, mais elle était pleine de confiance en Dieu, qu'elle croyait l'auteur de son dessein. Des aumônes abondantes lui prouvèrent bientôt que sa confiance n'était pas vaine; elle en reçut de publiques et de particulières, non-seulement de Soncino et des pays voisins, mais aussi de divers princes d'Italie, et notamment du duc de Mantoue, qui se montra toujours très-généreux envers elle. La bénédiction du ciel sur l'œuvre de Stéphanie fut si sensible que, dès l'année 1519, elle se trouvait dans sa maison avec trente filles qui appartenaient à des familles nobles, et qui, sous l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique, travaillaient à acquérir la perfection religieuse. La réputation de ce monastère s'étendit bientôt de tous côtés, et devint assez grande pour engager les personnes les plus illustres à le visiter. Tous ceux qui virent cette sainte maison purent se convaincre que la renommée n'avait point exagéré la sagesse de l'éducation que l'on y

recevait, et les exemples de vertu que donnaient au monde les vierges chrétiennes qui l'habitaient. Pendant que François Ier, roi de France, fut maître du Milanais, il chargea son gouverneur de Soncino d'aller visiter Stéphanie, et de lui annoncer qu'il accordait au monastère de Saint-Paul le privilége d'être exempté de tout droit et impôt. Sainte Angèle de Mérici, allant en pèlerinage au mont Varalle, passa par Soncino pour voir notre bienheureuse et ses filles spirituelles, et y eut avec elles de pieuses conférences, qui la remplirent, ainsi que ces saintes âmes, de la plus douce consolation. On raconte que Louis Sforce, duc de Milan, ayant voulu voir Stéphanie et se recommander à ses prières, se présenta à elle sous un déguisement et cachant avec soin son nom. Une inspiration divine lui fit reconnaître tout de suite ce prince; elle lui donna avec une sainte liberté les plus utiles avis, et lui prédit que, s'il n'écoutait pas patiemment les plaintes des veuves et des orphelins, le pauvre peuple crierait vers Dieu, et que lui-même perdrait ses États. Effectivement, l'an 1500, il fut fait prisonnier par les Français, au moment où il cherchait à se sauver de Novare, déguisé en soldat suisse.

La servante de Dieu n'eut pas la consolation de terminer sa course mortelle dans la maison qu'elle avait fondée. Elle prédit à ses religieuses qu'elles seraient obligées d'en sortir, et que, pour elle, elle n'y retournerait plus. En effet, au mois de novembre 1529, une armée nombreuse et indisciplinée s'approchant de Soncino, on crut prudent de faire sortir les sœurs de Saint-Paul de leur monastère, qui, étant hors des murs et sur le penchant d'une colline, se trouvait exposé aux attaques et à la licence du soldat. Stéphanie revint donc avec ses filles habiter la maison qu'elle avait d'abord occupée dans l'intérieur de la ville. Elle y tomba malade dans le courant du mois de décembre, et elle connut que sa fin était proche. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle donna, à ses religieuses et aux séculiers qui venaient en foule la visiter, un exemple admirable de résignation chrétienne, conservant au milieu des plus vives douleurs une sérénité de visage qui était l'indice certain de la paix de son âme. Chaque jour elle se confessait, se nourrissait et se fortifiait par la sainte communion qu'elle recevait avec une ferveur inexprimable. Souvent elle appelait son céleste époux et lui disait : « O mon Dieu! je désire d'être

réunie à vous, prenez mon âme, afin qu'elle puisse parfaitement vous aimer! »

Les pieux sentiments qui remplissaient le cœur de Stéphanie se manifestèrent également dans les exhortations qu'elle crut devoir adresser à ses religieuses. « Mes chères filles, leur dit-elle, je vous prie et vous supplie, par l'amour que nous a témoigné notre Dieu en mourant pour nous en croix, d'avoir continuellement devant les yeux sa sainte crainte, afin que vous ne l'offensiez jamais, et que vous observiez toujours ses commandements. Aimez, par-dessus tout, ce divin époux; fixez en lui toutes vos pensées, et mettez en lui toute votre espérance; qu'il soit votre soutien dans toutes les adversités, et recourez à lui dans toutes vos peines, parce qu'il ne vous manquera jamais. Mes filles! conservez toujours la paix du cœur; elle est un bien si agréable à Dieu, qu'il est venu du ciel en terre pour l'apporter au monde. Que cette paix repose en vous! ne permettez jamais que la haine et l'inimitié y prennent sa place. Supportez-vous les unes les autres, comme Dieu lui-même supporte nos défauts et nos transgressions; c'est ainsi que vous vous aiderez réciproquement dans la voie du Seigneur. » Enfin, le 2 janvier 1530, ainsi qu'elle l'avait prédit, elle rendit son dernier soupir, à l'âge de soixante-treize ans. Son trépas fut accompagné de miracles par lesquels Dieu se plut à manifester que la mort des saints est précieuse à ses yeux. On fit à cette vertueuse fille des obsèques honorables; mais elles le furent moins encore par la pompe que par les acclamations et les larmes du peuple qui se porta en foule à cette cérémonie.

A peine Stéphanie fut-elle morte, qu'elle reçut les honneurs que l'Église rend aux saints, non-seulement de la part des habitants de Soncino, mais de tous les pays voisins et de toutes les villes qu'elle avait visitées, et qui connaissaient ses vertus, ainsi que les choses merveilleuses qu'elle avait opérées pendant sa vie. Il se fit à sa tombe un concours extraordinaire, soit pour y obtenir des grâces, soit pour y porter des offrandes. L'autorité ecclésiastique permit de célébrer sa fête et d'exposer ses reliques à la vénération des fidèles. Enfin, l'an 1740, le pape Clément XII approuva, par son décret du 10 décembre, le culte rendu à la servante de Dieu. Quoique le monastère de Soncino soit supprimé, elle est toujours vénérée par les habitants de Soncino, qui la regardent comme

leur protectrice auprès du Tout-Puissant, et qui, plusieurs fois, ont éprouvé les effets salutaires de sa protection [1].

Le même jour, à Rome, saint Marcel, pape et martyr, qui, pour avoir confessé la foi catholique, fut, par l'ordre du tyran Maxence, d'abord frappé à coups de bâton, puis envoyé sous bonne garde panser les bêtes de charge. Il mourut dans cette pénible fonction, revêtu d'un cilice. — A Maroc, en Afrique, le martyre des saints Bérard, Pierre, Accurse, Ajut et Othon, religieux de l'ordre de Saint-François. — A Oderzo, en Italie, saint Titien, évêque et confesseur. — A Rhinocolure, en Égypte, saint Mélas, qui mourut en paix sous l'empereur Valens, après avoir souffert l'exil et d'autres peines pour la foi catholique. — A Fond, en Campanie, saint Honorat, abbé, dont le pape saint Grégoire fait mention. — A Péronne, saint Fursy, confesseur. — A Rome, sainte Priscille, qui consacra ses biens et sa personne au service des martyrs. — En Italie, la bienheureuse Jeanne, vierge de l'ordre des Camaldules, dont Pie VII approuva le culte en 1823.

XVII[e] JOUR DE JANVIER.

SAINT ANTOINE,

PATRIARCHE DES CÉNOBITES.

Vers le temps ou Paul, premier ermite, quitta sa famille, naquit à Côme, près d'Héraclée, dans la haute Egypte, l'année 251, un autre jeune homme. Sa vie a été écrite par un des plus grands génies qu'il y ait jamais eu, saint Athanase. Le jeune homme se nommait Antoine. Ses parents, Egyptiens d'origine, étaient nobles et riches; chrétiens, ils l'élevèrent chrétiennement et sous leurs yeux, de manière qu'il ne connaissait qu'eux et leur famille. Devenu adolescent, il se contenta de savoir lire et écrire sa langue maternelle, l'égyptien, et ne voulut point apprendre la littérature grecque, pour éviter la communication avec les autres jeunes

[1] Godescard, 16 janvier.

gens. Tel que le patriarche Jacob, il aimait une vie paisible à la maison, obéissait à son père et à sa mère, allait avec eux à l'église, y était attentif aux lectures et en conservait le fruit dans son cœur. Quoique ses parents fussent riches, jamais il ne les importunait pour la dépense d'une nourriture plus délicate, mais se contentait de ce qu'on lui donnait.

A la mort de son père et de sa mère, il se trouva seul avec une toute petite sœur ; il avait dix-huit ou vingt ans ; il eut soin et de la sœur et de la maison. Mais six mois n'étaient pas encore passés, qu'allant suivant sa coutume à l'église, et recueillant son esprit, il réfléchissait en marchant comment les apôtres avaient abandonné toutes choses pour suivre Jésus-Christ, et comment ceux dont il est parlé dans les Actes vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, et quelle est l'espérance qui leur est réservée dans le ciel. Plein de ces pensées, il entra dans l'église au moment même qu'on lisait l'évangile où le Seigneur dit à un riche : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et viens et suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel. » Antoine regarda comme envoyé de Dieu ce ressouvenir des saints, et la lecture de l'évangile comme faite pour lui. Aussitôt qu'il fut sorti de l'église, il distribua à ses voisins, afin qu'ils n'eussent rien à démêler avec lui ni avec sa sœur, tous les héritages qu'il avait de son patrimoine, qui étaient cent cinquante de nos arpents, très-fertiles et très-agréables. Quant à ses meubles, il les vendit tous, et, ayant tiré une somme notable, il donna cet argent aux pauvres, à la réserve de quelque peu qu'il retint pour sa sœur.

Etant une autre fois entré dans l'église, et entendant le Seigneur qui dit dans l'évangile : « Ne vous inquiétez point du lendemain, » il ne demeura pas davantage ; mais, étant sorti, il donna aux pauvres ce qui lui restait et confia sa sœur à quelques vierges chrétiennes de sa connaissance, afin qu'elle fût élevée dans un parthénon ou couvent de vierges ; puis, devant la maison, il embrassa la vie ascétique, veillant sur lui-même et gardant une très-grande tempérance. Car il n'y avait pas encore en Egypte de monastères nombreux comme plus tard, et aucun moine ne connaissait encore le grand désert, mais chacun d'eux s'exerçait à la vie ascétique, tout seul, non loin de son bourg.

Près de celui d'Antoine, était un vieillard qui s'exerçait à la vie solitaire depuis sa jeunesse ; l'ayant vu, il fut touché d'une louable émulation et commença premièrement à demeurer aussi hors du bourg. Mais, si on lui parlait de la ferveur de quelque autre, il allait à sa découverte comme une industrieuse abeille, et il ne s'en retournait point qu'il ne l'eût vu et reçu de lui quelque provision pour s'avancer dans le chemin de la vertu. Fixé là au commencement, il équilibra tellement son esprit, qu'il ne pensait plus ni aux biens de ses parents, ni à ses proches, mais s'appliquait tout entier à la perfection de la vie ascétique. Il travaillait des mains, sachant qu'il est écrit : Que celui qui ne travaille point ne doit point manger ; et, ne retenant que ce qu'il lui fallait pour vivre, il donnait le reste aux pauvres. Il priait continuellement, ayant appris qu'il faut prier sans cesse. Car il était si attentif à la lecture, que rien de ce qui était écrit ne tombait par terre, mais il retenait tout, et sa mémoire lui servait ensuite de livres.

Par cette manière de vivre, Antoine se faisait aimer de tous ; il était sincèrement soumis à ces hommes de ferveur qu'il allait visiter, et remarquait en quelle vertu chacun d'eux excellait : l'humeur agréable de l'un, l'assiduité à prier dans l'autre ; le calme imperturbable de celui-ci, l'humanité de celui-là ; les veilles d'un tel, et dans tel autre l'amour de l'étude ; il admirait la patience des uns, les jeûnes et les austérités de quelques autres qui n'avaient pour lit que la terre ; il observait la douceur de celui-ci, la longanimité de celui-là, leur piété à tous pour Jésus-Christ et leur charité entre eux. Rempli de toutes ces images, il retournait dans sa solitude, où repassant les vertus qu'il avait vues séparées en tant de personnes, il s'efforçait de les rassembler en lui seul. Il n'eut jamais aucune contestation avec ceux de son âge, si ce n'est pour ne paraître pas le second dans les exercices de la vertu, et, cela même, il le faisait de manière à ne contrister pas un, mais à leur donner de la joie à tous. Aussi tous les amis du bien qui étaient dans la bourgade, l'appelaient le bien-aimé de Dieu, et le saluaient, les uns du nom de fils, les autres du nom de frère.

Mais l'ennemi du bien, ne pouvant souffrir ce zèle en un jeune homme, l'attaqua par diverses tentations. D'abord il lui mit devant les yeux les biens qu'il avait quittés, le soin qu'il devait prendre de sa sœur, sa noblesse, le désir de la gloire, les plaisirs de la

vie. D'un autre côté, il lui représentait d'extrêmes difficultés dans le chemin de la vertu : la faiblesse de son corps, la longueur de la vie et un nuage épais de diverses autres pensées. Antoine les ayant dissipées par sa foi et par ses prières continuelles, le démon l'attaqua violemment par des pensées et des fantômes impurs, dont il le tourmentait jour et nuit. Mais Antoine les surmonta par la foi, les prières, les jeûnes, par la considération de la noblesse que Jésus-Christ nous a donnée, de la spiritualité de l'âme et des peines de l'enfer. Finalement, le démon vaincu se présenta à lui sous la forme d'un enfant noir, en disant : « J'en ai trompé un grand nombre, j'en ai renversé beaucoup, mais en m'attaquant à toi, je me suis trouvé sans force.—Qui es-tu, lui demanda Antoine, pour me parler de la sorte?—C'est moi, répondit l'autre d'une voix lamentable, c'est moi qui use envers les jeunes gens d'excitations impures ; je m'appelle l'esprit de fornication. C'est moi qui t'ai obsédé si souvent, et que chaque fois tu as repoussé.» Antoine rendit grâces à Dieu, et dit : « Tu es donc bien méprisable ; tu as l'esprit noir, et tu es faible comme un enfant. Aussi n'aurai-je plus aucun souci de toi ; car le Seigneur est mon aide, et je mépriserai mes ennemis. »

Bien loin de se relâcher après cette première victoire, Antoine augmenta ses austérités. Il veillait tellement, que souvent il passait la nuit entière sans dormir. Il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil ; quelquefois de deux en deux jours, et souvent de quatre en quatre. Sa nourriture était du pain et du sel, et il ne buvait que de l'eau. Pour la chair et le vin, c'était déjà l'usage établi chez tous les autres solitaires de s'en abstenir. Son lit n'était qu'une natte ; mais, le plus souvent, il couchait sur la terre nue. Jamais il ne s'oignait d'huile ; ce qui était une grande austérité dans ce pays. Il disait que les solitaires devaient se proposer pour modèle le prophète Elie.

L'Egypte était pleine de sépulcres, qui étaient des bâtiments considérables. Antoine en choisit un des plus éloignés du bourg, où il alla s'enfermer, après avoir prié un de ses amis de lui apporter du pain de temps en temps. Le démon, accompagné d'une multitude des siens, l'y vint attaquer de nuit, et le battit de telle sorte qu'il le laissa étendu par terre, sans pouvoir parler et sentant des douleurs excessives. Le lendemain, son ami vint comme

à l'ordinaire, lui apporter du pain. Ayant ouvert la porte et le voyant étendu comme mort, il le porta à l'église du bourg, où il le mit à terre ; et plusieurs de ses parents et de ses voisins, le croyant mort, vinrent s'asseoir auprès de lui. Sur le minuit, Antoine s'éveilla et les vit tous endormis, hors son ami seul. Il lui fit signe d'approcher, et le pria de le reporter dans son sépulcre, sans éveiller personne ; ce qu'il fit. Et Antoine, ayant refermé la porte, continua d'y demeurer seul. Ne pouvant se soutenir à cause des coups qu'il avait reçus, il priait couché et défiait le démon. Alors, il entendit un si grand vacarme, que tout le bâtiment en fut ébranlé ; les démons, comme ayant ouvert les quatre murailles de la chambre, parurent y entrer en foule sous diverses formes de bêtes affreuses : de lions, d'ours, de léopards, de taureaux, de loups, de scorpions, d'aspics et d'autres serpents, chacun poussant son cri et s'élançant sur lui avec furie. Antoine, bien que percé de coups, demeura ferme et continua de les mépriser. Enfin, levant les yeux, il vit le toit comme s'ouvrir et un rayon de lumière qui venait à lui ; les démons disparurent, ses douleurs cessèrent et le bâtiment se trouva dans son entier. Antoine dit : « Où étiez-vous, Seigneur, et pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement ? Une voix répondit : J'étais ici même ; mais je voulais être spectateur de ton courage : puisque tu as résisté, je t'assisterai toujours et te rendrai célèbre par toute la terre. » Antoine se leva pour prier, et sentant en lui plus de force qu'il n'en avait auparavant, il partit dès le lendemain pour aller dans le désert. Il avait environ trente-cinq ans.

Il alla trouver le vieillard qui avait été son premier maître, et le pria de venir habiter le désert avec lui. L'autre s'excusa sur son âge et sur ce que ce n'était point encore la coutume. Antoine partit aussitôt pour la montagne. Dans le chemin, il crut voir un grand plat d'argent : il s'arrêta et dit en le regardant : « D'où vient un plat en ce désert ? Ce n'est point un chemin battu ; ce plat est trop grand pour être tombé sans qu'on s'en soit aperçu et sans qu'on soit venu le chercher. C'est un artifice du démon ; mais tu ne ralentiras point par là l'ardeur qui me pousse. Que ton argent périsse avec toi ! » Il n'eut pas achevé ces paroles que le plat s'évanouit comme de la fumée.

Antoine, continuant son chemin, y vit répandue une grande

quantité d'or, non plus imaginaire, mais réel, soit que l'ennemi le lui fît voir, ou bien un ange pour l'éprouver. Antoine passa sur cet or comme sur un feu, et, sans se retourner, prit sa course, afin de n'en remarquer pas même la place. Il arriva donc à la montagne, où, ayant trouvé, au côté oriental du Nil, un vieux château abandonné depuis longtemps et plein de reptiles, il s'y arrêta et y établit sa demeure. Aussitôt tous ces animaux s'enfuirent, comme si on les en eût chassés ; il ferma l'entrée et fit provision de pain pour six mois ; car, en Thébaïde, on en faisait de tel, et qui durait même une année entière sans se corrompre ; il y avait de l'eau dans l'intérieur de cette forteresse. Il demeura seul dans ce monastère, sans en sortir et sans voir personne de ceux qui y vinrent.

Il vécut longtemps de cette sorte, recevant seulement deux fois l'année du pain qu'on lui jetait de dessus le toit. Ceux de ses amis qui venaient le visiter, étant contraints, à cause qu'il ne les laissait pas entrer, de passer souvent au dehors les jours et les nuits, ils entendaient au dedans comme des troupes de gens qui murmuraient, qui faisaient grand bruit et qui criaient avec des voix lamentables : « Retire-toi d'un lieu qui nous appartient; qu'as-tu à faire dans le désert? tu ne résisteras pas à nos attaques. » Ses amis croyaient d'abord que c'étaient des hommes qui, étant descendus avec des échelles, disputaient contre lui; mais ayant regardé par une fente, et ne voyant personne, ils conclurent que c'étaient des démons; et, saisis de frayeur, ils appelaient Antoine, qui ne témoignait pas moins de charité pour eux que de mépris pour les démons. Ses amis venaient ainsi continuellement le voir ; et croyant le trouver mort, ils l'entendaient qui chantait ce psaume : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ; et que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face ! »

Après qu'il eut été ainsi enfermé pendant vingt ans, plusieurs, désirant avec ardeur imiter sa manière de vivre, et ses amis voulant à toute force rompre sa porte, il sortit comme d'un sanctuaire où il s'était consacré à Dieu et rempli de son esprit, et se montra pour la première fois, hors du château à ceux qui venaient à lui. Ils furent remplis d'étonnement de voir son corps dans le même état, ni grossi, manque d'exercice, ni atténué par tant de jeûnes et de combats contre les démons ; il était tel qu'ils l'avaient connu

avant sa retraite. Son âme était tranquille, ni abattue de tristesse, ni dissipée par la joie ; il ne fut ni troublé de voir une si grande multitude, ni réjoui des compliments qu'il recevait; mais il était égal en tout, comme gouverné par la raison, et ferme dans son état naturel. Dieu guérissait par lui plusieurs malades, délivrait plusieurs possédés, et donnait tant de grâce à ses paroles, qu'il consolait les affligés et réconciliait ceux qui étaient mal ensemble, leur disant à tous qu'il n'y a rien dans le monde de préférable à l'amour de Jésus-Christ. Il persuada ainsi à plusieurs d'embrasser la vie solitaire : ce qui fut cause que tant de monastères s'établirent dans les montagnes, et que le désert fut peuplé de moines. Les uns demeurèrent près de lui, à l'orient du Nil ; les autres à l'occident, vers la ville d'Arsinoé.

L'obligation de visiter ses disciples l'ayant engagé à traverser un canal qui était plein de crocodiles, il se mit en prières et le passa sans que ni lui ni aucun de ceux qui l'accompagnaient reçût le moindre mal. Etant retourné à son monastère, il continua les mêmes travaux. Ses fréquentes exhortations augmentaient la ferveur de ceux qui avaient déjà embrassé la vie monastique, et portaient plusieurs autres à l'embrasser ; et ainsi, par l'attrait de ses paroles, il se fit plusieurs monastères, qu'il gouvernait tous comme leur père. Un jour entre autres, comme ils étaient tous assemblés autour de lui, il leur fit un grand discours en sa langue égyptienne, les exhortant à ne compter pour rien leurs travaux passés, et leur découvrant les divers artifices des démons et les moyens de les vaincre. Il leur cita dans cette vue plusieurs faits qui lui étaient arrivés à lui-même, entre autres celui-ci : « Un jour on frappait à ma porte. Etant sorti, j'aperçus quelqu'un d'une haute stature. Lui ayant demandé qui il était, il répondit : « Je suis Satan.—Qu'as-tu donc ici à faire? lui répliquai-je. Il dit : Pourquoi les moines et les autres chrétiens m'accusent-ils à tort ? pourquoi me maudire à toute heure? Je lui répondis : Mais pourquoi les molestes-tu ?—Ce n'est pas moi qui les moleste, reprit-il, ce sont eux-mêmes. Car moi je suis devenu impuissant. N'ont-ils pas lu : Les armes de l'ennemi ont défailli à jamais, vous lui avez enlevé les villes ? En effet, je n'ai plus ni lieu, ni armes, ni cité. Il y a des chrétiens partout ; le désert même est rempli de moines. Qu'ils prennent garde à eux, et qu'ils ne me maudissent pas sans sujet.—

Admirant alors la grâce du Seigneur, je dis : Tu es toujours menteur, et jamais tu ne dis la vérité; toutefois dans ce moment tu dis vrai malgré toi. Le Christ, par son avénement, t'a rendu sans force, il t'a terrassé et dépouillé. Dès qu'il entendit le nom du Sauveur, il disparut, ne pouvant supporter les tourments du feu que ce nom seul lui faisait souffrir.

Antoine concluait de ces exemples, qu'il ne fallait pas avoir peur de Satan ni des siens. Les solitaires l'écoutèrent avec joie et avec admiration, et se sentirent animés d'un nouveau courage. Il y en avait un grand nombre dans les montagnes qui passaient leur vie à chanter, à étudier, à jeûner, à prier, à se réjouir dans l'espérance des biens éternels ; à travailler pour pouvoir donner l'aumône, conservant entre eux la charité et l'union. C'était véritablement une région habitée par la piété et la justice. Il n'y avait là personne qui fît tort à autrui, ni qui en reçût ; on n'y entendait point la voix de l'exacteur ; tous n'avaient qu'un désir, de s'avancer dans la vertu. A la vue de ces monastères et de ces moines, on pouvait s'écrier de nouveau : Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob ! que vos tentes sont belles, ô Israël ! Comme des vallons ombragés, comme un paradis sur le fleuve, comme des tentes qu'a dressées le Seigneur lui-même [1].

La persécution de Maximin fit sortir saint Antoine de son monastère. Il suivit à Alexandrie les martyrs que l'on y conduisait de toutes parts. Il disait : « Allons aussi combattre ou voir les combattants. » Quelque désir qu'il eût du martyre, il ne voulut pas se livrer lui-même ; mais il servait les confesseurs dans les mines où ils travaillaient et dans les prisons. Il prenait grand soin d'encourager devant les tribunaux ceux qui y étaient appelés, et, après qu'ils avaient confessé, il les accompagnait jusqu'à l'exécution. Le juge, voyant la fermeté d'Antoine et de ceux qui l'accompagnaient, défendit à aucun moine de paraître dans les jugements ou de séjourner dans la ville. Tous les autres se cachèrent ce jour-là ; mais Antoine méprisa tellement cette ordonnance, que, le lendemain, il se mit en un lieu élevé, ayant lavé exprès son habit de dessus, qui était blanc, afin qu'il parût davantage. Il se présenta ainsi au juge, comme il passait avec sa suite, et fut sensiblement

[1] Athan., *Vita S. Ant.*

affligé de n'avoir pas souffert le martyre ; mais Dieu le réservait pour l'instruction commune des chrétiens, et particulièrement des ascètes. Après la mort de saint Pierre d'Alexandrie, le fort de la persécution étant passé, il retourna dans son monastère, avec la résolution de n'en plus sortir et de n'y laisser entrer personne ; mais on ne l'y laissa point tranquille.

Un commandant de troupes, nommé Martinien, dont la fille était tourmentée du démon, ne cessa un jour de frapper à sa porte en lui criant de venir et de prier pour elle. Antoine, sans ouvrir, mais regardant par le haut, lui dit : « O homme ! pourquoi criez-vous à moi ? Je suis un homme comme vous. Si vous croyez, priez Dieu, et il vous sera fait. » L'autre crut aussitôt, pria le Christ et trouva sa fille guérie. Beaucoup d'autres malades vinrent l'importuner et furent guéris de même. Craignant de succomber à la vaine gloire ou d'être trop estimé, il voulut se retirer dans la haute Thébaïde pour y vivre inconnu. Mais une voix d'en haut lui apprit qu'il y aurait encore plus de peines, et que, pour trouver le repos, il devait aller au fond du désert. « Et qui m'enseignera le chemin ? demanda-t-il. » Aussitôt la voix lui montra des Sarrasins qui allaient de ce côté-là ; il les joignit et les pria de lui permettre d'aller en leur compagnie dans le désert ; ils le lui accordèrent volontiers.

Ayant marché avec eux trois jours et trois nuits, il vint à une montagne très-haute, au bas de laquelle coulait une eau douce, limpide et très-fraîche ; autour était une plaine avec quelques palmiers négligés. Il prit ce lieu en affection, et, ayant accepté quelques pains de ses compagnons de voyage, il y demeura seul, le regardant comme sa maison. Les Sarrasins y repassaient exprès et lui apportaient avec plaisir du pain ; il recevait encore quelque petit soulagement des palmiers. Cette montagne, nommée Colzim ou le mont Saint-Antoine, est à une journée de la mer Rouge. Les frères ayant appris le lieu de sa retraite, eurent soin de lui envoyer du pain. Pour leur épargner cette peine, il les pria de lui apporter une bêche et une hache avec un peu de blé. Il laboura un petit terrain autour de la montagne, et, l'arrosant au moyen de sa fontaine, il l'ensemença. Il recueillit ainsi tous les ans de quoi faire son pain, avec la satisfaction de n'être à charge à personne ; il planta même des légumes, pour servir de rafraîchisse-

ment à ceux qui venaient le visiter. Au commencement, les bêtes du désert, habituées à venir boire, lui dérangeaient ses semailles. Il en saisit une avec douceur, et leur dit à toutes : « Pourquoi me faites-vous du dommage, moi qui ne vous en fais point? Allez-vous-en, et, au nom du Seigneur, n'approchez plus d'ici. » Et, comme effrayées par ce commandement, elles n'approchèrent plus. Comme il devenait vieux, les frères lui demandèrent la permission de lui apporter tous les mois des olives, des légumes et de l'huile. Il leur donnait, en récompense, des corbeilles qu'il travaillait lui-même. Eux entendaient souvent un grand tumulte de voix et comme un bruit d'armes, et voyaient la nuit la montagne pleine de bêtes farouches, tandis qu'il était en prières. Car il soutint dans ce désert de terribles tentations.

Étant prié un jour par les moines de descendre de la montagne pour les aller voir, il partit avec eux, faisant porter sur un chameau de l'eau et du pain. Car tout ce désert est sec, et il n'y a de l'eau potable que dans cette montagne seule où était son monastère. L'eau leur manqua dans la route, par une chaleur extrême ; ils en cherchèrent de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus marcher, ils se couchèrent par terre, laissant aller le chameau à l'aventure. Le saint vieillard, pénétré de douleur de les voir en ce péril, s'écarta un peu en soupirant, et se mit à prier à genoux et les mains étendues. Aussitôt le Seigneur fit sortir de l'eau de l'endroit où il s'était mis en prière ; ils en burent tous et reprirent haleine, remplirent leurs outres, cherchèrent le chameau et le trouvèrent attaché à une pierre, où sa corde s'était accrochée par hasard. ils achevèrent ainsi heureusement leur voyage. Antoine étant arrivé aux monastères de Pisper, il y fut reçu comme un père, et sentit une grande joie de voir la ferveur des moines, et sa sœur qui avait vieilli dans la virginité et conduisait d'autres vierges. Après quelques jours, il retourna à la montagne, où plusieurs continuaient de l'aller trouver, pour recevoir ses instructions ou la guérison de leurs maladies.

Parmi ces visiteurs, se trouvèrent un jour deux philosophes païens. Antoine s'avança et, leur parlant par interprète, il leur dit : « Pourquoi, ô philosophes ! vous fatiguez-vous tant à chercher un insensé? » Eux ayant répondu qu'ils ne le croyaient point insensé, mais au contraire très-sage, il leur répliqua : « Si vous venez

chercher un insensé, votre peine est inutile ; et si vous me croyez sage, devenez comme moi. Car si j'étais allé vous trouver, je vous imiterais ; or je suis chrétien. » Ils se retirèrent tout étonnés. D'autres, croyant se moquer de ce qu'il n'avait pas étudié, il leur dit : « Que vous en semble ? lequel est le premier, le bon sens ou les lettres ; lequel est la cause de l'autre ? — C'est, dirent-ils, le bon sens qui est le premier et qui a trouvé les lettres. — Donc, reprit Antoine, les lettres ne sont pas nécessaires à qui a le sens droit. » Ils s'en allèrent surpris de la sagesse de cet ignorant ; car il n'était point agreste pour avoir vieilli dans la montagne, mais agréable et civil, et ses discours étaient assaisonnés d'un sel tout divin.

D'autres philosophes étant venus lui demander raison de notre foi au Christ et de notre vénération pour sa croix, afin d'en faire des risées, Antoine eut pitié de leur ignorance, et, après avoir réfléchi un moment, leur dit par son interprète : « Lequel est le plus beau, ou de confesser la croix ou d'attribuer des adultères et des sodomies à vos dieux ? Ce que nous disons est une marque de courage et une preuve du mépris de la mort ; ce que vous dites, sont des passions d'ignominie. » Après avoir développé ces idées et d'autres avec beaucoup de grâce et de force : « Comment, dit-il, vous moquant de la croix, n'admirez-vous pas la résurrection ? car ceux qui ont parlé de l'une ont écrit de l'autre. Pourquoi, parlant sans cesse de la croix, ne dites-vous mot ni des morts qui ressuscitent, ni des aveugles qui recouvrent la vue, ni des paralytiques et des lépreux qui sont guéris, ni de tant d'autres miracles qui nous démontrent le Christ, non plus seulement l'homme, mais Dieu ? Vous me semblez tout à fait injustes envers vous-mêmes, de n'avoir pas lu nos Écritures. Lisez-les, et vous verrez que les choses opérées par le Christ démontrent qu'il est Dieu, venu en ce monde pour le salut des hommes. Mais vous-mêmes, dites-nous pareillement ce qui vous regarde. Que direz-vous de ces bêtes brutes, si ce n'est des choses brutales et cruelles ? Que si vous me répondez que ce sont là des mythes, et que, par vos allégories, vous fassiez de Proserpine la terre, de Vulcain le feu, de Junon l'air, d'Apollon le soleil, de Diane la lune, de Neptune la mer, vous n'en adorez pas plus pour cela Dieu même, vous n'en servez pas moins la créature au lieu du créateur. Que si la création

vous paraît belle, vous deviez vous en tenir à l'admiration et non pas la déifier, pour ne point transporter à l'ouvrage l'honneur de l'ouvrier. Que répondez-vous donc à cela, pour que nous puissions voir si la croix est digne de risée? »

Ces philosophes ne sachant que répliquer, et se tournant de côté et d'autre, Antoine se mit à sourire et leur dit : « Ces choses sont si claires, que, pour en être convaincu, il suffit de les voir. Mais vous voulez des démonstrations. Eh bien donc! dites-moi, qu'est-ce qui nous donnera une connaissance plus certaine de Dieu? une démonstration en paroles, ou la foi qui se démontre elle-même par ses œuvres? Ils répondirent que c'était une pareille foi. C'est bien répondre, dit le saint; or, voyez maintenant la différence : nous nous appuyons sur la foi au Christ, vous sur des logomachies sophistiques. Eh bien! vos idoles croulent, et notre foi s'étend partout. Avec tous vos syllogismes, vous ne persuadez pas une âme de passer du christianisme à l'hellénisme; et nous, en prêchant la foi au Christ, nous ruinons toute votre superstition, tout le monde reconnaissant que le Christ est Dieu et Fils de Dieu. Avec tout votre savoir-faire, vous ne pouvez empêcher la doctrine du Christ; et nous, au seul nom de ce Crucifié, nous mettons en fuite les démons, que vous craignez comme des dieux : où l'on fait le signe de la croix, la magie perd toute sa force, et le venin son pouvoir de nuire. Dites-moi, s'il vous plaît, où sont maintenant vos oracles? où sont ces charmes des Égyptiens? où sont ces spectres de vos enchanteurs? Quand est-ce que toutes ces choses ont cessé et perdu leur force, sinon quand la croix du Christ a paru? Est-ce donc elle qui est digne de risée, ou plutôt les choses qu'elle abolit et dont elle fait voir la faiblesse?

«Voici qui n'est pas moins admirable. On n'a jamais persécuté votre religion : les hommes, au contraire, l'honorent dans toutes les villes; mais on persécute les chrétiens. Et cependant notre religion ne laisse pas de croître et de fleurir aux dépens de la vôtre. Malgré les acclamations des peuples, qui lui font comme un rempart, la vôtre s'en va en ruine; tandis que la foi et la doctrine du Christ, tournées en dérision par vous, et souvent persécutées par les rois, ont rempli l'univers. Quand jamais a-t-on vu resplendir à ce point et la connaissance de Dieu, et la pratique de la tempérance, et la virginité, et le mépris de la mort, sinon depuis que

la croix du Christ a paru? Nul n'en doutera, s'il regarde dans l'Eglise tant de martyrs méprisant la mort pour l'amour du Christ, tant de Vierges qui, pour l'amour du Christ, conservent leurs corps purs et sans tache. Voilà certes des preuves suffisantes que la foi chrétienne est la seule religion véritable.

« Mais pourquoi tant de paroles? Voici des personnes tourmentées des démons. Guérissez-les par vos syllogismes ou par tel autre moyen que vous voudrez, ou même par la magie, en invoquant vos idoles. Que si vous ne le pouvez pas, cessez de nous combattre, et vous verrez la puissance de la croix du Christ. » Ayant ainsi parlé, il invoqua le Christ sur les possédés, les marqua du signe de la croix deux et trois fois. Aussitôt ces hommes se levèrent avec un sens rassis et rendant grâces. Les philosophes restèrent stupéfaits et de la sagesse du vieillard, et du miracle qu'il venait de faire. Sur quoi il il leur dit : « Pourquoi vous étonnez-vous? Ce n'est pas nous qui l'avons fait, mais le Christ, qui opère ces choses par ceux qui croient en lui. Croyez-y vous-mêmes et vous le verrez. » Ils l'admirèrent encore en ceci, et, l'ayant salué, ils se retirèrent en confessant qu'ils avaient beaucoup profité de l'avoir vu [1].

Plus tard les ariens, qui persécutaient saint Athanase, se vantaient qu'Antoine était de leur sentiment. Alors, à la prière des évêques et de tous les fidèles, le patriarche des solitaires descendit de la montagne, et, étant entré dans la ville d'Alexandrie, il excommunia les ariens, disant que c'était la dernière hérésie, celle qui précéderait l'Antechrist. Il enseignait au peuple que le Fils de Dieu n'est point une créature, ni fait de rien, mais éternel, de la substance du Père, son Verbe et sa sagesse. « N'ayez donc, disait-il, aucune communication avec les impies ariens. Vous êtes chrétiens : eux, qui disent que le Fils de Dieu est une créature, ne diffèrent en rien des païens, adorant la créature au lieu du créateur. » Tout le peuple se réjouissait de lui entendre anathématiser l'hérésie; on accourait en foule pour le voir; les païens mêmes et leurs sacrificateurs venaient à l'église en disant : Nous désirons voir l'homme de Dieu, car tous le nommaient ainsi, et, par ses prières, Dieu délivra plusieurs possédés et guérit plusieurs alié-

[1] Athan., *Vita Antonii.*

nés d'esprit. Beaucoup de païens demandaient au moins de toucher le saint vieillard, persuadés qu'ils étaient d'en recevoir quelque avantage; et, dans ce peu de jours, il se fit plus de chrétiens qu'il ne s'en serait fait en une année. Quelques-uns, croyant que la foule pourrait l'importuner, voulaient faire retirer tout le monde; il leur dit sans s'émouvoir : « Ils ne sont pas en plus grand nombre que les démons avec qui nous combattons sur la montagne. » Comme il s'en retournait, accompagné de plusieurs personnes et de saint Athanase lui-même, lorsqu'ils furent à la porte de la ville, une femme criait derrière lui : « Demeurez, homme de Dieu, ma fille est cruellement tourmentée par le démon; demeurez, je vous prie, de peur que je n'expire moi-même à force de courir. » On le pria d'arrêter, et il le fit volontiers. La femme s'approcha : sa fille se jetait par terre; mais Antoine ayant prié et nommé Jésus-Christ, le démon sortit et la fille se leva guérie. La mère bénissait le nom de Dieu, tous lui rendaient grâces, et Antoine partit avec joie, retournant à la montagne comme à sa maison[1].

L'empereur Constantin lui écrivit, avec ses deux fils Constance et Constant, le traitant de père et lui demandant une réponse. Antoine, sans s'émouvoir quand il reçut ces lettres, appela les moines et leur dit : « Ne vous étonnez pas si un empereur vous écrit, ce n'est qu'un homme; étonnez-vous plutôt de ce que Dieu a écrit une loi pour les hommes, et nous a parlé par son propre Fils. » Il ne voulut pas même recevoir ces lettres, disant qu'il ne savait pas y répondre. Mais les moines lui ayant représenté que les empereurs étaient chrétiens, et qu'ils pourraient se scandaliser comme étant méprisés, il permit qu'on les lût et y fit réponse, donnant aux empereurs des avis salutaires; de ne pas faire grand cas des choses présentes, mais de penser plutôt au jugement futur; de considérer que Jésus-Christ est le seul roi véritable et éternel; enfin, il les priait d'être humains, d'avoir soin de la justice et des pauvres.

Antoine avait quatre-vingt-dix ans, lorsque Dieu lui fit connaître saint Paul, premier ermite, en la manière que nous avons vue dans la vie de ce dernier, au quinzième jour de ce mois. Un

[1] Athan., *Vita Antonii*.

autre sujet de grande consolation pour saint Antoine, était les nouvelles qu'il apprenait de temps en temps de saint Hilarion, son disciple en Palestine. Il lui écrivait et recevait avec joie de ses lettres. Et quand il venait à lui des malades du côté de la Syrie : « Pourquoi, disait-il, vous êtes-vous fatigués à venir si loin, puisque vous avez là mon fils Hilarion? »

Antoine mourut le 17 janvier 356, à l'âge de cent cinq ans, aussi fervent, aussi exact et en même temps aussi bien portant que dans sa jeunesse. D'après ses ordres, deux de ses disciples l'enterrèrent dans un lieu qui n'était connu que d'eux seuls. Il avait peur qu'on n'embaumât son corps et qu'on ne le gardât dans les maisons, suivant l'ancien usage de l'Égypte, qu'il improuvait beaucoup. Il légua en mourant l'une de ses melotes ou peaux de brebis à saint Athanase, l'autre à Sérapion, évêque de Thmouis, et son cilice à ses deux disciples. Ses dernières paroles furent : « Adieu, mes enfants, Antoine s'en va et n'est plus avec vous.» Quelques mois auparavant il était allé, selon sa coutume, voir les moines qui étaient dans la montagne extérieure, et il leur dit : « C'est ici ma dernière visite, et je suis bien trompé si nous nous revoyons jamais en cette vie. Il est temps que je m'en aille, puisque j'ai près de cent cinq ans. » A ces mots ils pleuraient et embrassaient le saint vieillard, qui leur parlait avec joie, comme quittant un pays étranger pour retourner à sa patrie. Il les exhortait à ne point se décourager dans leurs pénibles exercices, mais à vivre comme devant mourir chaque jour. Il leur recommandait aussi de s'éloigner des méléciens et des ariens. « Et ne vous troublez pas, ajouta-t-il, pour voir les juges à leur tête; cette puissance mortelle et imaginaire passera bientôt[1]. »

SAINT SULPICE,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Saint Sulpice de Bourges, second du nom, surnommé le Dé-

[1] Athan., *Vita Antonii*.

bonnaire, pour le distinguer d'un autre saint Sulpice de Bourges, surnommé le Sévère, était issu d'une noble famille. Dès sa jeunesse, il montra une tendre affection pour la prière et un grand amour pour la chasteté. Saint Austrégisile de Bourges ne tarda pas de l'engager dans son clergé, avec la permission du roi Théodoric. Sur la renommée de ses vertus, Clotaire II lui donna la charge d'abbé dans ses armées. Car les rois des Francs menaient avec eux à la guerre des clercs ou des moines, pour faire l'office divin dans le camp. Ce prince eut personnellement à s'en féliciter. Car, étant tombé dangereusement malade, on eut recours aux prières de Sulpice, qui garda un jeûne rigoureux pour obtenir sa guérison. Cependant, au bout de cinq jours, comme le mal paraissait empirer et qu'il n'y avait presque plus d'espérance, on pressa Sulpice de prendre quelque nourriture. Il répondit : « Je ne mangerai que le septième jour, et je le ferai avec le roi. » En effet, Clotaire ayant été subitement guéri, fit appeler Sulpice et le fit manger à sa table, pour lui témoigner sa reconnaissance.

Saint Austrégisile étant mort le 20 mai 624, il y eut des brigues pour l'élection de son successeur. Un des principaux citoyens de Bourges ayant gagné quelques voix à prix d'argent, se rendit à la cour, pour obtenir, par des présents considérables, le consentement du roi Clotaire. Le roi en fut d'abord ébloui. Mais la reine lui rappela le mérite et les services de Sulpice, en faveur duquel on présentait un acte d'élection d'autant plus canonique qu'il n'était pas accompagné de présents. Ordonné ainsi évêque de Bourges, Sulpice surpassa même la sainteté de ses plus illustres prédécesseurs. Aux travaux des fonctions épiscopales, il joignait les austérités des solitaires les plus mortifiés, ne couchant que sur un cilice, jeûnant continuellement et donnant à l'instruction de son peuple le temps qu'il n'employait pas à la prière. Il prêchait souvent, ne cherchant que la conversion, et non les applaudissements de ses auditeurs. Ses discours, soutenus de ses exemples et de ses miracles furent si efficaces, qu'ils convertirent les juifs établis à Bourges ; et il eut la consolation de les baptiser presque tous. Ceux qui demeurèrent opiniâtres se retirèrent ailleurs.

La vertu principale de Sulpice était la charité. Dans un temps

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

de famine et de froid extrême, un enfant exténué de faim se jeta à ses pieds, en le priant d'avoir pitié de lui. Le saint le recommande instamment à son maître d'hôtel, qui promet d'en avoir grand soin. Mais occupé de choses et d'autres, il le perd de vue quelques moments. Transi de froid, le pauvre enfant se traîne près du four aux bains et y expire. Le maître d'hôtel le cherche inutilement, et, quand Sulpice lui en demande des nouvelles, il avoue, à sa confusion, qu'il l'a perdu. Aussitôt le saint, entré dans sa cellule, se prosterne à terre, verse un torrent de larmes et implore la miséricorde de Dieu, comme s'il était lui-même coupable d'homicide. Dans l'intervalle, le domestique chargé de chauffer le four aux bains, ayant trouvé le cadavre de l'enfant, l'apporte aux pieds du pontife, qui redouble ses prières, ses larmes et ses gémissements, jusqu'à ce qu'il l'ait rendu à la vie. Cet enfant vécut ensuite plusieurs années avec l'auteur qui a écrit la vie de saint Sulpice.

Une autre fois, pendant la nuit, un voleur s'introduisit dans le garde-manger du saint homme. Mais au moment de sortir il ne trouva plus d'issue. Sulpice envoya deux serviteurs pour le prendre et le lui amener. Mais il leur échappa des mains et se jeta dans un puits très-profond, pour se soustraire aux regards de la multitude qui était accourue. Toutefois, en tombant dans le gouffre, il implora le bienheureux évêque, qui accourut aussitôt, fit descendre un domestique dans le puits. Le voleur, retiré de là sain et sauf, se prosterna aux pieds du saint, implorant le pardon de son crime. Sulpice le lui accorda sur-le-champ, lui donna de plus ce dont il avait besoin, lui recommandant de demander à l'avenir, au lieu de prendre, et disant qu'il aimait mieux lui faire des présents que d'être volé par lui [1]. Cet aimable saint mourut l'année 644.

Le même jour, à Langres, les trois saints jumeaux Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, qui reçurent la couronne du martyre avec leur aïeule Léonille, sous l'empereur Marc-Aurèle. — A Rome, l'invention des saints martyrs Diodore, prêtre, Marien, diacre, et leurs compagnons. Comme ils

[1] *Acta SS.*, 17 jan.

célébraient la fête des martyrs, dans une sablonnière, au temps du pape saint Étienne, les persécuteurs de la foi en ayant fermé la porte, firent tomber sur eux une grande quantité de terre dont ils furent accablés; et par là ils méritèrent de parvenir eux-mêmes à la gloire du martyre. — A Rome, au monastère de Saint-André, les saints moines Antoine, Mérule et Jean, dont le pape saint Grégoire fait mention dans ses écrits.

XVIIIe JOUR DE JANVIER.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME.

Rome était la capitale du monde, en particulier de l'Occident. Pierre y fonde l'Église romaine et y place sa chaire, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son siége. Alexandrie était la capitale de l'Égypte et du Midi : Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une église en son nom. Et ces trois églises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant, qu'au cinquième siècle, un empereur et un concile œcuménique, l'empereur Marcien et le concile de Chalcédoine, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de saint Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'église de Constantinople, un rayon de votre primauté apostolique. Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Église, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre, dont la plénitude réside dans le siége de Rome.

Tous les siècles chrétiens ont proclamé cette plénitude d'autorité en saint Pierre. Tertullien écrivait dès le second siècle : Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par lui à l'Église. Saint Cyprien dit après Tertullien : Notre-Seigneur, en établissant l'honneur de l'épiscopat, dit à Pierre dans l'Évangile : Tu es Pierre, etc., et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. C'est de là que, par la suite des temps et des successions, découle l'ordination des

évêques et la forme de l'Église, afin qu'elle soit établie sur les évêques. Saint Optat de Milève dit après saint Cyprien : Saint Pierre a reçu les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres pasteurs. Saint Augustin dit après saint Optat de Milève : Le Seigneur nous a confié ses brebis, parce qu'il les a confiées à Pierre. Saint Ambroise disait avant saint Augustin : Où est Pierre, là est l'Église. Vers le même temps, saint Grégoire, évêque de Nysse, disait en Orient : Jésus-Christ a donné, par Pierre, aux évêques les clefs du royaume des cieux.

Il y a plus. Dès les premiers siècles de l'Église, les fidèles catholiques de tous les pays avaient une si grande dévotion pour l'autorité suprême de saint Pierre, qu'ils célébraient cette autorité par une fête solennelle, sous le nom de la Chaire de saint Pierre, ou plutôt par deux fêtes, l'une de la Chaire de saint Pierre à Antioche, où elle fut en passant, l'autre de la Chaire de saint Pierre à Rome, où elle demeure jusqu'à la fin des siècles.

Cette dévotion ne doit pas nous étonner. Car jamais nous ne ferons pour saint Pierre, ce qu'a fait pour lui Jésus-Christ même. Son frère André le lui ayant amené une première fois, Jésus le regarda et dit : « Tu es Simon, fils de Jona : tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. » C'est que Jésus le destinait à être la pierre fondamentale de son Église.

Dans les environs de la ville de Césarée de Philippe, comme Jésus était en prières, seul avec ses disciples, il leur fit cette demande : « Qui disent les gens qu'est le Fils de l'homme ? » Ils lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; les autres, Jérémie, ou un des prophètes ressuscité. — Et vous, leur dit alors Jésus, qui dites-vous que je suis ? — Pierre répondit aussitôt : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! — Jésus lui dit à son tour : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père, qui est dans le ciel. » Prions Jésus de nous faire comprendre le sens profond de ces choses. Lorsqu'il demande ce que pensent de lui les hommes, les apôtres répondent indifféremment ; mais quand il demande ce que pensent de lui les apôtres mêmes, c'est Pierre seul qui répond en leur nom, c'est Pierre dans son successeur qui répond au nom de toute l'Eglise ; et cette réponse ne lui est point inspirée par la chair et le sang, mais par Dieu le Père, qui

est au ciel ! Oh ! que vraiment vous êtes heureux, Simon-Pierre !

Mais écoutons ce que dit encore le Fils de Dieu au fils de Jona. « Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette même Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.» C'est le Fils de Dieu qui parle ; le Fils de Dieu, dont la parole opère ce qu'elle dit ; le Fils de Dieu, qui d'un mot a fait le ciel et la terre. Il dit au fils de Jona : Tu es la pierre sur laquelle je bâtirai mon Eglise ; par cette parole il lui assure pour l'avenir une invincible fermeté. Les portes, c'est-à-dire les conseils et les puissances de l'enfer, ne prévaudront ni contre la pierre fondamentale ni contre l'Eglise qui est bâtie dessus. Oh, qu'il fait bon être dans cette maison ! on n'y a rien à craindre des vents et des tempêtes. Pierre en a les clefs ; c'est lui qui ouvre et qui ferme, qui lie et délie. Tout est soumis à sa puissance, savants et ignorants, pasteurs et troupeaux, rois et peuples. O Jésus, béni soyez-vous à jamais d'avoir donné à Pierre une si merveilleuse fermeté et puissance !

Jésus dit à Pierre : Je bâtirai, je te donnerai : c'est une promesse, une prédiction pour l'avenir ; promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Elle aura son plein effet quand il dira au présent : Pais mes agneaux, pais mes brebis. D'ici là Pierre ne sera pas encore l'invincible Pierre, il tremblera encore devant une servante : c'est qu'il n'est point encore institué chef de l'Eglise, mais seulement désigné pour l'être. « Simon, Simon, lui dira Jésus, Satan vous a demandé tous à cribler comme du froment ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Lors donc que tu seras converti, affermis tes frères.» Ainsi, dans le moment même que Jésus fait entendre à Pierre qu'il tombera, qu'il aura besoin de se convertir, il le charge d'avance d'affermir ses frères, d'affermir les autres apôtres criblés par Satan dans les jours de la passion et de la mort de leur Maître. C'est pour Pierre seul que Jésus prie en particulier, afin que sa foi ne défaille point. Aussi jamais la foi de Pierre ne défaudra ; toujours la foi de Pierre sera la foi de toute l'Eglise. Bénissons Jésus d'avoir ainsi affermi pour tous les siècles la foi de Pierre et en elle la foi de l'Eglise. Prions Jésus qu'il y affermisse à jamais la nôtre.

Jésus s'était déjà montré plus d'une fois à ses apôtres depuis sa résurrection. Il se manifesta de nouveau à eux sur le bord de la mer de Tibériade, en cette manière. Simon-Pierre, et Thomas, et Nathanael, et les deux fils de Zébédée, et deux autres disciples, étaient ensemble. Pierre leur dit : Je vais pêcher. Les autres s'en allèrent avec lui, mais ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage, et leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger? Eux, qui ne le reconnaissaient point, lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à la droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur! Aussitôt, entendant que c'était le Seigneur, Pierre mit son habit de dessus, quitte la barque et se jette à la nage, pour arriver quelques moments plus tôt auprès de son maître. O bienheureux Pierre! on voit bien que vous aimez sincèrement et ardemment Jésus ; obtenez-nous de l'aimer de même.

La barque étant venue près du rivage, Pierre, sur l'ordre de Jésus, y monta, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Pierre avait déjà fait une pêche miraculeuse, mais pendant la vie mortelle de son maître ; tandis que la seconde se fait après sa résurrection. Dans la première pêche, il ne fut pas dit à Pierre de jeter le filet à la droite, mais en pleine mer ; le filet se trouva si plein, qu'il se rompit ; les deux barques en furent si chargées, qu'elles faillirent enfoncer ; la multitude des poissons fut si grande, que le nombre n'en est pas marqué : tandis qu'il l'est dans la seconde pêche, où le filet ne se rompit point. Ces deux pêches de saint Pierre marquent les deux états de l'Église ; la première, l'Église militante, avant la résurrection ; la seconde, l'Église triomphante, après la résurrection. Dans la première, la multitude des fidèles, venus de la synagogue et de la gentilité, est innombrable ; il y en a de bons, il y en a de mauvais ; l'Église a peine à les contenir, son filet se déchire ; il y a des schismes et des hérésies. Mais après la résurrection, dans l'Église triomphante, que Pierre tirera de ce monde sur le rivage de l'éternité, il n'y a plus de déchirement, parce qu'il n'y a plus que des saints et des élus.

Admirons les grands mystères qu'il y a dans tout ceci : remercions Jésus de nous en avoir fait entendre quelque chose. Prions-le

surtout qu'il nous fasse la grâce d'être de cette seconde pêche, d'être de ces bienheureux poissons qui ne rompent point leur filet. Pour cela, aimons-le, comme l'aimait saint Pierre.

Après que les disciples eurent mangé en présence du Seigneur, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? — Oui, Seigneur, lui répondit-il ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : M'aimes-tu? et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis : lorsque tu étais plus jeune, tu mettais ta ceinture toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Or, il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu. Sauveur Jésus, toutes vos paroles sont esprit et vie ; faites-nous la grâce de sentir ce qu'il y a de vie et d'amour dans les paroles que je viens d'entendre.

Il y avait un an à peu près que Jésus avait dit à Pierre : Tu es heureux, Simon, fils de Jean : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Il parlait au futur : c'était une promesse. Aujourd'hui il dit au présent : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis. C'est une institution impérative. C'est aujourd'hui que Pierre est institué effectivement, par Jésus-Christ, pasteur suprême de son unique troupeau ; et les brebis et les agneaux, et les mères et les petits, et les pasteurs et les ouailles, tout est soumis à sa houlette ; c'est à lui à les paître, c'est-à-dire à les instruire et à les gouverner. C'est d'aujourd'hui seulement qu'il est investi de sa dignité souveraine et des grâces que le Seigneur a voulu y attacher. Lorsqu'il renia trois fois son maître, il n'était pas encore chef actuel de l'Eglise, mais seulement désigné pour l'être un jour. Sa chute fut celle de l'homme, et non pas du pasteur. Il y a plus : il ne sera institué pasteur suprême qu'en expiant ses trois reniements par trois actes d'un amour plus grand que celui des autres. Vicaire de Jé-

sus-Christ par l'autorité, il le sera encore par le genre de sa mort : il mourra comme lui sur la croix, les mains étendues et percées de clous.

« Je suis le bon pasteur, dit Jésus, je donne ma vie pour mes brebis ; j'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de ce bercail : il faut que je les amène ; et il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur. » Ces autres brebis, ce sont les fidèles tirés de la gentilité, c'est nous-mêmes. O bon pasteur Jésus, béni soyez-vous de nous avoir amenés de si loin. Mais comme vous vous en allez de ce monde, à qui confiez-vous votre unique troupeau ? A Pierre. C'est à lui, et à lui seul, que vous dites : Pais mes agneaux, pais mes brebis. O Jésus, que je suis bien aise d'appartenir au troupeau du berger Pierre, car c'est votre troupeau. Mais surtout combien j'aime ce que vous lui dites : M'aimes-tu plus que les autres ? Comme pour lui dire : Puisque je te confie les brebis que j'ai aimées plus que ma vie, tu dois les aimer de même. Mais par là vous me faites aussi entendre à moi, petite brebis, petit agneau, que je dois aimer moi-même ce pasteur auquel vous donnez une si grande marque d'amour. Aussi, n'en doutez pas, bienheureux Pierre, je vous aime ; je vous aime dans vos successeurs, je vous aime et vous obéis. Indiquez-moi les pâturages où je dois me nourrir, et je m'y nourrirai ; dites-moi ceux que je dois éviter, et je les éviterai.

Mais, ô bon pasteur Jésus, vous nous avertissez de prendre garde à certains faux prophètes, qui viendraient à nous, vêtus au dehors de peaux de brebis, tandis qu'au dedans ce sont des loups ravisseurs. Comment moi, pauvre petit agneau, pourrai-je les reconnaître ? Mais voici que je le comprends. Vous avez confié vos brebis et vos agneaux à Pierre : c'est donc Pierre cet unique pasteur, après vous, de votre unique troupeau. Or, le bienheureux Pierre vit toujours dans ses successeurs. Je regarderai donc au pasteur Pierre ; s'il me fait signe que le pasteur qui vient à moi, me vient de sa part et m'apporte sa doctrine, je l'écouterai et le suivrai : mais s'il me fait signe que c'est un loup ou un voleur, je le fuirai. Car c'est votre infaillible parole, qu'il n'y a qu'un troupeau et un pasteur ; et c'est encore votre infaillible parole, que c'est à Pierre, et à Pierre seul, que vous avez dit : Pais mes agneaux, pais mes brebis.

SAINT FAZIUS.

ORFÉVRE A VÉRONE.

Fazius naquit à Vérone vers l'année 1190, de parents qui lui inspirèrent de bonne heure, avec le goût du travail, l'amour de la vertu, et lui firent apprendre la profession d'orfévre. En peu de temps sa conduite réglée, sa probité sévère lui acquirent l'estime universelle, et il amassa en quelques années de grandes richesses, dont il employait la plus grande partie à soulager les malheureux. Mais Dieu se plaît à exercer la vertu des siens, et Fazius ne fut pas épargné. La jalousie des hommes de sa profession vint bientôt troubler la paix dont il jouissait. Leur persécution fut telle, qu'il se vit forcé de quitter sa ville natale. Il se retira dans Crémone, où il continua de répandre d'abondantes aumônes. Cependant il n'y fit pas un long séjour, et il retourna à Vérone, qu'il ne cessait de regretter ; mais de nouvelles persécutions l'y attendaient, et la haine de ses ennemis fut assez puissante pour le faire jeter dans une prison.

Fazius supporta sans se plaindre l'injustice de sa captivité ; il en fit même tourner les rigueurs à son avancement spirituel, et attendit en paix que Dieu fît connaître son innocence. Sa confiance ne fut pas trompée, et la liberté ne tarda pas à lui être rendue d'une manière presque miraculeuse. Les villes de Vérone et de Mantoue, alors rivales, étaient en guerre, et la première ne pouvant résister seule aux forces de ses ennemis, demanda des secours aux Crémonais. Ceux-ci les lui promirent, mais sous la condition expresse que Fazius serait mis en liberté, et Vérone consentit d'autant plus volontiers à leur accorder cette clause, que personne n'était encore parvenu à prouver un seul des griefs que l'on avait imputés au saint homme. Fazius sortit donc de prison, et, pour ne plus s'exposer à la persécution des orfévres véronais, il quitta de nouveau cette ville et retourna à Crémone.

Le saint homme s'y appliqua plus que jamais à l'exercice de toutes les œuvres de charité. Il passait les journées à visiter les prisons et les hôpitaux, et la nuit presque tout entière était consacrée à la prière. Il fit construire aussi une petite chapelle, et y fonda

une association pour le soulagement des prisonniers, des matelots et des pauvres, sous le nom de congrégation du Saint-Esprit. Témoin depuis longtemps de la conduite exemplaire de ce serviteur de Dieu, l'évêque de Crémone le nomma inspecteur général des monastères de son diocèse, et il conserva cette charge jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1272, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. Plusieurs miracles opérés sur son tombeau attestèrent la sainteté de Fazius, et sa fête se célébra dès lors dans plusieurs diocèses d'Italie [1].

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX DE VICENCE.

Béatrix était fille d'Azelino, et fut mariée à Galéas Manfredo, seigneur de Vicence. Ayant perdu son époux elle résolut de suivre l'exemple de sa sainte tante, également nommée Béatrix, et d'embrasser comme elle la vie religieuse, méprisant tous les avantages que pouvaient lui procurer dans le monde sa naissance, sa beauté et sa fortune. Son père voulut mettre obstacle à son généreux dessein ; mais la fermeté de Béatrix finit par vaincre sa résistance. Elle fonda à Ferrare, ville dont Azelino était seigneur, un monastère de religieuses Bénédictines, et elle y prit l'habit le 25 mars 1254. Ses sœurs trouvèrent en elle un modèle d'austérité, de soumission et d'esprit de pauvreté. Dieu voulut récompenser les vertus de sa servante en l'appelant à lui le 18 janvier 1262. Plusieurs miracles opérés par l'intercession de Béatrix furent des preuves de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel. Le 23 juillet 1774, le pape Clément XIV, ayant pris l'avis de la congrégation des Rites, approuva le culte qui était rendu de temps immémorial à cette sainte femme [2].

Le même jour, à Rome, sainte Prisque, vierge, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Claude, reçut la couronne du martyre. —

[1] *Acta SS.* et Godescard, 18 janvier. — [2] *Acta SS.* et Godescard, 18 janvier et 10 mai.

Dans la province du Pont, les saints Mosée et Ammone, soldats, qui, ayant été d'abord condamnés aux mines, furent ensuite brûlés. — Au même lieu, saint Athénogène, ancien théologien; avant que d'être jeté au feu, où il devait achever son sacrifice, il chanta avec joie un hymne qu'il laissa par écrit à ses disciples. — A Tours, saint Volusien, évêque, qui, ayant été pris par les Goths, rendit son âme à Dieu. — En la même ville, saint Léobard, reclus, qui se rendit admirable par son abstinence et son humilité. — En Bourgogne, saint Déicole, abbé de Lure, disciple de saint Colomban. — A Côme, sainte Libérate, vierge.

XIXe JOUR DE JANVIER.

SAINT CANUT,

ROI DE DANEMARK.

Il était fils naturel de Suénon II et petit-neveu de Canut le Grand, qui subjugua l'Angleterre. Le roi, son père, qui n'avait point d'enfants légitimes, s'étant tout à fait converti au bien, sous la conduite de saint Guillaume, évêque de Rotschild, eut soin de le faire élever par de sages gouverneurs. Canut répondit parfaitement à leur éducation, et se perfectionna en peu de temps dans les exercices de l'esprit et du corps qui convenaient à sa naissance. Il s'accoutuma, dès sa jeunesse, aux pénibles travaux de la guerre, et il exécuta de grandes et de hardies entreprises en un âge où les autres peuvent à peine en être les spectateurs. Il purgea la mer de pirates qui désolaient les côtes, vainquit les Esthoniens, qui exerçaient divers brigandages sur leurs voisins, et dompta les peuples de la province de Sembie ou Samogitie, qui fut ensuite soumise à la couronne de Danemark. Ces grands succès, suivis de quelques autres encore, lui frayaient sans doute le chemin du trône. Mais, après la mort du roi Suénon, son père, les Danois, se souvenant des périls auxquels son courage les avait exposés lorsqu'il n'était encore qu'au second rang, craignirent que, s'ils lui mettaient la couronne sur la tête, son humeur guerrière ne leur en fît courir de nouveaux et de plus grands. C'est pour cette raison qu'ils lui pré-

férèrent son frère Harold, qui était son aîné, mais peu capable. Canut, se voyant chassé d'un État qui lui devait sa gloire et une grande partie de sa puissance, se retira auprès du roi Halstan, qui le traita comme le demandait sa vertu. Harold, qui ne pouvait longtemps soutenir le poids d'une couronne, envoya le presser de revenir, et lui offrit de la partager avec lui. Mais Canut, ayant reconnu que c'était un artifice pour le perdre, eut assez de prudence pour ne pas se fier, dans sa mauvaise fortune, aux promesses d'un homme qui, lors même qu'elle était meilleure, lui avait fait assez connaître sa mauvaise volonté. Il fut assez généreux pour résister aux occasions qui se présentèrent de faire souffrir à son pays la peine que méritait son ingratitude. Bien loin de tourner ses armes contre lui, il les employa encore pour son service, et continua, toujours avec le même succès, la guerre qu'il avait commencée contre les ennemis du Danemark, au levant de la Scanie, la seule province qui lui demeurait attachée. Cette grandeur d'âme, qui lui faisait ainsi venger l'injure par des bienfaits, ne demeura pourtant pas longtemps sans récompense ; car, Harold étant mort après deux ans de règne, il fut rappelé avec honneur et élevé sur le trône, qui était dû à son mérite, par le suffrage même de ce frère qu'on lui avait préféré, dans un pays où l'ordre de la naissance ne donnait point de rang quand il se trouvait seul.

Ses premiers soins, après son élévation, furent d'employer les forces du royaume pour achever, contre les ennemis de l'État, la guerre qu'il avait commencée fort jeune, sous le roi son père, et continuée pendant son exil. Il la termina plus glorieusement encore pour la religion que pour sa propre renommée ou pour l'intérêt de sa couronne ; car, ayant entièrement assujetti les provinces de Courlande, de Samogitie et d'Esthonie, on vit qu'il ne s'en était rendu maître que pour y faire régner Jésus-Christ.

N'ayant plus d'ennemis à combattre, le saint et brave roi Canut songea à se marier. Il épousa Adèle, fille de Robert, comte de Flandre, dont il eut Charles, aussi comte de Flandre, et surnommé le Bon, duquel l'Église honore la mémoire comme d'un bienheureux, le 2^{me} de mars. Saint Canut s'appliqua aussitôt à faire refleurir les lois et la justice dans son royaume, et à rétablir l'ancienne discipline, que l'insolence et les diverses entreprises des grands avaient fait relâcher par tous ses États. Il fit de sévères, mais de

saintes ordonnances pour ce sujet, sans que ni la proximité du sang, ni l'amitié, ni telle autre considération que ce fût, pût lui arracher l'impunité du crime et du désordre. Il ne fit rien qu'avec beaucoup de prudence et d'équité. Mais ce qui devait faire aimer sa vertu, lui attira la haine et le mépris des personnes les plus puissantes, qui ne pouvaient souffrir que l'on réprimât la tyrannie qu'ils exerçaient sur leurs inférieurs. Canut ne crut pas devoir s'arrêter à leurs murmures et à leurs mécontentements.

Comme son principal objet était la gloire de Dieu et l'intérêt de l'Église, il accorda plusieurs grâces à ceux qui en étaient les ministres dans son royaume. Et parce que les peuples grossiers et rustiques étaient peu accoutumés à rendre aux évêques le respect qui leur était dû, et qu'il ne pouvait souffrir qu'on les traitât comme des hommes ordinaires, il ordonna, par une déclaration expresse, qu'ils précéderaient les ducs et auraient le rang de princes dans l'Etat, afin de les autoriser et d'élever par ces honneurs, qui seraient inutiles à l'Eglise d'ailleurs, les esprits à la considération de celui qu'ils représentent. Il exempta même les ecclésiastiques de la juridiction séculière, voulant qu'ils n'eussent plus à répondre qu'à leurs évêques. Il fit aussi ce qu'il put pour accoutumer les peuples à payer les décimes à l'Eglise, mais il n'en put venir à bout. Il fit paraître une magnificence vraiment royale à bâtir et à fonder des églises en beaucoup de lieux, et de libéralité à les orner et à les enrichir. Il donna même à celle de Rotschild, capitale de son royaume, la couronne qu'il portait aux grandes solennités, et qui était d'un très-grand prix. Mais comme, par cette raison, elle était plus exposée au sacrilége des ravisseurs que les autres richesses du trésor sacré, il fit imposer, par les évêques, la peine d'excommunication à ceux qui oseraient y attenter. Il fit aussi un édit pour rendre inviolables cette oblation et les autres effets de sa piété, et pour empêcher qu'on ne pût ravir à l'Eglise ce dont il se dépouillait pour l'enrichir.

Sa charité pour ses sujets était si tendre, que, pour les décharger de l'incommodité que leur causait l'excessive dépense de ses jeunes frères, il se chargea de leur entretien et laissa seulement à Olaf la province de Slesvic comme en apanage. Rien n'était plus contraire au dessein qu'il avait de corriger les vices de ses peuples, que la fainéantise et l'oisiveté. C'est ce qui lui faisait chercher de

louables et d'utiles occupations pour les soutenir dans l'action. Le commerce n'était point assez grand en Danemark pour produire cet effet ; la stérilité du terrain ne faisait guère envie de labourer, et les exercices de l'esprit n'étaient que pour un très-petit nombre de personnes. Le roi, méditant sur les moyens de trouver quelque autre expédient, songea que la plus grande gloire que le Danemark eût jamais acquise, avait été la conquête de l'Angleterre, faite l'an 1016 par Canut le Grand, et perdue depuis sous ses successeurs. Il crut que s'il entreprenait de la reconquérir, il donnerait assez d'occupation à ses peuples. Il en communiqua le dessein à Olaf, l'aîné de ses frères, et, par son avis, il en fit l'ouverture à ses peuples, qui témoignèrent s'y porter avec joie. La mort de saint Edouard d'Angleterre rendait la conjecture favorable.

Mais le saint roi Canut ne se doutait pas que son frère Olaf, gagné peut-être par l'argent de Guillaume de Normandie, le trahissait et employait tous les moyens pour faire manquer l'expédition, tantôt par des retards affectés, tantôt par des paroles insidieuses qu'il répandait parmi les grands et les soldats. Canut ayant enfin découvert la trahison, alla avec une troupe choisie à Slesvic, avec tant de diligence, qu'il y surprit Olaf. Il le convainquit de son crime et ordonna à ses soldats de l'enchaîner. Ils le refusèrent, parce que ces peuples avaient tant de dévotion pour les rois, qu'ils croyaient les chaînes plus dures à supporter que la mort, à ceux qui avaient l'honneur d'être de leur sang, attendu que les liens sont la marque d'une condition basse et servile, au lieu que la mort est commune à tous les hommes. Mais le prince Eric, son autre frère, se croyant obligé de préférer l'obéissance qui était due au roi dans une chose aussi juste, à l'affection pour un frère aussi méchant qu'était Olaf, fit hardiment ce que les soldats ne voulurent point faire. Olaf fut donc enchaîné et envoyé par mer en Flandre, où il fut enfermé dans une citadelle. Les grands qui avaient pris part à la conspiration ne purent se venger autrement qu'en formant adroitement de nouveaux retards à l'expédition du roi ; ce qui fit que, par les sollicitations secrètes de leurs émissaires, les soldats qui restaient dans son armée se débandèrent presque tous, sans qu'on sût à qui s'en prendre.

Le roi, qui avait toujours en vue le service de Dieu, crut pouvoir profiter de cette occasion pour tâcher d'établir le payement

des dîmes en faveur de l'Eglise. Il proposa aux peuples, pour cela, ou de satisfaire à ce tribut de piété, ou de payer une très-grosse amende en punition de la désertion générale des troupes. Les peuples choisirent le dernier parti, tant ils avaient horreur des décimes, qu'ils regardaient comme un joug insupportable, à cause qu'il devait être perpétuel. Canut, fâché de ce choix et voulant essayer encore de leur faire préférer, à une grande commodité présente, une légère imposition, qui n'était proprement que pour ceux qui viendraient après eux, nomma des commissaires pour lever l'amende, afin que le désir de s'en décharger les portât à aimer mieux payer les décimes. La rigueur qu'apportèrent ces commissaires dans l'exécution de ses ordres, irrita surtout les mécontents, qui en prirent occasion de soulever les peuples contre l'autorité du roi. Les commissaires furent massacrés, et la fureur des rebelles alla si loin, que Canut ne se croyant pas en sûreté dans son palais, se retira à Slesvic avec sa femme et ses enfants, d'où il passa dans l'île de Fionie, avec ceux qui lui étaient demeurés fidèles et qui se trouvaient en assez petit nombre. Il donna ordre en même temps à tout ce qui était nécessaire pour transporter sa femme et ses enfants en Flandre, auprès de son beau-frère, s'il ne pouvait corriger la fortune.

Cependant les rebelles, fiers de sa retraite, qu'ils regardaient comme leur première victoire, résolurent de venir l'attaquer avec des troupes et de lui ôter la vie avec la couronne. Canut, averti de leurs projets, voulut passer de Fionie en Zélande, où consistait principalement ce qui lui était resté de forces. Il en fut détourné par un officier nommé Blaccon, auquel il avait confiance. Ce traître, qui entretenait des intelligences secrètes avec les rebelles, voulant l'amuser, lui promit de négocier de telle sorte avec ses peuples, qu'il les ramènerait à leur devoir. Le roi le crut, le laissa aller comme pour faire le traité. Ce perfide entremetteur, après beaucoup d'allées et de venues, lui fit croire enfin que toutes choses étaient accommodées, quoiqu'il n'eût rien fait que pour tramer sa perte et le livrer à ses ennemis. Canut, qui se reposait sur sa bonne foi, et qui, joignant la piété à la clémence, aimait mieux dissiper cette tempête en implorant la miséricorde de Dieu sur lui et sur ses peuples, que de l'apaiser en répandant le sang de ses sujets, alla faire ses prières dans l'église de Saint-Alban. Il y fut

assiégé par une troupe de rebelles que Blaccon avait instruits. Les soldats de sa garde, conduits par les princes Éric et Benoît, frères du roi, allèrent généreusement à eux, plutôt pour mourir avec leur maître, que dans l'espérance de pouvoir le défendre contre une si grande multitude de gens armés. Benoît fut tué à la porte de l'église, après en avoir longtemps disputé l'entrée aux rebelles avec un courage extraordinaire. Eric s'étant trouvé enveloppé dans un bataillon, se fit jour à travers, l'épée à la main; mais il ne put rentrer dans l'église. Le roi, voyant que le péril était inévitable, abandonna le soin de son corps pour ne s'occuper qu'à sauver son âme. Il se confessa avec la même tranquillité que s'il n'eût couru aucune fortune, et, comme il priait au pied de l'autel, il fut percé d'un dard lancé par une fenêtre. Il mourut dans son sang, les bras étendus, comme une victime qui s'offrait à Dieu pour l'expiation des péchés du peuple et des siens, dans le lieu où Jésus-Christ, comme une hostie sans tache, s'offrait à son Père pour le salut de tous les hommes. C'était le 10 juillet 1081.

Saxon le Grammairien, auteur de grand poids, qui vivait dans le siècle suivant, témoigne que Dieu attesta la sainteté de Canut par divers miracles, contre l'insolence des Danois, qui osaient faire passer leur parricide pour un acte de piété, comme s'ils avaient délivré leur pays de la tyrannie par sa mort. Il ajoute que ces misérables, ne pouvant obscurcir l'éclat de ces miracles, qui continuaient encore de son temps en faveur du saint, aimèrent mieux dire que Dieu lui avait pardonné ses injustices en lui accordant la pénitence à la mort, que d'avouer leur crime; mais que leurs descendants reconnurent enfin sa sainteté par un culte public qui fut rendu à sa mémoire. Pour expier par quelque sorte de réparation le crime de leurs pères, ils dressèrent des autels et des églises en l'honneur de saint Canut, et y établirent des fêtes le 10 juillet, qui fut celui de sa mort, et le 19 d'avril, qui fut celui de sa translation [1].

[1] *Acta SS.*, 10 julii. Elnoth et Saxo Gram.

SAINT WULSTAN,

ÉVÊQUE DE WORCESTER.

En 1062, les légats du pape Nicolas II, faisant la visite de l'Angleterre, pour remédier aux maux de ses églises, s'arrêtèrent dans le monastère de la cathédrale de Worcester. Le prévôt du monastère était Wulstan. Il traita les légats avec toute l'humanité et la libéralité possibles, sans toutefois rien relâcher de sa régularité et de son austérité. Il passait les nuits à chanter des psaumes avec de fréquentes génuflexions; trois jours de la semaine, il ne prenait aucune nourriture et gardait le silence; les trois autres jours, il mangeait des choux ou des poreaux avec son pain; le dimanche, il mangeait du poisson et buvait du vin. Tous les jours, il nourrissait trois pauvres et leur lavait les pieds. Les légats admirèrent cette manière de vie et les instructions que Wulstan soutenait d'un tel exemple. Etant donc retournés à la cour, comme il fut question de choisir un évêque de Worchester, ils proposèrent Wulstan; et, faisant connaître son mérite, ils obtinrent aisément l'agrément du saint roi Edouard. Les deux archevêques Stigand, intrus de Cantorbéry, et Aldred d'York, y consentirent; et, ce qui détermina ce dernier, c'est qu'il regardait Wulstan comme un homme simple, qui souffrirait ses usurpations sur l'église de Worcester, dont il prétendait retenir les revenus.

On manda saint Wulstan en diligence; mais quand il fut arrivé à la cour, la difficulté fut de lui faire accepter l'évêché. Il fallut que les légats y employassent toute l'autorité du Pape. Un reclus, nommé Vulsin, qui vivait en solitude depuis plus de quarante ans, aida à le déterminer, lui reprochant vivement son obstination et sa désobéissance. Le roi lui donna l'investiture de l'évêché de Worcester, et il fut sacré à York, par l'archevêque Aldred, le dimanche 8^{me} de septembre 1062. Il aurait dû être sacré par l'archevêque de Cantorbéri, dont il était suffragant; mais Stigand, qui occupait alors ce siége, avait été interdit par le Pape, pour l'avoir usurpé du vivant de Robert, son prédécesseur, sorti d'Angleterre par suite de la lutte politique entre les Normands et les Anglais. Toutefois ce fut à lui, ou plutôt à son siége, que saint

Wulstan promit obéissance, et Aldred déclara qu'il ne prétendait point que cette ordination lui donnât aucun droit sur le nouvel évêque.

Saint Wulstan était alors âgé d'environ cinquante ans, né dans le comté de Warwick, de parents très-pieux, qui, sur la fin de leurs jours, embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique. Après leur mort, il s'attacha à Brithège, évêque de Worcester, qui, touché de son mérite, l'ordonna prêtre encore jeune, et lui offrit une cure d'un bon revenu près de la ville; mais Wulstan la refusa, et, peu de temps après, embrassa la vie monastique dans la cathédrale de la même ville. Il passa par les charges du monastère, fut maître des enfants, chantre et sacristain. Tous les jours il disait les sept psaumes avec une génuflexion à chaque verset, et toutes les nuits il disait de même le grand psaume cent dix-huitième, et il se prosternait sept fois le jour devant chacun des dix-huit autels de l'église.

On le fit enfin prévôt du monastère vers l'an 1046 ; et, en cette place, il prenait soin non-seulement des moines, mais du peuple. Dès le matin, il se présentait à la porte de l'église pour secourir les opprimés ou baptiser les enfants des pauvres; car les prêtres avaient déjà introduit la mauvaise coutume de ne point baptiser gratis. Cette charité de Wulstan attira un grand concours de peuple des villes et de la campagne, des riches comme des pauvres, et il semblait qu'il n'y eût point d'enfant bien baptisé, s'il ne l'était de sa main, tant était grande l'opinion de sa sainteté. Voyant aussi la corruption des mœurs que causait le défaut d'instruction, il se mit à prêcher dans l'église tous les dimanches et les jours solennels. Un moine savant et éloquent lui en fit des reproches. Le saint homme répondit tranquillement que rien n'était plus agréable à Dieu que de rappeler dans la voie de la vérité le pauvre peuple qui s'égare et se perd. La nuit suivante, le moine eut une vision si terrible, que le lendemain il demanda pardon à Wulstan avec beaucoup de larmes. Le saint homme, devenu évêque, continua, augmenta même ses prédications et ses bonnes œuvres [1].

[1] *Acta SS.*, 19 jan. *Act. Bened.*, sect. VI, pars II.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ GREGO,

DOMINICAIN.

Le bienheureux André Grégo naquit, au commencement du quinzième siècle, à Peschéria, dans le diocèse de Vérone en Italie, de parents pauvres, mais vertueux. Il entra chez les Dominicains, et, lorsqu'il eut reçu la prêtrise, on l'adjoignit au père Dominique de Pise, qui allait en mission dans la Valteline. Saint Dominique avait autrefois lui-même visité cette contrée et y avait laissé des souvenirs profonds de sa charité et de son zèle. André résolut de marcher sur les traces d'un si glorieux prédécesseur. Plusieurs fois il parcourut en tout sens ces pays montueux et sauvages. Les difficultés les plus grandes, les privations les plus cruelles n'étaient point capables de l'arrêter. Il visitait les cabanes des pauvres bûcherons et partageait souvent leur frugal repas : du pain noir, des châtaignes et l'eau de la source voisine étaient tous ses aliments ; un peu de paille sous une humble chaumière était sa couche habituelle. Continuellement occupé de la prédication de l'Evangile, il ne se délassait de toutes ses fatigues qu'en allant visiter les pauvres et les malades, pour les faire participer aussi, par les consolations qu'il leur portait, aux fruits de son apostolat. Il fit construire plusieurs églises et institua plusieurs monastères dans les gorges et les vallées les plus reculées de ces montagnes; mais son humilité et son ardeur pour la prédication évangélique l'empêchèrent toujours d'accepter la direction des maisons religieuses qu'il avait fondées et de se fixer dans aucune ; seulement il se retirait quelquefois dans celle de Morbègue, pour s'y livrer à la contemplation et à la prière.

André passa quarante-cinq ans dans la Valteline et les pays circonvoisins, et, malgré ses fatigues et ses travaux excessifs pendant ce long espace de temps, il parvint à un âge très-avancé. Sa mort arriva le 18 janvier 1485. Son corps fut enterré sans appareil; mais plusieurs miracles ayant illustré son modeste tombeau, on lui érigea un monument plus somptueux. Lorsqu'en 1460, la peste ravagea Morbègue et les environs, les magistrats de cette ville firent un vœu en l'honneur du bienheureux André, et, en

1461, après l'entière cessation de ce fléau, on transféra ses reliques dans l'église où elles ont été depuis cette époque l'objet de la vénération particulière des fidèles du pays. Le pape Pie VII approuva le culte du bienheureux André de Peschéria par un bref daté du 23 septembre 1820 [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Cornélie, les saints martyrs Maris, Marthe, sa femme, et leurs enfants Audifax et Abacum, nobles Persans, qui, du temps de l'empereur Claude, étant venus dans cette ville par dévotion, endurèrent les bastonnades, le chevalet, le feu, les ongles de fer; enfin, après avoir eu les mains coupées, ils accomplirent leur martyre : Marthe fut noyée dans une mare; les autres furent décapités et leurs corps brûlés. — A Smyrne, saint Germanique, martyrisé durant la persécution de Marc-Antonin et Commode : c'était un jeune homme à la fleur de l'âge; par le secours de la grâce, ayant surmonté la crainte que pouvait lui causer la faiblesse de la chair, il attaqua hardiment la bête qui, suivant la sentence du juge, devait le dévorer; il en reçut tant de coups de dents et de si cruelles morsures, qu'il mérita d'être incorporé au vrai pain, Jésus-Christ, pour lequel il souffrit la mort. — En Afrique, les saints martyrs Paul, Géronce, Janvier, Saturnin, Succès, Jules, Cat, Pie et Germaine. — A Spolète, saint Pontien, lequel, du temps de l'empereur Antonin, fut cruellement fouetté par l'ordre du juge Fabien, qui le contraignit de marcher sur des charbons ardents; ce qu'ayant fait sans en ressentir aucun mal, il fut attaché sur le chevalet avec des crocs de fer, et en cet état jeté dans une prison, où il eut le bonheur d'être fortifié par la visite des anges; enfin, après avoir été exposé à des lions furieux, et arrosé de plomb fondu, il périt par le glaive. — A Lodi, saint Bassien, évêque et confesseur, qui, avec saint Ambroise, combattit généreusement contre les hérétiques.

XX^e JOUR DE JANVIER.

SAINT SÉBASTIEN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

L'empereur Carin vivait encore, lorsque deux frères jumeaux, Marc et Marcellien, furent emprisonnés à Rome. Un chrétien,

[1] *Acta SS.*, maii, t. IV, et Godescard, 19 janvier.

élevé dans les charges militaires, venait fréquemment les y visiter. C'était Sébastien, né à Narbonne, dans les Gaules, mais élevé à Milan, d'où sa famille était originaire. Il avait résolu d'abord de ne point entrer dans la profession des armes; le désir de servir ses frères dans les persécutions qu'on leur suscitait, l'emporta sur son inclination. Il accepta donc un grade, et il se fit aimer des soldats et de tout le monde. Sous l'habit militaire, il s'appliquait sans cesse aux bonnes œuvres du chrétien, en gardant tout le secret possible. Il ne craignait point de perdre, pour Jésus-Christ, ni sa vie ni ses biens ; mais le secret lui donnait plus de moyens d'encourager les chrétiens qui succombaient sous la violence des tourments, et d'assurer à Dieu les âmes que le démon voulait lui ravir. Il visitait tous les jours les deux frères Marc et Marcellien, lesquels souffrirent avec constance les fouets dont on les déchira, et furent condamnés à avoir la tête tranchée.

Mais les deux frères étaient d'une illustre famille de sénateurs. Avec leur père et leur mère, qui étaient vieux et encore païens, ils avaient des femmes et des enfants. La famille, les voyant condamnés à mort, obtint du préfet de Rome, nommé Chromace, un délai de trente jours pour essayer de leur faire changer de résolution. Ils furent mis en la garde et en la maison du premier greffier de la préfecture, nommé Nicostrate, où ils avaient les mains enchaînées. Leur père, leur mère, leurs femmes et leurs enfants encore tout petits, et leurs amis firent ce qu'ils purent pour les fléchir ; déjà leurs âmes commençaient à mollir à la vue de tant de larmes, lorsque Sébastien, étant survenu, releva leur courage par un discours plein de feu, dont tous les assistants furent touchés. Le saint parut environné d'une lumière divine. Dès qu'il eut cessé de parler, Zoé, femme de Nicostrate, se jeta à ses pieds, tâchant de lui faire connaître, par ses gestes, ce qu'elle souhaitait de lui ; car il y avait six ans qu'une maladie lui avait fait perdre la parole. Sébastien ayant appris son état, fit le signe de la croix sur sa bouche, demandant tout haut à Jésus-Christ qu'il lui plût de la guérir, si tout ce qu'il venait de dire était véritable. L'effet suivit la parole, et Zoé se mit à louer le saint et à déclarer qu'elle croyait tout ce qu'il avait dit. Elle avait vu un ange descendu du ciel, qui tenait un livre ouvert devant les yeux de Sébastien, où tout ce qu'il avait dit était écrit mot à mot. Nicostrate, voyant la

guérison de sa femme, se jeta pareillement aux pieds du saint, demanda pardon d'avoir tenu les deux martyrs en prison, leur ôta leurs chaînes et les pria de s'en aller où il leur plairait, déclarant qu'il se tiendrait heureux d'être emprisonné et mis à mort à leur place. Marc et Marcellien louèrent une foi si parfaite, mais ils n'eurent garde d'abandonner le combat pour y exposer un autre.

La grâce ne s'arrêta point à Nicostrate et à sa femme ; elle se répandit sur tous ceux qui étaient présents. Marc et Marcellien furent affermis dans leur foi, et eurent la consolation de voir ceux qui avaient fait tant d'efforts pour les arracher à Jésus-Christ, devenir eux-mêmes ses humbles disciples. Marc leur fit un discours où, s'adressant particulièrement à son père et a sa mère, à sa femme et à celle de son frère, il les exhorta à soutenir généreusement la foi qu'ils témoignaient vouloir embrasser, à ne point craindre tout ce que le démon pourrait faire pour la leur ravir; à mépriser, pour une félicité sans bornes, une vie que mille accidents peuvent nous faire perdre, et qui n'est qu'une source d'afflictions et de crimes. Tous ceux de l'assemblée fondaient en larmes, mêlant les regrets de leur infidélité passée avec les actions de grâces qu'ils rendaient à Dieu de les en avoir délivrés. Nicostrate protesta qu'il ne boirait ni ne mangerait, qu'il n'eût reçu le saint baptême. Mais Sébastien lui dit qu'il devait auparavant changer de dignité, devenir officier de Jésus-Christ, d'officier qu'il était du préfet, et amener chez lui tous les prisonniers qu'il avait sous sa garde, afin qu'ils fussent catéchisés. « Car si le diable, ajouta-t-il, s'efforce de ravir ceux qui sont à Jésus-Christ, nous devons tâcher, au contraire, de restituer à leur Créateur ceux que son ennemi a injustement usurpés, » et il l'assura que s'il offrait ce présent à Jésus-Christ au commencement de sa conversion, il en serait bientôt récompensé par le martyre. Nicostrate alla donc trouver le geôlier, nommé Claude, pour lui dire d'amener chez lui tous les prisonniers, sous prétexte qu'il voulait les tenir prêts pour la première séance. Sébastien leur fit une exhortation, à la suite de laquelle, voyant qu'ils témoignaient le changement de leurs cœurs par leurs larmes, il leur fit ôter leurs chaînes, et puis s'en alla chercher un saint prêtre, nommé Polycarpe, qui était caché à cause de la persécution, et l'amena chez Nicostrate. Po-

lycarpe, après avoir félicité ces nouveaux convertis, et leur avoir fait espérer le pardon de la miséricorde divine, leur prescrivit de jeûner jusqu'au soir et de donner chacun leur nom, ce qu'ils firent aussitôt avec une grande joie.

Cependant Claude vint dire à Nicostrate que le préfet trouvait fort mauvais qu'il eût fait venir tous les prisonniers chez lui, et qu'il le mandait pour lui en rendre raison. Il y alla aussitôt, et satisfit le préfet en lui disant que c'était pour épouvanter davantage les chrétiens qu'il avait en sa garde, par l'exemple des supplices des autres. C'était un mensonge, mais qu'on peut excuser dans une personne encore peu instruite. Et s'en revenant, il raconta à Claude, qui l'accompagnait, tout ce qui était arrivé chez lui, particulièrement la guérison de sa femme. Claude en fut touché et alla chercher deux enfants qu'il avait, dont l'un était hydropique et l'autre incommodé de divers maux. Il les mit devant les saints, témoignant qu'il attendait d'eux la santé de ses enfants, et que, pour lui, il croyait de tout son cœur en Jésus-Christ. Les saints l'assurèrent qu'eux et tous les autres qui étaient présents seraient guéris de tous leurs maux aussitôt qu'ils seraient chrétiens. On prit en même temps les noms de ceux qui demandaient le baptême. C'étaient Tranquillin, père des deux martyrs, avec six de ses amis; ensuite Nicostrate; Castor, son frère; Claude le geôlier, avec ses deux enfants; Marcie, femme de Tranquillin, avec les femmes et les enfants de saint Marc et Marcellien ; Symphorose, femme de Claude ; Zoé, femme de Nicostrate; puis toute la famille de Nicostrate, au nombre de trente-trois personnes; et enfin les prisonniers convertis qui étaient seize : ce qui faisait en tout soixante-huit individus.

Ils furent tous baptisés par saint Polycarpe. Sébastien servit de parrain aux hommes ; Béatrix, depuis martyre, et Lucine furent les marraines des personnes de leur sexe. Les deux enfants de Claude furent baptisés les premiers, et sortirent des fonts aussi sains qu'aucun des autres, n'ayant pas seulement la moindre marque d'aucune incommodité. Tranquillin fut baptisé après eux. Il avait la goutte depuis onze ans, et il en était tellement tourmenté aux pieds et aux mains, qu'il pouvait à peine souffrir qu'on le portât. Il ne pouvait pas même porter la main à la bouche pour manger; et il éprouva de très-grandes douleurs quand il fallut le

déshabiller pour le baptême. Saint Polycarpe lui demandant s'il croyait de tout son cœur que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, pouvait lui rendre la santé et lui pardonner tous ses péchés, il répondit tout haut qu'il reconnaissait de tout son cœur que Jésus-Christ était Fils de Dieu, et qu'il pouvait lui accorder le salut de l'âme et du corps; mais qu'il ne demandait que la rémission de ses péchés, et que, quand même il demeurerait dans ses douleurs après la sanctification du baptême, il ne pourrait pas douter de la foi de Jésus-Christ. Cette parole tira des larmes de joie de tous les saints, et ils demandèrent à Dieu qu'il lui accordât l'effet d'une foi si pure. Polycarpe, l'ayant oint du chrême, lui demanda une seconde fois s'il croyait au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Il n'eut pas plutôt répondu que oui, que sa goutte fut guérie en un moment, et il descendit de lui-même dans la fontaine, en s'écriant : « Vous êtes le Dieu unique et véritable, que ce misérable monde ne connaît point. » Tous les autres furent baptisés ensuite, et, durant les dix jours qui restaient des trente accordés à Tranquillin pour ses deux fils, ces nouveaux chrétiens ne s'occupèrent qu'à louer Dieu et à se préparer au combat, désirant tous ardemment le martyre, jusqu'aux femmes et aux enfants.

Quand ces trente jours furent expirés, le préfet Chromace envoya chercher Tranquillin, qui le remercia extrêmement du délai qu'il lui avait accordé, parce qu'il avait conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. Chromace, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, lui dit qu'il fallait donc que ses enfants vinssent offrir de l'encens aux dieux. Alors Tranquillin s'expliquant plus clairement, lui déclara qu'il était chrétien, et que c'était par ce moyen qu'il se trouvait guéri de la goutte dont il était travaillé auparavant. Ceci toucha Chromace, qui avait le même mal. Toutefois, ne le voulant pas encore témoigner, sans doute à cause des assistants, il fit arrêter Tranquillin pour le mener en prison, disant qu'il l'entendrait à la première séance. Mais il se le fit amener secrètement durant la nuit, et lui promit beaucoup d'argent pour apprendre le remède qui lui avait procuré la guérison. Tranquillin se moqua de l'argent qu'il lui promettait; mais il l'assura qu'il n'avait point trouvé d'autre remède que de croire en Jésus-Christ, et que s'il voulait y recourir de même, il en recevrait aussi le même soulagement. Chromace le laissa aller, en lui disant de

lui amener celui qui l'avait fait chrétien, afin que si cet homme lui promettait aussi de le guérir, il pût embrasser la même religion.

Tranquillin alla trouver aussitôt saint Polycarpe, et le mena secrètement chez le préfet, qui lui promit la moitié de son bien, s'il pouvait le guérir de sa goutte. Polycarpe lui répondit que ce trafic serait criminel pour l'un et pour l'autre; mais que Jésus-Christ pouvait éclairer ses ténèbres et le guérir de ses maux, s'il croyait en lui de tout son cœur. Il le catéchisa ensuite, et lui ordonna un jeûne de trois jours, dont il s'acquitta lui-même avec Sébastien. Le troisième jour ils revinrent ensemble trouver Chromace, et prirent sujet des douleurs de sa goutte pour lui parler des supplices éternels. Chromace donna aussitôt son nom et celui de Tiburce, son fils unique, pour être faits chrétiens. Mais Sébastien l'avertit de ne pas souhaiter le baptême par le désir d'être guéri, plutôt que par une véritable foi, et lui demanda que pour marque d'une entière conversion, il leur permît d'aller briser toutes ses idoles, l'assurant qu'il ne manquerait pas d'être guéri aussitôt. Chromace voulut le faire faire par ses gens; mais le saint lui représenta que le diable pourrait leur nuire à cause de leur infidélité et de leur négligence, et que l'on dirait aussitôt que c'était en punition de ce qu'ils auraient abattu ces idoles. Sébastien y fut donc lui-même avec Polycarpe; et après s'être mis en prière, ils brisèrent plus de deux cents statues de toutes sortes de matières.

Cependant, à leur retour, ils trouvèrent que Chromace n'était pas guéri. Ils lui dirent qu'il restait assurément quelque chose à briser, ou que sa foi n'était pas encore entière. Il leur avoua qu'il avait un cabinet rempli de machines de cristal pour l'astrologie, qui avait coûté deux cents livres d'or à son père, et qu'il était bien aise de le conserver comme l'ornement de sa maison. Néanmoins les saints lui ayant fait voir la vanité de l'astrologie et de toutes les prédictions que l'on en tirait, il leur permit d'en faire ce qu'ils voudraient. Tiburce, fils de Chromace, ne put souffrir qu'on brisât une pièce si précieuse et si rare; mais ne voulant pas aussi empêcher la guérison de son père, il fit allumer deux fours, protesta que si l'on brisait ce cabinet sans que son père guérît, il y ferait jeter Sébastien et Polycarpe. Les saints acceptèrent volontiers la condition, quoique Chromace s'y opposât. Mais dans le temps même qu'ils cassaient ces machines, un jeune homme ap-

parut à Chromace, et lui dit qu'il était envoyé de Jésus-Christ pour le guérir. Il fut guéri, en effet, à l'instant, et se mit à courir après ce jeune homme pour lui baiser les pieds; mais il le lui défendit, parce qu'il n'était pas encore sanctifié par le baptême. Il se jeta donc aux pieds de Sébastien, et Tiburce à ceux de Polycarpe. Sébastien lui représenta ensuite que, dans la dignité où il était, il ne pouvait pas s'exempter de se trouver aux spectacles profanes, sans parler du jugement des procès, où il est difficile qu'il ne se mêlât alors bien des choses contraires à la profession du christianisme : et c'était même devant le préfet de Rome qu'on poursuivait les chrétiens. C'est pourquoi il lui conseilla de demander un successeur, afin de se débarrasser de toutes ces occupations du monde, et ne songer qu'à son salut. Chromace exécuta ce conseil, et envoya dès le jour même prier ses amis qui étaient à la cour, de l'assister de leur crédit pour cet effet.

Lorsqu'il fut près d'être baptisé, Polycarpe lui demanda, parmi les autres interrogations, s'il renonçait à tous ses péchés. Il répondit que c'était un peu tard de lui faire cette demande, mais qu'il aimait mieux se rhabiller et différer son baptême pour y satisfaire. Qu'il voulait pardonner à tous ceux contre qui il était en colère, remettre ce qu'on lui devait, rendre tout ce qu'il pouvait avoir pris par violence; qu'il avait eu deux concubines après la mort de sa femme, et qu'il leur voulait donner une pleine liberté et leur procurer des maris. Polycarpe approuva son dessein, et lui dit que c'était pour accomplir ce renoncement, que l'on prescrivait d'ordinaire quarante jours à ceux qui demandaient le baptême. Tiburce renonça aussi au barreau, où il était près de s'engager, ayant déjà acquis beaucoup d'érudition et d'éloquence. Il reçut le baptême dès lors. Chromace, ayant renoncé à toutes les affaires du monde, le reçut peu de jours après. On baptisa avec lui quatorze cents personnes de sa famille, auxquelles il avait dès auparavant donné la liberté, disant que ceux qui commençaient à avoir Dieu pour père, ne devaient plus être esclaves d'un homme.

Dioclétien, devenu seul maître de l'empire par la mort de Carin, vint à Rome en 285. Non-seulement il conserva Sébastien dans son grade, ainsi que tous les autres officiers, mais il le prit en affection. De sorte qu'il lui donna la charge de capitaine de la première compagnie des gardes prétoriennes, qu'il voulait laisser

à Rome; et, tant qu'il demeura dans cette ville, il voulut toujours avoir le saint auprès de sa personne. Maximien en usa de même.

Cependant, comme la persécution était assez grande à l'égard des autres chrétiens, Chromace, par l'avis du Pape, qui était alors saint Caïus, les retira tous chez lui, c'est-à-dire tous ceux qui avaient été convertis depuis peu; il en eut si bien soin, qu'aucun d'eux ne fut réduit à la nécessité de sacrifier. Mais comme il était difficile que son changement demeurât longtemps caché, il demanda à l'empereur la permission de se retirer en Campanie, où il avait de fort belles terres, comme pour y rétablir sa santé. On sait, par l'histoire, que les sénateurs étaient obligés de résider à Rome pour se trouver au sénat, à moins qu'ils ne fussent dispensés par leur âge ou par une grâce particulière. Chromace obtint cette permission, et offrit d'emmener avec lui, dans ses terres, tous les chrétiens qui voudraient le suivre. Une dispute s'éleva alors entre Sébastien et Polycarpe, pour savoir qui des deux resterait dans la ville ou accompagnerait les nouveaux fidèles en Campanie. Chacun voulait demeurer à Rome, pour y trouver plus aisément l'occasion du martyre. Le Pape termina cette admirable dispute, en jugeant que Polycarpe, qui exerçait si dignement le sacerdoce et qui était plein de la science de Dieu, devait aller avec ceux qui se retiraient en Campanie, pour les fortifier et les assister.

Le dimanche étant donc venu, le Pape célébra les saints mystères dans la maison de Chromace, et dit à toute l'assemblée : «Notre Seigneur Jésus-Christ, connaissant la fragilité humaine, a établi deux degrés parmi ceux qui croient en lui, les confesseurs et les martyrs, afin que ceux qui ne se croient pas assez forts pour supporter le poids du martyre, gardent la grâce de la confession, et que, laissant la principale louange aux soldats du Christ, qui vont combattre pour son nom, ils aient grand soin d'eux. Que ceux-là donc qui veulent, s'en aillent avec nos fils Chromace et Tiburce; et que ceux qui le veulent, restent avec moi dans la ville. La distance des terres ne sépare point ceux qu'unit la grâce du Christ; et nos yeux ne sentiront point votre absence, parce que nous vous contemplerons du regard de l'homme intérieur.» Le Pape parlant de la sorte, Tiburce s'écria à haute voix: « Je vous conjure, ô Père et évêque des évêques, ne veuillez pas que je

tourne le dos aux persécuteurs ; car mon bonheur et mon désir est d'être mis à mort pour Dieu, mille fois, si cela est possible, pourvu que j'obtienne la dignité de cette vie qu'aucun successeur ne m'enlèvera, et à laquelle nuls temps ne mettront fin.» Le saint Pape, pleurant de joie, demanda à Dieu que tous ceux qui demeuraient avec lui obtinssent le triomphe du martyre.

On voit ici, comme dans saint Cyprien, que l'on mettait au rang des confesseurs, non-seulement ceux qui confessaient la foi devant les tribunaux, mais encore ceux qui, pour ne pas la renier, prenaient la fuite. On y voit encore le titre d'évêque des évêques donné au Pape, comme dans le même saint Cyprien, et, avant lui, dans Tertullien. Le pape saint Caïus avait succédé, le 15 décembre 283, au pape saint Eutychien, mort le 7 du même mois, et qui lui-même avait succédé à saint Félix, martyrisé sous l'empereur Aurélien, le 22 décembre 274.

Tiburce demeura donc avec le Pape, ainsi que Sébastien, Marcellien et Marc, Tranquillin, leur père ; Nicostrate, Zoé, sa femme, et Castor, son frère ; Claude et son frère Victorin, avec son fils Symphorien, qui avait été guéri de l'hydropisie. Tous les autres se retirèrent avec Chromace. Le Pape fit Tranquillin prêtre, et ses enfants diacres. Les autres furent ordonnés sous-diacres, hormis Sébastien, qui, servant beaucoup les fidèles sous l'habit de capitaine, fut fait, disent les actes, défenseur de l'Église par le Pape. Ce titre marquait, du temps de saint Grégoire, ceux que les Papes employaient particulièrement au secours et à l'assistance des pauvres. Les saints qui étaient demeurés à Rome, n'y trouvant pas de lieu pour y être en sûreté, se retirèrent avec le Pape dans le palais même de l'empereur, chez un nommé Castule, qui était chrétien avec toute sa famille, et d'autant plus propre pour les cacher, que, demeurant dans le palais où il avait l'intendance des bains et étuves, il n'était nullement suspect.

Les saints demeuraient là, occupés jour et nuit aux larmes, aux jeûnes et à la prière, pour obtenir de Dieu la persévérance et la grâce du martyre. Ils y faisaient aussi beaucoup de miracles envers les chrétiens qui y venaient implorer leur assistance. Tiburce, étant une fois sorti, rencontra un jeune homme qui, étant tombé de fort haut, s'était tellement brisé les membres, qu'on ne songeait plus qu'à l'enterrer. Tiburce demanda aux parents en pleurs,

de lui laisser dire quelques paroles, pour voir s'il ne le guérirait point. On se retira à quelque distance. Il prononça sur lui l'oraison dominicale avec le symbole, et le jeune homme se trouva guéri comme s'il n'avait rien souffert. Tiburce s'en allait, mais le père et la mère le retinrent, en disant : « Venez et prenez-le pour votre esclave, et nous vous donnerons avec lui tous nos biens ; car il était notre fils unique, et, de mort qu'il était, vous nous l'avez rendu vivant. » Tiburce leur répondit : « Si vous voulez faire ce que je vous dirai, j'estimerai beaucoup la récompense de cette guérison. » Eux lui dirent : « Et si vous voulez nous avoir nous-mêmes pour esclaves, nous ne nous y opposerons pas ; nous le désirons même, si vous nous en croyez dignes. » Alors, les prenant par la main, il les conduisit à l'écart de la foule, et leur apprit la vertu du nom de Jésus-Christ. Quand il les vit affermis dans la crainte de Dieu, il les conduisit à Caïus, en disant : « Vénérable Pape et pontife de la loi divine, voici ceux que le Christ a gagnés aujourd'hui par moi ; comme un nouvel arbuste, ma foi a produit en eux son premier fruit. » Le Pape baptisa le jeune homme avec ses parents.

Il s'était passé beaucoup de choses de cette nature lorsque sainte Zoé, femme de Nicostrate, remporta la première la palme du martyre. Étant allée prier au tombeau de saint Pierre le jour de la fête des Apôtres, elle y fut prise et menée au magistrat du quartier. Il voulut la contraindre à offrir de l'encens à une petite statue de Mars. Elle lui répondit : « Vous voulez contraindre une femme de sacrifier à Mars, pour montrer que votre Mars est passionné pour les femmes. Mais, s'il a pu ravir la pudeur à l'impudique Vénus, il ne prévaudra certainement pas contre moi, qui porte le trophée de la foi sur le front ; car ce n'est pas moi qui lutte contre lui avec mes forces, mais, forte de la vertu de mon Seigneur Jésus-Christ, je vous méprise également et vous et votre idole. » Le magistrat la mit en prison, et elle y demeura cinq jours entiers sans boire ni manger, sans voir aucune lumière et sans entendre autre chose que les menaces qu'on lui faisait de l'y laisser mourir de faim si elle ne promettait de sacrifier. Passé six jours, on en parla au préfet, qui commanda de la pendre à un arbre par le cou et les cheveux, et d'allumer dessous un feu de fumier. Elle rendit l'âme dès qu'elle fut en cet état. On attacha son corps à une

pierre et on la jeta dans le Tibre, de peur, disaient les païens, que les chrétiens n'en fissent une déesse.

La sainte apparut à Sébastien après son martyre pour lui apprendre sa mort. Sébastien l'ayant racontée aux autres, Tranquillin sortit en hâte, disant qu'il était honteux que des femmes les prévinssent, et s'en alla prier au tombeau de saint Paul, le jour de l'octave des Apôtres. Il y fut pris comme il souhaitait, et tué par le peuple à coups de pierres; son corps fut aussi jeté dans le Tibre. Nicostrate, Claude, Castor, Victorin et Symphorien furent aussi pris en cherchant les corps de ces martyrs, et menés au préfet de la ville, qui se nommait Fabien. Il tâcha inutilement, pendant dix jours, tantôt d'épouvanter les saints par ses menaces, tantôt de les gagner par ses caresses. Enfin il en parla aux empereurs qui étaient alors à Rome. Ils ordonnèrent d'appliquer trois fois les saints à la torture; mais n'y ayant point eu de tourment capable de les abattre, Fabien les fit jeter dans la mer.

Un fourbe, nommé Torquat, faisant semblant d'être encore chrétien, quoiqu'il eût renoncé à la foi, se joignit à la compagnie du saint pape Caïus. Mais il menait une vie bien différente des autres. Tiburce ne pouvait souffrir de le voir ajuster proprement ses cheveux sur son front, manger continuellement, boire avec excès, jouer durant les repas, avoir des gestes et une démarche molle et efféminée, se faire voir trop librement aux femmes, se dispenser au contraire des jeûnes et des prières, et dormir pendant que les autres veillaient et passaient les nuits à chanter les louanges de Dieu. Il le reprenait sévèrement de ces choses, et Torquat faisait semblant de prendre ses réprimandes en bonne part. Mais il trouva moyen, par ses artifices, de le faire arrêter; et pour mieux couvrir son jeu, il se laissa arrêter avec lui et mener devant le préfet Fabien, où, étant interrogé, il dit qu'il était chrétien, que Tiburce était son maître, et qu'il ferait tout ce qu'il lui verrait faire. Tiburce le confondit avec une vive éloquence et en fit voir la fourberie au juge. Fabien lui dit : « Mais vous feriez mieux de penser à votre salut en ne méprisant pas les décrets des princes. — Je ne puis mieux assurer mon salut, répliqua Tiburce, qu'en méprisant vos dieux et vos déesses, qu'en confessant que l'unique Seigneur Jésus-Christ est mon Dieu. « Fabien lui dit encore : « Rendez-vous à votre famille, soyez ce que la nature vous dicte d'être; car,

d'une naissance très-noble, vous vous êtes ravalé si bas, que vous êtes dans le cas d'endurer le supplice, l'infamie et la mort. «Tiburce répondit : « Oh ! l'homme sage et le merveilleux juge qu'ont là les Romains ! Parce que je refuse d'adorer la prostituée Vénus, l'incestueux Jupiter, le fourbe Mercure, et Saturne, le meurtrier de ses enfants, je déshonore ma race et je m'imprime une marque d'infamie ! Et parce que j'adore le seul Dieu véritable, vous menacez de me faire périr dans les supplices ! » Alors Fabien fit allumer un brasier et lui commanda d'y jeter de l'encens ou d'y marcher nu-pieds. Tiburce fit le signe de la croix et marcha sur ces charbons sans en ressentir aucune douleur; après quoi il défia le juge de mettre seulement la main dans de l'eau bouillante au nom de son Jupiter. » Qui ne sait, dit le juge confus, que votre Christ vous a appris la magie? — Taisez-vous, malheureux, répliqua Tiburce, et ne me faites pas cette injure de prononcer devant moi, d'une bouche furieuse, un nom si sacré.» Fabien, en colère, le condamna aussitôt à perdre la tête comme blasphémateur et coupable d'avoir proféré des injures atroces. Tiburce fut donc conduit à une lieue de la ville, où il fut exécuté, puis enterré par un chrétien qui s'y trouva; et Dieu y a fait depuis un grand nombre de miracles.

Le perfide Torquat fit encore prendre Castule, l'hôte des chrétiens. Ce saint fut interrogé et tourmenté par trois fois ; et comme il persistait toujours, on le mit dans une fosse sur laquelle on jeta un monceau de sable. Les deux frères, Marc et Marcellien, furent arrêtés ensuite et liés à un poteau, les pieds percés avec des clous. Ils passèrent un jour et une nuit dans ce supplice, et enfin ils moururent, percés de lances, par ordre du juge. Ils furent enterrés à deux milles de Rome, dans un cimetière qui a porté leur nom.

Après que Sébastien eut fortifié tant de martyrs contre la crainte des supplices, et qu'il les eut animés à combattre généreusement pour la couronne de gloire, il fit enfin connaître à tout le monde ce qu'il était lui-même. Dioclétien, à qui le préfet en parla, le fit venir et lui reprocha de reconnaître bien mal les obligations qu'il lui avait. Le saint répondit que, voyant qu'il y avait de la folie à demander des faveurs et des secours à des pierres, il avait sans cesse adoré le Christ et le Dieu qui est au ciel, pour le salut du

prince et de tout l'empire. Une réponse si sage ne satisfit point Dioclétien, et il mit le saint entre les mains des archers de Mauritanie, qui, par son ordre, le percèrent de flèches de tous côtés. Il fut laissé pour mort sur la place. Mais Irène, veuve de saint Castule, étant venue pour l'enterrer, le trouva encore vivant et l'emmena chez elle, au palais même de l'empereur, où il recouvra en peu de temps une santé parfaite. Les chrétiens l'exhortaient à se retirer. Mais, après avoir invoqué Dieu, il se mit sur un escalier par où Dioclétien passait, et lui représenta avec quelle injustice ses pontifes le portaient à persécuter les chrétiens, et les accusaient d'être les ennemis de l'Etat, eux qui priaient continuellement pour l'empire et pour la prospérité des armées. Dioclétien fut surpris de le voir, le croyant mort, suivant l'ordre qu'il en avait donné. Sur quoi le saint lui dit que Jésus-Christ lui avait rendu la vie, afin qu'il vînt protester devant tout le peuple, que c'était une injustice extrême de persécuter les serviteurs du Christ. Dioclétien le fit mener aussitôt dans l'hippodrome du palais, où il fut assommé à coups de bâtons. Mais de peur, disent les actes, que les chrétiens n'en fissent un martyr, on jeta la nuit son corps dans un cloaque, où il demeura pendu à un croc. Le saint apparut à une dame nommée Lucine, et, lui marquant l'endroit où était son corps, lui dit d'aller l'enterrer aux catacombes, à l'entrée de la grotte des apôtres. Lucine exécuta religieusement cet ordre, et passa trente jours entiers auprès du tombeau du saint. Ceci arriva, suivant toute apparence, l'an 288 [1].

Le même jour, à Rome, saint Fabien, pape et martyr, qui, ayant souffert la mort sous l'empereur Dèce, fut enterré dans le cimetière de Calixte. — A Nicée, en Bithynie, saint Néophyte, martyr, qui, à l'âge de quinze ans, fut battu de verges, jeté dans une fournaise ardente, et exposé aux bêtes; mais comme il n'en reçut aucun mal, et qu'il persévéra avec plus de constance à confesser la foi de Jésus-Christ, on le fit enfin périr par le glaive. — A Césène, saint Maur, évêque, illustre par ses vertus et ses miracles. — En Palestine, saint Euthymius, abbé, célèbre par

[1] *Acta S. Sebast.*, 20 jan.; *SS. Marcell. et Marc.*, 18 junii; *SS. Tiburt. et Chromat.*, 11 aug., etc.; *apud Acta sanctorum*; Tillemont et Baillet.

son zèle à maintenir la discipline catholique, et par la grandeur de ses miracles. Il fut un des ornements de l'Église du temps de l'empereur Marcien.

XXIe JOUR DE JANVIER.

SAINTE AGNÈS,

VIERGE ET MARTYRE DE ROME.

Sainte Agnès n'avait que douze ou treize ans, lorsqu'elle endura le martyre. D'après d'anciens actes, elle revenait de l'école quand le fils du préfet de Rome fut épris de sa beauté. S'étant informé de ses parents, il lui offrit des plus magnifiques parures, des plus précieuses pierreries, en promettant plus encore ; des richesses, des maisons, toutes les délices du monde, si elle voulait consentir à l'épouser. Agnès rejeta les présents avec mépris, et elle dit au jeune homme que déjà elle était fiancée à un époux, et à un époux beaucoup plus noble que lui, et qui lui avait fait des présents bien plus magnifiques. Le jeune homme, éperdu, tomba malade. Les médecins découvrirent la cause de son mal et en avertirent son père, le préfet Symphronius, qui fit renouveler à la jeune vierge les offres et les instances que lui avait déjà faites son fils. Elle répondit qu'elle ne manquerait jamais aux engagements de son premier époux. Le préfet trouva fort étrange qu'on lui préférât quelqu'un, et il cherchait qui ce pouvait être. Un de ses parasites lui dit alors que la jeune personne était chrétienne depuis son enfance, et que, ensorcelée par des arts magiques, elle appelait le Christ son époux. Joyeux de cette découverte ; le préfet la fit amener à son tribunal avec grand appareil. Elle fut également insensible et à ses caresses et à ses menaces. Il appela ses parents, et, ne pouvant leur faire violence parce qu'ils étaient nobles, il mit en avant l'accusation de christianisme. Le lendemain donc, après de nouveaux et inutiles efforts pour la persuader, il lui dit : « C'est la superstition des chrétiens, dont tu te vantes de connaître les arts magiques, qui t'empêche de suivre de bons conseils. Il

faut donc que tu ailles bien vite à la déesse Vesta, afin que, si la virginité perpétuelle te plaît, tu aies soin nuit et jour de ses augustes sacrifices.» La sainte répondit : « Que si, pour l'amour du Christ, j'ai refusé votre fils, qui, quoique tourmenté d'un amour déréglé, est cependant un homme vivant, capable de raison et de sentiment, comment pourrai-je, outrageant le Dieu suprême, adorer des idoles muettes, sourdes, insensibles, inanimées, d'inutiles pierres ?» Le préfet lui dit enfin : « Choisis de deux choses l'une : ou tu sacrifieras à la déesse Vesta avec ses vierges ; ou bien tu te prostitueras, dans un mauvais lieu, avec les filles de mauvaise vie. » Agnès lui répondit avec assurance : « Si vous saviez quel est mon Dieu, vous ne tiendriez point ce langage. Moi qui connais la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, je méprise vos menaces, assurée que je ne serai pas plus souillée des impuretés d'autrui que je ne sacrifierai à vos idoles ; car j'ai avec moi, pour gardien de mon corps, l'ange du Seigneur. » En effet, ayant été traînée à un lieu de prostitution, elle y trouva l'ange du Seigneur, qui l'environna d'une lumière si éclatante que personne ne pouvait plus l'y voir. S'étant mise en prière, elle aperçut devant elle une robe blanche dont elle se revêtit en bénissant Dieu ; car le préfet l'avait fait dépouiller de ses vêtements. Le lieu d'infamie devint ainsi un lieu de prière et de piété. Quiconque y entrait, se sentait frappé d'un aspect religieux à la vue de cette lumière inattendue, et sortait plus pur qu'il n'était venu. Le fils du préfet, traitant les autres de lâches, se jeta au milieu de cette lumière ; mais il tomba aveugle, et même, au dire des actes, sans vie. Un de ses compagnons l'ayant trouvé mort, se mit à crier : « Au secours ! une prostituée, par des opérations magiques, a tué le fils du préfet ! » Le peuple s'attroupa au théâtre, poussant des cris divers : « C'est une magicienne !—Elle est innocente !—C'est une sacrilège ! » Le préfet, apprenant que son fils était mort, accourut en grand tumulte et en grande affliction, disant à la sainte qu'elle était la plus cruelle de toutes les femmes, et lui demandant par quelle opération magique elle avait tué son fils. Elle répondit qu'il avait été étouffé par le démon impur dont il cherchait à faire les œuvres. La preuve en était manifeste, en ce que tous ceux qui avaient respecté la présence lumineuse de l'ange, étaient sortis sains et saufs. Le préfet dit qu'il la croirait si elle priait l'ange de lui rendre son fils.

« Bien que votre foi ne le mérite pas, répondit-elle, cependant, comme il est temps que la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ se déclare, sortez tous, afin que je lui offre la prière accoutumée. » Quand ils furent sortis, elle se prosterna la face contre terre, et pria le Seigneur avec larmes de ressusciter le jeune homme. L'ange parut et le ressuscita. Le jeune homme se mit à crier à haute voix : « Il n'y a qu'un Dieu au ciel et sur la terre ; c'est le Dieu des chrétiens. »

A ces mots, tous les aruspices et les pontifes des temples s'agitent ; ils poussent le peuple à la sédition. Tous s'écrient d'une voix : « A bas la magicienne, qui change les esprits et tourne les sens ! » Le préfet, voyant de si grandes merveilles, était stupéfait. Mais il craignait la proscription, s'il agissait contre les pontifes et défendait Agnès contre sa propre sentence. Il laissa donc son vicaire ou lieutenant pour apaiser la sédition et s'en alla triste. Le vicaire, nommé Aspase, ayant fait allumer un grand feu y fit jeter la sainte. Mais les flammes, s'écartant d'elle de part et d'autre, brûlèrent plus d'un séditieux spectateur. Agnès, les bras étendus, bénissait Dieu de ses merveilles, lorsque le feu s'éteignit tout à fait. Les païens criaient encore plus fort à la sorcellerie. Le vicaire, ne trouvant d'autre moyen d'apaiser la sédition, fit mourir la sainte par le glaive [1].

SAINT ÉPIPHANE,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

L'Église catholique est le royaume de Dieu, l'empire de Dieu, commencé sur la terre pour continuer éternellement dans le ciel. Dieu y attire par sa grâce ; on y entre, on y persévère par l'humilité, la foi, l'espérance et la charité. Comme c'est l'empire des hommes de bonne volonté, l'autorité y est douce ; telle que d'un père et d'une mère envers des enfants dociles et affectionnés. Mais il y a des esprits superbes, haineux, indociles, qui n'y en-

[1] *Acta sanctorum*, ad 21 jan.

trent pas ou qui en sortent. Pour contenir ceux-là dans un certain ordre hors de l'Église, il faut une autorité différente : c'est celle du père, armé de la verge ou même du glaive contre des enfants rebelles. Lorsque, comme Abraham, Isaac et Jacob, le père a une famille considérable, des serviteurs en grand nombre, et qu'il peut lever une armée, il reçoit le nom de prince, de roi ; sa grande famille s'appelle royaume. A l'époque où le royaume d'Israël ou de Jacob tirait à sa fin, Dieu suscita à Babylone un grand empire, pour dominer généralement sur tous les royaumes de la terre. Les prophètes de Dieu annoncèrent que cet empire passerait successivement des Chaldéens ou Assyriens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, et qu'ensuite, démembré entre une dizaine de nations, il finirait par disparaître complétement.

Pendant le cinquième siècle de l'ère chrétienne, la chute et le démembrement de ce grand empire de l'homme s'opérait en Occident. C'était une époque de calamités et d'angoisses. Les empereurs, dits romains, ne duraient qu'un jour et tombaient l'un sur l'autre. Les peuples éperdus ne voyaient de stabilité et ne trouvaient de consolation que dans le royaume de Dieu, l'empire de Dieu, l'Eglise catholique.

Ainsi vers le milieu du siècle, un barbare, nommé Ricimer, Suève ou Goth d'origine, faisait et défaisait les empereurs à son gré. En 456, il déposa l'empereur Avitus ; en 461, il déposa et tua l'empereur Majorien ; en 465, il empoisonna l'empereur Sévère ; en 467, il épousa la fille de l'empereur Anthémius, afin de régner sous son nom. Mais bientôt le gendre se brouille avec le beau-père. Ricimer, laissant Anthémius à Rome, se retire à Milan. Toute l'Italie appréhendait les suites de cette rupture. En effet, on se préparait de part et d'autre à la guerre. Dans ce péril commun, les nobles de Ligurie s'assemblent à Milan, et se jettent aux pieds de Ricimer, le suppliant avec larmes de mettre fin à des dissensions si funestes. Il fut touché de tant de pleurs. « Mais, dit-il, qui se chargera de la négociation ! qui pourra modérer cet emporté de Galate ? » (ainsi nommait-il l'empereur, son beau-père.) Tous lui répondirent aussitôt : « Nous avons à Pavie un jeune évêque qui persuaderait les bêtes féroces. Le bienfait qu'il vient demander, on le lui offre avant qu'il le demande. Sa physionomie est semblable à la vie même. Tout catholique, tout Romain le vénère,

le Grec ne pourra le voir sans l'aimer. » Ricimer dit alors : « Déjà la renommée m'a vanté cet homme, et ce que je trouve de plus admirable, c'est que tout le monde le loue et qu'il n'y paraît pas un seul ennemi. Allez donc, et priez l'homme de Dieu qu'il fasse le voyage ; joignez mes prières aux vôtres. »

Ce jeune évêque était saint Epiphane, à peine âgé de trente ans. Arrivés à Pavie, les députés le conjurent de se charger de cette ambassade. Il répondit aussitôt : « Quoiqu'une affaire aussi grave demande un homme consommé, et qu'elle soit au-dessus d'un novice, je ne refuse cependant pas à la patrie l'affection que je lui dois. » Et il alla de suite à Milan trouver le patrice Ricimer, qui l'agréa aussitôt qu'il le vit.

Arrivé à Rome, le saint évêque de Pavie inspira une vénération et une admiration universelles. Ce fut un pieux enthousiasme : les hommes les plus puissants eussent pensé commettre une faute impardonnable, de ne lui embrasser que les genoux ; c'étaient des acclamations qui montaient jusqu'aux nues ; on le voyait si plein des dons célestes, que personne ne le comptait au nombre des mortels. Anthémius dit alors : « Jusque dans ses ambassadeurs, Ricimer use avec moi de ruse et de finesse ; il en envoie qui forcent, par la supplication, ceux qu'il a offensés par ses outrages ; toutefois, amenez l'homme de Dieu : s'il demande des choses possibles, je les accorderai ; sinon, je le prierai d'agréer mes excuses. »

Le vénérable pontife, arrivé à l'audience, attira seul tous les regards, et parla ainsi à l'empereur : « Le Seigneur du ciel, respectable prince, a réglé par ordonnance souveraine, que celui à qui est confié le soin d'une chose publique aussi grande, apprît, par le dogme de la foi catholique, à connaître Dieu, auteur et amateur de la piété et de la clémence. C'est par lui que les armes de la paix brisent la fureur des guerres, et que la concorde, foulant aux pieds la superbe, devient plus puissante que la force. Ainsi, David s'est-il rendu à jamais recommandable, en songeant à épargner son ennemi plutôt qu'à s'en venger. Ainsi, les rois et les maîtres les plus parfaits des siècles ont-ils appris du ciel à faire grâce aux suppliants. Car celui-là possède une domination d'en haut, qui élève son empire par la piété et la clémence. C'est dans cette persuasion que votre Italie et le patrice Ricimer ont envoyé ma petitesse pour vous prier, ne doutant pas qu'un prince

romain accorderait la paix que demande même un barbare. Un triomphe qui embellira particulièrement vos annales, ce sera d'avoir vaincu sans verser de sang. Au reste, je ne sache pas qu'il y ait une guerre où il faille plus de grandeur d'âme, que de combattre son ressentiment et d'accabler de bienfaits la honte d'un farouche Goth. Car, s'il obtient ce qu'il demande, il en sera d'autant plus abattu qu'il a eu honte jusqu'alors de supplier. D'ailleurs, il faut considérer l'événement incertain de la guerre; encore, quel qu'il soit, si elle a lieu à cause de nos péchés, votre empire perdra toujours tout ce que perdra l'un et l'autre parti. Tandis que, Ricimer ami, tout ce qu'il possède, vous le possédez avec Ricimer lui-même. Songez en même temps que c'est bien gouverner sa cause que d'être le premier à offrir la paix. »

L'empereur, qui, avec tous les assistants, ne pouvait se lasser d'admirer le saint, lui répondit avec un profond soupir : « Quoique j'aie, très-saint pontife, une indicible cause de douleur contre Ricimer; quoiqu'il n'ait servi de rien de lui accorder les plus grands bienfaits; jusqu'à l'associer à ma famille pour l'amour de la chose publique; quoiqu'il se soit montré d'autant plus ennemi qu'il a été plus comblé de faveurs; quoiqu'il ait encouragé la fureur des nations étrangères, et qu'on ne puisse avoir en ses promesses aucune confiance, puisque l'alliance la plus étroite n'y a rien fait; toutefois, si vous êtes caution et médiateur, vous qui, par une grâce spirituelle, pouvez découvrir les mauvais desseins et les corriger, je n'ose refuser la paix que vous-même demandez. Que s'il vous trompe, il se punira lui-même. Pour moi, je remets entre vos mains et ma personne et l'empire, et la grâce que j'étais résolu de refuser à Ricimer, suppliant par lui-même, je l'offre le premier par vous; car, tout bien considéré, on ne peut mieux gouverner son navire, au milieu de la tempête, que d'après les conseils d'un pareil pilote. »

Le saint évêque Epiphane remercia l'empereur, reçut son serment pour la paix et partit aussitôt, afin de célébrer à Pavie la fête de Pâques, qui était proche. Il avait promis d'y être revenu dans vingt jours; malgré le jeûne du carême, il y fut dans quatorze. Son arrivée inattendue causa une joie inexprimable dans tout le pays. On se réjouissait d'autant plus de la paix, qu'on l'avait espérée moins.

Saint Epiphane était né à Pavie même, et descendait, par sa mère, de la famille de saint Miroclès, évêque de Milan, au commencement du quatrième siècle. Il fut élevé par l'évêque Crispin, qui le voyant prévenu des grâces du ciel, le fit lecteur à huit ans, sous-diacre à dix-huit, diacre à vingt, l'employant à différents ministères, jusqu'à lui confier tout le bien de l'Eglise, afin de mieux connaître sa capacité, parce qu'il souhaitait l'avoir pour successeur. Aux avantages du corps, aux talents de l'esprit, il joignait une modestie, une humilité, une patience admirables. Battu un jour jusqu'au sang par un homme emporté, il fut le seul qui s'opposa à la justice que tout le monde voulait en faire. Si chaste, qu'il ne se savait homme que par le travail ; lui arrivait-il des illusions dans les songes ? il recourait à de saintes veilles, à des jeûnes continus, restait très-longtemps debout. Son repos était la lecture; ses bijoux, les saints livres. Il lui suffisait de les parcourir pour les dire de mémoire, non pas les mots seuls, mais le sens et l'âme ; en sorte que, suivant le passage qu'il redisait, on croyait entendre ou Moïse, ou un prophète, ou un apôtre. Et ce qu'il avait lu dans le livre, il le retraçait dans sa vie. Dès lors, il préludait à l'office d'intercesseur. Partout où l'évêque l'envoyait au secours des malheureux, il exigeait les grâces et les bienfaits avec un art de supplier si puissant, que bien des malheureux se félicitaient que l'évêque ne fût pas venu lui-même. Aussi chaque jour l'affection du peuple augmentait pour Epiphane. Lui ne pensait qu'à soulager son vieil évêque dans ses infirmités. Crispin, sentant que sa fin était proche, se fit conduire à Milan avec son diacre. Là, ayant réuni les personnages les plus considérables de la province, il leur dit ces paroles : «Voilà, mes enfants, que l'âge m'appelle à partir. Déjà la terre revendique la parcelle qui en est originaire. Je vous recommande la cité, je vous recommande l'église, je vous recommande ce jeune homme, au travail et à la grâce duquel je dois d'avoir vécu jusqu'à cette heure, âgé et débile. C'est sa force qui a soutenu ma faiblesse; c'est par ses pieds que j'ai marché, par ses yeux que j'ai vu, par sa parole que j'ai réglé tout : nous paraissions deux à ceux qui nous voyaient, mais des deux la concorde n'en faisait qu'un. » Les assistants l'ayant assuré de leurs bonnes dispositions, il revint à Pavie et y mourut peu de jours après.

Aussitôt toute la ville s'attroupe; tous les vœux se portent sur

Epiphane; on l'enlève du milieu des funérailles pour le proclamer évêque. Lui cependant pleure et résiste tant qu'il peut; il dit tout haut qu'il en est indigne; mais dans cette grande multitude il est seul à le dire. Les habitants des cités voisines se joignent dans leurs acclamations à ceux de Pavie : on eût dit qu'il s'agissait d'inaugurer l'évêque de tout l'univers. On le conduit à Milan, où il est sacré avec une joie universelle. Toutefois, quelques habitants de grandes cités en témoignèrent de la peine; ils étaient jaloux qu'une petite ville comme Pavie eût un aussi grand évêque, tandis que les leurs n'avaient à vanter que le nom seul de métropolitains.

De retour à Pavie, saint Epiphane assembla son clergé et lui parla en ces termes : « Quoique, mes bien-aimés frères, le poids de votre jugement et de la dignité que j'ai reçue m'ait accablé, lorsque je marchais avec peine, et encore trop tôt, dans les avenues du sacerdoce, je me souviens cependant de ce que je dois à votre bienveillance, puisque vous m'avez conféré ce qu'il y a de plus grand. Et quoique j'aie plus eu la volonté de vous obéir que de vous commander, j'ai néanmoins changé le personnage de serviteur, mais sans en perdre l'esprit. Soyez pacifiques, soyez unanimes; partagez avec moi mon fardeau, il en sera plus facile à porter. Je promets de vous garder ma communion avec toute humilité; nul ne pourra m'offenser s'il n'offense notre Dieu. Conservez la pudeur, source de tous les biens; ne prenez point à injure si un enfant parle de continence et de pureté à des vieillards et à des prêtres. C'est la conduite, non les années, qui ouvre l'adolescence ou la vieillesse. Examinez le secret de ma vie, et si vous y reconnaissez quelque chose d'indigne, réprimez-le. Que personne ne craigne d'admonéter le prince de l'Église, dès qu'il le voit qui s'égare. » Ayant ainsi parlé, il se tut. Aussitôt tous les assistants se levèrent et s'écrièrent d'une voix : « Vive notre excellent père! vive notre incomparable pontife! Le choix de tout le monde vous a supposé bon; vos paroles vous montrent très-bon. Vous croissez en mérites dans nos cœurs; vous y êtes plus grand par les œuvres que par la renommée. »

Devenu évêque, saint Epiphane résolut de ne plus user de bains, de ne faire par jour qu'un repas, de vivre d'herbes et de légumes et de boire très-peu de vin. Quelque temps qu'il

pût faire, il était le premier à l'office de la nuit. Arrivé près de l'autel, il demeurait tout le temps dans la même attitude. Il avait si à cœur d'intercéder pour les malheureux, qu'il croyait avoir fait lui-même le chagrin qu'il n'avait pas empêché les autres de leur faire. Tels sont les détails sur sa vie, que nous devons à saint Ennodius, son ami et son successeur [1].

L'an 472, Ricimer massacra son beau-père Anthémius, pilla Rome, et mourut lui-même dans les plus cruelles douleurs. Il y eut encore, jusqu'en 476, quelques empereurs éphémères, parmi eux Népos, qui envoya saint Epiphane dans les Gaules, pour faire la paix avec Euric, roi des Visigoths. En 476, Odoacre, que nous avons déjà vu dans la vie de saint Séverin, mit fin à l'empire romain en Occident et prit le nom de roi d'Italie. Mais en 493, il fut vaincu par Théodoric, roi des Ostrogoths, et tué dans un repas.

Durant cette guerre, Gondebaud, roi des Bourguignons, sous prétexte d'accourir au secours d'Odoacre, vint en Ligurie, pillant les villes et les campagnes, massacrant une partie des habitants, réduisant l'autre en esclavage. Il entrait en ami dans les villes, et les traitait en ennemi. Enfin, chargé de butin et traînant avec lui une multitude de prisonniers, il repassa les Alpes, ne laissant aux deux princes, qui se disputaient ces contrées, que des villes désertes et des campagnes désolées.

Le roi Théodoric, pour affermir sa domination, fit une loi par laquelle il ne laissait la liberté entière qu'à ceux qui avaient suivi son parti, déclarant ceux qui avaient suivi le parti d'Odoacre et des Hérules, incapables de tester ni de disposer de leurs biens. Cette loi jeta la consternation dans toute l'Italie, et les peuples affligés s'adressèrent à saint Épiphane de Pavie, pour être leur intercesseur auprès du roi. Épiphane était leur refuge ordinaire dans toutes les calamités. Lorsque la ville de Pavie fut prise par Odoacre, il se fit respecter des barbares au milieu même du pillage et de l'incendie, et sauva la vie et la liberté à un grand nombre d'habitants. Il travailla ensuite à rebâtir la ville, lui obtint d'Odoacre une exemption d'impôts pour cinq ans, et protégea par son intercession toute la Ligurie contre la rapacité du préfet du prétoire. Quant à la députation auprès de Théodoric, il refusa de

[1] S. Ennod., *Vita S. Epiph.*

s'en charger seul. On pria Laurent, évêque de Milan, de vouloir en être. Comme Épiphane, il travaillait à rétablir les villes ruinées en partie, et à y rappeler leurs peuples dispersés. Ils allèrent donc ensemble à Ravenne, où Théodoric faisait sa résidence. Saint Épiphane porta la parole, et obtint la grâce des coupables, à l'exception de quelques-uns qui étaient les auteurs du mal, qu'il se contenta encore d'éloigner de leur domicile habituel.

Ensuite le roi le fit appeler en particulier, et lui dit : « Glorieux pontife, jugez de l'estime que nous faisons de votre mérite, par la commission importante que nous vous confions préférablement à tant d'autres évêques. Vous voyez toute l'Italie déserte, et les plus fertiles campagnes incultes faute de laboureurs ; je ne puis soutenir les reproches que me fait ce triste spectacle. A la vérité, c'est l'ouvrage du cruel Bourguignon ; mais si nous n'apportons pas remède à ces maux, nous en devenons les auteurs. Nous avons de l'or dans nos trésors, et nous différons de réparer les maux de notre patrie ? Qu'importe que nous vainquions nos ennemis par le fer ou par l'or ? Chargez-vous donc, avec l'aide du Seigneur, de cette commission. Leur roi Gondebaud est plein de vénération pour vous, et il désire depuis longtemps de vous voir. Croyez-moi, votre présence seule sera le prix de la rançon de l'Italie. »

Épiphane loua le dessein de Théodoric plus encore par ses larmes que par ses paroles, et le pria de lui donner pour adjoint dans cette légation le saint évêque Victor de Turin. Le pape Gélase profita de cette occasion pour écrire à Rusticius, évêque de Lyon, successeur de saint Patient, et le remercier du secours qu'il lui avait envoyé, aussi bien qu'Éonius d'Arles, pour soulager la misère des peuples d'Italie. Comme Lyon était la résidence du roi des Bourguignons, il prie Rusticius d'aider Épiphane dans sa négociation, et en même temps de lui mander ce que pensaient les évêques des Gaules de l'affaire d'Acace, dont Épiphane était chargé de les instruire [1]. Les deux évêques partirent sur la fin de l'hiver, l'an 494, et passèrent, au mois de mars, les Alpes encore couvertes de neiges et de glaces. Les peuples accouraient partout sur leur passage et leur apportaient des rafraîchissements, que saint Épiphane distribuait aux pauvres. Rusticius de Lyon alla au-

[1] *Epist.* 12 et 15.

devant d'eux au delà du Rhône, et les instruisit du caractère artificieux de Gondebaud ; mais la vertu des ambassadeurs parut faire oublier au prince son naturel. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Lyon, il envoya les saluer et leur offrir une audience. Saint Épiphane ne différa pas de l'accepter. La sainteté qui brillait sur son visage donna une nouvelle force aux traits de son éloquence.

« Grand prince, dit-il à Gondebaud, c'est pour l'amour de vous que j'ai entrepris un voyage si rude. Je n'ai pas craint la mort pour vous apporter le prix de la vie éternelle. Je suis venu comme pour servir de témoin devant Dieu entre deux grands rois, si la bonté vous fait accorder ce que la miséricorde fait demander à celui qui m'envoie. Partagez également la récompense que Dieu promet, ou, plutôt, disputez-la entre vous, princes invincibles ; mais, dans ce combat, le victorieux emportera tellement le prix, que le vaincu ne le perdra pas. Suivez mon conseil, et vous serez l'un et l'autre vainqueurs. Le roi Théodoric veut racheter les captifs : rendez-les sans rançon. Croyez-moi, personne ne gagnera plus que celui qui ne recevra rien, et l'argent que vous aurez méprisé enrichira plus votre armée que si vous l'aviez reçu.»

Saint Épiphane, faisant ensuite parler l'Italie, continua ainsi : « Écoutez, prince, les justes plaintes de l'Italie, votre fidèle alliée. Si elle pouvait parler, elle vous dirait : Grand roi, combien de fois, s'il vous en souvient, n'avez-vous pas pris les armes pour ma défense et pour ma liberté ? C'est vous qui avez nourri ceux que maintenant vous retenez dans les fers. Ne m'avez-vous rendu ces services que pour me surprendre plus facilement ? Personne de ceux qui ont été faits prisonniers ne songeait à fuir à la vue de vos troupes. Les dames qu'on traînait en captivité se promettaient que vous seriez leur vengeur ; les vierges ne défendaient leur pudeur qu'en vous réclamant ; les laboureurs disaient à ceux qui les chargeaient de chaînes : N'êtes-vous donc pas Bourguignons ? Combien de fois ces mains que vous liez n'ont-elles pas payé le tribut à notre commun maître ? Rendez, prince, rendez tous ces malheureux à leur patrie ; rendez-les à votre gloire. C'est à Dieu que vous accorderez cette grâce ; mais vous ne la ferez pas à des hommes qui vous soient étrangers. Le maître de l'Italie donne sa fille à votre fils ; que cette princesse soit le prix de la rançon des prisonniers ; que leur délivrance soit le présent des noces que le

mari offre à son épouse : ce sera Jésus-Christ qui le recevra et qui vous en tiendra compte. »

Ce discours, accompagné des larmes des deux saints évêques, toucha Gondebaud. Il répondit cependant avec assez de fierté : «Vous qui me parlez de paix, vous ignorez le droit de la guerre. La loi des combattants, c'est que tout ce qui n'est pas permis le devient alors. Cependant je ne fais que repousser l'injure que votre roi m'a faite en voulant me jouer sous le prétexte d'un traité. Mais s'il veut une paix solide, il me trouvera fidèle à la garder. Pour vous, saints pontifes, retournez à votre logis; je délibérerai sur ce qui convient au bien de mon âme et à celui de mon royaume, et je vous le ferai savoir. » Il consulta Laconius, son ministre, et consentit à n'exiger de rançon que pour ceux qui avaient été pris les armes à la main, et qui appartenaient aux soldats qui les avaient pris.

Cette heureuse nouvelle fit accourir un si grand nombre de ces captifs délivrés, qu'il semblait que cette partie de la Gaule allait demeurer déserte. Il en partit de Lyon seul quatre cents en un jour, et, en tout, il y en eut six mille de renvoyés sans rançon. Tout l'argent que Théodoric avait envoyé fut employé à racheter les autres. Et comme il ne suffisait pas, une sainte dame nommée Syagria, qui était, dit Ennodius, comme le trésor de l'Eglise, fournit le reste avec saint Avit, évêque de Vienne. Saint Épiphane, craignant que les captifs plus éloignés ne fussent retenus par la dureté de leurs maîtres, alla jusqu'à Genève, où résidait Godegisile, frère du roi Gondebaud, qui suivit son exemple pour la délivrance des captifs. Ainsi, saint Épiphane revint comme en triomphe au milieu des troupes de ces affranchis, qui retournaient en Italie, le comblant de bénédictions. Il arriva à Pavie beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, et écrivit au roi Théodoric pour lui rendre compte de son ambassade et lui demander la restitution des biens de ceux qu'il avait délivrés : ce qu'il obtint. Saint Ennodius, Gaulois d'origine, et depuis évêque de Pavie, qui a écrit l'histoire de cette légation, était à la suite de saint Épiphane, et avait été témoin oculaire de ce qu'il raconte [1].

Épiphane pouvait s'attendre à quelque repos. Mais avant la fin

[1] Ennod., *Vita S. Epiph.*

de la deuxième année, les populations de la Ligurie qu'il avait ramenées de la captivité viennent de nouveau implorer sa miséricorde. Le roi Théodoric leur imposait des contributions qu'il leur était impossible de payer, vu l'état déplorable de leurs maisons et de leurs champs. C'était au fort de l'hiver. Le bon pasteur fait le voyage de Ravenne, plaide auprès de Théodoric la cause du pauvre peuple, lui obtient une exemption d'impôt pour deux ans, revient à Pavie, tombe malade et meurt le 21 janvier 497, à l'âge de cinquante ans, aimé et pleuré de tout le monde.

Le même jour, à Athènes, saint Publius, évêque, qui gouverna très-dignement cette église après saint Denys l'Aréopagite. Aussi célèbre par l'éclat de ses vertus qu'illustre par sa doctrine, il reçut la couronne de gloire pour le témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ. — A Tarragone, en Espagne, les saints martyrs Fructueux, évêque, Augure et Euloge, diacres, qui, durant la persécution de Gallien, furent premièrement enfermés dans une étroite prison, puis jetés au milieu des flammes, où, après que leurs liens eurent été brûlés, étendant les bras en forme de croix, ils accomplirent leur martyre en priant Dieu. Saint Augustin fit un sermon au peuple le jour de leur fête. — A Troyes, saint Patrocle, qui mérita la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien. — Au monastère de Richenou, saint Meinard, ermite, tué par des voleurs [1].

XXIIe JOUR DE JANVIER.

SAINT VINCENT,

DIACRE, MARTYR.

Il était d'une famille illustre : son aïeul paternel avait été consul. Jeune et bien fait, il avait fait, de plus, d'excellentes études, et l'évêque de Saragosse, après l'avoir instruit de la science divine,

[1] Le même jour, anniversaire de Louis XVI, roi de France, qui, pour avoir refusé de souscrire à la déportation des prêtres fidèles, et devenu ainsi lui-même confesseur de la foi catholique, fut mis à mort par les impies de son temps. Le pape Pie VI, comme docteur particulier, a qualifié de martyre la mort de Louis XVI.

l'avait ordonné son archidiacre, avec charge d'instruire les autres à sa place, parce que lui-même ne parlait pas facilement. L'évêque, nommé Valère, était également d'une famille distinguée, qui avait déjà fourni plusieurs évêques. Le gouverneur Dacien fit arrêter l'un et l'autre. On les tourmenta d'abord à Saragosse; puis on les transféra à Valence, où ils furent jetés dans une horrible prison. Dacien les y garda longtemps, chargés de chaînes et privés de la nourriture nécessaire. Il espérait que le poids des chaînes et les douleurs de la faim leur abattraient le corps et l'âme. Se les étant fait amener, il fut bien surpris de les voir tout ensemble et le corps vigoureux et l'âme inébranlable. Il réprimanda les gardes, comme s'ils n'avaient pas exécuté ses ordres à l'égard des prisonniers; puis il essaya de gagner ceux-ci par les promesses et les menaces. Comme Valère, à cause de sa difficulté à parler, ne répondait point, Vincent lui dit: Mon père, si vous l'ordonnez, je parlerai. — Mon cher fils, dit Valère, comme je vous ai confié la parole de Dieu, je vous charge aussi de répondre pour la foi, que nous soutenons ici.» Alors Vincent déclara qu'ils étaient chrétiens et prêts à tout souffrir pour le seul et vrai Dieu, le Père et son Christ. Dacien, en colère, condamna l'évêque à l'exil, et fit mettre Vincent à la question.

Il le fit lier d'abord sur le chevalet, et commanda aux bourreaux de lui tirer les pieds et les mains avec des cordes, ce qu'ils exécutèrent avec tant de violence, que ses os en furent disloqués. A cette torture, on ajouta celle des ongles de fer. Vincent disait tranquillement au gouverneur: «Voilà ce que j'ai toujours désiré; voilà le but de tous mes vœux. Personne ne m'a jamais témoigné autant d'amitié que toi.» Il raillait même les bourreaux, et leur reprochait de manquer de force et de cœur. Il eut quelques moments de relâche, tandis qu'on les battait par l'ordre de Dacien, qui les soupçonnait de l'épargner. Mais ceux-ci revinrent bientôt, résolus de satisfaire pleinement la barbarie de leur maître, qui les excitait par tous les moyens imaginables. Deux fois ils interrompirent les tortures, afin de se reposer et de rendre plus vives les douleurs du martyr, en laissant refroidir ses plaies. Ensuite, animés d'une nouvelle fureur, ils le reprirent, déchirèrent toutes les parties de son corps avec tant d'inhumanité, qu'en plusieurs endroits on lui voyait les os et les entrailles. Dacien manifestait sa rage par les

agitations violentes de son corps, par des yeux étincelants, par une voix entrecoupée. Le martyr lui dit en souriant : « C'est ici ce qu'on lit ailleurs : Ceux qui voient ne verront pas, ceux qui entendent n'entendront pas ; car je confesse le Christ, Seigneur, Fils du Très-Haut, le Père ; unique Fils d'un Père unique ; et je confesse qu'il est un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Je confesse la vérité, et tu assures que je la nie. Sans doute, tu devrais me tourmenter si je mentais, si j'appelais dieux tes princes. Mais tourmente-moi plus longtemps encore, ne cesse point, afin que tu puisses au moins, de cette manière, avec ton esprit, tout sacrilége qu'il est, respirer la vérité ainsi éprouvée, et m'en reconnaître l'invincible confesseur. Pour les dieux que tu veux que je confesse, ce sont des idoles de bois et de pierre. Deviens toi-même, si tu veux, leur martyr, deviens le pontife mort de divinités mortes ; pour moi, je sacrifie au seul Dieu vivant, qui est béni dans tous les siècles. »

Dacien s'avoua vaincu ; sa rage parut un peu ralentie. Il fit cesser les tourments, dans l'espérance que les voies de douceur réussiraient peut-être à la fin. « Aie pitié de toi-même, dit-il à Vincent ; sacrifie aux dieux, ou au moins livre-moi les Écritures des chrétiens, conformément aux derniers édits qui ordonnent de les brûler. » Toute la réponse du martyr fut qu'il craignait beaucoup moins les tourments qu'une fausse compassion. Dacien, plus furieux que jamais, le condamna à la question du feu, la plus cruelle de toutes. Vincent, insatiable de souffrances, monta sans effroi sur l'instrument de ce supplice. C'était un lit de fer, dont les barres, faites en forme de scie et garnies de pointes très-aiguës, étaient posées sur un brasier ardent. On étendit et on lia le saint sur cette machine. Toutes les parties de son corps qui n'étaient pas tournées du côté du feu, furent déchirées à coups de fouet et brûlées avec des lames toutes rouges. On jetait du sel sur ses plaies, et les pointes de ce sel, aidées par l'activité du feu, entraient fort avant dans sa chair. On tourmenta successivement de la sorte les différentes parties de son corps, et cela à diverses reprises. Sa graisse, qui fondait de tous côtés, servait d'aliment aux flammes et en augmentait la violence. Ce supplice, dont la seule pensée saisit d'horreur, semblait ranimer sans cesse le courage de Vincent ; car plus il souffrait, plus il paraissait gai et content. Cependant le juge, couvert

de confusion et outré de rage, n'était plus maître de lui-même. Il demandait continuellement aux ministres de sa cruauté ce que faisait, ce que disait Vincent : « Il est toujours le même, répondaient-ils ; il persiste toujours dans sa première résolution ; on dirait que les tourments ne font qu'accroître et affermir sa constance. » Effectivement, le martyr invincible ne perdait rien de sa tranquillité. Il se contentait de lever les yeux au ciel et de s'entretenir intérieurement avec Dieu par une prière continuelle.

Le gouverneur, au désespoir, le fit mettre dans un noir cachot semé de pots cassés, pour renouveler ses plaies ; il y fut enfermé et laissé seul, ayant les pieds étendus dans les entraves. Il s'y endormit, et, à son réveil, il trouva le cachot éclairé d'une lumière céleste, les entraves rompues et les têts changés en fleurs ; il vit une troupe d'anges qui venaient le consoler, et commença à chanter avec eux les louanges de Dieu. Les gardes, entendant ces voix si douces, regardèrent par les fentes de la porte, et virent le martyr qui se promenait en chantant. A ce miracle, ils se convertirent, et le martyr les confirma par ses discours.

Dacien, l'ayant appris, et voulant lui ôter la gloire de mourir dans les tourments, le fit mettre sur un lit mollet, pour le laisser reposer et ensuite le tourmenter de nouveau. Les fidèles de la ville y accoururent ; ils baisaient ses plaies et les essuyaient avec des linges, pour garder son sang chez eux, comme la bénédiction de leurs familles. Le martyr mourut aussitôt qu'il fut sur ce lit. Dacien fit jeter le corps dans un champ, pour être mangé des bêtes ; mais un corbeau le garda contre les autres oiseaux, et chassa même un loup qui voulait en approcher. Dacien le fit jeter en haute mer, cousu dans un sac et attaché à une meule. Le dessein du gouverneur échoua encore : le sac fut poussé sur le rivage. Le martyr apparut à un saint homme, lui déclara qu'il était arrivé à terre, et lui marqua l'endroit. Comme celui-ci hésitait, doutant de la vérité de sa vision, une sainte veuve fut aussi avertie en songe du lieu où le corps était caché dans le sable ; elle le dit à plusieurs chrétiens, et, les ayant menés avec elle, ils trouvèrent le saint corps et le portèrent à une petite église, où ils l'enterrèrent [1].

[1] Ruinart, et *Acta SS.*, 22 jan.

SAINT ANASTASE,

PERSAN, MARTYR.

La dévastation de l'Orient et de l'Égypte par les musulmans, si elle ébranla la foi d'un grand nombre, couronna aussi la persévérance de plusieurs. Une multitude de chrétiens souffrirent la mort plutôt que d'abjurer la foi du Christ. Ce qui est encore plus merveilleux, c'est que ces calamités des chrétiens servirent à la conversion de plusieurs Persans idolâtres. Nous en avons un illustre exemple dans le saint martyr Anastase. Il était non-seulement Persan d'origine, mais mage de profession, comme son père, qui lui avait enseigné la magie dès sa première enfance. Son nom persan était Magundat. Il servait dans la cavalerie, lorsque, après la prise de Jérusalem, la sainte croix fut transportée à Ctésiphon, capitale de la Perse. A l'approche de la sainte relique, les infidèles étaient saisis de crainte et les fidèles remplis de joie. On en parlait dans tout le royaume. Magundat voulut savoir quel était ce mystère. Les uns lui dirent : C'est le Dieu des chrétiens qui arrive. Mais, se disait-il en lui-même, comment ce grand Dieu qui habite le ciel et que les chrétiens adorent, peut-il arriver ici? A force de s'enquérir, il apprit que c'était la croix sur laquelle le Fils de Dieu, le Christ, que les chrétiens adorent, avait été attaché pour le salut du genre humain. Dès lors il s'informa curieusement de tout ce qui regardait la religion chrétienne. Plus il apprenait à la connaître, plus il se sentait attiré vers elle. Les illusions de la magie disparaissaient comme les ténèbres devant la lumière.

Ayant quitté la milice, il se retira dans la ville d'Hiéraple, chez un orfévre persan, qui était chrétien, et y apprit son art. Ce qu'il désirait surtout, c'était de recevoir le baptême. L'orfévre, qui craignait les Perses, alors maîtres du pays, différait toujours. Cependant il le menait avec lui dans les églises. Magundat y ayant vu peintes les histoires des martyrs, lui demandait ce que tout cela voulait dire. Apprenant alors les souffrances et les miracles des saints, leur constance devant les tyrans le ravissait d'admiration.

Après avoir ainsi passé quelque temps à Hiéraple, il se rendit

à Jérusalem, dans le désir de se faire chrétien. Il y logea également chez un orfévre, qui, voyant sa ferveur, le mena chez Élie, prêtre de l'église de la Résurrection. Celui-ci, l'ayant embrassé comme son fils, le conduisit au saint prêtre Modeste, qui gouvernait l'église de Jérusalem comme vicaire du patriarche Zacharie, prisonnier en Perse. Magundat reçut donc le baptême avec d'autres Persans, qui souffrirent depuis le martyre à Édesse, et il prit alors le nom d'Anastase. Il demeura huit jours chez le prêtre Élie. Quand il eut déposé les habits blancs, Élie lui demanda quel genre de vie il comptait embrasser. Anastase le pria de le faire moine. Élie le recommanda au monastère de Saint-Anastase, près de Jérusalem, où l'abbé Justin le reçut sous sa discipline, le fit instruire dans les lettres grecques et élever comme son propre fils. C'était l'an 620.

Anastase vécut sept ans dans ce monastère, occupé aux humbles travaux de la cuisine et du jardin, obéissant volontiers à tous les frères, mais appliqué surtout à entendre lire les Écritures saintes et les vies des saints Pères. Quand il se rencontrait quelque chose qu'il ne comprenait pas, il interrogeait son maître, qui avait de tout une parfaite intelligence. Dans sa cellule, il lisait en particulier les combats des principaux martyrs, qui le faisaient fondre en larmes. Il priait Dieu, dans le secret de son cœur, de lui faire la grâce de combattre comme eux pour sa gloire. Le démon le tracassa par le souvenir des formules et des opérations magiques. Il fut délivré de ses embûches par sa fidélité à les découvrir au supérieur du monastère, et par les prières de la communauté. Peu après il eut un songe, où, étant sur une haute montagne, un personnage lui présenta une coupe d'or remplie de vin, en disant : « Prenez et buvez. » Il comprit que Jésus-Christ l'appelait à la participation de son calice par le martyre. Il s'en ouvrit secrètement à son abbé, se recommanda à ses prières, sortit du monastère, alla visiter les divers sanctuaires de la Palestine, et se rendit enfin à Césarée, où il demeura deux jours dans l'église de la Sainte-Vierge.

Le troisième jour, comme il allait à l'oratoire de Sainte-Euphémie, il vit en passant des mages qui s'appliquaient à des prestiges de magie. Animé du zèle de Dieu, il s'approcha, et leur dit : « Pourquoi vous tromper et tromper les autres par vos maléfices ?»

Surpris de sa liberté : « Qui êtes-vous ? demandèrent-ils, et de quel pays, pour nous parler de la sorte ? Il répondit : J'ai été moi-même avec vous autrefois, et je connais vos impostures. » Comme il commençait à les réfuter, ils gardèrent le silence ; seulement ils le prièrent de ne pas divulguer leurs mystères dans le public, et le laissèrent aller. A quelques pas plus loin des cavaliers persans qui stationnaient devant le logis de leur chef, se dirent en leur langue : « Voilà un espion, un délateur. Anastase les regarda, et dit : Je ne suis pas un délateur, mais serviteur de Jésus-Christ, et j'ai été ce que vous êtes. « Ils l'arrêtèrent aussitôt, et leur chef l'ayant interrogé, le mit en prison pendant trois jours, sans qu'il voulût rien manger de leurs aliments, y soupçonnant des maléfices. Un chrétien ayant pénétré dans la prison, le félicita de ses chaînes et l'encouragea beaucoup à ne pas craindre les tourments et la mort pour le nom de Jésus-Christ, mais à répondre avec confiance au marzban, ou gouverneur, qui venait d'arriver à Césarée.

Introduit au tribunal du marzban, il ne se prosterna point, suivant l'usage des Perses. Interrogé sur son nom et sur son origine, il répondit : « Je suis chrétien, Persan de nation, de la province de Rasec, du village de Rasnuni ; j'ai été cavalier et mage ; mais j'ai abandonné les ténèbres pour venir à la lumière ; mon premier nom était Magundat, mon nom de chrétien est Anastase. Le marzban dit : Quitte cette erreur et reviens à ta première religion. — A Dieu ne plaise, répondit Anastase, que je renie le Christ ! — Est-ce que l'habit que tu portes te plaît si fort, demanda le gouverneur ? — Cet habit est ma gloire, fut la réponse. Le gouverneur dit : C'est le démon qui t'inspire. — Le démon m'inspirait, dit Anastase, lorsque j'étais imbu de mon ancienne erreur ; celui qui m'inspire maintenant, c'est le Christ, qui poursuit les démons. — Est-ce que tu ne crains pas le roi, dit le gouverneur ; est-ce que tu ne crains pas qu'il te fasse crucifier, s'il apprend à te connaître ? — Pourquoi le craindrais-je ? répliqua le saint. N'est-il pas un homme sujet à la pourriture, aussi bien que vous ? » Le gouverneur, en colère, le fit conduire en prison, chargé de chaînes, et le condamna à porter de grosses pierres. Quelques-uns de sa province, le voyant en cet état, lui disaient : » A quoi penses-tu ? jamais personne de notre pays ne s'est fait chrétien. Tu fais rire le monde après nous. » Comme il ne voulait pas les écouter, ils le maltraitèrent de

plus en plus. Mais le généreux athlète souffrait tout avec joie.

Le gouverneur le fit comparaître une seconde fois, et lui dit : « Si tu es fils de mage et si tu sais la magie, dis-m'en quelque chose. —A Dieu ne plaise, répondit Anastase, que je dise un mot de ces matières. » Après quelques autres réponses, le gouverneur le fit étendre par terre et battre de verges, jusqu'à ce qu'il se rendît. Le saint fit l'observation qu'on n'avait pas besoin de le lier, et pria seulement qu'on lui ôtât son habit, pour ne pas le déchirer, et qu'on le frappât sur la chair ; « car, dit-il, ce que vous faites n'est qu'un jeu. Et quand vous me couperiez en morceaux, jamais je ne renierai mon Seigneur Jésus-Christ. » Le gouverneur, émerveillé de sa constance, le fit revenir une troisième fois, et lui dit : « Souviens-toi de l'art magique, et sacrifie, pour ne pas périr misérablement. Le serviteur de Dieu répondit : A quels dieux m'ordonnez-vous de sacrifier? au soleil, à la lune, au feu, à la mer, aux montagnes, aux collines, aux autres éléments et aux métaux ? Me préserve Dieu d'adorer jamais vos idoles ! C'est le Christ, Fils de Dieu, qui a fait toutes ces choses pour notre service. Mais vous vous abusez en servant les démons et les quadrupèdes. Hommes faits à l'image de Dieu, vous ignorez le Dieu qui vous a faits. » Le saint développa ces pensées avec une éloquence qui étonnait tous les assistants, et fut reconduit en prison.

L'abbé de son monastère ayant appris ses glorieux combats, lui envoya des lettres, avec deux religieux, pour le féliciter et l'encourager à la persévérance. C'est l'un de ces religieux qui a écrit l'histoire de sa vie et de ses miracles. Le saint, non content de souffrir le jour, veillait encore les nuits à prier et à louer Dieu. Comme il était enchaîné avec un autre prisonnier, il avait grand soin de ne pas le déranger. Un juif qui le voyait portant le jour de grosses pierres et priant toute la nuit, se demandait avec étonnement quel était cet homme. Une certaine nuit, comme il observait le saint qui disait les hymnes matutinales, il vit la prison éclairée tout d'un coup d'une grande lumière ; des personnages vêtus de blanc y entrèrent, qui entourèrent le martyr. Ravi d'admiration, le juif disait en lui-même : Ce sont des anges ! Il les vit ensuite revêtus de pallium ou de manteaux parsemés de croix, et il se dit : Ce sont des évêques ! Le martyr Anastase paraissait lui-même vêtu de blanc et resplendissant de lumière. Un jeune homme éclatant se tenait

devant lui avec un encensoir d'or, et y mettait de l'encens. A la vue de ces merveilles le juif s'efforça d'éveiller son voisin, qui était un juge chrétien de Scythopolis ; mais il dormait si profondément, qu'il ne s'éveilla qu'à la longue. Regarde, lui dit le juif. Ils regardèrent tous deux, mais ils ne virent plus rien. Le juif lui ayant raconté tout ce qu'il avait vu, ils glorifièrent tous deux notre Seigneur Jésus-Christ.

Cependant le gouverneur, ayant reçu les ordres du roi Chosroès, envoya dire à saint Anastase : « Le roi demande seulement que vous disiez cette parole : Je ne suis pas chrétien. Après quoi vous serez libre d'agir comme bon vous semblera. Le martyr répondit : A Dieu ne plaise que je renonce le Christ ! » Le gouverneur lui fit dire une seconde fois : « Je sais que vous avez honte de le renoncer devant vos compatriotes ; mais comme les ordres du roi sont pressants, dites seulement cette parole devant moi et deux autres, et je vous laisserai aller. Le martyr lui fit répondre : A Dieu ne plaise que je renonce jamais mon Seigneur, ni devant vous, ni devant personne ! » Alors le gouverneur lui déclara que le roi ordonnait de l'envoyer en Perse, chargé de chaînes. Le saint répondit : « Si vous voulez, j'irai tout seul trouver votre roi. » Le gouverneur y joignit deux autres chrétiens, pour partir cinq jours après.

Dans l'intervalle arriva la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Le saint martyr, les deux religieux du monastère, les deux chrétiens captifs et plusieurs fidèles de la ville célébrèrent la vigile en prison, par des hymnes, des psaumes et des cantiques, oubliant qu'ils étaient dans les fers. Le matin, un magistrat chrétien demanda au gouverneur la permission d'ôter les fers aux prisonniers pendant la fête et de les conduire à l'église, avec promesse de les ramener en prison. Le gouverneur y consentit. Le saint martyr Anastase se rendit donc de la prison à l'église. Ce fut une grande joie pour tous les fidèles. L'exemple de sa constance ranima le courage des plus faibles. Ceux même qui désespéraient de la foi chrétienne se sentirent fortifiés par sa vue seule ; ils baisaient ses chaînes et lui disaient : « Nous sommes prêts à mourir, comme vous, pour notre Seigneur Jésus-Christ. » Après la messe solennelle, le magistrat le conduisit dans sa maison, avec les deux religieux de son monastère, mangea avec eux, et puis le ramena dans la prison.

Les cinq jours étant passés, saint Anastase partit de Césarée, avec les deux chrétiens et un religieux de son monastère, pour l'assister et informer l'abbé de tout ce qui arriverait. C'est le même religieux qui a écrit la vie, le martyre et les miracles du saint. Beaucoup de fidèles l'accompagnèrent hors de la ville, versant beaucoup de larmes et glorifiant Dieu de son courage à mourir pour Jésus-Christ. Dans tous les lieux où il passait, sa présence répandait la joie parmi les fidèles; tous le recevaient avec de grands honneurs et l'accompagnaient hors des villes, comme un martyr de Jésus-Christ. Arrivé en Perse, il fut mis en prison dans le bourg de Bethsaloé, à deux lieues du château de Dastagerd, où se tenait le roi Chosroès. Le religieux qui l'accompagnait logea dans la maison de Cortac, fils de Jesdin, un des principaux fonctionnaires du royaume, qui était chrétien, aussi bien que sa famille. L'intendant des prisons était également chrétien.

Quelques jours après son arrivée; Chosroès envoya un juge pour procéder à son interrogatoire, et lui demander entre autres choses pourquoi il avait quitté la religion des Perses pour se faire chrétien. Le saint martyr répondit par interprète, ne voulant pas s'expliquer en persan, quoiqu'on l'en pressât beaucoup : « Vous vous abusez en adorant les démons à la place de Dieu. Moi-même je les adorais autrefois, aveuglé par la même erreur. Maintenant je sers et adore le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment; et je me suis convaincu que vos dieux sont une imposture pernicieuse des démons. — Misérable! dit le juge, celui que les chrétiens adorent n'a-t-il pas été crucifié par les Juifs! Comment donc as-tu abandonné ta religion pour te faire chrétien? Le martyr répondit : Que celui que les chrétiens adorent ait été crucifié par les Juifs, vous dites vrai; mais pourquoi n'ajoutez-vous pas que c'est parce qu'il l'a bien voulu? Car c'est lui qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme; qui ensuite a daigné descendre sur la terre, prendre la nature humaine, être enfin attaché à la croix, pour délivrer le genre humain de la tromperie de Satan, que vous adorez. Vous rendez un culte au feu et à d'autres éléments, ainsi qu'à des choses qu'il ne convient pas de dire, adorant la créature plutôt que le Créateur. Le juge dit : Laisse-là tous ces discours. Voici que le roi t'offre des dignités, des richesses, des chevaux, pour être de ses principaux

officiers; reviens seulement à ta première religion. Le bienheureux Anastase répondit : Jamais je ne renierai mon Seigneur Jésus-Christ; au contraire, je le sers et je l'adore de toutes mes forces. Quant aux dons de votre roi, je les regarde comme de l'ordure. »

Le juge, ayant fait son rapport au roi, fit battre le saint martyr à coups de bâton, pour le réduire par les tourments, s'il ne voulait céder aux promesses. Le voyant inflexible, il le fit torturer de différentes manières : tantôt il le faisait suspendre d'une main, avec de grosses pierres aux pieds ; tantôt il faisait poser de travers, sur ses jambes, une grande pièce de bois, appesantie encore par deux hommes montés sur les deux bouts. Ce supplice, que l'on regardait comme insupportable, le saint martyr le souffrit avec une tranquillité qui épouvanta le juge ; en sorte qu'il retourna prendre de nouveaux ordres du roi. Dans l'intervalle, l'intendant des prisons et le religieux du monastère s'appliquèrent à le consoler et à l'encourager. Beaucoup d'autres chrétiens, parmi lesquels les fils de Jesdin, venaient se prosterner à ses pieds, baisaient ses chaînes, se recommandaient à ses prières, et lui demandaient quelque bénédiction ou pieux souvenir. Comme il s'y refusait par humilité, ils appliquèrent de la cire sur ses chaînes, pour en conserver l'empreinte comme une relique.

Cinq jours après, le roi envoya le même juge pour faire mourir le saint martyr et les autres chrétiens captifs, au nombre de soixante-dix, et parmi eux les deux chrétiens de Césarée. Ils furent étranglés sous les yeux du saint, à qui le juge dit ensuite : « Eh bien! que penses-tu faire? périr avec ces malheureux? Obéis plutôt au roi et accepte les honneurs qu'il t'offre ; tu seras distingué dans le palais, et comme un d'entre nous. » Le saint martyr, levant les yeux au ciel, rendit grâces à Dieu de ce qu'il accomplissait ainsi son désir, et répondit au juge : « J'espérais être coupé en morceaux pour l'amour de Jésus-Christ. Que si c'est là la mort dont vous me menacez, je rends grâces à Dieu de ce que, par une souffrance si peu considérable, il me rend participant de la gloire de ses martyrs. » Et il souffrit avec une grande joie le même supplice. Après qu'ils l'eurent étranglé, ils lui coupèrent la tête et la portèrent au roi. L'intendant des prisons, qui était chrétien, voulut placer son corps à part, pour le reconnaître. Mais les licteurs, qui étaient des juifs, ne le permirent pas. Toutefois, les fils

de Jesdin, qui l'avaient assisté à la mort, leur ayant donné une immense somme d'argent, ils y consentirent. Le religieux qui l'avait suivi de Césarée vint de nuit, avec les serviteurs de Jesdin et quelques moines, enleva le corps et l'inhuma dans le monastère de Saint-Sergius, à un quart de lieue de la ville. Saint Anastase consomma son martyre le 22 de janvier, la dix-huitième année de l'empereur Héraclius, c'est-à-dire l'an 628.

La veille de sa mort, il avait dit à d'autres prisonniers emmenés de Palestine : « Sachez, mes frères, que demain je finirai par la grâce de Dieu ; mais vous-mêmes vous serez délivrés dans peu de jours, et ce roi injuste sera mis à mort. » En effet, dix jours après, le 1er de février, l'empereur Héraclius arriva avec son armée victorieuse. Le moine qui avait suivi le saint revint au bout d'un an à son monastère, rapportant la tunique du martyr. Il raconta à l'abbé toute son histoire, et l'écrivit dès lors, telle que nous l'avons et telle qu'elle fut lue au septième concile général. Le corps de saint Anastase fut depuis apporté par le même moine à Constantinople, et ensuite en Palestine, à son monastère. La relation des miracles qui se firent pendant cette translation fut écrite par un témoin oculaire. Enfin, le portrait du saint martyr et sa tête même furent apportés à Rome, où on les voit encore au monastère nommé ad Aquas Salvas, qui porte le nom de saint Vincent et de saint Anastase [1]. Car l'Église romaine les honore ensemble le 22 de janvier.

Le même jour, à Embrun, les saints Vincent, Oronce et Victor, qui reçurent la couronne du martyre dans la persécution de Dioclétien. — A Novare, saint Gaudence, évêque et confesseur. — A Sore, saint Dominique, abbé, célèbre par ses miracles.

[1] *Acta SS.*, 22 jan.

XXIIIe JOUR DE JANVIER.

SAINT JEAN L'AUMONIER,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Un contemporain de saint Anastase que nous avons vu au jour précédent, fut saint Jean, patriarche d'Alexandrie, surnommé l'Aumônier à cause de sa charité et de ses aumônes extraordinaires. Il avait succédé, l'an 609, à Théodore, surnommé Scribon, qui fut égorgé par les hérétiques, et qui lui-même avait succédé à saint Euloge, mort l'an 606. Jean était natif de Chypre, fils d'Épiphane, gouverneur de l'île. Il avait été marié ; mais, ayant perdu ses enfants et ensuite sa femme, il se donna tout à Dieu et faisait de très-grandes aumônes. Ainsi, quoiqu'il n'eût ni mené la vie monastique ni demeuré dans le clergé, il fut jugé digne de l'épiscopat.

Les Perses ayant donc ravagé toute la Syrie, ceux qui purent échapper de leurs mains, clercs, laïques, magistrats, particuliers, évêques même, se réfugièrent à Alexandrie. Jean les reçut tous et leur donna tous les jours libéralement ce qui leur était nécessaire, sans regarder à leur multitude. Ayant su la prise de Jérusalem, il y envoya un homme pieux nommé Césippe, avec beaucoup d'argent, de blé, d'autres vivres et d'habits, tant pour voir cette désolation que pour assister ceux qui étaient demeurés. Il envoya de plus Théodore, évêque d'Anathonte ; Anastase, abbé du mont Saint-Antoine, et Grégoire, évêque de Rinocorure, avec de très-grandes sommes, pour racheter ceux qui avaient été emmenés captifs. Le saint patriarche recevait tous ceux qui venaient à lui, et les consolait comme ses frères. Il fit mettre les blessés et les malades dans les hôpitaux, où ils étaient traités gratuitement, et d'où ils ne sortaient que quand ils voulaient, et il les visitait deux ou trois fois la semaine. Quant à ceux qui se portaient bien et qui venaient recevoir l'aumône, il donnait aux hommes une silique, valant environ dix sous de notre monnaie ; aux femmes, comme plus faibles, il donnait le double. Quelques-uns portant des

bracelets et des ornements d'or, ne laissaient pas de demander l'aumône. Ceux qui étaient chargés de la distribution s'en plaignirent au patriarche ; mais, contre sa coutume, il leur dit d'un ton et d'un regard sévères : « Si vous voulez être mes économes, ou plutôt ceux de Jésus-Christ, obéissez simplement à son précepte, de donner à quiconque nous demande. Il n'a pas besoin, ni moi non plus, de ministre curieux. Si ce que je donne était à moi, j'aurais quelque raison de le ménager ; mais, s'il est à Dieu, il veut que l'on exécute ses ordres dans la distribution de ses biens. Je ne veux pas prendre part à votre peu de foi ; car, quand tout le monde s'assemblerait à Alexandrie, ils n'épuiseraient pas les trésors immenses de Dieu. »

L'année se trouva stérile, parce que le Nil n'était pas monté à l'ordinaire. Ainsi la cherté des vivres et la multitude de ceux qui fuyaient les Perses ayant épuisé tout le trésor de l'Église, le saint patriarche emprunta, près de plusieurs bons chrétiens, environ mille livres d'or. Comme il les eut consommées et que la cherté durait toujours, personne ne voulait plus lui rien prêter, parce que chacun craignait pour soi. Pressé par le besoin des pauvres qu'il nourrissait, il était dans une grande inquiétude et redoublait ses prières. Alors un habitant de la ville, qui désirait être diacre, quoiqu'il eût été marié deux fois, voulut profiter de l'occasion, et, n'osant faire la proposition en face, il lui présenta une requête par laquelle il lui offrait, pour les besoins des pauvres, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, s'il voulait l'ordonner diacre, alléguant un passage de saint Paul, pour prouver que la nécessité doit faire passer par-dessus la loi. Le saint patriarche le fit venir, et lui dit en particulier : « Votre offrande est grande et vient fort à propos, mais elle n'est pas pure. Quant à mes frères, les pauvres, Dieu qui les a nourris avant que nous fussions nés, vous et moi, les nourrira bien encore à présent, pourvu que nous observions ses commandements ; comme il a multiplié les cinq pains, il peut bénir les dix boisseaux de mon grenier. » Ainsi il le renvoya confus. Aussitôt on vint lui dire qu'il venait d'arriver deux grands navires de l'Église, qu'il avait envoyés en Sicile chercher du blé. Il se prosterna et dit : « Je vous rends grâces, Seigneur, de n'avoir pas permis que votre serviteur vendît votre grâce pour de l'argent. » Ayant appris que l'abbé

Modeste était dans un grand besoin des choses nécessaires pour le rétablissement des saints lieux, il lui envoya mille pièces d'or, mille sacs de froment, mille sacs de légumes, mille livres de fer, mille charges de poisson sec, mille vases de vin et mille ouvriers d'Égypte, avec une lettre où il disait : « Pardonnez-moi si je ne vous envoie rien qui soit digne des temples du Christ ; je voudrais aller moi-même travailler à la maison de sa sainte résurrection.» Avec ces secours, le saint abbé Modeste rétablit l'église du Calvaire, celle de la Résurrection, celle de la Croix et celle de l'Ascension. Il rétablit de fond en comble cette dernière, que l'on nommait la mère des églises.

Dès que saint Jean l'Aumônier fut assis sur la chaire d'Alexandrie, il assembla les économes de l'église, et leur dit : « Allez par toute la ville, et inscrivez-moi tous mes seigneurs et mes maîtres, jusqu'au dernier. Ils lui demandèrent avec étonnement qui étaient ses seigneurs et ses maîtres. « Ce sont, dit-il, ceux que vous appelez les pauvres. » Il s'en trouva plus de sept mille cinq cents, auxquels il faisait donner l'aumône tous les jours. Il eut soin d'empêcher que, par toute la ville d'Alexandrie, on n'usât ni de faux poids ni de fausses mesures, et on publia une ordonnance en son nom, portant confiscation de tous les biens des contrevenants au profit des pauvres ; par où l'on voit quelle était l'autorité du patriarche d'Alexandrie, même sur le temporel. Ayant appris que les officiers de l'église recevaient des présents pour donner la préférence à quelques personnes dans le rachat des captifs, il les assembla, et, sans leur faire de reproches, il augmenta leurs gages, avec défense de rien prendre de qui que ce fût. Ils s'en trouvèrent si bien, que quelques-uns même remirent cette augmentation de gages.

Il sut que plusieurs personnes n'osaient lui porter leurs plaintes, par la crainte qu'elles avaient des secrétaires, des défenseurs de l'église et des autres officiers qui l'environnaient. Il prit alors la résolution de donner deux fois par semaine audience publique, le mercredi et le vendredi. On lui mettait un siége devant la porte de l'église, avec deux bancs pour les hommes de mérite, avec lesquels il s'entretenait ayant l'Évangile entre les mains, et il ne laissait approcher de lui aucun de ses officiers, si ce n'est un seul défenseur, afin que les particuliers se présentassent avec plus de

confiance. Mais il faisait exécuter ses ordres par les défenseurs, voulant qu'ils s'en acquittassent avant que de manger; « car, disait-il, si Dieu nous donne la liberté d'entrer à toute heure dans sa maison et de lui offrir nos prières, et si nous voulons qu'il nous exauce promptement, comment devons-nous en user avec nos frères? » Un jour, comme il sortait de la ville pour aller à une église des martyrs, une femme se prosterna devant lui, demandant justice de son gendre. Ceux qui accompagnaient le saint patriarche lui conseillaient d'attendre au retour. Mais il répondit : « Et comment Dieu recevra-t-il notre prière, si je remets à écouter cette femme? Qui m'a promis que je serais en vie demain? » Et il l'expédia sur-le-champ. Une autre fois, ayant attendu jusqu'à onze heures du matin, sans que personne se présentât à son audience, il se retira en versant des larmes. Saint Sophrone lui en demanda tout bas la cause. « C'est, dit-il, que je n'ai rien à offrir à Jésus-Christ pour mes péchés. — Au contraire, dit Sophrone, vous devez vous réjouir d'avoir si bien pacifié votre troupeau, qu'ils vivent ensemble sans différend, comme des anges. »

Il étudiait continuellement l'Écriture, non pour l'ostentation, mais pour la pratique, et, dans ses conversations particulières, il n'y avait point de discours inutiles. Mais, ou l'on parlait d'affaires nécessaires, ou l'on racontait quelque histoire des saints, ou l'on traitait soit quelque passage de l'Écriture, soit quelque dogme, à cause de la multitude des hérétiques dont le pays était infecté. Si quelqu'un médisait d'un autre, le saint patriarche détournait adroitement le discours; s'il continuait, il ne lui disait rien, mais défendait à l'officier de semaine de le laisser entrer une autre fois. Les histoires qu'il aimait le plus, étaient les exemples de charité envers les pauvres.

Ses confidents les plus intimes étaient deux saints moines, Jean Moschus et Sophrone, qui séjournèrent à Alexandrie sous son épiscopat. Le saint patriarche les respectait tous les deux comme ses pères, et leur obéissait sans réserve. Comme ils étaient très-doctes, il s'en servait utilement pour combattre les sévériens et les autres hérétiques, et ils y travaillèrent avec tant de fruit, qu'ils retirèrent de l'hérésie grand nombre de bourgades, d'églises et de monastères. Le saint patriarche recommandait soigneusement à son peuple de ne communiquer jamais avec les hérétiques, quand même ils se trouve-

raient privés toute leur vie de la communion catholique. C'est, disait-il, comme un mari longtemps absent de sa femme, à laquelle il n'est pas permis pour cela d'en épouser un autre. Par cette recommandation, l'on peut juger combien les hérétiques avaient infecté toute l'Egypte, et qu'ils y étaient les maîtres en bien des endroits, puisque des catholiques étaient exposés à ne trouver jamais le libre exercice de leur religion.

Un jour, voyant que plusieurs sortaient de l'église après la lecture de l'Evangile, le saint patriarche sortit aussi et s'assit au milieu d'eux. Comme ils en étaient fort surpris, il leur dit : « Mes enfants, où sont les brebis, là doit être le pasteur. C'est pour vous que je descends à l'église, car je pourrais dire la messe pour moi à l'évêché. » En ayant usé de la sorte deux fois, il les corrigea.

Il honorait particulièrement les moines. Il bâtit un hospice particulier pour les moines étrangers, et fonda deux monastères auprès de deux oratoires qu'il avait bâtis, l'un de la Sainte-Vierge, l'autre de Saint-Jean. Il leur donna des terres de son patrimoine, et leur dit : « Je pourvoirai à vos besoins personnels, ayez soin de mon salut. Vos prières du soir et de la nuit seront pour moi ; celles que vous ferez le jour dans vos cellules seront pour vous. » Il voulait ainsi réparer ce qui lui manquait, n'ayant pas pratiqué lui-même la vie monastique. Il avait aussi bâti des hôpitaux pour les étrangers, les vieillards et les malades.

Malgré les richesses de son église, il vivait pauvrement et couchait sur un petit lit, avec une mauvaise couverture de laine déchirée. Un homme riche lui en ayant donné une précieuse, il la prit pour l'amour de lui ; mais elle l'empêcha de dormir ; il songeait aux pauvres qui, dans le même temps, mouraient de froid et de misère. Il l'envoya vendre le lendemain ; le riche la racheta et la lui rendit. Le saint homme la vendit encore, et à la troisième fois, il lui dit : « Nous verrons qui s'en lassera le premier. » Il faisait travailler à son tombeau, le laissant toujours imparfait, afin qu'aux grandes fêtes on vînt l'avertir de le faire achever, à cause de l'incertitude de la mort.

Saint Jean l'Aumônier, après avoir si charitablement recueilli et assisté les fugitifs de la Syrie et de la Palestine, fut obligé, l'année suivante 616, de fuir lui-même pour échapper au glaive des Perses. Il résolut de se retirer chez lui en Chypre. Le patrice Ni-

cétas, son ami, voulant profiter de l'occasion, le pria de venir jusqu'à Constantinople prier pour les empereurs, c'est-à-dire Héraclius et son fils. Le saint patriarche y consentit. Mais étant arrivé à Rhodes, il eut une vision dans laquelle un personnage éclatant de lumière et tenant un sceptre d'or lui dit : « Venez, le Roi des rois vous demande. Alors il dit au patrice Nicétas : Vous m'appelez à l'empereur de la terre, mais l'empereur du ciel vous a prévenu, » et, après lui avoir raconté sa vision, il se sépara de lui, passa en Chypre et vint à Amathonte, ville de sa naissance. Là, il dicta son testament en ces termes : « Je vous rend sgrâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé dans la maison épiscopale d'Alexandrie environ quatre mille livres d'or, outre les sommes innombrables que j'ai reçues des amis du Christ. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui reste soit donné à vos serviteurs. »

Il mourut ensuite, et fut enterré dans l'oratoire de saint Tychon, qui avait été évêque de la même ville d'Amathonte, et dont l'Eglise honore la mémoire le 16 de juin. On mit le corps de saint Jean l'Aumônier entre ceux de deux évêques, qui à la vue de tous les assistants, se retirèrent de part et d'autre pour lui faire place. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et sa vie fut écrite aussitôt après par Léonce, évêque de Néapolis, dans la même île de Chypre, qui l'avait apprise principalement de Mennas, vidame ou économe de l'église d'Alexandrie. Jean Moschus et Sophrone en avaient écrit auparavant une autre, que nous n'avons plus. Saint Jean l'Aumônier mourut le 11 novembre ; mais l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa translation, 23^{me} de janvier. Il avait tenu dix ans le siége d'Alexandrie, et eut Georges pour successeur. Mais depuis son temps on ne connaît plus guère l'histoire de cette église, à cause de l'invasion des Perses, et ensuite de la domination des Sarrasins [1].

[1] *Acta SS.*, 23 jan.

SAINT ILDEFONSE,

ÉVÊQUE DE TOLÈDE.

Il était né à Tolède même. Ses parents l'avaient mis de bonne heure sous la discipline de saint Isidore de Séville. Il y apprit à mépriser les vanités du siècle, qu'il quitta en effet pour s'enfermer dans le monastère d'Agali, aux faubourgs de Tolède. Il en fut depuis élu abbé. Saint Eugène de Tolède étant mort sur la fin de l'an 657, on mit à sa place saint Ildefonse, qui gouverna cette église neuf ans et deux mois. Sa vie fut écrite par Zixilane et par Julien, qui furent l'un et l'autre ses successeurs. Le dernier remarque que saint Ildefonse avait lui-même divisé ses écrits en quatre parties, dont la première contenait un livre en forme de prosopopée sur sa propre faiblesse, un traité de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, un opuscule sur les propriétés des trois personnes divines, un autre qui contenait des remarques sur les actions de chaque jour, un sur les sacrements, un sur le baptême en particulier, un sur les progrès dans le désert spirituel. La seconde partie contenait ses lettres, avec les réponses qu'on y avait faites. Les siennes ne portaient pas toujours son nom ; quelquefois il en empruntait d'étrangers, ou il enveloppait le sien de diverses énigmes. Il avait composé la troisième partie de messes, d'hymnes et de sermons, et la quatrième, de plusieurs petits ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels il y avait des épitaphes et des épigrammes. Outre les ouvrages renfermés dans ces quatre parties, il en avait commencé d'autres, que ses occupations ne lui permirent pas d'achever.

De tous ces écrits, il ne nous en reste que trois. Le principal est le livre de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge. Saint Ildefonse le composa à la prière de Quiricius, évêque de Barcelone, comme on le voit par les lettres que ces deux évêques s'écrivirent mutuellement. Dans l'une, Quiricius admire la clarté avec laquelle saint Ildefonse avait développé les mystères de l'incarnation et de la naissance du Seigneur, en mettant dans un plein jour les endroits où l'Ecriture parle avec quelque obscurité sur ce sujet ; de

sorte qu'il ne craint point de dire qu'il avait confondu Jovinien, Helvidius et le Juif perfide et incrédule. C'étaient les trois infidèles contre lesquels Julien de Tolède dit que saint Ildefonse avait entrepris son ouvrage. Il le commence par une prière fervente à la sainte Vierge, où il lui donne toutes les louanges que l'on peut donner à la Mère de Dieu. Ensuite il prouve par plusieurs passages de l'Ecriture, qu'il était nécessaire que sa virginité fût parfaite, étant la maison de Dieu, et Celui qui devait naître de ce sein ayant été engendré de Dieu dès avant l'aurore, c'est-à-dire de toute éternité; qu'en attaquant sa virginité, c'est attaquer Celui qui est né d'elle; que son Fils est Dieu parfait comme il est homme parfait; qu'il a été aussi facile à Jésus-Christ de conserver la virginité de sa Mère que de naître miraculeusement d'elle et de faire tant d'autres miracles; que les anges ont rendu témoignage à la virginité de Marie, en lui disant, lorsqu'elle eut répondu qu'elle ne connaissait point d'homme : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous sera appelée le Fils de Dieu. » Il invoque enfin la très-sainte Vierge, pour qu'elle lui obtienne la grâce de bien servir son Fils et elle : lui, comme son Créateur, elle, comme la Mère de son Créateur; lui, comme le Seigneur des armées, elle, comme la servante du Seigneur de tous. L'honneur qu'il rend à la Mère se rapporte au Fils, sans se terminer à elle; s'il sert Marie, c'est pour mieux servir Jésus et lui être uni d'une manière plus intime. « C'est ainsi, conclut-il, que l'honneur qu'on rend à la reine tourne à l'honneur du roi [1]. » Tout ce traité, d'un style coupé et sentencieux, respire la dévotion la plus tendre.

Dans son livre de la connaissance du baptême, il réunit ce que les anciens ont dit de meilleur sur les instructions qui préparent à ce sacrement, sur les cérémonies qui l'accompagnent, sur les obligations que l'on y contracte. Par les renoncements que l'on y fait au démon, à ses pompes et à ses œuvres, on s'engage à vivre dans le monde comme dans un désert; c'est le sujet de son livre *Du désert spirituel* [2]. Saint Ildefonse continua aussi le catalogue des écrivains illustres, commencé par saint Jérôme et continué par Gennade de Marseille et par saint Isidore de Séville. Il commence

[1] *Biblioth. max. PP.*, t. XII. — [2] Baluz., *Miscell.*, t. VI.

par saint Grégoire le Grand, ne trouvant pas que saint Isidore en eût dit assez, et finit à saint Eugène, son prédécesseur, qui avait lui-même succédé à un autre Eugène. Saint Ildefonse mourut l'an 667, le 23 de janvier, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

Le même jour, à Rome, sainte Emérentienne, vierge et martyre, laquelle n'étant encore que catéchumène, fut lapidée par les gentils comme elle priait sur le tombeau de sainte Agnès, qui avait été sa sœur de lait. — A Philippes, en Macédoine, saint Parménas, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant abandonné à la conduite de la grâce divine, s'appliqua avec une entière fidélité au ministère de la prédication que les apôtres lui avaient confié, et parvint sous Trajan à la gloire du martyre. — A Césarée, en Mauritanie, les saints martyrs Sévérien et Aquile, sa femme, qui furent livrés aux flammes. — A Antinoé, ville d'Egypte, saint Asclas, martyr, qui, après divers tourments, fut précipité dans la rivière, où il rendit son âme à Dieu. — A Ancyre, en Galatie, saint Clément, évêque, qui, ayant été souvent éprouvé par diverses tortures, consomma enfin son martyre sous Dioclétien. — Au même lieu et le même jour, saint Agathange, qui souffrit la mort sous le président Lucius. — Dans l'Abruzze citérieure, saint Martyr, solitaire, dont le pape saint Grégoire fait mention.

XXIVe JOUR DE JANVIER.

SAINT TIMOTHÉE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Paul, ayant parcouru la Syrie et la Cilicie, en revenant du concile de Jérusalem, vint à Derbe et à Lystre en Lycaonie, où il trouva un disciple nommé Timothée, dont tous les frères de Lystre et d'Icone rendaient un bon témoignage. C'était un jeune homme qui avait étudié les saintes lettres dès son enfance, son père était Grec, mais sa mère Eunice était une juive qui avait embrassé la foi chrétienne, ainsi que Loïde, sa grand'mère. Paul voulut le prendre pour compagnon de ses voyages et de ses tra-

vaux. Mais auparavant il le circoncit, à cause des juifs du pays, qui savaient tous que son père était Grec, et qui n'auraient pu se résoudre à recevoir les instructions d'un incirconcis. Paul fit plus. Jugeant par les dispositions de ce jeune homme et par des prophéties antérieures à son sujet, qu'il était élu de Dieu pour le saint ministère, il lui imposa les mains, soit alors, soit plus tard, avec les prêtres de l'Eglise, et la grâce lui fut ainsi communiquée.

Or, allant de ville en ville, Paul, Silas et Timothée donnaient pour règle aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et les prêtres qui étaient à Jérusalem. Ainsi les églises se confirmaient dans la foi, et croissaient en nombre de jour en jour.

Saint Paul, s'étant embarqué pour la Macédoine, prêcha l'Evangile à Philippes, à Thessalonique et à Bérée. La fureur des juifs l'ayant obligé de quitter cette dernière ville, il y laissa Timothée pour affermir les nouveaux fidèles dans la foi. Lorsqu'il fut arrivé à Athènes, il lui manda de l'y venir trouver; mais sur la nouvelle que les chrétiens de Thessalonique souffraient une cruelle persécution, il l'envoya vers eux pour les consoler et les fortifier. Timothée revint trouver saint Paul, qui était pour lors à Corinthe, afin de lui rendre compte du succès de sa commission. Ce fut dans ce temps-là que l'apôtre écrivit sa première épître aux Thessaloniciens, dans laquelle il joint le nom de Timothée au sien. De Corinthe, saint Paul alla à Jérusalem, d'où il revint passer deux ans à Ephèse. Comme il avait formé le dessein de retourner dans la Grèce, il chargea Timothée et Eraste de le devancer en Macédoine et en Achaïe, afin qu'ils préparassent les aumônes destinées au soulagement des chrétiens de Jérusalem.

Il donna ordre en particulier à Timothée d'aller ensuite à Corinthe pour y corriger quelques abus, et pour rappeler aux fidèles la doctrine qu'il leur avait prêchée. Dans la lettre qu'il écrivit aux Corinthiens peu de temps après, il leur recommande fortement son cher disciple. Il attendit son retour en Asie, et le mena avec lui en Macédoine et en Achaïe. Timothée laissa l'apôtre à Philippes, et le rejoignit à Troade. Saint Paul, de retour en Palestine, fut mis en prison à Césarée; il y resta deux ans, après quoi il fut envoyé à Rome. Il paraît que Timothée était avec lui dans ce temps-là, puisqu'il est nommé conjointement avec lui à la tête des

épîtres aux Philippiens et aux Colossiens, qui furent écrites dans les années 61 et 62. Timothée eut aussi le bonheur d'être emprisonné pour Jésus-Christ, et la gloire de confesser la foi en présence d'un grand nombre de témoins ; mais on le mit en liberté. Il fut ordonné évêque en conséquence d'une prophétie et d'un ordre particulier du Saint-Esprit. Il reçut par l'imposition des mains la grâce du sacrement, et le pouvoir non-seulement de gouverner l'Eglise, mais encore de faire des miracles, avec d'autres dons extérieurs du Saint-Esprit. Saint Paul étant retourné de Rome en Orient, laissa son disciple à Ephèse pour gouverner l'église de cette ville, pour s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, pour ordonner des prêtres, des diacres, et même des évêques, car il lui confia aussi le soin de toutes les églises d'Asie.

Saint Paul était encore en Macédoine quand il écrivit sa première épître à Timothée. La seconde fut écrite de Rome un an après, c'est-à-dire en 65. On y voit l'effusion d'un cœur plein de tendresse pour un fils bien-aimé. L'apôtre, qui était alors dans les fers, conjure son cher disciple de venir le trouver à Rome, afin qu'il ait la consolation de le voir encore une fois avant de mourir. Il l'exhorte à ranimer cet esprit de courage, ce feu du Saint-Esprit dont il fut rempli le jour de son ordination ; il lui donne des avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des hérétiques de ce temps-là, et lui trace le caractère de ceux qui devaient s'élever dans la suite.

Nous apprenons de la première épître à Timothée, qu'il ne buvait que de l'eau : mais comme ses grandes austérités lui avaient altéré la santé, et qu'il avait l'estomac très-faible, saint Paul lui ordonna de boire un peu de vin. Timothée avait peut-être alors quarante ans. Il était évêque d'Ephèse avant l'arrivée de saint Jean dans cette ville. Le 22 janvier 97, les païens célébrant une de leurs fêtes, dans laquelle ils portaient leurs idoles, assommèrent à coups de pierres et de massues Timothée, qui voulait s'opposer à leurs abominables superstitions. Ses reliques furent transportées solennellement à Constantinople en 356, et il s'y opéra beaucoup de miracles.

LE BIENHEUREUX MARCOLIN,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Le bienheureux Marcolin, né à Forli, dans la Romagne, entra dès l'âge de dix ans chez les Dominicains de sa ville natale, avec l'intention de s'y consacrer à Dieu. Le Seigneur se plaît à répandre ses dons sur les âmes innocentes ; les progrès de Marcolin dans la vie religieuse furent si rapides, qu'il devint bientôt un modèle pour tous ceux d'entre ses frères qui aspiraient à la perfection de leur état. Rigide observateur de sa règle, il la gardait à la lettre, sans jamais user de dispense, et ajoutait plusieurs pratiques à celles que la règle prescrit. Il avait tant d'affection pour la retraite et le silence, qu'il ne sortait jamais de sa cellule et du couvent sans une pressante nécessité. Son humilité lui faisait toujours choisir les dernières places, et son plus grand soin était de cacher aux hommes les grâces particulières qu'il recevait de Dieu. Une âme si fervente devait avoir une grande ardeur pour s'unir à Jésus-Christ ; aussi était-ce un spectacle édifiant de voir ce saint religieux offrir l'auguste sacrifice de nos autels. Les larmes abondantes que l'amour divin lui faisait alors répandre, contribuèrent à la conversion de plusieurs pécheurs. Le mérite de la pauvreté et de l'obéissance lui paraissait si grand, qu'il avait pour ces deux vertus une affection toute spéciale. On le voyait toujours calme, modeste, recueilli, mortifié, attentif aux besoins de ses frères, constamment prêt à les prévenir et à leur rendre tous les services qui dépendaient de lui. Il n'était pas moins charitable envers les séculiers, et les pauvres surtout le regardaient comme leur père.

Dieu voulut que son serviteur, qui s'appliquait avec tant de soin à sa propre sanctification, travaillât aussi à celle du prochain. Le saint religieux fut chargé par le bienheureux Raymond de Capoue, alors supérieur général des Dominicains, de rétablir la régularité dans plusieurs maisons de l'ordre où le relâchement s'était introduit ; il s'y employa avec tant de prudence et de zèle, qu'il les réforma et y fit observer les constitutions avec une grande exactitude.

Le bienheureux Marcolin prolongea sa carrière jusqu'à l'âge

de quatre-vingts ans, et, pendant ce long espace de temps, sa ferveur et sa tendre dévotion envers la sainte Vierge ne se démentirent jamais. Instruit de l'heure de sa mort, il l'annonça à ses frères, et, après avoir reçu avec la piété la plus affectueuse les sacrements de l'Eglise, il rendit tranquillement son âme à Dieu, l'an 1397. Dès que le bruit de son décès se fut répandu, tout le peuple courut pour voir son saint corps et pour obtenir de ses reliques. Dieu a opéré un grand nombre de miracles au tombeau de ce bienheureux. Benoît XIV approuva son culte le 9 mai 1750, et permit au clergé de Forli, ainsi qu'à l'ordre des frères Prêcheurs, d'en célébrer la fête [1].

Le même jour, à Antioche, saint Babylas, évêque, qui, ayant souvent glorifié Dieu par ses souffrances durant la persécution de Dèce, finit sa glorieuse vie chargé de chaînes, avec lesquelles il voulut être enterré ; on rapporte qu'avec lui souffrirent trois enfants, Urbain, Prilidien et Épolône, qu'il avait instruits dans la foi de Jésus-Christ. — A Néocésarée, les saints martyrs Mardoine, Muson, Eugène et Métellus, qui furent brûlés, et leurs cendres jetées dans la rivière. — A Foligni, saint Félicien, que le pape Victor avait ordonné évêque, et qui, après beaucoup de travaux, reçut, dans une extrême vieillesse, la couronne du martyre sous l'empereur Dèce. — Le même jour, saint Thyrse et saint Prix, martyrs. — A Bologne, saint Zamas, qui, ayant été ordonné premier évêque de cette ville par le pape saint Denys, y étendit merveilleusement la foi chrétienne. — Le même jour, saint Suran, abbé, qui fut en grande réputation de sainteté du temps des Lombards.

XXVe JOUR DE JANVIER.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

Après la mort de saint Étienne, premier martyr, il s'éleva une grande persécution contre l'Église, qui était à Jérusalem ; et tous,

[1] Godescard, 24 janvier. *Bréviaire dominicain.*

excepté les apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie. Celui qui ravageait l'Église avec le plus de fureur était Saul, qui avait applaudi à la mort d'Étienne et gardé les manteaux de ceux qui le lapidèrent. Entrant dans les maisons, il en tirait par force les hommes et les femmes, et les conduisait en prison.

Cela ne lui suffisait pas encore : mais, respirant de plus en plus la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, il vint trouver le grand prêtre, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques gens de cette doctrine, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Et comme il était en chemin, et qu'il approchait de Damas, soudain, au milieu du jour, une lumière du ciel, plus éclatante que le soleil, l'environna, lui et ses compagnons de voyage. Et, tombant à terre, ainsi que ses compagnons, il entendit une voix qui lui disait en hébreu : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il te sera difficile de regimber contre l'aiguillon. Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur? Et le Seigneur : Je suis Jésus le Nazaréen, que tu persécutes! Tremblant et effrayé, il dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Et le Seigneur : Lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds; car je t'ai apparu afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues, et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple et des nations vers lesquelles je t'envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints. Lève-toi donc; va à Damas, et l'on te dira tout ce qu'il faut que tu fasses. »

Or, les hommes qui l'accompagnaient dans son voyage, avaient ouï une voix, mais ne l'avaient pas entendue; ils avaient vu la lumière, mais n'avaient distingué personne, et ils restaient stupéfaits. Saul ensuite se leva de terre, et, ayant les yeux ouverts, il ne voyait point. Ils le prirent donc par la main et le conduisirent à Damas. Et il fut là trois jours sans voir, et il ne mangeait ni ne buvait.

Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : « Ananie! Et il répondit : Me voici,

Seigneur. Et le Seigneur lui dit : Lève-toi, et va dans la rue qui s'appelle la rue Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse ; car le voilà qui prie. » Et dans ce même moment, Saul voyait en vision un homme nommé Ananie, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. Ananie répondit : « J'ai appris de plusieurs combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem. Et il a même reçu des princes des prêtres le pouvoir de charger de fers tous ceux qui invoquent votre nom. Mais le Seigneur lui dit : Va, car cet homme m'est un vase d'élection, un instrument choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël. Et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » Et Ananie s'en alla et entra dans la maison, et, lui imposant les mains, dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin que tu voies et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint. » Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Et Ananie lui dit : « Le Dieu de nos pères t'a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le Juste et pour entendre les paroles de sa bouche. Car tu seras témoin devant tous les hommes de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant qu'attends-tu? Lève-toi, et sois baptisé, et purifie-toi de tes péchés en invoquant le nom du Seigneur. » Et il se leva, fut baptisé, et, ayant mangé, il reprit des forces. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et aussitôt il prêcha dans les synagogues que Jésus était le Fils de Dieu. Or, tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement, et disaient : « N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruellement dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu pour les conduire, chargés de fers, aux princes des prêtres? » Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les juifs qui étaient à Damas, démontrant que Jésus était le Christ [1].

Après quelque temps, Saul alla dans l'Arabie voisine, d'où il revint à Damas, et y fit un assez long séjour. Trois ans depuis sa conversion, les juifs de cette ville ne pouvant plus le souffrir, délibérèrent de le tuer. De peur qu'il ne leur échappât, ils obtinrent du gouverneur, qui tenait la ville pour Arétas, roi des Arabes,

[1] Act., IX, 1-22, comparé à XXII, 4-16, et XXVI, 9-18.

d'en faire garder les portes. Comme il y avait guerre entre Arétas et Hérode, tétrarque de Galilée, il fut aisé de faire passer Saul pour un espion. Mais il fut averti de leur mauvais dessein, et les disciples le prirent et le descendirent durant la nuit par une fenêtre de dessus la muraille de la ville, dans une corbeille. Ainsi il se sauva et vint à Jérusalem. « Il y vint, comme il dit lui-même, *pour voir Pierre*, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée [1]; le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostôme, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père [2]; le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » Ce sont les paroles de Bossuet [3].

Quand il fut venu à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût des leurs. Alors Barnabé, l'ayant pris avec lui, le conduisit aux apôtres, et leur raconta comment il avait vu le Seigneur, et ce que le Seigneur lui avait dit, et comment à Damas, il avait parlé fortement au nom de Jésus. Il demeura donc quinze jours chez Pierre, et ne vit aucun autre des apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur. Un jour, comme il priait dans le temple, il fut ravi en extase, il vit Jésus, qui lui dit : « Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront point ton témoignage sur moi. Saul répondit : Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous; et que, lorsqu'on répandait le sang de votre premier martyr Étienne, j'étais présent, et je consentais à sa mort, et je gardais les vêtements de ceux qui le lapidaient. Mais le Seigneur lui dit : Va, car je t'enverrai bien loin vers les nations. » En effet, les Hellénistes avec lesquels il disputait, cherchaient à le faire mourir. Ce que les frères ayant connu, ils le conduisirent à Césarée, et l'envoyèrent à Tarse. Il passa quelque temps en Syrie

[1] Ἱστορῆσαι, Gal., c. I, v. 18. — [2] *In epist. ad Gal.*, c. 1, n. 11. — [3] *Discours sur l'unité de l'Église.*

et en Cilicie. Les églises de Judée ne le connaissaient point de visage ; elles avaient seulement entendu dire : « Celui qui autrefois nous persécutait annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire [1]. »

Tarse, capitale de la Cilicie, était la patrie de Saul. Cette ville, une des plus anciennes, était, au jugement de Strabon [2], qui vivait au temps d'Auguste, la meilleure école ou académie, sans excepter Alexandrie, ni même Athènes. Saul y avait étudié la philosophie et les belles-lettres, avant d'aller à Jérusalem approfondir la loi de ses pères aux pieds de Gamaliel. Le célèbre Longin, un des plus judicieux critiques de l'antiquité profane, nomme Paul de Tarse parmi les grands orateurs et l'associe à Démosthène, Lysias, Eschine, Isocrate, Xénophon et autres [3].

Cependant ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à la mort d'Étienne, avaient passé jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, et n'avaient annoncé la parole qu'aux juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, entrèrent dans Antioche, et parlèrent aussi aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux pour opérer des guérisons ; et un grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur. Le bruit en étant venu jusqu'à l'Église de Jérusalem, ils envoyèrent Barnabé à Antioche. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu, il s'en réjouit, et il les exhortait tous à demeurer unis au Seigneur, avec un cœur ferme. Car c'était un homme bon, plein du Saint-Esprit et de foi. Et une grande multitude se joignit au Seigneur. Barnabé s'en alla ensuite à Tarse pour chercher Saul ; et, l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Ils demeurèrent un an entier dans cette église, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens.

Or, en ces jours, des prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche ; et l'un d'eux, nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, comme elle arriva sous Claude, depuis la deuxième année de son

[1] Act., IX, 23-30. *Ibid.*, XXII, 17-22. Gal., I, 17-24. — [2] Strab., l. XIV. — [3] Longin., *Fragm.*

règne jusqu'à la quatrième. Les disciples résolurent donc, chacun selon son pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. Ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux anciens ou prêtres par les mains de Barnabé et de Saul [1].

Cependant la parole de Dieu faisait de grands progrès et se répandait de plus en plus. Et Barnabé et Saul, après avoir rempli leur ministère, retournèrent de Jérusalem à Antioche ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc [2].

Or, il y avait dans l'église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé, Simon qu'on appelait le Noir, Lucius de Cyrène, Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient la liturgie ou le sacrifice au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent aller.

Etant ainsi envoyés par le Saint-Esprit, ils allèrent à Séleucie sur la mer, et de là s'embarquèrent pour passer en Chypre. Et quand ils furent arrivés à Salamine, capitale de l'île, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des juifs ; et ils avaient Jean avec eux, pour les servir. Ce fut vers ce temps que Saul fut ravi au troisième ciel, soit en corps, soit en esprit seulement, et qu'il entendit des choses dont il n'est pas permis à un homme de parler [3].

Cependant Saul et Barnabé, après avoir parcouru toute l'île de Chypre, vinrent à Paphos, résidence du proconsul romain et où les païens adoraient la déesse de la volupté. Ils y trouvèrent un juif magicien et faux prophète, nommé Bar-Jésu, autrement Élymas, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme très-prudent. Celui-ci, ayant fait venir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Élymas leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Or Saul, qui s'appelle aussi Paul, rempli de l'Esprit-Saint, et regardant fixement Élymas, lui dit : « Homme plein de tromperie et de malice, enfant du diable et ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur ? Voici que la main du Seigneur est sur

[1] Act., xi, 19-30.—[2] Act., xii, 24 et 25. — [3] Act., xiii, 2, Cor., 12.

toi ; et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. » Et aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent ; et, tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ayant vu cela, le proconsul crut, frappé qu'il était de la doctrine du Seigneur.

SAINT POPPON,

ABBÉ DE STAVELO.

Saint Poppon, abbé de Stavelo, au diocèse de Liége, naquit en Flandre, vers l'an 978, et suivit d'abord la profession des armes, ne laissant pas dès lors de vivre dans une grande piété. Il alla en pèlerinage à Jérusalem et ensuite à Rome. Le comte de Flandre et les principaux seigneurs le chérissaient : un d'entre eux voulut même lui donner sa fille ; mais il la refusa, et, ayant résolu de quitter le monde, il embrassa la vie monastique à Saint-Thierri, près de Reims, où l'abbé Richard de Verdun l'ayant vu, le prit tellement en affection, qu'il obtint de l'abbé Saint-Thierri de le lui envoyer, et qu'il le retint auprès de lui à Saint-Vannes. Poppon y attira ensuite sa mère Adelvive, veuve depuis longtemps ; non-seulement elle prit le voile, mais elle se fit recluse, et elle est comptée entre les saintes. L'abbé Richard ayant reçu du comte de Flandre le monastère de Saint-Vaast, y envoya Poppon pour le gouverner en qualité de prévôt, ce qu'il fit avec une grande utilité pour le monastère. De là il alla trouver l'empereur saint Henri pour les affaires de la maison, et gagna l'affection du prince, dont il obtint facilement ce qu'il demandait. Il le détourna même d'un spectacle auquel il se divertissait, qui était d'exposer à des ours un homme nu frotté de miel. Poppon représenta si bien à l'empereur et aux seigneurs l'inhumanité de ce divertissement, qu'il en fit abolir l'usage. L'empereur Henri lui donna quelque temps après l'abbaye de Stavelo, du consentement de l'abbé Richard, qui l'avait rappelé à Verdun, et, deux ans après, il lui donna encore l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, où les moines, qu'il voulait réformer, lui donnèrent du poison, mais sans effet.

Après la mort de l'empereur saint Henri, il s'employa avec

succès à réunir les princes de l'empire, divisés entre eux, et ensuite à faire la paix entre Conrad, roi d'Allemagne, et Henri, roi de France. L'évêché de Strasbourg étant venu à vaquer en 1029, l'empereur Conrad voulut le donner à Poppon ; mais il s'en excusa, disant qu'il était fils d'un clerc, ce qui l'empêchait d'être évêque, selon les canons. L'empereur ayant depuis appris la vérité, lui fit des reproches de cette fiction, et Poppon répondit qu'il se sentait incapable même de la charge d'abbé qu'il exerçait. L'empereur, charmé de son humilité, résolut de lui donner le gouvernement de toutes les abbayes qui vaqueraient dans son royaume. Ce qui lui donna l'occasion d'en réformer plusieurs, où il mit pour abbés des personnes de mérite. On compte jusqu'à quatorze monastères rétablis par ses soins. Enfin il mourut le 25me de janvier 1048 [1].

Le même jour, à Damas, la fête de saint Ananie, qui baptisa l'apôtre saint Paul, et qui, ayant prêché l'Évangile à Damas, à Éleuthéropolis et ailleurs, fut meurtri et déchiqueté à coups de nerfs de bœuf, sous le juge Licinius ; enfin, accablé de pierres, il consomma son martyre. — A Antioche, les saints Juventin et Maxime, qui obtinrent la couronne du martyre sous Julien l'Apostat : saint Jean Chrysostôme fit un sermon au peuple le jour de leur fête. — A Clermont, en Auvergne, saint Prix, évêque, et saint Amarin, homme de Dieu, qui furent mis à mort par les principaux de la ville. — Le même jour, les saints martyrs Donat, Sabin et Agabe. — A Tomes en Scythie, saint Bretannion, évêque, homme d'une sainteté admirable, et qui, tout brûlant du zèle de la foi catholique, brilla dans l'Église, sous Valens, empereur arien, auquel il résista fortement.

XXVIe JOUR DE JANVIER.

SAINT POLYCARPE,

ÉVÊQUE DE SMYRNE ET MARTYR.

Saint Polycarpe était disciple de l'apôtre saint Jean, ainsi que saint Ignace, évêque d'Antioche. Il eut lui-même pour disciple

[1] *Acta SS.*, 25 jan. *Act. Bened.*, sect. VI, pars I.

saint Irénée, évêque de Lyon dans les Gaules. En l'année 107, son condisciple saint Ignace arriva d'Antioche à Smyrne, mais prisonnier pour Jésus-Christ, mais chargé de chaînes et condamné par l'empereur Trajan à être dévoré par les bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Saint Ignace en était dans la joie. Toutes les églises de l'Asie lui envoyèrent des députés à Smyrne pour le féliciter. L'évêque de Smyrne surtout le félicita plus que personne. Souffrir et mourir pour Jésus-Christ est la plus grande des gloires. De Troade, Ignace écrivit à son saint condisciple, pour lui recommander de nouveau l'église d'Antioche, et lui donner en même temps de salutaires avis. « Que les veuves ne soient point négligées; que les assemblées ecclésiastiques soient fréquentées. Examinez si chacun a soin de s'y trouver. Ne négligez point les esclaves; mais aussi qu'ils ne s'enflent point de se voir confondus avec leurs maîtres : au contraire, que pour la gloire de Dieu ils les servent avec plus d'affection encore, afin qu'ils obtiennent du Seigneur une liberté plus précieuse; qu'ils ne désirent pas non plus d'être affranchis de l'esclavage, de peur qu'ils ne tombent dans celui de leurs passions. Fuyez les mauvais artifices : recommandez à nos sœurs d'aimer le Seigneur, et de vivre avec leurs maris dans une grande soumission d'esprit et de corps. Exhortez aussi nos frères, au nom de Jésus-Christ, à aimer leurs femmes, comme Jésus-Christ aime son Eglise. Si quelqu'un peut garder la continence pour honorer la chair de Jésus-Christ, qu'il la garde, mais sans vanité; car s'il s'en glorifie, sa perte est assurée. Quant aux personnes qui veulent s'unir ensemble par le mariage, elles doivent le faire du consentement de l'évêque, afin que le mariage, étant exempt de cupidité, soit selon Dieu. Enfin, que tout se fasse selon la gloire de Dieu. »

Saint Ignace disait en même temps dans une lettre aux fidèles de Smyrne : « Soyez unis à l'évêque, comme Jésus-Christ l'est à son Père. Suivez les prêtres comme les apôtres; respectez les diacres comme les ministres de Dieu. Que personne n'entreprenne rien dans l'Eglise sans l'évêque; que l'on regarde comme l'eucharistie légitime celle qui est célébrée par l'évêque ou par celui qu'il a commis en sa place; que la multitude des fidèles se trouve partout où se trouve l'évêque, comme l'Église catholique est partout où est Jésus-Christ. Il n'est permis ni de baptiser, ni de célébrer les

agapes sans l'évêque ou sans sa permission; ce qu'il approuve est agréable aux yeux de Dieu... Celui qui fait quelque chose sans consulter l'évêque, est serviteur du démon.

Il n'était point encore arrivé à Smyrne de relation certaine du martyre d'Ignace, quand Polycarpe écrivit sa célèbre épître aux Philippiens : toutefois il en avait déjà entendu quelque bruit, ou du moins, par conjecture, le supposait déjà mort. C'est pourquoi, après leur avoir proposé les exemples qu'ils avaient vus de leurs yeux dans Ignace, dans Zosime, dans Rufus et dans plusieurs autres de leur église, qui n'avaient pas couru en vain, mais avaient conquis leur place auprès du Seigneur dont ils avaient imité les souffrances, il a bien pu les prier de lui mander les nouvelles plus certaines qu'ils auraient pu apprendre sur Ignace [1].

Polycarpe avait été prié par les Philippiens de faire parvenir leur lettre à l'église d'Antioche par le député qu'il enverrait lui-même en Syrie. Ils lui avaient demandé encore une copie de toutes les lettres que saint Ignace avait écrites, tant à lui et à son église de Smyrne, qu'aux autres églises d'Asie. Il leur répond, quant au premier article, qu'il enverrait leur lettre à Antioche par son député, ou qu'il l'y porterait lui-même, au cas qu'il y allât en personne, comme il pensait le faire, s'il en trouvait une occasion favorable. Quant au second, il joint les lettres d'Ignace à la sienne et en recommande beaucoup l'utilité; car elles contiennent, dit-il, la foi et la patience, c'est-à-dire de hautes instructions touchant la foi, et de grands exemples de patience, enfin tout ce qui peut contribuer à l'édification.

Le même éloge peut s'appliquer à sa propre épître ; on y voit reluire le caractère de sa foi, et, de plus, l'on y trouve comme un abrégé de ce qu'il avait coutume d'enseigner dans ses prédications. Après avoir félicité les Philippiens de l'accueil qu'ils avaient fait aux modèles vivants de la véritable charité, savoir à Ignace et aux siens, et de les avoir accompagnés comme il convenait à des hommes saints, chargés de chaînes, qui sont les diadèmes des élus de Dieu; après avoir loué leur foi et leur avoir donné des instructions générales touchant les mœurs, il leur en donne de particulières à chaque classe de personnes. D'abord aux maris et aux femmes, en-

[1] *Apud Coteler.*, t. 2.

suite aux veuves, qu'il nomme les autels de Dieu ; aux diacres, qu'il appelle ministres de Dieu et de Jésus-Christ, et non pas des hommes; aux jeunes gens, auxquels il recommande particulièrement de réprimer leurs passions et d'être soumis aux prêtres et aux diacres, comme à Dieu et à Jésus-Christ; aux vierges, qu'il exhorte à conserver sans tache la pureté de leur conscience; et aux prêtres, qu'il engage à pratiquer toutes les œuvres de la piété chrétienne, à être pleins de tendresse et de miséricorde envers tous, à ramener ceux qui s'égarent, visiter les malades, prendre soin du pauvre, particulièrement de la veuve et de l'orphelin, s'éloigner entièrement de la colère et de l'avarice, ne faire acception de personnes, éviter les jugements injustes, ne pas croire légèrement le mal, n'être pas trop sévères dans leurs jugements, se rappelant que nous sommes tous pécheurs; enfin, s'éloigner des hommes scandaleux, des faux frères qui se couvrent faussement du nom du Seigneur et séduisent les esprits légers.

Les paroles suivantes nous font voir de qui le saint voulait parler. « Quiconque ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair, celui-là est un antechrist ; qui ne confesse pas le martyre de la croix, celui-là est du diable ; qui détourne la parole de Dieu suivant ses désirs, et dit qu'il n'y a ni résurrection ni jugement, celui-là est le premier-né de Satan; » titre que nous savons qu'il donna de vive voix à Marcion, lorsque, dans une rencontre, interrogé par cet hérésiarque s'il le connaissait, il répondit : Oui, je te connais pour le premier-né de Satan.

Du reste, nous voyons ici saint Polycarpe condamner les mêmes hérétiques contre lesquels saint Ignace s'élève pour ainsi dire dans toutes ses lettres ; savoir, ceux qui niaient la vérité de la chair, de la Passion et de la résurrection du Christ. D'où nous pouvons conclure que cette hérésie, plus que les autres, infestait alors l'Église. Le saint témoigne encore beaucoup de regret du péché où était tombé un de leurs prêtres, nommé Valens, avec sa femme. Il semble que l'avarice eût été la cause de leur chute. Il exhorte néanmoins les Philippiens à leur pardonner et à tâcher de les ramener à l'unité de l'Église comme des membres égarés. Il termine sa lettre par ces mots : « Je vous écris par Crescent que je vous ai déjà recommandé, et que je vous recommande encore; car il a vécu parmi nous sans reproche, et j'espère que parmi vous il en

est de même. Je vous recommande aussi sa sœur, quand elle viendra chez vous. Que le Seigneur vous conserve dans sa grâce avec tous les vôtres ! Ainsi soit-il [1]. » Cette épître se lisait encore publiquement du temps de saint Jérôme dans les assemblées solennelles des fidèles de l'Asie.

Vers l'année 158, la paix ayant été rendue à l'Eglise, saint Polycarpe fit le voyage de Rome. Il était par son âge, sa doctrine et son zèle, d'une très-grande autorité dans l'Eglise. Non-seulement il avait conversé familièrement avec les apôtres et autres disciples du Seigneur, spécialement avec saint Jean, mais il avait encore été ordonné par eux évêque de Smyrne. Pénétré de la doctrine de si excellents maîtres, et plein de leur esprit, chaque fois qu'il entendait les blasphèmes de quelque hérétique, il s'écriait avec douleur : Ah ! bon Dieu, à quel temps m'avez-vous réservé ! Etant donc venu à Rome sous le Pontificat d'Anicet, il y eut, parmi ceux que Valentin et Marcion avaient séduits, un grand nombre qu'il ramena au sein de l'Eglise de Dieu, en leur protestant à haute voix que la doctrine que cette Eglise enseignait était la seule qu'il eût apprise de la bouche même des apôtres. Ayant rencontré un jour l'hérétique Marcion, celui-ci lui demanda s'il le connaissait : Oui, répondit-il, je te connais pour le premier-né de Satan. Telle était l'attention des apôtres et de leurs disciples à ne pas communiquer, même par une parole ou une salutation amicale, avec ceux qui corrompaient la vérité [2].

Dans les conférences que le pape Anicet eut avec Polycarpe touchant divers articles sur lesquels le dernier était venu consulter la chaire apostolique, ils vinrent à parler du temps de célébrer la Pâque. Pour ce qui est du jour, la coutume de l'Eglise romaine était différente de celle des églises de l'Asie. A Rome, le jour consacré à cette grande fête était le dimanche qui suivait le quatorzième du mois de Nisan, lequel répond en partie au mois de mars et à celui d'avril ; en Asie, on solemnisait cette même fête suivant le rite judaïque, quelque jour de la semaine que tombât le quatorzième de la lune. Comme la coutume de l'Eglise romaine remontait au Prince des apôtres, de même aussi celle des églises d'Asie s'appuyait de l'exemple de saint Jean, qui, en cette obser-

[1] *Apud Coteler.*, t. 2. — [2] Iren., l. 3, c. 3; Euseb., l. 4, c. 14.

vance et d'autres encore, avait eu des égards et de la condescendance pour les chrétiens convertis du judaïsme, qui faisaient peut-être alors la portion principale de ces églises. Le Pape aurait désiré, pour des raisons très-graves, que les églises particulières de l'Asie-Mineure ne célébrassent plus la Pâque avec les juifs, mais avec l'Eglise romaine et toutes les autres églises de l'univers. L'autorité et l'exemple de saint Jean l'emporta dans l'esprit de Polycarpe, sans toutefois que cette diversité d'opinions ralentit entre les deux saints le lien de la concorde. Au contraire, pour faire plus d'honneur à son hôte, saint Anicet voulut qu'il célébrât l'eucharistie devant lui à l'église.

Vers l'année 165, la persécution s'était rallumée avec fureur contre les chrétiens. Nous en avons la preuve dans la célèbre épître de l'église de Smyrne à celle de Philadelphie et à toutes les églises du monde, touchant le martyre du très-saint évêque Polycarpe. Elle dit qu'il fut comme le sceau de cette persécution, parce qu'il eut la gloire d'y mettre fin et de vaincre l'enfer par sa mort. D'autres martyrs y avaient combattu avant lui. Quoique nous ne sachions pas leurs noms, excepté celui de Germanicus, la même lettre nous apprend leur patience, leur amour pour Dieu et leur courage à souffrir les plus horribles supplices. « Ils furent, dit la lettre, tellement déchirés à coups de fouet, que non-seulement leurs os étaient découverts, mais qu'on leur voyait le dedans du corps, jusqu'aux veines et aux artères. Touchés de compassion, les assistants les plaignaient; mais pour eux, telle était leur constance, que nul ne poussa ni un cri ni un soupir, comme s'ils eussent été étrangers à leurs corps ou que Jésus-Christ fût venu les consoler par sa présence. Le feu semblait froid à ceux que l'on y tourmentait, parce qu'ils envisageaient d'une part cet embrasement éternel qui jamais ne pourra s'éteindre, et de l'autre les récompenses promises à ceux qui persévèrent; biens ineffables que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a point entendus, que son cœur n'imagine point, mais que dès lors le Seigneur faisait briller à leurs yeux, parce qu'ils n'étaient plus des hommes, mais des anges. Ceux qui furent condamnés aux bêtes souffrirent longtemps en prison diverses tortures ; le tyran se flattait de pouvoir les contraindre à renier le Christ. Mais les ruses de l'enfer furent vaines. Celui d'entre eux qui se signala le

plus par son courage et par son exemple soutint les autres, fut le valeureux Germanicus. Au moment du combat, le proconsul l'exhortait à prendre pitié de sa jeunesse; lui, sans rien dire, s'élança au-devant des bêtes, afin de sortir plus promptement de ce monde impie. Surpris et irrité de ce courage héroïque, le peuple s'écria tout d'une voix : A bas les athées! que l'on cherche Polycarpe !

« Cependant un homme imprudent et téméraire, nommé Quintus, Phrygien de naissance, ternit de son côté cette gloire du nom chrétien. Il s'était de lui-même présenté au proconsul, et en avait entraîné d'autres à sa suite. Mais quand il aperçut les bêtes et entendit leurs rugissements, il pâlit de frayeur et se laissa persuader, aux sollicitations du proconsul, de jurer par la fortune de César et d'offrir des sacrifices. C'est pourquoi, dit l'église de Smyrne, nous n'approuvons pas ceux qui se présentent d'eux-même aux juges ; car ainsi n'enseigne pas l'Évangile.

La lettre passe ensuite au martyre de Polycarpe. Il apprit les clameurs du peuple sans s'émouvoir : son intention était d'abord de rester dans la ville; mais il céda aux prières du grand nombre et se retira dans une petite ferme assez proche avec quelque peu de personnes. Toute son occupation, nuit et jour, était de prier, suivant sa coutume, pour toutes les églises du monde. Trois jours avant qu'il fût arrêté, il eut une vision dans la prière : il lui sembla voir son chevet tout en feu. Il comprit aussitôt le sens mystérieux de ce songe prophétique, et dit à ses compagnons : Je dois être brûlé vif. Comme on continuait les poursuites, il passa dans une autre maison de campagne. Ceux qui le cherchaient, y arrivèrent aussitôt. Ne le trouvant pas, ils arrêtèrent deux petits domestiques. L'un d'entre eux, appliqué à la torture, promit de tout découvrir; et tel qu'un autre Judas, trahissant son maître, il se mit à la tête des soldats, qui sortirent tous en armes comme pour prendre un assassin ou quelque insigne voleur. Arrivés à la maison vers le soir, ils trouvèrent le saint reposant dans une chambre haute, d'où il aurait pu se sauver ailleurs; mais il ne le voulut pas, et dit : La volonté de Dieu soit faite ! Au contraire, il vint à leur rencontre, et leur parla sans rien perdre de son calme. Ses manières affables, son air plein de majesté, la douceur de ses paroles, leur inspirèrent pour sa personne un si profond respect,

que, surpris et hors d'eux-mêmes, ils ne pouvaient concevoir pour quelle raison les magistrats s'étaient donné tant de mouvement pour prendre un vieillard de cet âge et de ce mérite. Pour lui, il leur fit servir à manger et à boire, autant qu'ils voulurent, et les pria de lui permettre de se retirer pendant une heure pour prier librement. L'ayant obtenu, il prolongea sa prière non-seulement une heure, mais deux, avec une si grande ferveur que tous ceux qui l'entendaient en étaient émerveillés, et que plusieurs regrettaient d'être venus prendre un si divin vieillard.

Quand il eut achevé son oraison et que l'heure de partir fut venue, ils le conduisirent à la ville, monté sur un âne. Hérode l'irénarque, et son père Nicétas, vinrent au-devant et le prirent dans leur chariot. L'irénarque était dans ces villes un magistrat chargé de la police. Hérode l'ayant donc, en vertu de sa charge, fait monter dans sa voiture, tâchait, ainsi que son père, à le gagner par de douces paroles, lui disant entre autres : Quel mal y a-t-il de dire : Seigneur César, sacrifier et se sauver ? Les païens appliquaient à leurs Césars le nom de Seigneur, dans un sens qui ne convenait qu'à Dieu. Polycarpe ne répondit d'abord rien. Mais comme ils le pressaient toujours davantage : Non, dit-il résolûment, je ne ferai point ce que vous me conseillez. Alors ils lui dirent des injures et le chassèrent du chariot avec tant de précipitation, qu'il tomba et se blessa la jambe. Le saint ne s'en émut point ; mais, comme s'il n'eût rien souffert, il marcha gaiement au milieu des soldats et se laissa conduire à l'amphithéâtre. Le bruit y était si grand, que l'on ne pouvait y rien entendre. Lorsqu'il y entra, il vint du ciel une voix qui dit : Courage, Polycarpe; tiens ferme. Personne ne vit celui qui parlait ; mais les chrétiens qui étaient présents entendirent la voix.

Il s'avança, et quand on sut qu'il était pris, il s'excita un grand tumulte. On le présenta au proconsul, qui lui demanda s'il était Polycarpe ; il répondit que oui. Le proconsul l'exhortait à renier Jésus-Christ, lui disant d'avoir pitié de son âge, et d'autres discours semblables, et concluant par ces paroles : Jure par la fortune de César ! reviens à toi, et dis : A bas les athées ! C'était une acclamation ordinaire contre les chrétiens. Polycarpe regarda d'un visage sévère toute la multitude du peuple infidèle qui était dans l'amphithâtre, étendit la main vers eux, leva les yeux au

ciel et dit en soupirant : A bas les athées ! le saint martyr proféra ces mots dans un autre sens que n'eût voulu le proconsul : par athées ou impies, l'un entendait les chrétiens, l'autre les gentils ; l'un voulait qu'on exterminât de dessus la terre les adorateurs du vrai Dieu, l'autre demandait à Dieu qu'il n'y eût plus d'idolâtres, mais que tous se convertissent à lui et à sa religion ; aussi en prononçant ces paroles avait-il la main étendue vers le peuple profane, et les regards élevés vers le ciel.

Le proconsul le pressant encore de jurer par la fortune de César et de dire des injures au Christ, Polycarpe répondit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et jamais il ne m'a fait de mal ; comment pourrai-je blasphémer mon roi et mon sauveur ?

Malgré cette réponse si belle et si digne d'un vieil évêque, d'un disciple des apôtres, le proconsul ne se donna pas pour vaincu ; au contraire, il répétait avec plus de force : Jure par la fortune de César : ce qui, dans l'esprit des païens, voulait dire : Jure par le génie ou la divinité de César. Si vous croyez, répliqua le saint, qu'il y va de votre honneur que je jure par ce que vous appelez la fortune de César, et si vous feignez de ne pas savoir qui je suis, je le dirai librement, écoutez-le : Je suis chrétien ! Que si vous désirez apprendre la raison du christianisme, donnez-moi un jour, et vous l'entendrez. Le proconsul lui ayant dit d'en rendre raison au peuple : Quant à vous, reprit le saint, je veux bien le faire ; car on nous enseigne à rendre aux principautés et aux puissances établies de Dieu l'honneur qui leur est dû, et qui ne nous nuit point ; mais pour ceux-là, je ne les crois pas dignes de me défendre devant eux.

J'ai des bêtes, dit alors le proconsul, je t'exposerai, si tu ne changes. Et Polycarpe : Faites-les venir ; car nous ne changerons point de bien en mal, mais il m'est bon de passer des souffrances à la justice. Le proconsul reprit : Je te ferai consumer par le feu, si tu méprises les bêtes et si tu ne changes. Polycarpe répondit : Vous me parlez d'un feu qui brûle une heure et qui ensuite s'éteint, parce que vous ne connaissez point le feu du jugement à venir et du supplice éternel qui est réservé aux impies. Mais que tardez-vous ? amenez ce qu'il vous plaira. Il dit ces paroles et plusieurs autres, plein de hardiesse et de joie, et le visage rempli de grâce : en sorte qu'au lieu de trembler il étonnait

le proconsul, qui envoya son héraut crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre : Polycarpe a confessé qu'il était chrétien.

A ces mots, toute la multitude des païens et des Juifs qui habitaient Smyrne, saisis d'une fureur indomptable, se mirent à crier à haute voix : C'est ici le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux. C'est lui qui enseigne à tant de gens à ne point sacrifier aux dieux et à ne les adorer point. Et en criant de la sorte, ils demandaient à l'asiarque Philippe de lâcher un lion contre Polycarpe. L'asiarque était le magistrat choisi par le conseil commun de toute l'Asie, pour avoir l'intendance de tout ce qui regardait la religion, dont les spectacles faisaient partie. Philippe ayant répondu que cela ne lui était pas permis, parce que les combats des bêtes étaient achevés, ils s'accordèrent à crier tous d'une voix que Polycarpe fût brûlé vif. Car il fallait que sa prédiction fût accomplie. Aussitôt tout ce peuple courut en foule prendre du sarment et d'autre bois dans les boutiques et les bains. Les Juifs, suivant leur coutume, étaient les plus empressés.

Quand le bûcher fut prêt, Polycarpe ôta tous ses vêtements et fit effort pour tirer lui-même sa chaussure ; ce qu'il n'avait pas accoutumé de faire ; car telle était la vénération que les fidèles avaient pour sa vertu, dès avant sa vieillesse, que c'était à qui toucherait son corps et lui baiserait les pieds. Comme les bourreaux se disposaient à le clouer au poteau qui s'élevait au milieu du bûcher, il leur dit : Laissez-moi ainsi : celui qui me donne la force de souffrir le feu, m'en donnera aussi pour demeurer ferme sur le bûcher, sans la précaution de vos clous. Ils se contentèrent de le lier. Étant ainsi, les mains attachées au pal par derrière, tel qu'un noble bélier choisi dans tout le troupeau pour être offert à Dieu en holocauste, il leva les yeux au ciel et fit la prière suivante : Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils béni et bien-aimé, Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître ; Dieu des anges et des puissances, Dieu de toutes les créatures et de toute la nation des justes qui vivent en votre présence, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure où je dois prendre part au nombre de vos martyrs, au calice de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité du Saint-Esprit. Que je sois admis dans ce jour en votre présence,

comme une victime grasse et agréable, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous qui êtes le vrai Dieu, incapable de mensonge. C'est pourquoi je vous loue de toutes choses, je vous bénis, je vous glorifie avec le pontife éternel et céleste, Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, avec qui, gloire à vous et au Saint-Esprit, et maintenant et dans les siècles futurs. Amen.

Quand il eut fini sa prière et dit : *Amen*, ceux qui en avaient charge mirent le feu au bûcher. Une grande flamme s'en étant élevée, on vit un miracle surprenant ; car le feu s'étendit autour du martyr, comme une voûte, ou comme une voile de navire enflée par le vent. Il était au milieu, semblable, non à de la chair brûlée, mais à de l'or ou de l'argent dans la fournaise. Il exhalait une odeur comme d'encens ou de quelque autre parfum précieux. Les profanes, voyant que son corps ne pouvaient être consumé par la flamme, commandèrent à un de ceux qui, dans les amphithéâtres, donnaient le dernier coup aux bêtes sauvages, de lui plonger l'épée dans le sein. Il en sortit aussitôt une si grande abondance de sang, que le feu en demeura éteint, et que tout le peuple s'étonnait de voir une telle différence entre les infidèles et les élus. « Du nombre de ces derniers, disent les actes, fut certainement, de nos jours, le glorieux martyr Polycarpe, évêque de l'église catholique de Smyrne, docteur apostolique et prophétique ; car tout ce qu'il a jamais prédit, ou bien nous le voyons accompli déjà, ou bien il s'accomplira un jour.

« Mais l'ennemi des justes, l'envieux démon, lui voyant, après un illustre martyre et une vie toujours sans reproche, sur la tête la couronne d'immortalité et à la main les palmes de la victoire, il s'efforça du moins à nous ravir la consolation d'avoir son corps et de communiquer avec ses saintes reliques. Il mit dans l'esprit de Nicétas, père d'Hérode et frère d'Alcé, de prévenir le proconsul de ne pas nous donner son corps, de peur, disait-il, que les chrétiens n'abandonnent le Crucifié pour adorer celui-ci. C'étaient les Juifs qui suggéraient aux gentils de pareilles idées et faisaient une garde attentive, tandis que des nôtres tentaient d'enlever le corps du bûcher. Ils ignoraient, les insensés, que jamais nous ne pourrons abandonner Jésus-Christ qui est mort pour le salut de tout le monde, ni adorer un autre à sa place. Pour lui, nous l'adorons, parce qu'il est le Fils de Dieu ; mais les martyrs, nous les

aimons comme il est digne ; nous les aimons comme les disciples et les imitateurs de leur maître, à cause de leur affection invincible pour leur Roi et Seigneur. Puissions-nous entrer un jour dans leur société, et devenir comme eux ses disciples ! Le centenier voyant donc l'empressement des Juifs, fit, suivant la coutume des gentils, brûler le corps du saint martyr. Nous ensuite, nous retirâmes ses os, plus précieux que des pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable. Dieu nous fera la grâce de nous y assembler tous les ans, autant que possible, pour célébrer avec joie la fête de sa naissance immortelle par le martyre, pour nous souvenir de ceux qui ont combattu, et disposer à l'imitation de si nobles exemples ceux qui sont à venir. Tel fut le martyre de Polycarpe, c'est-à-dire de cet admirable évêque qui, dans la cité de Smyrne, avec douze autres de Philadelphie, remporta la couronne de la victoire. Cependant ce n'est que de lui qu'on célèbre la mémoire par tout le monde, en sorte que les païens eux-mêmes en parlent encore partout [1]. »

Voilà ce qu'on lit dans la lettre, écrite quelque temps après le martyre du saint. Le bruit en étant venu aux chrétiens de Philomélie, ville de Lycaonie suivant Pline, de la Pisidie selon d'autres, ils écrivirent à ceux de Smyrne pour leur demander une relation plus exacte. Les disciples de Polycarpe s'empressèrent de satisfaire ce pieux désir, en leur envoyant ce récit, qu'ils appellent un abrégé, par un de leurs frères nommé Marc. Pour répandre davantage encore la gloire de leur saint maître, ils prient à la fin les Philoméliens d'en transmettre des copies aux villes les plus éloignées : aussi, quoique dans l'inscription de la lettre, il n'y ait d'exprimé que le nom de Philomélie, ils ajoutent néanmoins : Et à tous les diocèses de la sainte Église catholique, répandus par toute la terre. De là vient sans doute qu'à la tête de quelques exemplaires on lit le nom de Philadelphie. Suivant les calculs les plus probables, le martyre de saint Polycarpe eut lieu le 23 février 166.

[1] *Apud Euseb., et Ruinart, et Acta SS.*, 28 *januar.*

SAINTE PAULE,

VEUVE.

Sainte Paule est la plus illustre des dames romaines que saint Jérôme instruisit dans les saintes lettres. Elle était fille de Rogatus et de Blésilla. Le père, Grec d'origine, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Agamemnon; la mère descendait des Scipions, des Gracques et des Paul-Émiles. Paule épousa Jules Toxotius, de la famille Julia, par conséquent descendu d'Iule et d'Énée : elle en eut quatre filles et un fils. L'aînée des filles, nommée Blésilla, comme son aïeule, fut mariée seulement pendant sept mois, comme sainte Marcelle, et demeura veuve à l'âge de vingt ans. Saint Jérôme lui expliqua le livre *De l'Ecclésiastique*, pour l'exciter au mépris du monde. Elle le pria de lui en laisser un petit commentaire, afin qu'elle pût l'entendre sans lui; mais comme il se préparait à cet ouvrage, elle mourut d'une fièvre qui l'emporta en peu de temps. Sainte Paule, sa mère, en fut excessivement affligée, et saint Jérôme lui en écrivit une lettre de consolation, où il marque que Blésilla parlait grec comme latin, et qu'elle avait appris l'hébreu en peu de jours, et que l'Écriture sainte était toujours entre ses mains.

La seconde fille de sainte Paule fut Pauline, qui épousa Pammachius, cousin de sainte Marcelle, de la famille Furia, et qui comptait plusieurs consuls parmi ses ancêtres. Il était ancien ami de saint Jérôme, qui avait étudié avec lui et lui adressa depuis plusieurs de ses ouvrages. Pauline mourut avant lui, et, se trouvant veuf sans enfants, il se donna tout entier au service de Dieu et des bonnes œuvres, embrassa la vie monastique et employa tout son bien à secourir les pauvres, particulièrement les étrangers, dans un hôpital qu'il établit à Porto, près de Rome. La troisième fille de sainte Paule fut Julie Eustochium, qui ne la quitta jamais et demeura vierge; la quatrième fut Ruffine, qui épousa depuis Aléthius, du rang des clarissimes. Le fils de sainte Paule et le dernier de ses enfants fut nommé comme son père, Toxotius. Il épousa Léta, fille d'Albin, païen et pontife des idoles, mais qui se convertit en sa vieillesse, à la persuasion de sa fille et de son gendre. Du mariage de Toxotius et de Léta vint la jeune Paule, au

sujet de laquelle saint Jérôme écrivit à Léta, déjà veuve, une instruction sur la manière de l'élever chrétiennement. Telle fut la famille de sainte Paule.

Cette sainte veuve quitta Rome vers l'an 385, et s'embarqua pour l'Orient, sans écouter la tendresse maternelle, qui devait l'empêcher de quitter sa fille Ruffine, déjà nubile, et son fils Toxotius, encore enfant. Elle emmena sa fille Eustochium, avec très-peu de domestiques, et s'arrêta d'abord à l'île Pontia, aux côtes d'Italie, pour visiter les cellules où sainte Domitille avait passé son exil sous l'empereur Domitien, trois cents ans auparavant. Ensuite elle aborda en Chypre, où elle se jeta aux pieds de saint Épiphane, qui la retint dix jours pour la faire reposer. Mais elle employa ce temps à visiter les monastères du pays, et y distribua des aumônes aux solitaires que l'amour du saint évêque y avait attirés de tout le monde. De là elle passa à Antioche, où elle fut un peu arrêtée par l'évêque Paulin. Mais elle en partit au milieu de l'hiver, montée sur un âne, au lieu d'être portée par ses eunuques, comme elle avait accoutumé.

Elle traversa la Syrie et vint à Sidon, près de laquelle, à Sarepta, elle entra dans la petite tour d'Élie. A Césarée, elle vit la maison du centenier Corneille, changée en église; la maison de saint Philippe, et les chambres des quatre vierges prophétesses, ses filles. Le gouverneur de Palestine, qui connaissait la famille de sainte Paule, envoya devant des officiers pour lui préparer un palais à Jérusalem; mais elle aima mieux une pauvre cellule. Elle visita tous les saints lieux avec une telle dévotion, qu'elle ne pouvait quitter les premiers que par l'empressement de voir les autres. Prosternée devant la croix, elle y adorait le Sauveur, comme si elle l'y eût vu attaché. Entrant dans le sépulcre, elle baisait la pierre que l'ange avait ôtée pour l'ouvrir, et, encore plus, le lieu où le corps de Jésus-Christ avait reposé. Au mont de Sion, on lui montra la colonne où il avait été attaché pendant la flagellation, encore teinte de son sang, et soutenant alors la galerie d'une église. On lui montra le lieu où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres le jour de la Pentecôte. Après avoir distribué des aumônes à Jérusalem, elle prit le chemin de Bethléhem, et vit en passant le sépulcre de Rachel. Étant entrée dans la caverne de la Nativité, elle croyait y voir l'enfant Jésus adoré par les mages et les pasteurs.

Elle visita la tour d'Ader ou du Troupeau, et tous les autres lieux célèbres de la Palestine. Elle vit, entre autres, à Bethphagé, le sépulcre de Lazare et la maison de Marthe et de Marie. Sur le mont d'Éphraïm, elle révéra les sépulcres de Josué et du pontife Eléazar. A Sichar, elle entra dans l'église bâtie sur le puits de Jacob, où le Sauveur parla à la Samaritaine. Puis elle vit les sépulcres des douze patriarches, et, à Sébaste ou Samarie, ceux d'Élisée et d'Abdias, et surtout celui de saint Jean-Baptiste, où elle fut épouvantée des effets du démon sur les possédés qu'on y amenait pour être délivrés. Elle vit à Morasthi une église où avait été autrefois le sépulcre du prophète Michée. C'est saint Jérôme qui décrit ce pèlerinage de sainte Paule, et nous apprend ainsi les vestiges de l'antiquité sacrée que l'on montrait de son temps en Palestine [1].

Sainte Paule, accompagnée de sa fille Eustochium et de plusieurs autres vierges, passa ensuite en Égypte. Elle vint à Alexandrie, puis au désert de Nitrie, où l'évêque Isidore, confesseur, vint au-devant d'elle avec des troupes innombrables de moines, dont plusieurs étaient prêtres ou diacres. Elle visita les plus fameux solitaires, entra dans leurs cellules, se prosterna à leurs pieds, et elle serait volontiers demeurée dans ce désert avec ses filles, si elle n'en eût été retirée par l'amour des saints lieux. Elle revint donc promptement en Palestine, et s'établit à Bethléhem, où elle demeura trois ans dans un petit logement, jusqu'à ce qu'elle fit bâtir des cellules, des monastères et des maisons d'hospitalité près du chemin pour recevoir les pèlerins. Ce fut là qu'elle passa le reste de ses jours, sous la conduite de saint Jérôme qui y acheva aussi sa vie, appliqué à l'étude des saintes Écritures et à l'hospitalité envers les étrangers [2]. Elle y mourut le 26 janvier 404.

SAINTE NOTHBURGE,

SERVANTE EN TYROL.

Elle naquit au village de Rothembourg dans le Tyrol, l'an 1265, d'un pieux cultivateur. Elle avait à peine six ans, que déjà elle

[1] Hieron., *Epist.* 27. — [2] *Acta SS.*, 26 *jan.*

rompait avec les pauvres le pain que ses parents lui donnaient. A l'âge de dix-huit ans, elle entra au château de Rothembourg, en qualité de fille de cuisine, et mérita l'estime du comte Henri par ses belles qualités. Contente de peu, elle partageait avec les pauvres la nourriture qu'on lui laissait pour elle-même, et s'acquittait avec un soin religieux de son emploi. Après la mort de la mère du comte Henri, elle fut renvoyée du service, parce que l'épouse de ce jeune seigneur, femme avare et intéressée, prétendait qu'elle dissipait son bien. Cette dame tomba malade quelque temps après, et Nothburge, sans songer aux mauvais traitements qu'elle en avait reçus autrefois, alla la voir et lui prodigua tous les secours qui dépendaient d'elle. Elle l'assista au moment de la mort, et regagna ensuite ses travaux. Le comte Henri, revenu sur le compte de Nothburge, la fit rentrer au château et lui confia le soin de toute sa maison. La pieuse fille resta ainsi jusqu'à sa mort un modèle constant de toutes les vertus, alliant surtout deux choses si difficiles, le travail extérieur avec la contemplation des choses célestes. Elle reçut du ciel des faveurs extraordinaires. Une cruelle maladie vint lui apprendre que sa dernière heure approchait; alors, rassemblant ses forces, elle adressa au comte et à ses enfants une touchante allocution, en leur recommandant surtout le soin des pauvres. Elle s'endormit bientôt après dans la paix du Seigneur, le 14 septembre 1313, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, à l'âge de quarante-sept ans. Plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. L'Église honore cette sainte fille le 14 et le 15 de septembre. Elle est une des patronnes du Tyrol, où on lui a dédié une magnifique église [1].

Le même jour, à Hippone, en Afrique, les saints Théogène, évêque, et trente-six autres chrétiens, qui, méprisant une mort temporelle, obtinrent, durant la persécution de Valérien, la couronne de la vie éternelle. — Dans le diocèse de Paris, sainte Bathilde, reine, aussi illustre par la sainteté de sa vie que par l'éclat de ses miracles. (Voir sa vie au 30 janvier.)

[1] Godescard, *et Acta SS., 14 septembr.*

XXVII^e JOUR DE JANVIER.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

Jean naquit à Antioche, capitale de l'Orient, vers l'an 344. Il perdit, dans un âge encore tendre, son père, qui commandait en chef les troupes de l'empire, en Syrie. Sa mère, demeurée veuve à l'âge de vingt-deux ans, prit soin de son éducation. Il étudia sous les plus habiles maîtres. Son éloquence était si admirable, qu'elle lui mérita le surnom de Chrysostôme ou bouche d'or. Dès l'âge de vingt ans, il plaida avec un succès extraordinaire. A cette époque, il se laissa entraîner au théâtre par complaisance. Il s'aperçut du danger qu'il y courait. Dès lors il commença de renoncer au monde. Vêtu d'une tunique fort pauvre, il employait la plus grande partie de son temps à la prière, à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte. Il jeûnait tous les jours, et prenait sur le plancher de sa chambre le peu de sommeil qu'il accordait à son corps après de longues veilles. En 374, il se retira parmi de saints anachorètes qui habitaient les montagnes voisines d'Antioche, et qui entre autres choses gardaient entre eux un silence perpétuel : toute leur conversation était avec Dieu. Leur nourriture consistait en un peu de pain et de sel ; quelques-uns y ajoutaient de l'huile, et les infirmes un peu d'herbes et de légumes. Ils travaillaient des mains, faisant des corbeilles et des cilices, labourant la terre, coupant le bois, apprêtant à manger, et lavant les pieds des hôtes, qu'ils servaient ensuite avec une grande charité sans examiner s'ils étaient riches ou pauvres. Ils n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue par terre. Tels étaient les religieux parmi lesquels saint Chrysostôme fit un noviciat de quatre ans.

Dans cette retraite, il écrivit plusieurs ouvrages de piété : six livres *du sacerdoce*, trois livres *de la défense de la vie monastique;* il composa surtout un petit écrit très-élégant, sous ce titre : *Comparaison d'un roi et d'un moine.* Il y met, d'un côté, un roi environné de toutes les marques de sa grandeur, et, de l'autre,

un moine dans la simplicité de son état. Celui-là paraît, aux yeux du monde, le plus heureux des hommes; sa condition flatte et éblouit les yeux; celui-ci, au contraire, passe pour un misérable auquel on n'a nulle envie de ressembler. Pour montrer qu'il est néanmoins dans une situation plus heureuse que celle des plus puissants princes, saint Chrysostôme remarque entre autre que la royauté finit avec la vie, et qu'après cela les rois, comme le reste des hommes, sont présentés au tribunal de Dieu pour y recevoir les châtiments dus à leurs péchés, au lieu qu'un solitaire paraît avec assurance devant ce même tribunal. Que si les princes commandent aux peuples, aux armées et au sénat, un moine commande aux passions, ce qui est un empire bien plus relevé; que les victoires que remportent les rois sur les barbares sont bien moins éclatantes que celles qu'un homme vertueux remporte sur les démons, qui sont des ennemis bien plus redoutables; que l'un a un commerce continuel avec les prophètes et les apôtres, au lieu que les princes n'ont pour compagnie que des courtisans et des soldats; que comme l'on ressemble d'ordinaire à ceux que l'on fréquente, les solitaires règlent leur vie sur celle des apôtres et des prophètes, au lieu que les rois imitent bien souvent les mœurs corrompues de leurs officiers et de leurs généraux; que les princes sont à charge aux peuples par les tributs dont ils les accablent, tandis que le moine fait, autant qu'il le peut, du bien à tout le monde; que les rois ne peuvent donner que de l'or et de l'argent, au lieu que les moines confèrent la grâce du Saint-Esprit; que les premiers, quand ils sont bienfaisants, peuvent, il est vrai, bannir la pauvreté de leurs États; mais que les autres délivrent les âmes de la tyrannie du démon. Un homme possédé de ce malin esprit n'a garde de recourir au roi pour en être délivré; il court à la cellule d'un solitaire. Ce fut des prières d'Élie qu'Achab attendit la fin de la famine, et, à son exemple, plusieurs autres rois des Juifs eurent recours aux prophètes dans leurs disgrâces. Mais la différence d'un roi et d'un moine ne paraît jamais mieux qu'à la mort. Un moine, qui méprise tout ce qui attache les hommes à la vie, la quitte sans peine; mais la mort est terrible aux rois. Le solitaire ne sort de ce monde que pour recevoir la récompense de ses vertus; les rois, s'ils se sont mal comportés dans le gouvernement de leurs États, ne sortent de cette vie que pour être livrés

dans l'autre à d'inconcevables supplices. Lors donc que vous voyez, conclut saint Chrysostôme, un homme puissant, richement vêtu, monté sur un char magnifique, ne dites pas que cet homme est heureux, son bonheur n'est que passager. Mais lorsque vous rencontrez un solitaire, dont l'extérieur est humble et modeste, et dont la tranquillité d'âme se peint dans la sérénité du visage, dites que celui-là est véritablement heureux, et souhaitez de lui ressembler .

Chrysostôme étant tombé dangereusement malade dans sa caverne, revint à Antioche l'an 387, pour rétablir sa santé. La même année saint Mélèce, évêque d'Antioche, l'ordonna diacre. Cinq ans après Flavien l'éleva au sacerdoce et le fit son vicaire et son prédicateur. Il ne cessa de composer des opuscules de piété, d'écrire et de prêcher des homélies sur l'Ancien et le Nouveau Testament, des sermons contre les Juifs, contre les gentils, contre les ariens; des panégyriques des saints dont la fête se rencontrait pendant l'année.

Antioche était une ville de plaisir et de dissolution; on le voit en particulier par les discours de saint Chrysostôme. Sur une population de deux cent mille âmes, les Chrétiens formaient un peu plus de la moitié. Ils applaudissaient à l'éloquence de Chrysostôme, mais n'en devenaient pas beaucoup meilleurs. Plusieurs n'avaient jamais vu l'église; d'autres quittaient les assemblées saintes pour aller au théâtre voir des prostituées, donnant les représentations les plus obcènes. Le 26 février 387 changea la ville tout d'un coup. A l'annonce d'un nouvel impôt, il y eut une sédition terrible parmi le peuple. On insulta le nom de l'empereur Théodose, on déchira ses portraits, on renversa ses statues, celle de son père, de sa femme, de ses enfants, on les mit en pièces et on traîna les débris par les rues. Tout cela fut l'affaire d'une matinée. L'émeute avait commencé au point du jour, à midi tout était calme. Mais ce calme n'avait rien que de sombre et de lugubre. L'empereur Théodose était bon, mais terrible dans ses premiers mouvements; on trembla bientôt qu'il ne ruinât la ville de fond en comble. On pouvait reprocher aux magistrats de n'avoir rien fait pour empêcher le crime; ils se montrèrent d'autant plus

1 Chrisost. *Opera*, t. 1, p. 44, 57, 75, edit. Bened.

implacables. Antioche n'était plus la même ville : on ne voyait plus de jeux, plus de festins de débauches, de chansons et de danses lascives, de divertissements tumultueux; on n'y entendait plus que des prières et le chant des psaumes. Le théâtre était abandonné : on passait les journées entières dans l'église, où les cœurs les plus agités se reposent dans le sein de Dieu même. Toute la ville semblait devenue un monastère.

Le peuple s'adressa à l'évêque Flavien, afin qu'il intercédât pour lui. Il partit en effet pour Constantinople, afin de fléchir la colère de l'empereur et obtenir le pardon d'Antioche. En attendant, le prêtre Chrysostôme continua de prêcher au peuple, dont il sut calmer les craintes et essuyer les larmes, et c'est à lui principalement qu'on dût la tranquillité où la ville se maintint au milieu des diverses alarmes qui survinrent. Il prononça dans cet intervalle vingt discours, comparables à tout ce qu'Athènes et Rome ont produit de plus éloquent. L'art en est merveilleux. Incertain du parti que voudra prendre Théodose, il mêle ensemble l'espérance du pardon et le mépris de la mort, et dispose ses auditeurs à recevoir avec soumission et sans trouble les ordres de la Providence. Il entre toujours avec tendresse dans les sentiments de ses concitoyens; mais il les relève et les fortifie. Jamais il ne les arrête trop longtemps sur la vue de leurs malheurs; bientôt il les transporte de la terre au ciel. Pour les distraire de la crainte présente, il leur en inspire une autre plus vive; il les occupe du souvenir de leurs vices, les presse de s'en corriger, en particulier du blasphême, et leur montre le bras de Dieu levé sur leurs têtes, et infiniment plus redoutable que celui du prince.

Dans cette calamité, le peuple d'Antioche vit arriver des consolateurs, inattendus. Ce n'étaient pas les philosophes païens; ils s'étaient enfuis dès le premier moment, pour n'être pas enveloppés dans la ruine commune. C'étaient les anachorètes des montagnes voisines; ils entrèrent alors dans la ville, afin d'obtenir le pardon du peuple, ou bien de mourir avec lui. Ils intercédèrent auprès des magistrats, et, avec les prêtres et les évêques, s'opposèrent aux exécutions, jusqu'à ce qu'on eut reçu la réponse de l'empereur. Cette réponse arriva enfin : Théodose, pour l'amour de Dieu et à la prière de l'évêque, pardonnait à la ville entière.

En l'année 397, Chrysostôme fut élu évêque de Constantinople

par le consentement unanime du peuple et du clergé, et avec l'approbation de l'empereur Arcade. Mais on savait combien il était aimé à Antioche, et combien le peuple de cette ville était facile à émouvoir. L'empereur écrivit donc au comte d'Orient de l'envoyer sans bruit. Le comte, ayant reçu la lettre, pria saint Chrysostôme de venir le trouver, comme pour quelque affaire, dans une église de martyrs hors d'Antioche. Là, l'ayant fait monter dans sa voiture, il le conduisit en diligence jusqu'à un certain endroit, où il le remit entre les mains des officiers de l'empereur, qui le menèrent à Constantinople.

Dès que le nouvel évêque eut parlé dans son église, il s'établit entre lui et son peuple une affection réciproque. Je ne vous ai parlé qu'une fois encore, dit-il dans son deuxième discours, et déjà je vous aime comme si j'avais été élevé parmi vous dès l'origine; déjà je vous suis uni par les liens de la charité, comme s'il m'avait été donné depuis un temps infini de jouir des douceurs de votre commerce. Cela vient, non pas de ce que je suis sensible à l'amitié, mais de ce que vous êtes aimables par-dessus tout le monde. Car qui n'admirerait votre zèle de feu, votre charité sans feinte, votre affection pour ceux qui vous enseignent, votre concorde mutuelle, choses qui suffiraient pour vous concilier une âme de pierre? C'est pourquoi nous ne vous aimons pas moins que cette église où nous sommes nés, où nous avons été élevés et instruits. Celle-ci est la sœur de celle-là, et vous prouvez cette parenté par les œuvres. Si l'autre est plus ancienne pour le temps, celle-ci est plus fervente dans la foi; là il y a une assemblée plus nombreuse et un théâtre plus célèbre; mais on aperçoit ici plus de constance et de courage. Je vois ici les loups rôder de toutes parts autour des brebis, et cependant le bercail ne diminuer pas[1]. Ces loups étaient les diverses espèces d'hérétiques, anoméens, marcionites, manichéens, auxquels on peut ajouter les Juifs et les païens, qui, encore alors, n'étaient pas en petit nombre à Constantinople.

Il y avait dans cette grande ville, capitale de tout l'empire d'Orient, bien des désordres et des scandales. Saint Chrysostôme entreprit de les réformer. Il y réussit par l'exemple de sa vie

[1] T. 1, p. 541, *homil.* 11, edit. Benedict.

sainte, par l'ardeur de son zèle et la force de son éloquence. Mais son zèle apostolique indisposa contre lui, non pas le peuple, mais quelques personnages puissants, en particulier l'impératrice. Elle le fit déposer deux fois par quelques évêques, et deux fois exiler par l'empereur. Cette déposition était nulle. L'ancienne règle était dès lors, même en Orient, qu'aucune affaire majeure ne devait se conclure dans l'Église, sans l'autorité du Pontife romain. Or, le saint pape Innocent, premier du nom, à qui l'on écrivit de part et d'autre, n'approuva jamais la déposition de saint Chrysostôme, le regarda toujours comme le seul évêque légitime de Constantinople, et lui écrivit comme à son frère et collègue, pour l'exhorter à la patience ; tandis qu'il traitait d'intrus le successeur qu'on lui avait donné.

Pendant que le chef de l'Église consolait les fidèles catholiques de Constantinople, la Providence donnait aux schismatiques des avertissements d'un autre genre. Il leur arriva plusieurs accidents qui furent regardés comme des punitions divines, pour la persécution excitée contre saint Chrysostôme. Le 30 septembre de la même année 404, il tomba, à Constantinople et aux environs, de la grêle grosse comme des noix. Le 6 octobre suivant, l'impératrice Eudoxie mourut en couches d'un enfant mort. Cyrin, évêque de Chalcédoine, qui blâmait toujours saint Chrysostôme, mourut de la blessure que lui avait faite saint Maruthas en lui marchant par mégarde sur le pied. Il fallut lui couper la jambe plusieurs fois ; le mal gagna l'autre jambe, puis tout le corps, et se trouva sans remède. D'autres moururent de diverses morts ou furent affligés de maladies horribles : l'un tomba d'un escalier et se tua ; un autre fut tourmenté de la goutte aux pieds ; un autre mourut subitement, rendant une odeur insupportable ; un autre eut les entrailles brûlées d'une fièvre lente, avec des douleurs de coliques continuelles et une démangeaison insupportable au dehors ; un autre eut les pieds enflés d'hydropisie ; un autre eut la goutte aux quatre doigts dont il avait souscrit ; un autre eût le bas-ventre enflé et la partie voisine corrompue, avec grande infection et production de vers ; d'autres s'imaginaient voir la nuit des chiens enragés et des barbares l'épée à la main, avec des cris horribles ; un autre, tombant de cheval, se rompit la jambe droite et mourut aussitôt ; un autre perdit la parole et fut huit

mois sur un lit, sans pouvoir même porter la main à sa bouche; un autre, ayant la langue si enflée qu'elle remplissait la bouche entière, écrivit sa confession sur des tablettes [1].

Saint Nil, issu de la première noblesse, et préfet de Constantinople devenu un illustre solitaire, écrivait à l'empereur Arcade : Comment prétendez-vous voir Constantinople délivrée des fréquents tremblements de terre et du feu du ciel, tandis qu'il s'y commet tant de crimes et que le vice y règne avec tant d'impunité? après que l'on a banni la colonne de l'Eglise, la lumière de la vérité, la trompette de Jésus-Christ, le bienheureux évêque Jean. Comment voulez-vous que j'accorde des prières à cette ville ébranlée par la colère de Dieu, dont elle n'attend que les foudres à tous moments, moi qui suis consumé de tristesse, qui me sens l'esprit agité et le cœur déchiré par l'excès des maux qui se commettent à présent dans Byzance [2]?

Du reste l'exil de saint Chrysostôme ne fut point stérile pour la religion. Non-seulement il y donnait à tous les siècles à venir l'exemple d'un homme au-dessus du monde et de lui-même, en un mot l'exemple d'un véritable évêque ; non-seulement il y entretenait une correspondance active avec les principaux membres de son clergé et de son peuple pour y maintenir l'ordre, réveiller le zèle, ranimer la charité pour les pauvres, il travaillait encore à la propagation de la foi parmi les infidèles. Il envoya des missionnaires chez les Goths, dans la Perse et la Phénicie, et procura, par le moyen de ces hommes apostoliques, la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Le prêtre Constance, que l'ambitieux Porphyre avait expulsé d'Antioche, saint Chrysostôme l'établit supérieur général des missions de la Phénicie et de l'Arabie. Dans une des lettres à sainte Olympiade, il lui recommande l'évêque Maruthas, parce qu'il en avait besoin pour la mission de Perse.

Saint Chrysostôme ayant appris dans son exil ce qui se passait en Occident, et combien le Pape et les autres évêques s'intéressaient à son rétablissement, leur écrivit plusieurs lettres pour les en remercier. Il écrivit en particulier à Vénérius de Milan, à Chromace d'Aquillée, à Gaudence de Bresce, à Aurélius de Carthage

[1] Pallad., Soc., l. 6, c. 19. Soz., l. 8, c. 27. — [2] Nil, *Epist.* 265.

à Hésychius de Salone, et en général aux évêques venus d'Occident et aux prêtres de Rome. Il écrivit aussi à trois des plus illustres dames romaines, dont la principale était Proba Falconia. Dans la dernière lettre qu'il écrivit au pape saint Innocent, il le remercie du soin qu'il avait pris de le défendre, et le compare à un pilote dont la vigilance est d'autant plus grande, que la nuit est plus profonde et la mer plus menaçante. C'est sur vous, ajoute-t-il, que repose le fardeau du monde entier, puisque vous avez à combattre à la fois et pour les églises désolées, et pour les peuples dispersés, et pour les prêtres que les ennemis environnent, et pour les évêques mis en fuite, et pour les constitutions de nos Pères, outrageusement foulées aux pieds [1].

Les ennemis de saint Chrysostôme, apprenant les grands biens qu'il faisait pour la conversion des infidèles du voisinage, et combien ses vertus étaient célèbres à Antioche, résolurent de l'envoyer encore plus loin. Ils envoyèrent donc à la cour, et obtinrent de l'empereur Arcade un rescrit plus rigoureux pour le faire transférer, et très-promptement, à Pytionte, lieu désert du pays des Tzanes, sur le bord du Pont-Euxin. Le voyage était long et dura trois mois, quoique les deux soldats du préfet du prétoire qui conduisaient le saint évêque, le pressassent extrêmement, disant que tels étaient leurs ordres. L'un d'eux, moins intéressé, lui témoignait quelque humanité comme à la dérobée ; mais l'autre était si brutal, qu'il s'offensait des caresses qu'on lui faisait pour le porter à épargner le saint. Il le faisait sortir par la plus forte pluie ; il bravait la plus grande ardeur du soleil, sachant que le saint, avec la tête chauve, en était incommodé. Il ne lui permettait pas d'arrêter un moment dans les villes ou les bourgades qui avaient des bains, de peur qu'il ne prît ce soulagement.

Quand ils approchèrent de Comane, ils passèrent, outre, sans s'y arrêter, et demeurèrent dehors dans une église qui était à cinq ou six milles, dédiée à saint Basilisque, évêque de Comane, qui avait souffert le martyre à Nicomédie sous Maximin-Daïa, avec saint Lucien d'Antioche. Comme ils étaient logés dans les bâtiments dépendants de cette église, saint Basilisque apparut la nuit

[1] Chrysost., t. 3, p. 522. Const., 809.

à saint Chrysostôme, et lui dit : Courage, mon frère Jean, demain nous serons ensemble ! On disait même qu'il l'avait prédit au prêtre qui y demeurait, en disant : Préparez la place à mon frère, car il vient ! Saint Chrysostôme, s'assurant sur cette révélation, pria, le lendemain ses gardes de demeurer là jusqu'à onze heures du matin ; mais il ne put l'obtenir. Ils partirent, et marchèrent environ une lieue et demie ; après quoi il fallut revenir à cette église dont ils étaient partis, tant saint Chrysostôme se trouvait mal. Étant arrivé, il changea d'habits et se vêtit entièrement de blanc, jusqu'à la chaussure, étant encore à jeun. Il distribua aux assistants le peu qui lui restait : et, ayant reçu l'eucharistie, il fit sa dernière prière devant tout le monde, et ajouta ces mots, qu'il disait ordinairement : Dieu soit loué de tout ! puis dit le dernier : Amen ! étendit ses pieds et rendit l'esprit. Il y eut à ses funérailles un si grand concours de vierges et de moines de Syrie, de Cilicie, de Pont et d'Arménie, que l'on croyait qu'ils s'étaient donné rendez-vous. Ce fut une fête comme d'un martyr, et son corps fut enterré auprès du corps de saint Basilisque, dans la même église. Et le successeur de saint Pierre, qui l'avait défendu pendant sa vie, le défendit après sa mort, et n'admit à sa communion les évêques de Constantinople, d'Antioche et d'Alexandrie, que quand ils eurent rétabli sa mémoire et rappelé les évêques exilés pour sa cause [1].

L'année 437, comme saint Proclus, nouvel évêque de Constantinople, faisait le panégyrique de saint Jean Chrysostôme, le jour de sa fête, qui était le 26 septembre, le peuple l'interrompit par des acclamations, demandant qu'on leur rendît l'évêque Jean. Proclus jugea, de plus, que c'était le moyen de réunir à l'Église ceux qui s'étaient séparés à l'occasion du saint et qui tenaient encore à part leurs assemblées. Il en parla donc à l'empereur Théodose le jeune, et lui persuada de faire rapporter le corps du saint évêque de Comane, dans le Pont, où il avait été enterré. La translation eut lieu ; le peuple alla au-devant ; la mer du Bosphore fut couverte de barques et éclairée de flambeaux, comme quand il fut rappelé de son premier exil. L'empereur appliqua ses yeux et son visage sur la châsse, demandant pardon pour son père et sa mère,

[1] Pallad., Ceillier, Tillemont, etc.

qui avaient offensé le saint, ne sachant pas ce qu'ils faisaient. Les reliques furent transférées à Constantinople publiquement, avec grand honneur et déposées dans l'église des Apôtres le 27 de janvier 438, jour où l'Église latine fait la fête de saint Chrysostôme.

SAINTE ANGÈLE DE MÉRICI.

FONDATRICE DES RELIGIEUSES URSULINES.

Tandis que l'ange apostat, tombé du ciel en enfer, suscitait à Wittemberg un moine apostat, Luther, pour blasphêmer contre les bonnes œuvres, contre les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance religieuse, pousser à l'apostasie les moines et les religieuses d'Allemagne, y corrompre les générations présentes et futures : Dieu suscitait en Italie une jeune orpheline pour devenir la mère de plusieurs congrégations de saintes filles dévouées à donner une éducation chrétienne aux enfants de leur sexe et à conserver ainsi la foi, la piété, le zèle des bonnes œuvres dans bien des royaumes. Nous voulons parler de sainte Angèle de Merici ou de Brescia, fondatrice des religieuses Ursulines.

Sainte Angèle naquit au commencement du seizième siècle, à Decenzaro, près du lac de Garde, dans le territoire de Brescia. Ses parents étaient nobles, suivant les uns, de pauvres artisans, suivant d'autres. Quels qu'ils fussent, ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu ; mais elle les perdit de bonne heure. Elle fut mise, ainsi qu'une sœur aînée, auprès d'un oncle qui, avec une grande, piété, eut pour l'une et l'autre un cœur de père et de mère. Les deux enfants, quoique si jeunes, n'avaient pas de plus grand plaisir que de s'occuper à des pratiques de dévotion ; non pas à des pratiques communes et ordinaires, mais des plus ferventes. La nuit, elles prenaient quelque peu de repos sur la terre nue ou sur quelques planches, puis se levaient pour faire leurs prières : à cette mortification, elles ajoutaient des jeûnes fréquents et de grandes austérités. Le désir de la solitude et de la retraite avait fait de si fortes impressions sur leurs cœurs, elles la trouvaient si favorable

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

à leur dessein de ne communiquer qu'avec Dieu seul, qu'un jour elles s'enfuirent pour se retirer dans un ermitage ; mais elles en furent détournées par leur oncle, qui les suivit et les ramena chez lui. Sainte Angèle n'avait point de plus grande consolation que d'être toujours avec sa sœur. Dieu la lui retira. Cette mort lui fut bien sensible, d'autant plus qu'elle regardait cette sœur comme son appui et son guide dans le chemin de la vertu. Néanmoins elle souffrit cette séparation douloureuse avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Peu de temps après, elle perdit encore son oncle. Ainsi deux et trois fois orpheline, elle redoubla ses oraisons et ses austérités. Attirée de plus en plus par la grâce divine à quitter le monde, elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François ; elle ne se contenta pas d'en observer exactement la règle, elle ajoutait de nouvelles austérités à celles qui y sont prescrites. La pauvreté de saint François fut le principal objet de sainte Angèle : elle ne voulut rien dans sa chambre, ni dans ses habits, ni dans ses meubles, que de pauvre et de simple. Elle se revêtit d'un cilice qu'elle ne quittait ni jour ni nuit. Son lit était composé de quelques branches d'arbres, sur lesquelles elle étendait une natte. Ses mets ordinaires n'étaient que du pain, de l'eau et quelques légumes. Elle ne buvait du vin qu'aux fêtes de Noël et de Pâques ; pendant le carême, elle ne mangeait que trois fois la semaine.

Elle fit le pèlerinage de Jérusalem, pour visiter les saints lieux que Notre-Seigneur Jésus-Christ a honorés de sa présence. A son retour, elle visita les tombeaux des saints apôtres et de tant de glorieux martyrs qui sont à Rome. Elle voulut encore donner des marques de sa piété sur le mont de Varalle dans le Milanais, où sont représentés plusieurs mystères, tant de l'ancien que du nouveau Testament, dans des oratoires séparés.

Elle finit par venir se fixer à Brescia.

Bientôt plusieurs personnes pieuses attirées par la sainteté de sa vie, demandèrent à vivre en communauté avec elle ; mais la sainte les engagea à rester dans le monde, pour l'édifier par leurs vertus, pour instruire les pauvres et les ignorants, visiter les hôpitaux et les prisons, et secourir les malheureux de toute espèce. D'après ses conseils, ces saintes filles s'associèrent en effet pour ce but charitable, sans se lier par aucun vœu. Elles s'engagèrent seule-

ment par une simple promesse, et pour un temps très-court, à observer la règle générale de la société. Angèle s'était aidée des lumières de personnes expérimentées pour rédiger cette règle : mais, prévoyant que les changements qui surviendraient dans les habitudes et les mœurs du monde pourraient y rendre nécessaires dans la suite plusieurs modifications, elle y inséra cette clause expresse : Que l'on y ferait de temps à autre les corrections que la force des circonstances exigerait. Les membres de l'association la choisirent d'une voix unanime pour leur supérieure, charge qu'elle n'accepta qu'à regret et dans les sentiments de la plus profonde humilité ; mais de peur qu'on ne donnât son nom à l'ordre, elle le mit sous l'invocation de sainte Ursule et le nomma la société des Ursulines. Cette société produisit en peu de temps un si grand bien, qu'à Brescia et dans les contrées voisines, on l'appelait *la divine compagnie ;* mais elle ne fut admise au rang des ordres religieux que plus tard, quatre ans après la mort de la sainte fondatrice.

Sous Paul V, les Ursulines furent cloîtrées et autorisées à faire des vœux perpétuels, et dès lors leur ordre n'a plus subi de changement dans sa règle. Ces saintes filles, vouées particulièrement à l'éducation de la jeunesse, se sont attiré le respect universel des pays catholiques ; partagées en diverses congrégations, comme l'ordre de Saint-François, à qui elles tiennent, elles se sont établies partout à la satisfaction des parents chrétiens, qui ont trouvé en elles des institutrices également sages et éclairées pour former leurs enfants à la vertu en leur inculquant les premières connaissances.

Angèle gouverna sa congrégation pendant plusieurs années avec une rare prudence, et mourut saintement le 27 janvier 1540. Saint Charles Borromée, qui estimait singulièrement les Ursulines, s'occupa de la béatification d'Angèle ; mais il n'eut pas la consolation de l'obtenir avant sa mort. Elle ne fut déclarée bienheureuse que le 30 avril 1768, par le pape Clément XIII, et Pie VII la canonisa solennellement le 24 mai 1807 [1].

[1] Hélyot, t. 4. Godescard, 27 janvier.

Le même jour, à Sora, saint Julien, martyr, qui, ayant été pris durant la persécution d'Antonin, parce qu'un temple d'idoles était tombé pendant qu'on lui donnait la question, eut la tête coupée, et reçut ainsi la couronne du martyr. — En Afrique, saint Avit, martyr. — Au même lieu, les saints Brice, Réate, et leurs compagnons, martyrisés durant la persécution des Vandales.—De plus, les saints Datif, Julien, Vincent et vingt-sept autres martyrs. — A Rome, saint Vitalien, martyr. — Au Mans, le décès de saint Julien, premier évêque de cette ville, que saint Pierre envoya dans le Maine pour y prêcher l'Évangile.—Au monastère de La-Val-Benoit, diocèse de Sisteron, saint Maur ou Mary, abbé.

XXVIIIe JOUR DE JANVIER.

SAINT CYRILLE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Vers l'an 430, Nestorius, évêque de Constantinople, sous prétexte d'abolir certaines croyances superstitieuses introduites parmi le peuple, se mit à enseigner que la sainte Vierge n'était point et ne devait point être appelée mère de Dieu. Pour accréditer sa nouvelle doctrine, il tâcha d'abord de persuader les magistrats par ses artifices, et de gagner par ses libéralités les courtisans les plus en faveur. Ensuite il répandit clandestinement dans les provinces et les monastères divers écrits où il insinuait ses sentiments hérétiques sous le voile de la piété et du zèle pour la gloire de Dieu. Enfin, il fit monter en chaire un évêque qu'il avait séduit, et qui prononça publiquement que c'était une impiété de dire que la sainte Vierge était mère de Dieu. A ces mots tout le peuple se lève, pousse des cris d'horreur et s'enfuit hors de l'église. Toute la ville de Constantinople est en alarmes au récit d'un pareil blasphème. Les vieux solitaires, qui depuis des quarantaines d'années n'avaient mis le pied hors de leurs cloîtres, sortirent de leurs profondes retraites pour confesser publiquement la foi qu'ils avaient reçue de leurs pères et soutenir aux dépens de leur vie l'honneur de la maternité divine de la Vierge très-sainte. Plusieurs en effet furent maltraités, battus, jetés en prison par les gens que l'hérésiarque

avait gagnés. Qu'ils étaient heureux de souffrir pour Jésus et sa sainte mère!

Enfin, le bruit de cette nouvelle impiété s'étant répandu par toute la terre, les évêques de toutes les parties du monde chrétien, sur les ordres du pape saint Célestin et sous la présidence de saint Cyrille d'Alexandrie, qui tenait la place du chef de l'Église, s'assemblèrent à Éphèse, dans l'église même qui portait le nom de Marie. Tout le temps de la première séance, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, le peuple d'Éphèse, cessant toute autre occupation, oubliant même de boire et de manger, se tenait continuellement aux portes de l'église où les évêques étaient réunis, dans l'attente de la sentence qui allait être prononcée. Enfin, tout au soir, les portes de l'église s'ouvrent, saint Cyrille paraît à la tête de deux cents évêques, et annonce à tout le peuple la condamnation de l'impie Nestorius. A l'instant des cris de joie remplissent les airs. L'ennemi de la Vierge est terrassé, s'écrie-t-on de toutes parts. Vive la grande, l'auguste, la glorieuse mère de Dieu! On ne savait comment témoigner sa joie aux évêques du concile; on les accompagnait dans les rues avec des flambeaux; on brûlait des parfums sur leur passage; on allumait des feux de joie par toute la ville. Il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce peuple, tant il avait été affligé de l'injure que Nestorius avait faite à Marie. Dans les autres villes il en fut de même. Les fidèles se joignaient aux prêtres et aux solitaires pour chanter en procession des cantiques d'actions de grâces.

O Marie, je m'unis à tous ces pieux fidèles pour me réjouir de votre triomphe. Oui, vous êtes vraiment mère de Dieu : celui que vous avez mis au monde unit vraiment la nature divine et la nature humaine dans une seule et même personne; il est vraiment Dieu et homme, Fils de Dieu et votre Fils. Puissé-je encore augmenter votre gloire!

Saint Cyrille, qui eut le bonheur de contribuer au triomphe de la sainte Vierge, fut élu évêque d'Alexandrie en 412. Lorsque Nestorius commença de répandre le venin de son hérésie, Cyrille lui écrivit pour le ramener par la douceur. Le voyant opiniâtre, il le dénonça au pape saint Célestin, qui prononça la sentence, et le chargea de l'exécution. Saint Cyrille employa le reste de sa vie à rétablir et à cimenter la paix que l'hérésie avait troublée pendant

plusieurs années. Il mourut le 28 juin 444, en laissant beaucoup d'écrits, qui l'ont fait compter parmi les docteurs de l'Église. On y voit entre autres quelle était sa dévotion envers la sainte Vierge : Il s'écrie :

« Je vous salue, Marie, mère de Dieu, trésor vénérable de tout l'univers, lampe qui ne s'éteint point, brillante couronne de la virginité, sceptre de la bonne doctrine... Je vous salue, vous qui, dans votre sein virginal, avez renfermé celui qui est immense et incompréhensible; vous par qui la sainte Trinité est glorifiée et adorée; vous par qui la croix précieuse du Sauveur est exaltée par toute la terre; vous par qui le ciel triomphe, les anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, le tentateur est vaincu, la créature coupable est élevée jusqu'au ciel, la connaissance de la vérité est établie sur les ruines de l'idolâtrie; vous par qui les fidèles obtiennent le baptême, et sont oints de l'huile de joie; vous par qui toutes les églises du monde ont été fondées, et les nations amenées à la pénitence; vous enfin par qui le Fils unique de Dieu, qui est la lumière du monde, a éclairé ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort!... Est-il un homme qui puisse louer dignement l'incomparable Marie? »

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE HONGRIE.

Elle eut pour père le roi Béla IV. Ses parents, qui l'avaient consacrée au Seigneur par un vœu dès avant sa naissance, l'envoyèrent, à l'âge de trois ans et demi, dans le couvent des Dominicaines de Vesprin. Le roi ayant ensuite fondé un monastère du même ordre dans une île du Danube, Marguerite y fut transférée, et elle y fit profession deux ans après, c'est-à-dire à l'âge de douze ans. La ferveur suppléa en elle au nombre des années, et lui mérita les communications intimes de l'Esprit-Saint, qui ne sont que pour les âmes parfaites. Elle faisait ses délices de la pratique de l'abjection la plus entière. On l'eût sensiblement mortifiée en l'entretenant de sa naissance, et elle eût mieux aimé devoir le jour à des

pauvres qu'à des rois. Il est étonnant jusqu'à quel point elle portait l'amour de la pénitence; elle couchait sur le plancher de sa chambre, qu'elle ne couvrait que d'une peau fort rude, et elle n'avait qu'une pierre pour chevet. Quand elle voyait punir ses sœurs pour quelque transgression de la règle, elle portait une sainte envie au bonheur qu'elles avaient de pouvoir pratiquer la mortification. Si Dieu l'affligeait de maladie, elle cachait son état avec le plus grand soin, pour n'être pas obligée d'user des adoucissements permis aux malades. Sa douceur était admirable; et pour peu qu'une des sœurs parût avoir contre elle le moindre sujet de mécontentement, elle allait se jeter à ses pieds pour lui demander pardon.

Marguerite eut dès son enfance une tendre dévotion envers Jésus crucifié. Elle portait continuellement sur elle une petite croix faite du bois de celle du Sauveur, et l'appliquait souvent sur sa bouche la nuit comme le jour. On remarquait qu'à l'église elle priait par préférence devant l'autel de la Croix. On lui entendait prononcer très-fréquemment le nom sacré de Jésus de la manière la plus affectueuse. Les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux pendant la célébration des divins mystères et à l'approche de la sainte communion, annonçaient assez ce qui se passait dans son cœur. La veille du jour qu'elle devait s'unir à Jésus-Christ par la réception de sa chair adorable, elle ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau; elle passait aussi la nuit en prières. Le jour de la communion, elle priait à jeun jusqu'au soir, et elle ne mangeait qu'autant qu'il était absolument nécessaire pour soutenir son corps. Son amour pour Jésus-Christ la portait encore à honorer spécialement celle de qui il a voulu naître dans le temps; de là cette joie qui éclatait sur son visage lorsqu'on annonçait les fêtes de la mère de Dieu. Elle les célébrait avec une piété et une ferveur dont on a vu peu d'exemples.

Une âme aussi sainte que celle de Marguerite ne pouvait avoir d'attachement aux choses terrestres. Morte au monde et à elle-même, elle ne soupirait qu'après le moment qui la réunirait à son divin époux. Ses désirs furent enfin accomplis; elle tomba malade, et mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 18 janvier 1271. Son corps est dans la ville de Presbourg. Quoiqu'elle n'ait jamais été canonisée, on ne laisse pas d'en faire l'office en Hongrie, surtout chez

les Dominicains de ce royaume. Son culte a été autorisé par un décret du pape Pie II [1].

Le même jour, à Rome, saint Flavien, qui souffrit la mort sous Dioclétien. — A Apollonie, les saints Thyrse, Leuce et Callinique, qui, du temps de l'empereur Dèce, après avoir été livrés à divers supplices, accomplirent leur martyre. Le premier et le dernier eurent la tête tranchée; Leuce rendit l'esprit au moment où une voix céleste l'appelait. — Dans la Thébaïde, saint Léonide, et ses compagnons, qui, du temps de Dioclétien, obtinrent la palme du martyre. — A Alexandrie, la commémoration de plusieurs saints martyrs, qui, ayant été surpris dans l'église au moment où ils célébraient les divins mystères, souffrirent divers genres de mort par le crime de Syrien, chef de soldats, de la secte des ariens. — A Sarragosse, saint Valère. — A Cuença, en Espagne, la fête de saint Julien, évêque, qui, donnant aux pauvres les revenus de son église et vivant du travail de ses mains, à l'exemple des apôtres, mourut en paix, illustre par ses miracles. — Au monastère de Réomay, le décès de saint Jean, prêtre, homme de Dieu. — En Palestine, saint Jacques, ermite, qui demeura longtemps caché dans un tombeau, pour y faire pénitence d'une faute qu'il avait commise; puis, devenu célèbre par ses miracles, il alla jouir de la présence de Dieu.

XXIXe JOUR DE JANVIER.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

ÉVÊQUE DE GENÈVE.

François de Sales, si connu et si aimé de tout le monde, naquit le 21 août 1567, au château de Sales, à trois lieues d'Annecy. Il eut pour père, François, comte de Sales, et pour mère, Françoise de Sionas, tous deux d'une naissance illustre, mais beaucoup moins recommandables encore par la noblesse de leur sang que par la

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 28 janvier.

piété dont ils faisaient profession. Dès les premiers mois de sa grossesse, la comtesse de Sales offrit au Seigneur l'enfant qu'elle portait, le priant, avec les sentiments de la dévotion la plus tendre, de le préserver de la corruption du siècle et de la priver plutôt du plaisir de se voir mère que de permettre qu'elle mît au monde un enfant qui fût assez malheureux pour devenir un jour son ennemi par le péché.

François vint au monde à sept mois, malgré toutes les précautions qu'avait pu prendre sa mère; ce qui fit que dans ses premières années il fut extrêmement faible. On eut beaucoup de peine à l'élever, et les médecins désespérèrent plus d'une fois de sa vie. Il échappa cependant aux dangers de l'enfance et devint grand et robuste. On découvrit en lui, à mesure que les traits de son visage se formèrent, une beauté et des charmes qui ne permettaient pas qu'on le vît sans l'aimer. A ces dehors si avantageux, il alliait un naturel excellent, une grande pénétration d'esprit, une modestie rare, une douceur singulière et une soumission absolue à ses parents et à ses maîtres.

La comtesse, infiniment attentive à éloigner de son fils tout ce qui avait même l'apparence du vice, ne le perdait point de vue. Elle le menait à l'église et lui inspirait un profond respect pour la maison de Dieu et pour toutes les choses de la religion; elle lui lisait la vie des saints et joignait à cette lecture des réflexions qui étaient à sa portée. Elle voulut même qu'il l'accompagnât lorsqu'elle faisait la visite des pauvres; qu'il leur rendît les petits services dont il était capable et qu'il fût le distributeur de ses aumônes. Le jeune enfant répondit parfaitement aux soins que sa vertueuse mère prenait de le former aux exercices de la piété chrétienne. Il faisait ses prières avec un recueillement et une dévotion qui n'étaient point de son âge. Il aimait tendrement les pauvres, et quand il n'avait plus rien à leur donner, il sollicitait en leur faveur la libéralité de tous ses parents; il se retranchait même une partie de sa nourriture pour les assister. Sa sincérité avait quelque chose d'extraordinaire; toutes les fois qu'il lui arrivait de tomber dans ces fautes ordinaires aux enfants, il aimait mieux être châtié que d'éviter le châtiment par un mensonge.

La comtesse de Sales, qui appréhendait les dangers si communs dans les écoles publiques, eût bien voulu qu'on n'y envoyât point

son fils et qu'on prît des maîtres capables de lui enseigner sous ses yeux les lettres humaines ; mais le comte, qui savait que l'émulation ne contribue pas peu à faire avancer les enfants dans les sciences, fut d'un avis différent et se persuada que Dieu conserverait des dispositions dont il était l'auteur. Le jeune comte n'ayant encore que six ans, fut envoyé au collége de la Roche, d'où il passa ensuite à celui d'Annecy. Ses progrès le distinguèrent bientôt entre ceux de son âge. Il joignait la plus grande application à une mémoire excellente, à une conception vive, à un jugement solide; aussi les leçons de ses maîtres ne suffisaient-elles pas pour l'occuper, il y suppléait par d'autres exercices propres à étendre ses connaissances ; mais son amour pour l'étude ne prenait rien sur les devoirs de la piété. Dans la distribution de ses moments, il savait ménager des intervalles pour nourrir son cœur par la lecture des bons livres, surtout par celle de la vie des saints. Des dispositions si rares dans un enfant firent juger au comte de Sales que son fils perdrait désormais son temps à Annecy; il résolut donc, en 1578, de l'envoyer à Paris pour y achever ses études. François avait alors onze ans.

La comtesse, qui allait perdre son fils pour longtemps, redoubla de zèle pour l'affermir dans la vertu ; elle lui recommandait surtout l'amour de Dieu et de la prière, la fuite du péché et des occasions qui y portent. Elle lui répétait souvent ces paroles que la reine Blanche avait coutume de dire à saint Louis : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que d'apprendre que vous eussiez commis un seul péché mortel. » Le jour fixé pour son départ, il se rendit à Paris, sous la conduite d'un prêtre habile et vertueux. Il fit sa rhétorique et sa philosophie au collége des Jésuites avec le plus brillant succès ; on l'envoya ensuite à l'académie, afin qu'il apprît à monter à cheval, à faire des armes, à danser, et généralement tout ce qu'un gentilhomme de sa qualité ne pouvait ignorer. Il ne se sentait aucun goût pour ces différents exercices ; mais, parce qu'il se faisait une loi inviolable d'exécuter la volonté de ses parents, il ne laissa pas d'y réussir et d'acquérir cet air aisé qu'il conserva toujours depuis. Comme il ne s'y appliquait que par manière de divertissement, il cultiva toujours ses premières études et apprit encore l'hébreu, le grec et la théologie positive sous Génébrard et sous le père Maldonat, Jésuite, qui enseignait alors à Paris

avec beaucoup de réputation. Six ans se passèrent de la sorte.

Cependant les études dont nous venons de parler ne faisaient pas la seule occupation de François; il donnait une partie considérable de son temps aux exercices de piété, afin d'animer toutes ses actions d'un esprit de christianisme. Son plus grand plaisir était de lire et de méditer l'Écriture sainte; après ce livre divin, il n'y en avait point dont la lecture le charmât plus que celle du *Combat spirituel*, qu'il portait toujours sur lui. Il cherchait la compagnie des personnes vertueuses, et se plaisait surtout à celle du père Ange de Joyeuse, qui, de duc et de maréchal de France, s'était fait capucin. Les entretiens de ce saint homme sur la nécessité de la mortification portèrent le jeune comte à ajouter à ses dévotions ordinaires celle de porter le cilice trois fois la semaine. Il fit en même temps le vœu de chasteté perpétuelle dans l'église de Saint-Étienne-des-Grés, où il allait souvent prier, parce que c'était un lieu retiré et éloigné du tumulte; il se mit ensuite sous la protection particulière de la sainte Vierge, qu'il pria d'être son avocate auprès de Dieu, et de lui obtenir la grâce de la continence.

Mais le moment que Dieu avait marqué pour éprouver son serviteur arriva. D'épaisses ténèbres se répandirent sur son esprit, une agitation violente prit la place de cette paix profonde dont il avait joui jusqu'alors; il tomba dans une sécheresse et une mélancolie désespérantes; enfin, il se persuada que le Dieu qu'il aimait tant l'avait mis au nombre des réprouvés. Cette affreuse idée le jeta dans des frayeurs qui ne peuvent être connues que de ceux qui ont eu la même tentation. Il passait les jours et les nuits à pleurer et à se plaindre. Une jaunisse universelle se répandit sur son corps; il ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir. Son précepteur, qui l'aimait avec tendresse, était d'autant plus affligé de l'état où il le voyait réduit, qu'il en cherchait inutilement la cause. Mais Dieu fit enfin succéder le calme à l'orage. François étant retourné à l'église de Saint-Étienne-des-Grés, sentit ranimer sa confiance à la vue d'un tableau de la sainte Vierge. Il se prosterna devant la mère de Dieu, et, se reconnaissant indigne de s'adresser directement au Père de toute consolation, il la conjura d'intercéder en sa faveur, et de lui obtenir au moins la grâce d'aimer de tout son cœur, sur la terre, un Dieu qu'il aurait le malheur de haïr éternellement après sa mort. Sa prière était à peine achevée,

que le trouble disparut ; il lui sembla qu'on lui ôtait un poids accablant de dessus le cœur, et il recouvra aussitôt la tranquillité dont il jouissait auparavant.

François, ayant achevé ses études académiques à l'âge de dix-sept ans, fut rappelé par son père, qui, en 1584, l'envoya étudier en droit à Padoue sous le célèbre Gui Pancirole. Il s'attacha dans cette ville au père Antoine Possevin, qu'il chargea du soin de diriger sa conscience et ses études théologiques. Ce pieux et savant Jésuite lui expliquait la Somme de saint Thomas, et lisait avec lui les controverses du cardinal Bellarmin ; mais il cherchait bien moins à le rendre savant qu'à l'affermir dans les voies de la perfection où il marchait déjà à grands pas. François se fit un règlement de vie, qui nous a été conservé par son neveu ; et on y remarque, entre autres choses, qu'il se tenait toujours en la présence de Dieu, qu'il faisait tout en vue de lui plaire, et qu'il implorait le secours de sa grâce au commencement de chacune de ses actions. Il sut conserver une chasteté inviolable au milieu de la corruption qui régnait à Padoue. Les piéges que les libertins tendirent à son innocence ne servirent qu'à multiplier ses triomphes et à faire éclater la fidélité qu'il avait vouée au Seigneur.

Une maladie dangereuse, dont il fut attaqué dans la même ville, lui fournit l'occasion de montrer combien il était détaché du monde et soumis aux décrets de la divine providence. On appela les médecins les plus habiles, qui, après avoir épuisé inutilement toutes les ressources de leur art, déclarèrent que le jeune comte ne pouvait guérir. Lui seul ne fut point alarmé de son état ; il attendait avec résignation, et même avec joie, le moment où son âme, affranchie des liens du corps, irait s'abîmer dans le sein de la Divinité. Son précepteur, accablé de la douleur la plus amère, lui demanda, tout baigné de larmes, ce qu'il voulait qu'on fît de son corps après sa mort. « Qu'on le donne, dit-il, aux écoliers de médecine, pour être disséqué. Je m'estimerai heureux si, après avoir été inutile pendant ma vie, je suis de quelque utilité après ma mort ; par là j'empêcherai encore quelques-unes des disputes qui s'élèvent entre les étudiants en médecine et les parents des morts qu'ils déterrent. » Mais Dieu, qui avait ses desseins sur son serviteur, lui rendit la santé contre toute espérance, et le mit bientôt en état de reprendre ses études. Son cours achevé, il reçut

le bonnet de docteur, après s'être tiré des épreuves ordinaires avec une supériorité de talent qui le fit admirer de tout ce qu'il y avait de savants à Padoue.

Pendant que le jeune comte qui avait alors vingt-quatre ans, se préparait à retourner dans sa famille, il reçut une lettre de son père, par laquelle il lui était ordonné de faire le voyage d'Italie. Il partit donc pour Ferrare, d'où il se rendit à Rome. Lorsqu'il se vit dans cette ville, son premier soin fut de visiter les saints lieux. Attendri à la vue du tombeau des martyrs, il ne pouvait retenir ses larmes. Les débris de la magnificence de l'ancienne Rome lui rappelaient le néant des grandeurs humaines, et resserraient de plus en plus les liens sacrés qui l'attachaient à Dieu. De Rome, il alla à Notre-Dame-de-Lorette, après quoi il parcourut les plus célèbres villes d'Italie. Enfin, son voyage étant achevé, il reprit la route de sa patrie. Toute sa famille le reçut avec les plus grandes démonstrations de joie ; elle fondait sur lui les plus belles espérances, en le voyant réunir dans le degré le plus éminent toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En effet, le jeune comte charmait tous ceux qui le voyaient. Claude de Granier, évêque de Genève, et Antoine Faure ou Fabre, qui fut depuis premier président du sénat de Chambéry, ne l'eurent pas plus tôt connu, qu'ils conçurent pour lui les sentiments de l'estime et de l'amitié les plus sincères ; et, quoique notre saint ne fût encore que laïque, l'évêque le consultait même sur des affaires ecclésiastiques.

Comme François était l'aîné de sa famille, son père lui avait ménagé un riche parti, et lui avait obtenu du duc de Savoie les provisions d'une charge de conseiller au sénat de Chambéry ; mais il refusa l'un et l'autre, sans oser cependant déclarer le dessein qu'il avait d'entrer dans l'état ecclésiastique ; il s'en ouvrit seulement à son précepteur, et le pria d'en conférer avec son père. Le maître ne voulut point se charger d'une mission aussi délicate ; il employa même tout le crédit qu'il avait sur l'esprit de son élève pour lui faire quitter une telle résolution. François s'adressa donc à Louis de Sales, son cousin, chanoine de la cathédrale de Genève, pour avoir le consentement de son père ; il le mit si bien dans ses intérêts, qu'il réussit, mais après de grandes difficultés.

La prévôté de l'église de Genève étant alors vacante. Louis de Sales la demanda au Pape pour son parent, et l'obtint. Le jeune

comte, qui avait entièrement ignoré les démarches de son cousin, reçut avec une grande surprise la nouvelle de sa nomination à cette dignité; il protesta qu'il ne l'accepterait pas, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put le déterminer à en prendre possession. Il n'eut pas plus tôt reçu le diaconat, que son évêque le chargea du ministère de la parole. Ses premiers sermons lui attirèrent beaucoup de réputation et produisirent les plus grands fruits. Effectivement, il possédait toutes les qualités requises pour réussir en ce genre : il avait l'air grave et modeste, la voix forte et agréable, l'action vive et animée, mais sans faste ni ostentation; il parlait avec une onction qui faisait bien voir qu'il donnait aux autres de l'abondance et de la plénitude de son cœur. Avant de prêcher, il avait soin de se renouveler devant Dieu par des gémissements secrets et des prières ferventes. Il étudiait aux pieds du crucifix encore plus que dans les livres, persuadé qu'un prédicateur ne saurait faire du fruit, s'il n'est homme d'oraison.

Quand il vit approcher le jour où il allait être élevé au sacerdoce, il s'y prépara avec une ferveur toute céleste ; aussi reçut-il, avec l'imposition des mains, la plénitude de l'esprit sacerdotal. Il se fit un devoir d'offrir tous les jours le saint sacrifice de la messe, et le faisait avec une piété vraiment angélique. On se sentait pénétré de la plus tendre dévotion en le voyant à l'autel; ses yeux et son visage s'enflammaient visiblement, tant était grande l'activité du feu divin qui embrasait son cœur. Après la messe, qu'il avait coutume de dire de grand matin, il entendait les confessions de toutes les personnes qui se présentaient. Il aimait à parcourir les villages, pour instruire cette portion du troupeau de Jésus-Christ, qui vit d'ordinaire dans une profonde ignorance de ses devoirs ; sa piété, son désintéressement, sa charité pour les malades et pour les pauvres le faisaient chérir dans les lieux où il passait, et lui attiraient la confiance du peuple. Ces pauvres villageois, dont la grossièreté rebute les âmes communes, il les regardait comme ses enfants ; il vivait avec eux comme leur père ; il compatissait à leurs besoins, et se faisait tout à tous. Mais rien ne lui gagnait les cœurs comme sa douceur inaltérable. Il était né vif et colère. A force d'étudier la douceur à l'école de Jésus-Christ, il devint le plus doux des hommes. Le remède le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience, dit-il,

est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume pour vingt-quatre heures. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe ; on étonne la colère et l'indiscrétion, et l'on goûte une joie pure et durable. C'est particulièrement par cette douceur surnaturelle qu'il convertit soixante-douze mille hérétiques.

Un an après qu'il eut été ordonné prêtre, il érigea dans Annecy la confrérie de la Croix. Les confrères s'engageaient à instruire les ignorants, à consoler les malades et les prisonniers, à éviter tous les procès. Un ministre calviniste en prit occasion d'écrire un libelle, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, contre l'honneur que les catholiques rendent à la Croix. François de Sales le réfuta par le premier de ses ouvrages, *l'Etendard de la Croix*, divisé en quatre livres : De l'honneur et vertu de la Croix, De l'honneur et vertu de l'image de la Croix, De l'honneur et vertu du signe de la Croix, De la qualité de l'honneur que l'on doit à la Croix.

Depuis cinq ou six siècles, la ville de Genève vivait catholique et heureuse sous le gouvernement spirituel et temporel de ses évêques. Vers le milieu du seizième siècle, l'apostasie de Luther y fut introduite de force par les tyrans municipaux de Berne, et définitivement organisée par l'apostat Cauvin, dit Calvin, de Noyon. Les meilleures familles de Genève, pour rester fidèles à la foi de leurs pères, préférèrent l'exil à l'apostasie et à la servitude ; la nouvelle population de Genève apostate se forma du rebut de l'ancienne, et peut-être plus encore de l'engeance bâtarde des prêtres et des moines apostats, la pire espèce d'entre les mauvaises gens. La nouvelle Genève se nommait la Rome protestante : c'est comme si l'enfer se nommait le ciel à rebours.

Genève ayant apostasié par la peur de Berne, ces deux cantons profitèrent de la guerre entre François Ier et le duc Philibert de Savoie pour enlever à ce dernier le duché de Chablais, avec les trois bailliages de Gex, Terny et Gaillard, et pour en bannir la religion catholique. La paix ayant été rétablie sous Henri II avec le duc, les protestants furent obligés de lui rendre le Chablais et les trois bailliages, mais avec cette clause, que la religion catholique n'y pourrait être rétablie. A la mort de Philibert et à l'avènement de Charles-Emmanuel, son fils, les Suisses et les Génevois rom-

pirent le traité, en tombant à l'improviste sur les pays en question. Le nouveau duc les leur reprit, et résolut d'y rétablir la religion catholique, n'étant plus tenu à un traité rompu par la partie adverse. Cependant il ne voulut point y procéder par la force, comme avaient fait Berne et Genève, mais commencer par la douceur.

Dans cette vue, il demanda à l'évêque de Genève, résidant à Annecy, des missionnaires capables, par leur vertu et leur doctrine, de ramener au sein de l'Église les populations du Chablais et des trois bailliages, égarées depuis soixante ans par l'hérésie. L'évêque, Claude de Granier, en parla éloquemment à son clergé, offrant de se mettre lui-même à la tête des missionnaires. Un seul se montra prêt, ce fut François de Sales, auquel s'adjoignit pour second Louis de Sales, son cousin. François fut déclaré le chef de la mission, tout le monde ayant été d'avis que le bon évêque, surtout à cause de son grand âge, ne devait point y paraître dans les commencements. Le comte de Sales, qui connaissait le caractère emporté des calvinistes, craignait pour la vie de son fils et mit tout en œuvre pour le détourner d'une pareille entreprise. François lui donna de si bonnes raisons, qu'il l'y fit consentir malgré lui. Aussitôt, prenant Louis de Sales par la main : Allons, lui dit-il, où Dieu nous appelle. Il est plus d'un combat où l'on ne gagne la victoire que par la fuite. Un plus long séjour ne servirait qu'à nous affaiblir; et d'autres, plus généreux que nous, pourraient bien gagner la couronne qui nous était préparée.

Sur la frontière du Chablais, François se mit à genoux, et, fondant en larmes, pria Dieu de bénir leur entrée et leur séjour dans cette province. Puis, embrassant avec tendresse son cousin Louis : Il me vient une pensée, dit-il ; nous entrons dans cette province pour y faire les fonctions des apôtres : si nous voulons y réussir, nous ne pouvons trop les imiter. Renvoyons nos chevaux, marchons à pied et contentons-nous comme eux du nécessaire. Louis de Sales y ayant consenti, ils arrivèrent à pied aux Allinges, place forte sur le haut d'une petite montagne détachée de toutes les autres. Le baron d'Hermance, homme sage et ami du saint, y commandait pour le duc de Savoie. Il conduisit les deux missionnaires sur la plate-forme du château, d'où la vue s'étendait sur tout le pays. François y remarqua de tous côtés des églises abattues, des monastères ruinés, des croix renversées, des villes, des bourgs et

des châteaux détruits, suites funestes de l'hérésie et de la guerre qu'elle avait attirée dans cette belle province. Pour réparer tant de désastres, on convint qu'il fallait commencer la mission par Thonon, capitale du Chablais, peu éloignée des Allinges, où il fallait revenir tous les soirs, Thonon, tout calviniste, n'offrant ni sûreté ni logement aux missionnaires.

François, accompagné de Louis de Sales et d'un seul domestique, se mit donc en route. Son équipage consistait en un sac où il n'y avait qu'une Bible et un bréviaire, qu'il portait assez souvent lui-même ; il marchait à pied, un bâton à la main, et faisait tous les jours deux grandes lieues, par un pays fort rude, pour revenir coucher aux Allinges ; il n'en partait point sans avoir célébré la sainte messe et s'être nourri du pain des forts. Son habit était simple, mais n'avait rien d'affecté, et comme c'était l'usage de ce temps-là de porter des bottines, il s'en servait d'ordinaire : de sorte que les cheveux courts et la barbe touffue étant pour lors à la mode, il était à l'extérieur fort peu différent des séculiers mêmes, qui se piquaient de quelque modestie. Cela servit à lui donner entrée chez quelques calvinistes, qu'il acquit enfin à l'Église. Par la même raison d'une charitable condescendance, il résolut de n'user jamais de termes injurieux en parlant des hérétiques et de leur doctrine, et de n'opposer à leurs outrages et à leurs mauvais traitements qu'une douceur et une patience invincibles.

Les magistrats de Thonon, tous calvinistes, promirent extérieurement d'obéir aux lettres du gouverneur, qui leur ordonnait de protéger les deux missionnaires ; mais dès le premier jour le peuple pensa se soulever : à Genève, qui n'en est qu'à quatre ou cinq lieues, on fut sur le point de prendre les armes. Louis de Sales fut ébranlé ; mais François le rassura, lui disant entre autres, que la coutume du peuple était de faire beaucoup de bruit ; mais que, quand on avait assez de fermeté pour ne pas s'en étonner, il s'accoutumait de lui-même aux choses qui lui avaient paru d'abord les plus étranges.

Le gouverneur ayant écrit de nouvelles lettres aux magistrats de Thonon, François y fut reçu avec plus d'égards ; mais il apprit bientôt qu'il y avait des défenses sévères d'aller l'entendre : en sorte qu'il s'y voyait seul, comme dans un désert. Il ne laissait pas

d'y venir tous les jours des Allinges, et il partait souvent par des temps si rudes et si fâcheux, que les paysans les plus robustes n'osaient se mettre en chemin. La pluie, la neige, les glaces, les vents les plus terribles, la nuit même n'étaient pas capables de l'empêcher de se mettre en route. Le froid le saisissait quelquefois jusqu'à le rendre presque immobile et le mettre en danger de mourir ; mais rien n'était capable d'arrêter ni même de ralentir son zèle.

L'hiver de cette année fut si rigoureux et le froid si grand, que ses pieds et ses jambes en étaient tout crevassés. Un jour qu'il était parti plus tard que de coutume de Thonon pour s'en retourner aux Allinges, la nuit le surprit ; il s'égara, et, après avoir fait inutilement bien du chemin, il arriva fort tard dans un village dont toutes les maisons étaient fermées. La terre était couverte de neige et le froid si violent, que même pendant le jour les paysans étaient contraints de demeurer enfermés avec leurs troupeaux. Il frappa à toutes les portes, conjurant les habitants par tout ce qui était le plus capable de les toucher, de ne pas le laisser périr de foid ; mais ils n'avaient garde de lui ouvrir, ils étaient tous calvinistes, et, par surcroît de malheur, son valet l'avait nommé, croyant leur donner de la considération. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, lui fit rencontrer dans cette extrémité le four du village, qui était encore chaud ; ils s'y logèrent comme ils purent, et ce fut ce qui leur sauva la vie.

Il pensa périr encore une autre fois par la dureté des habitants d'un autre village. Il était arrivé de nuit par une pluie furieuse ; mais il ne put jamais obtenir qu'on le mît à couvert, quelque prière qu'il en pût faire, et il fut contraint de passer la nuit exposé à la pluie, louant Dieu, comme les apôtres, de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour la gloire de son nom.

Un autre jour, à la sortie de Thonon, comme il se retirait aux Allinges, il rencontra un calviniste qui, touché de ses bons exemples et des peines incroyables qu'il se donnait tous les jours pour le salut d'un peuple jusqu'alors si peu reconnaissant, le conjurait pour l'amour de Dieu de l'instruire sans délai de la religion catholique. François l'entreprit aussitôt, malgré les remontrances de son cousin, qui le priait de le remettre au lendemain, à cause que la nuit approchait et qu'il fallait traverser une forêt. Ce que

Louis avait prévu arriva : François demeura si longtemps avec son calviniste, que la nuit les surprit à l'entrée de la forêt, et devint si obscure, qu'il fut impossible de trouver le chemin. Cependant, les hurlements des loups, les cris des ours et des autres bêtes sauvages descendues des montagnes voisines, avaient quelque chose de si terrible, qu'il n'était pas possible de n'en être pas effrayé ; le domestique mourait de peur ; Louis de Sales n'était guère plus assuré : le seul François, plein de confiance, les consolait et leur promettait, de sa part, qu'il les délivrerait de ce danger comme il avait délivré Daniel de la fosse aux lions. Dans ce moment même, la lune s'étant levée, il aperçut qu'ils n'étaient pas loin d'un bâtiment ruiné où il y avait encore quelque reste de voûte qui pouvait les abriter contre les injures du temps : ils y entrèrent et y passèrent le reste de la nuit. Mais François ne put fermer l'œil : il aperçut au clair de la lune que ces ruines étaient celles d'une église que les hérétiques avaient détruite. Il passa la nuit à gémir, comme le prophète sur les ruines de Jérusalem.

Cependant François ne voyait aucun résultat de ses travaux dans le Chablais, lorsque Dieu lui suscita des auxiliaires d'un nouveau genre. Les soldats de la garnison d'Allinges, touchés de ses vertus, se convertirent, quelques-uns du calvinisme à la foi catholique, et tous à une vie meilleure. Comme ils allaient fréquemment à Thonon, leur changement y fit une impression profonde et diminua singulièrement l'aversion qu'on avait pour l'homme apostolique. Celui-ci, voyant qu'on ne le fuyait plus si fort, se mit à rendre des visites à des particuliers dont il gagnait l'estime et l'affection par les charmes de sa douceur et de sa politesse, tandis que les ministres huguenots ne se distinguaient que par la morgue et la hauteur. Au même temps, François apprit que deux gentilshommes de sa connaissance se battaient en duel : aussitôt il y court, et, au péril de sa vie, il les sépare et les amène à s'embrasser. Dieu fit plus : il leur toucha le cœur ; tous deux firent une confession générale et devinrent de fervents chrétiens. L'un d'eux, distingué dans la carrière des armes, habitait une maison de campagne dans le voisinage de Thonon. Comme les personnes considérables du pays lui rendaient de fréquentes visites, il leur parla du saint homme avec tant d'enthousiasme, qu'elles eurent un grand désir de le voir et de l'entretenir elles-

mêmes. Le gentilhomme offrit sa maison pour cet effet. Il y eut dès lors des conférences réglées entre François de Sales et les principaux calvinistes du pays.

Il exposa sur les principaux points de controverse ce que l'Eglise catholique croyait et ce qu'elle rejetait. Les assistants furent émerveillés d'apprendre que l'Église catholique n'admettait nullement les énormités que lui imputaient les ministres huguenots dans leurs prèches, mais que sa doctrine était le bon sens et la modération même. Le bruit s'en étant répandu, les prédicants huguenots soutinrent que la doctrine catholique n'était pas telle que François l'avait exposée. Il la mit alors par écrit, dans les termes du concile de Trente; et offrit aux prédicants de les en éclaircir dans des conférences pacifiques, soit écrites, soit orales. Ils n'acceptèrent ni l'un ni l'autre; seulement ils résolurent de faire assassiner le gentilhomme catholique qui prêtait sa maison à François pour ses conférences. Un gentilhomme calviniste, parent du premier, se chargea de l'exécution. Il vint donc le trouver, comme pour se divertir. L'autre le conduisit exprès à une promenade solitaire et lui dit : Mon ami, je connais votre dessein, vous venez pour m'assassiner; cependant vous n'avez rien à craindre, car si votre religion vous porte à tuer vos amis et vos parents, la mienne m'oblige, à l'exemple de Jésus-Christ, de pardonner à mes plus cruels ennemis. Puis il l'embrasse avec une cordiale amitié. Le calviniste demeure confondu, il avoue son crime, demande pardon et promet à son parent l'amitié la plus inviolable. Il n'en reste pas là : il demande lui-même des entretiens particuliers à François et devient un catholique aussi fervent qu'il avait été emporté calviniste.

La conversion de cet homme, l'exposition imprimée de la doctrine catholique, à quoi nul prédicant n'osait répondre, firent une grande impression dans tout le pays : les calvinistes venaient toujours plus nombreux entendre François. Les prédicants se décidèrent alors à le tuer lui-même, et gagnèrent pour cela deux assassins. Mais les catholiques en ayant été avertis, donnent une escorte à François pour s'en retourner aux Allinges. A peine furent-ils entrés dans un bois où il fallait nécessairement passer, que les deux assassins sortent d'entre les buissons où ils s'étaient cachés et viennent à lui l'épée à la main. François ne perd rien de sa fer-

meté ordinaire ; il défend à ceux qui l'accompagnent de se servir de leurs armes, va au-devant des assassins, et leur dit avec son inaltérable douceur : Vous vous méprenez, mes amis ; apparemment vous n'en voulez pas à un homme qui, bien loin de vous avoir offensés, donnerait de tout son cœur sa vie pour vous. Ce peu de paroles calme dans un moment la rage de ces furieux : ils demeurent quelque temps immobiles, puis se jetant à ses pieds, ils lui demandent pardon et lui protestent qu'à l'avenir il n'aurait pas de serviteurs plus fidèles ni plus disposés à le suivre partout. François les relève, les embrasse tendrement et leur conseille de s'éloigner pour éviter les poursuites du gouverneur de la province, qui n'aurait pas tant d'indulgence que lui, s'ils tombaient une fois entre ses mains.

En effet, le gouverneur prit des mesures pour atteindre les coupables · François eut bien de la peine à l'en empêcher. Le gouverneur voulait au moins lui donner une escorte de six soldats : François, au contraire, lui demanda la permission, et finit par l'obtenir à force d'instances, d'aller demeurer à Thonon même, où il y avait alors plusieurs catholiques. Ceux-ci le reçurent avec une joie inexprimable, comme les premiers chrétiens recevaient les Apôtres. François de son côté, soutenait son ministère d'une manière digne de Dieu : rien n'échappait à sa charité et à ses soins ; il donnait les jours aux instructions et aux conférences, à la visite des pauvres et des malades ; et les nuits à l'étude, à la prière et à la réconciliation des pécheurs. Sa vie soutenait ses prédications, et ses prédications achevaient ce que ces bons exemples avaient commencé.

Tant de vertus attiraient tous les jours à l'Eglise quelque nouveau fidèle, mais augmentait en même temps la fureur des hérétiques. Que faisons-nous ? disaient-ils : voici un homme qui gagne insensiblement l'estime du peuple ; on le regarde comme un apôtre, et nous perdons tous les jours de notre crédit. Attendons-nous qu'il nous ait réduits à mendier notre pain et qu'il ait établi le papisme sur les ruines de nos temples ? Si nous le laissons achever ce qu'il a commencé, le duc de Savoie viendra, et, se prévalant du petit nombre auquel nous allons être réduits, il établira son autorité sur la ruine de nos priviléges et nous réduira dans une triste servitude. La conclusion fut celle du

sanhédrin de Caïphe, qu'il fallait se défaire de cet homme. Et de fait, la nuit suivante, comme François en employait une partie à la prière, il entendit un bruit d'armes et ensuite celui de plusieurs personnes qui se parlaient bas. Jugeant aussitôt que sa maison était investie, il se cacha. A peine l'eut-il fait, que la porte est enfoncée et que les meurtriers entrent avec de grands cris et le cherchent partout. Ne le trouvant pas, ils s'imaginent qu'il est allé voir quelque malade et se retirent. Ayant su depuis qu'il était à la maison, ils l'accusèrent d'être sorcier. Un calviniste jura même qu'il l'avait vu au sabbat et qu'il y était fort considéré. François ayant su ce propos, n'en fit que sourire; puis, faisant le signe de la croix : Voilà, dit-il, tous les charmes dont je me sers; c'est par ce signe que j'espère vaincre l'enfer, bien loin d'être d'intelligence avec lui.

Cependant, sur ces tentatives réitérées d'assassinat, le président Faure, l'évêque de Genève même, mais surtout le comte de Sales, son père, écrivirent fortement à François pour l'obliger de quitter le Chablais et de revenir à Annecy, où son zèle ne manquerait pas d'occasion. Le père lui répétait ce qu'il avait déjà dit à l'évêque : Je m'estimerais fort heureux d'avoir des saints dans ma maison, mais j'aimerais mieux que ce fussent des confesseurs que des martyrs.

François avait d'autres pensées : il rassura ses amis et son père. Ces tentatives d'assassinat tournaient contre leurs auteurs ; on disait partout que si les prédicants de Thonon et de Genève étaient sûrs de leur doctrine, ils n'auraient pas recours à de pareilles violences, mais accepteraient les conférences que François ne cessait de leur proposer : on les sommait de le faire enfin. Malgré ces provocations, ils gardèrent le silence. Mais François ne le gardait pas : une seule de ses prédications convertit six cents personnes. Là-dessus les prédicants huguenots se réunirent en consistoire à Thonon, pour aviser au moyen d'arrêter les progrès de ce nouveau conquérant : on proposa trois ou quatre partis ; la conclusion fut qu'on n'en prit aucun. François ne fit pas de même : il les provoqua, et par plusieurs écrits, à une conférence publique. Ils furent enfin contraints de l'accepter. Mais au jour convenu, ils reculèrent, sous prétexte qu'il leur manquait l'autorisation du souverain, le duc de Savoie. François eut beau leur

représenter que l'autorisation du gouverneur de la province suffisait et qu'il leur garantissait celle du souverain, rien n'y fit. Seulement un des prédicants, honteux de la reculade de ses confrères, accepta une conférence particulière avec François : le résultat fut qu'il abjura ses erreurs et se fit catholique. Les autres mirent tout en œuvre pour le ramener à eux : n'y ayant pu réussir, ils l'accusèrent, le firent condamner à mort et exécuter s promptement, que François n'eut pas le temps de demander sa grâce au duc de Savoie.

Cette violence fit horreur à tout le monde, et augmenta les conversions, au lieu de les empêcher. L'avocat Poncet, renommé à Genève et dans toute la province, se déclara catholique, et son exemple fut suivi d'un grand nombre de personnes de tout rang. La conversion du baron d'Avully fut la plus éclatante : il était le chef du parti calviniste dans le Chablais. Il avait épousé une femme catholique, qu'il comptait amener au calvinisme ; mais il la trouva aussi instruite que vertueuse. Elle lui ménagea des conférences avec François de Sales : il s'aperçut bien vite que ce n'était pas son épouse, mais lui-même, qui était dans l'erreur. Les conférences qu'il eut avec François de Sales furent mises par écrit et envoyées aux prédicants de Genève et de Berne. Ni les uns ni les autres n'y firent de réponse. Le baron d'Avully voulut qu'on sût dans tout le pays, et à Genève même, le jour qu'il devait faire son abjuration ; il y invita tout autant de monde qu'il put, déclara publiquement les motifs de sa conversion, et fut reçu à la communion catholique, en présence de tout le peuple de Thonon et d'un grand nombre de calvinistes de Genève.

François convertit et ramena au sein de l'Église soixante-douze mille hérétiques : parmi les catholiques mêmes, il convertit un nombre non moins considérable de pécheurs. Ses écrits, en particulier son *Introduction à la vie dévote* et son *Traité de l'amour de Dieu*, allument et entretiennent la dévotion dans une multitude incalculable de fidèles : l'ordre de la Visitation, qu'il établit avec sainte Françoise de Chantal, et qu'il mit à Paris sous la direction de saint Vincent de Paul, ne cesse de conduire à la perfection une troupe choisie d'âmes ferventes. Cet aimable saint mourut à Lyon le 28 décembre 1622. Il fut canonisé en 1665 par le pape

Alexandre VII, qui fixa sa fête au 29 janvier, jour auquel son corps fut porté à Annecy.

Saint François de Sales a écrit en français ; nous connaissons quelques-uns de ses livres. Lisons-les avec une dévotion particulière. Prions notre saint compatriote de nous obtenir de Dieu la grâce de profiter de ses exemples et de ses écrits, de telle manière que nous devenions ses compatriotes dans le ciel.

Le même jour, à Rome, sur la voie de Nomente, les saints martyrs Papias et Maur, soldats, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, n'eurent pas plutôt confessé Jésus-Christ, qu'on leur cassa les mâchoires avec des cailloux, par l'ordre de Laodice, préfet de la ville : en cet état, il les fit enfermer dans un cachot, puis meurtrir à coups de bâton, et enfin déchirer avec des fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'ils expirassent. — A Pérouse, saint Constance, évêque et martyr, qui, pour la défense de la foi, reçut, avec ses compagnons, la couronne du martyre, sous l'empereur Marc-Aurèle. — A Edesse, en Syrie, saint Sarbel et sainte Barbée, sa sœur, qui, ayant été baptisés par le bienheureux évêque Barrimée, obtinrent la palme du martyre durant la persécution de Trajan, sous le président Lysias. — Dans le territoire de Troyes, saint Sabinien, martyr, décapité pour la foi de Jésus-Christ, par l'ordre de l'empereur Aurélien. —A Milan, saint Aquilin, prêtre, qui, ayant eu la gorge percée d'un coup d'épée par les ariens, reçut la couronne du martyre. — A Trèves, le décès de saint Valère, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre. — A Bourges, saint Sulpice-le-Sévère, évêque, illustre par ses vertus et par son érudition.

XXXe JOUR DE JANVIER.

SAINTE BATHILDE,

REINE DE FRANCE.

Sainte Bathilde était née d'une illustre famille d'Anglo-Saxons. Elle fut prise durant les guerres alors si fréquentes dans la Grande-Bretagne, et conduite en France, où toute jeune encore,

elle fut vendue comme esclave à Erchinoald, maire du palais de Neustrie. Sa conduite sage et modeste lui concilia bientôt l'estime et l'affection de son maître ainsi que de toute sa famille. Il lui donna pour office de lui verser à boire. Cette distinction la rendait encore plus humble envers ses compagnes, à qui elle rendit, surtout aux plus avancées en âge, tous les services d'une domestique, comme d'ôter et de nettoyer leur chaussure, de leur donner à laver, de préparer leurs vêtements. Erchinoald ayant perdu sa première femme, résolut de l'épouser. Mais Bathilde, qui souhaitait demeurer vierge, trouva moyen de se cacher jusqu'à ce qu'il en eût épousé une autre. La Providence la réservait à une position plus élevée ; car elle épousa bientôt après le roi Clovis II. Devenue reine, elle n'usa de son pouvoir que pour faire le bien. Elle chérissait les évêques comme ses pères, les religieux comme ses frères, les pauvres comme ses enfants. Pour lui aider dans la distribution de ses aumônes, le roi lui donna pour aumônier saint Genès, alors abbé et depuis archevêque de Lyon. Après la mort du roi, son époux, elle s'appliqua par le conseil de quelques évêques, entre autres saint Éloi, saint Ouen, saint Léger d'Autun et Chrodebert de Paris, à bannir la simonie, qui faisait toujours de grands progrès, et à ôter des exactions qui réduisaient les particuliers à laisser périr leurs enfants.

Elle avait une singulière vénération pour saint Éloi. Pendant sa première grossesse, elle était dans de cruelles inquiétudes, parce qu'elle craignait d'avoir une fille et que par là le royaume ne vînt à succomber. Ce sont les expressions de saint Ouen ; qui marquent combien on était persuadé que la couronne de France ne pouvait appartenir aux filles. Saint Eloi consola la reine, en l'assurant qu'elle aurait un fils, qu'il serait son parrain, et il le nomma par avance Clotaire ou plutôt Lothaire, comme il est dit dans la vie de saint Éloi. L'événement justifia la prédiction.

Sainte Bathilde fonda le monastère de Corbie, un des plus renommés de toute la France, tant par ses richesses que par les études monastiques qui y fleurirent sous d'habiles maîtres. Une autre fondation de sainte Bathilde, le monastère de Chelles, ne fut pas moins célèbre. Chelles était une maison royale à quatre lieues de Paris, où sainte Clotilde avait autrefois établi un monastère de filles en l'honneur de saint Georges. Apparemment

qu'il était alors ruiné. Sainte Bathilde le fit rebâtir, ou plutôt en fonda un nouveau dans le dessein de s'y retirer dès que son fils serait en âge de gouverner par lui-même. Elle y donna un calice d'or fait par saint Eloi, que l'on y a conservé jusqu'à la destruction du monastère à la révolution française. Dès que les bâtiments furent achevés, Bathilde fit prier sainte Theléchilde, abbesse de Jouarre, de lui donner quelques-unes de ses religieuses d'une grande vertu, pour y établir la règle, et elle demanda nommément sainte Bertile, qui fut conduite à Chelles par saint Gènes, à la tête de la nouvelle colonie.

La reine Bathilde avait une grande vénération pour saint Eloi, évêque de Noyon. Apprenant qu'il était tombé malade, elle se mit aussitôt en route avec les princes, ses fils, et une nombreuse cour, mais à son arrivée à Noyon, elle le trouva mort. Pour s'en consoler, elle ordonna qu'on transportât son corps à son monastère de Chelles. D'autres étaient d'avis qu'on devait enrichir de ce trésor la capitale du royaume. Mais le clergé et le peuple de Noyon s'opposaient avec courage à ces prétentions, et le ciel se déclara pour eux; car, comme on se fut mis en devoir de leur enlever le corps de leur pasteur par ordre du roi, on ne put jamais remuer le cercueil.

La reine Bathilde, qui mit elle-même la main à l'œuvre pour s'assurer du miracle, ne se rebuta pas : on ordonna un jeûne de trois jours, après lequel on fit des efforts aussi inutiles que les premiers. La reine, pour soulager sa douleur, découvrit la face du saint évêque et la baisa avec une tendre piété. Alors, quoiqu'il fût mort depuis plusieurs jours et que ce fût en hiver, il coula du sang en abondance de ses narines. La reine et les évêques qui étaient présents en trempèrent des mouchoirs pour les conserver comme des reliques. Il fut enterré à Noyon dans son monastère de Saint-Loup, qui, dans la suite, prit son nom. La reine voulut suivre le convoi à pied, et, malgré le mauvais chemin, on ne put lui persuader de monter à cheval.

Saint Eloi, pour qui la reine Bathilde avait témoigné une si tendre dévotion, ne tarda pas à l'en récompenser. Il y avait peu de temps qu'il était mort, lorsqu'il apparut trois nuits consécutives à un courtisan, et lui commanda d'aller, de sa part, avertir la reine de quitter l'or et les pierreries qu'elle portait encore sur

ses vêtements. Le courtisan, qui craignait pour sa fortune s'il s'acquittait d'une commission qui pouvait déplaire à la régente, différa d'obéir. Il fut aussitôt saisi d'une fièvre ardente, qu'il regarda comme une punition de sa faute, et il eut bientôt occasion de la réparer; car la reine étant venue le visiter dans sa maladie, il lui déclara ce qu'il avait reçu ordre de lui dire, et il recouvra aussitôt la santé.

Bathilde se dépouilla incontinent des pierreries et des autres ornements de prix qu'elle portait, et ne garda que des bracelets d'or. Elle envoya sa ceinture tissue de pierres précieuses aux moines de Corbion, et distribua le reste en aumônes. Mais elle réserva les plus beaux de ses joyaux pour une croix qui serait placée sur le chef de saint Eloi. Elle fit aussi faire un couronnement d'or et d'argent sur son tombeau, disant qu'il était juste d'orner le tombeau de celui qui avait orné ceux de tant de saints. En effet, un an après la mort de saint Eloi, saint Mommolin, de l'avis de la reine, en ayant transféré le corps dans une espèce de chapelle derrière l'autel, il fut trouvé sans aucune corruption. On le revêtit d'habits de soie que donna la reine, et on lui dressa un mausolée magnifique.

Entre ses autres vertus, sainte Bathilde avait une grande compassion pour les captifs, ayant été captive elle-même. Elle défendit par toute la France d'en envoyer au dehors. Elle en racheta un grand nombre dont elle fit entrer plusieurs dans des monastères, principalement de sa nation. Elle envoya souvent des aumônes jusqu'à Rome, pour les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, pour les pauvres Romains. Childéric, son second fils, fut déclaré roi d'Austrasie par les Francs en 660, et Clotaire, roi de Neustrie et de Bourgogne, se trouva peu après en âge de gouverner. Bathilde exécuta alors le dessein qu'elle avait formé depuis longtemps de se retirer dans le monastère de Chelles. L'ingratitude de quelques seigneurs, qu'elle avait élevés avec une tendresse de mère, augmenta son désir de la retraite. Ils avaient fait mourir, bien malgré elle, l'évêque de Paris Sigebrand, qui s'était attiré leur haine par sa hauteur. Craignant alors qu'elle n'en tirât un jour vengeance, ils donnèrent volontiers à sa retraite le consentement qu'ils avaient refusé jusque-là. Elle se retira donc à Chelles, et afin que rien ne manquât à son sacrifice, elle pardonna, par le

conseil des évêques, aux seigneurs qui l'avaient offensée, et les pria aussi de lui pardonner. Elle passa ainsi le reste de ses années dans tous les exercices de la vie monastique, soumise à la règle et à l'abbesse comme la dernière des religieuses. Elle mourut à Chelles vers l'an 680, le 26 ou 30 de janvier, car le Martyrologe romain marque sa fête au 26, et en France on la célèbre le 30.

SAINTE ALDEGONDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Aldegonde et sa sœur sainte Valdetrude fondèrent deux monastères de filles, qui devinrent les commencements des villes de Maubeuge et de Mons. Elles étaient filles de saint Valbert et de sainte Bertile, l'un et l'autre d'illustre naissance. Sainte Valdetrude fut mariée fort jeune au comte Maldegaire. L'époux et l'épouse, et quatre enfants qui leur naquirent, Landric, Aldetrude, Madelberte et Dentelin, qui mourut fort jeune, sont tous honorés comme saints. Maldegaire, s'étant consacré à Dieu par les conseils de son épouse sainte Valdetrude, fonda le monastère de Soignies ; Valdetrude fonda celui de Mons, et Aldegonde celui de Maubeuge, dont elle fut la première abbesse. Dieu lui communiqua l'esprit de prière dans un degré éminent, et la favorisa de plusieurs révélations. Sa réputation ayant été attaquée par la calomnie, elle fit un bon usage de cette épreuve, et pria même Dieu de lui en envoyer encore de plus rudes. Sa prière fut exaucée ; car il lui vint au sein un cancer qui lui causa les douleurs les plus vives. Elle les souffrit, ainsi que les opérations des chirurgiens, avec une patience héroïque. Elle alla recevoir la récompense de ses vertus le 30 janvier 680.

SAINTE HYACINTHE MARISCOTTI,

VIERGE DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Elle était fille de Marc-Antoine Mariscotti, comte de Vignanello, et d'Octavie Orsini. Elle vit le jour en 1588, et reçut au baptême le nom de Clarisse, qu'elle échangea contre celui de Hyacinthe, lors de son entrée en religion. Élevée dans la crainte de Dieu, elle montra d'abord dans sa première jeunesse un attrait particulier pour la vertu ; mais, en avançant en âge, elle prit goût pour la parure et les vanités du monde; quoique placée dans un couvent de religieuses pour y faire son éducation, elle était uniquement occupée de frivolités. Toute sa jeunesse s'écoula dans la dissipation. Elle désirait s'établir, et le mariage de sa sœur cadette avec le marquis Capizuochi lui causa beaucoup de dépit et d'envie. Il lui fit perdre sa gaieté, sa bonne humeur; elle devint capricieuse et d'un commerce fort difficile.

Son père l'engagea alors à se faire religieuse, et, quoiqu'elle ne se sentît aucune vocation pour la vie monastique, elle céda néanmoins aux instances de sa famille et prit le voile dans le monastère de Saint-Bernardin de Viterbe, du tiers ordre de Saint-François; mais ses goûts et son caractère ne changèrent pas avec son état. Elle ne fut pas plutôt arrivée au couvent, qu'elle s'y fit construire une chambre particulière, qu'elle meubla avec luxe et qu'elle décora avec somptuosité. Pour les devoirs que la règle lui imposait, elle ne les remplissait qu'avec négligence et par manière d'acquit. Son unique occupation était de satisfaire les fantaisies de sa folle vanité. Ses défauts n'étaient cependant pas sans mélange de bonnes qualités. On pouvait louer en elle un amour particulier pour la pureté, un respect profond pour les mystères de la religion et une grande soumission à la volonté de ses parents, soumission à laquelle seule l'avait amenée au couvent.

Hyacinthe avait passé près de dix ans au milieu des vierges du Seigneur, avec d'habitudes contraires aux saints exemples dont elle était chaque jour témoin, lorsqu'elle fut atteinte d'une maladie assez sérieuse. Elle fit appeler le confesseur de la maison :

c'était un respectable religieux de l'ordre de Saint-François, qui, surpris en entrant dans la chambre de la malade du luxe qui la décorait, refusa de l'entendre, et lui dit d'un ton sévère « que le paradis n'était pas fait pour les personnes vaines et superbes. » Ces mots frappèrent Hyacinthe d'une salutaire frayeur. « Il n'y a donc plus de salut pour moi ! » s'écria-t-elle. Le confesseur lui répondit que le seul moyen de sauver son âme était de demander à Dieu pardon de sa vie passée, de réparer le scandale qu'elle avait donné à ses compagnes et de commencer une vie toute nouvelle. Hyacinthe le promit en versant un torrent de larmes; puis, obéissant sur-le-champ aux conseils du saint religieux, elle se rendit au réfectoire au moment où la communauté y était rassemblée. Là, fondant en larmes, elle se prosterna au milieu de la salle, reconnut ses torts à haute voix, et demanda avec instances qu'on lui pardonnât les scandales qu'elle avait donnés. Ses compagnes, surprises et touchées d'un acte d'humilité si héroïque, s'empressèrent de lui témoigner toute la joie que sa conversion leur donnait, et lui promirent d'unir leurs prières aux siennes pour lui obtenir la grâce de consommer avec générosité le sacrifice qu'elle avait si heureusement commencé.

Le changement de sainte Hyacinthe ne fut pas toutefois bien rapide, et il fallut que de nouvelles infirmités vinssent l'avertir de sa fragilité pour qu'elle songeât à accomplir ses promesses dans toute leur étendue. Mais enfin, pressée de plus en plus par la grâce et par les remords de sa conscience, elle n'hésita plus. Elle commença par remettre à la supérieure de la maison tout ce qu'elle possédait en propre, et se livra à toutes les austérités d'une vie sincèrement pénitente. Un fagot de sarments devint son lit, une pierre son oreiller, une vieille tunique tombant en lambeaux son seul vêtement; elle marchait presque toujours nu-pieds, et l'on peut dire qu'elle n'avait d'autres exercices journaliers que des actes de macération. Les veilles et les privations qu'elle s'imposait n'avaient d'autres bornes que l'impossibilité d'aller plus avant sans mettre sa vie en danger. Ce qui la soutenait et l'animait dans ces saintes pratiques, c'étaient ses méditations fréquentes sur la passion de Jésus-Christ. Le récit des souffrances de son divin époux lui inspirait une telle horreur pour sa mollesse passée, qu'elle cherchait à en effacer jusqu'au souvenir par des

austérités de tout genre. Elle n'éprouvait plus qu'un seul sentiment qui subjuguait son cœur et absorbait toutes ses autres affections, celui de l'amour de Dieu et du prochain.

Quoique renfermée dans son couvent, elle trouva moyen d'exercer sa charité au dehors. Pendant une épidémie qui désola Viterbe, elle fonda deux associations, dont l'une avait pour objet de recueillir des aumônes pour les convalescents, les pauvres honteux et les prisonniers ; et l'autre, de placer dans un hôpital que l'on bâtit à cet effet les personnes âgées et infirmes. Ces deux associations, qu'elle dirigeait et auxquelles elle donna le nom d'*Oblats de Marie*, subsistent encore à Viterbe, où elles font bénir le nom de leur sainte fondatrice.

Hyacinthe vécut ainsi plusieurs années, tout occupée du soin des malheureux, dont elle était la mère, favorisée des grâces les plus précieuses et du don de la plus sublime oraison. Elle n'avait que cinquante ans, lorsqu'elle fut subitement atteinte d'un mal aigu et violent qui la conduisit au tombeau en quelques heures. Malgré les vives douleurs auxquelles elle était en proie, elle reçut les sacrements dans les sentiments d'une grande piété, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en prononçant les noms de Jésus et de Marie. Le cardinal Mariscotti, neveu d'Hyacinthe, sollicita sa béatification, qui fut prononcée en 1726, par le pape Benoît XIII, de la même famille. Le 24 mai 1807, Pie VII la plaça au rang des saintes [1].

Le même jour, à Rome, sainte Martine, vierge, martyrisée le premier jour de ce mois.—A Antioche, le martyre de saint Hippolyte, prêtre, qui fut d'abord séduit et engagé dans le schisme de Novat; mais, par l'effet de la grâce de Jésus-Christ, il reconnut sa faute, et revint à l'unité de l'Église, pour laquelle et dans laquelle il endura un glorieux martyre : avant que de mourir, ses amis l'ayant prié de leur dire quelle secte était la véritable, il répondit, en détestant le dogme de Novat, qu'il fallait suivre la foi que tient la chaire de saint Pierre, après quoi il tendit le cou au bourreau. — En Afrique, les saints Félicien, Philappien et cent vingt-quatre autres martyrs. — A Edesse, en Syrie, saint Barsimée, évêque, qui,

[1] Godescard, 30 janvier.

ayant converti à la foi plusieurs païens qu'il envoya devant lui en triomphe, les suivit de près sous Trajan, et remporta la palme du martyre. — En la même ville, saint Barsès, évêque, renommé par le don de guérir les maladies, lequel, ayant été, pour la foi catholique, relégué aux frontières de ce pays par Valens, empereur arien, y finit sa vie. — De plus, saint Alexandre, vénérable par son grand âge et pour avoir souvent confessé la foi : ayant été arrêté durant la persécution de Dèce, il rendit l'âme au milieu des tortures. — A Jérusalem, saint Mathias, évêque, duquel on raconte des choses merveilleuses, et qui sont autant de preuves de la grandeur de sa foi. Ce saint, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Adrien, mourut en paix. — A Rome, saint Félix, pape, qui travailla beaucoup pour la foi catholique. — A Pavie, saint Armentaire, évêque et confesseur. — A Milan, sainte Savine, femme très-pieuse, qui s'endormit au Seigneur, comme elle priait sur le tombeau des saints Nabor et Félix.

XXXIe JOUR DE JANVIER.

SAINT PIERRE DE NOLASQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Pierre de Nolasque était un gentilhomme français, issu d'une des premières familles du Languedoc. Il naquit vers l'année 1189, dans un bourg du Lauragais nommé le Mas-des-Saintes-Puelles, à une lieue de Castelnaudari. Il perdit son père à l'âge de quinze ans. Sa mère eût bien voulu l'engager dans le mariage, pour qu'il fût l'appui de sa famille. Mais déjà le jeune Pierre aspirait à quelque chose de plus parfait, déjà il avait résolu de se donner à Dieu sans réserve. Il s'engagea néanmoins à la suite du comte Simon de Montfort. C'était dans le temps que le roi Pierre d'Aragon venait de confier à ce pieux et vaillant seigneur son jeune fils Jacques. Simon donna pour gouverneur au jeune prince saint Pierre de Nolasque, qui suivit son élève, lorsqu'en 1215, après la mort de son père en la bataille de Muret, il rentra dans l'Aragon. Pierre Nolasque tâcha de lui inspirer la piété envers Dieu et son Église, l'amour de la justice et de la vérité, et de l'accoutumer à toutes

les pratiques convenables à un prince chrétien. Pour lui, ni les divertissements de la cour, ni les faveurs de son prince ne l'empêchèrent de s'appliquer aux exercices de la mortification et de la prière. Il avait quatre heures d'oraison le jour, et deux la nuit. Il s'occupait aussi de la lecture de l'Écriture sainte, et donnait aux pratiques de la pénitence tout le temps qu'il n'était pas tenu auprès du roi. Il se sentit dès lors si vivement touché de compassion pour les pauvres chrétiens captifs chez les mahométans et les barbares, qu'il résolut de consacrer ses biens à leur délivrance.

Mais quels furent son étonnement et sa surprise, lorsque, dans le temps qu'il prenait les mesures nécessaires pour exécuter cette œuvre de miséricorde, la sainte Vierge lui apparut la nuit, pour lui dire que c'était la volonté de Dieu qu'il travaillât à l'établissement d'un ordre dont les religieux s'obligeraient par vœu particulier à s'employer au rachat des captifs. Comme il ne faisait rien sans consulter son père spirituel, saint Raymond de Pegnafort, il alla le trouver pour lui communiquer cette vision. Sa surprise augmenta, lorsqu'il apprit de ce saint qu'il avait vu la même chose, et que la sainte Vierge lui avait ordonné de le fortifier dans ce dessein. Ainsi, ne doutant point que ce ne fût la volonté de Dieu, ils ne songèrent plus qu'aux moyens d'en procurer l'exécution. Comme il fallait le consentement du roi et de l'évêque, ils allèrent d'abord trouver le prince. Celui-ci les écouta avec une joie d'autant plus sensible, que, la même nuit, il avait eu la même vision. Il offrit de contribuer à cette sainte entreprise et par son autorité et par ses libéralités. Il se chargea même de faire agréer ce nouvel établissement à l'évêque de Barcelone. Ils conférèrent ensemble sur la triple apparition de la sainte Vierge et sur les ordres exprès qu'elle leur avait donnés à tous trois séparément. L'érection du nouvel ordre fut donc résolue, en vertu d'un indult spécial que les rois d'Aragon avaient reçu du Saint-Siége.

Dès l'année 1192, plusieurs gentilshommes des premières familles de Catalogne, excités par l'exemple de quelques personnes pieuses, formèrent entre eux une congrégation, pour contribuer au secours des chrétiens qui étaient captifs chez les Sarrasins ou réduits à la nécessité. L'occupation des nobles congréganistes était de servir les malades dans les hôpitaux, de visiter les prisonniers, de procurer des aumônes pour le rachat des chrétiens captifs, et

de garder les côtes de la Méditerranée contre les descentes des infidèles. La plus grande partie de ces gentilshommes embrassèrent le nouvel ordre, ainsi que les prêtres qui s'étaient associés à eux.

Le jour de Saint-Laurent, 10 août 1223, fut marqué pour l'institution solennelle. Le roi, accompagné de toute sa cour et des magistrats de Barcelone, se rendit dans l'église cathédrale, appelée Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque Bérenger officia pontificalement. Saint Raymond de Pegnafort monta en chaire, et protesta devant tout le peuple que Dieu avait révélé miraculeusement au roi, à Pierre Nolasque et à lui-même, sa volonté touchant l'institution de l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs. A l'issue de l'offrande, le roi et saint Raymond présentèrent le nouveau fondateur à l'évêque, qui le revêtit de l'habit de l'ordre. L'ayant reçu, saint Pierre Nolasque le donna, comme principal fondateur, à treize gentilshommes, dont les deux premiers furent Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier, et son cousin Arnaud de Carcassonne. Tous les treize avaient été chevaliers ou confrères de la congrégation de Notre-Dame de Miséricorde. Outre les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, ils en firent un quatrième, aussi bien que saint Pierre Nolasque, savoir, le vœu d'engager leurs propres personnes et de demeurer en captivité, s'il était nécessaire, pour la délivrance des captifs.

Comme ils étaient six prêtres et sept chevaliers, leurs habits furent différents. Celui des prêtres consistait dans une tunique ou soutane blanche, avec un scapulaire et une chape ou manteau ; celui des chevaliers était blanc aussi, mais purement séculier, à l'exception d'un petit scapulaire qu'ils mettaient sous leur habit. Le roi, pour témoigner son amitié à ces nouveaux religieux et leur donner des marques de sa protection, voulut qu'ils portassent sur leur scapulaire l'écusson de ses armes. La messe achevée, ce prince conduisit saint Pierre Nolasque avec ses religieux à son propre palais, dans le quartier qu'il leur avait fait préparer pour leur servir de monastère. Ainsi, chose remarquable! le premier monastère de l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs, a été le palais du roi d'Aragon; les premiers religieux, les premiers rédempteurs ont été des gentilshommes français. Ils y gardèrent exactement la règle de vie que leur prescrivit saint Raymond de

Pegnafort, en attendant que le Saint-Siége leur eût déterminé une règle particulière.

Ces religieux s'employèrent d'abord à racheter quelques captifs, et ne sortaient pas des terres sujettes aux princes chrétiens. Mais saint Pierre Nolasque leur représenta que, pour la perfection de leur ordre, il fallait encore passer chez les infidèles, et délivrer leurs frères de la cruelle servitude de leurs ennemis, au risque même d'y demeurer en esclavage à leur place, suivant le vœu qu'ils en avaient fait aux pieds des autels. Il ne s'agissait pas d'y aller tous à la fois, mais de députer un d'entre eux pour ces saintes négociations, qu'on appela dès lors du glorieux nom de rédempteurs. Il fut lui-même choisi, avec un second, pour frayer aux autres le chemin d'un voyage si périlleux. Le premier qu'il fit au royaume de Valence, occupé pour lors par les Sarrasins, fut fort heureux. Il en fit un second au royaume de Grenade, qui ne le fut pas moins : si bien qu'il retira quatre cents esclaves d'entre les mains des infidèles, en ces deux expéditions [1].

Les mahométans furent singulièrement frappés de l'éclat de ses vertus, et il y en eut plusieurs d'entre eux qui ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile.

Pierre Nolasque se regardait comme le dernier de ses religieux, et recherchait avec empressement les plus bas offices de la communauté. Il aimait surtout y distribuer les aumônes à la porte du monastère, parce que cette fonction le mettait en état d'instruire les pauvres et de les exhorter à la pratique de la vertu.

Il fut éprouvé par de longues et douloureuses infirmités, et mourut le jour de Noël 1256, à Barcelone, où se gardent ses reliques. Le pape Clément VIII a fixé sa fête au 31 janvier.

[1] *Vita S. Petr. Nolasci, Acta SS.*, 31 jan. Hélyot, *Histoire des ordres religieux*, t. III.

SAINT CYR ET SAINT JEAN,

MARTYRS.

Cyr ou Cyrus était d'Alexandrie même, il y exerçait la profession de médecin, guérissant les âmes des erreurs du paganisme, non moins que les corps de leurs maladies. Il fut dénoncé au gouverneur syrien comme détournant les peuples du culte des idoles et leur persuadant d'adorer Jésus le crucifié. Le gouverneur donna ordre de l'arrêter. Le saint se réfugia sur les frontières de l'Arabie, y changea de costume, se rasa la tête, prit l'habit de moine, et continua de guérir les corps et les âmes par la foi et la prière seule. Jean était d'une naissance illustre et occupait un poste élevé dans la milice séculière. Ayant été faire un pèlerinage à Jérusalem, il vint en Egypte, et se joignit à Cyrus, attiré par le bruit de ses guérisons miraculeuses. S'édifiant l'un l'autre, ils faisaient tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu. La persécution ayant redoublé, trois vierges chrétiennes de Canope, consacrées à Jésus-Christ, furent arrêtées avec leur mère Anastasie, et présentées au gouverneur syrien. Saint Cyr, l'ayant appris dans sa retraite, craignit beaucoup que ces enfants, intimidées à la vue des supplices, ne vinssent à renier leur céleste époux, surtout à cause de leur grande jeunesse. Car Théoctiste, l'aînée des trois, n'avait que quinze ans, Théodote, la seconde, en avait treize, et Eudoxie, la dernière, était dans sa onzième. Saint Cyr rentra donc dans Alexandrie, accompagné de Jean. Ils pénètrent dans la prison, ils exhortent les jeunes vierges à mettre leur confiance en Jésus-Christ, à qui elles se sont consacrées, et qui sera lui-même leur force au milieu des tourments : ils leur inspirent ainsi un courage au-dessus de leur âge et de leur sexe. Le gouverneur, l'ayant su, les fit amener tous deux devant son tribunal, ainsi que les trois vierges et leur mère. Il comptait entraîner ces dernières dans l'apostasie des deux hommes, ou les effrayer par leur supplice. Il essaya d'abord de gagner Cyr et Jean par des promesses; leur offrit de l'argent, des honneurs, des places, s'ils voulaient revenir à la religion du prince. Sur leur refus, il leur fit endurer toutes les espèces de tourments, les coups de fouet, le fer, le feu. Voyant ces deux

hommes insensibles, comme s'ils avaient souffert dans un corps étranger, il les fit mettre à part, et se mit à tourmenter les jeunes vierges et leur mère. Comme elles demeurèrent inébranlables, il fit trancher la tête et à la mère et aux trois filles. Après quoi il essaya de nouveau sur les deux martyrs, Cyr et Jean, tous les genres de promesses et de tortures, et finit par les décapiter. Les chrétiens transportèrent les corps dans l'église de Saint-Marc, et les placèrent, les trois vierges et leur mère dans un tombeau, les deux amis saint Cyr et saint Jean dans un autre. Plus tard, saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, transféra saint Cyr et saint Jean dans l'église des Évangélistes, sur le bord de la mer, où ils opérèrent une infinité de miracles. Saint Sophrome, patriarche de Jérusalem, a écrit la relation détaillée de soixante-dix, le dernier opéré sur lui-même. Par reconnaissance, il écrivit l'histoire des deux saints, histoire retrouvée de nos jours par le cardinal Maï.

LA BIENHEUREUSE LOUISE D'ALBERTONE.

Elle naquit à Rome l'an 1470, de parents distingués par leur rang. Elle désira dès sa jeunesse se consacrer au Seigneur; mais par obéissance pour la volonté de ses père et mère, elle épousa Jacques de Cithare, gentilhomme rempli de bonnes qualités, dont elle eut trois filles, et qui la laissa veuve après quelques années de mariage. Libre alors de ses actions, elle embrassa le tiers ordre de Saint-François et se montra digne fille de son bienheureux patriarche, par son amour pour la pénitence et la mortification, ainsi que par son détachement des choses de la terre. Dans une famine qui, de son temps, désola l'Italie, elle vendit ses biens pour soulager les pauvres, et se réduisit ainsi elle-même à l'indigence. A l'aumône corporelle elle joignit la miséricorde spirituelle; elle adressait aux pauvres des paroles de salut, en pourvoyant à leurs besoins. Dieu lui fit connaître le moment de sa mort; elle s'y prépara par la réception des sacrements, et manifesta une sainte joie en voyant arriver la fin de sa course sur la terre. Cette sainte femme s'endormit du sommeil des justes le 31 janvier 1530; elle était âgée de soixante ans. L'ordre de Saint-

François honore ce même jour sa mémoire, par permission du pape Clément X [1].

Le même jour, à Alexandrie, saint Métran, martyr, qui, sous l'empereur Dèce, ne voulant pas dire des paroles impies que les païens lui commandaient de proférer, eut tout le corps brisé des coups de bâton qu'ils lui donnèrent ; puis lui ayant percé le visage et les yeux avec des roseaux très-aigus, et l'ayant chassé de la ville sans discontinuer de le tourmenter, ils le mirent à mort sous une grêle de pierres. — En la même ville, les saints martyrs Saturnin, Thyrse et Victor. — De plus, les saints Tharsice, Zotique, Cyriaque et leurs compagnons, martyrs. — A Cyzique, dans l'Hellespont, sainte Tryphene, qui, après avoir surmonté plusieurs tourments, fut mise à mort par un taureau et mérita la palme du martyre. — A Modène, saint Géminien, évêque, illustre par ses glorieux miracles. — Dans le Milanais, saint Jules, prêtre et confesseur, du temps de l'empereur Théodose. — A Rome, sainte Marcelle, veuve, dont saint Jérôme a écrit l'éloge. — Le même jour, la translation de saint Marc, évangéliste, lorsque son sacré corps, qui était à Alexandrie, ville d'Égypte, occupée alors par les barbares, fut apporté à Venise et placé avec honneur dans la principale église, qui est dédiée à Dieu sous son nom.

Ier JOUR DE FÉVRIER.

SAINT IGNACE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

Après les saints personnages qui avaient eu le bonheur d'être instruits à l'école même de la divine sagesse, viennent ceux qui, ayant conversé familièrement avec les apôtres et les disciples du Seigneur, furent, dans le second siècle, les interprètes fidèles de la divine parole, les canaux purs des traditions apostoliques et les défenseurs de la foi contre l'audace des hérésies.

A la tête de ces grands hommes paraît le saint martyr Ignace, surnommé Théophore. Ayant embrassé la foi par le ministère

[1] Godescard, 31 janvier.

des apôtres, particulièrement de saint Jean, il fut un de leurs disciples les plus intimes, reçut l'ordination de leurs mains et fut destiné par eux à l'épiscopat d'Antioche, église la plus célèbre de tout l'Orient, et métropole de toute la Syrie. Il succéda à saint Évode, qui lui-même avait remplacé saint Pierre. Il gouvernait cette église durant la tempête excitée par la persécution de Domitien. Pilote sage et expérimenté, tantôt il recourait par le jeûne et la prière à celui qui commande aux vents et à la mer; tantôt, par l'éclat de sa doctrine, il dissipait les nuages que ces temps orageux pouvaient former dans l'esprit des néophytes; tantôt, par la force de son âme, il inspirait du courage aux pusillanimes et les animait à la persévérance. La tempête passée, il se réjouissait du calme rendu à l'Église, mais s'affligeait pour lui-même de n'avoir pas été trouvé digne du martyre. Cependant, soumis aux ordres de la Providence, il s'appliquait à tout ce qui est d'un bon pasteur, édifiant son troupeau par ses rares vertus, le nourrissant tous les jours du pain de la divine parole, et le garantissant par sa vigilance contre toutes les embûches du schisme et de l'hérésie.

Arrivait cependant le moment fixé au ciel pour récompenser les travaux de son fidèle serviteur et combler ses vœux. Trajan, enflé des victoires remportées sur les Daces, les Scythes et autres nations; persuadé qu'il ne manquait à sa gloire que de soumettre le Dieu même des chrétiens et de contraindre ceux-ci à sacrifier à ses divinités, suscita contre eux une persécution si violente qu'ils se virent dans la nécessité de perdre la foi ou la vie. Le danger menaçait spécialement les évêques, l'ennemi jugeant qu'il lui serait facile de détruire l'armée après avoir abattu le chef, de dissiper le troupeau après avoir tué ou séduit le pasteur.

Trajan, parti de Rome avec ce projet, arriva donc à Antioche, et s'y arrêta quelque temps, afin d'y faire ses préparatifs pour la guerre contre les Parthes. Quoiqu'il sût que les évêques étaient les premières victimes destinées au sacrifice, Ignace, toutefois, uniquement inquiet pour son église, ni ne voulut l'abandonner, ni se soustraire par la fuite à la fureur de la persécution; au contraire, il se laissa conduire sans résistance devant l'empereur, se flattant de pouvoir tempérer l'ardeur de sa colère par son sang, ou encourager ses ouailles par son exemple à ne pas craindre la

mort. Trajan lui dit en le voyant : « Qui es-tu, mauvais démon [1], pour oser non-seulement enfreindre mes ordres, mais encore persuader aux autres d'en faire de même et de périr ainsi misérablement? — Personne, répondit Ignace, n'a jamais appelé Théophore un mauvais démon ; car les démons tremblent devant les serviteurs de Dieu et prennent la fuite. Que si vous me donnez ce nom, pour m'être rendu formidable à ces mauvais génies et parce que je leur fais du mal, je me ferai gloire de le porter ; car j'ai reçu de Jésus-Christ, le roi du ciel, le pouvoir de renverser tous leurs desseins. — Et qui est Théophore? ajouta l'empereur. — Ignace : Celui qui porte le Christ dans son cœur. — Te semble-t-il donc que nous n'ayons pas aussi dans nos cœurs les dieux qui nous aident à vaincre? — Si vous appelez dieux les démons des nations, repartit Ignace, vous vous trompez. Il n'est qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Il n'est qu'un Jésus-Christ, son Fils unique. Puissé-je parvenir à son royaume! — Qui nommes-tu là? reprit aussitôt Trajan. Quoi, ce Jésus que Ponce-Pilate fit attacher à une croix? — Dites plutôt, répliqua Ignace, que ce Jésus attacha lui-même à cette croix le péché et son auteur, et qu'il donna dès lors à ceux qui le portent dans le sein, le pouvoir de fouler aux pieds toutes les tromperies des démons et toute leur malice.—Tu portes donc le Crucifié au milieu de toi? interrompit l'empereur.—Oui, sans doute, répondit Ignace; car il est écrit: J'habiterai en eux et j'y marcherai. »

Trajan, irrité des reparties vives et pressantes du saint, prononça cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui se fait gloire de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers et conduit par des soldats en la grande Rome pour être dévoré par les bêtes et servir d'amusement au peuple. » A ces mots le saint martyr s'écrie dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez daigné m'honorer d'un parfait amour pour vous, d'être lié des mêmes chaînes de fer que votre apôtre Paul. » En achevant ces paroles, il s'enchaîna lui-même tout joyeux, pria pour son église, la recommanda au Seigneur avec larmes, et se mit entre les mains de cruels soldats qui devaient le conduire à Rome pour être la pâture des lions [2].

[1] Le mot grec veut dire aussi *malheureux*, κακοδαίμων. — [2] Voir les actes du martyre de saint Ignace, dans les *Acta SS.*, 1 feb., et dans Ruinart.

L'intention de Trajan, en transportant ainsi loin de leurs villes les évêques condamnés à mort, était de désoler leur patience, de refroidir par les incommodités d'un long et pénible voyage l'ardeur de leur charité, de les ployer enfin à son vouloir et de triompher de leur constance. Mais la Providence se joua de tous ses calculs ; le voyage du saint martyr jusqu'à Rome fut semblable à celui du soleil, qui, marchant d'orient en occident, répand partout où il passe des torrents de lumière et de chaleur [1].

Dans le désir ardent qu'il avait de souffrir, le saint partit avec beaucoup d'empressement et de joie d'Antioche pour Séleucie, où il s'embarqua avec deux de ses disciples, Philon, diacre de Cilicie, et Agathopode, que l'on croit être les auteurs des actes de son martyre, et avec dix soldats qui formaient sa garde. Après une navigation longue et périlleuse, ils abordèrent à Smyrne, ville célèbre de l'Ionie, qui disputait alors le premier rang à Éphèse. Dès qu'ils furent descendus à terre, Ignace s'empressa d'aller voir saint Polycarpe, évêque de cette ville, qui, comme lui, avait été disciple de l'apôtre saint Jean. Et qui pourra penser ou dire la consolation de pareils amis à se revoir, leurs embrassements, leurs baisers, leurs larmes, leurs entretiens? Si l'évêque d'Antioche se réjouissait d'être enchaîné pour Jésus-Christ, avec quelle affectueuse tendresse et quelle sainte jalousie Polycarpe ne devait-il pas baiser ses chaînes !

Sitôt que les églises de l'Asie apprirent l'arrivée du saint martyr à Smyrne, elles se mirent toutes en mouvement pour lui témoigner leur amour et leur vénération, pourvoir à tout ce qui lui était nécessaire, profiter de ses exemples; admirer sa constance, sa ferveur et sa piété ; entendre ses instructions, jouir de ses entretiens, lui donner et recevoir de lui les derniers adieux ; et enfin, par le moyen de leurs évêques et de leurs diacres, célébrer avec lui l'Eucharistie, et participer de ses mains aux divins mystères. Ainsi l'église d'Éphèse lui envoya son évêque Onésime, qu'il appelle un homme d'ineffable charité; Burrhus, diacre, digne d'elle et de son pasteur, ainsi que Crocus, Euplus et Fronton. Ignace crut voir dans la réunion de ces cinq personnages leur chrétienté tout entière. Les Magnésiens lui députèrent Damas,

[1] Chrysost., *Homil. in S. Ignat.*

leur évêque, homme digne de Dieu ; les prêtres Bassus et Apollonius, et le diacre Sozion, dans lesquels il dit pareillement avoir admiré des yeux de la foi et de la charité toute leur multitude. Enfin les Tralliens lui envoyèrent leur évêque Polybe, qui, le voyant enchaîné pour Jésus-Christ, le félicita tant en son nom qu'au nom de son église.

Ignace, sensiblement touché de cette marque de leur bienveillance, les loue comme de vrais imitateurs de Dieu, ajoutant qu'il avait vu dans leur évêque comme un miroir de leur charité : sa vue seule était une instruction : sa force est dans sa douceur, les athées mêmes doivent l'avoir en vénération. Le saint martyr appelle ici athées et infidèles, les hérétiques qui niaient la réalité de l'incarnation de Jésus-Christ. Quand le saint vit ensuite la tendresse avec laquelle tout le monde l'aimait, les larmes que l'on répandait sur lui, le regret que l'on avait de le voir ainsi conduire à Rome pour servir de pâture aux lions, et beaucoup plus encore de voir s'éteindre dans l'Eglise une si grande lumière, il craignit qu'au lieu de l'aider par leurs prières à remplir sa course, ils ne demandassent à Dieu sa délivrance, et ne lui ravissent ainsi la couronne qu'il voyait déjà reluire sur sa tête. C'est pourquoi, et dans ses entretiens particuliers, et dans ses lettres, il conjurait toutes les églises, et particulièrement Polycarpe, de lui obtenir de Dieu de sortir promptement du combat, afin qu'enseveli dans les entrailles des bêtes et devenu invisible au monde, il parût devant Jésus-Christ.

Ce qu'il appréhendait surtout, c'étaient les prières et le trop grand amour des Romains pour lui. Ayant donc trouvé à Smyrne des chrétiens qui allaient à Rome en droiture, il leur donna pour ceux de la capitale une lettre qui n'a, pour ainsi dire, d'autre but que de les conjurer de ne pas retarder par leurs prières l'exécution de son martyre. Dans l'inscription de cette épître, on peut voir un témoignage illustre de la primauté de l'Eglise romaine. Quand le saint martyr écrit aux fidèles des autres villes, il dit, en y ajoutant beaucoup de louanges : A l'Eglise qui *est* à Ephèse, à l'Eglise qui *est* à Magnésie, à l'Eglise qui *est* à Smyrne [1]. Mais aux Romains son langage est différent : A l'Eglise qui *pré-*

[1] Ἐκκλησίᾳ .. τῇ οὔσῃ ἐν Σμύρνῃ. Coteler., *Patres apost.*, t. II, p. 86.

side dans le pays de Rome, à l'Eglise qui *préside* dans la charité, est-il dit dans l'adresse [1] ; et à la fin de la lettre : Souvenez-vous dans vos prières de l'église de Syrie; qu'elle n'ait d'autre évêque que Jésus-Christ et votre charité [2].

« Je crains votre charité, dit-il, je crains qu'elle ne me nuise. Si vous ne parlez pas de moi, je serai à Dieu ; mais si vous m'aimez selon la chair, il me faudra retourner à la course. J'écris aux églises et leur mande à toutes que je meurs volontiers pour Dieu, si vous n'y mettez pas d'obstacle. Je vous en conjure donc, n'ayez pas pour moi une bienveillance à contre-temps. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes, et par elles arriver à Dieu. Je suis le froment de Dieu : que je sois moulu par les dents des lions, afin d'être trouvé en Jésus-Christ un pain sans tache ! Caressez plutôt les bêtes, afin qu'elles me soient un tombeau et qu'elles ne laissent rien de mon corps, de peur qu'après m'être endormi, je ne devienne à charge à quelqu'un. Alors je serai un véritable disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra plus même mon corps.

« Priez Jésus-Christ pour moi, afin que j'achève mon sacrifice. Oh ! que je soupire après les bêtes qui me sont préparées ! Je souhaite les trouver promptes ; je les caresserai pour qu'elles me dévorent sans délai et qu'elles ne me fassent pas comme à plusieurs qu'elles ont craint de toucher. Si elles ne le veulent pas, je les y forcerai.

« Pardonnez-le-moi ; je sais ce qui m'est utile. C'est maintenant que je commence à être disciple. Ni les choses visibles ni les invisibles, rien ne me touche, pourvu que j'obtienne Jésus-Christ. Qu'il m'arrive le feu, la croix, les bêtes, la séparation des os, la division des membres, la destruction de tout le corps, enfin tous les tourments inventés par le diable, pourvu seulement que je jouisse de Jésus-Christ ! Mourir pour Jésus, me vaut mieux que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. Je cherche celui qui est mort pour nous, je veux celui qui pour nous est ressuscité.

« Pardonnez-le-moi, mes frères ; ne m'empêchez point d'aller

[1] Ἥτις προκάθηται ἐν τόπῳ χώρου Ῥωμαίων..., καὶ προκαθημένη τῆς ἀγάπης. Ibid., p. 26. — [2] Μόνος αὐτὴν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐπισκοπήσῃ, καὶ ὑμῶν ἀγάπη. Ibid. p. 30.

à la vie, ne veuillez point que je meure. Puisque je veux être à Dieu, ne me parlez pas du monde ; laissez-moi jouir de la lumière pure : quand je serai là, alors je serai homme de Dieu. Permettez-moi d'imiter la Passion de mon Dieu. Si quelqu'un le possède en lui-même, il comprendra ce que je désire ; et, connaissant ce que j'éprouve, il aura pitié de moi. Le prince de ce monde veut m'enlever et corrompre ma volonté envers Dieu ; que personne d'entre vous ne prenne son parti ; prenez plutôt le mien, c'est-à-dire celui de Dieu. Que l'envie n'habite point en vous. Si je vous priais d'autre chose, étant présent, ne m'écoutez pas ; croyez plutôt ce que je vous écris : car je vous écris plein de vie, mais amoureux de mourir. Mon amour est crucifié. Il n'est point une étincelle en moi qui aime la matière, mais une eau vive qui me parle au dedans et me dit : Allons au Père ! Je ne suis sensible ni à la nourriture corruptible, ni aux plaisirs de cette vie. Je désire le pain de Dieu, le pain céleste, qui est la chair de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, né ensuite de la race de David et d'Abraham ; je désire le breuvage de Dieu, son sang, qui est la charité incorruptible et la vie sans fin. Je ne veux plus vivre selon les hommes. J'aurai ce bonheur si vous le voulez ; si je souffre, ce sera une marque que vous l'aurez voulu ; sinon, que vous m'aurez haï[1]. »

Les autres épîtres ne sont pas moins dignes d'un disciple des apôtres, d'un martyr de Jésus-Christ, en un mot d'un Ignace. On en peut voir le résumé et la doctrine dans l'*Histoire de l'Eglise*.

De Smyrne, saint Ignace fut mené à Troade, où il eut la consolation d'apprendre que le Seigneur avait rendu la tranquillité et la paix à son église d'Antioche, comme nous le voyons par ses trois dernières lettres aux églises de Philadelphie et de Smyrne et au saint évêque Polycarpe. Mais non content de leur faire part de cette nouvelle, qu'il suppose avec raison leur devoir être très-agréable et qu'il attribue principalement à la ferveur et au mérite de leurs prières, il les conjure encore instamment de choisir un diacre ou une autre personne d'autorité, et de l'envoyer comme député en Syrie pour féliciter en leur nom ceux d'Antioche et glorifier avec eux le Seigneur, de ce qu'il leur avait rendu leur gran-

[1] *Epistola S. Ignatii ad Romanos*, Coteler., *Patres apostol.*, t. II, p. 26-31.

deur première et de ce que les membres dispersés par la fureur de la persécution avaient repris leur place.

C'est certainement une chose étonnante de voir avec quelle ardeur le saint martyr travaille à mettre en mouvement dans ce but toutes les églises de l'Asie ; et avec quel empressement ces mêmes églises secondèrent ses pieux désirs. Il aurait voulu en écrire à toutes ; mais pressé de s'embarquer et de passer de Troade à Naples en Macédoine, et de là, par terre, à Philippes, il prie Polycarpe de leur écrire de sa part pour qu'elles envoyassent également des députés ou du moins des lettres de félicitation que porterait à Antioche l'envoyé de Smyrne [1]. Le saint avait cette légation si fort à cœur, qu'il recommande au même Polycarpe d'assembler une espèce de concile pour y traiter cette affaire et choisir une personne digne d'un ministère semblable.

Les dispositions des églises étaient telles que le demandait cet office de charité. Lorsqu'il écrivait à ceux de Philadelphie, les plus voisines avaient déjà prévenu ses vœux et député pour cet effet leurs évêques à Antioche, et quelques-unes leurs prêtres et leurs diacres [2]. Enfin saint Polycarpe, écrivant aux Philippiens, n'était pas encore décidé s'il confierait cette légation à un autre ou s'il la remplirait lui-même en personne.

Ignace, ayant passé par mer de Troade à Naples, et de là traversé par terre toute la Macédoine jusqu'à Epidamne, nommé plus tard Durazzo, sur la mer Adriatique, s'y embarqua de nouveau, descendit le golfe et, par le détroit de Sicile, entra dans la mer de Toscane. A la vue de Pouzzoles, il souhaitait vivement pouvoir descendre à terre, afin de marcher le même chemin qu'autrefois l'apôtre, mené, comme lui, chargé de chaînes pour faire triompher la foi dans la capitale du monde. Mais les vents étant contraires, il fallut passer outre. Enfin, après un jour et une nuit de navigation favorable, ils arrivèrent à Porto, l'embouchure du Tibre. Les spectacles publics, dans lesquels Ignace devait être exposé aux bêtes, touchaient à leur fin. Le saint martyr ne désirait pas moins que les soldats d'arriver à temps à Rome. Mais ses compagnons de voyage s'affligeaient d'autant plus qu'ils voyaient approcher le moment qui allait les séparer de l'homme juste.

[1] *Ad Polycarp.*, n. 7. — [2] *Ad Philadelph.*, n. 10.

Le bruit de leur arrivée s'étant bientôt répandu à Rome, les chrétiens vinrent en foule à sa rencontre, pleins de joie et de crainte : ils se réjouissaient de voir et d'embrasser cet homme rempli de Dieu ; mais ils gémissaient de ce qu'ils devaient sitôt le perdre. Quelques-uns des plus entreprenants se flattaient de pouvoir apaiser le peuple, pour qu'il ne demandât pas sa mort dans les jeux présents, et qu'on pût ainsi ou obtenir sa grâce de l'empereur, ou du moins différer quelque temps son martyre. Le saint connut par l'Esprit leurs projets : les ayant donc salués avec beaucoup d'affection, il les conjura plus vivement encore qu'il n'avait fait dans sa lettre d'avoir pour lui une charité véritable et de ne point lui envier son bonheur. Puis, tous les fidèles s'étant mis à genoux, il pria le Fils de Dieu d'avoir pitié de son Église, de mettre fin à la persécution, et de conserver parmi les chrétiens une charité mutuelle.

Enfin, conduit à l'amphithéâtre, où tout Rome était accouru, et, suivant l'ordre de l'empereur, exposé aux bêtes, il fut aussitôt, selon qu'il avait désiré lui-même, mis en pièces par deux lions, et dévoré de telle sorte qu'il ne resta que les plus gros os. Ces reliques, recueillies avec respect et enveloppées dans un linge blanc, furent transportées à Antioche et conservées dans l'église comme un inestimable trésor. Cet événement eut lieu, suivant les Actes, sous le consulat de Sura et de Sénécion, c'est-à-dire l'an 107 de Jésus-Christ, dixième de Trajan, le 20 décembre, pendant qu'on célébrait, à Rome, la fête appelée par les païens *sigillaria* ou des poupées, qui, jointe à celle des saturnales, prolongeait pendant sept jours la licence du peuple.

Les actes de son martyre furent écrits par des témoins oculaires, que l'on croit être le diacre Philon de Cilicie et Reus Agathopode, qui avaient accompagné le saint jusqu'à Rome, et rapportèrent ses reliques à Antioche. Voici comme ils terminent leur récit.

« Après avoir été présents nous-mêmes à ce cruel spectacle, nous nous retirâmes à la maison et passâmes toute la nuit en pleurs, conjurant le Seigneur, à genoux et avec beaucoup d'instances, de nous faire connaître l'issue du combat. Nous étant endormis d'un léger sommeil, les uns virent Ignace debout et venant à eux pour les embrasser ; les autres, en prière et prêt à les bénir ;

d'autres, tout couvert de sueur comme au sortir d'un grand travail, et se présentant au Seigneur avec une grande confiance et une gloire ineffable. A notre réveil, nous étant communiqué nos songes divers, nous glorifiâmes Dieu qui de tous les biens est la source, célébrâmes les louanges du saint, et résolûmes de vous marquer le jour et l'année de son martyre, afin que, nous assemblant à la même époque, nous communiquions avec ce généreux athlète, glorifiant en sa sainte mémoire notre Seigneur Jésus-Christ [1]. »

SAINT SIGISBERT,

ROI D'AUSTRASIE.

Vers le milieu du septième siècle, la France, divisée en deux royaumes, l'Austrasie et la Neustrie, se peuplait de saints et de monastères. Le roi d'Austrasie, Sigisbert III, sans être un grand prince, était lui-même un saint homme. Ses deux premiers ministres étaient le bienheureux Pepin de Landen, et saint Cunibert, évêque de Cologne. Son frère Clovis II, roi de Neustrie, avait pour femme sainte Bathilde, pour chancelier saint Ouen, et pour chef de la monnaie saint Eloi. Partout se fondaient des monastères, gouvernés par des saints, et où les barbares, avec la douceur et la perfection de l'Evangile, venaient apprendre les lettres humaines. L'épiscopat, de son côté, présentait également de saints personnages. A Metz, capitale de l'Austrasie, saint Goëric, successeur de saint Arnoulfe, eut lui-même pour successeur saint Godon, et celui-ci saint Clodulfe. Saint Amand venait de reprendre ses courses apostoliques. Le roi saint Sigebert ou Sigisbert d'Austrasie, qu'il avait baptisé et qui l'aimait comme son père, l'avait obligé, l'an 647, d'accepter l'évêché de Mastricht, après la mort de saint Jean, surnommé l'Agneau, évêque de cette ville, où le siége de Tongres avait été transféré. Voyant que le

[1] *Acta SS.*, 1. febr.

succès ne répondait point à son zèle, saint Amand sollicita près du pape saint Martin, et obtint la permission de quitter son diocèse pour reprendre le cours de ses missions apostoliques, et pour établir de nouveaux monastères. Il fut remplacé dans son évêché par saint Rémacle, originaire d'Aquitaine. Le roi saint Sigisbert, connaissant son mérite, l'appela auprès de lui et fonda, par son conseil, deux monastères dans les forêts d'Ardennes, savoir : Stavelo et Malmédi. C'est pendant qu'on les bâtissait, que saint Rémacle fut élevé sur le siége de Mastricht. Le roi Sigisbert était digne de l'amitié de tant de saints, et par sa piété envers Dieu et sa charité envers les pauvres. Il mourut le 1er février 656, à la vingt-cinquième année de son âge. Son corps a été transféré de Metz à Nancy, en l'église collégiale, maintenant cathédrale, de Notre-Dame.

Le même jour, à Smyrne, saint Pione, prêtre et martyr, qui, ayant composé plusieurs apologies pour la foi chrétienne, demeura longtemps dans une prison infecte, avec un grand nombre d'entre les frères, qu'il encouragea à souffrir constamment le martyre ; après de cruelles tortures, il fut percé de clous et mis sur un bûcher ardent, où il trouva une sainte et heureuse mort : quinze autres chrétiens souffrirent avec lui. — A Ravenne, saint Severe, évêque, qui, à cause de ses grands mérites, fut élevé à l'épiscopat, parce qu'une colombe se reposa sur lui.—A Trois-Châteaux, en France, saint Paul, évêque, célèbre pendant sa vie pour l'éclat de ses vertus, et dont la mort précieuse est attestée par ses miracles.—Le même jour, saint Ephrem, dont la vie se trouvera au 9 juillet. — En Irlande, sainte Brigide, vierge, qui, pour preuve de sa virginité, ayant touché le bois de l'autel, le fit tout à coup reverdir. — A Castel-Florentin, en Toscane, la bienheureuse Véridienne, vierge, recluse, de l'ordre de Vallombreuse.

IIe JOUR DE FÉVRIER.

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait à Bethléhem, et le Christ y est né : ils avaient annoncé que le Christ vien-

drait dans le second temple, et qu'il s'offrirait lui-même à Dieu, son Père, à la place des anciens sacrifices. Et le Christ accomplira ce que les prophètes ont annoncé. Il sortira de Bethléhem pour venir à Jérusalem dans son temple.

« Et quand les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit en la loi du Seigneur : Que tout mâle premier-né sera consacré à Jéhova, et pour offrir, selon qu'il est dit en la loi de l'Éternel, deux tourterelles ou deux petits de colombes [1]. »

La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés. La première, s'ils étaient les aînés, de les présenter et de les consacrer au Seigneur, dont la loi rend deux raisons. L'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers-nés; car tout est à moi;* et, dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison était particulière au peuple juif. Dieu avait exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Egyptiens; et, épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous leurs premiers-nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parents ne puissent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu par le prix qui était prescrit. Cette loi s'étendait jusqu'aux animaux ; et, en général, tout ce qui était premier-né, ou, comme parle la loi, *tout ce qui ouvrait le sein d'une mère* et en sortait le premier, était à Dieu.

La seconde loi regardait la purification des mères, qui étaient impures dès qu'elles avaient mis un enfant au monde. Il leur était défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étaient mères, elles étaient comme excommuniées par leur propre fécondité; tant la naissance des hommes était malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. Mais voici que Jésus et Marie venaient la purifier, en subissant volontairement, et pour l'exemple du monde, une loi pénale, à laquelle ils n'étaient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'était pas connu.

[1] Luc, II, 22-24.

Dans cette purification, les parents devaient offrir un agneau ; et s'ils étaient pauvres et n'en avaient pas le moyen, ils pouvaient offrir à la place *deux tourterelles ou deux petites colombes pour être immolées l'une en holocauste et l'autre* (selon le rite du sacrifice) *pour le péché*. Et voilà ce que portait la loi de Moïse, à l'opprobre éternel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse [1].

La première de ces deux lois paraissait manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui étant, comme dit saint Paul, *le premier-né avant toutes les créatures*, était celui en qui tout devait être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Aussi son premier acte, en entrant dans le monde, fut de se dévouer à Dieu, son Père, et de se mettre à la place de toutes les victimes de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple et se livrant à l'Eternel comme une chose qui est à lui entièrement. Comme il s'offre pour nous, unissons-nous à lui, afin de ne faire avec lui qu'une même offrande, et, par lui, une offrande agréable à Dieu.

Apprenons de Jésus et de Marie à ne chercher aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de sa loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification, il paraît que la sainte Vierge en était exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins ; elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son fils avait obéi à la loi servile de la circoncision.

On offrira, disait la loi, un agneau d'un an en holocauste pour un fils et une fille ; et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché : que, si l'on n'a pas un agneau d'un an et qu'on n'en ait pas le moyen, on offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un en holocauste et l'autre pour le péché [2]. Dieu tempère sa loi selon les besoins : sa rigueur, quoique régulière, est accommodante ; et il permet au pauvre, au lieu d'un agneau qui, dans son indigence, lui coûterait trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et leur douceur.

[1] Bossuet, *Élévat.* — [2] Levit., XII, 6-8.

Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et le pigeon sont les victimes des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur, l'Evangile, excluant l'agneau et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la pauvreté, qu'il en aime la bassesse, qu'il en étale les marques en tout et partout.

Pour moi, disait Origène, j'estime heureuses ces tourterelles et ces colombes d'être offertes pour leur Sauveur ; car il sauve et les hommes et les animaux, et leur donne à tous leur petite vie [1]. Allez, petits animaux et innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devions mourir à cause de notre péché; sauvez donc Jésus de la mort en subissant celle que nous avions méritée : Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous; et c'est en figure de Jésus, notre véritable victime, qu'on immole des animaux ; ils meurent donc pour lui en quelque sorte jusqu'à ce qu'il vienne, et nous sommes exempts de la mort par son oblation [2].

« Et voilà qu'un homme était en Jérusalem qui avait nom Siméon; et cet homme était juste et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui, et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le temple; et comme le père et la mère apportaient Jésus, afin de remplir pour lui la coutume de la loi, il le prit lui-même entre ses bras, et il bénit Dieu, et il dit : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix, selon votre parole. Car mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple Israël [3]. »

Depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Siméon, tous les patriarches, tous les prophètes avaient désiré voir ce que Siméon voyait. Mais il leur fut révélé que ce n'était pas pour leur temps, mais pour une époque plus reculée. Siméon est le premier, Siméon est le seul auquel il soit dit qu'il verrait le Sauveur, non pas de loin, mais de près ;

[1] Orig., *In Luc. Homil.*, 14. — [2] Bossuet, *Élévat.* — [3] Luc, II, 25-32.

non-seulement des yeux de l'âme, mais des yeux du corps. Auparavant déjà l'Esprit-Saint était en lui, le guidait dans ses démarches, le conduisait au temple. Mais combien il dut être inondé des grâces et des lumières de cet Esprit divin, lorsqu'il reçut entre ses bras le salut, le Sauveur ; lorsqu'il le couvrit de ses baisers et qu'il l'arrosa des larmes de sa joie! qu'on en juge par ceci. Ce que les apôtres mêmes ont eu de la peine à comprendre, le saint vieillard le proclame d'avance : que cet enfant est non-seulement la gloire d'Israël, mais le Sauveur de tous les peuples, la lumière de toutes les nations. Pour lui, il n'a plus qu'un désir, c'est d'aller dans le sein d'Abraham, raconter aux patriarches et aux prophètes ce qu'il vient de voir.

« Et le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de ce qu'on disait de lui. » Pourquoi cette admiration? Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avait ouï parler que du trône de David et de la maison de Jacob. Elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que toutes les générations, toutes les races et tous les temps la publieront bienheureuse : ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des mages était un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncée ; et c'était un grand sujet d'admiration. Cette merveille venant s'ajouter aux merveilles que Marie et Joseph connaissaient déjà, leur âme étonnée, pénétrée, surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté de toutes ces choses, demeurait en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : Le silence seul est votre louange [1]!

« Et Siméon les bénit et dit à Marie, la mère de l'enfant : Voilà que celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe de contradiction ; et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive, afin que soient découvertes les pensées de plusieurs, cachées au fond de leur cœur [2]. »

[1] Ps. LXIV, 2, selon l'hébreu. — [2] Luc, II, 33-35.

Voilà de nouveaux et d'étranges étonnements pour Marie. Ce Fils du Très-Haut qui est venu pour sauver son peuple Israël, sera une occasion de ruine pour plusieurs en Israël. Ce cher Fils, loué, béni jusqu'alors par les anges et les hommes, adoré par les bergers et les rois, sera en butte à des contradictions de tout genre ; contradictions sur sa personne, contradictions sur sa doctrine ; contradictions si violentes, qu'elles perceront d'un glaive de douleur l'âme de sa sainte mère ; contradictions qui mettent à découvert le fond des cœurs, et l'on verra qui était vraiment juste et pieux, ou qui l'était seulement en apparence.

« Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, laquelle était déjà fort âgée, et avait vécu avec son mari sept ans en conservant sa virginité. Et elle était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans ; elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Étant donc survenue à la même heure que Siméon, elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël [1]. »

SAINT CORNEILLE,

CENTURION ROMAIN.

Le saint vieillard Siméon avait dit de l'enfant Jésus, qu'il était la lumière pour éclairer les nations. Nous allons voir l'accomplissement de cette prophétie.

Il y avait à Césarée un homme, de nom Cornélius, centurion dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne, religieux et craignant Dieu, avec toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et lui dit : « Corneille ! — Lui, regardant l'ange, et saisi de frayeur, répondit : Qu'y a-t-il, Seigneur ? — Vos prières, lui dit l'ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont

[1] Luc, II, 36-38.

fait souvenir de vous. Et maintenant envoyez à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un nommé Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. « Et lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait; et, après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison ou sur la plate-forme, vers la sixième heure, pour prier. Et, ayant faim, il voulut manger. Mais, pendant qu'on lui préparait sa nourriture, il lui survint une extase; et il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, et où il y avait toutes sortes de quadrupèdes champêtres, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui : Lève-toi, Pierre, immole et mange. Mais Pierre répondit : Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou immonde. Et la voix, une seconde fois, lui dit : N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. Cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel.

Et tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes que Corneille avait envoyés, ayant demandé la maison de Simon, se présentèrent à la porte. Et, ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Or, Pierre songeant à sa vision, l'Esprit lui dit : « Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. » Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit : « Me voici; je suis celui que vous cherchez; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus? Ils répondirent : Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous auriez à lui dire. » Pierre donc les fit entrer et les logea. Et, le jour suivant, il partit avec eux; et quelques-uns des frères de Joppé, ils étaient six, allèrent avec lui. Et le jour d'après ils arrivèrent à Césarée.

Corneille, qui les attendait, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand donc Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, l'adora. Mais Pierre le releva, disant : « Levez-vous, et moi aussi, je ne suis qu'un homme. » Et, s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit : « Vous savez combien il est odieux à un Juif de s'unir à un étranger, ou d'aller chez lui ; mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme profane ou impur. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande donc pourquoi vous m'avez fait venir? Corneille répondit : Il y a maintenant quatre jours qu'étant en prière dans ma maison, à la neuvième heure, voilà qu'un homme vêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi et m'a dit : Corneille, ta prière est exaucée, et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre ; il est logé dans la maison de Simon, le corroyeur, près de la mer. Lorsqu'il sera venu, il te parlera. J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc nous voilà tous devant Dieu et devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire. »

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : « En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; vous savez Jésus de Nazareth comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et de témoigner que c'est lui qui a été établi par Dieu le juge des vivants et des morts. Tous les pro-

phètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui, reçoivent par son nom la rémission des péchés. »

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement, de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations ; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ? » Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours [1].

Ainsi, le premier de la gentilité qui entra dans l'Eglise chrétienne, fut un homme de guerre, un centurion romain. Son nom est le nom de famille des Scipions et de la mère des Gracques, dont nous verrons la postérité produire une foule de saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'Eglise et du ciel. C'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord le mystère de la réunion des juifs et des gentils dans une même Église, dans un même bercail : mystère le plus difficile à croire au commun des fidèles élevés dans les maximes du judaïsme, ainsi que nous verrons à l'instant et plus tard.

Cependant les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les gentils mêmes avaient reçu la parole de Dieu. Lors donc que Pierre fut arrivé à Jérusalem, les fidèles de la circoncision disputaient contre lui, disant : « Pourquoi êtes-vous entré chez des hommes incirconcis et avez-vous mangé avec eux ? » Pierre leur raconta, par ordre, comment la chose s'était passée, et conclut par ces mots : « Quand donc j'eus commencé à leur parler, le Saint-Esprit descendit sur eux, comme sur nous, au commencement. Je me souvins alors de cette parole du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau ; mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Si donc Dieu leur a fait la même grâce qu'à nous, qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu ? » Ayant entendu ces choses, ils s'apaisèrent et glorifièrent Dieu, disant : « Dieu donc a aussi fait part aux nations du don de la pénitence, qui mène à la vie [2] ! »

[1] Act., x. — [2] Act., xi, 1-18.

La porte du salut étant ainsi ouverte à tous les peuples, les apôtres se dispersèrent pour les y faire entrer.

Le même jour, à Rome, le martyre de saint Apronien, geôlier, qui, étant encore païen et tirant de prison saint Sisine pour le faire comparaître devant le préfet Laodice, entendit ces paroles prononcées par une voix venue du ciel : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde!* Aussitôt il crut et reçut le baptême, et persévérant dans la suite à confesser Notre-Seigneur, il fut condamné à perdre la tête. — A Rome encore, les saints martyrs Fortunat, Félicien, Firme et Candide. — A Orléans, saint Floscule, évêque. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Laurent, évêque, qui gouverna cette église après saint Augustin, et convertit le roi même à la foi de Jésus-Christ.

IIIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT ANSCAIRE.

ARCHEVÊQUE DE HAMBOURG ET DE BRÊME.

Dans les commencements du neuvième siècle, la Providence ouvrit les portes de la foi et de l'Eglise aux peuples du Nord. Chez les Danois et les Normands, comme chez les autres barbares, les révolutions politiques étaient fréquentes et sanglantes. Par suite d'une de ces révolutions, Hériold ou Harold, roi des Danois, ayant été détrôné par les fils de Godefrède, un de ses prédécesseurs, s'était réfugié depuis plusieurs années à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire, qui le reçut avec bonté et l'exhorta à se faire chrétien, afin que les Francs portassent plus volontiers les armes pour son service. Au mois de juin 826, comme Louis tenait les états à Ingelheim, Harold se convertit et reçut le baptême avec la reine sa femme, les princes ses enfants, et un grand nombre de ses sujets, qui l'avaient suivi. La cérémonie s'en fit à Mayence, dans l'église de Saint-Alban. L'empereur fut le parrain du roi, et l'impératrice Judith fut la marraine de la reine.

Harold étant sur le point de retourner en Danemark, souhaita d'emmener avec lui un missionnaire qui le fortifiât dans la foi et qui la prêchât à son peuple. L'empereur, qui ne le souhaitait pas moins, en parla aux évêques et aux seigneurs de l'assemblée qu'il tint à la mi-octobre de la même année 826, et les pria de chercher quelque homme apostolique qui eût la bonne volonté et les talents nécessaires pour cette entreprise. Presque tous répondirent qu'ils ne savaient personne qui eût assez de zèle et de courage pour se consacrer à une si laborieuse mission. Mais Vala, abbé de Corbie, prenant la parole, dit qu'il connaissait un moine qui avait toutes les qualités d'un apôtre et surtout un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ ; qu'il n'osait cependant assurer qu'il voulût se sacrifier à une expédition si pénible et si dangereuse.

Il parlait d'Anscaire, moine de l'ancienne Corbie, qui demeurait alors à la nouvelle Corbie, où il avait été envoyé pour y enseigner les jeunes religieux et faire en même temps des prédications au peuple. Il était natif de l'ancienne Corbie, ou du moins des environs. Il fut dès sa jeunesse favorisé de plusieurs grâces extraordinaires qui jetèrent dans son cœur les semences des vertus dont on vit dans la suite de si précieux fruits. Il prit, dans un âge encore tendre, l'habit religieux au monastère de Corbie, et il montra d'abord une grande ferveur dont il parut cependant un peu se démentir dans la suite ; la nouvelle de la mort de Charlemagne, un si grand prince, le fit rentrer en lui-même, et sa négligence momentanée devint pour lui un nouveau motif de tendre à la plus haute perfection. Il étudia sous le célèbre Pascase Radbert, et fit tant de progrès dans les sciences, qu'il gouverna l'école de l'ancienne Corbie durant l'absence de son maître. Il n'en fut tiré que pour faire la même fonction dans la nouvelle Corbie. Ses supérieurs ayant connu ses talents et son zèle, le chargèrent, outre le soin de l'école, d'annoncer la parole de Dieu au peuple : ce qu'il fit avec de grands fruits.

Sur le récit que l'abbé Vala fit des vertus de ce saint religieux, il eut ordre de le faire venir à la cour. Dès qu'il y fut arrivé, Vala lui proposa la mission de Danemark, en lui déclarant cependant qu'il ne voulait rien lui ordonner là-dessus, et qu'il le laissait absolument le maître d'accepter ou de refuser une si pénible mission. Anscaire, qui ne cherchait que l'occasion de procurer la gloire

de Dieu, répondit sans délibérer qu'il l'acceptait avec joie. Aussitôt il fut présenté à l'empereur, qui fut aussi satisfait qu'édifié de sa résolution ; mais quand le parti qu'il prenait fut devenu public, on en parla diversement. Quelques-uns ne pouvaient assez admirer le courage du saint religieux, qui s'arrachait à sa patrie et à ses études pour se confiner parmi des barbares idolâtres, sans autre dessein que de les gagner à Dieu ; les autres, en lui prêtant des intentions moins pures, le blâmaient hautement ; quelques-uns même tâchaient ouvertement de le détourner de sa résolution. C'est ainsi que l'œuvre de Dieu trouve partout des contradictions ; on est quelquefois fâché de voir faire par d'autres un bien qu'on n'a pas le courage de faire soi-même.

Anscaire, pour s'exempter de répondre à ces vains discours et pour se préparer à l'apostolat par la solitude, se retira dans une vigne voisine d'Aix-la-Chapelle, où il vaquait en repos à la prière et à la lecture. Un moine de l'ancienne Corbie, nommé Aubert, qui accompagnait Vala à la cour, alla l'y trouver et lui demanda s'il avait bien pensé à l'engagement qu'il avait pris. Anscaire, persuadé qu'il ne venait que pour le contredire, lui répondit : Quel besoin avez-vous de venir me troubler dans ma résolution? Aubert lui protesta que tel n'était pas son dessein, mais seulement de savoir s'il persévérait dans sa bonne volonté. Anscaire, le remerciant de sa bienveillance, lui dit alors : « On m'a demandé si, pour l'amour de Dieu, je voulais aller chez les nations étrangères annoncer l'Evangile du Christ. Je n'ai osé rejeter une pareille proposition ; au contraire, je souhaite de toutes mes forces pouvoir y aller, et personne ne pourra me faire changer à cet égard. — C'en est assez, repartit Aubert, je ne vous laisserai point aller seul ; mais, pour l'amour de Dieu, je veux partir avec vous ; obtenez-moi seulement la permission du seigneur abbé. » Anscaire alla au-devant de Vala quand il revint du palais, et lui dit qu'il avait trouvé un compagnon pour son voyage. Quand il eut nommé Aubert, l'abbé resta surpris comme d'un miracle, ne pensant pas qu'un homme d'une aussi grande naissance, de ses plus confidents et procureur de son monastère, nourrît des pensées semblables. Il l'interrogea lui-même et lui accorda la permission ; mais il déclara à l'un et à l'autre, qu'il ne leur donnerait personne de sa famille pour les servir, s'il n'y voulait aller de bon gré, trouvant de l'inhu-

manité à envoyer quelqu'un malgré lui parmi les païens.

Il les mena tous deux à l'empereur, qui, ravi de leur bonne volonté, leur donna des meubles de chapelle, des coffres, des tentes et les autres secours nécessaires pour un si grand voyage, et leur recommanda d'avoir soin d'affermir dans la foi le roi Harold et les siens, de peur qu'ils ne retournassent à leurs anciennes erreurs, et de travailler à en convertir d'autres. Ils partirent donc sans avoir personne pour les servir; car Harold, encore néophyte et grossier, ne savait point comment on devait les traiter; et les siens, élevés comme lui dans des mœurs différentes, n'avaient pas grande attention pour ces deux étrangers. Ainsi, ils souffrirent beaucoup dans ce commencement de voyage. Quand ils arrivèrent à Cologne, l'archevêque Hadebalde en eut compassion, et leur donna, pour porter leur bagage, une très-bonne barque, où il y avait deux chambres. Le roi Harold la trouva si commode, qu'il y passa avec les religieux, prit pour lui une des chambres et leur laissa l'autre, ce qui augmenta entre eux la familiarité, et ses gens en servirent un peu mieux les moines. Ils descendirent ainsi le Rhin jusqu'à la mer, et, ayant passé la Frise, arrivèrent aux frontières du Danemark. Mais Harold ne pouvant encore y être paisible, demeura en Frise, dans une terre que l'empereur lui avait donnée.

Anscaire et Aubert y demeurèrent avec lui, tantôt parmi les chrétiens, tantôt parmi les païens, prêchant et instruisant ceux qu'ils pouvaient. Il s'en convertit plusieurs, et le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Les deux missionnaires cherchaient surtout à acheter de jeunes esclaves, pour les élever dans le service de Dieu, et, par eux, convertir leurs compatriotes ; le roi Harold leur en donna des siens à instruire, et leur école fut bientôt de douze enfants et plus. Tel fut le commencement de la conversion des Danois au christianisme. Leurs deux apôtres travaillèrent ainsi plus de deux ans, après lesquels Aubert tomba malade, et ayant été conduit en Saxe, à la nouvelle Corbie, il y mourut saintement.

Vers l'an 829, l'empereur Louis reçut des ambassadeurs des Suénones ou Suédois, qui, entre autres affaires dont ils étaient chargés, lui déclarèrent que plusieurs personnes de leur nation désiraient embrasser la religion chrétienne, le priant d'envoyer des prêtres pour les instruire, et assurant que leur roi était disposé à le permettre. L'empereur, ravi de cette proposition, chercha

qui il pourrait envoyer pour reconnaître la vérité, et demanda à l'abbé Vala si l'un de ses moines voudrait aller en Suède, principalement Anscaire, qui était déjà auprès de Harold, roi de Danemark. On le fit venir à la cour; et, comme il se douta du sujet, il se souvint d'une vision qu'il avait eue à Corbie, où il avait reçu ordre d'aller prêcher aux païens. Etant donc arrivé devant l'empereur, il accepta la commission. L'abbé Vala lui donna pour compagnon Vitmar, moine de Corbie, et députa Gislemar pour demeurer auprès du roi Harold, à la place d'Anscaire.

Saint Anscaire et Vitmar s'embarquèrent pour passer en Suède. Mais, environ à mi-chemin, ils rencontrèrent des pirates qui, malgré la résistance des marchands qui les conduisaient, prirent leurs vaisseaux et tout ce qu'ils avaient, en sorte qu'à peine purent-ils gagner la terre et se sauver à pied. En cette occasion, ils perdirent les présents de l'empereur et environ quarante volumes qu'ils avaient rassemblés pour le service de Dieu; il ne leur resta que le peu qu'ils purent emporter en descendant du vaisseau. Quelques-uns étaient d'avis de retourner, mais Anscaire ne put s'y résoudre.

Ils firent donc à pied un très-long chemin avec une extrême difficulté, passant de temps en temps sur des barques quelques bras de mer. Enfin ils arrivèrent à Birche, qui était alors la capitale et le port du royaume de Suède, dans une île à deux journées d'Upsal, vers le lieu où est Stockholm; car cette ancienne ville ne subsiste plus. Le roi, nommé Bern ou Biorn, ayant appris des ambassadeurs qu'il avait envoyés en France le sujet de la venue des missionnaires, les reçut favorablement. L'affaire fut examinée dans son conseil, et on leur accorda tout d'une voix la permission de demeurer dans le pays et d'y prêcher l'Evangile, ce qu'ils commencèrent avec succès. Plusieurs chrétiens captifs avaient bien de la joie de pouvoir enfin participer aux saints mystères, et on reconnut la vérité de tout ce que les ambassadeurs de Suède avaient dit à l'empereur Louis. Quelques Suédois demandèrent et reçurent le baptême, entre autres Hérigaire, gouverneur de la ville et fort chéri du roi. Ce seigneur fit bâtir une église dans son héritage, s'exerça sérieusement à la piété, et persévéra très-constamment dans la foi.

Saint Anscaire et Vitmar, ayant demeuré six mois en Suède,

revinrent en France avec des lettres écrites de la main du roi, suivant l'usage de la nation, et racontèrent à l'empereur Louis les grâces que Dieu avait faites, et comment il leur avait ouvert la porte pour la conversion des païens. L'empereur en fut ravi, et songea comment il pourrait établir un siége épiscopal à cette frontière de son empire, pour faciliter et affermir ces conversions.

Il établit à Hambourg un siége archiépiscopal, à qui serait soumise toute l'église de Nordalbingues, c'est-à-dire des peuples qui étaient au nord de l'Elbe, et tout le reste des pays septentrionaux, pour y envoyer des évêques et des prêtres. Il fit donc consacrer solennellement saint Anscaire archevêque, par les mains de son frère Drogon, évêque de Metz, en présence de trois archevêques. Comme le nouveau diocèse de Hambourg était petit et exposé aux courses des barbares, l'empereur y unit un monastère de Gaule, nommé Turholt en Flandre; et, pour assurer à perpétuité l'érection du siége de Hambourg, il envoya saint Anscaire à Rome, avec deux évêques, un comte, en demander la confirmation au pape Grégoire IV. Le Pape autorisa le tout par un décret, donna le pallium à saint Anscaire, le nomma légat apostolique pour les Suédois, les Danois, les Slaves et les autres nations septentrionales, entre autres l'Islande et le Groënland, conjointement avec Ebbon, archevêque de Reims, qui avait déjà reçu cette légation précédemment. Il lui accorda, devant le corps de saint Pierre, l'autorité publique de prêcher l'Evangile, et frappa d'anathème quiconque y mettrait opposition. Ce sont les paroles du biographe contemporain de saint Anscaire. Les nations septentrionales n'auraient jamais dû oublier d'où leur sont venus les prédicateurs légitimement envoyés de l'Evangile, et leurs pères dans la foi.

Une particularité bien remarquable, c'est que dans la légation apostolique de saint Anscaire et de l'archevêque Ebbon, se trouve non-seulement l'Islande, mais encore le Groënland, qui fait partie de l'Amérique septentrionale. Le pape Grégoire IV nous apprend dans sa bulle à saint Anscaire, que Charlemagne avait déjà eu intention de faire remplir cette mission lointaine. Ainsi donc, à la fin du huitième et au commencement du neuvième siècle, on connaissait assez, non-seulement l'Islande, mais encore le Groën-

land ou la partie septentrionale de l'Amérique, pour songer efficacement à y envoyer des missionnaires.

Ebbon et saint Anscaire, conférant ensemble de cette légation, jugèrent nécessaire qu'il y eût un évêque qui résidât en Suède. Ainsi, du consentement de l'empereur, Ebbon choisit un de ses parents nommé Gauzbert, qu'il fit ordonner évêque, lui donnant abondamment, tant du sien que de la libéralité de l'empereur, tout ce qui était nécessaire pour le service de l'Église; et il l'envoya comme son vicaire en Suède, pour exercer la légation qu'il avait reçue du Saint-Siége. Ebbon lui fit donner par l'empereur le monastère que lui-même avait fondé à Vedel, comme un lieu de retraite. Gauzbert fut nommé Simon à son ordination, à l'exemple de quelques autres évêques, comme saint Boniface; et, étant arrivé en Suède, il fut reçu avec honneur par le roi et par le peuple, et commença à bâtir une église et à prêcher publiquement l'Évangile, en sorte que le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Saint Anscaire réussit de même à Hambourg. Il acheta des enfants parmi les Danois et les Slaves, il en racheta d'autres qui étaient captifs, les instruisit dans le service de Dieu, les envoya dans le monastère de Turholt, et même dans celui de Corbie, où ils furent élevés de manière à devenir de zélés missionnaires à leur tour [1].

L'an 845, saint Anscaire fut chassé de Hambourg par l'incursion des Normands; il ne laissa pas que d'exercer sa mission en Saxe. Il tirait sa subsistance du monastère de Turholt en Belgique, que Louis le Débonnaire lui avait donné à cette fin. Mais le roi Charles le Chauve, dans les Etats duquel se trouva ce monastère après le partage des royaumes, le donna à un seigneur; ce qui réduisit saint Anscaire à une extrême pauvreté. Les moines de l'ancienne Corbie, qui l'avaient suivi, retournèrent à leur monastère, et plusieurs l'abandonnèrent; mais avec le peu de disciples qui lui restait, il ne laissa pas de continuer ses fonctions. Plus tard, pour lui procurer la subsistance nécessaire, l'on unit, en 849, l'évêché de Brême à celui de Hambourg, qui était fort petit, n'ayant que quatre églises baptismales, et d'ailleurs fort exposé aux incursions des barbares.

[1] *Vita S. Ansc.*, *Acta Bened.*, sec. IV, pars. II, It. *Acta SS.*, 3 febr.

Cependant l'église de Suède était demeurée sans prêtre, depuis que l'évêque Gauzbert, autrement nommé Simon, en avait été chassé. Au bout de sept ans, c'est-à-dire vers l'an 852, saint Anscaire y envoya un prêtre anachorète, nommé Ardgaire, pour consoler ce qui restait de chrétiens, principalement un saint homme, nommé Hérigaire, qui avait soutenu cette église pendant qu'elle manquait de prêtre, et avait beaucoup souffert de la part des infidèles; mais Dieu le soutenait par des miracles. Un jour, tenant leur assemblée en pleine campagne, ils louaient leurs dieux, dont ils prétendaient avoir reçu de grandes faveurs, et reprochaient à Hérigaire qu'il était seul engagé dans une vaine créance. Alors il leur dit : « Éprouvons par des miracles qui est le plus puissant, vos dieux ou le mien. Il va pleuvoir, comme vous voyez ; priez vos dieux qu'il ne tombe point de pluie sur vous, et je demanderai la même grâce à mon Seigneur Jésus-Christ. » Ils s'assirent tous d'un côté, et lui avec un valet de l'autre : ils furent tellement trempés de la pluie, qu'il semblait qu'on les eût jetés tout vêtus dans la rivière ; mais il ne tomba pas une goutte de pluie sur lui, ni sur son valet ; ainsi les païens demeurèrent confus. Il lui vint un mal de jambe qui l'empêchait de marcher. Plusieurs le venaient voir : les uns lui conseillaient de sacrifier aux dieux, pour obtenir sa guérison ; les autres lui disaient qu'il n'avait pas de santé, parce qu'il n'avait pas de dieu. Ne pouvant plus supporter leurs reproches, il se fit porter à son église, et dit devant tous les assistants : « Jésus-Christ, mon Seigneur, rendez-moi tout à l'heure la santé, afin que ces pauvres gens connaissent que vous êtes le seul Dieu, et qu'ils se convertissent à vous ! » Aussitôt il fut si parfaitement guéri, qu'il sortit de l'église sans secours.

Un roi de Suénones ou Suédois, chassé de son royaume, était venu assiéger Birch avec le secours des Danois; ils étaient prêts à prendre la ville et à la piller. Les habitants, riches marchands pour la plupart, n'étant pas en état de se défendre, avaient recours à leurs dieux. Hérigaire, qui était gouverneur de la ville, leur dit en colère : « Jusqu'à quand voulez-vous servir les démons et vous ruiner par de vaines superstitions ? Vous avez fait de grandes offrandes à vos dieux et leur en avez promis encore de plus grandes; de quoi vous ont-elles servi ? » Les habitants remirent leur salut entre ses mains, et, par son conseil, ils vouèrent à Jésus-Christ un

jeûne et des aumônes. Cependant le roi qui les assiégeait dit à ses Danois : « Il y a là-dedans plusieurs dieux et une église autrefois dédiée à Jésus-Christ, qui est le plus puissant de tous. Cherchons par le sort, si c'est la volonté divine que vous preniez cette ville. » Ils ne purent le refuser, car c'était leur coutume ; et ils trouvèrent que leur entreprise ne pouvait réussir. Ainsi ils se retirèrent, et Birch fut délivrée. Hérigaire profita de ce succès pour exhorter les habitants à se convertir, et pour prêcher hardiment la foi partout où il se rencontrait. Il persévéra jusqu'à la fin ; étant tombé malade, il fut assisté à la mort par le prêtre Ardgaire, qui lui donna le viatique.

Il le donna aussi à une sainte femme nommée Friburge, l'un des principaux ornements de cette église naissante. Elle résista avec une fermeté inébranlable à toutes les attaques des infidèles, disant : « Si l'on doit garder la foi aux hommes, combien plus doit-on la garder à Dieu ? Mon Seigneur Jésus-Christ est tout-puissant ; il peut, si je lui suis fidèle, me donner tout ce qui me sera nécessaire. » Comme elle était âgée et qu'il n'y avait plus de prêtres en Suède, se croyant proche de la mort, elle recommanda à sa fille un peu de vin qu'elle avait fait réserver, et lui ordonna de lui en mettre dans la bouche quand elle la verrait près de sa fin, parce qu'elle n'avait pas le sacrifice, qu'elle savait être le viatique des chrétiens. Ce vin se garda environ trois ans ; et l'on voit, par cet exemple, que le viatique se donnait encore sous l'espèce du vin.

Le prêtre Ardgaire arriva dans l'intervalle et assista cette sainte femme à la mort. Comme Fridburge était riche et affectionnée à l'aumône, elle ordonna à sa fille de distribuer, après sa mort, tous ses biens aux pauvres. Et parce que, lui dit-elle, nous avons peu de pauvres ici, vendez tout et portez l'argent à Dorstat, où il y a plusieurs églises et des pauvres en grand nombre. La fille exécuta cet ordre fidèlement, et trouva à Dorstat des femmes pieuses qui l'instruisirent du meilleur emploi de ses aumônes. Un jour, étant revenue à son logis, elle mit à part le sac où elle avait porté son argent, et qui était vide ; mais quelque temps après, elle le trouva plein, et, ayant appelé ces pieuses femmes, elle compta l'argent avec elle et en trouva autant qu'elle en avait apporté, excepté quatre deniers qu'elle avait employés pour avoir un peu de vin dans un moment de fatigue. Elle rapporta ce miracle aux prêtres

les plus estimés, qui lui dirent : « C'est le fruit de votre obéissance et de votre fidélité ; croyez fermement que votre mère est sauvée, et ne craignez point de donner aussi votre bien à Jésus-Christ. »

Ces miracles sont dignes de foi, s'il n'y en eût jamais, étant rapportés, dans la *vie de saint Anscaire*, par saint Rembert, son disciple et son successeur ; et s'il est permis de dire que Dieu ait jamais dû quelquefois faire des miracles, c'est sans doute pour les églises naissantes. Au reste, il semblait que le prêtre Ardgaire ne fût allé en Suède que pour assister à la mort de ces deux saintes personnes ; car, après celle d'Hérigaire, il retourna à sa chère solitude, et cette église demeura encore sans prêtre.

Mais saint Anscaire travaillait à introduire la foi dans le Danemark. Horic ou Eric y régnait alors seul, et il était fils de Godefroi, tué l'an 810. Anscaire le visitait souvent et s'appliquait à gagner son amitié par ses présents et par toutes sortes de services, afin d'obtenir la permission de prêcher dans son royaume. Quelquefois le roi Louis de Germanie l'envoyait en ambassade vers Horic, soit pour traiter de la paix, soit pour d'autres affaires, dont il s'acquittait avec beaucoup de capacité et de fidélité. Le roi Horic, connaissant par là sa probité, commença à le respecter et à l'aimer, à vivre familièrement avec lui et à lui donner entrée dans ses conseils les plus secrets. Il voulait toujours l'avoir pour garant des traités qu'il faisait avec les Saxons, disant qu'il ne tenait rien de si sûr que sa parole.

Saint Anscaire profita donc de cette amitié du roi pour l'exhorter à se faire chrétien. Il écoutait volontiers ce que l'évêque lui rapportait de l'Ecriture sainte, et demeurait d'accord que cette doctrine était bonne et salutaire. Enfin, le saint évêque lui demanda permission de bâtir une église dans son royaume, et d'y établir un prêtre qui prêchât la parole de Dieu et administrât le baptême à tous ceux qui le désiraient. Le roi l'accorda avec plaisir, permit de bâtir une église à Slesvic, qui était dès lors un port très-fréquenté par les marchands. Le saint évêque l'exécuta aussitôt et y mit un prêtre qui travailla avec grand fruit ; car il y avait déjà en ce lieu-là plusieurs chrétiens, même des principaux de la ville, qui avaient été baptisés à Dorstat ou à Hambourg ; et ils étaient ravis d'avoir chez eux le libre exercice de leur religion. Plusieurs infidèles de l'un et de l'autre sexe se convertissaient à

leur exemple ; la joie était grande et l'intérêt même temporel s'y rencontrait ; car, à cette occasion, les marchands de Dorstat et de Hambourg voyant la sûreté établie, venaient plus volontiers à Slesvic. Mais la plupart de ces nouveaux chrétiens se contentaient de recevoir le signe de la croix et d'être catéchumènes, pour entrer dans l'église et assister aux divins offices ; ils différaient le baptême jusqu'à la fin de leur vie, croyant plus avantageux de sortir entièrement purifiés. Plusieurs malades, ayant inutilement sacrifié à leurs idoles pour recouvrer la santé, promettaient de se faire chrétiens, appelaient le prêtre, recevaient le baptême et guérissaient aussitôt. Ainsi se convertit une grande multitude de Danois.

Cependant saint Anscaire, affligé de ce que la Suède était encore une fois sans prêtre, depuis la retraite d'Ardgaire, pria le roi Horic de lui aider à rentrer dans ce pays. Il en parla aussi à l'évêque Gauzbert, qu'il y avait autrefois envoyé, craignant que la foi qui avait commencé à s'y établir ne périt par leur négligence. Gauzbert dit que, pour lui, en ayant été une fois chassé, il craignait que sa présence n'irritât de nouveau les infidèles. « Il vaut mieux, ajouta-t-il, que vous y retourniez vous-même, vous qui, ayant été chargé le premier de cette mission, y avez été très-bien reçu ; j'enverrai avec vous mon neveu, qui demeurera pour y faire les fonctions de prêtre, s'il y a lieu d'y prêcher. » Cette résolution prise, ils allèrent demander la permission au roi Louis le Germanique, qui l'accorda volontiers, et donna la commission à l'évêque Anscaire d'aller en Suède comme son ambassadeur.

Horic, roi de Danemark, en envoya un de son côté, pour l'accompagner et dire au roi de Suède Olef ou Olave, qu'il connaissait parfaitement le serviteur de Dieu que le roi Louis lui envoyait, et qu'il n'avait jamais vu un si homme de bien, ni trouvé en personne tant de bonne foi. C'est pourquoi, ajoutait-il, je lui ai permis dans mon royaume tout ce qu'il a voulu pour y établir la religion chrétienne ; et je vous prie d'en user de même, car il ne cherche qu'à faire du bien. » Après vingt jours de navigation, saint Anscaire arriva à Birch, où il trouva le roi et le peuple fort troublés ; car il était venu un homme qui disait avoir assisté à l'assemblée des dieux que l'on croyait maîtres du pays. Il prétendait que ces dieux l'avaient envoyé dire au roi et au peuple : « Nous vous avons longtemps

été favorables, et nous avons donné l'abondance et la prospérité dans la terre que vous habitez. De votre part, vous vous êtes bien acquittés des sacrifices et des vœux que vous nous deviez, et votre service nous a été agréable. A présent, vous manquez aux sacrifices ordinaires et faites moins de vœux ; et ce qui nous déplaît davantage, vous voulez introduire un dieu étranger. Gardez-vous de recevoir ce culte contraire au nôtre, si vous voulez que nous vous soyons propices. Que si vous voulez quelque dieu nouveau, nous recevons volontiers en notre compagnie Eric, jadis votre roi.» Les Suédois, touchés de cet avertissement de leurs dieux, dressèrent un temple en l'honneur de ce roi Eric, et lui offrirent des vœux et des sacrifices.

Le saint évêque, étant arrivé, demanda à ses anciens amis comment il pourrait faire au roi sa proposition. Tous répondirent qu'il ne pouvait rien espérer pour ce voyage, et que s'il avait quelque chose à donner, il l'employât à racheter sa vie. Il leur dit que si Dieu en avait ainsi disposé, il était prêt à souffrir les tourments et la mort. Enfin, par leur conseil il invita le roi à venir chez lui, lui donna à manger, lui fit des présents et lui expliqua le sujet de son ambassade. Le roi, très-content de la réception de l'évêque, lui dit : « Je consentirais volontiers à ce que vous désirez ; mais je ne puis rien accorder, que je n'aie consulté nos dieux par le sort, et que je ne sache la volonté du peuple, qui est plus maître que moi des affaires publiques. Envoyez quelqu'un de votre part à la prochaine assemblée, je parlerai pour vous et vous ferai savoir la résolution. » Après cette réponse, l'évêque recommanda l'affaire à Dieu par des jeûnes et des prières, et Dieu lui fit connaître intérieurement que le succès en serait heureux.

Le roi Olef assembla d'abord les seigneurs, et leur expliqua la proposition de l'évêque. Ils dirent qu'il fallait consulter les dieux, sortirent en campagne, suivant la coutume, jetèrent le sort, et trouvèrent que c'était la volonté divine, que la religion chrétienne s'établît chez eux. Aussitôt un des seigneurs, ami de l'évêque, alla lui porter cette bonne nouvelle. Le jour de l'assemblée générale étant venu, elle se tint à Birch ; et le roi, suivant la coutume, fit publier par un héraut le sujet de l'ambassade. Il s'émut un grand murmure parmi le peuple, partagé en divers sentiments. Mais un vieillard se leva et dit : « Roi et peuple, écoutez-moi. Nous connais-

sons déjà le service de ce dieu, et qu'il est d'un grand secours à ceux qui l'invoquent : plusieurs d'entre nous l'ont éprouvé dans les périls de mer et en d'autres occasions ; pourquoi donc le rejetons-nous? Autrefois, quelques-uns allaient à Dorstat embrasser cette religion, dont ils connaissaient l'utilité : maintenant ce voyage est dangereux, à cause des pirates; pourquoi ne recevons-nous pas ce bien, que l'on vient nous offrir chez nous? » Le peuple, persuadé par ce discours, consentit unanimement à l'établissement des prêtres et de la religion chrétienne. Le roi en donna aussitôt avis à l'évêque, ajoutant toutefois qu'il ne pouvait encore lui accorder une entière permission, jusqu'à ce qu'il eût le consentement d'une assemblée qui devait se tenir dans une autre partie du royaume; mais elle fut aussi favorable que la première.

Alors le roi appela l'évêque, et ordonna que l'on bâtirait des églises, que l'on recevrait des prêtres, et que quiconque voudrait, pourrait librement se faire chrétien. Saint Anscaire recommanda au roi le prêtre Erimbert, qui était le neveu de l'évêque Gauzbert. Le roi lui donna une place à Birch pour bâtir une église, et promit de protéger en tout la religion chrétienne. Ainsi saint Anscaire, ayant heureusement accompli son dessein, retourna en Saxe. Quelque temps après, le roi Olef attaqua les Cores, peuple autrefois sujet aux Suédois, et dont le pays est la Courlande. Il assiégea une de leurs villes, où ses troupes trouvèrent un grand péril ; et, ayant jeté le sort, aucun de leurs dieux ne leur promettait du secours. En cette extrémité, quelques marchands, se souvenant des instructions de saint Anscaire, exhortèrent les Suédois à invoquer le Dieu des chrétiens. Ayant jeté le sort, et trouvé que Jésus-Christ devait les secourir, ils reprirent cœur et marchèrent au combat. Mais les Courlandais, sans les attendre, rendirent la ville à des conditions plus avantageuses que les assiégeants ne demandaient.

Après cette victoire, les Suédois demandèrent quel vœu ils devaient faire à Jésus-Christ. Les marchands leur conseillèrent de lui promettre des jeûnes et des aumônes, savoir : qu'à leur retour, après avoir demeuré sept jours chez eux, ils s'abstiendraient de chair pendant les sept jours suivants ; et qu'après quarante autres jours, ils feraient la même abstinence quarante jours durant. Ils l'observèrent de bon cœur, et commencèrent à assister toute espèce de pauvres, ayant su que c'était une chose agréable à Jésus-

Christ. Et depuis ce temps, le prêtre Erimbert exerça librement ses fonctions, et la religion chrétienne fit de grands progrès en Suède.

Mais en Danemark il y eut une grande révolution ; car les Normands, qui en étaient sortis et avaient ravagé la France pendant vingt années de suite, se rassemblèrent et retournèrent en leur pays. Là il s'émut une querelle entre le roi Horic et son neveu Guturm, qu'il avait chassé de son royaume, et qui avait jusque-là vécu en pirate. Ils en vinrent aux mains, et le carnage fut si grand, qu'il périt un peuple innombrable, Dieu vengeant ainsi la mort de tant de chrétiens que les Normands avaient égorgés. Le roi Horic fut tué, et, de la race de Godefroi, son père, il ne resta qu'un enfant, aussi nommé Horic, qui fut reconnu pour roi. Mais les seigneurs qui l'environnaient, et qui n'étaient guère connus de saint Anscaire, conseillèrent à ce jeune prince d'abolir le christianisme, disant que le désastre qui venait de leur arriver était un effet de la colère des dieux, pour avoir reçu le culte d'un dieu inconnu. Le plus ennemi du christianisme était le gouverneur de Slesvic, nommé Hovy, qui fit fermer l'église et défendit l'exercice de la vraie religion : ce qui obligea le prêtre qui y résidait à se retirer.

Saint Anscaire, pénétré de douleur, ne savait à qui s'adresser, n'ayant auprès du nouveau roi aucun de ceux dont il avait gagné l'amitié par ses libéralités. Abandonné des hommes, il eut recours à Dieu, suivant sa coutume, et ce ne fut pas en vain. Comme il se disposait à aller trouver le roi, ce prince, ayant chassé et disgracié le gouverneur de Slesvic, pria de lui-même le saint évêque de renvoyer le prêtre à son église, disant qu'il ne voulait pas moins mériter la protection de Jésus-Christ et l'amitié de l'évêque, que le roi, son prédécesseur. Saint Anscaire alla trouver le roi ; il lui fut présenté par le comte Burchard, parent de l'un et de l'autre prince. Le jeune Horic reçut très-bien le saint évêque ; renouvela toutes les anciennes concessions et accorda même aux chrétiens d'avoir une cloche pour leur église, ce qui, auparavant, paraissait abominable aux païens. Il permit aussi de bâtir une autre église dans la ville de Ripa, et d'y établir un prêtre.

Cependant l'évêque Gauzbert envoya en Suède un prêtre nommé Anfrid, Danois de naissance, et élevé dans le service de

Dieu par Ebbon, autrefois archevêque de Reims. A son arrivée, le prêtre Erimbert en revint. Anfrid y demeura plus de trois ans, chéri de tout le monde; mais ayant appris la mort de l'évêque Gauzbert, il quitta le pays, et mourut lui-même quelque temps après. Saint Anscaire, ne voulant pas laisser périr l'église de Suède, y envoya un prêtre, nommé Ragimbert, qui fut pillé en chemin par des pirates danois, et mourut. Le saint évêque, sans se rebuter, ordonna exprès pour cette mission un autre prêtre, nommé Rimbert, Danois de nation. Ce dernier fut bien reçu par le roi et par le peuple, et exerçait encore ses fonctions en toute liberté quand le successeur de saint Anscaire écrivait sa vie. Le saint évêque recommandait à tous ces prêtres, qu'il envoyait chez les païens, de ne demander rien à personne, mais de travailler de leurs mains, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, et de se contenter du vivre et du vêtement. Il ne laissait pas, tant qu'il pouvait, de fournir abondamment à leurs besoins, et de leur donner de quoi gagner des amis. Tels furent les commencements des églises de Suède et de Danemark [1].

L'an 858, le pape saint Nicolas confirma l'union des églises de Hambourg et de Brême en faveur de saint Anscaire. Depuis cette époque saint Anscaire vécut encore six ans, s'appliquant sans relâche au gouvernement de son troupeau. Il mêlait dans ses prédications la sévérité et la douceur ; en sorte que, par son visage et ses paroles, il était terrible aux pécheurs, principalement aux puissants et aux rebelles ; mais il était doux aux bons, affable aux gens médiocres comme un frère, et aux pauvres comme un père. Ses aumônes étaient immenses. Il fonda à Brême un hôpital où l'on traitait les malades et recevait les passants. Il avait un soin particulier des anachorètes, hommes et femmes, et les visitait souvent. Le carême, il nourrissait quatre pauvres tous les jours, et, dans ses visites, il ne se mettait point à table qu'il ne les eût servis.

Il avait un zèle particulier pour racheter les captifs. Des Nordalbingues, quoique chrétiens, prenaient ceux qui, se sauvant de chez les païens, se retiraient chez eux. Ils s'en servaient comme d'esclaves ou les revendaient même à des païens. Saint Anscaire, l'ayant appris, était en peine comment il pourrait empêcher ces

[1] *Vita S. Ansc.*, *Acta SS.*, 3 febr.

crimes, dont plusieurs des puissants et des plus nobles étaient coupables. Toutefois, encouragé par une vision qu'il crut venir de Dieu, il y alla et trouva dans les plus fiers une telle soumission, que l'on chercha de tous côtés ces pauvres captifs et qu'on les mit en liberté. Ce saint prélat avait le don des miracles, et guérissait un grand nombre de malades par la prière et l'onction de l'huile. Et comme on en parlait un jour devant lui, il dit à un de ses amis : « Si j'avais du crédit auprès de Dieu, je le prierais de m'accorder un seul miracle, de faire de moi, par sa grâce, un homme de bien. »

Il se proposait d'imiter tous les saints, mais particulièrement saint Martin. Il portait jour et nuit un cilice sur la chair. Tant qu'il fut vigoureux, il vivait souvent de pain et d'eau, encore les prenait-il au poids et à la mesure, principalement quand il se retirait en solitude, dans un logement qu'il avait bâti exprès, pour y être en repos et y pleurer en liberté pendant les intervalles de ses fonctions pastorales. Quand la vieillesse l'obligea d'augmenter sa nourriture, il continua de ne boire que de l'eau et compensait l'abstinence par des aumônes. Pour exciter sa dévotion, il recueillit quantité de sentences de l'Ecriture, dont il remplit de gros livres écrits en notes de sa main. Il en tirait des oraisons, qu'il disait à la fin de chaque psaume, comme on en trouve encore dans quelques anciens psautiers. Tous les matins il faisait dire devant lui trois ou quatre messes, pendant qu'il récitait son office, et ne laissait pas de chanter la grand'messe à l'heure convenable, s'il n'était empêché par quelque incommodité. Souvent, en disant les psaumes, il travaillait de ses mains et faisait des filets.

Il avait toujours espéré de finir par le martyre ; aussi, quand il se vit attaqué de la maladie dont il mourut, il était inconsolable, et imputait à ses péchés de se voir trompé dans cette espérance. Sa maladie fut une dyssenterie continuelle pendant quatre mois, qui l'épuisa tellement qu'il n'avait plus que la peau et les os, et il la souffrait avec une extrême patience. Il régla les affaires de son diocèse et fit recueillir tous les priviléges du siége apostolique, concernant la légation ; on envoya des copies à tous les évêques du royaume de Louis et au roi lui-même, le priant d'en favoriser l'exécution. Se voyant près de sa fin, la veille de la Purification, 1^er^ février 865, il fit faire trois grands cierges, dont l'un fut al-

lumé devant l'autel de la Vierge, un autre devant l'autel de saint Pierre, et le troisième devant l'autel de saint Jean-Baptiste, pour se recommander à leurs prières en ce terrible passage. Le jour de la fête, tous les prêtres qui se trouvèrent présents célébrèrent pour lui des messes, comme ils faisaient tous les jours. Il donna ordre que l'on fît un sermon, et ne voulut rien prendre que la messe solennelle ne fût finie. Après avoir pris un peu de nourriture, il employa tout le reste du jour et la nuit suivante à exhorter ses disciples, tantôt en commun, tantôt en particulier, pour les animer au service de Dieu, mais principalement à soutenir sa mission chez les païens. Comme on disait pour lui les litanies et les psaumes des agonisants, il y fit ajouter le *Te Deum* et le symbole de saint Athanase. Le jour venu, tous les prêtres célébrèrent encore la messe pour lui; il reçut le corps et le sang de Notre-Seigneur, éleva les mains et pria pour tous ceux qui l'avaient offensé, répéta plusieurs versets des psaumes, et mourut ainsi le troisième jour de février 865, âgé de soixante-quatre ans, dont il en avait été trente-quatre évêque. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie a été écrite par saint Rembert, son disciple et son successeur [1].

LE BIENHEUREUX ODERIC,

FRANCISCAIN, MISSIONNAIRE EN CHINE.

La Chine, où les Jésuites abordèrent vers la fin du seizième siècle, avait reçu les germes de l'Evangile bien longtemps auparavant. Quelques personnes ont pensé que la conversion des Chinois au christianisme avait été commencée par saint Thomas. On s'est fondé, pour ce fait, sur la mention qu'on en trouve dans le bréviaire chaldéen de l'église du Malabar. Le canon du patriarche Théodose parle du métropolitain de la Chine ; et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe, auteur du troisième siècle, compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi.

[1] *Acta SS.*, 3 febr.

Mais le premier fait de ce genre, attesté par les monuments, c'est l'arrivée d'Olopen à Singafou, capitale de la Chine, en 635, avec d'autres missionnaires de Syrie, et l'histoire du christianisme en Chine depuis cette époque jusqu'en 781. Plus tard, grâce à l'impulsion universelle donnée par les croisades, on voit des prédicateurs, des envoyés apostoliques pénétrer dans la Perse, dans la Tartarie, dans l'Inde, dans la Chine; on voit les ambassadeurs des Tartares au concile général de Lyon, les empereurs de la Tartarie et de la Chine en relation amicale avec les Pontifes de Rome, un archevêque catholique à Péking au commencement du quatorzième siècle.

Le premier de ces archevêques fut frère Jean de Mont-Corvin, de l'ordre de Saint-François, envoyé missionnaire en Orient par son supérieur général. Il rapporta, l'an 1289, au pape Nicolas IV, que le khan de Tartares, Argoun, qui commandait en Perse, était favorablement disposé envers lui et l'Eglise romaine. Le Pape renvoya le frère avec des lettres, non-seulement pour Argoun, mais encore pour le grand khan Koublaï, résidant à Péking, à qui Argoun avait recommandé d'écrire. Jean de Mont-Corvin bâtit à Peking même deux églises, et y enseigna les lettres grecques et latines. En 1307, le pape Clément V l'établit archevêque de Péking, et lui envoya sept religieux de Saint-François, pour être ses suffragants. Il en envoya encore trois autres en 1311. Dans les années 1318 et 1321, le pape Jean XXII érigea de nouveaux évêchés parmi les Tartares, et y envoya de nouveaux missionnaires. De leur nombre se trouvait le bienheureux Oderic de Frioul, qui est peut-être le plus grand voyageur de tous.

Il était né à Port-Naon, et entra dès sa tendre jeunesse dans l'ordre des frères Mineurs, où il se distingua par l'austérité de sa vie et son humilité, qui lui fit refuser les charges de l'ordre auxquelles il avait été élu. Vers l'an 1314, le désir de gagner des âmes à Dieu le fit passer chez les infidèles avec la permission de ses supérieurs. S'étant embarqué sur la mer Noire, il arriva à Trébisonde, d'où il passa dans la grande Arménie; puis il vint à Tauris et ensuite à Sultanie, qui était le séjour de l'empereur des Perses, c'est-à-dire des Mongols ou Tartares qui occupaient ce pays. Oderic prit ensuite le chemin des Indes et vint à Ormus; puis, s'embarquant sur l'Océan, il vint à la côte de Malabar, au cap Comorin, aux îles de Java et de Ceylan. Dans cette dernière,

les indigènes montraient une haute montagne, où ils disaient qu'Adam avait pleuré cent ans son fils Abel, et que le lac qu'on y voyait était les larmes que versèrent à ce sujet Adam et Ève.

Enfin le bienheureux Oderic passa jusqu'à la Chine, demeura trois ans à Cambalick ou Péking, résidence du grand khan, aux fêtes duquel il assista plusieurs fois. Car les frères Mineurs avaient un logement spécial à la cour, ils devaient marcher les premiers et donner la bénédiction au maître. Oderic convertit plusieurs infidèles, parmi lesquels il y eut plusieurs grands seigneurs. Un jour qu'il était assis, avec quatre frères Mineurs, à l'ombre d'un arbre, non loin du chemin où l'empereur allait passer, l'un d'eux, qui était évêque, le voyant approcher, se revêtit de ses habits pontificaux, éleva une croix, et entonna le *Veni Creator*. Ce qu'ayant entendu, le khan demanda aux princes qui l'accompagnaient ce que c'était. Ils répondirent que c'étaient quatre Rabanth francs, c'est-à-dire quatre religieux chrétiens. Il les fit venir, et, voyant la croix, il se leva sur son char, ôta son chapeau de perles, et baisa la croix avec humilité. Et parce que c'était la règle que nul n'approchât de son char les mains vides, frère Oderic lui présenta une petite corbeille pleine de belles pommes. Il en prit deux, mangea de l'une et garda l'autre. Tout cela fait bien voir que le khan lui-même savait quelque chose de la foi catholique, et cela par l'insinuation des frères Mineurs qui demeuraient continuellement à sa cour.

De la Chine, frère Oderic vint au Tibet, royaume soumis au grand khan. Dans la capitale demeure l'Abassi, ce qui signifie Pape dans leur langue. C'est le chef de tous les idolâtres, auxquels il distribue, suivant la coutume, les grades et les dignités. On voit qu'il parle du grand lama. Oderic ajoute que, dans ce pays, les frères de son ordre chassaient les démons et convertissaient beaucoup d'âmes. Il termine le récit de ses voyages par ces paroles: «Moi, frère Oderic de Frioul, j'atteste devant Dieu et devant Jésus-Christ, que toutes les choses que j'ai écrites ici, ou je les ai vues de mes propres yeux, ou je les ai apprises d'un grand nombre d'hommes dignes de foi. J'en ai vu beaucoup d'autres que je n'ai point écrites, parce qu'elles paraîtraient impossibles à nos compatriotes, à moins qu'ils ne les eussent vues comme moi, pécheur, dans les terres des infidèles.» Les auteurs de la vie du bienheureux Oderic disent en général qu'il baptisa de ces infidèles plus de vingt mille.

Après seize ans de voyages, il revint en Italie l'an 1330, et se rendit à Pise, pour s'embarquer et venir à Avignon rendre compte au Pape de l'état de l'Orient, et demander des missionnaires pour la Tartarie, c'est-à-dire cinquante frères Mineurs de diverses provinces, qui voudraient venir avec lui. Mais, étant à Pise, il fut attaqué d'une grande maladie, qui l'obligea de retourner dans le Frioul pour reprendre son air natal, et il mourut à Udine le 14 de janvier 1331. On lui attribue plusieurs miracles de son vivant et après sa mort, et il est honoré comme saint dans le patriarcat d'Aquilée[1].

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE LONGOBARDI,

MINIME.

Nicolas naquit à Longobardi en Calabre, le 6 janvier 1649, de parents pieux, mais pauvres. Il ne reçut d'éducation que ce que les gens de la campagne apprennent ordinairement à leurs enfants. Mais la religion, dont il aimait beaucoup les pieuses pratiques, lui tint lieu de tout, et le dédommagea par ses sublimes consolations de ce qui lui manquait du côté de l'esprit. Une grande vigilance exercée sur toutes ses actions devint pour ce saint jeune homme la source de ces grâces extraordinaires qu'il obtint plus tard. Ayant été reçu dans l'ordre des Minimes, il s'efforça d'acquérir les vertus nécessaires à un bon religieux, et quoiqu'il n'ait pas été admis aux ordres sacrés, il n'aspira pas moins à la perfection. Il était d'une piété angélique, et pratiquait l'obéissance d'une manière admirable. Ses austérités étaient très-rigoureuses, son silence absolu, sa charité sans bornes. Il obtint des supérieurs de son ordre la permission de visiter Rome et Notre-Dame de Lorette, ce qui ne contribua pas peu à augmenter encore sa ferveur. Il parvint ainsi, après mille combats livrés à ses passions, à une haute perfection, et devint l'objet de la vénération publique. Grands et petits, riches et pauvres, tous le regardaient comme un ami de Dieu, et lui donnaient dans toutes les occasions des témoignages de leur respect. Loin de se prévaloir de la bonne opinion qu'on avait de

[1] *Acta SS.*, 14 jun.

lui, Nicolas n'en devint que plus humble à ses propres yeux, et chercha à dérober à la connaissance des hommes les faveurs spéciales que le Seigneur lui prodiguait. Il aurait manqué quelque chose à une vertu aussi pure, si elle n'eût été éprouvée par des souffrances corporelles. Plusieurs cruelles maladies causèrent à Nicolas des douleurs longues et aiguës, sans que sa patience en fût altérée. Des prédictions et des miracles apprirent aux fidèles de quel crédit ce saint homme jouissait auprès du Seigneur. Sa dernière maladie mit le sceau à sa gloire, et révéla dans son entier cette belle âme, si digne de jouir du bonheur des élus. Le pieux frère mourut le 12 de février 1709, après une courte agonie. Au moment d'expirer, il lança vers le ciel un regard brûlant en s'écriant : Au paradis ! au paradis ! Lorsqu'il eut rendu son âme entre les mains du Créateur, on vit la joie empreinte sur sa figure, et on crut lire dans ses traits qu'il jouissait du bonheur céleste. Nicolas avait soixante ans. Pie VI le béatifia le 12 septembre 1786 [1].

Le même jour, à Sébaste en Arménie, le martyre de saint Blaise, évêque, qui, après avoir opéré plusieurs miracles, subit une longue flagellation sous le président Agricolaüs, puis fut attaché à un poteau, où on lui déchira la chair avec des peignes de fer ; ensuite renfermé dans un horrible cachot, et jeté dans un lac, d'où il sortit parfaitement sain et sauf ; enfin, par l'ordre de ce juge, il eut la tête tranchée, avec deux enfants. Avant lui, sept femmes, qui recueillaient le sang qui découlaient du corps du saint martyr pendant son supplice, ayant été par là reconnues chrétiennes, endurèrent de cruels supplices, et furent décapitées. — En Afrique, saint Celerin, diacre, qui, ayant été durant dix-neuf jours étroitement emprisonné, chargé de fers, lié par les pieds et par le cou, et condamné à plusieurs sortes de peines, devint par là un glorieux confesseur de Jésus-Christ, et en triomphant de l'ennemi, dans un glorieux combat, par son invincible fermeté, il fraya aux autres le chemin de la victoire. — De plus, saint Laurentin, son oncle paternel ; saint Ignace, son oncle maternel, et sainte Catherine, son aïeule, qui avaient reçu avant lui la couronne du martyre ; il nous reste une excellente lettre de saint Cyprien à la louange de tous ces saints. — Dans la même province, les saints martyrs Félix, Symphrone, Hippolyte et leurs compagnons. — A Gap en Dauphiné, les saints Terrede et Rameri, évêques. — A Lyon, les saints Lupicin et Félix, aussi évêques.

[1] Godescard, 3 février.

IVe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT ANDRÉ CORSINI.

ÉVÊQUE DE FIÉSOLE EN TOSCANE.

Florence comptait parmi ses plus nobles familles celle des Corsini. Nicolas Corsini et sa femme Pélerine étaient aussi pieux que nobles, mais ils n'avaient point d'enfants. Ayant entendu un prédicateur rappeler ces paroles de l'Exode : « Tu ne tarderas pas d'offrir à Dieu les dîmes et les prémices, » ils promirent à Dieu de lui consacrer le premier de leurs enfants, s'il lui plaisait de leur en donner. Ils firent ce vœu, à l'insu l'un de l'autre, dans l'église des Carmes, devant une image de la sainte Vierge, que l'on appelait Notre-Dame du Peuple. De retour à la maison, s'étant communiqué réciproquement ce qu'ils avaient fait, ils se mirent tous deux à genoux, et renouvelèrent ensemble leur promesse. Devenue féconde, Pélerine priait Dieu que son fruit pût lui être agréable. La veille de son enfantement, il lui semblait en songe qu'elle accouchait d'un loup ; elle en était excessivement affligée et s'en plaignait à la sainte Vierge, lorsqu'elle vit ce loup entrer dans une église et devenir aussitôt un agneau tout blanc. S'étant éveillée là-dessus, elle pensait quelle pouvait être la cause de ce songe, mais elle n'osa le dire à personne. Le lendemain, jour de Saint-André, 30 novembre 1302, elle mit au monde un très-beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'André.

A l'âge de douze ans, comme il était très-bien fait et de beaucoup d'esprit, ses parents l'aimaient à l'excès, quoiqu'ils eussent eu plusieurs autres enfants après lui. André devint indocile, faisant toujours le contraire de ce que voulaient ses parents, occasionnant chaque jour des querelles et des disputes, n'aimant que le jeu, les armes et la chasse, et se souciant fort peu des églises et de la religion. Ses parents craignaient qu'il n'eût une mauvaise fin, mais ne savaient qu'y faire. Un jour, comme il avait quinze ans et devenait chaque jour plus mauvais, ils l'appelèrent tous deux ; mais il refusa de venir, ajoutant même des paroles de mépris. Alors sa mère dit tout haut : « Vraiment, André, mon fils, tu es le

loup que j'ai songé. » A ces paroles, André vint à sa mère, et dit : « Que dites-vous, maman? comment suis-je un loup? — Sache, mon fils, dit-elle, que ton père et moi, étant stériles, nous avons fait vœu à la glorieuse vierge Marie de lui donner le premier de nos enfants, et c'est toi; sache aussi que j'ai songé que je mettais au monde un loup, mais qui, entrant dans une église, devint un agneau. Ainsi, mon fils, tu n'es à nous que quant à la génération, mais tu es à la vierge Marie; je te conjure donc, ne dédaigne pas de servir une si puissante patronne. » Ces paroles furent pour le jeune André une flèche divine qui pénétra son cœur : toute la nuit il pensait à la Vierge, disant : « O vierge Marie, puisque je suis à vous, je vous servirai de grand cœur nuit et jour ; seulement, priez votre miséricordieux Fils qu'il me pardonne les péchés de ma jeunesse : autant je vous ai déplu, à vous et à lui, en mal vivant, autant je m'efforcerai de vous plaire à tous deux, en changeant de vie. »

Le lendemain il entra de bonne heure dans l'église des Carmes, et, prosterné devant l'image de Notre-Dame du Peuple, il faisait cette prière : « Glorieuse vierge Marie, voici le loup dévorant et plein d'iniquités qui vous prie humblement que, comme vous avez enfanté l'agneau sans tache dont le sang nous a rachetés et purifiés, il me purifie de telle sorte et change tellement ma cruelle nature de loup, que je devienne un agneau docile, pour lui être immolé et vous servir dans votre très-saint ordre. » Il persévéra dans cette prière jusqu'à la neuvième heure, le visage baigné de larmes. Alors il se leva et alla prier le supérieur du monastère, qui était le provincial des Carmes en Toscane, de le recevoir parmi eux. Le provincial répondit : « Dites-moi, mon fils, d'où vous vient cette volonté, puisque vous êtes de race noble et que rien ne vous manque ? André lui dit : C'est l'œuvre du Seigneur et de mes parents, qui ont fait vœu de me consacrer pour toujours en ce lieu à l'honneur de la sainte Vierge. — Attendez quelques moments, répondit le provincial, dans peu je vous donnerai une réponse. » Aussitôt il avertit ses parents et assembla ses religieux. Le père et la mère d'André, qui ne savaient ce qu'il était devenu, eurent une grande joie de cette nouvelle ; ils accoururent à l'église, où la mère s'écria : « Voilà mon fils qui, de loup, est devenu agneau. » André Corsini reçut donc l'habit de Carme l'an 1318, avec la bénédiction de son père et de sa mère.

Pour éprouver la constance du jeune novice, on lui enjoignait les offices les plus bas, comme de balayer la maison, de garder la porte, de servir à table, de laver les écuelles à la cuisine. André regardait tout cela comme une gloire. Il vaquait surtout au silence et à l'oraison. Tourné en dérision par plusieurs de ses proches et par ses compagnons de plaisir, il le supportait avec patience et sans rien dire. Un jour que, pendant le dîner de ses frères, André gardait la porte, quelqu'un vint y frapper avec grande instance. André, regardant par la petite fenêtre, vit un personnage bien vêtu, accompagné de plusieurs domestiques, qui lui dit d'une voix impérieuse : « Ouvre bien vite, car je suis de tes parents, et je n'entends pas que tu restes avec ces gueux ; et c'est aussi la volonté de ton père et de ta mère, qui t'ont promis pour époux à une fille très-belle. André lui répondit : Je n'entends pas ouvrir, parce qu'il m'a été ordonné par l'obéissance de n'ouvrir à personne sans permission : je ne crois pas que vous soyez de mes parents, car je ne vous ai jamais vu; et si je sers ici ces humbles frères, Jésus-Christ lui-même s'est fait homme pour nous servir; je ne crois pas non plus que ce soit la volonté de mon père et de ma mère que je sorte d'ici, car ce sont eux qui m'y ont voué à Dieu, à la Vierge, service dont je me réjouis souverainement ; je crois au contraire que vous êtes des parents du diable. L'autre reprit : Je te prie, André, ouvre-moi un moment, pour que je cause avec toi de certaines choses, car le prieur ne le verra point. André répliqua : Et quand le prieur ne le verrait pas, il y a Dieu au-dessus de lui, qui scrute les cœurs et de qui personne ne peut se cacher. C'est pour l'amour de lui que je garde la porte, afin qu'il me garde lui-même et me soit en aide. » En parlant ainsi, André se munit du signe de la croix. Aussitôt le tentateur, qui n'était autre que le malin esprit, disparut comme un éclair fétide. André rendit grâces à Dieu de cette victoire : il en devint plus fort et plus parfait.

Ayant fait profession après un an, avec la bénédiction de tous les religieux et de ses parents, il redoubla de ferveur dans la pratique des vertus, particulièrement de l'humilité. Sa joie était de servir les pauvres et les malades, se souvenant de cette parole du Seigneur : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Jamais il ne manquait aux heures saintes : nuit et jour, il était le premier au chœur; jamais il ne résistait

au commandement des supérieurs ; plus on lui commandait, plus il en avait de joie. Pour ne pas perdre un moment, il était assidu à l'étude des lettres sacrées. Un jour il demanda au provincial, comme une très-grande grâce, d'aller à la croix tous les vendredis. Ce jour il prenait la discipline jusqu'au sang, et puis, un panier pendu au cou, il allait dans la grande rue, au milieu des nobles et de ses proches, mendier du pain et des aumônes. Ses proches, persuadés que cela se faisait pour leur faire honte, en étaient indignés, et recommandaient à tout le monde de se moquer de lui et de lui dire des injures. Lui, au contraire, s'en allait tout joyeux, disant en lui-même : Mon Seigneur Jésus-Christ, étant injurié, n'injuriait point; étant accablé de souffrances, il ne s'en irritait point. André fuyait la société des femmes et les paroles lascives. Sa récréation était le jardin et la solitude de sa chambre; son paradis était l'église, l'arbre de vie le crucifix, la terre sainte la vierge Marie. Il était d'une abstinence et d'une austérité extraordinaires ; outre les jeûnes de l'Eglise et de l'ordre, il jeûnait au pain et à l'eau les lundis, les mercredis, les vendredis et les samedis pour l'amour de la Mère de Dieu. Il domptait sa chair par un très-rude cilice, avec lequel il dormait toujours sur la paille.

Un de ses proches était tourmenté d'un mal de jambe qui lui rongeait les chairs. Pour faire diversion à ses douleurs, il se livrait au jeu, et sa maison était un rendez-vous de joueurs. Un jour de vendredi, comme André était sorti pour demander l'aumône, il alla le trouver et lui dit : « Mon oncle Jean, voulez-vous être guéri? Jean lui répondit : Va-t-en, mendiant, tu penses te moquer de moi. André lui repartit : Ne vous troublez pas, mon oncle; mais si vous voulez guérir, acquiescez à mes conseils. » Jean, revenu à des sentiments plus humbles, dit alors : « Je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que cela soit possible. André dit : Si vous voulez être guéri, je veux que pendant sept jours vous vous absteniez de jouer, que vous en jeûniez six, et pendant sept vous disiez sept *Pater* et sept *Ave*, avec le *Salve Regina*, et je promets que la glorieuse Vierge obtiendra de son Fils votre guérison. « Quoique Jean fût un homme indévot, toutefois, entendant cet agneau et voyant sa simplicité, il prit sur lui de promettre de faire tout cela, et il le fit en effet, quittant le jeu, priant et jeûnant. Le septième jour, qui était le samedi, André alla lui demander comment il se

portait. Jean répondit : « Vous êtes vraiment un ami de Dieu, je n'ai plus mal ; je puis marcher comme un jeune homme, tandis que précédemment j'étais toujours couché. André lui dit : Allons au couvent, » et ils vinrent devant l'image de la sainte Vierge, et y prièrent ensemble à genoux. Après la prière, André dit : « Mon oncle, déliez maintenant votre jambe, car elle est entièrement guérie. » En effet, au lieu d'être rongée jusqu'aux os, les chairs étaient comme celles d'un jeune enfant. Jean devint dès lors tout à fait pieux et dévot, ne cessant de rendre grâces à Dieu et à la sainte Vierge.

André fut ordonné prêtre l'an 1328. Ses parents avaient déjà tout arrangé pour la célébration de sa première messe, qu'ils avaient dessein de rendre très-auguste ; mais l'humble religieux déconcerta tous leurs projets. Il se retira dans un petit couvent à sept milles de Florence, où, sans être connu de personne, il offrit à Dieu les prémices de son sacerdoce, avec un recueillement et une dévotion extraordinaires. Aussitôt après la communion, la sainte Vierge lui apparut, disant : « Tu es mon serviteur, je t'ai choisi, et je serai glorifiée en toi. » André n'en devint que plus humble. Après avoir prêché quelque temps à Florence, il fut envoyé à Paris, où il étudia trois ans, et prit quelques degrés ; il alla ensuite continuer ses études à Avignon, avec le cardinal Corsini, son oncle : il y guérit un aveugle.

De retour dans sa patrie, il fut élu prieur du couvent de Florence, par un chapitre provincial. Ses exemples et ses sermons produisaient de si merveilleux fruits, qu'il était regardé comme le second apôtre du pays. Outre le don des miracles, il avait celui de prophétie.

Pendant que notre saint édifiait ses frères et les peuples de la Toscane par le spectacle de toutes les vertus, la ville de Fiésole, à trois milles de Florence, perdit son évêque. Le chapitre de la cathédrale choisit, d'une voix unanime, André Corsini pour lui succéder ; mais celui-ci n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il se cacha dans une maison de Chartreux pour éviter un fardeau aussi redoutable. On fit longtemps d'inutiles recherches pour le découvrir, et les chanoines allaient procéder à une nouvelle élection, quand Dieu permit qu'un enfant indiquât la retraite de son serviteur. André donna son consentement dans la crainte de résister

à la volonté du ciel, et reçut l'onction épiscopale en 1360. Son changement d'état n'en apporta point dans sa manière de vivre : il redoubla même ses premières austérités. Ce ne fut plus assez pour lui qu'un cilice, il y ajouta encore une ceinture de fer. Chaque jour il disait les sept psaumes de la pénitence, et récitait les litanies des saints en se donnant une rude discipline. Des sarments de vigne étendus sur la terre lui servaient de lit. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions de l'épiscopat. Il ne se délassait de ses travaux qu'en méditant et en lisant l'Écriture sainte. Il ne parlait que rarement aux femmes, et ne pouvait souffrir ni les flatteurs, ni les médisants. Sa charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres honteux, était incroyable ; il recherchait ces derniers avec un grand soin, et les assistait le plus secrètement qu'il lui était possible. Tous les jeudis il avait coutume de laver les pieds aux pauvres, afin de pratiquer plus parfaitement cette charité et cette humilité si recommandées par Jésus-Christ. Un d'entre eux ne voulant pas présenter les siens, parce qu'ils étaient tout couverts d'ulcères, le saint surmonta sa résistance ; mais à peine les pieds de ce malheureux eurent-ils été lavés, qu'ils se trouvèrent entièrement guéris. L'évêque de Fiésole, digne imitateur de saint Grégoire le Grand, avait sur une liste les noms de tous les pauvres qu'il connaissait, afin d'être plus en état de pourvoir à leurs besoins. Il n'en renvoyait aucun sans lui avoir fait l'aumône ; et il arriva une fois qu'il multiplia le pain pour avoir de quoi distribuer aux indigents. Il avait un talent singulier pour réunir les esprits divisés ; aussi apaisa-t-il toutes les séditions qui s'élevèrent de son temps, soit à Fiésole, soit à Florence [1]. Le pape Urbain V, qui en fut informé, l'envoya en qualité de légat à Bologne, pour mettre fin aux factions qui animaient la noblesse et le peuple l'un contre l'autre. Le saint rétablit la paix dans cette ville, et elle n'y fut plus troublée tant qu'il vécut.

Le saint évêque de Fiésole se trouva mal, en 1372, pendant qu'il chantait la messe de la nuit de Noël ; la fièvre le prit ensuite, et alla toujours en augmentant. On n'eut bientôt plus aucune espérance de sa guérison. Le malade seul ne fut point alarmé ; il attendait son dernier moment avec tranquillité ; et même avec une

[1] Voir les deux vies de saint André Corsini. *Acta SS.*, 30 jan.

joie surprenante. Il mourut le 6 janvier 1373, dans la soixante-douzième année de son âge, et la treizième de son épiscopat. Dieu l'ayant honoré de plusieurs miracles, la voix du peuple le canonisa immédiatement après sa mort. Le pape Eugène IV, informé que l'Etat de Florence avait souvent éprouvé les effets de son intercession, permit d'exposer ses reliques à la vénération des fidèles, et le pape Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Sa fête a été transférée au 4 de février.

SAINT REMBERT,

ARCHEVÊQUE DE BRÊME.

Saint Anscaire étant à son monastère de Turholt en Flandre, près de Bruges, vit un jour des enfants qui venaient à l'église en courant et en folâtrant; mais un d'entre eux, à peu près le plus petit, marchait gravement, et étant entré dans l'église, y pria avec respect, fit le signe de la croix en se levant et se conduisit en tout comme un homme d'un âge mûr. Le saint évêque fit venir ses parents et leur demanda son nom, ils dirent qu'il s'appelait Rembert, et, de leur consentement, il lui donna la tonsure et l'habit ecclésiastique, et le fit instruire dans ce monastère, où il le recommanda particulièrement. Il le prit ensuite auprès de lui, et ce fut le plus intime de ses disciples. Il assista à sa mort, et, par son ordre, disait les prières qu'il n'avait plus la force de prononcer.

Pendant cette dernière maladie, 865, comme on demandait à saint Anscaire son avis sur le choix de son successeur et sur Rembert en particulier, il répondit que ce n'était pas à lui d'en décider, mais que Rembert était plus digne d'être archevêque que lui d'être sous-diacre. Trois jours avant sa mort, il déclara à Rembert qu'il serait son successeur, et le jour même de son enterrement, on l'élut d'une voix unanime. Il fut mené avec le décret d'élection au roi Louis, par Thiadric, évêque de Minden, et Adalgaire, abbé de la nouvelle Corbie. Le roi le reçut avec honneur et lui donna, suivant la coutume, le bâton pastoral, pour marque

qu'il le mettait en possession de l'évêché. Le pape Grégoire IV, en érigeant ce siége, avait ordonné que, jusqu'à ce qu'il y eût un nombre suffisant de suffragants, le prince prendrait soin de l'ordination de l'archevêque de Hambourg; c'est pourquoi le roi Louis envoya Rembert à Liutbert, archevêque de Mayence, qui le sacra avec Luidard de Paderborn, son suffragant, et Thiadric de Minden, suffragant de Cologne; et on les mêla exprès, afin qu'aucun de ces archevêques ne s'attribuât l'ordination de celui de Hambourg.

Saint Rembert avait fait vœu depuis longtemps d'embrasser la vie monastique aussitôt après la mort de saint Anscaire. C'est pourquoi, de l'avis des consécrateurs, dès qu'il fut ordonné, il alla à la nouvelle Corbie, y prit l'habit et promit d'observer la règle de saint Benoît, autant que ses fonctions pastorales le permettraient; et comme il ne pouvait demeurer dans le monastère, il demanda un compagnon pour lui apprendre la pratique de la règle. On lui donna un diacre, frère de l'abbé, et nommé Aldegaire comme lui. Saint Rembert tint le siége de Hambourg vingt-trois ans, pratiquant les vertus, qui font l'essentiel de la vie monastique, aussi parfaitement que s'il eût vécu dans le cloître[1].

SAINT JOSEPH DE LÉONISSA,

RELIGIEUX CAPUCIN.

Il naquit en 1556, dans la petite ville de Léonissa près d'Otricoli, qui est de l'Etat ecclésiastique. A l'âge de dix-huit ans, il fit profession dans le couvent que les Capucins avaient dans le lieu de sa naissance, et changea son nom d'Efranius en celui de Joseph. Il fut toujours un modèle accompli de douceur, d'humilité, de patience, de chasteté et d'obéissance. Trois jours de la semaine, il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture : il passa aussi plusieurs carêmes de la sorte, il couchait sur des

[1] *Acta SS.*, 4 febr.

planches, n'ayant qu'un tronc d'arbre pour chevet. Sa joie n'était jamais plus grande que lorsqu'il avait l'occasion de souffrir des injures et des mépris. Il se regardait comme le dernier des pécheurs et avait coutume de dire à ce sujet : « Il est vrai que, par la miséricorde de Dieu, je ne suis pas tombé dans des crimes énormes, mais j'ai si mal répondu à la grâce, que j'aurais mérité d'être abandonné plus qu'aucune créature. » Il avait une dévotion singulière à Jésus crucifié, et les souffrances de notre divin Sauveur étaient le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Il prêchait ordinairement un crucifix à la main, et ses paroles, qui étaient toutes de feu, embrasaient de l'amour sacré les cœurs de son auditoire.

En 1587, ses supérieurs l'envoyèrent dans la Turquie, pour travailler, en qualité de missionnaire, à l'instruction des chrétiens de Péra, qui est un faubourg de Constantinople. Il se dévoua avec une charité vraiment héroïque au service des galériens, surtout pendant les ravages d'une peste horrible. Ayant été lui-même attaqué de cette cruelle maladie, Dieu lui rendit la santé pour le bien d'une grande multitude d'âmes. Il convertit plusieurs apostats, dont un pacha entre autres. Les mahométans, furieux du succès de ses prédications, le firent mettre en prison par deux fois et le condamnèrent à mort. Ils le pendirent à un gibet par un pied et par une main, et le laissèrent longtemps en cet état. A la fin pourtant, on le détacha, et le sultan commua en exil la sentence de mort. Le père Joseph s'étant embarqué pour l'Italie, prit terre à Venise et arriva à son couvent après une absence de deux ans. De retour dans sa patrie, il recommença ses travaux apostoliques, et le ciel continua de les bénir comme il l'avait déjà fait. Notre saint fut affligé, vers la fin de sa vie, d'un horrible cancer qui lui causa les plus vives douleurs. Il souffrit deux fois les opérations des chirurgiens, sans pousser le moindre soupir. Il tenait pendant tout ce temps-là un crucifix dans ses mains, et ne faisait entendre que ces paroles : « Sainte Marie, priez pour nous, misérables pécheurs. » Quelqu'un des assistants ayant proposé de le lier pendant l'opération, il dit en montrant le crucifix : « Voilà le plus fort de tous les liens ; il me tiendra immobile beaucoup mieux que toutes les cordes. » Sa maladie étant sans remède, il mourut le 4 février 1612. Son nom en ce jour se trouve dans le Martyrologe romain

que Benoît XIV a publié. Il fut béatifié par Clément XII en 1737, et canonisé en 1746 par Benoît XIV [1].

Le même jour, à Rome, saint Eutyche, qui finit sa vie par un glorieux martyre, et fut enterré dans le cimetière de Calixte : saint Damase, pape, a fait son épitaphe en vers. — A Fossombrune, les saints martyrs Aquilin, Gémine, Gélase, Magne et Donat. — A Thmüis en Égypte, saint Philéas, évêque de cette ville, et saint Philorome, tribun des soldats, lesquels, pendant la persécution de Dioclétien, ne pouvant se résoudre à écouter leurs parents et leurs amis, qui les conjuraient d'épargner leur vie, donnèrent tous deux leur tête, et méritèrent de recevoir du Seigneur la palme du martyre. Avec eux, une multitude innombrable de fidèles de la même ville, suivant l'exemple de leur pasteur, reçurent la même couronne. — A Troyes, saint Aventin, confesseur. — A Péluse en Égypte, saint Isidore, solitaire, renommé pour son mérite et son érudition. — Le même jour, en Angleterre, saint Gilbert, confesseur. — A Bourges en Berri, sainte Jeanne de Valois, autrefois reine de France, qui institua, en l'honneur des dix vertus de la sainte Vierge, l'ordre de l'Annonciade, et le mit sous la juridiction et la direction des frères Mineurs.

Ve JOUR DE FÉVRIER.

SAINTE AGATHE,

VIERGE ET MARTYRE.

D'une maison noble et riche de Sicile, Agathe s'était consacrée à Dieu dès son enfance. Le gouverneur de l'île, ayant ouï parler de sa beauté et de ses richesses, la considéra comme un objet à satisfaire son impudicité et son avarice, et fit ce qu'il put pour s'en rendre maître. Profitant des édits de persécution, il donna ordre de l'arrêter. La sainte fit alors cette prière : « Jésus-Christ, souverain seigneur de toutes choses, vous savez quel est mon désir, soyez le seul possesseur de tout ce que je suis, et conservez-

[1] Godescard, 4 février.

moi contre le tyran. Je suis votre brebis, rendez-moi digne de vaincre le démon. » Le gouverneur la mit pendant un mois entre les mains d'une méchante femme pour la séduire ; mais en vain. Il lui fit ensuite subir lui-même un interrogatoire où, lui ayant parlé de sa noblesse, elle répondit que la plus illustre noblesse et la plus véritable liberté est d'être serviteur de Jésus-Christ. Comme il lui parla d'adorer les dieux, elle lui demanda s'il trouverait bon qu'on lui souhaitât que sa femme fût comme Vénus, et lui comme Jupiter ; ce que le gouverneur ne pouvant souffrir, il la fit frapper au visage et mener en prison. Lorsque le lendemain il lui demanda si elle avait songé au moyen de sauver sa vie, elle répondit : « C'est Jésus-Christ ma vie et mon salut. » Il la fit alors mettre à la torture ; elle la souffrit non-seulement avec patience, mais avec joie. Toujours plus furieux, il commanda qu'on lui tourmentât les mamelles pendant longtemps, et qu'enfin on les lui coupât. « Tyran cruel et impie, lui dit-elle alors, n'avez-vous pas honte de me faire cette injure, vous qui avez sucé la mamelle de votre mère ? » Il la fit remener en prison, défendant qu'on lui procurât aucun remède et même qu'on lui donnât aucune nourriture ; mais vers le milieu de la nuit, saint Pierre lui apparut, la guérit et la consola. Quatre jours après, ayant souffert de nouveaux tourments, elle rendit son esprit à Dieu : « Seigneur mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès le berceau. C'est vous qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde et qui m'avez donné la patience nécessaire pour souffrir. Recevez maintenant mon esprit. » Le nom de sainte Agathe a été inséré dans le canon de la messe.

SAINT AVIT,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN FRANCE.

Contemporain des papes saint Symmaque et saint Hormisda, ainsi que de saint Remi, évêque de Reims, qui baptisa Clovis, premier roi chrétien de France, saint Avit, originaire d'Auvergne, était de la première noblesse de Rome, petit-fils de l'empereur

Avitus et fils du sénateur Hésychius, qui, ayant embrassé la continence avec sa femme, avait succédé à saint Mamert sur le siége de Vienne. Son père étant mort en 490, Avit fut choisi pour son successeur ; son frère aîné, Apollinaire, devint évêque de Valence. A l'illustration de la naissance, Avit joignit celle des vertus et des talents. Il s'est en particulier distingué comme poëte, et nous avons de lui six poëmes remarquables : 1° sur la création ; 2° sur la chute de l'homme ; 3° sur son expulsion du paradis ; 4° sur le déluge ; 5° sur le passage de la mer Rouge ; 6° sur l'éloge de la virginité. Les trois premiers, la création, le péché de l'homme, le jugement de Dieu, font une sorte d'ensemble, et peuvent être considérés comme trois chants du même poëme, qu'on peut appeler *le Paradis perdu.*

Le roi Clovis ayant été baptisé le jour de Noël 496, saint Avit, quoique d'un autre royaume, lui écrivit une lettre pour le féliciter de sa conversion et s'en réjouir avec tous les catholiques.

L'an 501, le pape saint Symmaque ayant été accusé de quelques crimes par ses ennemis, demanda lui-même au roi Théodoric que l'accusation fût examinée dans un concile d'évêques, qui reconnut que l'accusation était sans preuves, par conséquent une calomnie. Cependant, quand on apprit dans les Gaules qu'un concile d'Italie avait entrepris de juger, tous les évêques en furent alarmés, et chargèrent saint Avit d'en écrire au nom de tous. Il adressa sa lettre aux deux premiers du sénat romain, dont il était lui-même, il y disait : « Nous étions dans de grandes alarmes et de cruelles inquiétudes touchant l'affaire de l'Eglise romaine, sentant bien que notre état même, l'épiscopat, est chancelant quand le chef est attaqué, et que la même accusation, si elle avait renversé l'état du prince, nous aurait frappés tous : nous étions dans ces anxiétés, lorsque nous avons reçu d'Italie le décret porté par les évêques italiens assemblés à Rome au sujet du pape Symmaque. Quoiqu'un nombreux concile rende ce décret respectable, nous comprenons cependant que le saint pape Symmaque, s'il a été accusé d'abord devant le siècle, aurait dû trouver dans ses collègues des consolateurs plutôt que des juges. Car si l'arbitre du ciel nous ordonne d'être soumis aux puissances de la terre, en nous prédisant que nous paraîtrons devant les rois et les princes en toute sorte d'accusation, il n'est pas aisé de concevoir par quelle raison,

ou en vertu de quelle loi, le supérieur est jugé par les inférieurs. En effet, l'Apôtre nous ayant fait un précepte de ne pas recevoir d'accusation contre un simple prêtre, de quel droit a-t-on pu en recevoir contre la principauté de l'Eglise universelle? Le concile lui-même l'a bien entrevu dans son louable décret, lorsqu'il a réservé au jugement de Dieu une cause que (cela soit dit sans l'offenser) il avait consenti presque témérairement à examiner, et lorsqu'il y a rendu cependant témoignage, en peu de mots, comme il a pu, que ni lui ni le roi Théodoric n'avaient trouvé aucune preuve des crimes dont le Pape était accusé.

« C'est pourquoi, en qualité de sénateur romain et d'évêque chrétien, je vous conjure de n'avoir pas moins à cœur la gloire de l'Eglise que celle de la république, d'employer pour nous le pouvoir que Dieu vous a donné, et de n'aimer pas moins dans l'Eglise romaine la chaire de Pierre, que vous n'aimez dans Rome la capitale de l'univers. Si vous y pensez avec la profondeur qui vous est propre, vous n'y verrez pas uniquement l'affaire actuelle de Rome. Dans les autres pontifes, si quelque chose vient à branler, on peut le réformer; mais si le Pape de Rome est mis en doute, ce n'est plus un évêque, c'est l'épiscopat même qu'on verra vaciller. Vous n'ignorez point parmi quelles tempêtes des hérésies nous conduisons le vaisseau de la foi; si vous craignez avec nous ces dangers, il faut que vous travailliez avec nous à défendre votre pilote. Quand les nautoniers se révoltent contre celui qui tient le gouvernail, serait-il de la prudence de céder à leur fureur, en les exposant eux-mêmes au danger pour les punir? Celui qui est à la tête du troupeau du Seigneur rendra compte de la manière dont il le conduit; mais ce n'est pas au troupeau à demander ce compte à son pasteur, c'est au juge [1]. »

Cette magnifique lettre est encore moins honorable pour le pape Symmaque que pour les évêques des Gaules, au nom desquels elle fut écrite. C'est le plus beau monument de l'église gallicane.

Vienne était du royaume de Bourgogne, dont le roi était Gondebaud. Saint Avit, à qui Gondebaud témoignait de la confiance, tâchait de l'amener au catholicisme. Un jour il le pressa si vivement, que ce roi arien ne pouvant plus résister à l'évidence de la

[1] Labbe, t. IV, 1362.

vérité, le pria de le réconcilier secrètement par l'onction du saint chrême. Mais saint Avit lui répondit : « Si vous croyez véritablement, pourquoi craignez-vous de confesser Jésus-Christ devant les hommes, comme il nous l'a commandé ? La crainte de quelque sédition de la part de vos sujets vous arrête, quand il s'agit d'obéir au Créateur de toutes choses ! Vous êtes roi, et vous craignez vos sujets ! Ne savez-vous pas que c'est plutôt à eux de vous suivre qu'à vous de vous conformer à leur faiblesse? C'est vous qui êtes le chef du peuple, et non pas le peuple qui est votre chef. Quand vous allez à la guerre, vous marchez le premier, et vos soldats vous suivent. Faites de même dans le chemin de la vérité, montrez-le à vos sujets en y entrant le premier, plutôt que de vous égarer à leur suite dans les routes de l'erreur [1]. »

Ce discours était pressant ; Gondebaud n'eut pas le courage de s'y rendre. Mais, en 514, son fils, le prince Sigismond, abjura publiquement l'hérésie d'Arius, et se réunit à l'Eglise catholique. Sigéric, son fils, et petit-fils de Gondebaud, imita bientôt cet exemple, et saint Avit fit au peuple une homélie à ce sujet. Le seul titre qui nous en reste nous apprend qu'une princesse, fille de Sigismond, avait été réconciliée à l'Eglise le jour précédent ; c'est apparemment celle qui fut mariée à Thierri, roi d'Austrasie. Dès que Sigismond eut abjuré l'hérésie, il entreprit le voyage de Rome, pour révérer les tombeaux des saints apôtres et rendre ses respects au chef visible de l'Eglise, à laquelle il avait eu le bonheur de se réunir. Le pape Symmaque reçut ce prince avec des honneurs proportionnés à la joie que lui causait sa conversion. Il lui fit présent de plusieurs reliques, et, lui parlant avec la bonté et l'autorité d'un père, il lui donna de salutaires avis, qui ne furent pas moins bien reçus que les présents. Sigismond, à son retour, en témoigna sa reconnaissance dans une lettre au Pape, qui fut dictée par saint Avit, et portée par le diacre Julien. Il y nomme Symmaque le prélat de l'Eglise universelle ; il attribue sa conversion aux prières de ce saint pontife, le remercie des avis paternels qu'il lui avait donnés de vive voix, et le prie de lui envoyer des reliques de saint Pierre, parce qu'il n'avait pu refuser à diverses églises une bonne partie de celles qu'il avait apportées

[1] Greg. Tur., l. II, n. 34.

de Rome[1]. Quoique Gondebaud demeurât dans son hérésie, il ne paraît pas avoir désapprouvé la conversion de son fils; du moins elle ne l'empêcha pas de l'associer à son royaume de son vivant. Sigismond tenait sa cour à Genève. Il donna ses premiers soins à purger cette ville, qui était dès lors comme un asile, non-seulement pour les ariens, mais encore pour les autres hérétiques et schismatiques, ainsi que nous l'apprenons d'une lettre de saint Avit. Saint Maxime, évêque de Genève, anima et soutint le zèle de ce prince ; il lui conseilla de faire rebâtir et augmenter le monastère d'Agaune en l'honneur des saints martyrs de la légion thébaine.

En 517, saint Avit écrivit au pape saint Hormisda touchant le retour des schismatiques d'Orient à l'unité de l'Eglise romaine. D'après les exhortations du même Pape, les évêques de Bourgogne tinrent la même année un concile à Epaone. Saint Avit y présida, avec son ami saint Viventiole, évêque de Lyon. Il mourut en 525, également célèbre et par sa science et par sa piété.

LES MARTYRS DU JAPON.

Le christianisme ayant été introduit au Japon, l'an 1549, par saint François Xavier, y fit des progrès merveilleux même après la mort du saint.

En 1596, à la suite de révolutions politiques, commença une persécution sous l'empereur Taïcosama, qui se faisait adorer comme un dieu. Un navire espagnol, allant des Philippines à la Nouvelle-Espagne, et richement chargé, fut battu d'une grosse tempête sur les côtes du Japon. Le roi ou gouverneur japonais de Tosa invita le capitaine du navire à se réfugier dans son port, où le navire toucha et fut confisqué au profit de l'empereur Taïcosama. Le pilote du navire voulut faire peur au Japonais de la puissance du roi d'Espagne. Ayant aperçu une mappemonde, il leur montra toutes les régions de l'un et l'autre hémisphère qui obéissaient aux

[1] *Inter Avit.*, epist. xxvii.

Espagnols. Tous les assistants parurent extrêmement surpris qu'un seul homme fût le maître de presque la moitié du monde, et un ministre de l'empereur demanda au pilote de quels moyens on s'était servi pour former une si vaste monarchie. « Rien de plus aisé, répondit le malheureux ; nos rois commencent par envoyer dans le pays des religieux qui engagent les peuples à embrasser notre religion, et quand ils ont fait des progrès considérables, on envoie des troupes qui se joignent aux nouveaux chrétiens et n'ont pas beaucoup de peine à venir à bout du reste. »

Au récit de cette forfanterie, aussi fausse qu'imprudente, Taïcosama entra en fureur. Le 9 décembre 1596, neuf religieux de Méaco et d'Ozaca furent arrêtés : trois Jésuites et six Franciscains. Les premiers, tous trois Japonais de naissance, s'appelaient Paul Miki, fils d'un seigneur de la cour de Nobununga, et qui prêchait avec grand fruit depuis plusieurs années. Jean Soan ou de Gotto, né l'an 1578, de parents chrétiens, demeurait chez les Jésuites d'Ozaca, lorsqu'on leur donna des gardes ; il ne tenait qu'à lui de se retirer : il demanda, au contraire, à être reçu dans la compagnie, ce qui lui fut accordé. Diégo ou Jacques Kisai était un bon artisan, qui avait reçu le baptême dans sa jeunesse, et s'était retiré chez les Jésuites, où il faisait les fonctions de catéchiste.

Les pères de Saint-François se rencontrèrent, au nombre de six, dans les villes d'Ozaca et de Méaco, à savoir : trois prêtres, un clerc et deux laïques. Les trois prêtres étaient les pères Pierre Baptiste, Martin d'Aguire ou de l'Ascension, et François Blanco. Le clerc se nommait Philippe de las Casas ou de Jésus. Les deux laïques avaient nom François du Parilha ou de Saint-Michel, et Gonzalès Garcia.

Le père Pierre Baptiste était de Castel-San-Stephano, dans le diocèse d'Avila ; il entra jeune en religion, et après y avoir passé par plusieurs charges, il fut envoyé aux Philippines : on le fit d'abord custode à Manille, puis commissaire. Il se démit quelque temps après de cet emploi, pour vaquer à la contemplation dans la solitude ; mais on l'engagea à le reprendre pour aller l'exercer au Japon. Parmi plusieurs choses merveilleuses que l'on rapporte de ce grand religieux, on assure qu'un jour de la Pentecôte, il guérit une fille japonaise qui était toute couverte de lèpre, et qu'en même temps il parut comme des langues de feu sur la tête de tous

ceux qui étaient présents à ce miracle, et dont la plupart eurent depuis l'honneur de confesser Jésus-Christ, les uns, par la perte de leurs biens ou de leur patrie, les autres, par celle de leur vie.

Le père de l'Ascension était natif, suivant les uns, de Vergara, dans la province de Guipuscoa; suivant d'autres, de Varenguéla, en Biscaye. Il savait assez bien la langue du Japon et prêchait avec un grand zèle et beaucoup de fruit. Le père Blanco était de Monterey, en Galice. Ils étaient tous deux fort jeunes, quoique le premier eût enseigné la théologie avant de passer au Japon.

Philippe de Jésus était né à Mexico, de parents espagnols; sa conduite, pendant les premières années de sa jeunesse, ne donna pas lieu d'espérer qu'un jour il serait saint. Il les passa dans un si grand libertinage, qu'il s'attira la haine de sa famille. Les marques qu'elle lui en donna le firent rentrer en lui-même, il changea de vie et prit l'habit de Saint-François. Il ne le porta pas longtemps, et rentra dans le siècle. Ses parents, pour n'avoir pas devant les yeux un objet qui leur causait tant de chagrins, l'envoyèrent trafiquer en Chine; mais Philippe ne se vit pas plutôt abandonné à lui-même, dans un pays où il pouvait avoir tant d'occasions de satisfaire son penchant pour le plaisir, que le danger où était son salut l'effraya. Il se rappela en même temps les grands exemples de vertu dont il avait été si souvent témoin dans le cloître; et tout cela fit une si vive impression sur son cœur, qu'il résolut de reprendre le saint habit qu'il avait si lâchement quitté. Sur ces entrefaites, il fut obligé de se transporter à Manille pour quelques affaires qui regardaient apparemment son commerce, et il ne les eut pas plutôt terminées, qu'il entra au monastère des Anges, occupé par les Franciscains réformés de Saint-Pierre d'Alcantara. Cette nouvelle ayant été portée au Mexique, les parents de Philippe en conçurent une joie extrême, et prièrent instamment le commissaire général de cette congrégation, qui se trouvait alors dans la Nouvelle-Espagne, de leur donner la consolation de voir leur fils, puisqu'il était rentré dans la voie de la sainteté, l'unique chose qu'ils avaient toujours souhaitée pour lui. Philippe reçut donc ordre de profiter de la première occasion pour revenir au Mexique : il se trouvait pour cela sur le galion espagnol qui fut confisqué dans un port du Japon : Philippe fut envoyé à Méaco,

et s'y trouvait au moment qu'on mit des gardes au couvent de son ordre.

Gonzalès Garcia était né à Bazain, dans les Indes orientales, de parents portugais; il avait longtemps trafiqué au Japon. Dans un voyage aux Philippines, ayant eu connaissance des Franciscains réformés, il conçut un si grand mépris des biens de la terre, qu'il renonça aux grandes richesses qu'il avait amassées, et embrassa la pauvreté évangélique. Il soutint cette démarche avec tant de ferveur, que le père Baptiste le choisit pour l'accompagner au Japon, où Dieu lui préparait quelque chose de plus précieux que ce qu'il avait négocié d'abord. Taïcosama fut, dit-on, extrêmement édifié en apprenant que ce pauvre religieux avait été un riche commerçant, il le prit en affection et le voyait volontiers.

François de Saint-Michel était Castillan, de Padilha, au diocèse de Palencia. Il entra d'abord chez les Cordeliers, parmi lesquels il vécut quelque temps dans une grande réputation de sainteté; ensuite le désir d'une plus grande perfection le fit passer dans une province où l'on gardait l'étroite observance. Au bout de quelques années, il fut envoyé aux Philippines, où Dieu récompensa son éminente vertu du don des miracles. Il rencontra un jour une femme indienne qui était près d'expirer, et qui avait déjà perdu la parole; il ne fit autre chose que former le signe de la croix sur la bouche de la malade, et dans le moment elle recouvra la parole : le premier usage qu'elle en fit fut de demander le baptême, et il lui fut accordé. Un Indien avait été mordu à la jambe, d'un serpent, dont la morsure passe pour être incurable; le saint religieux fit le signe de la croix sur la plaie, et la jambe, qui était déjà excessivement enflée, revint à son état naturel. Dieu avait encore favorisé son serviteur d'une oraison continuelle et d'un zèle très-ardent pour le salut des âmes [1].

Voilà quels étaient les neuf religieux qui furent arrêtés en vertu des ordres de Taïcosama. Ce prince avait encore commandé qu'on dressât une liste de tous les chrétiens qui fréquentaient les églises de Méaco et d'Ozaca, et le nombre en monta si haut, que le ministre chargé de cette affaire en fut effrayé : aussi la fit-il supprimer, disant que l'intention de l'empereur n'était pas de dépeu-

[1] *Hist. du Japon*, t. IV, l. X.

pler son empire, en faisant mourir tous les chrétiens, mais seulement de punir les religieux venus des Philippines, qui contrevenaient ouvertement à ses ordres. Le bruit ne laissa point de se répandre partout qu'on allait faire main basse sur tous les chrétiens qu'on trouverait dans les églises ou avec un missionnaire; et cette nouvelle excita dans tous les cœurs des fidèles une joie et un désir du martyre qui causèrent l'admiration des idolâtres.

Le premier qui donna ce merveilleux exemple fut un général d'armée, Juste Ucondono, fils de Tacayama. Quelques mois auparavant, il avait vu son illustre père mourir entre ses bras, en louant le Seigneur jusqu'au dernier soupir et le remerciant de ce qu'il l'avait jugé digne de mourir confesseur de Jésus-Christ. Ucondono était chez son ami, le roi de Canga, lorsque, sur la nouvelle de la persécution, il vint à Méaco, auprès du père Gnecchi, Jésuite, afin de mourir avec ce religieux, dont il respectait fort la vertu. Pendant qu'il y était, il y vit arriver dans le même but les deux fils du vice-roi de Tense, grand maître de la maison de l'empereur.

Un seigneur fort riche et fort puissant, mais baptisé depuis peu, fit publier dans ses terres qu'il punirait sévèrement quiconque, étant interrogé par ordre de l'empereur si son maître était chrétien, dissimulerait la vérité. Un autre, appréhendant qu'on n'osât point venir chez lui pour se saisir de sa personne, alla sans suite avec son épouse, le père conduisant un petit garçon de dix ans, et la mère portant entre ses bras une petite fille qui ne pouvait encore marcher, se présenter à un de ceux qui commandaient à Méaco. Un parent de Taïcosama, à qui ce prince avait donné trois royaumes, alla s'enfermer avec quelques Jésuites pour ne pas perdre l'occasion de mourir avec eux. On trouva un jour l'illustre reine de Tango, nommée Grâce au baptême, qui travaillait elle-même avec ses filles à se faire des habits magnifiques, pour paraître avec plus de pompe au jour de leur triomphe, ainsi qu'elles s'exprimaient. Partout on ne rencontrait que des gens de tous les ordres, uniquement attentifs à ne pas laisser échapper le moment favorable de confesser Jésus-Christ devant les officiers de l'empereur. Les femmes de qualité se réunissaient dans les maisons où elles croyaient pouvoir être le plus aisément découvertes, et il y

eut à Méaco une jeune dame qui pria ses amies, que, si elles la voyaient trembler ou reculer, elles la traînassent par force au lieu du supplice. En un mot, les moyens de se procurer l'honneur du martyre était la grande occupation des fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Ongasayara, gentilhomme du Bungo, ayant su qu'on dressait des listes des chrétiens, dit publiquement qu'on ne pouvait lui disputer l'honneur d'y être inscrit des premiers. On fit ce qu'il souhaitait, et il travailla ensuite à procurer à sa famille le bonheur qu'il croyait s'être assuré à lui-même. Toutefois, pour son vieux père, âgé de quatre-vingts ans et qui n'était baptisé que depuis six mois, il crut plus sage de l'engager à se retirer dans quelque maison de campagne, où l'on ne s'aviserait pas de l'aller chercher. Mais, malgré toutes les représentations, jamais le vieillard ne voulut entendre parler de retraite; il voulait absolument mourir pour Dieu, mais mourir les armes à la main, comme il convenait à un vieux militaire. Il entre ainsi plein d'émotion dans l'appartement de sa bru et la trouve occupée à se faire des habits fort propres ; il voit en même temps les domestiques, et jusqu'aux enfants, qui s'empressaient à préparer, l'un son reliquaire, l'autre son chapelet, d'autres leur crucifix; il demande la cause de tout ce mouvement, et on lui répond que l'on se dispose au combat. « Quelles armes, et quelle espèce de combat ! s'écrie-t-il. — Il s'approche de la jeune femme. Que faites-vous là, ma fille ? lui demande-t-il. — J'ajuste ma robe, répond-elle, pour être plus décemment lorsqu'on me mettra en croix; car on assure qu'on y va mettre tous les chrétiens.» Elle dit cela d'un air si doux, si tranquille, si content, qu'elle déconcerta son beau-père. Il demeura quelque temps à la regarder en silence; puis, comme s'il fût revenu d'une profonde léthargie, il quitta ses armes, tira son chapelet et le tenant entre les mains : « C'en est fait, dit-il, je veux aussi me laisser crucifier avec vous. »

Les premiers martyrs de cette persécution furent deux filles esclaves que leurs maîtres égorgèrent en haine du christianisme. L'âge le plus tendre donna des exemples du courage le plus héroïque. Un enfant de dix ans avait un père, lequel, après avoir lâchement abjuré sa foi, entreprit d'engager son fils dans l'apostasie. Il y trouva une résistance, à quoi il ne s'était pas attendu ; mais il fut encore bien plus surpris, lorsque l'enfant, fatigué de ses dis-

cours, lui parla en ces termes : « Un père qui est homme d'honneur ne doit avoir rien plus à cœur que de porter ses enfants à la pratique de la vertu. Il est bien surprenant, mon cher père, qu'après avoir, par une insigne lâcheté, renoncé au culte du vrai Dieu, vous preniez à tâche de rendre votre fils complice d'une si grande infidélité. Vous devriez bien plutôt songer à rentrer vous-même dans le sein de l'Eglise qu'à vouloir m'en faire sortir. Mais vous ferez par rapport à vous tout ce qu'il vous plaira : il n'y a point de loi qui ordonne à un enfant d'être l'imitateur de la perfidie de son père, et j'espère que Dieu me fera la grâce de lui être fidèle jusqu'au bout, malgré tous vos efforts. » Cette déclaration irrita extrêmement le père apostat, et dans le premier mouvement de sa colère, il chassa son fils de chez lui. L'enfant sortit fort content, et, se regardant comme orphelin, sans aucune ressource de la part de ceux qui lui avaient donné le jour, il se jeta entre les bras de l'Eglise, qui lui servit de mère, un missionnaire s'étant chargé de lui. Quantité d'autres enfants firent paraître la même fermeté, et une ardeur, pour être inscrits dans les listes, qui jeta tout le monde dans l'admiration.

Toutefois, grâce à divers incidents, ce grand mouvement s'apaisa. Le nombre des prisonniers fut réduit à quinze, puis porté à dix-sept : cinq religieux de Saint-François et douze laïques, la plupart domestiques ou catéchistes de ces pères. Comme on appelait ceux-ci par leurs noms, il se trouva qu'un d'eux, nommé Mathias, était allé faire des emplettes pour la maison. Un bon artisan du voisinage entendant l'officier qui criait : « Où donc est Mathias ? s'approcha et lui dit : Je me nomme Mathias ; je ne suis point apparemment celui que vous demandez, mais je suis chrétien aussi bien que lui et fort disposé à mourir pour le Dieu que j'adore.— Cela suffit, dit l'officier ; peu m'importe, pourvu que ma liste soit remplie. » Le martyr Mathias fut donc ajouté aux seize, comme l'apôtre saint Mathias fut ajouté aux onze. Le 31 décembre, on leur adjoignit encore sept autres : les trois Jésuites, un religieux de Saint-François et trois séculiers, ce qui portait leur nombre à vingt-quatre.

Parmi ces chrétiens condamnés à mourir, il y avait trois enfants, dont la ferveur et la constance étonnèrent les infidèles et attirèrent sur toute la troupe la compassion de la multitude. L'un

se nommait Louis et n'avait que douze ans ; les deux autres avaient nom Antoine et Thomas, et n'en avaient pas plus de quinze : ils servaient à l'autel chez les pères de Saint-François et avaient été mis des premiers sur la liste. Il n'avait tenu qu'à eux de n'y être pas ; on avait même refusé d'abord d'y mettre le petit Louis ; mais il fit tant par ses pleurs et par ses prières, qu'on lui donna cette satisfaction. Il refusa dans la suite un moyen qu'on lui suggéra de s'évader, et ils soutinrent tous trois jusqu'au bout de la carrière ce grand courage qui les y avait fait entrer.

Le troisième jour de janvier 1597, sur une place de Méaco, on devait couper le nez et les oreilles aux martyrs. Le gouverneur, qui était humain, leur fit seulement couper une partie de l'oreille gauche. On les promena ensuite, couverts de leur sang, sur des charrettes, de ville en ville, jusqu'à Nangazaqui, où ils devaient être crucifiés. Le but de cette exposition était d'intimider les chrétiens ; elle fit un effet contraire ; la vue des trois enfants toucha même les infidèles, et plusieurs se convertirent. Deux chrétiens, Pierre Cosaqui et François Dauto, qui portaient toujours des rafraîchissements aux martyrs, furent mis avec eux par les gardes, ce qui porta leur nombre à vingt-six. Leur martyre eut lieu à Nangazaqui, le 5 février 1597 : ils purent se confesser encore tous auparavant. Quand on vint leur dire que le commandant les attendait sur la colline où ils devaient consommer leur sacrifice, ils s'y rendirent aussitôt, suivis d'un peuple infini. Les chrétiens qui se trouvaient sur leur passage se prosternaient devant eux, et, les yeux baignés de larmes, se recommandaient à leurs prières ; ils arrivèrent enfin au pied de la colline, et du plus loin qu'ils aperçurent leurs croix, ils coururent les embrasser, ce qui causa un nouvel étonnement aux infidèles.

Les croix du Japon ont vers le bas une pièce de bois en travers, sur laquelle les patients ont les pieds posés, et au milieu une espèce de billot sur lequel ils sont assis. On les attache avec des cordes par les bras, par le milieu du corps, par les cuisses et par les pieds, qui sont un peu écartés. On y ajouta un collier de fer, qui tenait aux martyrs le cou fort roide. Quand ils sont ainsi liés, on élève la croix et on la place dans son trou. Ensuite le bourreau prend une manière de lance et en perce de telle manière le crucifié, qu'il la fait entrer par le côté et sortir par l'épaule ; quel-

quefois cela se fait en même temps des deux côtés, et si le patient respire encore, on redouble sur-le-champ, de sorte qu'on ne languit point dans ce supplice.

On allait commencer l'exécution, lorsque le Jésuite Jean de Gotto aperçut son père, qui était venu pour lui dire un dernier adieu. « Vous voyez, mon cher père, lui dit le saint novice, qu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier pour son salut. — Je le sais, mon fils, répondit le vertueux père. Je remercie Dieu de la grâce qu'il vous a faite, et je le prie de tout mon cœur de vous continuer jusqu'au bout ce sentiment si digne de votre état. Soyez persuadé que votre mère et moi sommes très-disposés à imiter votre exemple, et plût au ciel que nous eussions eu l'occasion de vous le donner! » On attacha ensuite le martyr à la croix, au pied de laquelle, dès qu'elle fut dressée, le père eut le courage de se tenir. Il y reçut une partie du sang de son fils sur lui, et ne se retira que quand il l'eut vu expirer, faisant connaître par la joie qui éclatait sur son visage, qu'il était bien plus charmé d'avoir un fils martyr que s'il l'eût vu élever à la plus brillante fortune.

Presque tous étaient attachés à leurs croix et prêts à être frappés du coup mortel, lorsque le père Franciscain Baptiste, qui se trouva placé au milieu de la troupe rangée sur une même ligne, entonna le cantique de Zacharie, que tous les autres achevèrent avec un courage et une piété qui en inspirèrent aux chrétiens et attendrirent les infidèles. Quand il eut fini, le petit Antoine, qui était à côté du père, l'invita à chanter avec lui le psaume : *Laudate pueri Dominum*. Le saint religieux, qui était absorbé dans une profonde contemplation, ne lui répondant rien, l'enfant le commença seul ; mais ayant, quelques instants après, reçu le coup de la mort, il alla l'achever dans le ciel avec les anges. Le premier qui mourut fut Philippe de Jésus, et le père Baptiste fut le dernier. Paul Miki prêcha de dessus sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une fervente prière pour ses bourreaux : tous firent éclater leur zèle et leur joie, et ces grands exemples excitèrent dans le cœur des fidèles qui en furent les témoins une merveilleuse ardeur pour le martyre.

Dès qu'ils eurent tous expiré, les gardes ne furent plus les maîtres, et quoiqu'ils se fussent d'abord mis en devoir d'écarter à grands coups de bâton la foule du peuple, ils furent contraints de

céder pour quelque temps et de s'éloigner. Ils laissèrent donc les chrétiens contenter leur dévotion et recueillir tout ce qu'ils purent du sang dont la terre était teinte : les idolâtres mêmes témoignèrent une grande estime pour une religion qui inspirait tant de joie à ceux qui en étaient les victimes, et une si sainte jalousie à ceux qui en étaient les spectateurs. Sur le soir, l'évêque du Japon, à qui le commandant n'avait pas voulu permettre d'assister les martyrs à la mort, vint avec tous les Jésuites de Nangazaqui se prosterner au pied de leurs croix. La sainte colline devint un lieu de pèlerinage, où les chrétiens ne cessaient d'affluer de toutes les provinces. Il s'opéra un grand nombre de miracles, qui furent constatés juridiquement. Urbain VIII décerna les honneurs des saints matyrs à ces vingt-six chrétiens du Japon, et, en attendant une canonisation plus solennelle, permit d'en faire l'office dans toutes les églises de la compagnie de Jésus pour les trois Jésuites, et pour les vingt-trois autres dans celles de l'ordre de Saint-François, parce que les séculiers étaient du tiers ordre [1].

Taïcosama, soldat parvenu à l'empire, mourut l'année suivante, 1598. Sa mort fut suivie de dix-sept années de guerres civiles. Dans cette période, il y eut des persécutions contre les chrétiens en plusieurs provinces, et les choses se disposaient à une persécution générale. L'empereur du Japon y était excité par de nouveaux venus. Les protestants de Hollande et d'Angleterre, qui avaient renié chez eux la foi de leurs pères pour s'emparer du bien des églises, continuaient leur négoce de Judas par tout le monde. Afin de supplanter mieux les Portugais et les Espagnols catholiques dans leur commerce avec les Japonais, ils poussèrent ceux-ci à déclarer une guerre d'extermination à tous les chrétiens de leur empire.

Donc, en 1613, l'empereur assembla quatorze seigneurs chrétiens de sa cour, et leur fit entendre qu'ils eussent à renoncer au christianisme, pour adorer les divinités impériales. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient reconnaître des dieux qu'ils savaient avoir été des hommes, et souvent des hommes corrompus : ils avaient toujours fidèlement servi l'empereur ; mais Dieu était leur premier maître. Ils furent exilés et dépouillés. Deux pages chrétiens,

[1] *Hist. du Japon*, t. IV, l. X.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

ne se voyant pas de leur nombre, réclamèrent l'honneur d'être exilés avec eux. On les vit tous, avec leurs femmes et leurs enfants, errer dans les bois et les déserts, sans autre ressource que la Providence. Leur courage fut imité par plusieurs dames de la cour, notamment Julie Ota. Elle était Coréenne, d'une naissance illustre, d'un mérite distingué et très-estimée du cubosama, qui s'était fait un point d'honneur d'en faire le parti le plus considérable de sa cour. Cette courageuse fille ne vit pas plutôt l'orage prêt à éclater, que, pour attirer sur elle les grâces du Seigneur, elle fit vœu de chasteté perpétuelle. Devenue par ce lien sacré l'épouse de Jésus-Christ, elle se sentit une force toute divine, et rien en effet ne fut capable de l'ébranler. Le prince, qui ne pouvait digérer de se voir vaincu par une fille et par une étrangère qu'il avait comblée de biens, lui livra les plus rudes assauts; mais ils ne servirent qu'à relever sa gloire. Enfin il la mit entre les mains d'une compagnie de soldats, qui la menèrent d'île en île avec ses deux compagnes Lucie et Clara, et la laissèrent seule dans une, où il n'y avait que quelques misérables pêcheurs logés dans des cabanes. A peine put-elle en obtenir un endroit où elle fût à couvert, et elle y vécut quarante ans, sans aucune consolation de la part des hommes, mais comblée des faveurs du ciel, qui lui firent trouver un vrai paradis dans ce désert. Elle eut d'abord quelque chagrin de n'avoir pas, disait-elle, été jugée digne de donner son sang pour la foi; mais le père Pasio, Jésuite, à qui elle en écrivit, lui ayant fait réponse que l'Eglise reconnaissait pour martyrs plusieurs saints qui n'avaient souffert que le bannissement, elle ne ressentit plus aucune peine [1].

Il y eut des martyrs dans le royaume d'Arima. Deux frères, Thomas et Mathias; Marthe, leur mère; leurs enfants, Jacques et Juste, furent décapités le 28 janvier 1613. Le 27 avril, deux jeunes frères du roi furent égorgés dans leur lit par son ordre. Le 5 octobre, le même roi condamna au feu trois seigneurs chrétiens avec leurs familles, en tout huit personnes. Leurs noms étaient Adrien Tacafati Mondo; Jeanne, sa femme; sa fille Marie-Madeleine, qui avait fait vœu de virginité, et Jacques, son fils, âgé d'environ douze ans; Léon Faiuxida Luguyémon, et sa

[1] *Hist. du Japon*, l. XIII.

femme appelée Marthe; enfin Léon Taquendomi Cuniémon, et son fils Paul, âgé de vingt-sept ans. Quand la nouvelle s'en fut répandue à la campagne, il en arriva jusqu'à vingt mille chrétiens vers la ville pour s'offrir au martyre avec eux. Cela fit un effet si merveilleux, que les courtisans qui avaient dissimulé ou renié leur foi, pour plaire au prince, firent pénitence publique de leur faute, demandèrent à être joints aux martyrs, et, sur le refus qu'on leur en fit, ils s'exilèrent eux-mêmes avec leurs familles.

Le septième d'octobre au matin, les confesseurs de Jésus-Christ apprirent que l'arrêt de leur condamnation était signé, et peu de temps après on vint leur en faire lecture. Leur joie fut grande ; il y manquait cependant quelque chose, le bonheur de communier auparavant : ce bonheur leur fut accordé. Enfin, le moment de leur sacrifice approchant, on vit commencer une espèce de triomphe qui n'avait peut-être point eu d'exemple depuis la naissance de l'Eglise.

Les vingt mille chrétiens de la campagne, au signal qu'ils en reçurent, entrèrent dans la ville en très-bel ordre, la tête couronnée de guirlandes et tenant leurs chapelets à la main. Ceux de la ville, qui étaient à peu près en même nombre, couronnés aussi de guirlandes et ayant un cierge à la main, les attendaient; et dans l'instant que les confesseurs parurent, tous se mirent en marche dans le rang qui avait été marqué à chacun. Les huit martyrs étaient au milieu ; ils n'étaient point liés, mais leurs bourreaux les suivaient avec une compagnie de soldats ; faible défense contre quarante mille hommes, mais inutile précaution contre quarante mille chrétiens, dont l'unique regret était de ne pouvoir mourir avec ceux qu'ils accompagnaient au lieu de leur supplice. Ceux qui se trouvaient les plus proches des prisonniers n'étaient occupés qu'à se conjouir avec eux du bonheur qu'ils avaient de donner leur sang pour Jésus-Christ. D'autres levaient les mains au ciel pour leur obtenir la grâce de la persévérance ; le plus grand nombre publiaient les louanges du Seigneur, et les campagnes retentissaient de leurs chants d'allégresse.

Quand on fut arrivé au lieu où se devait faire l'exécution, chacun prit sa place sans confusion et avec une promptitude qu'on aurait admirée dans les troupes les mieux disciplinées. Pour les martyrs, dès qu'ils eurent aperçu leurs poteaux, ils coururent les

embrasser. Ces poteaux étaient huit colonnes qui soutenaient un toit de charpente, et cette espèce d'édifice était dressé au milieu d'une grande esplanade, sous les fenêtres du palais. Tandis que tout se disposait pour le dernier acte de cette sanglante tragédie, Léon Cuniémon monta sur le toit que portaient les colonnes, et qui n'était pas fort élevé, et, ayant fait faire silence de la main, parla de la sorte : « Mes frères, admirez la force de la foi dans de faibles créatures ; les préparatifs d'un supplice affreux, vous le voyez, ne nous inspirent que de la joie, et j'espère que cette joie redoublera au milieu des flammes. Je laisse aux infidèles à conclure quelles doivent être la sainteté et la supériorité d'une religion qui nous élève si fort au-dessus de l'humanité. Pour vous, mes frères en Jésus-Christ, que ces feux ne vous effrayent point, leur activité ne fera qu'accélérer notre victoire, ou plutôt celle de la grâce qui nous fait combattre, et quelques moments de douleur nous procureront un poids immense de gloire qui durera autant que l'éternité. » A ces mots, il fut interrompu par les applaudissements des fidèles ; et comme il vit qu'on ne l'écoutait plus, il descendit et alla se ranger à sa colonne, où il fut lié.

Les autres l'étaient déjà, et dans l'instant on mit le feu au bois, qui était éloigné de trois pieds des martyrs. Un chrétien, qui s'était placé exprès le plus proche du bûcher, leur fit alors une courte, mais pathétique exhortation, et, élevant une bannière qu'il portait et où était l'image du Sauveur attaché comme eux à la colonne, il les avertit de jeter souvent les yeux sur ce divin modèle, et de se souvenir qu'un Dieu avait fait le premier pour eux ce qu'ils allaient faire pour lui. La flamme parut dans le moment avec une fumée si épaisse, qu'on fut quelque temps sans rien voir. Elle se dissipa enfin, et alors la vue de ces illustres mourants occupa de telle sorte toute cette nombreuse assemblée, qu'il s'y fit un très-grand silence. Les martyrs témoignèrent jusqu'à la fin une constance vraiment héroïque, et nul ne donna la moindre marque de faiblesse ; mais, la plupart étant morts ou sur le point d'expirer, il arriva deux choses qui causèrent bien de l'admiration.

Les liens qui attachaient le fils d'Adrien Mondo, le petit Jacques, étaient brûlés, et il semblait que le feu n'eût pas encore touché cet enfant, lorsqu'on l'aperçut qui courait au travers des flammes et des brasiers. On crut d'abord que, ne pouvant plus

supporter l'ardeur de cette horrible fournaise, il cherchait à s'échapper; et on lui cria d'avoir bon courage. Mais on cessa de craindre, lorsqu'on le vit tourner du côté où était sa mère, et, après l'avoir jointe, la tenir étroitement serrée, comme pour mourir entre ses bras. Cette sainte dame, qui depuis quelque temps ne donnait plus aucun signe de vie, sembla se réveiller en ce moment; elle oublia ses propres douleurs, et ne parut plus occupée que du soin d'exhorter son fils à consommer son sacrifice avec le même courage qu'il avait montré jusque-là. L'enfant tomba enfin à ses pieds; un moment après elle tomba elle-même sur lui, et ils expirèrent ainsi tous les deux presque en même temps.

La fille de cette héroïque mère, la sœur de ce jeune martyr, la vierge Marie-Madeleine, âgée de dix-neuf ans, donnait de son côté un spectacle plus étonnant encore. Elle restait seule debout, et, quoique tout embrasée, elle paraissait encore pleine de vie et de force. A la voir immobile et les yeux doucement élevés vers le ciel, on eût dit qu'elle était tout à fait insensible ou dans une profonde contemplation qui lui causait une extase complète, lorsque tout à coup on l'aperçut qui ramassait des charbons allumés, les portait sur sa tête et s'en formait une couronne. Il semblait que, sentant approcher sa fin, elle voulait se parer pour aller au-devant de son céleste époux. Cependant elle se consumait peu à peu; mais à mesure que son corps s'affaiblissait, sa ferveur paraissait se ranimer, et l'on ne cessa de l'entendre louer les miséricordes du Seigneur, que quand on la vit couler doucement le long de sa colonne, se coucher sur les charbons ardents, aussi tranquillement qu'elle eût fait sur un lit, et rendre les derniers soupirs.

Alors les soldats, qui gardaient une espèce de barrière qu'on avait faite autour du bûcher, n'en furent plus les maîtres, et les chrétiens emportèrent sans résistance les corps des martyrs, qui furent trouvés entiers et sans aucune odeur. On enleva jusqu'aux charbons sur lesquels ces sacrées reliques étaient étendues, et aux colonnes où elles avaient été attachées. Le corps de l'illustre Marie-Madeleine fut d'abord porté à Conzura par ceux de cette bourgade qui avaient assisté à l'exécution ; mais on les obligea de le restituer, et tous furent mis dans des caisses d'un bois précieux, garnies de velours en dedans, et transportés à Nangazaqui, où on les présenta

à l'évêque du Japon avec les actes de ce martyre, signés d'un grand nombre de témoins oculaires. Le prélat les examina avec soin, entendit de nouveau les témoins, dressa un procès-verbal de toutes les formalités prescrites par l'Eglise, et déclara par provision que ces huit personnes étaient véritablement martyres de Jésus-Christ, et en conséquence fit rendre à leurs sacrés corps tous les honneurs qui leur étaient dus. Il envoya ensuite à Rome toutes les pièces du procès, et le procès même avec les reliques des nouveaux martyrs.

Le pape Urbain VIII, dans le temps de la béatification de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, envoya une croix aux Carmélites de Florence. Ce présent était accompagné d'un bref, dans lequel le pontife déclare qu'il a mis au haut de la croix une parcelle de la vraie croix de Notre-Seigneur ; au bras droit, des reliques de sainte Marie-Madeleine, l'amante de Jésus-Christ, lesquelles lui avaient été envoyées de Provence ; et au bras gauche, « un ossement de la main de la bienheureuse Marie-Madeleine, vierge japonaise, qui a souffert le martyre du feu pour la foi de Jésus-Christ, et qui, tandis qu'elle était consumée par les flammes, ayant pris des charbons ardents et les ayant mis sur sa tête, les yeux élevés vers le ciel, rendit ainsi son âme à Dieu [1]. » Dans ces paroles d'Urbain VIII, il y a une espèce de béatification de la vierge japonaise.

On trouvera dans l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* une infinité d'autres martyrs du Japon. Nous ne mentionnons ici que ceux au sujet desquels le Saint-Siége s'est prononcé d'une manière quelconque.

Le même jour, dans la province du Pont, la mémoire de plusieurs martyrs, qui, durant la persécution de Maximien, furent les uns arrosés de plomb fondu, les autres percés sous les ongles avec des roseaux très-aigus, et après plusieurs tourments horribles qu'on réitéra souvent, tous méritèrent par une glorieuse mort de recevoir de Dieu la couronne de gloire. — A Alexandrie, saint Isidore, martyr, qui pendant la persécution de Dèce, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, par l'ordre de Numérien, général d'armée. — A Bressenon, les saints évêques Génoin et Alboin, dont la vie a été éclatante par leurs miracles.

[1] *Hist. du Japon*, t. IV, p. 331.

VI^e JOUR DE FÉVRIER.

SAINT VEDAST OU VAAST,

ÉVÊQUE D'ARRAS.

La reine Clotilde ne cessait d'exhorter le roi Clovis à quitter les idoles et à reconnaître le vrai Dieu. Mais elle ne put le persuader. Une bataille en vint à bout. Elle se livra contre les Allemands, en 496, dans les plaines de Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, au pays de Juliers. Clovis commença par invoquer ses dieux. Mais son allié Sigebert, roi des Francs de Cologne, ayant été blessé au genou, ses troupes prirent la fuite ; celles de Clovis même commençaient à plier et à se rompre; les Allemands se tenaient assurés de la victoire. Dans cette extrémité, Clovis se souvint des leçons de Clotilde. Il leva les mains au ciel, et dit avec larmes : «Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le Fils du Dieu vivant, si, comme on le publie, vous donnez secours aux malheureux et la victoire à ceux qui espèrent en vous, j'implore instamment votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, je croirai en vous et je me ferai baptiser en votre nom. Car j'ai invoqué mes dieux en vain; il faut bien qu'ils n'aient aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les adorent. C'est pourquoi je vous invoque, et je désire croire en vous ; seulement, délivrez-moi de mes ennemis. » A peine a-t-il achevé cette prière, que les Allemands commencent à tourner le dos et à fuir ; peu après, voyant leur roi tué, ils se rendent à Clovis, en disant : « Qu'on cesse de faire périr le peuple; car dès maintenant nous sommes à vous! » Clovis fit cesser le combat, réunit les deux peuples et s'en revint en paix [1].

Fidèle à son vœu d'embrasser la religion chrétienne, il s'empressa de s'en faire instruire, même pendant la marche, afin de se disposer plus vite au baptême. Il prit pour ce sujet, en passant à Toul, un saint prêtre nommé Vedast ou Vaast, qui y vivait dans la retraite et dans une grande réputation de vertu. Ce saint homme

[1] Greg. Tur., l. II, n. 30.

le confirma encore mieux dans la foi par ses miracles que par ses leçons. Car comme il passait avec le roi dans le pays de Vouzi, sur le pont de la rivière d'Aisne, un aveugle s'écria : « Homme de Dieu, ayez pitié de moi ; je ne demande ni or ni argent, rendez-moi la vue. » L'homme de Dieu, se sentant assisté d'en haut, non-seulement pour le salut de cet infortuné, mais encore de tout le peuple qui était présent, se mit en prière et fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, en disant : « Seigneur Jésus, vous qui êtes la lumière véritable, vous qui avez ouvert les yeux de l'aveugle-né, ouvrez encore les yeux de celui-ci, afin que le peuple ici présent connaisse que vous êtes le seul Dieu faisant des prodiges au ciel et sur la terre. » A l'instant, l'aveugle recouvra la vue ; et, pour conserver la mémoire du miracle, on bâtit une église en ce lieu [1].

Saint Remi, évêque de Reims, qui baptisa Clovis, sacra Vedast évêque d'Arras, afin qu'il pût travailler à rétablir la foi dans un pays où elle était presque totalement éteinte. Ce fut en 499 que notre saint arriva dans sa ville épiscopale. En y entrant, il guérit un aveugle et un boiteux, ce qui prépara les esprits et les cœurs à recevoir favorablement l'Evangile. Les peuples de cette contrée avaient été éclairés des lumières de la foi, lorsqu'ils étaient encore sous la domination des Romains ; mais les ravages des Alains, des Vandales et des Huns, avaient ou dispersé ou exterminé ce qu'il pouvait y avoir de disciples de Jésus-Christ. Le paganisme s'était peu à peu rétabli, et le saint évêque ne put découvrir aucune trace de christianisme que dans la mémoire de quelques anciens habitants du pays, qui lui montrèrent hors de la ville les débris d'une église où les fidèles s'assemblaient. Il gémit en voyant l'ancienne maison du Seigneur hérissée de buissons et devenue la retraite des bêtes farouches ; il s'adressa, par une prière fervente, au Père des miséricordes, et le conjura de rétablir son culte dans un pays où il avait été autrefois adoré. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il avait à instruire un peuple grossier et opiniâtrément attaché à ses superstitions ; cependant il ne perdit point courage, et il vint à bout par sa patience, sa douceur et sa charité, de faire goûter les maximes de Jésus-Christ. Saint Remi, pour

[1] *Acta SS.*, 6 febr.

donner encore plus d'étendue aux travaux apostoliques de Vaast, le chargea, en 510, du soin de gouverner le diocèse de Cambrai, qui était alors fort vaste. Nous ne savons plus rien de notre saint, sinon qu'il rendit son église très-florissante, et qu'il remplit dignement tous les devoirs d'un bon pasteur jusqu'à sa mort, qui arriva le 6 février 539. Il fut enterré dans la cathédrale d'Arras, dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge. Son corps y resta jusqu'au temps de saint Aubert, qui fut le septième évêque d'Arras et de Cambrai après lui. Ce saint prélat le transporta solennellement, en 667, dans une petite chapelle que saint Vaast avait bâtie en l'honneur de saint Pierre. Il changea cette chapelle en une église qui prit le nom de notre saint, et y jeta les fondements d'un célèbre monastère, qui fut achevé par Vindicien son successeur. Le célèbre Alcuin nous a laissé un monument authentique de sa dévotion pour saint Vaast en écrivant sa vie, et en composant un office particulier et une messe en son honneur; il l'appelle son protecteur, dans la lettre qu'il écrivit en 769 aux moines de Saint-Vaast d'Arras.

SAINT AMAND,

ÉVÊQUE DE MASTRICHT.

Saint Amand était né vers l'an 594, à Herbauge, près de Nantes. Son père, Sérénus, et sa mère, Amantia, étaient d'une condition illustre. Mais Amand, renonçant à tous ces avantages, quitta la maison paternelle dès sa jeunesse, et se retira dans une île près de la Rochelle, où il embrassa la vie religieuse dans un monastère qui y était alors. Son père, qui n'avait sur lui que des vues mondaines, l'y alla trouver et menaça de le déshériter, s'il ne reprenait l'habit du siècle. Il répondit : « Mon père, je n'attends rien de votre succession ; tout ce que je vous demande, c'est que vous me laissiez servir Jésus-Christ, qui est mon héritage. » Dans un pèlerinage au tombeau de saint Martin de Tours, il pria Dieu avec larmes de ne jamais revoir sa patrie, mais de passer sa vie entière à changer de pays comme étranger. Il s'y coupa les cheveux et

fut reçu dans le clergé de cette église. Puis, avec la bénédiction de l'abbé et des frères, il se rendit à Bourges, où saint Austregisile, qui en était évêque, et saint Sulpice, alors archidiacre, le reçurent favorablement et lui firent bâtir une cellule près de l'église. Il y demeura reclus environ quinze ans, couvert d'un cilice et de cendres, jeûnant et vivant seulement de pain d'orge et d'eau.

Au bout de ce temps, il se sentit inspiré de faire le pèlerinage de Rome, pour visiter les tombeaux des saints apôtres. Une nuit qu'il priait avec ferveur à la porte de la basilique de Saint-Pierre, parce qu'on ne lui avait pas permis de la passer dans l'église, le prince des apôtres lui apparut et lui ordonna de retourner incessamment dans les Gaules pour y annoncer aux peuples les vérités du salut. Il obéit ; et quelque temps après, vers l'an 626, le roi Clotaire II et les évêques le contraignirent d'accepter l'épiscopat, mais sans résidence déterminée. Entre autres bonnes œuvres, il rachetait autant que possible de jeunes captifs, leur donnait le baptême, les faisait instruire dans les lettres, et, leur ayant accordé la liberté, il les distribuait en diverses églises, où plusieurs d'entre eux devinrent dans la suite abbés ou évêques.

Jusque-là, personne n'avait osé prêcher dans le pays de Gand, tant à cause de la stérilité de la terre que de la férocité des habitants. Le saint alla trouver Achaire, évêque de Noyon et de Tournai, dans le diocèse duquel Gand était alors, et il le pria d'obtenir du roi Dagobert des lettres, pour obliger ses sujets idolâtres à se faire instruire du christianisme. Malgré ces lettres du roi et la bénédiction de l'évêque, il ne laissa pas de souffrir à Gand des peines incroyables. Souvent il fut repoussé par les femmes ou les paysans ; souvent battu ou jeté dans la rivière. Ceux même qui l'avaient accompagné l'abandonnèrent, à cause de la stérilité du lieu ; mais lui continuait à prêcher, vivant du travail de ses mains. Un miracle rendit les barbares plus traitables.

Saint Amand étant à Tournai, apprit qu'un comte des Francs, nommé Dotton, venait de condamner un voleur à mort. Il courut aussitôt demander sa grâce ; mais il ne put l'obtenir, et ce malheureux fut exécuté. Quand il fut mort, Amand alla détacher le corps du gibet, et, l'ayant fait porter chez lui, il passa la nuit en prières. Le lendemain, il appela ses clercs et leur ordonna de lui

apporter de l'eau. Ils crurent que c'était pour laver le corps, selon la coutume, avant que de l'enterrer. Mais ils furent bien surpris, lorsque étant entrés dans sa chambre, ils y trouvèrent celui qu'ils avaient laissé mort, plein de vie et s'entretenant avec l'évêque. Il portait encore les cicatrices qu'on lui avait faites; mais elles disparurent dès qu'Amand les eut lavées avec l'eau qu'il s'était fait apporter. L'historien qui rapporte ce fait proteste l'avoir appris de la bouche d'un prêtre qui en fut témoin. Le bruit de ce miracle s'étant répandu, les habitants accoururent en foule priant humblement le saint évêque de les faire chrétiens. Ils détruisirent leurs temples et leurs idoles de leurs propres mains, et, à la place, saint Amand bâtissait des églises et des monastères, avec les libéralités du roi et des personnes de piété.

Le saint évêque, voyant que la foi commençait à s'établir en ces quartiers, alla prêcher aux Sclaves, qui, nouvellement venus du Nord, faisaient de grands progrès en Germanie. Ayant donc passé le Danube, il annonça l'Evangile à ces barbares, espérant même remporter la couronne du martyre. Mais, voyant qu'il y faisait peu de fruit, il revint à son troupeau. Ces barbares firent souvent des incursions sur les terres des Francs ; mais dans la suite, ils furent presque tous réduits en servitude, en sorte que le nom de Sclave ou d'esclave et celui de serf devinrent des noms synonymes.

Le roi Dagobert, fils de Clotaire II, ayant quitté l'Austrasie pour régner dans la Neustrie, commença à s'éloigner de la justice qu'il avait observée jusqu'alors, prenant les biens de ses sujets, et même des églises, pour remplir ses trésors. Il s'abandonna sans mesure à l'amour des femmes. Saint Amand, plus hardi que tous les autres évêques, reprocha ces crimes au roi Dagobert, qui le fit chasser de son royaume. Le saint évêque s'en alla dans les pays éloignés prêcher la foi aux infidèles. Cependant le roi n'avait point encore d'enfants de tant de femmes, et en demandait instamment à Dieu, quand il apprit avec une joie extrême qu'il lui était né un fils de Ragnetrude. Songeant en lui-même par qui il le ferait baptiser, il envoya chercher le même saint Amand. Dès qu'il le vit paraître il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, le pria de baptiser l'enfant et de le prendre pour son fils spirituel. Amand refusa d'abord ; mais enfin il céda aux instances que le roi lui fit

faire par Dadon et Éloi, deux seigneurs de sa cour d'une grande piété. Ils représentèrent au saint évêque que cette affinité spirituelle avec le roi lui donnerait plus de liberté pour prêcher par tout son royaume et convertir plus d'infidèles. Le baptême se fit à Orléans, où se rendit Aribert ou Charibert, frère du roi, qui régnait sur une partie de l'Aquitaine, et qui fut le parrain de l'enfant. Saint Amand l'ayant pris entre ses mains et lui ayant donné la bénédiction pour le faire cathécumène, comme personne ne répondait, l'enfant, qui n'avait que quarante jours, répondit très-distinctement : Amen. Aussitôt il fut baptisé et nommé Sigebert, et devint ensuite plus illustre par sa sainteté que par sa naissance. C'était l'an 630.

L'an 647, le roi saint Sigisbert d'Austrasie obligea saint Amand, qu'il aimait comme son père, d'accepter l'évêché de Mastricht, après la mort de saint Jean, surnommé l'Agneau, évêque de cette ville, où le siége de Tongres avait été transféré. Voyant que le succès ne répondait point à son zèle, saint Amand sollicita près du Pape saint Martin la permission de quitter son diocèse pour reprendre le cours de ses missions apostoliques, et pour établir de nouveaux monastères. Le Pape l'en dissuada d'abord ; mais vers l'an 650, saint Amand étant lui-même allé à Rome, c'était son troisième pèlerinage dans cette ville sainte, le Pape saint Martin approuva ses raisons. Il quitta donc le siége de Mastricht, après l'avoir occupé environ trois ans. Saint Rémacle, alors abbé de Stavelo, fut son successeur. Amand visita ses monastères de la Belgique, et puis alla prêcher la foi aux Basques ou Gascons, établis dans la Novempopulanie, qui étaient encore la plupart idolâtres. De là il revint dans la Flandre, où il fit, vers l'an 652, avec saint Aubert, évêque de Cambrai, la dédicace de l'église du monastère de Saint-Guislain.

Saint Amand se retira les dernières années de sa vie dans le monastère d'Elnon, et y mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers l'an 679. Quelques années auparavant, il avait fait avec une grande solennité la dédicace de l'église qu'il avait bâtie à Elnon en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Saint Réole de Reims, successeur de saint Nivard, saint Mommolin de Noyon, saint Vindicien d'Arras et de Cambrai, successeur de saint Aubert, y assistèrent avec trois abbés, saint Bertin de Sithiu, Adalbert

de Saint-Bavon, et Jean de Blandin. Sa vie fut écrite par Baudemond, un de ses disciples [1].

Saint Amand laissa comme une postérité de saints dans ses différents monastères. Il en avait fondé deux dans le territoire de Gand, dédiés en l'honneur de saint Pierre : l'un dans la ville, lequel a pris le nom de Saint-Bavon ; l'autre proche de la ville, sur la montagne Blandin, nommé pour ce sujet Blandinberg. Il en avait bâti un troisième à trois lieues de Tournai, sur la petite rivière d'Elnon, où il mourut. Ce dernier prit plus tard le nom de Saint-Amand.

Le même jour, à Césarée en Cappadoce, la fête de sainte Dorothée, vierge et martyre, qui, par l'ordre de Saprice, gouverneur de la province, fut d'abord tourmentée sur le chevalet, puis longtemps souffletée, et enfin condamnée à perdre la tête. Un jeune avocat nommé Théophile, touché de la constance de cette sainte, s'étant converti à la foi, fut aussitôt étendu sur le chevalet, où il souffrit de très-rigoureuses tortures, et enfin périt par le glaive. — Le même jour, les saints martyrs Saturnin, Théophile et Révocate. — A Émèse en Phénicie, saint Silvain, évêque, qui, après avoir gouverné quarante ans cette église, fut, sous l'empereur Maximien, exposé aux bêtes avec deux autres chrétiens, eut tous les membres déchirés, et reçut ainsi la palme du martyre. — A Clermont en Auvergne, saint Antholein, martyr. — A Bologne, saint Guérin, cardinal, évêque de Palestrine, remarquable par la sainteté de sa vie.

VII[e] JOUR DE FÉVRIER.

SAINT ROMUALD,

ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES.

Romuald naquit à Ravenne, de l'illustre famille des ducs, et dans sa première jeunesse, cédant au penchant de l'âge et abusant de la commodité des richesses, il s'abandonna à l'impureté. Toutefois, ayant la crainte de Dieu, il s'efforçait souvent de se relever et se proposait de faire quelque chose de grand. Quand il était à la chasse, s'il trouvait dans le bois un endroit agréable, il disait en lui-même :

[1] *Hist. de l'église gallicane*, t. X. *Acta SS.*, 6 febr.

Que des ermites seraient bien ici ! qu'ils y seraient en repos et à couvert des agitations du siècle ! Son père, nommé Sergius, était homme du monde et fort attaché à ses intérêts. Il avait pris querelle avec un de ses parents pour un pré qu'ils se disputaient ; voyant que son fils Romuald molissait dans cette affaire et avait une extrême horreur de faire mourir ce parent, il le menaça de le déshériter. Enfin on en vint aux mains, et le parent fut tué de la main de Sergius. Quoique Romuald n'eût eu d'autre part au meurtre que d'y avoir été présent, il voulut en faire pénitence pendant quarante jours, et se retira pour cet effet au monastère de Saint-Apollinaire de Classe.

Là, touché par les exhortations d'un frère convers, il résolut de se donner entièrement à Dieu et demanda l'habit monastique. Mais les moines, craignant la dureté de son père, n'osaient le lui accorder. Romuald s'adressa donc à Honestus, archevêque de Ravenne, qui avait été abbé de Classe. Ce prélat l'exhorta à suivre son saint désir, et commanda aux moines de le recevoir sans hésiter, ce qu'ils firent, appuyés d'une telle autorité. Romuald avait alors vingt-quatre ans, et Honestus était entré dans le siége de Ravenne l'an 971, d'où il s'ensuit que Romuald ne pouvait être né plus tôt que vers l'an 952. Il demeura environ trois ans au monastère de Classe ; mais voyant que l'observance y était relâchée, il commença à reprendre sévèrement les moines, leur mettant la règle devant les yeux. Indignés de la hardiesse de ce jeune homme, ils résolurent sa mort, et comme il se levait la nuit avant les autres pour prier, ils voulaient le précipiter d'une terrasse ; mais étant averti par un des complices, il évita le péril.

Comme il avançait de plus en plus dans le désir de la perfection, il apprit qu'il y avait près de Venise un ermite nommé Marin, d'une haute spiritualité. Ayant donc demandé le consentement de l'abbé et des moines de Classe, qui lui fut facilement accordé, il s'embarqua pour l'aller trouver et se mit sous sa conduite. Marin était un homme d'une grande simplicité et d'une grande pureté, mais qui n'avait point eu de maître dans la vie solitaire. Il récitait tous les jours le psautier ; et comme Romuald ne savait rien quand il quitta le monde, à peine pouvait-il encore lire en ce temps-là. Marin lui donnait des coups de baguette sur la tête du côté gauche pour le corriger ; et Romuald, après l'avoir longtemps

souffert, lui dit enfin : « Mon maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté droit, car je n'entends presque plus du côté gauche. » Marin admira sa patience et radoucit son indiscrète sévérité.

Pierre Urséole, alors duc ou doge de Venise, était monté à cette dignité par le crime. Vital Candidien, son prédécesseur, étant devenu suspect aux Vénitiens, ils conspirèrent contre lui et résolurent de l'attaquer dans son palais et de le tuer avec toute sa famille; mais comme il se tenait sur ses gardes, ils s'avisèrent de brûler la maison de Pierre Urséole, contiguë au palais, et l'y firent consentir en lui promettant de le faire duc, ce qui fut exécuté. Pierre, ayant ainsi satisfait à son ambition, fut touché du remords de son crime et demanda conseil à un abbé nommé Guérin, qui était venu des Gaules, allant en divers lieux faire des pèlerinages de dévotion. Il consulta aussi Marin et Romuald, et tous trois convinrent que Pierre devait renoncer, non-seulement à sa dignité mal acquise, mais encore au monde, et embrasser la vie monastique. Il se déroba donc secrètement à sa femme et à sa famille, avec un de ses amis nommé Jean Gradenic; ils allèrent joindre les trois autres, et s'étant embarqués tous cinq, ils arrivèrent dans les Gaules, au monastère de Saint-Michel de Cusan, que Guérin gouvernait dès l'an 973. Pierre Urséole et Gradenic s'en rendirent moines ; mais Marin et Romuald demeurèrent près du monastère, continuant à mener la vie érémitique à laquelle ils étaient accoutumés, et au bout d'un an les deux autres se joignirent à eux.

Comme autrefois saint Antoine, Romuald eut à souffrir bien des assauts de la part des malins esprits ; mais, comme Antoine, il les vainquit par la foi, l'humilité et la confiance en Dieu. Il se distingua tellement entre ses compagnons par son zèle, qu'il devint bientôt leur maître, et Marin lui-même se soumit à sa conduite. Pendant un an, Romuald ne prit pour nourriture, par jour, qu'une poignée de pois chiches; et pendant trois ans, lui et Gradenic vécurent du blé qu'ils recueillaient en labourant à la main, redoublant ainsi par leur travail la rigueur du jeûne. Romuald ayant lu dans la vie des Pères que quelques-uns jeûnaient toute la semaine, hors le samedi et le dimanche, entreprit de les imiter, et vécut ainsi plus de quinze ans. Ensuite il remit au jeudi le soulagement qu'il prenait le samedi, tant pour se conformer à l'usage de l'Eglise romaine, que pour rendre le jeûne plus supportable,

n'étant que de deux ou trois jours de suite. Il fit depuis la règle des ermites de jeûner tous les jours, hors le jeudi et le dimanche, auxquels ils pouvaient manger des herbes et user de toute sorte de boisson ; mais pendant les deux carêmes de l'année, ils jeûnaient toute la semaine. Il défendait aux autres de passer un jour entier sans manger, quoiqu'il le fît souvent lui-même, et disait que quiconque aspire à la perfection doit manger tous les jours, en sorte qu'il ait tous les jours faim.

Le comte Oliban, à qui le monastère de Cusan avait appartenu, était un seigneur des Gaules, chargé de grands péchés. Il vint un jour voir saint Romuald et lui raconta toute sa vie comme en confession ; après quoi le saint homme lui dit qu'il ne pouvait se sauver qu'en embrassant la vie monastique. Le comte en fut surpris, et dit que les hommes spirituels à qui il s'était déjà confessé ne lui avaient jamais conseillé une si rude pénitence. Il fit venir des évêques et des abbés qui l'avaient accompagné ; et, après avoir délibéré tous ensemble, ils se rangèrent à l'avis de Romuald, avouant que la crainte les avait empêchés jusque-là de donner au comte ce conseil. Alors Oliban convint avec Romuald d'aller au mont Cassin, sous prétexte de pèlerinage, et d'y embrasser la vie monastique.

Cependant Sergius, père de Romuald, touché lui-même de la grâce de Dieu et de l'exemple de son fils, se fit moine au monastère de Saint-Sévère, près de Ravenne ; mais, quelque temps après, il s'en repentit et voulut retourner au monde. Les moines en donnèrent aussitôt avis à Romuald, qui résolut d'aller au secours de son père, et chargea l'abbé Guérin et Jean Gradenic de conduire le comte Oliban au mont Cassin. Les habitants de cette partie des Gaules qu'habitaient Romuald et ses compagnons, et qui était probablement sur les frontières d'Espagne, apprenant que le saint homme songeait à quitter leur pays, en furent extrêmement affligés ; et, après avoir cherché un moyen de prévenir cette perte, ils n'en trouvèrent point de plus sûr que d'envoyer des gens le tuer, afin d'avoir au moins ses reliques pour la protection du pays. Romuald, en étant averti, se rasa entièrement la tête ; et comme les meurtriers approchaient de sa cellule, il se mit à manger de grand matin, comme par gourmandise. Eux crurent qu'il avait perdu l'esprit, et se retirèrent sans lui faire aucun mal. S'étant ainsi sauvé de leur dévotion brutale, il partit du fond des Gaules,

nu-pieds, un bâton à la main, et arriva à Ravenne, où, trouvant son père résolu à retourner au siècle, il lui mit les pieds dans les entraves, le chargea de fers et le frappa rudement jusqu'à ce que, maltraitant son corps, il eût guéri son âme et l'eût fait revenir à sa première résolution. Il y persévéra et mourut saintement quelque temps après.

Pour le comte Oliban, ayant laissé ses terres à son fils, il partit pour l'Italie avec l'abbé Guérin, Jean Gradenic et Marin; car Pierre Urséole, autrefois duc de Venise, était déjà mort, et saintement; son nom a été inséré dans le Martyrologe romain par le pape Benoît XIV, au 10 janvier. Oliban menait avec lui quinze mulets chargés de son trésor; mais, arrivé au mont Cassin, il renvoya ses gens fort surpris et fort affligés. Marin s'en alla peu de temps après en Apulie, et y demeura dans la solitude, où il fut enfin tué par des coureurs arabes. L'abbé Guérin, accoutumé aux pèlerinages, résolut d'aller à Jérusalem, et Jean Gradenic avec lui; mais Oliban, l'ayant appris, les pria avec larmes de ne pas l'abandonner, puisque Romuald le leur avait recommandé. Ils partirent toutefois; mais à peine entraient-ils dans la plaine, que le cheval de Guérin rompit la jambe à Gradenic, qui fut ainsi obligé de revenir au mont Cassin, et, s'étant fait bâtir une cellule près du monastère, y vécut près de trente ans et y finit saintement sa vie.

Saint Romuald, après la mort de son père, se retira dans les marais de Classe et se renferma dans une cellule écartée. Le démon l'y suivit, comme il fit jadis à saint Antoine, et lui livra de nouveaux assauts. Il essaya de le vaincre par la tristesse de la mélancolie, et il le battit même un jour cruellement. Romuald, plein de confiance en celui qui nous a tous sauvés, s'écria au fort de ses peines : « O mon doux Jésus! pourquoi m'avez-vous donc abandonné? M'avez-vous donc entièrement livré à la puissance de mes ennemis? » A peine eut-il prononcé ces paroles, que les démons prirent la fuite. Non-seulement le saint recouvra sa première tranquillité, mais il goûta encore des délices et des consolations qui le ravirent hors de lui-même. Uni à Dieu par l'amour le plus tendre et le plus fort, il bravait les esprits de ténèbres qui lui apparaissaient sous diverses formes d'animaux : « Me voici, leur disait-il, je suis prêt; venez, faites voir si vous avez quelque force. Quoi! êtes-vous

déjà à bout? êtes-vous déjà vaincus? Vous n'avez plus de machine contre un pauvre serviteur de Dieu? » Les démons, ainsi mis en fuite, suscitèrent contre lui ses propres disciples. Ayant construit à Sarsine un monastère en l'honneur de saint Michel, il demeurait auprès dans une cellule. Les moines du nouveau monastère étaient peu dociles à ses avis. Un jour le marquis Hugues envoya au saint sept livres d'argent. Romuald en envoya soixante pièces à un monastère qui venait d'éprouver un incendie, et réserva le reste pour des occasions semblables. Ses propres moines de Saint-Michel trouvèrent mauvais qu'il donnât ainsi aux autres, au lieu de réserver tout à eux.

Irrités d'ailleurs des reproches qu'il leur faisait, ils s'en viennent à sa cellule, armés de pieux et de perches, l'accablent de coups, lui prennent tout ce qu'il avait et le chassent du territoire. Le démon, ne pouvant l'empêcher de travailler à son salut, voulut au moins l'empêcher de travailler au salut des autres. Et de fait, Romuald pensa quelque temps ne s'occuper plus que de lui-même; mais cette pensée le jeta dans un si grand trouble, qu'il en serait mort s'il ne l'avait repoussée. De leur côté, ses mauvais moines ne tardèrent point à ressentir les châtiments du ciel. Pour célébrer leur honteuse victoire, ils voulurent faire un festin. L'un d'eux, qui s'était montré le plus violent, alla acheter du miel pour en faire un des mets les plus délicats; mais, en passant sur un pont de planches, il tomba dans la rivière et se noya. Les autres dormant au milieu de la nuit, comme à l'ordinaire, il tomba une si grande quantité de neige, qu'elle enfonça le toit, que la maison s'écroula sur eux et qu'ils furent tous meurtris ou estropiés. C'était vers l'an 995. C'est ainsi que Dieu préparait son serviteur à devenir le père de plusieurs saints et d'une congrégation utile à l'Eglise, qui produit encore de nos jours de savants et grands personnages, tels que le cardinal Zurla et le pape Grégoire XVI. Nous avons la vie de saint Romuald, très-bien écrite par un autre saint de son temps et de son pays, saint Pierre Damien. Car le dixième siècle, que l'on a tant décrié, produisit non-seulement des saints en grand nombre, mais encore des hommes capables d'écrire leurs vies d'un style convenable [1].

[1] *Acta SS.*, 7 febr. *Act. Bened.*, sect. v.

L'empereur Otton III, voulant réformer l'abbaye de Classe, donna aux moines le choix d'un tel abbé qu'ils voudraient; ils choisirent tout d'une voix Romuald; et l'empereur, craignant que le saint homme ne voulût point venir à la cour, alla le trouver lui-même, coucha sur son lit, et le lendemain l'amena à son palais, où il le pressa d'accepter cette abbaye. Il s'appliqua à rétablir en ce monastère l'observance exacte de la règle, sans donner aucune dispense en faveur de la noblesse ou de la doctrine. Cette sévérité fit repentir les moines de l'avoir choisi. Ils commencèrent à murmurer fortement contre lui; en sorte que, voyant qu'il ne pouvait les convertir, et se sentant lui-même déchoir de la perfection, il vint trouver l'empereur devant Tibur, et, en sa présence et celle de l'archevêque de Ravenne, il jeta le bâton pastoral et renonça à l'abbaye.

Il semblait que la Providence l'eût envoyé pour sauver les habitants de Tibur, qui s'étaient révoltés contre l'empereur et avaient tué Mazolin, leur duc; car il les fit convenir de se rendre à l'empereur, faisant abattre une partie de leurs murailles et lui donnant des otages, et de livrer le meurtrier du duc à sa mère, qu'il obligea à lui pardonner. Ce fut aussi à Tibur qu'il convertit Thamme, qui avait trompé Crescentius. Il lui représenta si fortement l'énormité de sa supercherie et de son parjure, qu'il lui persuada de quitter le monde; et l'empereur, qui aimait l'ordre monastique, lui en accorda volontiers la permission.

L'empereur lui-même, s'étant confessé de ce crime à saint Romuald, fit, par pénitence, nu-pieds, le pèlerinage de Rome à Saint-Michel du mont Gargan. Il demeura dans le monastère de Classe pendant tout le carême suivant de l'an 999, jeûnant et psalmodiant autant qu'il le pouvait, portant un cilice sur la chair, quoique par-dessus il fût vêtu d'or et de pourpre, et, ayant un lit de parade, il couchait sur une natte de jonc. Enfin il promit à saint Romuald de quitter l'empire et de prendre l'habit monastique; mais il n'accomplit pas cette promesse [1].

En l'année 1000, l'empereur Otton III passa les Alpes et fit quelque séjour à Pavie. Alors, par le conseil de saint Romuald, il

[1] *Vit. S. Romuald. Act. Bened.*, sect. VI. *Acta SS.*, 7 febr.

fonda près de Ravenne un monastère en l'honneur de saint Adalbert de Prague. Et comme saint Romuald le pressait d'embrasser la vie monastique, suivant la promesse qu'il lui en avait faite à l'autre voyage, l'empereur lui assura qu'il le ferait après qu'il aurait soumis Rome révoltée contre lui, et qu'il serait revenu victorieux à Ravenne. Mais saint Romuald : « Si vous allez à Rome, vous ne verrez plus Ravenne. » Il lui déclara nettement que sa mort était proche, et, ne pouvant le détourner de son entreprise, il se retira à Parenzo, ville située dans une péninsule de l'Istrie, et y demeura trois ans ; la première année il fonda un monastère, les deux autres il demeura reclus. Là Dieu l'éleva à une si haute perfection, qu'il connaissait l'avenir et pénétrait plusieurs mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y reçut tout d'un coup le don des larmes, auxquelles auparavant il s'excitait inutilement ; et il lui dura tout le reste de sa vie.

Il sortit de cette retraite, cédant aux instances des frères de ses autres monastères ; mais l'évêque de Parenzo l'ayant appris, en fut si affligé, qu'il fit publier que quiconque donnerait une barque à Romuald pour repasser en Italie, ne rentrerait plus à Parenzo. Il arriva deux barques du dehors, dont les mariniers le reçurent avec joie, s'estimant heureux de porter un si grand trésor ; mais, dans le passage, il survint une si violente tempête, que tous se crurent près de périr : les uns se dépouillaient pour nager, les autres s'attachaient à une planche. Romuald ayant abaissé son capuce et mis sa tête entre ses genoux, pria quelque temps en silence ; puis il dit à l'abbé Anson, qui était près de lui, de déclarer aux mariniers qu'ils n'avaient rien à craindre ; et, peu de temps après, ils arrivèrent heureusement à Caorle.

Romuald vint à son monastère de Bifolco ; il y trouva les cellules trop magnifiques et ne voulut loger que dans une, qui n'avait guère que quatre coudées. N'ayant pu persuader à ses moines de se soumettre à la conduite d'un abbé, il les quitta et envoya demander une retraite aux comtes de Camérino. Ils lui offrirent avec grande joie toutes les terres de leur Etat, désertes ou cultivées ; et il choisit un lieu nommé Val-de-Castro, qui est une plaine fertile et bien arrosée, entourée de montagnes et de bois. Il y avait déjà une petite église et une communauté de pénitentes, qui lui cédèrent la place. Romuald commença donc à y bâtir des cellules et

à y habiter avec ses disciples, et il y fit des fruits incroyables. On venait à lui de tous côtés chercher la pénitence ; les uns donnaient leurs biens aux pauvres, les autres quittaient le monde entièrement et embrassaient la vie monastique. Le saint homme était comme un séraphin, tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'il l'allumait dans le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

Ceux qu'il reprenait avec plus de sévérité, c'étaient les clercs séculiers ordonnés par simonie, leur déclarant qu'ils étaient perdus s'ils ne renonçaient volontairement aux fonctions de leurs ordres. Ce discours leur parut si nouveau, qu'ils voulurent le tuer ; car la simonie était tellement établie en tout ce pays, que, jusqu'au temps de Romuald, à peine y avait-il quelqu'un qui sût que c'était un péché. Il leur dit : « Apportez-moi les livres des canons et voyez si je vous dis la vérité. » Les ayant examinés, ils reconnaissaient leur crime et le déploraient. Le saint homme persuada à plusieurs chanoines et autres clercs qui vivaient comme des laïques, d'obéir à des supérieurs et de vivre en communauté, ce qui semble être le commencement des chanoines réguliers que nous verrons dans la suite. Quelques évêques qui étaient entrés dans leurs siéges par simonie, vinrent le consulter, et s'étant mis sous sa conduite, promirent de quitter l'épiscopat et d'embrasser la vie monastique.

Saint Romuald quitta Val-de-Castro, y laissant quelques-uns de ses disciples, et passa au pays d'Orviète, où il bâtit un monastère par le secours principalement du comte Farulfe ; car, ne pouvant contenter son zèle, il formait toujours de nouveaux desseins ; il semblait qu'il voulût changer tout le monde en désert et engager tous les hommes à la vie monastique. Il en enleva au siècle un grand nombre près d'Orviète, qu'il répandit en différents monastères. Plusieurs enfants de nobles quittaient leurs parents pour s'attacher au saint homme. Parmi eux fut le fils du comte Guido, qui embrassa la vie monastique et mourut saintement dans une grande jeunesse.

Ayant appris le martyre de saint Boniface, son disciple, tué par les Russes l'an 1009, il sentit un si grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, qu'il résolut aussitôt d'aller en Hongrie. Ayant obtenu plus tard la permission du Saint-Siége, il partit avec vingt-quatre disciples, dont deux avaient été sacrés archevêques

pour cette mission ; car ils avaient tous un si grand zèle pour le salut du prochain, qu'il lui était impossible d'en mener moins. Mais lorsqu'ils furent entrés dans la Pannonie, qui est la Hongrie actuelle, Romuald fut attaqué d'une maladie qui l'empêcha de passer outre. Elle fut longue, et sitôt qu'il avait résolu de revenir sur ses pas, il se portait mieux ; mais quand il voulait aller plus avant, son visage s'enflait et son estomac ne gardait plus de nourriture. Il assembla donc ses disciples et leur dit : Je vois que Dieu ne veut pas que je passe outre ; mais parce que je n'ignore pas votre désir, je n'oblige personne à retourner, je vous laisse une entière liberté ; mais je sais qu'aucun de ceux qui demeureront ne souffrira le martyre. En effet, de quinze qui s'avancèrent dans la Hongrie, quelques-uns furent fustigés, plusieurs vendus et réduits en servitude, mais ils n'arrivèrent point au martyre.

Romuald revint à son monastère d'Orviète, dont il trouva que l'abbé ne suivait pas ses maximes ; car il voulait qu'un abbé, comme étant véritablement moine, aimât l'extrême abjection, n'eût point d'affection pour le temporel et employât les biens du monastère pour l'utilité des frères, sans faire aucune dépense par vanité. N'étant pas écouté, il quitta ce monastère et alla se loger avec ses disciples près du château de Rainier, qui fut depuis marquis de Toscane. Ce seigneur ayant quitté sa femme sous prétexte de parenté, avait épousé la veuve d'un de ses parents. C'est pourquoi Romuald ne voulut point demeurer gratuitement dans ses terres, afin de ne paraître pas approuver sa conduite ; mais il lui payait une pièce d'or pour l'eau, et une autre pour le bois, et il le contraignit à les recevoir, en le menaçant de se retirer. Rainier disait : « Il n'y a ni empereur, ni homme vivant qui me donne tant de crainte que le visage de Romuald. Je ne sais que dire devant lui et ne trouve point d'excuse pour me défendre. » En effet, le saint homme avait ce don de Dieu, que tous les pécheurs, principalement les grands du siècle tremblaient devant lui comme en présence de la majesté divine.

Il changea encore plusieurs fois de demeure, faisant du fruit partout et convertissant plusieurs pécheurs. Ce qui l'obligeait à changer si fréquemment, c'est que partout où il demeurait, une foule innombrable venait le chercher. Ainsi, quand il avait rempli un monastère, il y mettait un supérieur et se pressait d'en aller

remplir un nouveau. Entre autres monastères, il alla habiter la montagne de Sitrie en Ombrie, où il souffrit une calomnie atroce de la part d'un de ses moines nommé Romain ; car comme il voulait le corriger de ses impuretés, non-seulement par des réprimandes, mais par de rudes disciplines, celui-ci l'accusa d'un crime de même genre ; et quoique son âge décrépit et son corps exténué l'en rendissent incapable, la calomnie trouva créance et les disciples du saint homme le mirent en pénitence et lui défendirent de célébrer les saints mystères. Il s'y soumit et fut environ six mois sans approcher de l'autel. Enfin Dieu lui commanda, sous peine de perdre sa grâce, de quitter cette simplicité indiscrète et de célébrer hardiment la messe. Il le fit le lendemain, et, pendant la messe, il fut longtemps ravi en extase et reçut ordre de donner une exposition des psaumes, que l'on garde encore à Camaldule, écrite de sa main.

Étant à Sitrie, il demeura sept ans enfermé, gardant continuellement le silence, et toutefois il ne fit jamais plus de conversions et ne renferma plus de pénitents. Il ne relâcha rien, dans la vieillesse, de l'austérité de sa vie. Pendant un carême, il ne vécut que de bouillon fait d'un peu de farine, avec quelques herbes, et il faisait ainsi diverses expériences pour éprouver ses forces. Pendant l'été, de deux semaines, il en passait une jeûnant au pain et à l'eau ; l'autre, il ajoutait quelque chose de cuit le jeudi. S'il était tenté de manger de quelque mets plus de son goût, il le faisait préparer avec soin, l'approchait de son nez et de sa bouche, et disait : Gourmandise ! gourmandise ! combien ce mets te ferait plaisir ! mais malheur à toi ! jamais tu n'en goûteras ! et il le renvoyait au cellier. Ces austérités n'empêchaient pas qu'il ne montrât un visage serein et une gaieté continuelle. Il fit plusieurs guérisons miraculeuses, mais évitant autant qu'il était possible qu'on les lui attribuât. Quand il envoyait quelque part ses disciples, il leur donnait un pain, un fruit ou quelque autre chose qu'il avait bénit ; et ses disciples guérirent plusieurs malades en leur en faisant manger.

Les moines de Sitrie vivaient dans une grande perfection. Tous marchaient nu-pieds, pâles, négligés, et toutefois contents dans leur extrême pauvreté. Quelques-uns demeuraient enfermés dans leurs cellules comme en des sépulcres. Personne n'y goûtait jamais de vin. Non-seulement les moines, mais leurs serviteurs et ceux

qui gardaient les bestiaux, jeûnaient, observaient le silence, se donnaient la discipline l'un à l'autre et demandaient pénitence pour les moindres paroles oiseuses. Quand Romuald y vit un si grand nombre de moines, qu'à peine pouvaient-ils demeurer ensemble, il leur donna un abbé et se retira à Bifolco, gardant étroitement le silence.

Cependant l'empereur saint Henri étant venu en Italie, envoya prier saint Romuald de venir le trouver, promettant de faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Le saint homme refusait absolument d'y aller et de rompre son silence; mais ses disciples lui dirent: « Considérez que nous sommes un si grand nombre ici, que nous ne pouvons plus y loger commodément; demandez, s'il vous plaît, à l'empereur quelque grand monastère. » Le saint homme leur écrivit: « Sachez que l'empereur vous donnera le monastère du mont Amiat; » voyez seulement quel abbé vous y mettrez. Il vint donc trouver l'empereur, qui se leva aussitôt et dit avec beaucoup d'affection : Plût à Dieu que mon âme fût dans votre corps! Il le pria de lui parler; mais il ne put ce jour-là lui faire rompre son silence. Le lendemain, quand Romuald vint au palais, les Allemands vinrent en foule le saluer en baissant la tête et s'empressaient à arracher les poils de sa fourrure pour les emporter en leur pays comme des reliques; de quoi le saint homme fut si affligé, que, sans ses disciples, il serait aussitôt retourné à sa cellule. Étant entré chez l'empereur, il lui parla beaucoup de la restitution des droits des églises, de la violence des puissants et de l'oppression des pauvres. Enfin, il demanda un monastère pour ses disciples, et l'empereur lui donna le mont Amiat, dont il chassa un abbé coupable de plusieurs crimes. Ce monastère, situé en Toscane, dans le territoire de Clusium, avait été fondé vers l'an 743, par Rachis, roi des Lombards.

Une des dernières fondations de saint Romuald, mais qui dans la suite est devenue la plus célèbre de toutes, fut celle de Camaldule. Ce lieu, nommé alors Campo-Malduli, est situé au milieu des plus rudes montagnes de l'Apennin, dans le diocèse d'Arezzo; mais c'est une plaine agréable, arrosée de sept fontaines. Saint Romuald le choisit comme propre à ses disciples, et y bâtit une église de Saint-Sauveur et cinq cellules séparées pour autant d'ermites, à qui il donna pour supérieur le vénérable Pierre. C'est de

ce monastère que les religieux de saint Romuald ont pris le nom de Camaldules.

Saint Romuald sentant approcher sa fin, revint à son monastère de Val-de-Castro, et, se tenant assuré qu'il mourrait bientôt, il se fit bâtir une cellule avec un oratoire pour s'y enfermer et y garder le silence jusqu'à sa mort. Vingt ans auparavant, il avait prédit à ses disciples qu'il mourrait en ce monastère, sans que personne fût présent à sa mort. Sa cellule de réclusion étant faite, il sentit augmenter ses infirmités, principalement une fluxion sur la poitrine, qui l'oppressait depuis six mois. Toutefois, il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni relâcher la rigueur de son jeûne. Un jour, comme il s'affaiblissait peu à peu, le soleil étant vers son coucher, il ordonna à deux moines qui étaient près de lui de sortir et de fermer après eux la porte de la cellule, et de revenir au point du jour pour dire auprès de lui matines, c'est-à-dire laudes. Comme ils sortaient à regret, au lieu d'aller se coucher, ils demeurèrent près de la cellule, et, quelque temps après, écoutant attentivement, comme ils n'entendirent ni mouvement ni voix, ils se doutèrent de ce qui en était; ils poussèrent promptement la porte, et, ayant pris de la lumière, ils le trouvèrent mort, couché sur le dos. Il vécut cent vingt ans, dont il en passa vingt dans le monde, trois dans le monastère, quatre-vingt-treize dans la vie érémitique. C'est ce que nous lisons dans sa vie, écrite, quinze ans après, par saint Pierre Damien. Il mourut l'an 1027, le 19^{me} de juin, et l'Église honore sa mémoire le même jour; mais, à Rome, sa fête a été fixée au 7^{me} de février, jour de la seconde translation. Incontinent après sa mort, il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau : ce qui fut cause que, cinq ans après, les moines obtinrent du Saint-Siége la permission d'élever un autel sur son corps; c'était alors une manière de canoniser les saints [1].

L'ordre de saint Romuald, autrement des Camaldules, subsiste encore avec honneur. Il renferme les trois genres de vie, cénobites, ermites et reclus. Leur règle est celle de saint Benoît, avec quelques observances particulières. L'ordre de saint Benoît et celui de saint Romuald ont donné, de nos jours, à l'Église deux grands Papes : le premier, Pie VII, de glorieuse mémoire; le second, Grégoire XVI.

[1] *Acta SS.*, 7 *febr. Act. Bened.*, sect. 6, *pars.* 1.

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE STROCONIO,

FRANCISCAIN.

Le bienheureux Antoine de Stroconio, ainsi nommé du village où il était né, en Ombrie, désira dès l'âge de douze ans s'engager dans l'ordre de Saint-François. Le supérieur du couvent dans lequel il se présenta, arrêté par sa grande jeunesse, différa de lui donner l'habit; mais la ferveur du postulant, suppléant à la faiblesse de l'âge, le fit admettre au noviciat et ensuite à la profession. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, il fut mis sous la direction du bienheureux Thomas Bellaccio, qui, l'ayant gardé plusieurs années auprès de lui, l'envoya en Corse, où Antoine établit plusieurs couvents de l'observance. Revenu en Italie, il passa quelque temps en Toscane, d'où il retourna dans son pays natal, qu'il habita jusqu'à la fin de ses jours. Il vivait dans les maisons les plus solitaires, ne se nourrissait que de pain, d'eau et d'absinthe. Il avoua qu'il lui avait fallu quatorze ans pour s'habituer à l'amertume de cette plante. Ses austérités étaient étonnantes; cependant il parvint à l'âge de quatre-vingts ans. Le Seigneur voulut alors récompenser la vie tout à la fois pure et mortifiée de son serviteur; Antoine mourut en 1471, au couvent de Saint-Damien, près d'Assise. En 1769, la congrégation des rites publia l'approbation du culte public du bienheureux Antoine, donnée en 1687 par le pape Alexandre VII, sa fête est le 7 février.

Le même jour, à Londres en Angleterre, la fête de saint Aule, évêque, qui, ayant terminé le cours de ses années par le martyre, mérita de recevoir la récompense éternelle. — En Phrygie, saint Adauque, qui, étant d'une illustre famille d'Italie, fut élevé par les empereurs à presque toutes les dignités de l'empire, et qui exerçait encore la charge de questeur, lorsque, pour la défense de la foi, il fut honoré de la couronne du martyre. — Au même lieu, plusieurs chrétiens, habitants d'une ville dont le même Adauque était gouverneur, lesquels, persistant constamment dans la confession de la foi, furent brûlés par l'ordre de l'empereur Galère-Maximien.—A Héraclée, saint Théodore, général d'armée, qui, sous l'em-

pire de Licinius, après divers tourments, fut décapité, et entra victorieux dans le ciel. — En Égypte, saint Moïse, évêque vénérable, qui passa dans la solitude les premières années de sa vie; mais en étant sorti à la prière de Moavia, reine des Sarrasins, pour être élevé à l'épiscopat, il convertit à la foi la plus grande partie de cette nation féroce, et mourut en paix, plein de vertus et de mérites. — A Lucques en Toscane, le décès de saint Richard, roi d'Angleterre. — A Bologne, sainte Julienne, veuve.

VIIIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT JEAN DE MATHA,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Jean de Matha naquit vers le milieu du douzième siècle, à Faucon, sur les frontières de la Provence, et reçut le nom de Jean à son baptême. Les parents qui lui donnèrent le jour étaient distingués par leur noblesse et leur piété. Sa mère le consacra au Seigneur, dès sa naissance, par un vœu. Son père, nommé Euphémius, prit un soin particulier de son éducation et l'envoya dans la ville d'Aix, afin qu'il y fît ses études et qu'il y apprît tout ce que doit savoir un jeune homme de qualité. Jean s'appliquait à profiter des leçons de ses différents maîtres; mais il avait une toute autre ardeur pour se perfectionner dans la pratique des vertus chrétiennes. Il avait une charité extraordinaire pour les pauvres, et il employait au soulagement de leurs misères une partie considérable de l'argent qu'il recevait de sa famille pour fournir à des plaisirs innocents. Il allait régulièrement tous les vendredis à l'hôpital; là, il servait les malades, pansait leurs plaies et leur procurait tous les secours qui étaient en son pouvoir.

De retour dans la maison de son père, il lui demanda la permission de continuer ses pieux exercices, et, après l'avoir obtenue, il se retira dans un petit ermitage qui n'était pas éloigné de Faucon. Son dessein était d'y vivre séquestré du commerce du monde, pour ne converser plus qu'avec Dieu. Il n'y trouva pas cette soli-

tude entière après laquelle il soupirait. Les fréquentes visites de ses amis lui donnant des distractions continuelles, il crut devoir quitter sa cellule; il alla donc trouver son père et le pria de l'envoyer à Paris pour y étudier la théologie. Euphémius approuva le dessein de son fils, et lui permit volontiers de se rendre dans la capitale. Jean fit son cours avec le plus grand succès, prit les degrés ordinaires, et enfin le bonnet de docteur, quoique sa modestie lui inspirât de la répugnance pour cette sorte d'honneur. Ayant été ordonné prêtre quelque temps après, il célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris. Maurice de Sully, qui occupait alors le siége de la capitale, les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, et le recteur de l'université voulurent y assister. Il leur fut facile de juger, à la ferveur angélique avec laquelle le saint célébrait l'auguste sacrifice, que l'esprit de Dieu résidait en lui avec la plénitude de ses grâces.

Ce fut le jour même qu'il dit sa première messe que notre saint, par une inspiration particulière du ciel, forma la généreuse résolution de travailler à racheter les chrétiens infortunés qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il envisageait deux choses dans cette bonne œuvre, la délivrance des corps et le salut des âmes, qui courent les plus grands risques parmi des peuples barbares. Il ne voulut cependant rien entreprendre avant d'avoir consulté le Seigneur d'une manière spéciale. Ce fut ce qui le détermina à se retirer dans un lieu solitaire, afin d'attirer sur lui les lumières de l'Esprit-Saint par une prière fervente et continuelle et par tous les exercices de la pénitence.

Dans le même temps vivait dans la solitude saint Félix de Valois, ainsi surnommé ou parce qu'il était né dans la province de ce nom, ou parce qu'il était de la branche royale de Valois, comme le pensent plusieurs critiques. Il vint au monde l'année 1127; quitta la Sicile, où il avait des biens considérables, et se retira dans une forêt au diocèse de Meaux. Il choisit cette solitude dans la vue de vivre inconnu aux hommes, de ne penser qu'à Dieu et de s'occuper uniquement de sa sanctification. Il joignait à la prière et à la contemplation les plus rigoureuses austérités de la pénitence.

Jean de Matha ayant donc entendu parler de lui, alla le trouver aussitôt et le pria de le recevoir dans son ermitage et de l'instruire des voies de la perfection. Félix découvrit aisément qu'il n'avait

point affaire à un novice dans la vie spirituelle ; aussi le regarda-t-il moins comme son disciple que comme un compagnon que Dieu lui avait envoyé. Il serait impossible d'exprimer jusqu'où nos deux ermites portèrent l'esprit d'oraison, et avec quel zèle ils embrassèrent les plus rigoureuses austérités. Leurs veilles étaient longues et leurs jeûnes presque continuels. Leur occupation la plus ordinaire était la contemplation, et ils n'avaient d'autre but, dans tous leurs entretiens, que d'allumer de plus en plus dans leur cœur le feu sacré de l'amour divin.

Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble sur le bord d'une fontaine, Jean s'ouvrit à Félix sur la pensée qui lui était venue le jour de sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens captifs chez les mahométans. Il parla de la fin et de l'utilité de cette entreprise d'une manière si vive et si touchante, que Félix ne douta point qu'un tel projet ne vînt de Dieu ; il en loua l'exécution et s'offrit même pour y concourir autant qu'il serait en lui. Les deux saints n'étaient plus embarrassés que sur le choix des moyens qu'il fallait prendre pour effectuer le noble désir qui leur avait été inspiré par la charité. Ils se recommandèrent à Dieu et redoublèrent leurs mortifications et leurs prières, afin d'obtenir de nouvelles lumières sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Quelques jours après, ils se mirent en chemin pour Rome. Ils partirent vers la fin de l'année 1197, sans pouvoir être retenus par les incommodités d'une saison rigoureuse. En arrivant à Rome, ils trouvèrent Innocent III sur la chaire de saint Pierre. Ce souverain Pontife, ayant été instruit de leur sainteté et de leur pieux dessein par des lettres de recommandation, qui lui furent présentées de la part de l'évêque de Paris, les reçut comme deux anges envoyés du ciel, les fit loger dans son palais et leur accorda plusieurs audiences particulières, afin qu'ils lui expliquassent dans le plus grand détail les rapports et la nature de leur projet. Il assembla ensuite les cardinaux et quelques évêques dans le palais de Saint-Jean de Latran, pour prendre leurs avis sur une affaire de cette importance. Après leurs délibérations, on indiqua un jeûne et des prières particulières pour obtenir de Dieu qu'il manifestât sa volonté. Enfin, ne pouvant douter que les deux ermites français ne fussent conduits par l'esprit de Dieu, et considérant l'utilité que l'Église retirerait de l'institut qu'ils avaient projeté, il le reçut et

en forma un nouvel ordre religieux dont Jean fut déclaré le premier ministre général. L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, et le Pape l'approuva par une bulle donnée l'an 1198. Le souverain Pontife voulut que les nouveaux religieux portassent l'habit blanc, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de frères de l'ordre de la sainte Trinité [1].

Les deux saints ayant obtenu à Rome ce qu'ils désiraient, ils retournèrent en France. Ils furent secondés dans leur pieuse entreprise par le roi Philippe-Auguste. Un seigneur de Châtillon leur donna un lieu pour y bâtir un couvent, mais la maison se trouva bientôt trop petite pour contenir tous ceux qui voulaient entrer dans le nouvel ordre. Le même seigneur donna alors le lieu nommé *Cerfroid*, celui-là même où saint Jean de Matha avait concerté avec Félix de Valois, le premier plan de son institut. Ils y jetèrent les fondements d'un monastère qui a toujours passé pour le chef-lieu de l'ordre des Trinitaires. Jean et Félix bâtirent encore plusieurs autres monastères en France, tant on avait d'ardeur pour étendre une congrégation religieuse fondée sur la plus pure charité. Ils envoyèrent quelques-uns de leurs disciples aux comtes de Flandre et de Blois, et à d'autres seigneurs croisés qui allaient s'embarquer pour la Palestine. L'occupation de ces religieux devait être d'instruire les soldats, de prendre soin des malades, et de travailler à racheter les captifs. Le Pape écrivit au miramolin, ou roi de Maroc, pour les lui recommander. Cette lettre produisit un heureux effet ; car le saint ayant envoyé deux de ses disciples dans le royaume de ce prince en 1201, ils rachetèrent cent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. L'année suivante, il alla lui-même à Tunis, où il en délivra plus de cent dix. Il se rendit ensuite en Provence, et y ramassa des sommes considérables, qui lui servirent à procurer la liberté à un grand nombre de malheureux qui gémissaient sous les fers des Maures d'Espagne. Tant de bonnes œuvres, opérées par Jean de Matha et par ses disciples attirèrent beaucoup de réputation au nouvel ordre, et inspirèrent depuis à saint Pierre Nolasque le désir d'en fonder un second à peu près sur le même plan.

Notre saint fit un second voyage à Tunis, en 1210. Il eut beau-

[1] *Acta S.* et Godescard, 8 febr. et 20 nov.

coup à souffrir de la part des mahométans, irrités de l'ardeur avec laquelle il exhortait les captifs à supporter leurs maux avec patience, et à mourir plutôt que de renoncer à leur foi. Le trait suivant donnera une idée de la barbarie de ces infidèles. Lorsqu'ils virent le saint s'embarquer avec les cent vingt esclaves qu'il avait rachetés, ils ôtèrent le gouvernail de son vaisseau, et en déchirèrent les voiles, afin qu'il périt au milieu des flots. Jean, plein de confiance en Dieu, ne perdit point courage ; il pria le ciel de prendre la conduite du vaisseau, puis ayant tendu les manteaux de ses compagnons en forme de voiles, il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes durant tout le trajet. La navigation fut très-heureuse, et le vaisseau aborda en fort peu de jours au port d'Ostie en Italie. Comme la santé de notre saint dépérissait sensiblement, et que les forces l'abandonnaient chaque jour, il fut obligé de passer à Rome le peu de temps qui lui restait à vivre.

Il y vécut encore deux années, uniquement occupé à exercer les œuvres de miséricorde, et à prêcher la nécessité de la pénitence. Dieu donnait une telle efficacité à ses discours, que les pécheurs les plus endurcis rentraient en eux-mêmes. Il succomba enfin sous le poids de ses travaux et de ses austérités, et mourut le 21 décembre 1213, à l'âge de soixante-un ans. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 8 février.

SAINT ÉTIENNE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE GRANDMONT.

Saint Étienne de Muret naquit à Thiers en Auvergne, d'une famille distinguée par sa noblesse. Ses parents l'ayant conduit, dans sa jeunesse, en pèlerinage en Italie, il y tomba dangereusement malade, et son père le laissa auprès de Milon, depuis archevêque de Bénévent, qui était de sa connaissance et de son pays. Milon prit grand soin du jeune Étienne, et, après qu'il eût été guéri, il le fit élever dans l'étude des lettres et dans la pratique des vertus chrétiennes. Étienne fit de grands progrès dans les unes et dans les autres, pendant douze ans qu'il demeura auprès de

Milon. Il alla ensuite à Rome, où il demeura quatre ans à la cour d'Alexandre II. La première année du pontificat de saint Grégoire VII, il obtint de ce Pape la permission d'établir en France une congrégation, à peu près sur le modèle de celle des ermites qu'il avait vus en Calabre. Il revint donc à Thiers; mais tandis que sa famille se réjouissait de le revoir après une si longue absence, il sortit secrètement de la maison paternelle, sans rien emporter que le désir de servir Dieu et une vive confiance en la divine Providence.

Saint Étienne passa dans le Limousin et s'arrêta quelque temps avec saint Gaucher, qui gouvernait un monastère du Limousin, dans un lieu nommé Saint-Jean-d'Aureil. Mais comme Gaucher avait bâti un monastère de religieuses proche le sien, Étienne craignit que ce voisinage ne l'exposât à quelque péril. Ainsi il se sépara de ce saint abbé et se retira sur une colline couverte de bois, proche de Limoges, nommée Muret. Il y arriva l'an 1076, dans la trentième année de son âge.

Il s'y bâtit une petite cellule de branches d'arbres, où il passa environ cinquante ans dans toutes les austérités de la pénitence et de la mortification chrétienne. Pendant les trente premières années, il ne mangea que du pain et ne but que de l'eau pure, excepté qu'il y mêlait quelquefois un peu de farine de seigle ; mais après trente ans de cette pénitence, il se laissa persuader de boire un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac. Il porta pendant plusieurs années une cuirasse de fer sur la chair nue, pour mieux la dompter. Quelques planches sans paille, et faites en forme de tombeau, lui servaient de lit, encore s'y couchait-il avec sa cuirasse. La prière était toute son occupation; outre l'office du jour, celui de la Vierge et des morts, il récitait tous les jours l'office de la sainte Trinité. Il se tenait si longtemps à genoux ou prosterné la face contre terre, qu'il en avait contracté des callus aux genoux, et que son nez en était comme écrasé.

L'humilité, l'amour de la chasteté et la charité furent les principales vertus de saint Étienne. Pendant que ses frères mangeaient au réfectoire, il s'asseyait à terre et leur faisait la lecture. Il avoua qu'il n'éprouvait point les révoltes de la chair : ce qui n'est pas surprenant, vu la manière dont il la traitait. Il témoignait beaucoup de bonté aux pécheurs et tâchait de leur inspirer une grande

confiance. « Ne craignez pas, leur disait-il, vous ne pouvez pas commettre tant de péchés que Dieu ne puisse vous les pardonner. » Pour se soutenir dans les exercices de la pénitence, il se rappelait sans cesse la pensée de la mort.

Saint Etienne mourut le 8 février 1124. Ses disciples, ayant été tracassé sur la possession du désert de Muret, se retirèrent dans celui de Grandmont, qui en est à une lieue, emportant les reliques de leur saint fondateur. C'est de là que leur est venu le nom de Grandmontins. Saint Étienne fut canonisé par le pape Clément III, en 1189.

Le même jour, à Rome, les saints martyrs Paul, Lucius et Cyriaque. — Dans la basse Arménie, la fête des saints martyrs Denys, Émilien et Sébastien. — A Alexandrie, sous l'empereur Dèce, sainte Coïnte, martyre : les païens, l'ayant arrêtée, la menèrent devant les idoles pour la contraindre de les adorer ; mais cette généreuse femme refusant de le faire, en les détestant, ils lui lièrent les pieds, la traînèrent par les rues de la ville, et la mirent en pièces par cet horrible supplice. — A Constantinople, les saints martyrs, religieux du monastère de Die, cruellement mis à mort pour la défense de la foi catholique, parce qu'on les trouva porteurs des lettres du pape saint Félix contre l'hérétique Acace. — En Perse, la mémoire de plusieurs saints martyrs, que le roi Cabad fit mourir par divers genres de supplices, en haine de la foi chrétienne. — A Pavie, saint Juvence, évêque, qui travailla avec zèle dans le ministère évangélique. — A Milan, saint Honorat, évêque et confesseur. — A Verdun, saint Paul, évêque, illustre par les miracles qu'il a opérés. — Au monastère de Vallombreuse, le bienheureux Pierre, cardinal-évêque d'Albano, de la congrégation de Vallombreuse, ordre de saint Benoît, surnommé le cardinal Ignée, parce qu'il passa par le feu sans en recevoir aucune atteinte.

IXe JOUR DE FÉVRIER.

SAINTE APOLLONIE OU APOLLINE,

VIERGE, ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS D'ALEXANDRIE.

En 249, une émeute populaire fut comme le prélude de la grande persécution de Dèce à Alexandrie. Soulevé par un poëte qui faisait le devin, le peuple païen de cette ville s'emporta tout d'un coup contre les chrétiens. Ils prirent d'abord un vieillard nommé Métras, et lui commandèrent de dire des blasphèmes ; sur son refus, ils le frappèrent par tout le corps à coups de bâton, lui percèrent les yeux et tout le visage avec des pointes de roseaux, et enfin, l'ayant traîné au faubourg, ils le lapidèrent. Après quoi ils s'attaquèrent à une femme nommée Quinte ou Coïnte, dont il a été fait mémoire hier, la menèrent dans le temple de leur idole, et lui commandèrent de l'adorer. Comme elle le refusa avec horreur, ils la lièrent par les pieds, la traînèrent par toute la ville sur des pavés très-rudes, la brisèrent contre de grosses pierres, et enfin la menèrent au même lieu que le premier, et lui firent souffrir le même genre de mort. Animés par ces premières violences, ils se jetèrent tous à la fois dans les maisons des fidèles ; chacun emmenait ou pillait ceux qu'il savait dans son voisinage, enlevant ce qu'il y avait de plus précieux, et jetant le reste par les fenêtres, et y mettant le feu au milieu des rues. On aurait dit une ville prise par l'ennemi. Les fidèles se cachaient et se retiraient, souffrant avec joie la perte de leurs biens : à peine y en eut-il un seul qui renia sa foi. Les païens prirent entre autres Apollonie ou Apolline, vierge d'un grand âge et d'une vertu admirable. Ils lui donnèrent tant de coups sur les mâchoires, qu'ils lui firent tomber toutes ses dents. Ils la menèrent ensuite hors de la ville, allumèrent un grand feu et menacèrent de l'y brûler vive si elle ne prononçait avec eux des paroles impies. Elle témoigna demander un peu de temps ; mais quand on l'eut laissée à elle, poussée sans doute par une inspiration particulière, elle s'élança dans le bûcher et y fut consumée. Un nommé Sérapion fut pris chez lui et tourmenté si cruellement, qu'on lui rompit toutes les jointures ;

puis on le précipita d'une chambre haute, et on l'acheva sur le pavé. Il n'y avait ni rue, ni chemin, ni coin de la ville où il fût libre à un chrétien d'aller, soit le jour, soit même la nuit. Partout les infidèles criaient sans cesse que quiconque ne prononcerait pas les paroles impies serait aussitôt traîné et brûlé. Ces maux durèrent longtemps; mais enfin la guerre civile qui survint tourna la fureur des païens contre eux-mêmes et laissa respirer un peu les chrétiens [1].

SAINT ANSBERT,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

Saint Ansbert était né dans le Vexin, d'une famille noble; son père lui avait fait promettre d'épouser Angadrême, fille de Robert, chancelier du roi Clotaire III. Mais la fille, voulant se consacrer à Dieu, obtint par ses prières d'avoir le visage couvert de lèpre. Quand elle fut guérie, ses parents et son fiancé consentirent qu'elle suivît sa vocation. Elle reçut le voile des mains de saint Ouen, fut depuis abbesse de Loroer, près de Beauvais, et elle est honorée le 14 d'octobre comme patronne de cette ville. Saint Ansbert succéda à Robert en la charge de chancelier, et avança toujours dans la piété au milieu de la cour. Enfin il la quitta secrètement et s'en alla seul à Fontenelle, où saint Vandrille le reçut à la profession, après l'avoir éprouvé selon la règle. Il se distingua tellement par sa vertu, que le saint abbé le prit en affection et le fit ordonner prêtre par saint Ouen, ce qui n'empêcha pas Ansbert de pratiquer le travail des mains comme auparavant. Saint Lambert, second abbé de Fontenelle, ayant été ordonné archevêque de Lyon en 678, saint Ansbert, dont il prenait souvent les conseils, fut élu abbé à sa place d'une voix unanime, et instruisit sa communauté par ses exemples encore plus que par ses discours. Sa charité se répandit même au dehors. Il bâtit dans le monastère trois hôpitaux, où il recueillait les pauvres. Plu-

[1] Euseb., l. VI, c. XLI. *Acta SS.*, 9 *febr.*

sieurs séculiers venaient le consulter sur leurs besoins spirituels, et lui confesser leurs péchés. Plusieurs se firent moines, plusieurs donnèrent de leurs biens au monastère.

Etant archevêque de Rouen, il prêchait assidûment, il soulageait les pauvres, il se mettait à table avec eux et les servait de ses mains ; il réparait les églises, et abandonna pour cet effet les droits qu'il pouvait prétendre sur les cures. L'année 689, cinquième de son pontificat, il tint un concile où assistèrent quinze autres évêques, parmi lesquels étaient les archevêques de Tours et de Reims. Il accorda un privilége à l'abbaye de Fontenelle, portant, entre autres choses, que les moines y observeraient la règle de saint Benoît, et que, s'ils y manquaient, ils seraient réformés par les évêques assemblés. Saint Ansbert mourut en 698 [1].

LE BIENHEUREUX BERNARD DE SCAMMACA,

DOMINICAIN.

Né à Catane en Sicile, d'une famille riche et distinguée, Bernard s'était abandonné à toute la fougue de ses passions et ne s'était refusé aucun plaisir ; mais Dieu l'arrêta au milieu de ses désordres, en lui envoyant une maladie qui, le forçant de rester en chambre pendant longtemps, lui donna occasion de faire de sérieuses réflexions sur le malheureux état de son âme. Eclairé alors d'une lumière céleste, il résolut d'abandonner un monde dont il ne connaissait que trop, par sa propre expérience, la corruption et la vanité, et dans le commerce duquel il n'avait recueilli que des mécomptes et des disgrâces. Lorsqu'il fut guéri de son infirmité, il se présenta au couvent des Dominicains, et sollicita son admission avec tant d'instances, qu'elle fut accordée. Bientôt on put aisément se convaincre que ce n'était pas le feu d'une ferveur passagère qui avait porté ce pécheur converti à embrasser l'état religieux, mais qu'il s'était véritablement et en-

[1] *Acta SS.*, 9 *feb. Act. ord. Bened.*, t. II.

tièrement dépouillé du vieil homme, pour se revêtir du nouveau. Son obéissance, son humilité, sa douceur, sa modestie et ses autres vertus montrèrent quelle perfection un chrétien est capable d'atteindre lorsqu'il revient à Dieu dans la sincérité de son cœur.

Bernard n'ignorait pas que le but principal de l'institut des frères Prêcheurs est de travailler au salut des âmes. Il se dévoua donc au service du prochain, afin de l'assister dans toutes ses nécessités spirituelles. Mais, comme il craignait de négliger sa propre sanctification en cherchant à procurer celle des autres, non content de supporter les peines et les fatigues attachées à la vie apostolique, et voulant d'ailleurs expier les péchés de sa jeunesse, il se livrait à diverses pratiques de pénitence, déchirait son corps par de sanglantes disciplines et menait la vie la plus austère. Etranger désormais aux choses de la terre, il ne suspendait ses œuvres de zèle que pour s'adonner avec ardeur à la méditation des choses célestes. Le Seigneur voulut récompenser d'une manière sensible la vertu de son serviteur. On assure que les religieux du couvent qu'habitait le bienheureux le virent plusieurs fois, pendant son oraison, élevé de terre et entouré d'une lumière surnaturelle.

Ce saint homme, après avoir fourni, dans l'état religieux, une carrière pleine de mérite devant Dieu, par la fidélité avec laquelle il observa la règle, mourut de la mort des justes, l'an 1486. A peine fut-il expiré, que le peuple de Catane se porta en foule au couvent des Dominicains pour honorer son corps, tant on avait une haute idée de sa sainteté. Ce corps vénérable ayant été exhumé au bout de quelques années, fut trouvé entier, sans corruption, et il se conserve encore dans cet état. Le pape Léon XII, informé du culte qu'on rendait de temps immémorial au bienheureux Bernard Scammaca, approuva ce culte le 5 mars 1825, et permit à l'ordre des frères Prêcheurs, ainsi qu'au clergé du diocèse de Catane, d'en faire l'office [1].

Le même jour, le martyre de saint Alexandre et de trente huit autres saints, qui furent couronnés en même temps. — A Sole en Chypre, les saints martyrs Ammône et Alexandre. — A Antioche, saint Nicéphore,

[1] Godescard, 9 février.

qui, ayant eu la tête tranchée sous l'empereur Valérien, reçut la couronne du martyre. — En Afrique, au château de Lemêlé, les saints diacres Prime et Donat, martyrs, qui furent mis à mort par les donatistes, dans une église dont ils défendaient l'autel. — A Canosa dans la Pouille, saint Sabin, évêque et confesseur.

Xe JOUR DE FÉVRIER.

SAINTE SCHOLASTIQUE,

VIERGE.

Saint Benoît avait une sœur nommée Scholastique, consacrée à Dieu dès l'enfance, et qui vivait à quelque distance du mont Cassin. Elle venait le voir une fois tous les ans; et lui allait la recevoir assez près du monastère, dans une métairie qui en dépendait. Il y vint donc un jour avec ses disciples, et après avoir passé la journée à louer Dieu et à s'entretenir de choses saintes, ils mangèrent ensemble sur le soir. Comme ils étaient encore à table et qu'il se faisait tard, Scholastique lui fit cette prière : « De grâce, ne me quittez point cette nuit, afin que nous parlions de la joie céleste jusqu'à demain matin. Il répondit : Que dites-vous, ma sœur? Je ne puis en aucune façon demeurer hors du monastère. » Le temps était fort serein. La sainte, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table, et appuya sa tête dessus; puis, fondant en larmes, elle pria le ciel de s'intéresser en sa faveur. Sa prière était à peine finie, qu'il survint une pluie d'orage accompagnée d'éclairs et de grands coups de tonnerres; en sorte que ni saint Benoît, ni ses religieux ne purent sortir de la maison. L'homme de Dieu s'en plaignit, en disant : « Que Dieu vous le pardonne, ma sœur! qu'avez-vous fait? Elle répondit : Voilà que je vous ai prié, et vous n'avez pas voulu m'entendre; j'ai prié mon Seigneur, et il m'a exaucée. Maintenant, quittez-moi si vous pouvez, et retournez à votre monastère. « Saint Benoît fut donc obligé de rester avec sa sœur. Ils veillèrent toute la nuit, uniquement occupés à s'entretenir de la félicité des saints. Ils se séparèrent le lendemain

matin, et, trois jours après, notre sainte mourut dans sa retraite. Saint Benoît, qui était alors dans sa cellule, ayant levé les yeux, vit l'âme de sa sœur entrer au ciel en forme de colombe. Ravi de sa gloire, il rendit grâces à Dieu, déclara sa mort aux frères et les envoya pour apporter le corps à son monastère, et le mettre dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, afin, dit saint Grégoire, de qui nous tenons ces détails, que la mort ne séparât point les corps de ceux dont les esprits avaient toujours été unis en Dieu [1].

LES SEPT PREMIERS FONDATEURS

DE L'ORDRE DES SERVITES.

Il y avait à Florence, dans le treizième siècle, une confrérie dite des *Laudesi*, dont les membres se proposaient d'honorer particulièrement la sainte Vierge en récitant et en chantant ses louanges. Sept des principaux patriciens de la ville, qui étaient membres de cette confrérie, se trouvaient réunis dans une église le jour de l'Assomption, l'an 1233, lorsque la mère de Dieu leur apparut et les exhorta d'embrasser un genre de vie plus parfait. Leur résolution fut prise à l'instant, et de l'avis du bienheureux Aringos, évêque de Florence, ils se retirèrent à la campagne, dans une petite maison, pour y vivre dans la retraite, la prière et la mortification.

Une année s'était écoulée, lorsqu'ils furent obligés de retourner à la ville, pour consulter de nouveau l'évêque sur leur état. Leur réputation de sainteté était si grande, que tout le monde accourut pour les voir. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette circonstance, c'est que les petits enfants reçurent dans ce moment l'usage de la parole, et s'écrièrent à l'envi en les désignant : Que c'étaient les serviteurs de Marie. Du nombre de ces innocents fut saint Philippe Beniti, alors âgé de cinq mois, et qui dans la suite devint l'ornement du nouvel ordre. Il serait difficile

[1] S. Greg., *Dial.*, l. II, c. XXXIII et XXXIV.

d'exprimer toute la joie que ressentirent les saints pénitents en s'entendant proclamer d'une manière si merveilleuse les serviteurs de la Mère de Dieu. Ils prirent en conséquence la résolution de se dévouer entièrement à son culte; mais comme ils se voyaient souvent troublés par le grand nombre de personnes qui venaient les visiter, ils allèrent se fixer sur le mont Senario, lieu très-élevé de la Toscane. La sainte Vierge leur apparut encore dans ce nouveau séjour, pour leur faire connaître qu'ils devaient y honorer d'une manière spéciale la passion de Jésus-Christ et la tristesse de Marie au pied de la croix. Elle leur indiqua l'habit qu'ils devaient porter, comme une marque qu'ils compatissaient à ses douleurs et qu'ils étaient consacrés à cette mère affligée.

Les saints solitaires, pleins de respect pour les volontés de leur protectrice, ayant obtenu la permission de l'évêque, quittèrent leurs vêtements de couleur cendrée pour en prendre des noirs, qui ont été depuis ce temps l'habit de l'ordre des Servites. Ils continuèrent leur genre de vie, et méritèrent bientôt d'avoir pour approbateur un des plus célèbres personnages de son siècle, saint Pierre, martyr, religieux dominicain. Ce grand serviteur de Dieu, se trouvant à Florence et ayant entendu parler des pénitents du mont Senario, voulut juger par lui-même si l'on devait croire tout ce que la renommée publiait de leurs vertus. Il les vit, et fut tellement persuadé de leur sainteté, qu'il contracta une sainte amitié avec eux; Marie lui apparut même, et lui apprit, dans une vision, qu'elle avait choisi Bonfilio et ses compagnons, ainsi que leurs successeurs, pour qu'ils fussent spécialement consacrés à son service et qu'ils prissent part aux douleurs amères qu'elle avait autrefois éprouvées ; qu'ils devaient fonder un ordre dont le but serait de l'honorer et de procurer sa gloire. Encouragés par ces oracles, ces humbles solitaires, qui ne s'étaient pas proposé d'abord de recevoir des disciples, résolurent alors d'instituer l'ordre des Servites, moins pour être les fondateurs d'une nouvelle société religieuse que pour accomplir les volontés de leur divine Mère. Ils embrassèrent la règle de saint Augustin, qu'ils suivent encore aujourd'hui. Le nouvel institut se propagea bientôt en Italie, où il possédait un assez grand nombre de maisons ; il forma même des établissements dans d'autres parties de l'Europe, et l'on trouve des couvents de ces religieux dans les Etats où les ordres monastiques

n'ont pas été supprimés. Quant aux pieux fondateurs, ils continuèrent à marcher à grands pas dans les sentiers de la perfection, et terminèrent saintement leur carrière au mont Senario, à l'exception du bienheureux Alexis Falconieri, qui vécut jusqu'à l'âge de cent dix ans et mourut à Florence. Les bienheureux Sostegno et Uguccione rendirent leur âme à Dieu le même jour et à la même heure. Benoît XIV dit que les corps de ces sept bienheureux sont conservés sous le maître-autel du mont Senario, que leurs chefs sont placés dans l'intérieur de l'autel de la chapelle dite des Reliques de la même église, et que chaque chef est orné d'une couronne de fleurs avec une inscription. On doute que les révolutionnaires d'Italie aient respecté ces précieux trésors. Le culte du bienheureux Alexis Falconieri fut approuvé par le pape Clément XI, le 1er décembre 1717, et celui des six autres fondateurs, par Benoît XIII, le 30 juillet 1725 [1].

LA BIENHEUREUSE CLARA DE RIMINI,

VEUVE.

Claire ou Clara de Rimini, étant devenue veuve très-jeune encore par la mort de son premier mari, s'abandonna à toutes les frivolités et à tous les plaisirs où on se laisse trop souvent entraîner dans le monde. Les malheurs mêmes de sa famille et de son pays, dans ce temps de désordre et de guerres civiles, ne furent pas capables de la faire rentrer en elle-même. Mais au moment où elle s'y attendait le moins, Dieu jeta sur elle un regard de miséricorde, et lui inspira un profond repentir de ses écarts. Un jour qu'elle était entrée dans l'église des Franciscains, il lui sembla entendre une voix qui disait : « Efforcez-vous, Clara, de dire un *Pater* et un *Ave* à la louange de Dieu et comme une marque de votre souvenir, et de les réciter avec attention, sans penser à autre chose. » Elle ne comprit pas d'abord ce que cet avis signifiait ; il la porta

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 10 février.

à la réflexion. Enfin elle ouvrit les yeux sur sa vie passée, et résolut d'en expier les égarements par une sincère pénitence. Son second mari, cédant à ses instantes prières, lui permit de se vêtir en religieuse et d'embrasser ce genre de vie. Il mourut bientôt après, et Clara, désormais dégagée de ses liens, ne voulut plus d'autre époux que Jésus-Christ, et d'autre soin que celui de sa sanctification.

Afin d'opérer plus sûrement son salut, la nouvelle convertie se dévoua entièrement à la pénitence; pour vaincre sa délicatesse, elle s'accoutuma à marcher pieds nus, et le fit le reste de sa vie. Des habits grossiers, de couleur grise et brune, succédèrent à ces riches vêtements dont jadis elle aimait à se parer. La nourriture la plus frugale lui servit à expier le plaisir qu'elle avait pris à la bonne chère; c'était ordinairement du pain et de l'eau; les dimanches et les grandes fêtes, elle y ajoutait un peu d'huile; mais pendant le carême, elle ne vivait que de pain et d'herbes crues. Elle portait au cou, aux bras et aux genoux des cercles de fer, et avait le corps couvert d'une espèce de cuirasse du même métal, que l'on conserve encore à Rimini. Tels furent les moyens qu'elle employa, telles furent les armes dont elle se revêtit pour résister à l'ennemi qui l'avait si longtemps retenue captive.

Malgré ces précautions, elle eut encore de rudes combats à soutenir, surtout pour triompher des tentations qui la portaient à la gourmandise. Un jour qu'elle était presque vaincue, Jésus-Christ, qu'elle priait avec ferveur, lui inspira de dire ces paroles : «Levez-vous, ô Christ! et secourez-moi; levez-vous, vous qui êtes le défenseur des hommes, ô rejeton de David! alleluia!» Clara n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, qu'elle se sentit pleine de force et de vigueur pour repousser la tentation; cependant, afin de s'en préserver à l'avenir, elle va chercher un animal dégoûtant, et, le faisant rôtir, elle le porte à la bouche, en se disant elle-même : «Prends, gourmande, prends ce mets délicat et mange.» C'en fut assez pour qu'elle n'eût plus rien dans ce genre à souffrir. Tant il est vrai que les victoires remportées sur les passions sont une source féconde de tranquillité.

Ces austérités ne furent pas les seules que pratiqua cette courageuse pénitente; elle se privait presque entièrement de sommeil, passant en prière la plus grande partie des nuits. Pendant le ca-

rême, elle se retirait dans un réduit que lui offrait l'ancien mur de la ville; là, exposée au froid, à la pluie et à toutes les autres injures du temps, elle demandait humblement à Dieu miséricorde, en confessant ses péchés, et récitait plus de cent fois l'oraison dominicale en versant des larmes abondantes. Telle fut sa pratique durant les trente années qui s'écoulèrent depuis l'époque de sa conversion.

Clara puisa dans ses communications avec le Seigneur une tendre compassion pour tous les affligés. Son propre frère en éprouva d'abord les effets. Ayant appris qu'il se trouvait malade à Urbin, où il s'était retiré après avoir été une seconde fois banni de Rimini, elle alla lui porter tous les secours dont il avait besoin, et l'aider à sanctifier ses souffrances. La paix ayant été conclue quelque temps après, la servante de Dieu revint avec sa famille dans sa ville natale, et y continua ses œuvres de charité, qu'elle savait très-bien allier avec ses pieux exercices et la sainte communion. Les guerres fréquentes qui désolaient cette contrée avaient forcé les religieuses de Sainte-Claire établies à Begno de se réfugier à Rimini, où elles se trouvaient dans une grande détresse. La servante de Dieu, en ayant été informée, allait de maison en maison quêter pour ses pauvres filles dans le voisinage de la ville et dans les bourgs qui en dépendaient. Un jour qu'elles manquaient de bois, Clara trouva dans la campagne un tronc d'arbre et le chargea sur ses épaules; elle le porta jusqu'à la maison d'un de ses parents, qui, la voyant ainsi chargée, commanda à un domestique de prendre ce tronc et de le porter où elle le voudrait; mais elle n'y consentit pas, et, après avoir souhaité des bénédictions à son parent pour la charité qu'il lui témoignait, elle continua de porter son fardeau sans être arrêtée par aucun respect humain.

Elle avait une grande crainte de causer la moindre peine à son prochain. Un jour, s'étant aperçue qu'elle avait dit à quelqu'un une parole qui n'était point assez polie, elle se renferma aussitôt dans sa cellule, et, se tirant avec une tenaille la langue hors de la bouche, elle la tint un temps si considérable que le sang en coulait, et qu'elle fut ensuite plusieurs jours sans pouvoir parler. Ce fut par cette sévérité à se punir de ses moindres fautes qu'elle parvint à dompter toutes ses passions et à se rendre entièrement maîtresse d'elle-même.

Mais si les besoins corporels de ses frères excitaient la compassion de Clara, elle était encore bien plus touchée de leurs nécessités spirituelles. Aussi s'employait-elle avec zèle et succès à la conversion des pécheurs : une veuve noble dont la conduite était suspecte, un usurier de Rimini, le seigneur de Mercatello, et beaucoup d'autres lui durent leur retour à Dieu. Ce ne fut pas toujours sans peine que la sainte pénitente obtint ces heureux changements : elle fut souvent injuriée et même accusée publiquement d'hérésie ; mais sa patience ferma enfin la bouche à ses calomniateurs, et sa vertu finit par triompher de ceux qui voulaient en ternir l'éclat. Clara acquit même une si grande réputation de sainteté, que plusieurs personnes dévotes ayant voulu se réunir à elle et vivre sous sa conduite, elle répondit à leurs vœux en bâtissant un monastère qui fut d'abord sous le titre de l'Annonciation, et qui prit ensuite celui de Notre-Dame des Anges, nom qu'il portait encore dans le siècle dernier.

La servante de Dieu ne se cloîtra pas dans cette maison ; mais elle continua de sortir pour vaquer aux œuvres de miséricorde. Sa grande charité la porta une fois à s'offrir en vente pour racheter un criminel condamné à avoir la main coupée, et lui fit obtenir la grâce de ce malheureux. Elle opéra plusieurs miracles pour rendre la santé aux malades. Le Seigneur la favorisait du don de conseil, et lui inspira une si grande sagesse, que les plus doctes en étaient ravis d'admiration. Enfin, après avoir pratiqué pendant plus de trente ans les vertus chrétiennes dans un degré héroïque, cette sainte femme rendit son âme à son Créateur, le 10 février 1326. Elle fut enterrée dans l'église de son monastère, où ses reliques sont encore conservées. Le pape Pie VI approuva, le 12 décembre 1784, le culte que les fidèles rendaient à la bienheureuse Clara [1].

Le même jour, à Rome, les saints martyrs Zotique, Irénée, Hyacinthe et Amance. — Au même lieu, sur la voie Lavicane, dix soldats martyrs. — De plus, à Rome, sur la voie Appienne, sainte Sotère, vierge et mar-

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 10 février.

tyre, qui, comme l'écrit saint Ambroise, étant d'une noble extraction, méprisa pour l'amour de Jésus-Christ les consulats et les préfectures de ses ancêtres. Ayant refusé d'offrir de l'encens aux idoles, elle fut longtemps et rudement souffletée; enfin, après avoir passé par toutes les autres peines ordinaires, elle eut la tête tranchée, et alla avec joie se réunir à son époux, dans le ciel. — En Campanie, saint Silvain, évêque et confesseur. — A Malaval, près de Sienne en Toscane, saint Guillaume, ermite. — Dans un bourg du diocèse de Rouen, sainte Austreberte, vierge, célèbre par ses miracles.

XIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINTS SATURNIN, DATIF, ETC.

MARTYRS D'AFRIQUE.

Dans une ville de l'Afrique proconsulaire, nommée Abitine, quarante-neuf chrétiens donnèrent l'exemple d'une héroïque constance, sous la persécution de Maximien. On les arrêta au moment qu'ils célébraient les mystères du Seigneur dans la maison d'un d'entre eux. Ils étaient trente-deux hommes et dix-sept femmes. On les conduisit sur la place publique, entourés de soldats. Ils y allèrent gaiement, ayant à leur tête un sénateur nommé Datif, et le prêtre Saturnin avec ses quatre enfants, Saturnin le jeune et Félix, lecteurs; Marie, religieuse, et Hilarien encore petit. Ils confessèrent Jésus-Christ tous les quarante, et réparèrent ainsi le scandale qu'avait donné, sur la même place, l'évêque Fundanus, en livrant les Ecritures. Ils furent chargés de chaînes et conduits à Carthage. Pendant la route, ils témoignaient leur joie par le chant des hymnes et des cantiques. A Carthage, le proconsul en fit tourmenter plusieurs, principalement le sénateur Datif et le prêtre Saturnin. Les édits de la persécution, en ordonnant de brûler les Ecritures, défendaient les assemblées. Interrogés pourquoi ils s'étaient assemblés malgré la défense des empereurs, le prêtre Saturnin et le confesseur Thélien répondirent : « C'est qu'on ne peut manquer au mystère du Seigneur. Ainsi l'ordonne, ainsi l'enseigne la loi. Je ne m'inquiète que de la loi de Dieu que j'ai

apprise. C'est elle que je garde, pour elle que je meurs ; il n'y en a point d'autre. » Au milieu des tourments, ils priaient, disant : « Seigneur Jésus-Christ, nous sommes chrétiens, vous êtes notre espérance ; Dieu très-saint, Dieu très-haut, Dieu tout-puissant, nous vous rendons nos actions de grâces. » C'est ainsi que les martyrs proclamaient la divinité du Christ. Le jeune Saturnin, ainsi que d'autres, interrogés s'ils avaient les Ecritures, répondirent : « Oui, je les ai, mais dans mon cœur. » Ces quarante martyrs demeurèrent longtemps en prison, et y moururent la plupart de faim, les uns après les autres [1].

Le même jour, en Numidie, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qu'on arrêta dans la même persécution de Dioclétien et de Maximien, et qui, n'ayant pas voulu livrer les saintes Ecritures, comme l'ordonnait un édit de l'empereur, perdirent la vie par de très-cruels supplices. — A Andrinople, les saints Lucius, évêque, et ses compagnons, martyrs. Ce saint prélat, après avoir beaucoup souffert par la haine des ariens, consomma son martyre dans les fers, sous l'empereur Constance ; tous les autres, dont la plupart étaient des plus considérables de la ville, refusant de recevoir les ariens, qui venaient d'être condamnés au concile de Sardique, furent décapités par sentence du comte Philagre. — A Lyon, saint Didier, évêque de Vienne, et martyr. — A Ravenne, saint Calocer, évêque et confesseur. — A Milan, saint Lazare, évêque. — A Capoue, saint Castrense, évêque. — A Château-Landon, diocèse de Sens, saint Séverin, abbé du monastère de saint Maurice d'Agaune, par les prières duquel le roi Clovis, alors adorateur du vrai Dieu, fut délivré d'une longue et fâcheuse maladie. — En Égypte, saint Jonas, moine, célèbre par son éminente vertu.

[1] Ruinart.

XII^e JOUR DE FÉVRIER.

SAINT BENOIT D'ANIANE,

ABBÉ.

Il y avait à la cour et dans les armées de Charlemagne un jeune seigneur, fils du comte de Maguelonne, et issu d'une noble famille de Goths établie dans la Gaule. Benoît était son nom. Il fut élevé à la cour de Pepin, qui le fit son échanson. Il le fut également de Charlemagne; et ces deux princes le comblèrent tous deux de richesses et d'honneurs. A l'âge de vingt-ans, éclairé de la grâce divine et touché de l'amour du ciel, ce jeune seigneur résolut de quitter le monde. Il y demeura toutefois encore trois ans, plus de corps que d'esprit, ne parlant de son projet qu'à Dieu seul, et s'essayant dans le monde même à toutes les vertus de la solitude : garder une chasteté parfaite, réprimer sa langue, se priver de nourriture et de sommeil. Il examinait quel genre de vie il voulait embrasser : ou prendre l'habit de pèlerin, ou se louer comme domestique pour garder les troupeaux, ou se faire cordonnier dans une ville pour avoir de quoi donner aux pauvres. L'an 774, il se trouva avec un de ses frères à la conquête que Charlemagne fit du royaume de Lombardie. Son frère ayant voulu inconsidérément passer une rivière, fut en danger de se noyer. Alors Benoît, n'écoutant que sa tendresse, poussa son cheval dans l'eau et prit son frère par la main ; mais, en voulant le sauver, il se mit lui-même en un péril plus grand encore que celui dont il voulait tirer son frère. Dans cette extrémité il eut recours à Dieu, et fit vœu de consacrer à son service le reste de sa vie, s'il daignait le délivrer du danger où il était de la perdre. Il fut à l'instant exaucé, et la reconnaissance ne lui permit pas de différer ce que d'ailleurs il désirait depuis longtemps. Mais pour éviter les obstacles, étant de retour dans son pays, il ne découvrit son dessein qu'à un saint religieux aveugle, nommé Vitmar. Par son conseil, Benoît feignit de faire un voyage à Aix-la-Chapelle, où était la cour, et en y allant, il entra dans le monastère de

Saint-Seine en Bourgogne, renvoya les serviteurs qui l'accompagnaient et y prit l'habit monastique. Il passa deux ans et demi à faire la plus rude guerre à son corps. Du pain et de l'eau étaient toute sa nourriture, et la terre dure, son lit ; son repos même était une fatigue.

Son abbé crut devoir modérer une ferveur qui paraissait indiscrète, et il le reprit de ce qu'il portait trop loin l'amour des austérités ; mais Benoît, qui n'était peut-être point assez éclairé sur le mérite de l'obéissance, ne déféra pas aux réprimandes de son supérieur. Il croyait alors que la règle de saint Benoît n'était que pour les faibles, et il aspirait à pratiquer celles des saints Basile et Pacôme. Pour le distraire de son application trop continue aux exercices de piété, on lui donna la charge de cellérier. Il l'exerça avec exactitude, mais avec une charité qui lui gagna les cœurs de ses frères, en sorte que l'abbé de Saint-Seine étant mort, toute la communauté jeta les yeux sur lui pour le remplacer, quoiqu'il n'eût que cinq ans de religion. Benoît ne put éviter cette dignité que par la fuite. Il se retira dans son pays pour y édifier ceux qu'il pouvait avoir autrefois scandalisés. Il bâtit, de concert avec le saint homme Vitmar, un petit monastère dans une terre de son père sur le ruisseau d'Aniane, près de la rivière de l'Hérault. Il y vécut dans la plus grande pauvreté avec quelques disciples qui vinrent se ranger sous sa conduite. Ces saints religieux ne possédaient ni vignes ni troupeaux. Ils ne buvaient de vin que les dimanches, et ne se nourrissaient les autres jours que de pain et d'eau, à moins que quelques femmes du voisinage ne leur apportassent des laitages par compassion. Ils étaient si mal vêtus, qu'à l'office de la nuit ils étaient obligés de porter leurs couvertures de lit pour se garantir du froid. Mais plus ils étaient dénués des biens de la terre, plus ils étaient riches de ceux du ciel.

C'est communément le relâchement des monastères qui les rend déserts; la régularité et l'austérité de celui d'Aniane y attirèrent tant de disciples à Benoît, qu'il fut obligé d'en bâtir un plus grand au même lieu. Mais en élargissant les bâtiments, il ne voulut pas élargir la pauvreté. Il ne fit couvrir les toits que de chaume, et il mettait en liberté tous les esclaves que l'on donnait au monastère. Il voulut même qu'on vît jusque sur l'autel des marques de la pauvreté religieuse. Il n'usa d'abord pour le sacrifice de la messe

que de calices de bois; il en eut ensuite de verre et d'étain. Enfin il en eut aussi d'or et d'argent. Mais il refusa constamment de se servir de chasuble de soie, et il donnait à d'autres églises celles qu'on lui offrait.

Benoît fit voir que les pauvres trouvent souvent plus de ressource dans la charité de ceux qui ont à peine le nécessaire, que dans le superflu des riches. Durant une famine qui affligea la Gaule en 793, il fit mettre en réserve ce qui était absolument nécessaire pour la subsistance des moines jusqu'à la moisson, et fit distribuer le reste jour par jour aux pauvres, qui, n'ayant plus rien chez eux, s'étaient fait des cabanes autour du monastère, en attendant la nouvelle récolte. Chaque jour on leur donnait la chair des bœufs et des moutons, et le lait des brebis. Les provisions étant épuisées, Benoît fit réduire jusqu'à trois fois ce qu'il avait mis en réserve pour ses frères. Ceux-ci étaient tellement touchés de compassion, qu'ils auraient tout donné. Tout ce dont il était possible de se priver, chacun le portait en secret aux malheureux qui mouraient de faim.

Le démon, jaloux de tant de vertus, mit tout en œuvre pour jeter le trouble dans le monastère, tantôt par des voleurs, tantôt par d'autres moyens. Benoît déjoua toutes ces ruses par son inaltérable patience. Jamais on ne le vit affligé pour aucune perte qu'il eût faite; jamais il ne redemanda ce qu'on lui avait dérobé; au contraire, si le voleur était pris, il lui faisait du bien et le renvoyait secrètement. Un homme qui enlevait les chevaux du monastère fut arrêté, maltraité par les voisins, qui l'amenèrent au saint abbé; mais il le fit panser de ses blessures et le renvoya guéri. Un jour qu'il était en voyage, un frère qui l'accompagnait reconnut un cheval du monastère, sur lequel un homme qu'ils rencontrèrent était monté; il s'écria aussitôt que c'était le cheval du monastère. Mais l'abbé le fit taire, disant qu'il y a souvent des chevaux qui se ressemblent. Il lui dit ensuite en particulier : « Moi aussi je l'ai reconnu; mais je crois qu'il vaut mieux garder le silence que faire affront à cet homme. »

L'exemple de Benoît excita plusieurs autres religieux personnages à réunir des moines et à former leur vie sur ses instructions. Il leur servait de père et les assistait pour le spirituel et le temporel, les visitait souvent pour les encourager et les soutenir

contre la crainte de la pauvreté et les autres obstacles. Ainsi se formèrent dans le pays plusieurs monastères.

Charlemagne, qui connaissait le zèle et les lumières de ce saint abbé, l'envoya combattre l'hérésie de Félix d'Urgel, en Espagne. A son retour, ce prince crut que pour honorer la vertu de l'abbé et des moines d'Aniane, il fallait que la magnificence des bâtiments répondît à leur réputation. Benoît fut obligé d'y consentir, et fit bâtir à Aniane, par l'ordre et la libéralité de Charlemagne, la quatorzième année de son règne, 782, un des plus beaux monastères du royaume. Il avait trois églises, dont la principale était dédiée au Sauveur, la seconde à la sainte Vierge, et la troisième, qui était dans le cimetière, à saint Jean-Baptiste. Le cloître était soutenu de colonnes de marbre et orné de plusieurs embellissements. Charlemagne voulait, par cette magnificence, témoigner à Dieu sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en recevait tous les jours. Mais le saint abbé redoubla ses soins, pour faire toujours habiter l'esprit de pauvreté et de mortification dans ces somptueux édifices. Il y établit avec cela une école des saintes lettres, y assembla une multitude de livres; on y enseignait le chant et la lecture; il y eut des grammairiens et des théologiens instruits dans la science des Écritures, dont quelques-uns furent depuis évêques. Aniane fut ainsi, pour le midi de la France, ce que Fulde était pour l'Allemagne, un asile et un séminaire pour la littérature chrétienne.

Benoît, craignant que ses parents ou d'autres n'inquiétassent ses successeurs, alla trouver Charlemagne et mit son monastère sous sa royale protection. Charlemagne lui en octroya un diplôme que nous avons encore. Il lui donna, de plus, des terres autour du monastère, le renvoya avec honneur et lui fit présent de quarante livres d'argent, que Benoît, à son retour, distribua aux monastères du pays; car la charité pour ces saintes maisons était sa vertu favorite. Il les visitait souvent, leur faisait part à chacun selon ses besoins, de ce qu'il recevait de la libéralité des fidèles, et instruisait les moines de leurs devoirs. Enfin, il était le nourricier de tous les monastères de Languedoc et de Gascogne; tous l'aimaient comme leur père et le respectaient comme leur maître. Le grand soin qu'il prenait des pauvres, faisait que chacun lui portait ce qu'il voulait lui donner. Veuves, orphelins, captifs, mal-

heureux de toute espèce, il n'en oubliait aucun, et toujours son aumône était accompagnée d'instruction.

Cependant il avait relâché quelque peu de son austérité première, jugeant impossible de la soutenir ; mais il ne laissait pas de travailler avec les autres à fouir la terre, à labourer, à moissonner. Et nonobstant la chaleur du pays, à peine permettait-il à personne de boire un verre d'eau avant l'heure du repas. On n'osait en murmurer, parce qu'il était encore moins indulgent pour lui que pour les autres. Pendant le travail, en allant et en revenant, on n'ouvrait la bouche que pour chanter des psaumes. Il mettait en pénitence ceux qui laissaient perdre quelque feuille de chou ou quelque grain de légumes, tant il aimait la pauvreté. Le nombre de ses moines s'étant augmenté jusqu'à plus de trois cents, il fit faire un bâtiment long de cent coudées et large de vingt, qui depuis contenait plus de mille personnes ; et il établit en divers lieux des cellules ou petits monastères, auxquels il donna des supérieurs particuliers. C'est ce que depuis on a nommé des prieurés.

D'ailleurs plusieurs évêques, touchés de sa réputation, lui demandèrent instamment des moines pour servir d'exemple aux autres. Il en envoya ainsi vingt à Leidrade, archevêque de Lyon, pour rétablir le monastère de l'île Barbe. Théodulfe, évêque d'Orléans, lui en demanda pour le monastère de Mici ou de Saint-Mesmin, entièrement désolé pendant les guerres du roi Pepin contre Waifer, duc d'Aquitaine. Il n'y restait plus de moines, et leurs logements étaient occupés par des séculiers et des femmes, ou changés en écuries et en chenils. Théodulfe entreprit donc de rétablir ce monastère, retira les biens usurpés, y en ajouta du sien, et Benoît lui envoya quatre moines, qui assemblèrent, avec le temps, une grande communauté [1]. C'est ainsi qu'un jeune seigneur de la cour de Charlemagne devint le second patriarche de l'ordre monastique en Occident.

L'empereur Louis le Débonnaire eut la même confiance dans saint Benoît d'Aniane, et lui confia l'inspection sur tous les monastères de son empire, pour établir une règle uniforme rédigée dans un concile d'Aix-la-Chapelle.

Le saint mourut en 821. Il avait si bien réglé son monastère

[1] *Ac. Bened.*, sect. iv, pars I. *Acta SS.*, 12 febr.

d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, que les moines qui y venaient des divers pays s'instruisaient, sans qu'on leur dît un mot, à voir seulement l'habit, la démarche et toute la conduite de ceux de cette maison, tant on y observait exactement le règlement fait en l'assemblée des abbés, l'an 817. Pour aider davantage les moines, Benoît fit un recueil de toutes les règles monastiques, connu sous le nom de *Code des règles*, et divisé en trois tomes, dont le premier contient les règles des moines d'Orient, le second celles des moines d'Occident, le troisième celles des religieuses. Il fit aussi la *Concorde des règles*, où elles sont toutes rapportées aux chapitres de la règle de saint Benoît, pour lui servir de commentaire.

Bien que les longues austérités de Benoît lui eussent attiré plusieurs maladies, il ne laissait pas de s'occuper continuellement à la prière ou à la lecture ; on lui trouvait toujours le visage baigné de larmes. Quatre jours avant sa mort, il était encore au palais, où il donnait, à son ordinaire, des avis à l'empereur. La fièvre l'ayant pris, il se retira au logis qu'il avait dans la ville, et, le lendemain, il fut visité par tous les grands. Il s'y trouva tant d'évêques, d'abbés et de moines, qu'à peine les siens pouvaient en approcher pour le servir. L'abbé Hélisacar y vint le premier, et demeura auprès du malade jusqu'à sa mort. L'empereur Louis envoya le soir un de ses chambellans, avec ordre de le reporter à son monastère. Quand il y fut arrivé, il fit retirer tout le monde, et demeura seul pendant trois heures, au bout desquelles Hélisacar et le prévôt du monastère entrèrent, et lui demandèrent comme il se trouvait. « Je n'ai jamais été si bien, répondit-il ; j'étais parmi les chœurs des saints, en la présence de Dieu. » Le lendemain, il appela ses frères, leur donna des avis salutaires, et leur dit entre autres choses : « que depuis quarante-huit ans qu'il était moine, il n'avait jamais mangé qu'après avoir répandu des larmes devant Dieu. » Il envoya un petit avertissement à l'empereur ; il écrivit à divers monastères, entre autres à celui d'Aniane, et à Nébridius, archevêque de Narbonne, pour lui demander des prières. Enfin, il mourut âgé de soixante et dix ans, le 11 février 821 [1]. Sa vie a été écrite par Ardon Smaragde, son disciple.

[1] *Acta SS.*, 11 febr.

Le même jour, à Barcelone en Espagne, sainte Eulalie, vierge, qui, sous l'empereur Dioclétien, ayant enduré le chevalet, les ongles de fer et le feu, fut enfin attachée à une croix, où elle obtint la glorieuse couronne du martyre. — En Afrique, saint Damien, soldat et martyr. — A Carthage, les saints martyrs Modeste et Julien. — A Bénévent, saint Modeste et Ammone, jeunes enfants. — A Antioche, saint Mélèce, évêque, qui fut souvent exilé pour la foi catholique, et mourut enfin à Constantinople. Saint Jean Chrysostôme et saint Grégoire de Nysse ont célébré ses vertus par de magnifiques éloges. — A Constantinople, saint Antoine, évêque, du temps de l'empereur Léon VI. — A Vérone, saint Gaudence, évêque et confesseur

XIIIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINTE CATHERINE DE RICCI,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Sainte Catherine de Ricci, contemporaine et compatriote de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, naquit à Florence l'an 1522. Pierre de Ricci son père, et Catherine Bonza, sa mère, étaient de familles très-distinguées dans la Toscane. Nommée Alexandrine au baptême, elle prit le nom de Catherine en se faisant religieuse. Ayant perdu sa mère en bas âge, elle fut élevée par une pieuse marraine. De même que Catherine de Pazzi, ce fut une enfant de bénédiction, que Dieu prévint toute jeune de ses faveurs les plus signalées, lumières surnaturelles dans l'esprit, amour ineffable dans le cœur, attrait pour l'oraison et les autres exercices de piété. A l'âge de six à sept ans, son père la mit en pension dans le couvent de Monticelli, où Louise de Ricci, sa tante, était religieuse; et ensuite dans celui de Saint-Vincent de Prato, dont le père Timothée Ricci, son oncle, était directeur. Ce fut pour la jeune enfant un lieu de délices. Son père l'ayant fait revenir, lui proposa un parti avantageux dans le monde; mais elle ne voulut d'autre époux que celui de son âme : son père finit par y consentir, et elle entra au monastère de Prato, sous la règle de Saint-Dominique, à l'âge de quatorze ans.

Son noviciat fut celui d'un ange, par la piété, l'humilité, la douceur, la modestie, l'obéissance. Encore très-jeune, elle fut élue maîtresse des novices, puis sous-prieure, et enfin prieure perpétuelle à l'âge de vingt-cinq ans, tant on avait une haute idée de sa vertu et de sa prudence. Elle aspirait continuellement à la perfection. Ce qui dominait dans son cœur, comme dans celui de Thérèse et de Madeleine de Pazzi, c'était l'amour divin, qui la ravissait en extase, souvent des heures, des journées entières. Son amour pour le prochain était semblable. Ce qu'elle ne put par elle-même, elle le fit par ses exhortations charitables : de secourir les pauvres, les malades, les veuves, les orphelins, les vieillards, dans toute la Toscane. Les misères spirituelles du prochain émouvaient sa charité beaucoup plus encore. Pour obtenir la conversion des âmes, elle se condamnait elle-même aux jeûnes, aux veilles, aux cilices, aux mortifications de tout genre : elle conjura de plus le Seigneur, pour l'expiation de ses péchés et de ceux d'autrui, de l'affliger de maladies et de douleurs : en quoi elle fut exaucée. Mais plus elle souffrait, plus elle recevait de nouvelles grâces, y compris le don des miracles et l'esprit de prophétie. Sa conformité à Jésus souffrant, qui se montra plus d'une fois à elle, était si grande, qu'elle reçut les stigmates de la passion, non-seulement comme François d'Assise, aux pieds, aux mains et au côté, mais encore un diadème d'épines sur la tête, et les traces profondes de la croix sur les épaules. On vit même quelquefois son visage transformé en la ressemblance du Fils de Dieu, tant son union avec lui était intime. On a vu la même chose en sainte Catherine de Sienne. Catherine de Ricci fut éprouvée, et par les contradictions et les calomnies, et par les louanges et l'admiration universelle ; les plus grands personnages, des princes même venaient la voir ; elle était en relation de lettres avec saint Philippe de Néri, qui fut un jour transporté auprès d'elle par l'esprit de Dieu, comme le diacre Philippe le fut d'auprès de l'eunuque d'Ethiopie. Catherine demeura toujours humble et abjecte à ses propres yeux : elle pria tant son divin époux de modérer ses faveurs, ou du moins de les cacher aux yeux des hommes, qu'elle finit par l'obtenir. Elle rendit son âme à Dieu le 11 février 1589, au milieu du concert des anges, que les assistants mêmes entendirent. Marie-Madeleine de Pazzi, ravie en extase, la vit monter

au ciel au milieu d'une troupe d'esprits célestes. Béatifiée par Clement XII le 1er octobre 1734, elle fut canonisée par Benoît XIV le 29 juin 1746. C'est de la bulle de sa canonisation que nous avons tiré ces quelques traits de sa vie [1].

SAINT GRÉGOIRE II,

PAPE.

Le 19 mai 715, après la mort du pape Constantin, l'on ordonna pape saint Grégoire II, natif de Rome, qui tint le Saint-Siége quinze ans huit mois et vingt-quatre jours. Il avait été élevé dès sa tendre jeunesse dans la maison patriarcale de Latran, sous le pape Sergius, et fut sous-diacre, sacellaire ou trésorier, bibliothécaire et enfin diacre. Il suivit à Constantinople le pape Constantin, et s'y distingua par la sagesse de ses réponses, l'étendue de son savoir, l'éloquence de ses paroles, la pureté de ses mœurs et la fermeté de son courage. Dès son entrée au pontificat, il commença à réparer les murs de Rome ; mais plusieurs obstacles qui survinrent l'empêchèrent d'achever l'entreprise. Il répara diverses églises ruinées. Jean, patriarche de Constantinople, lui adressa une lettre synodique, à laquelle il fit réponse. Le patriarche mourut peu après, et ne fut point déposé par le Pape, comme Godescard le dit par erreur.

En 716, il envoya trois légats en Bavière, un évêque, un diacre et un sous-diacre, afin d'organiser des évêchés avec un archevêché dans ce pays, où les populations se convertissaient en foule, et d'y pourvoir à l'enseignement de la sainte doctrine. La même année, il sacra évêque saint Corbinien, qui fixa depuis son siége à Frisingue, en Bavière. L'an 719, il donna ordre et commission au prêtre anglais Winfrid, plus connu sous le nom de saint Boniface, d'aller prêcher l'Evangile aux nations encore infidèles de la Germanie, la Thuringe, la Frise, la Hesse, la Saxe. Le 30 novembre 723, l'ayant fait revenir à Rome, il l'ordonna évêque pour

[1] *Bullarium Benedicti XIV*, Godescard, 13 février.

les peuples qu'il avait convertis, et changea son nom de Winfrid en celui de Boniface. Dans la cérémonie de l'ordination, ou immédiatement après, le nouvel évêque et apôtre de l'Allemagne prêta au Pape le serment suivant, qu'il avait signé de sa main, et qu'il mit ensuite sur le corps de saint Pierre :

« Au nom du Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. La sixième année du règne de l'empereur Léon, la quatrième de son fils Constantin, indiction sixième. Moi Boniface, évêque par la grâce de Dieu, promets à vous, bienheureux Pierre, prince des apôtres, et à votre vicaire, le bienheureux pape Grégoire, aussi bien qu'à ses successeurs, par l'indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et par votre sacré corps ici présent, que je conserverai toujours la pureté de la foi catholique dans l'unité d'une même créance, à laquelle il est hors de doute que le salut de tous les chrétiens est attaché ; que je ne me laisserai jamais aller à rien entreprendre contre l'unité de l'Eglise universelle, mais que j'aurai toujours une entière fidélité, un sincère attachement pour vous et pour les intérêts de votre Eglise, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier et de délier, ainsi que pour votre susdit vicaire et ses successeurs ; que je n'aurai jamais aucune communion avec les évêques que je verrai s'écarter des routes anciennes tracées par les saints Pères ; que, si je puis, je les empêcherai ; sinon, je les dénoncerai au Pape, mon seigneur. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, je fais ou attente quelque chose contre cette promesse, que je sois trouvé coupable au jugement de Dieu, et que je reçoive le châtiment d'Ananie et de Saphire, qui ont voulu vous en imposer ! Moi Boniface, petit évêque, ai signé de ma main le formulaire de cette promesse, et, la mettant sur le sacré corps du bienheureux Pierre, comme il est prescrit, ai prêté ce serment en la présence de Dieu, qui est témoin et juge, et je promets de le garder [1]. » Tel est le serment solennel que l'apôtre de l'Allemagne prêta au pape Grégoire II. C'est sur cette base apostolique que sont fondés et l'épiscopat et l'église d'Allemagne. Puissent les évêques et les peuples de l'Allemagne ne l'oublier jamais !

Le pape Grégoire, en congédiant saint Boniface, lui donna un recueil des canons qui devaient lui servir de règle, et deux lettres

[1] Labbe, t. VI, p. 1438.

de recommandation. La première est adressée à Charles, duc des Francs, avec cette inscription : « Au seigneur, notre glorieux fils, le duc Charles. » Le Pape lui donne avis qu'il a ordonné évêque, Boniface, dont il fait l'éloge, et qu'il l'envoie prêcher la foi aux peuples de la Germanie. « C'est pourquoi, dit-il, nous le recommandons très-particulièrement à votre glorieuse bienveillance, et nous vous prions de l'aider dans tous ses besoins et de le défendre contre tous les ennemis sur lesquels le Seigneur vous donne la victoire. »

La seconde lettre était adressée aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux ducs, aux gouverneurs des villes, aux comtes et à tous les chrétiens. Après leur avoir recommandé, dans les termes les plus pressants, de protéger Boniface et de pourvoir à tous ses besoins : « Si quelqu'un, dit le Pape, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à s'opposer à ses travaux et à le troubler dans son ministère, lui et ses successeurs dans l'apostolat, qu'il soit frappé d'anathème par la sentence divine, et demeure sujet à la damnation éternelle! » La lettre est datée du 1er décembre, c'est-à-dire du lendemain de l'ordination de saint Boniface.

Grégoire II écrivit une troisième lettre du même jour au clergé et au peuple de la Thuringe, par laquelle, en leur marquant qu'il a ordonné Boniface pour être leur évêque, suivant leurs désirs, il leur notifie les ordres qu'il leur a donnés pour le gouvernement de cette église, afin d'autoriser sa conduite sur ces articles.

En l'année 726, saint Grégoire II répondit à plusieurs questions de saint Boniface, sur les difficultés qui se rencontraient dans le gouvernement de ces nouveaux chrétiens. Dès 718, le même Pape envoya l'abbé Pétronax, avec quelques religieux du monastère de Latran, rétablir le monastère du mont Cassin, ruiné par les Lombards environ cent quarante années auparavant. Saint Grégoire rétablit encore à Rome les monastères qui étaient près de l'église de Saint-Paul, réduits en solitudes depuis longtemps, et il y établit des moines pour chanter les louanges de Dieu jour et nuit. Il fit encore un monastère d'un hôpital de vieillards qui était derrière l'église de Sainte-Marie-Majeure, et rétablit le monastère de Saint-André, dit de Barbara, tellement abandonné qu'il n'y restait pas un moine. L'une et l'autre communauté venaient chanter l'office tous les jours et toutes les nuits dans l'église

de Sainte-Marie. Après la mort d'Honesta, sa mère, le saint Pape donna sa propre maison à Dieu, et y bâtit de fond en comble un monastère en l'honneur de sainte Agathe, auquel il assigna des maisons dans la ville et des terres à la campagne [1]. En rétablissant ainsi les monastères, surtout le monastère du Mont-Cassin, ce grand Pape fondait pour les siècles du moyen âge, non-seulement des retraites à la piété, mais des asiles aux lettres, aux arts et aux sciences. Car, pendant les siècles du moyen âge, les monastères furent les seules écoles en Occident. Sans eux et sans l'épée de Charles-Martel, l'Europe, asservie aux Mahométans, en serait, pour les sciences, les lettres et les arts, où en est l'Afrique sous les Maures et les Bédouins.

Non moins vigilant à réprimer les désordres qui se glissaient parmi les fidèles, qu'à rétablir les monastères, le saint pape Grégoire II tint, le 5 avril 721, un concile à Rome, où assistèrent vingt-deux évêques, avec tout le clergé romain. Parmi les évêques de ce concile, il y en avait trois étrangers : Sedulius, Ecossais de la Grande-Bretagne ; Fergust, Picte d'Ecosse ; et Sindered d'Espagne, qui avait quitté l'archevêché de Tolède, à l'invasion des Sarrasins. Centre de l'unité, Rome était un asile toujours ouvert aux fugitifs [2].

En résumé, les Pontifes romains continuaient à civiliser l'Angleterre, ils commençaient à civiliser l'Allemagne ; ils élevaient partout aux sciences, aux lettres et aux arts, des sanctuaires inviolables dans les monastères, ils engageaient les princes à protéger ces foyers de civilisation et à repousser l'invasion sanglante du mahométisme, qui, de fait, devait abrutir le genre humain ; en un mot, les Pontifes romains étaient les sauveurs de l'Occident, et par là même du monde. L'Orient lui-même ne leur fut pas moins redevable à cette époque ; car il leur dut conserver, non-seulement la foi chrétienne, mais encore le bon sens, avec le goût des lettres et des arts.

La foi chrétienne et le bon sens couraient grand risque à Constantinople et dans l'empire grec. Un marchand de bestiaux devenu soldat, puis empereur, Léon l'Isaurien, entreprit comme Mahomet de réformer la religion à coups de sabre. Il décréta donc

[1] Anast. *In Greg. II.* — [2] Labbe, t. VI, p. 1455.

l'an 726 que l'honneur rendu aux images saintes était une idolâtrie, que tous les chrétiens étaient des idolâtres, et que, depuis des siècles, l'Eglise du Christ était retombée dans le paganisme. La grossière hérésie du ci-devant marchand de bestiaux fut solidement réfutée par saint Germain, patriarche de Constantinople, et par saint Jean Damascène, qui vivait sous la domination des Sarrasins. Pour toute réponse, Léon l'Isaurien persécuta l'un et l'autre.

Il s'emporta surtout contre saint Grégoire II, qui lui résista plus fortement que tout autre, et lui démontrait par ses lettres la grossièreté de son erreur. D'abord l'empereur iconoclaste tenta plusieurs fois de faire perdre la vie au Pape et d'en faire élire un autre. Un capitaine nommé Basile, Jourdain, cartulaire, et Jean, sous-diacre, surnommé Laurion, ayant résolu ensemble de tuer le pape Grégoire, Marin, écuyer de l'empereur et duc de Rome, envoyé de Constantinople, approuva ce dessein par ordre de l'empereur; mais Marin, étant tombé en paralysie, fut obligé de se retirer : ce qui fit manquer l'entreprise. Le patrice Paul, envoyé ensuite en Italie en qualité d'exarque, reprit ce même complot; mais les Romains le découvrirent et firent mourir Jourdain et Jean Laurion. Basile se fit moine et s'enferma pour le reste de ses jours. Après Marin, l'empereur envoya un autre écuyer pour faire déposer le Pape, et l'exarque Paul ayant tiré quelques troupes, tant de Ravenne que de l'armée qu'il avait dehors, les envoya vers Rome. Mais les Lombards se joignirent aux Romains pour la défense du Pape, et empêchèrent les troupes de l'exarque d'approcher de Rome. Convaincu de l'attachement des Romains pour leur pasteur, l'exarque Paul mit tout en œuvre pour soulever contre lui les Vénitiens et la Pentapole; ce pays contenait les villes de Rimini, Fano, Pésaro, Ancône et Humana. Tous ces peuples, de concert, rejetèrent les sollicitations de l'exarque et protestèrent que, loin de se prêter à aucun complot contre le Pape, ils étaient prêts à le défendre de toutes leurs forces. On prononça de toutes parts anathème contre l'exarque, contre celui dont il était le ministre, contre tous leurs partisans, et, au mépris de l'empereur, chaque ville choisit un gouverneur, auquel elle donna le titre de duc. Cet exemple mit en mouvement l'Italie entière. On proposait d'élire un empereur et de le conduire à main armée à Constantinople; mais le pape saint Grégoire empêcha l'exécution de ce projet

et apaisa les esprits, espérant toujours que l'empereur reviendrait à de meilleurs sentiments.

Cette modération du saint Pontife ne désarma pas les ministres de Léon. Exhilaratus, duc de Naples, ayant séduit les peuples de la Campanie, se mit à leur tête, avec son fils Adrien, pour aller attaquer Rome. Les Romains ne l'attendirent pas ; ils sortirent tous en armes, marchèrent à sa rencontre, lui livrèrent bataille et le tuèrent avec son fils. Ayant découvert que leur duc Pierre écrivait à l'empereur contre le Pape, ils le chassèrent de la ville. A Ravenne tout était dans le trouble ; les habitants, divisés entre eux, tenaient les uns pour l'empereur, et voulaient détruire les images, les autres pour le Pape, et s'efforçaient de les conserver. On en vint aux mains, et l'exarque Paul fut tué dans le tumulte. Voilà ce que l'empereur Léon gagnait en Italie par ses imprudences.

Liutprand, roi des Lombards, en profita pour s'agrandir. Il assiégea Ravenne et la prit par intelligence. Il s'empara également de Classe, de Bologne, ainsi que de plusieurs autres villes et châteaux. Les Lombards de Spolète agissaient de concert, quoique séparément : ils prirent Narni, dans leur voisinage, et Sutri, dans le duché de Rome ; mais ils ne gardèrent cette dernière place que cent quatre-vingt-trois jours. A la sollicitation du Pape, accompagnée de grands présents, le roi Liutprand en fit sortir les Lombards après l'avoir pillée ; il en fit même une donation aux apôtres saint Pierre et saint Paul, c'est-à-dire à l'Eglise romaine.

L'empereur obstiné dans le dessein de se défaire de Grégoire, n'eut pas plus tôt appris la mort de l'exarque Paul, qu'il envoya, pour remplir sa place, l'eunuque Eutychius, et lui donna les mêmes ordres. C'était pour la seconde fois qu'Eutychius était revêtu de cette dignité. Dès qu'il fut arrivé à Naples, il dépêcha un courrier aux principaux de Rome, qu'il croyait attachés sans réserve au service de l'empereur. Il les exhortait à faire périr le Pape et ses partisans, et leur promettait des forces suffisantes pour les mettre à couvert de la vengeance du peuple. Ces lettres furent interceptées, et le courrier eût été mis en pièces, si le Pape ne lui eût sauvé la vie. On chargea l'exarque de malédiction et d'anathèmes ; tous les habitants, grands et petits, s'engagent par ser-

ment à défendre, au péril de leur vie, la personne du Pontife. L'exarque prodigue en vain les présents pour détacher le roi et les ducs lombards de la cause du Pape, ils rejettent ses offres, avec mépris et se liguent avec les Romains pour mettre à couvert de toute violence le zélé défenseur de l'Église. Quand ils virent, dit le biographe du saint Pontife, quand ils virent, par les lettres de l'exarque Eutychius, qu'il ne cherchait qu'à les détacher du Pape, afin de tuer celui-ci, les Romains et les Lombards se liguèrent ensemble comme des frères prêts à subir une mort glorieuse pour la défense du Pontife, et résolus à le garantir de toute atteinte, lui qui combattait pour la vraie foi et le salut des chrétiens. Le Pape, de son côté, pour s'attirer un plus grand secours de la part de Dieu, répandait de très-grandes aumônes, s'appliquait à la prière et au jeûne, et faisait tous les jours des litanies ou processions publiques. Et quoiqu'il espérât en Dieu plus qu'aux hommes, il ne laissa pas de remercier le peuple de son dévouement, exhortant tout le monde, par d'affectueuses paroles, à servir Dieu de plus en plus par de bonnes œuvres et à persévérer dans la foi, les engageant en même temps à ne point se départir de l'amour et de la fidélité de l'empire romain. Voilà comme il adoucissait les cœurs de tous, voilà comme il calmait les douleurs continuelles [1].

L'admirable Pontife ne s'en tint pas là. Il trouva moyen de faire rentrer la ville de Ravenne sous la puissance de l'empereur. L'exarque Eutychius s'était retiré à Venise; il n'avait aucun secours à espérer de Constantinople. Le Pape écrivit au duc ou doge Ursus et au peuple de Venise des lettres pressantes, pour les engager à chasser les Lombards de Ravenne et à rétablir l'exarque. A la sollicitation du Pape, les Vénitiens font partir une flotte chargée de troupes, qui débarquent aux portes de la ville. Hildebrand, neveu du roi, en était gouverneur; il présente la bataille, est vaincu et fait prisonnier. Les Lombards abandonnent Ravenne, et Eutychius s'en remet en possession; un grand corps de troupes que Liutprand envoyait au secours de la ville est taillé en pièces près de Rimini. Ce succès causa dans le pays une révolution générale. Les villes de la Pentapole chassent les garnisons lombar-

[1] Anast. *In Greg. II.*

des et rentrent sous l'obéissance de l'empire. Voilà comme le Pontife romain se vengea de l'empereur et de l'exarque.

En reconnaissance de ce bienfait, l'exarque Eutychius s'unit au roi Liutprand pour venir assiéger Rome, s'en rendre maître et exécuter l'ordre qu'il avait reçu de tuer le Pape. Dans cette extrémité, Grégoire II eut recours aux Francs dans la personne de Charles-Martel, à qui déjà précédemment nous lui avons vu donner le titre de patrice. D'ailleurs, déjà plus d'un siècle avant, l'empereur Maurice avait conseillé aux Papes de recourir à l'alliance et à l'assistance des Francs, pour se mettre à l'abri des attaques des Lombards [1]. On ne sait quelle fut la réponse de Charles-Martel. Cependant, après avoir soumis les ducs de Bénévent et de Spolète, le roi des Lombards et l'exarque Eutychius étaient aux portes de Rome, et les deux armées campaient dans les prairies de Néron, entre le Tibre et l'église de Saint-Pierre. L'admirable Pontife trouva dans son magnanime cœur un secours inattendu. Il sortit de Rome, se fit présenter au roi des Lombards, lui parla avec tant de force et de douceur, que, touché jusqu'au fond de l'âme, le roi se prosterna à ses pieds et promit de ne faire de mal à personne. En vain l'exarque, plus dur et moins généreux, le sommait d'accomplir leur indigne traité, le roi, sans l'écouter, pria le Pape de le conduire à la Basilique du Vatican. Là, fondant en larmes, à genoux devant la confession de saint Pierre, il se dépouilla de ses habits royaux et les déposa avec son baudrier, son épée, sa couronne d'or et sa croix d'argent devant le corps du saint apôtre. Après y avoir fait sa prière, il supplia le Pape de vouloir bien recevoir aussi à la paix l'exarque même. Le Pape y consentit, et les deux armées s'étant retirées, Liutprand reprit le chemin de Pavie.

L'exarque Eutychius, enfin réconcilié avec le Pape et le peuple de Rome, y était rentré sans opposition, quand on apprit qu'une partie de la Toscane s'était révoltée. Tibère, surnommé Petasius, dont l'histoire ne parle pas jusqu'à ce moment, avait soulevé plusieurs villes ; elles lui avaient donné le titre d'empereur et prêté serment de fidélité. L'exarque, qui était un eunuque plus propre à tramer des complots qu'à faire la guerre, fut prodigieusement alarmé de

[1] Zonar, l. XV, t. II, p. 105.

cette nouvelle. L'intrépide Pontife lui redonna du cœur, fit prendre les armes aux habitants de Rome, et envoya avec lui les principaux de l'Église. Ils arrivèrent à Manture, où Pétase fut tué. Sa tête fut envoyée à Constantinople.

Voici comment l'empereur Léon sut reconnaître ce service du Pape et des Romains. Comme le Pape l'exhortait à revenir au bon sens et à la foi chrétienne touchant le culte des saintes images, l'empereur le menaça de le traiter comme Constant avait traité le pape Martin, et d'envoyer à Rome abattre l'image de saint Pierre.

Le pape saint Grégoire II lui répondit en 731. « Nous gardons soigneusement vos lettres dans la sainte Église, près de la confession de saint Pierre, prince des apôtres, avec les lettres de vos vieux prédécesseurs. Dans dix de ces lettres vous avez promis, comme le doit un prince qui gouverne des chrétiens, d'observer fidèlement toutes les instructions de nos Pères et docteurs. Ce qu'il y a de plus remarquable, ces lettres sont scellées de votre sceau et souscrites de votre main avec du cinnabre : vous y confessez notre sainte foi dans toute sa pureté, et vous y déclarez maudit quiconque ose contrevenir aux décisions des Pères. En les recevant, nous rendions grâces à Dieu de ce qu'il vous avait donné l'empire. Qui donc vous oblige maintenant à regarder en arrière, après avoir si bien marché dix années? Pendant tout ce temps, vous n'avez point parlé des saintes images; et maintenant vous dites qu'elles tiennent la place des idoles, et que ceux qui les vénèrent sont des idolâtres! Vous ordonnez de les abolir entièrement; et vous ne craignez point le jugement de Dieu, en scandalisant non-seulement les fidèles, mais les infidèles? Jésus-Christ vous déclare que, si vous scandalisez un seul des petits, vous serez précipité en enfer; et voilà que vous scandalisez le monde entier! Pourquoi, comme empereur et chef des chrétiens, n'avez-vous pas interrogé les hommes savants et pleins d'expérience? Ils vous auraient appris quels sont ces ouvrages dont Dieu parle, et pourquoi il défend de les adorer; et vous n'auriez pas jeté le trouble parmi les humbles populations. Mais vous avez répudié nos saints Pères et nos docteurs, après avoir promis par écrit de les suivre. Notre écrit à nous, notre lumière et notre salut, ce sont nos Pères et nos docteurs guidés de Dieu : les six conciles nous ont laissé cette tradi-

tion, et vous ne recevez pas leur témoignage. Nous sommes obligés, parce que vous êtes grossier et ignorant, de vous écrire des discours grossiers, mais pleins de sens et de la vérité de Dieu. Nous vous conjurons de quitter votre présomption et votre orgueil, et de nous écouter humblement.

« Dieu a ainsi parlé à cause des idolâtres qui habitaient la terre promise et qui adoraient les animaux d'or, d'argent et de bois, des oiseaux et de toutes sortes de créatures, et disaient : Voilà nos dieux, et il n'y en a pas d'autres ! Tels sont les ouvrages nuisibles et maudits, inventés par le démon, que Dieu a défendu d'adorer. Car il y a certains ouvrages faits de main d'hommes, pour le service et la gloire de Dieu. Lui-même n'a-t-il pas inspiré deux ouvriers, Bezeléel et Ooliab, pour faire les tables de la loi, l'arche, les chérubins, l'autel? Ne sont-ce pas là des ouvrages de main d'hommes, mais pour la gloire et le service de Dieu? Et quand Moïse, à qui Dieu montrait le modèle de ces ouvrages, demanda à le contempler lui-même dans sa gloire, il lui fut répondu qu'il ne pouvait le voir en face sans mourir, mais qu'il le verrait par après, et Dieu lui fit connaître, dans une vision, le mystère caché aux siècles et aux générations. Par après, Dieu s'est manifesté complétement à nous dans son Fils, qui s'est incarné, a paru dans Jérusalem, a fait plusieurs actions sensibles. Ceux qui l'avaient vu, l'ont peint comme ils l'avaient vu. On a peint de même saint Jacques, parent du Seigneur, saint Étienne et les autres martyrs. Ces images s'étant répandues par tout le monde, on a cessé d'adorer le démon pour adorer ou vénérer ces images, non d'un culte de latrie, mais d'un culte relatif. Pour s'en convaincre, le Pape renvoie l'empereur à Edesse, où, de temps immémorial, on honorait une image de Notre-Seigneur, que, d'après la tradition des Grecs, Notre Seigneur lui-même avait envoyé au roi Abgare avec une lettre.

« Mais pourquoi ne peignons-nous pas le Père de notre Seigneur Jésus-Christ? Parce qu'il est impossible de peindre la nature divine. Si nous l'avions vu comme son Fils, nous le peindrions de même, dussiez-vous encore l'appeler une idole. Vous dites que nous adorons des pierres, des murailles et des planches. Il n'est pas ainsi, seigneur; c'est pour nous faire souvenir de ceux dont ce sont les noms et les images, et pour élever en haut notre esprit

rampant et grossier. Nous ne les regardons pas comme des dieux, ainsi que vous dites; à Dieu ne plaise! nous n'y mettons pas notre espérance. Mais si c'est l'image de Notre-Seigneur, nous disons : Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, secourez-nous, sauvez-nous! Si c'est celle de sa sainte Mère, nous disons : Sainte Mère de Dieu, priez votre Fils qu'il sauve nos âmes! Si c'est d'un martyr : Saint Etienne, qui avez répandu votre sang pour Jésus-Christ, et qui avez auprès de lui tant de crédit comme premier martyr, priez pour nous.

« Nous avions voulu, comme en ayant la puissance et l'autorité de saint Pierre, prononcer des peines contre vous. Mais puisque, dans vos précédentes lettres, signées de votre main, vous vous êtes donné vous-même la malédiction, qu'elle vous demeure, ainsi qu'à ceux dont vous suivez les conseils! Il vaudrait mieux que l'on vous nommât hérétique que persécuteur et destructeur des saintes images; cela supposerait une question difficile, et vous seriez moins coupable. Mais vous combattez ouvertement ce qui est clair comme le jour, et vous avez dépouillé les églises que les saints Pères avaient ornées.

« Dieu nous en est témoin, toutes les lettres que vous nous avez écrites, nous les avons communiquées aux rois de l'Occident, pour vous concilier leur paix et leur bienveillance; nous vous louions, nous vous exaltions, en vue de la conduite que vous teniez alors. Aussi recevaient-ils vos images, comme il convient que des rois honorent des rois. Mais quand ils eurent appris par des Romains, des Francs, des Vandales, des Maures, des Goths et d'autres Occidentaux qui étaient à Constantinople, ce que vous avez fait en leur présence à l'image du Sauveur, ils ont foulé aux pieds vos images, ont déchiré votre face; les Lombards et les Sarmates, avec d'autres peuples du Nord, ont envahi la Pentapole, occupé Ravenne, chassé vos magistrats auxquels ils en ont substitué d'autres. Voilà ce que vous a valu votre imprudence.

« Mais vous nous effrayez et vous dites : J'enverrai à Rome, je briserai l'image de saint Pierre; je ferai amener dans les chaînes le pontife Grégoire, comme Constant a fait de Martin. Vous devez savoir que les Pontifes de Rome, médiateurs entre l'Orient et l'Occident, sont les arbitres et les modérateurs de la paix. Quant à vos menaces, nous n'avons pas besoin de combat pour nous y sous-

traire; le Pontife romain n'a qu'à faire une lieue ou deux, et il est hors de vos domaines. Notre prédécesseur Martin travaillait à la paix; Constant, au contraire, asservi à d'hérétiques prélats, le fit enlever par ses satellites, traîner tyranniquement à Byzance, et, après l'avoir abreuvé d'outrages, l'envoya en exil. Il en fit de même au moine Maxime et à son disciple Anastase. Mais ce même Constant fut tué et mourut dans son péché; l'intendant de la cour ayant su des évêques de Sicile qu'il était hérétique, lui donna la mort; tandis que Martin est proclamé bienheureux par la ville de Chersone, où il a été rélégué, et par les peuples du Nord, qui accourent à son tombeau et y trouvent la guérison.

« Plût à Dieu de nous faire marcher dans la voie de Martin, encore que, pour l'utilité publique, nous souhaitions de vivre; car tout l'Occident a les yeux tournés sur notre humilité, et, quoique nous ne le méritions pas, ils ont en nous une grande confiance; et celui dont vous vous vantez de détruire l'image, saint Pierre, tous les royaumes de l'Occident le regardent comme un Dieu terrestre. Si vous voulez en faire l'épreuve, ils sont tout prêts à venger de vos outrages, même ceux de l'Orient. Toutefois, nous vous conjurons par le Seigneur, cessez vos extravagances de jeune homme. Ce qui nous afflige, c'est que les Barbares s'adoucissent, et que vous devenez barbare. Tout l'Occident offre au glorieux prince des apôtres les fruits de la foi. Il y a peu, nous avons reçu du fond de l'Occident des lettres de celui qu'on appelle Septet, qui demande à nous voir, pour recevoir de nous le baptême. Et, pour n'être pas un jour accusés de négligence, nous nous disposons à faire le voyage. Dieu veuille que nous recevions au plus tôt de vos lettres, nous annonçant votre conversion [1] ! »

L'empereur Léon écrivit encore au Pape, qui lui répondit en ces termes : « Nous avons reçu la lettre de Votre Majesté et de Votre fraternité, par Rufin, votre ambassadeur; et la vie m'est devenue insupportable en voyant que, loin de vous repentir et de suivre nos saints Pères et nos docteurs, vous demeurez dans vos mauvaises dispositions. Vous dites : Je suis empereur et pontife ! Vos prédécesseurs pouvaient le dire, eux qui, pleins de zèle pour la foi orthodoxe, ont fondé et orné les églises, et les ont protégées,

[1] Labbe, t. VII, p. 7-22.

de concert avec les évêques. Vous, au contraire, vous n'avez point gardé les définitions des Pères : de plus, ayant trouvé les églises magnifiquement décorées, vous les avez dépouillées et défigurées. Car que sont nos églises? sinon des ouvrages d'hommes, des pierres, du bois, de la chaux, du mortier ! Ce qui en fait l'ornement, ce sont les peintures et les histoires de Jésus-Christ et des saints. Les chrétiens y emploient leurs biens. Les pères et les mères tenant entre les bras leurs petits enfants nouveaux baptisés, leur montrent du doigt les histoires ; ils les montrent de même aux jeunes gens ou aux Gentils convertis de différentes nations. Ainsi ils les édifient, et élèvent leur esprit et leur cœur à Dieu. Mais vous, vous en avez détourné le simple peuple ; et au lieu des actions de grâces et des louanges de Dieu, vous l'avez jeté dans l'oisiveté, les chansons, les fables, le son des lyres et des flûtes, et d'autres frivolités.

« Ecoutez notre humilité, seigneur; cessez de persécuter l'Église, suivez-la telle que vous l'avez trouvée. Les dogmes ne regardent pas les empereurs, mais les pontifes ; car nous avons l'esprit du Christ. Autre est la constitution de l'Église, autre celle du siècle. La massive intelligence que vous avez pour la guerre ne saurait administrer les dogmes spirituels.

« Les pieux empereurs ont été soumis aux pontifes des églises et ne les ont point vexés ; mais vous, depuis que vous êtes perverti, depuis que vous avez encouru la malédiction que vous avez prononcée vous-même dans vos lettres contre celui qui renverse les bornes des Pères, depuis que vous vous êtes condamné par votre propre jugement et que vous avez éloigné de vous l'Esprit-Saint, vous nous persécutez et nous tyrannisez par la main de vos soldats et par les armes de la chair. Pour nous, nous sommes nus et sans armes, nous n'avons point d'armées terrestres, mais nous invoquons le généralissime de tout l'univers, le Christ, assis dans les cieux au-dessus de toutes les armées des puissances célestes, afin qu'il vous livre à Satan, comme dit l'Apôtre, pour la perte de la chair et le salut de l'âme. En un mot, le Pape excommunie formellement l'empereur.

« Quant à nous, ainsi que nous l'avons écrit, nous partons pour l'extrémité de l'Occident, vers ceux qui demandent le saint baptême. Car depuis que j'y ai envoyé des évêques et des clercs de

notre Église, leurs princes n'ont pu encore être amenés à se laisser baptiser, parce qu'ils désirent que je sois leur parrain. C'est pourquoi nous nous mettons en route de peur qu'un jour on ne nous demande raison de notre négligence. Dieu veuille vous donner la prudence et le repentir, pour revenir à la vérité dont vous vous êtes écarté, et ramener les peuples à l'unique bercail des églises orthodoxes; et qu'enfin le Seigneur notre Dieu accorde à l'univers entier la paix, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il [1]. »

Il n'est guère probable que le pape saint Grégoire ait eu la consolation de baptiser les princes d'Occident dont il parle, et qui sans doute avaient été convertis par saint Boniface et ses compagnons : car cet excellent Pape mourut le 11 février 731, après un glorieux pontificat de quinze ans huit mois et vingt-quatre jours, dont il est à regretter que nous ne connaissions pas mieux les détails.

Une question importante, c'est de savoir si le pape saint Grégoire II détacha de l'empire de Constantinople, au moins pour un temps, la ville de Rome et les provinces environnantes, et s'il leur défendit de lui payer les tributs accoutumés. Un auteur qui vécut et écrivit dans le même siècle, saint Théophane l'atteste, et, après lui, tous les historiens grecs et latins.

Pour bien apprécier la conduite du saint pape Grégoire II en cette affaire, plusieurs circonstances sont à remarquer. Nul historien ne dit que Grégoire II dépouilla Léon de l'empire, mais seulement qu'il lui retira Rome et l'Italie ; nul ne dit que cette sentence dût regarder son fils; nul ne dit qu'à l'égard même de Léon, cette détermination dût être irrévocable. On voit, au contraire, par la longanimité du Pape, que son unique but était de défendre la foi catholique d'une part, et d'y ramener de l'autre le malheureux prince. Dans ce double dessein, il crut assez de détacher de son empire, ne fût-ce que pour un temps, la capitale du monde chrétien et les provinces environnantes. Et encore comment détacha-t-il de l'empire grec et Rome et l'Italie ? comment leur défendit-il de lui payer les tributs ? Ce fut en déclarant, comme directeur suprême des consciences, que les peuples d'Italie n'étaient point

[1] Labbe, t. VII, p. 23-30.

obligés d'envoyer leurs tributs à un empereur de Constantinople, qui ne s'en servait que pour leur faire perdre la foi chrétienne et le bon sens ; mais qu'ils pouvaient employer ces tributs en Italie même, pour se défendre tout à la fois et contre les Grecs et contre les Lombards.

Le même jour, à Antioche, la fête de saint Agabe, prophète, dont saint Luc fait mention dans les actes des apôtres. — A Ravenne, sainte Fusque, vierge, et sainte Maure sa nourrice, lesquelles, après avoir souffert plusieurs tourments sous l'empereur Dèce et le juge Quintien, furent percées d'une épée, et achevèrent ainsi leur sacrifice. — A Mélitine en Arménie, saint Polyeucte, qui, ayant passé par de rigoureuses épreuves durant la même persécution, parvint à la couronne du martyre. — A Lyon, saint Julien, martyr. — A Todi, saint Bénigne, martyr. — A Angers, saint Lezin, évêque, vénérable par sa sainteté. — A Lyon, saint Étienne, évêque et confesseur. — A Riéti, saint Étienne, abbé, homme d'une patience admirable. Le pape saint Grégoire assure que les anges assistèrent à sa mort, et furent vus de ceux qui étaient présents.

XIVe JOUR DE FÉVRIER.

LE BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE DE LA CONCEPTION,

DE L'ORDRE DES TRINITAIRES.

Le bienheureux Jean-Baptiste, naquit à Almodovar del Campo, près de Calatrava, diocèse de Tolède, le 10 Juin 1561. Son père, Marc Garcia, appartenait à l'une des premières familles du pays et jouissait d'une fortune considérable; sa mère, Isabelle Lopèz, était distinguée par ses vertus, et surtout par une piété fervente et une ardente charité. Ces deux époux vivaient entre eux dans une union parfaite. Dans tout le pays, la réputation de leurs vertus était si répandue et si bien établie, que sainte Thérèse les avait choisis pour ses hôtes toutes les fois qu'elle passait par Almodovar del Campo.

Jean-Baptiste avait sept frères ; mais, dès son bas âge il se distinguait de tous par une raison précoce et une tendre piété. Aussi sainte Thérèse le remarqua-t-elle, et un jour entre autres, elle dit à sa mère, en le lui montrant : Vous avez là, madame, un fils qui doit devenir quelque jour un saint personnage, le directeur d'un grand nombre d'âmes et le réformateur d'une grande œuvre.

Dès sa dixième année, Jean-Baptiste pratiquait toutes sortes d'austérités et cherchait à prendre pour modèles les pères du désert, en imitant leur silence, leurs jeûnes et leurs pénitences extraordinaires. Ni les remontrances de son père, ni les larmes de sa mère, qui l'un et l'autre craignaient pour sa santé dans un âge aussi tendre, ni les railleries de ses frères et de ses condisciples, qui traitaient sa conduite d'exagération et de folie, ne purent le décider à se relâcher de ces saintes pratiques. Il portait un cilice, faisait un usage fréquent de la discipline et dormait sur une planche, la tête appuyée sur une pierre qui lui servait d'oreiller. Les jours qu'il jeûnait, ce qui lui arrivait souvent, il ne prenait guère que du pain sec ; plus tard, il se retrancha totalement l'usage du vin. Tel fut le genre de vie de Jean-Baptiste pendant treize ans ; mais c'en était trop pour son âge et la faiblesse de sa complexion. L'état de souffrance dans lequel il tomba et demeura pendant deux ans aurait fini par le conduire au tombeau, si Dieu n'eût miraculeusement récompensé sa piété et sa foi par une subite et complète guérison.

Cependant, au milieu de ses austérités, il n'avait pas négligé son éducation. Ses progrès même avaient été si rapides, qu'à l'âge de quatorze ans il avait terminé ses humanités et sa philosophie, sous la direction des Carmes déchaussés, auxquels il avait été confié. De là, il fut envoyé par ses parents à l'université de Baëza, pour s'y perfectionner encore dans la connaissance des sciences humaines. Jean-Baptiste y continua de s'adonner à l'étude avec ardeur, et, comme chez ses premiers maîtres, de brillants succès couronnèrent ses efforts. Mais le jeune homme mettait toujours, avant tous les autres, le soin de son salut et les devoirs de la piété. Il ne se laissa ni enfler par l'orgueil de la science, ni corrompre par les exemples contagieux de ses condisciples. Toujours il demeura humble, pur, modeste ; toujours il sut conserver, au milieu des dangers de tout genre qui l'environnaient dans cet âge des erreurs

et des passions, cette précieuse innocence, cette candeur de l'enfance, cet amour de la prière et des saintes pratiques qui lui avaient valu dès longtemps le surnom de *saint enfant*.

Ses études terminées, il retourna chez ses parents et songea sérieusement à l'affaire la plus importante qui puisse occuper un jeune homme, le choix de sa profession ; et après de ferventes prières, aidé des lumières et soutenu par les encouragements des personnes expérimentées dont il rechercha les conseils, il résolut d'entrer dans l'ordre des Trinitaires. Pendant le cours de son noviciat, la conduite de Jean-Baptiste fut si fervente et si régulière, que les supérieurs le citaient pour modèle aux plus anciens religieux. Au bout d'un an, devenu profès et admis à la prêtrise, il fut presque aussitôt choisi pour remplir les fonctions importantes et difficiles de prédicateur et de directeur des âmes. Bientôt on accourut en foule à ses discours, et l'on vit une multitude de pécheurs, touchés par l'onction et la force de ses paroles, venir puiser à son tribunal la grâce du pardon et de la réconciliation. Quelqu'un lui demandant un jour d'où il tirait la matière de ses discours, si fréquents et toujours si pleins de doctrine et d'onction : Le livre d'où je les tire, répondit-il, c'est Jésus-Christ et l'oraison.

Déjà, depuis plusieurs années, la mésintelligence et l'esprit de discorde, et, à leur suite, le relâchement, l'insubordination et mille autres désordres s'étaient glissés, dans la plupart des couvents de la Trinité. Pour chercher un remède à ces maux, les principaux membres de l'ordre en Castille, en Aragon et en Andalousie, s'assemblèrent en 1594 et prirent la résolution d'établir dans chaque province de l'ordre deux ou trois maisons dans lesquelles la stricte observance de la règle serait rigoureusement maintenue. Ces maisons devaient être ouvertes à tous les religieux de l'ordre, et tous même seraient tenus de les habiter pendant un certain temps, au bout duquel, toutefois, la faculté leur était accordée de rentrer dans leur monastère primitif.

Cette amélioration, toute insuffisante qu'elle était, ne fut exécutée que très-imparfaitement. A peine quelques monastères, parmi lesquels il faut compter au premier rang celui du Val-de-Pégnas, dans le diocèse de Tolède, furent organisés selon cette réforme. Jean-Baptiste de la Conception, c'est le nom que notre saint avait pris à sa profession, ne pouvait être des derniers à l'em-

brasser. Il se hâta d'entrer dans le monastère que nous venons de nommer. Il jouissait dès-lors dans tout cet ordre, et en particulier dans la communauté dont il faisait partie, de la plus haute considération ; ses talents, ses vertus, son zèle l'y faisaient considérer comme l'un des plus fermes soutiens de la foi et de la pureté des mœurs. Son exemple produisit donc quelque effet, et des religieux des diverses parties de l'Espagne, attirés par la réputation de ses vertus, arrivèrent au couvent du Val-de-Pégnas, dont on lui avait confié la direction. Tous montraient d'abord beaucoup de ferveur et d'empressement à remplir leurs devoirs; mais ils se lassaient bientôt d'un genre de vie auquel ils n'étaient plus faits, et, au bout de quelques mois, ils ne demandaient plus qu'à retourner dans leur ancienne communauté, pour y reprendre leurs habitudes de relâchement. Jean, qui s'aperçut de ce refroidissement de zèle, et qui d'ailleurs ne tarda pas à voir diminuer considérablement le nombre de ses néophytes, en conçut un profond chagrin et résolut d'appliquer un remède énergique et radical au désordre dont il était témoin. Il comprit surtout que, tant qu'on accorderait aux religieux la faculté de quitter la vie austère à laquelle on voulait les habituer, pour retomber dans leur molle dissipation, il serait impossible de les déterminer à suivre de leur plein gré une règle qu'une longue habitude de relâchement leur faisait trouver plus rigoureuse qu'elle n'était en effet.

Pour exécuter ce qu'il méditait, il demanda et obtint de Clément VIII une bulle qui l'autorisait à faire revivre la règle des Trinitaires dans toute sa première austérité : c'était en 1598. Ainsi assuré de la bienveillance du Saint-Siége et appuyé de son autorité, le saint homme retourna à son monastère du Val-de-Pégnas et mit sur-le-champ la main à l'œuvre. Mais il ne tarda pas à éprouver tous les obstacles qu'il avait prévus. Les moines se soulevèrent contre lui, le calomnièrent, lui firent plus d'une fois subir de mauvais traitements, et parvinrent, par leurs menées, à indisposer contre lui la cour d'Espagne, qui lui suscita toutes sortes de difficultés. On raconte même qu'un jour ses ennemis, furieux de sa persévérance, envoyèrent des scélérats qui s'introduisirent dans le couvent, se saisirent de lui, le garottèrent et le jetèrent dans une fosse pour l'y faire périr, ensuite pillèrent la maison et chassèrent tous les religieux fervents qui l'habitaient.

Cependant ces odieuses machinations tournèrent à la confusion de ses ennemis. Jean-Baptiste de la Conception poursuivit avec calme et patience une entreprise que Dieu favorisait, et il fut assez heureux pour établir en peu de temps, dans huit monastères, cette réforme qui fut ensuite adoptée dans un très-grand nombre de maisons. Les religieux reçurent le nom de *Trinitaires déchaussés*, parce qu'ils devaient aller nu-pieds, d'après le nouveau règlement tracé par le pieux réformateur.

Jean-Baptiste de la Conception, peu d'instants avant de mourir, parut plongé dans une profonde méditation, et on l'entendit répéter à voix basse : O mon Dieu, vous savez que j'ai fait tout ce que j'ai pu faire ! — Il mourut à Cordoue, le 14 février 1613. Il s'est opéré plusieurs miracles sur sa tombe, et le pape Pie VII l'a béatifié le 29 avril 1819 [1].

LE BIENHEUREUX NICOLAS PULLIA,

DOMINICAIN.

Le bienheureux Nicolas Pullia, né à Giovenazzo, dans le royaume de Naples, l'an 1197, fut un enfant de bénédiction qui pratiqua la vertu dès l'âge le plus tendre, et qui s'exerça à la mortification à une époque de la vie où l'on connaît à peine en quoi elle consiste. Ses parents, qui, par leur piété sincère, ajoutaient un nouveau lustre à leur noblesse, lui donnèrent une éducation soignée, après avoir, par leurs exemples et leurs discours, jeté dans son cœur innocent des semences profondes de crainte du Seigneur. Le vertueux jeune homme étudiait à Bologne, lorsque saint Dominique parut dans cette ville pour y annoncer la parole de Dieu. Dès le premier discours que Nicolas entendit, il se sentit tellement enflammé du désir des biens éternels, qu'il ne songea plus qu'à embrasser la vie religieuse. Il alla donc se prosterner sans délai aux pieds du saint, qui le reçut avec affection et l'admit au nombre de ses disciples en lui donnant l'habit de son ordre. Le nouveau

[1] Godescard, 14 février.

novice s'appliqua sans relâche à acquérir les vertus de l'état qu'il avait choisi, et ses efforts furent couronnés d'un tel succès, qu'il devint bientôt un modèle de perfection ; on admirait surtout son innocence et sa candeur qui le faisaient aimer de tout le monde.

Saint Dominique le prit pour son compagnon et le forma lui-même au ministère de la prédication dans ses courses apostoliques. Après la mort de cet illustre patriarche, Nicolas continua de travailler au salut des âmes, et en convertit un grand nombre. Ses sermons produisirent des effets si merveilleux à Trani, que l'archevêque de cette ville et les principaux habitants résolurent d'établir dans leurs murs un couvent de Dominicains dont il fut le fondateur. Plus tard, ses frères l'élurent provincial de Rome, et n'eurent qu'à se louer de la sagesse de son gouvernement. Sa douceur attira dans l'ordre un grand nombre de jeunes gens qui venaient se ranger sous sa conduite. Après avoir, pendant plus de quarante ans, travaillé constamment à procurer la gloire de Dieu et la sanctification des fidèles, ce saint religieux mourut le 11 février 1265, dans le couvent de Pérouse, qu'il avait fondé, et où son corps repose encore. Le pape Léon XII approuva son culte le 22 mars 1828, et permit à l'ordre de saint Dominique d'en faire l'office. Sa fête se célèbre le 14 février [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Flaminienne, la fête de saint Valentin, prêtre et martyr, qui, après avoir donné des preuves éclatantes de sa science profonde, et du pouvoir qu'il avait de guérir les maladies, fut meurtri de coups de bâton, puis décapité sous l'empereur Claude. — A Rome encore, les saints Vital, Félicule et Zénon, martyrs. — A Terni, saint Valentin, évêque et martyr, qui, après une longue flagellation, fut mis en prison, étant demeuré inébranlable, on l'en tira au milieu d'une profonde nuit, et il eut la tête tranchée par l'ordre de Placide préfet de la ville. — Au même lieu, les saints Procule, Éphèbe et Apollone, martyrs, qui, ayant été arrêtés par l'ordre du consulaire Léonce, comme ils priaient la nuit auprès du corps de saint Valentin, périrent par le glaive. — A Alexandrie, les saints martyrs Bassus, Antoine et Protolyque qui furent jetés dans la mer. — De plus, les saints martyrs Cyrion, prêtre ; Bassien, lecteur ; Agathon, exorciste ; et Moïse, qui, ayant tous souffert le

[1] Godescard, 14 février.

supplice du feu, s'envolèrent au ciel. — Au même lieu, les saints Denys et Ammone, décapités pour la foi. — A Ravenne, saint Eleucade évêque et confesseur. — En Bithynie, saint Auxence, abbé. — A Sorrente, saint Antonin, abbé, qui, après la dévastation du monastère du Mont-Cassin par les Lombards, se retira de cette ville, dans une solitude, où il mourut en grande odeur de sainteté. Son corps opère encore tous les jours des miracles, et son crédit auprès de Dieu éclate souvent par la délivrance des possédés.

XV^e JOUR DE FÉVRIER.

SAINT SIGFRID,

APOTRE DE LA SUÈDE.

Au commencement du onzième siècle, saint Olaüs, roi de Norwége, ayant épousé la fille d'un autre Olaüs, roi de Suède, cette alliance servit à réveiller le christianisme dans ce dernier pays, d'où il avait comme disparu depuis la mission de saint Anscaire. Le roi saint Olaüs de Norwége ayant fait venir d'Angleterre une nouvelle colonie de missionnaires, dont le chef était saint Sigfrid, proche parent du roi anglais, il les envoya dans le royaume d'Olaüs de Suède, son beau-père. Sigfrid y étant arrivé, eut le bonheur de baptiser le roi et une grande partie de la nation. Il prêcha d'abord à Wexiow, dans la Gothie méridionale, où il établit un siége épiscopal, de concert avec l'archevêque de Hambourg, légat apostolique pour le pays du nord ; il parcourut ensuite plusieurs autres provinces qu'il gagna toutes à Jésus-Christ. Jamais missionnaire ne se montra plus fidèle imitateur des apôtres. Il était d'une charité et d'un désintéressement qui excitaient l'admiration des païens mêmes. En voici un trait. Trois de ses neveux, qu'il avait laissés à Wexiow pendant qu'il annonçait l'Evangile dans d'autres provinces, furent inhumainement assassinés par des idolâtres. Le roi, indigné d'une action aussi noire et qui pouvait avoir des suites bien dangereuses si elle restait impunie, résolut de condamner les meurtriers à mort. Le saint, informé de ce qui se passait, intercéda pour eux, et le fit

avec tant d'instances, qu'il obtint qu'on leur laisserait la vie. Le prince les condamna toutefois à une grosse amende au profit de Sigfrid ; mais il ne fut pas possible de déterminer ce dernier à rien recevoir, quoiqu'il fût dans une extrême pauvreté et qu'il eût un très-pressant besoin d'argent pour assurer la fondation de la nouvelle église. Sigfrid vécut jusqu'au temps où écrivait Adam de Brême, et mourut vers l'an 1030. Il fut enterré dans la cathédrale de Wexiow, où son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles. Le pape Adrien IV, qui avait lui-même travaillé avec beaucoup de zèle à la conversion de la Norwège et de plusieurs autres contrées du nord, le canonisa vers l'an 1158. Les Suédois ont honoré saint Sigfrid comme leur apôtre, tant qu'ils ont persévéré dans la foi qu'il leur avait prêchée, c'est-à-dire tant qu'ils sont demeurés catholiques [1].

LE BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE,

DEUXIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES DOMINICAINS.

A la Pentecôte de l'année 1222, les frères Prêcheurs tinrent à Paris leur troisième chapitre général. Pour remplir la place vacante par la mort de saint Dominique, on y élut maître général de l'ordre le bienheureux Jourdain de Saxe, quoiqu'il n'y eût pas deux ans et demi qu'il y était entré. Il eut un grand zèle pour l'accroissement de l'ordre, et s'appliquait tout entier à y attirer des sujets. C'est pourquoi il demeurait presque toujours aux lieux où étaient les écoles les plus célèbres, et passait ordinairement le carême, une année à Paris, et l'autre à Bologne. C'était comme deux séminaires, d'où il envoyait des religieux aux diverses provinces ; et, quand il arrivait à ces deux maisons, il faisait faire grand nombre de tuniques, dans la confiance que Dieu leur enverrait des frères. Et souvent il en venait tant, qu'elles ne suffisaient point. Souvent il mit sa bible en gage pour payer les dettes

[1] Godescard. *Et Acta SS.*, 15 *febr.*

des écoliers qui entraient dans l'ordre. Ses discours avaient tant de force et de grâce, que les écoliers ne pouvaient se rassasier de l'entendre, soit dans les sermons, soit dans les conférences spirituelles. C'est pourquoi, quand il était à Paris, c'était toujours lui qui prêchait aux frères, et quand un autre prêchait, si les écoliers savaient qu'il y fût, ils avaient peine à se retirer qu'il n'eût aussi dit quelque chose après les autres [1].

Jourdain attira ainsi à l'ordre plusieurs hommes distingués par leur noblesse et leurs dignités, plusieurs riches bénéficiers, plusieurs docteurs de diverses facultés, et une infinité de jeunes étudiants élevés délicatement. Ces conversions étaient sincères, et les nouveaux religieux faisaient tous leurs efforts pour arriver à une parfaite pureté de cœur. Ils se confessaient exactement et sondaient tous les replis de leur conscience, pour expier jusqu'aux moindres fautes. Quelques-uns se confessaient tous les jours et jusqu'à trois fois, le matin, à midi, le soir, toutes les fois que leur conscience leur faisait quelque reproche. Etant toujours en garde contre les tentations et alarmés des moindres mouvements de sensualité, ils estimaient honteux de les écouter tant soit peu. Il n'était point question chez eux des affaires qui les avaient occupés, ou des plaisirs qu'ils avaient éprouvés dans le monde. Ils ne songeaient qu'à pleurer leurs péchés, soumettre leurs corps à l'esprit et s'attacher uniquement à Dieu, et, quand ils considéraient la pureté et la beauté de leur institut, tout leur regret était de l'avoir embrassé si tard.

On prenait grand soin de l'instruction des novices et de la conservation de leur santé; car leur zèle était tel, qu'il fallait le modérer. Loin de les éveiller pour l'office, il fallait le soir les chercher en divers coins où ils étaient en prière, pour les obliger à prendre le repos de la nuit. Le silence était exact et s'observait depuis complies jusqu'à tierce; après complies, ils prenaient la discipline; après matines, la plupart passaient le reste de la nuit en prières. Quoique leur table fût très-frugale, quelques-uns y ajoutaient des abstinences particulières, comme d'être huit jours sans boire, ou de verser de l'eau froide sur leurs portions; plusieurs, sous leurs habits, portaient des cilices ou des ceintures de

[1] Vie du B. Jourdain. *Acta SS.*, 13 *feb.*

fer. Ils s'empressaient avec une charité merveilleuse, à se rendre l'un à l'autre toutes sortes de services. Leur pureté était telle, qu'un seul de leurs prêtres rendait témoignage qu'en peu de temps il avait ouï les confessions générales de cent frères, qui avaient gardé la virginité. Aussi avaient-ils une dévotion particulière à la sainte Vierge.

Ils regardaient la prédication pour le salut des âmes comme l'essentiel de leur institut, et quelques-uns poussaient leur zèle jusqu'à ne vouloir pas manger qu'ils n'eussent annoncé la parole de Dieu au moins à une personne. Leurs prédications étaient simples, mais ferventes ; et Dieu suppléait au défaut de leur science, en rendant leurs discours efficaces par le grand nombre de conversions. Quand ils allaient prêcher, ils ne portaient avec eux que l'évangile de saint Mathieu et les sept épîtres canoniques, suivant que saint Dominique l'avait ordonné. Lorsque, dans un chapitre général, on proposait d'envoyer des frères au-delà des mers ou chez les barbares, il y en avait toujours un grand nombre qui, prosternés et fondant en larmes, s'offraient pour ces missions, par le zèle du salut des âmes et le désir du martyre. C'est ainsi que Thierry d'Apolda parle des premiers frères Prêcheurs dans sa *Vie de saint Dominique* [1].

Jacques de Vitri en parle de même sous le nom de chanoines de Bologne. « Ils se sont délivrés de tout soin des biens temporels, et ne reçoivent d'aumônes que ce qui suffit chaque jour pour la nécessité d'une vie frugale. Ils usent de viande trois fois par semaine, si on leur en sert, mangeant en réfectoire, couchant au dortoir, et chantant l'office canonial dans l'Eglise. Ils sont du nombre des étudiants de Bologne ; un d'eux leur fait tous les jours une leçon de saintes Ecritures, et ils prêchaient tous les jours de fêtes par l'autorité du Pape, joignant la prédication à la vie canoniale. Ils ont un grand zèle pour le salut des âmes, et cette sainte congrégation s'augmente de jour en jour [2]. »

[1] Thierry d'Apolda, l. VI, c. II-VII. — [2] Jac. Vitr. *Hist. occid.*, c. XXVII.

Le même jour, à Bresse, la fête des saints Faustin et Jovite, martyrs, qui, sous l'empereur Adrien, ayant soutenu glorieusement plusieurs combats pour la foi de Jésus-Christ, reçurent la couronne réservée à leurs victoires. — A Rome, saint Craton, martyr, qui, ayant été baptisé par le bienheureux évêque saint Valentin, avec sa femme et toute sa famille, fut bientôt après martyrisé avec eux. — A Terni, sainte Agape, vierge et martyre. — Le même jour, la fête des saints martyrs Saturnin, Castule, Magnus et Lucius. — A Vaison en Provence, saint Quinix, évêque, dont les fréquents miracles prouvent que sa mort a été précieuse devant Dieu. — A Capoue, saint Décorose, évêque et confesseur. — Dans l'Abruzze-ultérieure, saint Sévère, prêtre, de qui saint Grégoire écrit qu'il résuscita un mort par ses larmes. — A Antioche, saint Joseph, diacre. — A Clermont en Auvergne, sainte Georgie, vierge.

XVIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT GREGOIRE X.

PAPE.

Thébald ou Théobald, depuis Grégoire X, naquit à Plaisance, de la noble famille des Visconti. On remarqua en lui, dès sa jeunesse, une vertu peu commune et une application extraordinaire à l'étude ; il acquit surtout une connaissance parfaite du droit canon. Ayant entendu parler de la sainteté de Jacques de Pécoraria, cardinal évêque de Préneste, il alla le trouver et se mit humblement à son service. Il en eut d'autant plus de joie, que le cardinal lui parut encore plus saint que ne disait la renommée. Il le suivit dans la légation de France, l'an 1239, sous le pape Grégoire IX. Il y fut successivement chanoine de Lyon et archidiacre de Liége. Il refusa l'évêché de Plaisance, que lui offrit le pape Innocent IV. Il revenait de Rome, quand l'archevêque de Lyon, Philippe, le supplia instamment de rester auprès de lui pendant le concile général, afin de lui apprendre comment se conduire à l'égard du Pape et des cardinaux. Le pieux archidiacre de Liége passait une partie de son temps à l'université de Paris, pour s'y perfectionner dans les sciences convenables à son état. Le saint roi Louis lui témoignait une affection et une vénération si grandes,

que beaucoup s'étonnaient qu'un si excellent roi honorât tant un ecclésiastique qui n'occupait point une haute dignité. Mais le saint roi savait bien ce qu'il faisait. Il avait appris de lui et vu lui-même tant de choses merveilleuses, qu'il le regardait comme un temple de Dieu et un sanctuaire de l'Esprit-Saint. Le cardinal-légat Ottobon, passant en Angleterre pour rétablir la paix entre le roi et les barons, emmena l'archidiacre Théobald avec lui, à cause de son grand amour pour la paix et de sa grâce particulière pour y amener les autres.

Saint Louis et les barons de France s'étant croisés pour la seconde fois, le pieux Théobald regarda comme une honte pour les clercs et les prélats, de ne pas suivre l'exemple des laïques. Il prit donc la croix avec beaucoup de dévotion, et se rendit en Palestine. Le prince Édouard d'Angleterre et sa sœur Béatrix, comtesse de Bretagne, l'y reçurent avec beaucoup de joie. Et de fait sa présence n'y fut pas inutile. Il ranima le courage des pusillanimes, apaisa les différends, et confirma un grand nombre dans leur sainte résolution [1].

C'était en 1271. Tout à coup l'on apprit en Palestine que le saint archidiacre de Liége avait été élu Pape. Il y avait près de trois ans que la Chaire apostolique était vacante, les cardinaux assemblés à Viterbe n'ayant pu s'accorder sur le choix d'un pontife. Ennuyés à la fin de ne pouvoir rien terminer, ils eurent recours à un compromis, et les six cardinaux auxquels tous les autres avaient remis leurs pouvoirs, élurent unanimement notre saint, le 1er septembre 1271. Le nouveau Pape reçut l'acte de son élection à Ptolémaïde ou Saint-Jean-d'Acre, y acquiesça le 27me d'octobre, et prit le nom de Grégoire X. La nouvelle de son élection donna bien de la joie aux chrétiens de la Terre-Sainte, espérant qu'il leur enverrait un grand secours. Et lui-même, dans un sermon qu'il fit au moment de partir, s'écria avec le psalmiste : Si je t'oublie, ô Jérusalem ! que ma main droite soit mise en oubli ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne te garde pas dans mon souvenir, si je ne mets pas Jérusalem au commencement de toutes mes joies [2].

[1] *Vita Gregor. X.* Apud Muratori. *Scriptor. rer. Italic.*, t. III, p. 599 et seqq. — [2] Psalm. 136.

Un fait des plus curieux, mais ignoré ou négligé des historiens modernes, c'est que la première chose que le nouveau Pape, saint Grégoire X, eut à faire, ce fut de répondre, comme chef de l'Eglise catholique, et d'envoyer des nonces au grand khan des Tartares, à l'empereur de la Chine, Koublaï ou Chi-Tsou. Ce puissant monarque, de l'avis de ses princes, envoya au Pape les deux frères Vénitiens Polo, avec un seigneur de l'empire chinois, nommé Gogak. Ces trois ambassadeurs devaient demander au Pontife romain cent hommes savants et bien instruits dans la loi chrétienne, qui pussent montrer que la foi des chrétiens doit être préférée à toutes les sectes diverses, qu'elle est l'unique voie du salut, et que les dieux des Tartares étaient des démons qui en imposaient aux Orientaux. Car l'empereur, ayant beaucoup entendu parler de la foi catholique, mais voyant avec quelle témérité les savants de la Tartarie et de la Chine soutenaient leur créance, ne savait de quel côté pencher, ni quelle voie embrasser comme la véritable. Il pria, de plus, les ambassadeurs, de lui rapporter un peu d'huile de la lampe qui brûlait à Jérusalem devant le Seigneur, persuadé qu'elle ne lui serait pas peu utile, si le Christ était le Sauveur du monde.

Après trois ans de voyage, le seigneur tartare étant demeuré en route pour maladies, les deux autres ambassadeurs arrivèrent à Saint-Jean-d'Acre. Y ayant appris la mort du pape Clément IV, ils s'adressèrent à l'archidiacre Thébald, qui faisait les fonctions d'internonce apostolique en Palestine. Il leur conseilla d'attendre qu'il y eût un nouveau Pape. Dans l'intervalle, ils allèrent à Venise, leur patrie, et, après deux ans d'attente, repassèrent à Saint-Jean-d'Acre, avec le fils de l'un d'eux, le célèbre Marc Paul, qui a écrit l'histoire de leur voyage. Le nonce Thébald leur donna des lettres avec une exposition de la foi chrétienne. A peine s'étaient-ils mis en route, que l'archidiacre Thébald, devenu pape Grégoire X, les rappela, leur donna d'autres lettres pour le suprême empereur des Tartares, et leur adjoignit deux frères Prêcheurs, Nicolas et Guillaume de Tripoli, pour éclairer les Tartares de la vérité de l'Évangile. Ils furent reçus avec une extrême bienveillance par l'empereur des Tartares et de la Chine. Ils lui présentèrent les lettres du nouveau Pape, ainsi que l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre, qu'il fit placer dans un lieu ho-

norable. C'est ce que témoigne Marc Paul, qui était présent [1].

Saint Grégoire X s'embarqua au milieu de l'hiver, à Ptolémaïde. Le prince Édouard d'Angleterre le fournit abondamment de toutes choses. L'empereur grec, Michel Paléologue, se plaignit amicalement de ce qu'il n'avait point passé à Constantinople, où il eût été reçu avec la pompe et la joie les plus grandes [2]. Enfin, il arriva heureusement au port de Brindes, le 1er janvier 1272. Son arrivée répandit la joie dans toute l'Italie et dans toute la chrétienté. A Bénévent, le roi Charles de Sicile vint à sa rencontre, l'accompagna par tout son royaume, et lui servait d'écuyer. A Cépérano, il trouva plusieurs cardinaux qui venaient au-devant, entra avec eux à Viterbe, le 10 février, y revêtit le manteau papal, et prit solennellement le nom de Grégoire, tant à cause de sa dévotion pour saint Grégoire le Grand, que parce que sa fête était proche [3].

Étant encore sur les terres du roi de Sicile, il reçut une députation des plus grands de Rome, qui le priaient instamment d'y venir. Mais il considéra qu'à Rome il pourrait trouver d'autres affaires qui le détourneraient de celle de la Terre-Sainte, à laquelle il voulait donner ses premiers soins. Il alla donc droit à Viterbe, où résidaient les cardinaux et la cour de Rome. Là, sans se donner le temps de se reposer après un si long voyage, et fermant la porte à toutes les autres affaires, il travailla uniquement pendant huit jours au secours de la Terre-Sainte, qu'il avait laissée réduite à l'extrémité. Il engagea Pise, Gênes, Marseille et Venise, à fournir chacune trois galères armées, douze en tout; et, pour subvenir aux frais de la guerre, il donna ordre au recouvrement des legs pieux destinés à cet effet, qui étaient considérables. Le cardinal Raoul, évêque d'Albane, mort devant Tunis, avait laissé mille onces d'or; Richard, élu roi des Romains, en avait laissé huit mille. L'once d'or peut s'estimer à cinquante francs. Le roi Richard était mort l'année précédente, le second jour d'avril [4].

Le saint Pape Grégoire envoya en France l'archevêque de Corinthe, avec une lettre au roi Philippe, où il parle avec effusion

[1] Marc Paul, l. I, c. iv. Apud Raynald., 1271, n. 20. — [2] Apud *Greg. X*, l. I, *epist.* 37. — [3] *Vita Greg. X.* Apud Muratori, t. III. — [4] Raynald, 1272, n. 2.

de saint Louis, qu'il témoigne avoir aimé de tout son cœur ; il rappelle au fils le zèle de son père pour la délivrance de la Terre-Sainte. Il ajoute : Quand nous y étions, nous avons conféré avec les chefs de l'armée chrétienne, avec les Templiers, les Hospitaliers et les grands du pays, sur les moyens d'en empêcher la ruine totale. Nous en avons encore traité depuis avec nos frères les cardinaux, et nous avons trouvé qu'il faut y envoyer à présent une certaine quantité de troupes et de galères, en attendant un plus grand secours, que nous espérons lui procurer par un concile général. La lettre est du 4me de mars 1272.

Saint Grégoire X fut sacré à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, le 27me jour de mars, qui, cette année 1272, était le troisième dimanche de carême. Il fut reconduit avec pompe dans la basilique de Saint-Pierre au palais de Latran ; le roi Charles de Sicile marchait à sa droite, faisant les fonctions d'écuyer ; au repas qui eut lieu ensuite, le même prince voulut servir au Pape le premier plat. A la fin de la solennité, le roi fit au Pape l'hommage et le serment de fidélité qu'il devait, pour le royaume de Sicile [1]. Ce sont les paroles du biographe contemporain de Grégoire X.

Deux jours après, le Pape fit expédier une lettre circulaire à tous les évêques, pour leur donner part de son ordination, suivant la coutume. Cette lettre fut suivie de près d'une autre, également adressée aux évêques, pour la convocation d'un concile général. Le saint Pape en marque principalement trois causes : le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, dont il était témoin oculaire, les vices et les erreurs qui se multipliaient dans l'Église. Voulant donc, dit-il, remédier à tant de maux par un conseil commun, nous vous demandons de vous trouver le 1er mai de l'an 1274, au lieu que nous vous indiquerons dans le temps convenable. Nous voulons qu'en chaque province demeure un ou deux évêques pour exercer les fonctions épiscopales ; et que ceux qui demeureront envoient des députés au concile, aussi bien que les chapitres, tant des cathédrales que des collégiales. Cependant vous examinerez et mettrez par écrit ce qui a besoin de correction, pour l'apporter au concile. La bulle est du dernier jour de mars 1272 [2].

[1] *Vita Greg. X.* Apud Muratori, t. 3, p. 602. — [2] Raynald, 1272, n. 9, etc.

Pour prendre soin du spirituel dans la Terre-Sainte, le pape Grégoire donna le titre de patriarche de Jérusalem à frère Thomas de Léontine en Sicile, dominicain, précédemment évêque de Bethléhem. Il le fit encore son légat en Arménie, en Chypre, dans la principauté d'Antioche, les îles voisines et toute la côte d'Orient; il lui recommanda surtout de travailler à la conversion des mœurs des chrétiens latins de ces provinces. Voici comme il lui en parle dans une de ses lettres : Vous savez par vous-même les crimes énormes qui s'y commettent, et que les malheureux esclaves de la volupté, s'abandonnant aux mouvements de la chair, ont attiré la colère de Dieu sur Antioche et tant d'autres lieux que les ennemis ont détruits. Il est étonnant que nos frères soient si peu touchés de ces exemples, qu'ils continuent dans les mêmes désordres, sans s'en repentir, jusqu'à ce qu'ils périssent eux-mêmes. Ainsi parle le saint pape Grégoire X.

En attendant le concile général qui devait se tenir à Lyon, le pape Grégoire travaillait à pacifier les villes d'Italie. Sa sainte vie était bien propre à concilier les cœurs. Tous les jours il lavait les pieds à plusieurs pauvres, avec une humilité qui tirait les larmes de tous les assistants. Il avait des officiers pour aller à la découverte des malheureux, et leur distribuer ses aumônes. Il ne fit jamais qu'un repas par jour, uniquement pour soutenir la faiblesse du corps, non pour aucun plaisir. A table, il était si attentif à la lecture qu'en sortant il n'aurait pu dire ce qu'il avait mangé. Tout le temps que lui laissaient les affaires, il le consacrait à la prière et à la contemplation. De son vivant, on rapporte de lui ce miracle. Etant à Lyon pendant une inondation de la Saône, il vit de sa fenêtre une pauvre femme tombée dans le fleuve et submergée dans les flots, à tel point que des mariniers allés à son secours s'en revinrent sans aucun espoir. Mais, dès le premier moment, le saint Pontife avait prié la miséricorde divine, qui a soutenu saint Pierre marchant sur les flots, et sauvé trois fois saint Paul du naufrage, d'étendre une main secourable à cette pauvre femme, et de la délivrer d'une mort aussi fâcheuse. Bientôt la femme reparaît sur les eaux ; les mariniers, surpris, retournent à son secours et la sauvent dans leur barque, n'ayant pas plus de mal que si elle n'avait pris qu'un bain. Le Pape envoya un de ses chambellans interroger la femme, qui lui raconta qu'elle avait été

délivrée par un personnage très-vénérable qu'elle ne connaissait pas [1].

A cette tendre charité pour les pauvres, Grégoire X joignait une fermeté invincible envers les grands coupables. Le roi Édouard d'Angleterre lui avait demandé justice du meurtre commis en la personne de Henri d'Allemagne, son cousin, par Gui de Montfort. Voici comme le saint Pape lui rend compte, le 29 novembre 1273, de ce qui s'était passé en cette affaire. » Quand nous fûmes venus à Florence Gui de Montfort nous envoya sa femme et plusieurs autres personnes, demander instamment la permission de venir en notre présence, assurant qu'il était prêt à obéir à nos ordres; mais nous voulûmes prendre du temps, pour éprouver la sincérité de son repentir. Au sortir de Florence, environ à deux mille, il se présenta à nous, accompagné de quelques autres tous nu-pieds, en tunique, la corde au cou, prosternés à terre et fondant en larmes. Comme plusieurs de notre suite s'arrêtèrent à ce spectacle, Gui de Montfort s'écria qu'il se soumettait sans réserve à nos commandements, et demandait instamment d'être emprisonné en tel lieu qu'il nous plairait, pourvu qu'il obtint son absolution. Toutefois, nous ne voulûmes pas alors l'écouter; nous ne lui fîmes aucune réponse; au contraire, nous adressâmes une réprimande à ceux qui l'accompagnaient, comme prenant mal leur temps. Mais ensuite, de l'avis de nos frères, nous avons mandé à deux cardinaux-diacres, résidant à Rome, de lui assigner en quelque forteresse de l'Église romaine un lieu pour sa prison, et de le faire garder pendant notre absence par les ordres du roi Charles de Sicile. » Gui de Montfort se soumit à tous les ordres du Pape, qui, l'année suivante, en tempéra la sévérité, en permettant au patriarche d'Aquilée de le rendre à la communion des fidèles, mais sans préjudice du reste de sa peine [2].

Saint Grégoire X étant arrivé à Lyon, le roi Philippe de France l'y alla visiter, et lui laissa pour sa garde une troupe choisie de gens de guerre, commandée par Imbert de Beaujeu, son parent. Ce monarque avait remis au Pape le comtat Venaissin, qui avait été cédé au Saint-Siége sous le pontificat de Grégoire IX, et que

[1] *Vita Greg. X.* Apud Muratori, t. 3, p. 604 et 605. — [2] Raynald, 1273 n. 41-43.

néanmoins Alphonse, comte de Toulouse, dont le roi Philippe venait d'hériter, avait retenu jusqu'alors [1].

Cependant les prélats et les ambassadeurs arrivaient de toutes parts à Lyon pour le concile. Il s'y trouva cinq cents évêques, soixante-dix abbés, et mille autres prélats. Parmi les cardinaux, on distinguait saint Bonaventure, évêque d'Albane, et Pierre de Tarentaise, évêque d'Ostie, depuis pape sous le nom d'Innocent V. Saint Thomas d'Aquin avait reçu ordre du Pape de s'y trouver, mais il mourut en chemin. Le concile, deuxième de Lyon, s'ouvrit le 2 mai 1274, après un jeûne de trois jours. Le 24 arrivèrent les ambassadeurs de l'empereur grec Michel Paléologue, pour travailler à la réunion des Grecs schismatiques avec l'Église romaine : ce qui eut lieu le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, 29me de juin.

Le 4 juillet vit un spectacle plus étonnant encore, des Tartares arrivant au concile. C'étaient seize ambassadeurs du khan Abaga, arrière-petit-fils de Ginguiskhan. Le pape saint Grégoire X, pour leur faire honneur, voulut que les officiers des cardinaux et des prélats allassent au-devant d'eux. On les lui amena dans son appartement, où se trouvaient les cardinaux, pour parler des affaires du concile. Cette ambassade n'avait pour but qu'un traité d'alliance avec les chrétiens contre les musulmans. Après le concile, où on lut la lettre du khan dans la quatrième session, le Pape répondit à ce prince qu'il enverrait ses légats en Tartarie, pour traiter avec lui, non-seulement des propositions qu'il faisait, mais d'autres affaires touchant son salut. Un des ambassadeurs tartares reçut le baptême dans le concile. Saint Grégoire X publia plusieurs constitutions importantes, qui font partie du droit canon. Un article défend à l'évêque nommé d'un diocèse, de s'ingérer à l'administrer sous couleur quelconque, jusqu'à ce que sa nomination soit confirmée par le Saint-Siége. Le 17 juillet, le saint Pontife termina le concile en donnant sa bénédiction à tous les assistants. Il congédia les ambassadeurs grecs, comblés de présents et enchantés de la manière honorable et cordiale dont ils avaient été reçus. Il congédia de même les ambassadeurs tartares, avec des lettres pour le khan

[1] *Nangis in Philipp.* Raynald, 1273, n° 31.

Abaga. Il adressa des lettres et des admonitions aux rois chrétiens d'Europe, pour les obliger à gouverner chrétiennement leurs peuples. A Lausanne, il eut une entrevue avec le nouveau roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, qui lui prêta serment comme défenseur de l'Église romaine et futur empereur.

Le saint Pape s'en retournait ainsi à Rome, faisant le bien partout, lorsqu'il tomba malade à Arezzo, en Toscane, et mourut le 10 janvier 1276, après avoir tenu le Saint-Siége trois ans neuf mois et quinze jours. Il mourut comme il avait vécu, en saint. Quand il sentit approcher sa dernière heure, il demanda le crucifix, baisa dévotement les pieds du Sauveur, les arrosant de ses larmes, adressa la salutation angélique à la sainte Vierge, recommanda son âme à Dieu, et rendit si tranquillement l'esprit, qu'il avait l'air de s'endormir d'un doux sommeil [1]. Sa fête est marquée au 16 février, dans le Martyrologe romain de Benoît XIV.

Tous les historiens parlent de Grégoire comme d'un saint. Les Grecs eux-mêmes, dans le concile qu'ils tinrent à Constantinople après sa mort, l'appellent un homme bienheureux et très-saint; si toutefois, ajoutent-ils, on doit l'appeler un homme et non pas un ange [2].

Le témoignage du protestant Sismondi n'est pas moins honorable que celui des Grecs. « Ce fut un glorieux pontificat, dit-il, que celui de Grégoire X; et il aurait laissé sans doute des traces plus profondes dans la mémoire des hommes, s'il avait duré plus longtemps, ou si ce Pape vénérable avait eu des successeurs dignes de lui. L'Italie fut presque entièrement pacifiée par son esprit impartial, après que la fureur des guerres civiles avait semblé détruire tout espoir de repos; l'interrègne de l'empire fut terminé par l'élection d'un prince qui se couvrit de gloire, et qui fonda l'une des plus puissantes dynasties de l'Europe; l'église grecque fut réconciliée avec la latine, et la querelle entre les Francs et les Grecs pour l'empire d'Orient fut apaisée par un accord juste et honorable; un concile œcuménique, auquel assistèrent cinq cents évêques, soixante-dix abbés mitrés, et mille autres

[1] *Vita, apud Muratori, Scrip. rer. ital.*, t. III, p. 603. — [2] Raynald, 1276, n° 2.

religieux ou théologiens, fut présidé par ce Pontife, et occupé de lois utiles à la chrétienté et dignes d'une si auguste assemblée : tels sont les événements qui rendirent son règne remarquable [1]. »

A ces témoignages aussi honorables que peu suspects, nous ajouterons : Que le pape saint Grégoire X termine dignement la glorieuse époque des saints rois Louis de France et Ferdinand de Castille ; des saints docteurs Thomas d'Aquin et Bonaventure, qui ont uni toutes les profondeurs de la science à toutes les vertus de la foi, dans un si haut degré, que ce sera toujours un grand mérite, si ce n'est d'y atteindre, au moins d'y aspirer.

LE BIENHEUREUX BERNARD DE CORLÉONE,

FRANCISCAIN.

Le bienheureux Bernard de Corléone, frère lai de l'ordre de Saint-François, naquit à Corléone, petite ville de Sicile, à vingt milles environ de Palerme, et reçut au baptême le nom de Philippe. Ses parents, obscurs artisans, lui donnèrent une éducation religieuse et lui inculquèrent dès sa première jeunesse, des principes solides de vertu et de piété. Lorsqu'il fut en âge d'embrasser une profession, ils lui firent apprendre le métier de cordonnier. Malgré un travail assidu, le jeune Philippe suivait, autant qu'il pouvait, les offices religieux, fréquentait les églises, recevait les sacrements et vivait d'abord dans une grande sobriété, évitant surtout avec soin les mauvaises compagnies si dangereuses pour la jeunesse. Cependant il ne sut pas conserver cette pureté de mœurs et cette sagesse de conduite. L'orgueil et la paresse s'emparèrent de lui ; il se dégoûta de son humble profession, et il lui prit envie de s'enrôler et de devenir soldat ; mais ayant frappé dans une rixe un officier de justice, il fut mis en prison.

Pendant sa reclusion, il fit des réflexions sérieuses sur la conduite qu'il avait tenue, sur le danger de se livrer à ses passions, et

[1] Sismondi, *Hist. des républ. ital.*, t. III, p. 422.

sur les grandes et terribles vérités que la foi nous enseigne. Effrayé alors de s'être autant écarté des voies du salut, il pensa que le seul moyen de racheter ses fautes était de se vouer à la pénitence et de se retirer dans un monastère pour y consacrer ses jours au service de Dieu. Philippe ne fut pas plutôt mis en liberté, qu'il se hâta d'exécuter son projet, et se fit recevoir dans un couvent de Capucins en qualité de frère lai. Ce fut à Cattanisetta, petite ville de Sicile, qu'il prononça ses vœux. Depuis ce moment, sa vie ne fut plus qu'une pratique continuelle de tous les devoirs d'un bon religieux. On le louait surtout pour son humilité et son exacte obéissance à ses supérieurs. Il pratiquait rigoureusement la pauvreté prescrite par la règle, et ne s'accordait jamais que trois heures de sommeil, toujours sur le plancher de sa cellule. Ses jeûnes étaient longs et rigides ; pendant plus de la moitié de l'année, il ne mangeait qu'une fois le jour ; du pain et de l'eau faisaient alors toute sa nourriture. Cependant il jouissait habituellement d'une bonne santé, preuve évidente que les jeûnes et l'abstinence ne sont pas aussi nuisibles à la santé qu'on se le persuade quelquefois.

Dieu récompensa dès ce monde la vertu de son zélé serviteur par les grâces extraordinaires dont il le combla. Il lui accorda le don de la contemplation et de l'oraison, lui fit connaître et prédire des événements encore très-éloignés, rendit la santé à plusieurs malades par son intercession, et lui révéla même souvent les plus secrètes pensées de ceux qui l'approchaient. Bien loin de tirer vanité de tous ces avantages, il se regardait toujours comme le dernier des hommes, ne recherchait dans la communauté que les emplois les plus pénibles, et supportait avec une patience inaltérable les croix et les tribulations par lesquelles Dieu le visitait.

On conçoit facilement que des œuvres si éclatantes devaient lui attirer le respect et la vénération, non-seulement de sa communauté, mais encore de tous les fidèles des environs. Aussi était-il accablé de visites et de sollicitations de toute espèce. On le consultait dans toutes les affaires un peu importantes. Alors il donnait son avis avec modestie, mais il se dérobait avec soin aux louanges et aux honneurs qu'on voulait lui prodiguer.

Ce bienheureux passa ainsi trente-cinq ans, toujours simple, toujours humble, toujours éprouvant et témoignant une sainte confusion de l'empressement qu'on avait de se recommander à ses

prières. Il mourut en 1667, le 29 avril, âgé de soixante-deux ans. Dans sa dernière maladie, on l'entendit plusieurs fois s'écrier : « Passons, mon âme, passons de cette misérable vie dans l'éternelle félicité ; passons des souffrances à la joie, des illusions du monde à la contemplation de la céleste vérité. » Bernard de Corléone a été placé au rang des bienheureux par le pape Clément XIII, en 1767 [1].

Le même jour, la fête de saint Onésime, dont parle saint Paul dans l'épître à Philémon. Cet apôtre l'ordonna évêque d'Éphèse, après la mort de saint Timothée, et lui confia le ministère de la prédication évangélique : depuis, ayant été conduit prisonnier à Rome, il y fut lapidé pour la foi de Jésus-Christ. Son corps, qui y avait été d'abord enterré, fut ensuite transporté dans la ville où il avait été fait évêque. — A Cumes en Campanie, la translation de sainte Julienne, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Maximien, fut d'abord cruellement battue à Nicomédie par son propre père, nommé Africanus, puis tourmentée en plusieurs manières par le préfet Evilase, qu'elle avait refusé d'épouser ; ensuite mise en prison, où elle combattit visiblement contre le démon, jetée dans le feu, plongée dans une chaudière bouillante, elle eut enfin la tête coupée, et accomplit ainsi son martyre. — En Égypte, saint Julien, qui fut martyrisé avec cinq mille autres. — A Césarée en Palestine, les saints martyrs Élie, Jérémie, Isaïe, Samuel et Daniel, Égyptiens, qui, après avoir servi volontairement les confesseurs condamnés aux mines de Cilicie, furent arrêtés à leur retour, et cruellement torturés par le président Firmilien, sous l'empereur Galère ; ils périrent enfin par le glaive. Après eux, saint Porphyre, l'un des domestiques du martyr Pamphile ; et saint Séleuque de Cappadoce, qui étaient souvent demeurés victorieux dans plusieurs combats ; ayant subi de nouvelles tortures, ils reçurent la couronne du martyre, l'un par le feu, l'autre par le fer. — A Bresse, saint Faustin, évêque et confesseur.

[1] Godescard, 16 février.

XVII^e JOUR DE FÉVRIER.

MARTYRS DE ROME ET D'OSTIE.

SOUS L'EMPEREUR CLAUDE II.

Gallien ayant été tué près de Milan, Claude II, surnommé le Gothique, fut proclamé empereur à la fin du mois de mars 268. On a supposé longtemps que, sous Claude II, les chrétiens ne furent point persécutés. Le contraire est prouvé maintenant. Le premier jour de mars, la seconde année de son règne, cet empereur, après avoir condamné les chrétiens à la confiscation de leurs biens, à l'exil, aux travaux publics, en fit mourir deux cent soixante, dans l'amphithéâtre, par les flèches des soldats. Parmi ces martyrs se trouvait Blaste, l'un des tribuns ou officiers généraux de l'empereur. Le 24 du même mois, jour anniversaire de celui où le sénat apprit et ratifia sa promotion à l'empereur, Claude fit tuer et jeter dans le Tibre un jeune chrétien, nommé Quirin ou Cyrinus, qui paraît avoir été le second fils de l'empereur Philippe. Claude, ayant remporté une grande victoire sur les Goths, persécuta les chrétiens plus violemment encore. Ainsi l'on trouve vingt-trois martyrs à Ostie et à Porto, parmi lesquels la vierge Chryse ou Aure, de la famille impériale, et son intendant Sabinien ; Censorinus, maître des offices de l'empereur Claude; six chrétiens arrivés à Rome, avec deux autres; quarante-deux martyrs dans la Toscane, dont les premiers sont Gracilien et la vierge Félicissime ; deux évêques, Ptolémée et Romain, avec trente-huit fidèles; quarante-six soldats, avec cent-vingt autres chrétiens, égorgés à Rome par ordre de Claude; la vierge Cyrilla et sa mère Tryphonie; le diacre Césaire, avec dix-huit autres compagnons ; sainte Sévère; quatre nobles persans ; le prêtre Valentin et l'évêque Valentin de Terni, avec leurs compagnons ; saint Eutychius, saint Hyacinthe, saint Justin, prêtre de l'Eglise romaine, avec plusieurs autres ; enfin saint Hippolyte, évêque de Porto.

L'an 235, saint Hippolyte, par l'ordre de l'empereur Maximin, fut exilé en Sardaigne avec le pape Pontien, qui y mourut. En 247,

il fit le voyage d'Alexandrie, où il convertit, ainsi que dans le reste de l'Egypte, un grand nombre d'infidèles, même parmi les Sarrasins. De retour à Rome, en 251, il fut établi premier évêque de Porto par le pape saint Corneille. Enfin, l'an 269, il souffrit le martyre à Ostie avec plusieurs autres : voici de quelle manière, suivant les actes qu'on a retrouvés vers la fin du dix-huitième siècle.

Dans les temps de Claude, sous la présidence du vicaire Ulpius Romulus, une grande persécution s'éleva contre les chrétiens. Or, il y avait à la cour de l'empereur le maître des offices, Censorinus, chrétien en secret, qui s'appliquait chaque jour à la prière, au jeûne et à l'aumône. Comme il accompagnait toujours l'empereur, dès qu'il voyait des chrétiens traînés à la mort ou en prison, il les encourageait sans qu'on s'en aperçût, leur procurant de quoi vivre et les servant dans les prisons et les fers. Ce que Claude ayant appris, il le fit arrêter et lui dit en colère : « Comment! voilà ce que vous faites, vous fidèle adorateur des dieux et qui avez l'honneur de parler toujours à notre majesté? Censorinus répondit : Je confesse que le Seigneur Jésus-Christ est vrai Dieu, qu'il a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité à la vue des soldats qui l'avaient crucifié, et qu'il est monté au ciel à la vue de ses disciples. De nos temps, il a daigné descendre d'auprès du Père dans le sein d'une vierge, sans quitter le ciel. — Mais tu es fou, » reprit Claude en colère ; et aussitôt il le fit conduire dans la prison d'Ostie.

Dans la même ville était exilée une vierge de famille sénatoriale et même impériale : Chryse était son nom. Après avoir souffert bien des persécutions, elle demeurait dans un petit domaine, avec des hommes religieux et des vierges. Nuit et jour elle venait à la prison, procurait à Censorinus des vivres, lavait de sa main ses chaînes, ses yeux et son visage. Le prêtre Maxime et le diacre Archélaüs y offraient chaque jour des sacrifices à Dieu, avec des hymnes et des cantiques. Maxime opérait de si grandes merveilles au nom de Jésus-Christ, que, quand il arrivait auprès du bienheureux Censorin, les fers tombaient à celui-ci des mains et des pieds. Maxime se mit alors à dire aux gardes : « Mes frères, quittez les démons et les plaisirs qui passent, et apprenez à connaître notre Seigneur Jésus-Christ, le roi éternel, qui fut et qui est avant tous les siècles, qui viendra juger les vivants et les morts, et le monde

entier par le feu. Car ce monde passera, ainsi que le ciel et la terre; mais notre Seigneur Jésus-Christ est toujours et toujours le même. Les gardes répondirent : Et que ferons-nous pour celui que vous nous prêchez, que nous connaissons par vos paroles et par les miracles que vous faites en son nom, lorsque les chaînes se rompent à votre prière? Maxime leur dit : Recevez chacun le baptême, croyez au Fils de Dieu; abandonnez les vaines idoles et repentez-vous d'avoir blasphémé son nom et tourmenté ses saints.» Aussitôt ils se jetèrent tous à ses pieds, au nombre de seize, avec le tribun Théodore, et demandèrent le baptême. Après les préparations convenables, Maxime les baptisa tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et les revêtit des robes blanches confectionnées par sainte Chryse ou Aure. L'évêque Cyriaque, étant survenu, leur donna la confirmation.

Non loin de là, un cordonnier se lamentait d'avoir perdu son fils. Le prêtre Maxime, accompagné de l'évêque et des dix-sept soldats, lui dit : « Crois en notre Seigneur Jésus-Christ, en présence de nous tous, et vous vivrez, et vous recouvrerez votre fils. — Mais en qui croirai-je, s'écria le cordonnier avec larmes, sinon en celui que j'ai blasphémé depuis mon enfance jusqu'à présent? — Il faut vous repentir de ce que vous avez fait, lui dit Maxime : car notre Dieu est le Dieu des repentants; il ne nous rend pas selon nos péchés, mais selon sa miséricorde. » Le cordonnier ayant reçu le baptême, tous les saints se mirent en prières, et l'enfant ressuscita en disant : « J'ai vu le Seigneur Jésus-Christ, me ramenant des ténèbres à la lumière. » Il fut baptisé, eut pour marraine sainte Aure, qui lui donna le nom de Faustin : il avait près de douze ans.

L'empereur Claude ayant appris ce qui s'était passé, en fut dans une étrange colère, et donna ordre à Ulpius Romulus, vicaire du préfet de Rome, d'aller à Ostie et d'obliger Chryse, par les tourments, à revenir au culte des dieux. Elle souffrit courageusement le chevalet, les fouets et les torches ardentes appliquées aux parties les plus sensibles de son corps. Elle fut remise en prison à demi brûlée. Les autres saints confessèrent Jésus-Christ avec la même constance. Le diacre Archélaüs, le premier, eut la tête tranchée; ensuite les dix-sept soldats, y compris le tribun Théodore; enfin le prêtre Maxime et l'évêque Cyriaque : leurs corps furent jetés dans la mer. Mais le prêtre Eusèbe les recueillit et les

enterra dans le voisinage : ceux du prêtre et de l'évêque, le 8me d'août.

Quelques jours après, sainte Chryse subit un nouvel interrogatoire, fut battue avec des lanières armées de plomb, et enfin jetée dans la mer avec une grosse pierre au cou. Son corps ayant été ramené au rivage, saint Hippolyte, surnommé Nonus ou Nonagénaire, à cause de son extrême vieillesse, l'enterra le 14me d'août, dans le domaine où elle demeurait de son vivant.

Sabinien, intendant de la sainte martyre, sommé par Ulpius de livrer les trésors de sa maîtresse et d'adorer les idoles, répondit : Que les trésors avaient été distribués aux pauvres, et que, pour les idoles, jamais il ne fléchirait le genou devant elles. Ulpius lui fit battre la tête avec des lanières plombées.

Le vieillard Hippolyte, survenant, dit à haute voix « : Malheureux! si vous connaissiez le Christ, Fils de Dieu, vous ne tourmenteriez point ainsi la tête de ses saints, pour les soumettre à vos vaines idoles; mais vous vous soumettriez vous-même au Créateur de l'univers et à ses serviteurs, et vous n'adoreriez pas des pierres muettes et inanimées. » Ulpius fut tellement irrité de ces paroles, qu'il ordonna de lier les pieds et les mains au saint vieillard, et de le précipiter dans un gouffre profond, où il rendit son âme au Seigneur le 22 août. Sabinien acheva son martyre le 22 du même mois.

Tels sont, en résumé, les actes des martyrs d'Ostie, sous l'empereur Claude II : actes dont le texte grec a été retrouvé dans la bibliothèque de Turin, et publié avec de savantes dissertations, à Rome, en 1795, à l'imprimerie de la Propagande [1].

Le même jour, à Rome, le martyre de saint Faustin, que quarante-quatre autres suivirent dans son triomphe. — En Perse, la fête de saint Polychrone, évêque de Babylone, qui, dans la persécution de Dèce, ayant eu la bouche meurtrie de coups de pierres, rendit l'esprit en étendant les mains et en levant les yeux au ciel. — A Concordia, les saints martyrs Donat, Secondien et Romule, avec quatre-vingt-six autres, qui participèrent à leur couronne. — A Césarée en Palestine, le saint vieillard

[1] *Acta Martyrum ad Ostia Tiberina.* Romæ, 1795.

Théodule, l'un des domestiques du gouverneur Firmilien, lequel, touché de l'exemple des martyrs, et confessant hautement Jésus-Christ, fut mis en croix, où il triompha glorieusement de l'ennemi, et gagna la palme du martyre. — Au même lieu, saint Julien de Cappadoce, qui, baisant par dévotion les corps de ceux qui venaient d'être martyrisés, fut déféré comme chrétien, et mené devant le juge, par l'ordre duquel il fut brûlé à petit feu. — Dans le territoire de Térouanne, saint Silvin, évêque. — En Irlande, saint Fintan, prêtre et confesseur. — A Florence, le bienheureux Alexis Falconiéri, un des sept fondateursde l'ordre des Servites : parvenu à l'âge de cent dix ans, il termina saintement sa vie après avoir été consolé par la présence de Jésus-Christ et de ses anges.

XVIIIe JOUR DE FÉVRIER.

LA BIENHEUREUSE ORINGA

OU CHRÉTIENNE DE Ste-CROIX, VIERGE.

A Sainte-Croix, petite ville de Toscane, près de Florence, naquit une sainte fille, qui reçut au baptême le nom d'Oringa. Ses parents étaient de pauvres laboureurs. Dès l'âge de huit ans, elle fut employée à garder les bœufs de son père. Elle recommandait naïvement à ces animaux dociles de ne pas faire de dommage, et puis se retirait dans le creux d'un arbre ou d'un rocher, pour vaquer à la prière et à la contemplation. Car, dès ce premier âge, le ciel l'avait prévenue de grâces singulières. Elle ressentait un vif amour pour Dieu, et une si grande estime pour la pureté, que, s'il lui arrivait d'entendre quelques paroles peu honnêtes ou de voir quelqu'un qui ne le fût pas, elle en était saisie d'horreur, éprouvait des maux d'estomac, des vomissements, et en devenait quelquefois très-malade. Ayant perdu ses parents dans sa jeunesse, elle reste sous la tutelle de ses frères, qui veulent la contraindre à se marier. Oringa a d'autres desseins : déjà elle a choisi Jésus-Christ pour l'unique époux de son âme. Ses frères ont beau la traiter inhumainement, l'accabler de coups de fouet, ils ne sauraient lui faire violer les saints engagements qu'elle a contractés. Pour échapper à leurs violences quotidiennes, elle se voit

obligée de fuir. Une rivière se rencontre sur la route, sans aucun moyen de la traverser ; pleine de confiance, Oringa la passe à pieds secs. Elle se retire à Lucques, entre au service d'un homme noble et pieux, à qui elle ne demande pour tout salaire que la nourriture et les vêtements, mais les plus simples et les plus communs. Dans cette maison, Oringa, se livrant à la plus rigoureuse pénitence, commence ce genre de vie austère qu'elle continue le reste de ses jours. Elle marche toujours pieds nus, même au cœur de l'hiver, couche constamment sur la dure, quelque fatiguée qu'elle puisse être, jeûne chaque jour, et ne prend vers le soir de la nourriture que du poids et de la grosseur d'une pomme ordinaire. La beauté du visage, qui est pour tant d'autres une occasion de vanité bien dangereuse, n'est pour Oringa qu'un sujet de peine ; aussi cherche-t-elle à perdre ce frivole avantage, en employant des sucs et d'autres moyens pour détruire les agréments de sa figure, tant elle craint que son aspect ne soit pour le prochain une occasion de péché.

Tout occupée de Dieu, cette sainte fille ne connaît pas même les plus proches voisins de la maison qu'elle habite. Lorsque la nécessité l'oblige à traiter avec le prochain, elle le fait avec tant de modestie que, quoique jeune et d'une figure agréable, elle n'inspire d'autre sentiment que le respect ; mais elle ne laissait pas échapper ces occasions de donner de salutaires conseils à ceux avec qui elle s'entretenait. Le Saint-Esprit l'avait tellement formée à la vie intérieure, qu'elle parlait des matières spirituelles avec une facilité et une exactitude surprenantes, et c'était une chose merveilleuse de voir une pauvre fille, qui n'avait point reçu d'éducation, qui ne savait même pas lire, expliquer les points les plus relevés de la religion, de manière à étonner les hommes les plus instruits.

Une vertu si pure et si parfaite acquit à Oringa l'estime générale des habitants de Lucques ; mais elle était trop humble pour être flattée de la considération dont elle était l'objet ; au contraire, elle songe à s'y dérober par la fuite. Elle avait reçu une grâce particulière de Dieu, par l'intercession de saint Michel, qu'elle honorait comme son protecteur. Elle va visiter la célèbre église dédiée à cet archange, au mont Gargan, et se rend ensuite à Rome, pour y vénérer les cendres des martyrs. Ce fut dans cette capitale du

monde chrétien qu'elle fit la connaissance d'une veuve riche et vertueuse nommée Marguerite, qui, désirant avoir à son service une personne de piété, la reçut dans sa maison avec joie. Cette veuve, d'une noblesse illustre, exige d'Oringa qu'elle accepte des vêtements convenables à sa nouvelle position. Celle-ci n'y consent qu'avec beaucoup de peine, et ne les garde pas longtemps; car, quelques jours après, ayant rencontré une pauvre étrangère qui était presque nue, elle lui donne ses habits neufs, et reprend les vieux qu'elle avait quittés. Cette action, qui eût irrité une maîtresse mondaine, ne mécontente pas Marguerite. Déjà elle savait apprécier le mérite de sa domestique, et bientôt elle eut pour elle l'affection la plus sincère; aussi, loin de vouloir en être servie, elle allait jusqu'à la servir elle-même. Au reste, cette vertueuse femme ne fut pas la seule qui vénérât Oringa ; Rome, au bout de quelque temps, retentit du bruit de la sainteté de cette humble servante, et le peuple lui donna le surnom de Chrétienne de Sainte-Croix; surnom qu'elle porta depuis, et dont nous nous servirons aussi pour la désigner désormais.

Après avoir passé quelque temps à Rome, Chrétienne eut le désir d'aller à Assise pour y visiter le tombeau de saint François. Elle s'y rendit avec sa bonne maîtresse, qui ne voulut plus se séparer d'elle. S'étant mise en prière dans l'église du saint, elle eut une extase pendant laquelle Dieu lui fit connaître qu'il l'avait choisie pour fonder un monastère dans son pays natal. Il lui fit aussi voir la gloire et le bonheur des saints dans le ciel, faveur qui la charma tellement que, pendant plusieurs mois, elle en conserva la plus vive et la plus douce impression. Son désir d'accomplir la volonté divine la ramena à Sainte-Croix, où elle éprouva d'abord de grandes difficultés pour exécuter son dessein : pauvre et sans secours, il semblait qu'elle ne dût jamais réussir ; les habitants du pays et l'évêque de Lucques, de qui dépendait Sainte-Croix, lui étaient opposés ; cependant sa confiance en Dieu et sa patience finirent par triompher de tous les obstacles. Le monastère fut construit, et bientôt habité par plusieurs vierges chrétiennes, qui vinrent s'y consacrer au Seigneur. La servante de Dieu y introduisit la règle de saint Augustin, et dressa des constitutions sévères, mais si sages, qu'on les adopta dans d'autres communautés du même institut, qui plus tard furent fondées dans diverses villes

d'Italie. Sa qualité de fondatrice semblait exiger qu'elle prît le gouvernement de la maison qu'elle venait d'établir, et qui portait le nom de Sainte-Marie-la-Neuve; mais son humilité ne put être vaincue sur ce point, et jamais elle ne voulut accepter cet emploi, ni commander en aucune manière à ses sœurs; au contraire, elle se regardait comme la dernière de toutes, et, si elle croyait en avoir désobligé quelqu'une, elle se mettait à genoux devant elle pour lui demander pardon. Les austérités qu'elle avait pratiquées à Lucques étaient étonnantes; elle les continua dans son monastère. Elle se refusait même le soulagement d'un lit, et sa couche n'était autre chose que la terre nue.

Mais si Chrétienne était si sévère pour elle-même, on peut dire que sa compassion et sa tendresse pour les pauvres n'avaient point de bornes. On la voyait se dépouiller de ses vêtements pour les leur donner, et même une fois elle disposa en leur faveur de la seule pièce d'argent qui se trouvait dans la maison. Pendant une grande disette qui affligeait le pays, cette sainte fit placer dans le seul champ que sa maison possédât, et qui était ensemencé de fèves, une espèce d'enseigne pour avertir que ces fèves étaient à tous ceux qui voudraient en prendre. Son exemple toucha les laboureurs, qui le suivirent, et Chrétienne, dont le champ parut produire miraculeusement pour satisfaire aux besoins de tous ceux qui y avaient recours, eut la consolation d'avoir conservé la vie à un grand nombre de pauvres gens, qui, sans elle, seraient morts de faim pendant cette calamité.

Dieu se plut à manifester la sainteté de sa servante en lui accordant le don de prophétie et celui des miracles. Elle fit plusieurs prédictions qui toutes furent accomplies. L'architecte de son monastère lui dut la guérison subite d'une blessure grave qu'il s'était faite en s'enfonçant un clou dans le pied. Mais le plus grand miracle de Chrétienne, c'était sa sainte vie, son attrait pour la pauvreté, qui lui donnait plus d'amour pour cette vertu que les avares n'en ont pour les richesses; c'était son invincible patience. Trois ans avant sa mort, elle fut frappée d'une paralysie qui la rendit percluse de tout le côté droit. Dans cet état pénible, elle montrait un contentement que sa soumission à la volonté divine pouvait seule lui inspirer. Enfin, après avoir annoncé l'heure précise de sa mort et reçu avec ferveur les sacrements de l'Église,

elle rendit son âme pure à son Créateur, à l'âge de soixante-dix ans, au mois de janvier de l'année 1310. Son corps, qui était resté flexible et sans aucune marque de corruption, fut conservé dans cet état jusqu'en 1514, qu'un incendie le consuma presque entièrement, ainsi qu'une partie du monastère. Le culte de cette bienheureuse a été approuvé par le pape Pie VI, le 15me de juin 1776 [1].

Le même jour, à Jérusalem, la fête de saint Siméon, évêque et martyr, qu'on dit avoir été fils de Cléophas, et proche parent du Sauveur, selon la chair. Ce généreux soldat de Jésus-Christ ayant été ordonné évêque de Jérusalem après saint Jacques, surnommé le frère du Seigneur, endura d'abord divers supplices durant la persécution de Trajan, et finit sa vie par le martyre. Tous ceux qui étaient présents, et le juge même, furent étonnés qu'un vieillard âgé de cent vingt ans eût souffert avec tant de force et de constance le supplice de la croix. — A Ostie, les saints frères Maxime et Claude, martyrs, avec Prépédigne, femme de Claude, et leurs deux enfants, Alexandre et Cutias, tous d'une naissance illustre, qui furent arrêtés par l'ordre de Dioclétien, et envoyés en exil; puis, ayant été condamnés au feu, ils offrirent eux-mêmes à Dieu un si cruel supplice, comme un sacrifice d'agréable odeur. Leurs saintes reliques, qu'on avait jetées dans la rivière, furent recueillies par les chrétiens, et enterrées près de la même ville. — En Afrique, les saints martyrs Lucius, Silvain, Rutule, Classique, Secondin, Fructule et Maxime. — A Constantinople, saint Flavien, évêque, qui, défendant avec vigueur la foi catholique à Ephèse, fut outrageusement maltraité à coups de pied et de poing par les gens de la faction de l'impie Dioscore, et de là envoyé en exil, où il mourut trois jours après. — A Tolède, saint Hellade, évêque et confesseur.

XIXe JOUR DE FÉVRIER.

LE BIENHEUREUX CONRAD.

DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Les parents de Conrad étaient de bons habitants de Plaisance, qui le marièrent et lui laissèrent à leur mort des biens considé-

[1] *Acta SS.*, 10 jan. Godescard, 18 février.

rables. Quoique ce jeune homme eût des principes religieux, il ne laissa pas que de se livrer aux distractions et aux plaisirs mondains. La vanité et de frivoles occupations lui faisaient négliger ses devoirs de chrétien : sa vie se passait dans une coupable dissipation.

Un jour qu'étant à la chasse, il avait allumé un grand feu pour forcer quelque bête fauve à quitter son terrier, l'incendie se communiqua de proche en proche, et, après de vains efforts pour l'éteindre, Conrad s'enfuit, laissant la forêt sur le point d'être entièrement consumée. Le dégât fut très-considérable, et l'autorité s'étant mise à rechercher l'auteur du délit, plusieurs personnes furent emprisonnées, entre autres un malheureux qui avait été vu revenant de la forêt peu d'heures avant l'incendie, et sur lequel planèrent naturellement les plus violents soupçons. Celui-ci nia d'abord avec fermeté le crime qu'on lui imputait; mais, comme on le croyait coupable, il fut mis à la question, et la violence des tortures lui ayant arraché l'aveu qu'on voulait obtenir, il fut sur-le-champ condamné à mort.

C'est alors que Conrad, effrayé et déchiré de remords d'avoir exposé un innocent à périr pour un fait dont il était seul l'auteur, alla trouver les magistrats, leur avoua ce qui lui était arrivé, et offrit de payer de ses deniers la valeur du bois consumé par suite de son imprudence. Pour s'acquitter de ce qu'on lui demanda, il fut obligé de vendre une partie de son patrimoine. Sa conduite dès lors changea totalement, et toutes ses pensées se tournèrent vers l'autre vie. Il sut même communiquer à son épouse les sentiments dont il était rempli. En conséquence, après avoir mis ordre à leurs affaires, ils partirent ensemble pour Rome; Conrad entra dans le tiers ordre de Saint-François, et sa femme se fit carmélite. Tous deux édifièrent leurs monastères par la régularité la plus parfaite et la piété la plus exemplaire. Après quelque temps de séjour à Rome, Conrad se rendit en Sicile, et se dévoua au service des malades; puis, entraîné par l'amour de la solitude, il gagna une haute montagne, où il passa le reste de ses jours dans la pénitence et les austérités. Sa mort arriva l'an 1351 ; il était âgé de soixante-un ans. Plusieurs miracles ont attesté sa sainteté, et lui ont mérité les honneurs que l'Église rend aux saints [1].

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 19 février.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH PICENARDI,

DU TIERS ORDRE DES SERVITES.

Léonard Picenardi et Paule Nuvoloni, son épouse, nobles habitants de Mantoue, donnèrent le jour à la bienheureuse Elisabeth. Plus recommandables encore par leur piété que par le rang distingué qu'ils tenaient dans le monde, ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu, et sa mère s'appliqua de bonne heure à la former à la pratique des vertus chrétiennes. Toute jeune, elle aimait à se retirer dans une petite cellule où elle se tenait cachée ; là, elle méditait la parole de Dieu, et, fuyant les divertissements de la jeunesse, elle passait son temps à prier et à s'occuper des vertus de la sainte Vierge. La seule récréation qu'elle prît était d'aller de la maison de son père à l'église de Saint-Barnabé, où elle remplissait tous ses devoirs de religion avec une piété angélique. Une conduite si sage et si chrétienne ne tarda pas à lui mériter l'estime publique, et des jeunes gens d'un rang élevé songèrent à la demander en mariage ; mais Elisabeth avait fait un autre choix, et elle refusa constamment toutes les propositions qui lui furent adressées à ce sujet. Elle obtint de son père la permission de se retirer chez une sœur qu'elle avait, et d'entrer dans le tiers ordre des Servites.

Ce fut alors que cette sainte fille, après s'être liée à Dieu par le vœu de chasteté, entreprit un nouveau genre de vie plus parfaite encore que celle qu'elle menait dans la maison paternelle. Sa prière était presque continuelle, et son ardeur pour la mortification si grande, qu'elle affligeait continuellement son corps par les jeûnes, le cilice et d'autres pratiques de pénitence. La méditation des souffrances de Jésus-Christ et des douleurs de la sainte Vierge avait pour elle un attrait particulier. Tous les jours elle se confessait et recevait la sainte Eucharistie. Elle trouvait tant de consolation à réciter l'office canonial, qu'elle n'y manquait jamais.

Plusieurs jeunes personnes de familles nobles, touchées de l'exemple de ses vertus, voulurent se mettre sous sa conduite. La servante de Dieu les forma si bien à la piété, qu'elles embrassè-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

rent, à son imitation, le tiers ordre des Servites, et donnèrent ainsi commencement à diverses réunions édifiantes, qui furent les fruits de sa charité et de son zèle.

Une vie si pure et si parfaite méritait les faveurs du ciel ; aussi cette sainte fille en obtint-elle de signalées. La Mère de Dieu lui donna plusieurs fois des preuves sensibles de sa protection, et tous les écrivains qui ont écrit son histoire assurent qu'elle ne demandait rien par l'intercession de Marie qu'elle ne l'obtînt aussitôt. Non-seulement les habitants de Mantoue, mais les étrangers, en étaient persuadés ; on la regardait comme une excellente avocate auprès de Dieu et de la sainte Vierge, et on l'appelait communément l'intermédiaire de leurs bienfaits.

Les âmes véritablement humbles ne se laissent point éblouir par les marques d'estime qu'on leur donne et les honneurs qu'on leur rend. Telle fut aussi Elisabeth. Quoique favorisée des dons du ciel et même de celui de prophétie, quoique devenue l'objet de la vénération de ses concitoyens, elle avait les plus bas sentiments d'elle-même et ne craignait pas de parler désavantageusement de sa personne, assurant qu'elle était vile, méprisable, et la créature du monde la plus criminelle. Voilà quels étaient ses sentiments et son langage. Elle persévéra jusqu'à la fin de ses jours dans cette humilité profonde. Parvenue à l'âge de quarante ans, elle fut atteinte d'un violent mal d'entrailles dont elle mourut le 19 février 1268. On assure qu'elle avait eu le bonheur insigne de conserver la grâce de son baptême, et sa sainte vie est bien propre à favoriser cette opinion. Son corps, ainsi qu'elle l'avait ordonné, fut apporté à l'église de Saint-Barnabé, où bientôt il s'opéra de nombreux miracles par l'intercession de cette sainte fille [1].

Le même jour, à Rome, la fête de saint Gabin, prêtre et martyr, frère du bienheureux pape Caïus. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ, ayant été longtemps en prison et dans les fers, par l'ordre de Dioclétien, acquit les joies du ciel par une mort précieuse. — En Afrique, les saints martyrs Publius Julien, Marcel, et leurs compagnons. — En Palestine, la mémoire des saints moines et de plusieurs autres martyrs, que les Sarra-

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 19 février.

sins firent cruellement mourir pour la foi de Jésus-Christ, sous Almondar leur chef. — A Jérusalem, saint Zambdas, évêque. — A Sole, saint Auxibe, évêque. — A Bénévent, saint Barbat, évêque, homme d'une admirable sainteté, qui convertit les Lombards, avec leur chef, à la foi de Jésus-Christ. — A Milan, saint Mansuet, évêque et confesseur.

XXe JOUR DE FÉVRIER.

A Tyr en Phénicie, la mémoire de plusieurs saints martyrs dont le nombre n'est connu que de Dieu seul, et que Véture, maître de la milice sous l'empereur Dioclétien, fit mourir par diverses sortes de supplices, qui se succédèrent les uns aux autres : d'abord, ils furent déchirés par tout le corps à coups de fouet ; puis exposés aux bêtes féroces de différentes espèces, dont, par la vertu divine, ils ne reçurent aucun mal ; enfin, le tyran ayant ajouté à toutes les autres tortures celles du feu et du fer, ils accomplirent leur martyre. Les évêques Tyrannion, Silvain, Polée, Nil, avec le saint prêtre Zénobe, qui excitaient cette glorieuse troupe à la victoire, ayant été leurs compagnons dans le combat, gagnèrent aussi avec eux la palme du martyre.

Voici comme parle de ces martyrs un témoin oculaire, Eusèbe, évêque de Césarée.

« A Tyr, plusieurs martyrs, après avoir souffert d'innombrables coups de fouet avec une admirable constance, furent exposés à des léopards, des ours et des sangliers, que l'on excitait par le fer et le feu. Ces bêtes venaient avec des cris terribles ; les martyrs les attendaient sans bouger ; mais elles n'osaient en approcher, et se retournaient contre les païens qui les excitaient. Il n'y avait que les martyrs qu'elles épargnaient, quoiqu'ils fussent nus et qu'ils remuassent les mains pour les attirer ; car on leur commandait de le faire. Quelquefois les bêtes s'élançaient contre eux ; mais il semblait qu'une force divine les repoussât en arrière. Une première bête n'ayant rien fait, on en faisait venir une seconde et une troisième contre le même martyr. Un d'eux, qui n'avait pas vingt ans, se tenait debout, les mains étendues en forme de croix, et priait tranquillement, sans faire aucun mouvement, au milieu de ces

bêtes qui semblaient l'aller dévorer, et qui, par une vertu secrète, retournaient en arrière. Cinq autres, qui étaient Egyptiens, furent exposés à un taureau furieux : il jetait en l'air, avec ses cornes, les païens qui s'approchaient de lui, et les laissait demi-morts; mais, venant en furie contre les martyrs, il ne pouvait s'approcher d'eux et retournait en arrière, trépignant des pieds et donnant des cornes de côté et d'autre. On leur présenta encore d'autres bêtes, et enfin on leur coupa la tête à tous et on les jeta dans la mer. »

SAINT SADOTH,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS EN PERSE.

Trois mois après le martyre de saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphon en Perse, l'année 341, on lui donna pour successeur son neveu saint Sadoth, ou plutôt Sciadust. Ce nom veut dire ami du roi : les Chaldéens l'appellent souvent Jésu-Dust, c'est-à-dire ami de Jésus. Ce saint avait assisté au concile de Nicée, au nom du métropolitain de Perse. La persécution était plus violente que jamais. Il se cacha d'abord avec une partie de son clergé, non par crainte de la mort, mais pour attendre que Dieu lui fît connaître sa volonté d'une manière plus spéciale. Il ne laissa pas de pourvoir secrètement aux besoins de son troupeau, et d'exhorter les fidèles à confesser généreusement Jésus-Christ. Ayant eu une vision dans le lieu de sa retraite, il assembla ses prêtres et ses diacres pour leur faire part de ce qui lui était arrivé. « J'ai vu en songe, leur dit-il, une échelle toute environnée de lumière, dont le sommet touchait au ciel. Saint Siméon, brillant de gloire, y était appuyé. M'ayant aperçu au bas de l'échelle, il m'a appelé d'un air riant : — Montez, Sciadust, m'a-t-il dit, montez et ne craignez rien. Je montai hier, c'est votre tour de monter aujourd'hui; — ce qui me paraît signifier que comme mon saint prédécesseur endura la mort l'année dernière, je dois la souffrir cette année. » Il exhorta ensuite son clergé à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres et à faire un saint usage du temps, afin que, si la mort se présentait, ils pussent la recevoir en vrais disciples du Christ, et dans l'espérance d'avoir part à l'héritage céleste.

Le roi Sapor étant venu à Séleucie dans la seconde année de la persécution, le saint évêque fut arrêté avec une grande partie de son clergé, quelques ecclésiastiques de son voisinage, les moines et les religieuses de son église; ce qui faisait en tout cent vingt-huit personnes. On les conduisit en prison, où ils souffrirent des maux incroyables durant l'espace de cinq mois entiers. On les en tira trois fois pour les étendre sur le chevalet. On leur liait les jambes avec des cordes qu'on serrait si fortement, qu'on entendait craquer leurs os. Ce qu'on voulait d'eux, c'était qu'ils adorassent le soleil. Ils s'y refusèrent constamment et marchèrent enfin au supplice en chantant des hymnes et des cantiques : ce qui arriva le 8 février 342 [1].

Le même jour, dans l'île de Chypre, les saints martyrs Potame et Némese. — A Constantinople, saint Éleuthère, évêque et martyr. — A Catane en Sicile, saint Léon, évêque, qui brilla par ses vertus et par ses miracles. — A Orléans, saint Eucher, dont les miracles lui attiraient d'autant plus de gloire, que ses ennemis inventèrent contre lui de plus noires calomnies. — A Tournai, saint Eleuthère, évêque et confesseur.

XXIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT DANIEL, SAINTE VERDA,

ET AUTRES MARTYRS EN PERSE.

Deux ans après le martyre de saint Sadoth, dont il est parlé au jour précédent, le prêtre Daniel et la vierge sainte Verda, c'est-à-dire Rose, furent arrêtés par l'ordre du gouverneur de la province des Razichéens. Ils souffrirent pendant trois mois les tortures les plus cruelles. Entre autres supplices, on leur perça les pieds, qu'on tint cinq jours de suite dans de l'eau gelée. Rien n'étant capable d'ébranler leur constance, le gouverneur les con-

[1] *Acta MM. orient.*, p. 84.

damna à perdre la tête : ce qui fut exécuté le 21 février 344[1].

La même année, le roi Sapor, étant à Séleucie, fit arrêter, dans le voisinage, cent vingt chrétiens, parmi lesquels se trouvaient neuf vierges consacrées au Seigneur ; les autres étaient prêtres, diacres et clercs de différents ordres. On les conduisit tous dans des cachots obscurs et infects, où ils restèrent jusqu'à la fin de l'hiver, c'est-à-dire durant l'espace de six mois. Une femme riche et vertueuse de la ville d'Arbèle, nommée Jazdundocte, c'est-à-dire *Née de Dieu*, se chargea seule du soin de les nourrir, ne voulant partager cette bonne œuvre avec personne. Les saints prisonniers furent souvent appliqués à de cruelles tortures ; mais ils confessèrent toujours généreusement Jésus-Christ. « Jamais, disaient-ils, nous n'adorerons le soleil, qui n'est qu'une simple créature ; nous ne soupirons qu'après le moment qui, en terminant notre vie, commencera notre bonheur. »

Jazdundocte, ayant appris le jour qu'ils devaient être exécutés, se rendit, la veille, à la prison, leur lava les pieds et leur donna à chacun une robe blanche. Elle leur fit ensuite préparer un grand festin et les servit elle-même à table. Elle les exhortait en même temps à la constance par les promesses que fait l'Evangile aux vrais disciples de Jésus-Christ. Une telle conduite surprit beaucoup les confesseurs, et ils en demandèrent inutilement la raison. Le lendemain, Jazdundocte alla les voir ; mais ce fut pour leur dire que ce jour ne passerait point qu'ils ne reçussent la couronne du martyre. Elle les pria de solliciter instamment auprès de Dieu le pardon de ses péchés, afin qu'elle eût le bonheur de leur être réunie dans le royaume céleste.

Peu de temps après, le roi envoya des ordres pour qu'on exécutât les confesseurs sans délai. On les fit donc sortir de la prison. Jazdundocte les attendait à la porte ; elle se jeta à leurs pieds et leur baisa respectueusement les mains. Les gardes se hâtèrent de les conduire au lieu du supplice. Là, l'officier qui présidait demanda si quelqu'un d'entre eux voulait sauver sa vie en adorant le soleil. Ils répondirent unanimement que la mort n'avait rien d'effrayant pour eux, et qu'ils la préféraient à une criminelle apostasie. L'officier, désespérant de les séduire après une réponse

[1] *Acta MM. orient.*, p. 103.

aussi ferme, les condamna à être décapités, ce qui eut lieu sur-le-champ. A l'entrée de la nuit, Jazdundocte fit ensevelir leurs corps, qui furent enterrés cinq à cinq à une assez grande distance de la ville. Elle avait pris toutes ses précautions pour n'être point découverte par les mages. Ces martyrs, mis à mort le 21 avril 344, étaient de l'Adiabène, dont Arbèle était la capitale. Cette province, qui comprenait la plus grande partie de l'ancienne Assyrie, n'était guère habitée que par des chrétiens [1].

SAINT GONDELBERT,

ÉVÊQUE DE SENS, ET SOLITAIRE DANS LES VOSGES.

Dans le septième siècle, la solitude des Vosges était comparable à l'ancienne Thébaïde. Trois saints évêques des Gaules se retirèrent presque en même temps dans ces déserts et y bâtirent chacun un monastère. Saint Gondelbert ou Gombert, de Sens, quitta son siége et alla se cacher au monde dans cette retraite. Y ayant obtenu une terre du roi Childéric II, qui régnait alors en Austrasie, il y bâtit un monastère en l'honneur de saint Pierre et le nomma *Senones*, du nom de son église de Sens. Il est honoré le 21 de février. Saint Hidulf, le 11 de juillet.

Le même jour, en Sicile, soixante-dix-neuf martyrs, qui, sous l'empereur Dioclétien, endurèrent plusieurs sortes de tourments, et méritèrent de recevoir la récompense due à l'inébranlable fermeté de leur foi. — A Adrumète, en Afrique, les saints Vérule, Secondin, Sirice, Félix, Servule, Saturnin, Fortunat, et seize autres, qui, durant la persécution des Vandales, furent martyrisés pour la défense de la foi catholique. — A Scythopolis en Palestine, saint Sevérien, évêque et martyr. — A Damas, saint Pierre Mavimène, lequel ayant dit à quelques Arabes qui venaient le voir dans sa maladie : *Quiconque n'embrasse pas la foi chrétienne et catholique est damné comme votre faux prophète Mahomet*, fut par eux massacré sur-le-champ. — A Ravenne, saint Maximien, évêque et confesseur. — A Metz, saint Félix, évêque. — A Bresse, saint Patère, évêque.

[1] *Acta MM. orient.*, p. 103.

XXII^e JOUR DE FÉVRIER.

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE.

Marguerite de Cortone fut, comme Madeleine de Béthanie, d'abord une grande pécheresse, ensuite une illustre pénitente. Marguerite naquit à Alviano en Toscane ; elle est nommée de Cortone, du lieu de sa sépulture. Sa beauté l'exposa dans sa jeunesse à de grands désordres. Elle resta neuf ans unie à un homme riche, qui lui fournissait abondamment de quoi satisfaire son penchant pour le luxe et les plaisirs. Elle en eut un fils, qui entra plus tard dans l'ordre des frères Mineurs. Cependant, au milieu de sa vie coupable, elle avait une compassion singulière pour les pauvres. Il lui arrivait des accès de dévotion où elle disait à la vue de certains lieux : « Qu'il ferait bon prier ici ! que cet endroit est charmant, pour mener une vie pénitente et solitaire! Rentrée dans sa chambre, plus d'une fois elle déplorait son état misérable. Et quand les habitants la saluaient, elle les blâmait, disant que, comme ils connaissaient sa vie criminelle, ils ne devraient pas même lui adresser la parole. Un jour que ses compagnes lui reprochaient sa parure disant : « Qu'en sera-t-il de toi, vaniteuse Marguerite ? Elle leur répondit : Il viendra un temps où vous m'appelerez sainte, lorsque je le serai vraiment, et vous viendrez me visiter avec un bâton de pèlerin. »

En l'année 1277, son mari ou séducteur sortit un jour de la maison, emmenant avec lui une petite chienne. Quelques jours après la chienne revint toute seule, plaintive ; et tirant Marguerite par les vêtements, elle s'efforçait de l'entraîner hors de la maison. Marguerite la suivit avec étonnement jusqu'à un monceau de bois, où l'animal s'arrêta, en regardant le bois et y touchant, comme pour avertir sa maîtresse de l'ôter. Marguerite ayant détourné quelques pièces, aperçut son maître qui était mort, et qui déjà fourmillait de vers.

Elle fut tellement émue de ce spectacle que, repentante de sa vie passée, elle alla toute en pleurs se jeter aux pieds de son père, pour lui demander pardon. Le père, à l'instigation d'une marâtre,

la chassa de la maison. Elle se retira dès lors à Cortone, en la société de quelques personnes pieuses, où elle changea complétement de vie. Bientôt, aspirant à quelque chose de plus parfait, elle sollicita les frères mineurs de Cortone de lui donner l'habit de pénitente du tiers ordre de Saint-François. Les frères hésitèrent longtemps. Marguerite était encore jeune, car elle n'avait que vingt-cinq ans. Quoiqu'elle ne portât plus ni or, ni perles, mais des habits pauvres, et que bien loin de se parer elle cherchait à s'enlaidir, elle paraissait toujours fort belle. Les bons religieux craignaient donc pour sa persévérance. Toutefois la voyant croître en ferveur de jour en jour, ils acquiescèrent à ses prières et à ses larmes, et lui accordèrent l'habit de pénitente.

Dès ce moment, l'Esprit d'en haut la transforma en une autre créature : ce qui domina dès lors dans tout son être, ce fut l'amour de Dieu. C'était où elle trouverait le lieu le plus solitaire, pour s'y entretenir avec Dieu seul, dans la méditation, la prière, les larmes, les jeûnes, les veilles ; sa seule couche était la terre nue ; sa demeure, une petite cellule. Son attention était pour les pauvres. Elle transforma une maison en infirmerie pour les malades ; le fruit de son travail, les aumônes qu'on lui faisait ou qu'elle ramassait, tout était pour eux. Sa méditation habituelle était les mystères de Jésus-Christ, particulièrement sa douloureuse passion : elle était attachée à la croix avec lui par ses propres souffrances. Le Sauveur lui révéla bien des secrets là-dessus. La veille de Sainte-Claire, après la communion, elle l'entendit disant : « Bénies sont toutes les peines que j'ai souffertes pour ton âme, ainsi que l'Incarnation ; bénis tous les travaux que j'ai endurés, et l'amour qui m'a uni au genre humain. Aujourd'hui j'ai peu de bons enfants en comparaison des mauvais ; mais quand je n'en aurais qu'un seul dans l'univers, je bénirais encore, à cause de lui, les peines que j'ai supportées. »

Voici la méthode ordinaire qu'elle suivait dans l'oraison. « Après avoir invoqué la très-sainte Trinité, qui est un seul Dieu éternel, et immense, je me recommande à Jésus, le Fils de Dieu incarné pour nous, notre Rédempteur, et à sa mère la bienheureuse vierge Marie, notre avocate, et à tous les ordres des saints, commençant par les séraphins enflammés ; ensuite je retourne au Seigneur Jésus-Christ, conçu de la vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, à l'enfantement sans douleur, à la joie des anges,

à l'adoration des mages, la fuite de mon Seigneur né enfant, et ses laborieux voyages. Après je médite le miséricordieux entretien de la Samaritaine, la défense de la femme au temple, la compassion qu'il montre pour la fille de la Chananéenne, pour les lépreux, les aveugles et le paralytique de la piscine. Je considère les pieds si tendres de cette pureté souveraine, sans chaussure, courant par les villages, les bourgs et les cités, et marchant sur les flots de la mer sans se mouiller. Je contemple de même l'opération des miracles, la componction de Matthieu et de Madeleine, la merveilleuse résurrection de Lazare et d'autres. Et m'élevant sur ces degrés, je célèbre relativement à chacun les louanges du Créateur. Je le loue semblablement dans les ordres des saints, aux fêtes desquels il m'accorde des grâces nombreuses et nouvelles. Et continuant l'oraison, quoique avec tiédeur et défaut, je le bénis de tous les bienfaits dont il m'a gratifiée, sans aucun mérite de ma part. Ensuite, autant qu'il daigne m'en rendre capable, j'attache mon esprit à la fontaine secrète et vivante, le Seigneur Jésus : là, mon âme, demeurant altérée, contemple le baiser de la trahison, l'indigne vente du trésor incomparable, la sueur du sang, le disciple qui renie, l'injure des soufflets, l'ignominie des crachats, l'outrage des paroles, le portement de croix, les clous qu'on enfonce, les yeux qu'on voile, la corruption des témoins, l'impiété des juges, la perfidie des Juifs, le larron qui reconnaît son crime, le Seigneur qui pardonne, Jésus qui recommande sa Mère à son disciple. Après quoi je contemple ou médite avec des pleurs amers, le breuvage de fiel, le soleil obscurci, les rochers fendus, les monuments ouverts, la tête inclinée, et l'esprit de mon Seigneur recommandé à son Père. Et ainsi consumée de tristesse auprès de la croix, je désire mourir avec la Vierge mère, et d'être transpercée spirituellement du glaive de sa douleur, la suppliant avec larmes de vouloir bien me rendre participante de cette douleur ineffable qu'elle a soufferte; car c'est pour moi pécheresse, c'est pour me racheter que mon Seigneur est mort. »

Cette fréquente méditation de la passion du Sauveur et de ses autres mystères, inspirait à Marguerite une immense charité pour le salut des âmes, soit en ce monde, soit en l'autre. L'exemple de sa vie sainte et pénitente, joint à l'efficace de ses

prières et de ses austérités continuelles, convertit un grand nombre de personnes, qui vinrent quelquefois de pays éloignés lui témoigner leur reconnaissance, ou se recommander à ses prières. Les âmes du purgatoire elles-mêmes, par la permission divine, entraient avec elle dans cette mystérieuse correspondance pour solliciter ses pieux suffrages. Comme elle priait un jour pour deux artisans qui lui étaient apparus, et lui apprirent qu'ils avaient été tués par des voleurs, sans pouvoir se confesser, mais cependant ayant du regret de leurs fautes, le Sauveur lui répondit : « Dites aux frères Mineurs qu'ils se souviennent des âmes des défunts ; elles sont en si grande multitude que l'esprit de l'homme peut à peine l'imaginer, et cependant elles sont peu secourues par leurs amis. » Marguerite apprit par révélation que sa mère avait été délivrée du purgatoire après dix ans ; que son père en avait été tiré pareillement, mais après y avoir enduré des peines bien plus grandes. Un jour qu'elle priait pour sa défunte servante, l'ange gardien lui dit : « Elle demeurera en purgatoire pendant un mois, mais y souffrira des peines légères, à cause des colères où elle est tombée par zèle ; après quoi elle sera transportée parmi les chérubins. » Le Sauveur lui dit encore un jour de Purification de la sainte Vierge : « Les trois défunts pour lesquels vous avez prié ce matin, d'après l'opinion de leurs juges, ne sont nullement damnés ; mais ils souffrent des tourments si extrêmes, que, s'ils n'étaient visités par les bons anges, ils se croiraient damnés, parce qu'ils se trouvent tout proches de ceux qui le sont réellement. Comme parmi les religieux il y a des cellules distinctes, il en est de même pour les peines du purgatoire : les uns sont purifiés dans d'épaisses ténèbres, les autres dans de rapides torrents, les autres dans la glace, les autres dans des feux dévorants, etc. »

Quant à Marguerite de Cortone, elle fut purifiée dès cette vie par la pénitence, les jeûnes, les austérités, les maladies, les croix, et surtout une ardente charité de Dieu et du prochain. Elle mourut le 22 février 1297. Le pape Léon X, ayant constaté la vérité des miracles qui s'étaient opérés par son intercession, permit à la ville de Cortone de célébrer sa fête. En 1623, Urbain VIII étendit cette permission à tout l'ordre de Saint-François. Enfin, Benoît XIII canonisa la bienheureuse Marguerite en 1723. Son corps s'est conservé sans la moindre marque de corruption ; il est à Cortone,

dans l'église des religieuses de Saint-François, laquelle a quitté le nom de Saint-Basile, pour prendre celui de Sainte-Marguerite.

LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE BONOMI,

VIERGE.

La bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi naquit à Aciago, dans le diocèse de Vicence, le 5 août 1606. Son père et sa mère s'appliquaient à la piété et à la charité. Sa mère l'avait consacrée à la sainte Vierge dès avant sa naissance. Elle perdit cette pieuse mère, étant à peine âgée de six ans. Elle fut dès lors confiée aux Clarisses de Trente, qui vivaient dans une grande régularité. Au milieu de ces saintes filles, qu'elle voyait jouir d'une paix profonde dans leur solitude, et touchée des exemples de piété fervente qu'elle avait sous les yeux, la jeune Marie résolut de se joindre un jour à elles et de se consacrer à Dieu sans réserve. Cependant son père, qui avait d'autres vues sur elle, la rappela chez lui quand son éducation fut achevée, et songea à la marier avantageusement. Mais au moment décisif, elle lui déclara que sa résolution était de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, et de renoncer au monde pour aller s'ensevelir dans un monastère. Instances, prières, menaces, rien ne put la fléchir ; et son père, la voyant inébranlable, consentit à tout ce qu'elle voulait, lui demandant seulement de ne pas retourner à Trente, et d'entrer dans un couvent plus rapproché d'Aciago, afin de lui laisser au moins la consolation d'aller souvent la visiter. Marie, se rendant à ses désirs, entra chez les Bénédictines de Bassano, en qualité de pensionnaire, le 21 juin 1621.

La jeune vierge voulut, pendant le temps de son noviciat, se préparer à recevoir dignement l'habit religieux. La prière, la méditation, de dures pénitences, des jeûnes fréquents, tels étaient ses exercices habituels. Elle regardait les années qu'elle avait passées malgré elle dans le monde comme des années perdues pour le ciel, et elle s'efforçait, par une piété fervente, de devenir une victime pure et agréable au Seigneur. Elle redoubla encore d'austérités pendant les trois mois qui précédèrent sa prise d'habit. Enfin ar-

riva ce jour qu'elle attendait depuis si longtemps et si impatiemment. Elle se rendit avec une joie céleste aux pieds des autels, pour se donner tout entière à l'époux qu'elle avait choisi. Son bonheur était si grand, qu'elle tomba en extase, et qu'on crut qu'elle se trouvait mal. En faisant sa consécration, elle ajouta le nom de Jeanne à celui de Marie qu'elle avait reçu au baptême.

Le Seigneur, auquel elle avait fait le sacrifice de tant d'avantages précieux aux yeux du monde, l'en récompensa par des grâces privilégiées. Ses membres délicats reçurent l'empreinte des sacrés stigmates de la passion ; et ces signes augustes quelquefois paraissaient tout sanglants, quelquefois ils frappaient les yeux des autres religieuses par le vif éclat qu'ils répandaient.

Toute la vie de Jeanne ne fut, pour ainsi dire, qu'un enchaînement de vertus; elle était uniquement occupée de ses devoirs de religieuse, et les remplissait avec une exactitude exemplaire. Son détachement du monde était sans bornes : elle ne voyait que la vie future et ne songeait qu'à s'en rendre digne. Elle avait une telle horreur du péché, et la crainte d'offenser Dieu était si vive en elle, qu'on la voyait trembler à la seule idée de transgresser sa loi sainte, et qu'on n'a jamais douté qu'elle n'ait conservé toute sa vie l'innocence baptismale. Mais l'exemple de ses vertus ne put demeurer stérile; et bientôt appelée aux fonctions de maîtresse des novices, elle s'appliqua avec une admirable patience à former le cœur et l'esprit des jeunes personnes qui aspiraient à devenir les épouses de Jésus-Christ. Ses compagnes la nommèrent plus tard abbesse de la communauté, et c'est surtout dans cette charge qu'elle montra dans tout leur jour les vertus et les qualités éminentes qui la distinguaient.

Une si haute perfection devait être mise à l'épreuve. Dieu permit donc que Jeanne fût traitée de visionnaire par son confesseur, et de folle par la plupart de ses compagnes. Elle souffrit cette humiliation avec la patience la plus héroïque. Mais à peine était-elle délivrée de cette tribulation, que d'autres plus cruelles vinrent l'assaillir. Elle fut affligée d'une maladie hideuse, la lèpre, qui lui fit souffrir des douleurs d'autant plus cuisantes, que ses compagnes, redoutant la contagion, l'abandonnèrent et ne lui rendirent que les services les plus indispensables pour l'empêcher de mourir. Bientôt d'autres souffrances vinrent se joindre à la

première. Elle se trouvait à la fois atteinte de plusieurs maladies qui la mettaient souvent aux portes du tombeau; mais la patience, la résignation, le calme le plus pur régnaient toujours dans son cœur. Elle souffrit avec foi, parce qu'elle se représentait et les souffrances du Sauveur, et les récompenses éternelles, en comparaison desquelles, dit saint Paul, toutes les tribulations de cette vie ne doivent être comptées pour rien. Aussi l'entendait-on répéter, au milieu des douleurs les plus aiguës, ces touchantes paroles du saint homme Job : « Le Seigneur l'a voulu ainsi : que son saint nom soit béni ! »En un mot, Jeanne paraissait étrangère à tout ce qu'elle souffrait dans son corps; elle était comme transportée dans les cieux, et goûtait déjà les délices ineffables réservées aux élus. Quand on voulait la plaindre et s'attendrir sur son sort, elle répondait avec tranquillité qu'elle n'était nullement à plaindre, qu'on se trompait en la croyant malheureuse, parce que ses douleurs lui frayaient le chemin de la félicité éternelle, et qu'elle se réjouissait d'acheter le ciel aux mêmes conditions auxquelles tant de saints l'ont gagné.

La réputation de sainteté dont elle jouissait lui attirait souvent des visites de personnes distinguées par leur naissance et par leur piété. On cite entre autres Henriette-Adélaïde, électrice de Bavière, qui se rendit de Padoue à Bassano pour jouir de la conversation de Jeanne; elle avait une si haute idée de la vertu de notre religieuse, qu'elle se jeta à ses pieds et lui demanda sa bénédiction. L'humble sœur de Saint-Benoît refusa longtemps de consentir à la demande de la princesse; ce ne fut qu'après des instances reitérées qu'elle céda enfin, et l'électrice a dit plusieurs fois depuis, que jamais elle n'avait vu tant de simplicité avec une si profonde connaissance des voies évangéliques.

Quand on venait la consulter sur quelque affaire délicate, elle indiquait un jeûne à ceux qui l'interrogeaient, consultait ensuite le Seigneur après avoir jeûné elle-même, et ne répondait qu'après le délai qu'elle avait fixé.

Jeanne était depuis longtemps préparée à quitter la terre; elle n'avait jamais aimé la vie, et dès son enfance toutes ses pensées avaient été tournées vers le ciel. Aussi vit-elle arriver avec une joie bien douce le moment qui devait la réunir à son divin époux. Atteinte de la dernière maladie qui allait la conduire au tombeau,

elle demanda les sacrements de l'Eglise, qu'elle reçut dans un ravissement inexprimable d'amour et de reconnaissance. Sa joie et son bonheur furent si visibles, que toutes les assistantes firent des vœux pour éprouver un jour les mêmes sentiments quand elles seraient près de mourir. Après avoir reçu le saint viatique, elle tomba en extase et resta assez longtemps en cet état. Elle revint enfin à elle-même, passa encore quelques instants dans de ferventes prières, et expira doucement le 22 février 1670, âgée de soixante-cinq ans.

La communauté témoigna à sa mort la plus profonde douleur; mais ce sentiment se changea bientôt en une vive confiance dans le crédit dont elle devait jouir auprès de Dieu. Tous ceux qui l'avaient connue durant sa vie s'empressèrent de l'invoquer, et plusieurs miracles furent opérés par son intercession. Lorsqu'en 1736 on exhuma son corps, trois personnes furent guéries subitement de diverses maladies. On fit plus tard des recherches sévères sur sa vie et sur les prodiges arrivés à son tombeau; et ce fut en conséquence de cette enquête que le pape Pie VI lui décerna les honneurs de la béatification le 2 juin 1783.

Le même jour, la chaire de saint Pierre, apôtre, à Antioche, où les disciples commencèrent à être appelés chrétiens.—A Hiérapolis, en Phrygie, le bienheureux Papias, évêque de cette ville, qui fut disciple de saint Jean dans la vieillesse de cet apôtre, et compagnon de saint Polycarpe.— A Salamine, dans l'île de Chypre, saint Aristion, qui, comme l'assure le même Papias, fut l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. — En Arabie, la mémoire de plusieurs saints martyrs, cruellement mis à mort sous l'empereur Maximien. — A Alexandrie, saint Abile, second évêque de cette ville après saint Marc, et qui remplit tous les devoirs du sacerdoce avec une grande réputation de vertu. — A Vienne, saint Paschase, évêque, renommé pour son érudition et pour la sainteté de ses mœurs.

XXIIIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT PIERRE DAMIEN,

CARDINAL-ÉVÊQUE D'OSTIE, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Pierre Damien naquit à Ravenne l'an 1007. Comme il était le dernier d'un grand nombre d'enfants, un des aînés fit des reproches à sa mère de ce qu'elle leur donnait tant de cohéritiers ; et elle y fut si sensible que, se tordant les mains, elle se mit à crier qu'elle était une misérable qui ne méritait pas de vivre. Elle cessa de nourrir ce pauvre enfant, qui devint bientôt livide de faim et de froid, et n'avait presque plus de voix, quand une femme, qui était comme domestique dans cette maison, survint et dit à la mère : « Est-ce agir en mère chrétienne, madame, que de faire pis que les tigresses et les lionnes, qui n'abandonnent pas leurs petits? Cet enfant ne sera peut-être pas le moindre de sa famille. » Elle s'assit auprès du feu, et, ayant frotté l'enfant de quantité de graisse, lui fit revenir la chaleur et la couleur. La mère rentra en elle-même, le reprit et acheva de le nourrir.

Il était encore en bas âge quand il perdit son père et sa mère. Un des frères, qui était marié, se chargea de son éducation ; mais lui et sa femme étaient avares et durs, et traitaient cet enfant comme un esclave. Ils ne le regardaient que de travers, lui donnaient la nourriture la plus grossière, le laissaient nu-pieds et mal vêtu, le chargeaient de coups ; enfin, quand il fut un peu plus grand, ils l'envoyèrent garder les pourceaux. En cet état, il trouva un jour une pièce d'argent ; et, se croyant riche, il était encore en peine de ce qu'il en achèterait qui lui fît le plus de plaisir. Enfin il se dit à lui-même : « Ce plaisir passerait bien vite, il vaut mieux donner cet argent à un prêtre, afin qu'il offre le saint sacrifice pour mon père, » et il le fit.

Un autre de ses frères, nommé Damien, le tira de la misère, le prit chez lui et le traita avec une douceur et une tendresse paternelles. Ce Damien fut archiprêtre de Ravenne et ensuite moine, et on croit que ce fut de lui que Pierre prit le surnom qui le distingue. Par les soins de ce frère, il étudia premièrement à Faenza,

puis à Parme, où il eut Yves pour maître; et il fit un si grand progrès dans les lettres humaines, qu'il fut bientôt en état de les enseigner, et sa réputation lui attirait de tous côtés un grand nombre de disciples. Se voyant ainsi riche et honoré dans la vigueur de la jeunesse, il ne succomba point aux tentations de vanité et de plaisir, mais il fit ces réflexions salutaires : « M'attacherai-je à ces biens qui doivent périr? et si je dois y renoncer pour de plus grands, ne sera-t-il pas plus agréable à Dieu de le faire dès à présent? » Il commença dès lors à porter un cilice sous des habits de fines étoffes, à s'appliquer aux jeûnes, aux veilles et aux prières. La nuit, s'il sentait des mouvements excessifs de sensualité, il se levait et se plongeait dans la rivière ; puis il visitait les églises et disait tout le psautier avant l'office. Il faisait de grandes aumônes, nourrissait souvent des pauvres et les servait de ses mains.

Il résolut enfin de quitter entièrement le monde et d'embrasser la vie monastique, mais hors de son pays, de peur d'en être détourné par ses parents et ses amis. Comme il était dans cette pensée, il rencontra deux ermites du désert de Font-Avellane, dont il avait ouï parler ; s'étant ouvert à eux, ils le fortifièrent dans son dessein, et comme il témoigna vouloir se retirer avec eux, ils lui promirent que leur abbé le recevrait. Il leur offrit un vase d'argent pour porter à leur abbé, mais ils dirent qu'il était trop grand et qu'il embarrasserait dans le chemin, et il demeura fort édifié de leur désintéressement. Pour s'éprouver, il passa quarante jours dans une cellule semblable à celles des ermites ; puis, ayant pris son temps, il se déroba des siens et se rendit à Font-Avellane, où, suivant l'usage, on le mit entre les mains d'un des frères, pour l'instruire. Celui-ci, l'ayant mené à sa cellule, lui fit ôter son linge, le revêtit d'un cilice et le ramena à l'abbé, qui le fit aussitôt revêtir d'un cuculle. Pierre s'étonnait qu'on lui donnât l'habit tout d'abord sans l'avoir éprouvé et sans le lui avoir fait demander; mais il se soumit à la volonté du supérieur, quoique alors la prise d'habit ne fût point séparée de la profession.

Le désert de Font-Avellane, dédié à Sainte-Croix, était en Ombrie, dans le diocèse d'Eugubio, et saint Romuald y avait passé quelque temps. Les ermites qui l'habitaient demeuraient deux à deux, en des cellules séparées, occupés continuellement à la psal-

modie, à l'oraison et à la lecture. Ils vivaient de pain et d'eau quatre jours de la semaine ; le mardi et le jeudi ils mangeaient un peu de légumes, qu'ils faisaient cuire eux-mêmes dans leurs cellules. Les jours de jeûne, ils prenaient le pain par mesure, ils n'avaient de vin que pour le saint sacrifice, ou pour les malades. Ils marchaient toujours nu-pieds, prenaient la discipline, faisaient des génuflexions, se frappaient la poitrine, demeuraient les bras étendus, chacun selon ses forces et sa dévotion. Après l'office de la nuit, ils disaient tout le psautier avant le jour. Pierre veillait longtemps avant que l'on sonnât matines, et ne laissait pas de veiller encore après comme les autres, persuadé que les dévotions particulières se doivent pratiquer sans préjudice de l'observance générale.

Ces veilles excessives lui causèrent une insomnie dont il eut peine à guérir ; mais depuis, il se conduisit avec plus de discrétion, et, donnant un temps considérable à l'étude, il devint aussi savant dans les saintes Ecritures qu'il l'avait été dans les livres profanes. Il commença donc, par ordre de son supérieur, à faire des exhortations à ses confrères ; et, sa réputation venant à s'étendre, le saint abbé Gui de Pompose, près de Ferrare, pria l'abbé de Font-Avellane de le lui envoyer pour instruire quelque temps sa communauté, qui était de cent moines. Pierre Damien y demeura deux ans, prêchant avec un grand fruit ; et son abbé, l'ayant rappelé, l'envoya quelque temps après faire la même fonction au monastère de Saint-Vincent, près Pierre-Pertuse, qui était aussi très-nombreux. Enfin, l'abbé d'Avellane le déclara son successeur, du consentement des frères, mais malgré lui ; et, après la mort de cet abbé, non-seulement il gouverna et augmenta cette communauté, mais il en fonda cinq autres semblables. Tel était saint Pierre Damien, lorsqu'il apprit en 1045 la promotion du pape Grégoire VI. Pierre en témoigna beaucoup de joie dans ses lettres. Il s'en réjouissait pour la restauration des mœurs et de la discipline ecclésiastiques, et il aidera puissamment les successeurs du Pontife dans cette grande entreprise, en particulier saint Léon IX et son archidiacre Hildebrand, qui fut ensuite saint Grégoire VII.

Il composa plusieurs écrits dans ce but. Il écrivit entre autres la vie de saint Rodolphe, évêque d'Eugubio ; la vie et les péni-

tences effrayantes de saint Dominique l'Encuirassé, qui vivait encore.

Le pape Étienne IX, auparavant cardinal Frédéric de Lorraine, connaissant le mérite de saint Pierre Damien, le tira de sa solitude et le fit évêque d'Ostie et premier des cardinaux, comme très-digne de l'épiscopat et très-nécessaire aux affaires de l'Église. Le Pape, les évêques et tous ceux qui aimaient l'Église en jugeaient ainsi; mais Pierre ne pouvait se résoudre à quitter sa retraite et résistait de tout son pouvoir. Il fallut en venir à le menacer d'excommunication, s'il s'obstinait davantage, et le Pape, lui prenant la main, lui donna l'anneau et le bâton pastoral pour marque qu'il épousait l'église d'Ostie; mais il se plaignit toujours de la violence qu'on lui avait faite, ne cherchant qu'à se décharger de l'épiscopat.

Le nouveau cardinal-évêque d'Ostie adressa aux autres cardinaux-évêques une fort belle lettre, dont voici la substance : « Les sentinelles placées autour du camp ou sur les tours de la cité, au milieu d'une nuit profonde, s'adressent de temps en temps la parole pour se tenir éveillés et sur leurs gardes. Appelé malgré moi parmi les sentinelles placées devant le camp de l'Église, je vous écris, vénérables Pères, ou plutôt je vous étourdis par un style grossier comme par une voix rauque, non pour vous faire abandonner le sommeil, puisque vous veillez avec courage, mais pour me réveiller plutôt moi-même, assoupi que je suis dans la torpeur de la paresse; car nous apprenons souvent mieux en enseignant, et nous nous contraignons par notre propre bouche d'exécuter ce que nous inculquons aux autres. Vous voyez le monde qui penche vers sa ruine; plus il approche vers sa fin, plus il se charge de forfaits. La discipline de l'Eglise est presque partout négligée; on ne rend point aux évêques le respect qui leur est dû; on foule aux pieds les canons et on ne travaille qu'à satisfaire la cupidité. Au milieu de ce naufrage de l'univers, parmi tant de gouffres de perdition, un port unique reste ouvert, l'Eglise romaine, la barque du pauvre pêcheur, qui arrache aux flots et à la tempête tous ceux qui s'y réfugient avec sincérité, et les transporte sur le rivage du salut et du repos. Aussi cette Église a-t-elle des prérogatives plus excellentes que toutes les autres de la terre, et a-t-elle été fondée d'une manière mystérieuse. Ainsi, pour ne parler que de l'église de

Latran, distinguée par le nom du Sauveur, qui est le chef de tous les élus, elle est la mère et le sommet de toutes les églises de l'univers. Cette église a sept cardinaux-évêques, à qui seuls, après le Pape, il est permis de célébrer les divins mystères sur cet autel. En quoi s'accomplit évidemment cet oracle de Zacharie : Voici la pierre que j'ai placée devant Jésus, et sur cette pierre unique il y aura sept yeux [1]. Cette pierre est, sans aucun doute, celle dont le vrai Jésus a dit : Et sur cette pierre je bâtirai mon église. Cette pierre a donc sept yeux, parce que cette église est ornée des sept dons de l'Esprit-Saint, par lesquels resplendissant d'une manière inextinguible, comme le chandelier d'or, elle dissipe les ténèbres de l'ignorance et illumine les intelligences humaines pour contempler le soleil de justice. De quoi le même prophète a dit : Je regardai, et voilà un candélabre tout d'or, avec une coupe par-dessus, et sept lampes autour de la coupe [2]. Ce mystère a été expliqué au bienheureux Jean, quand il lui fut dit dans l'Apocalypse : Voici le mystère des sept étoiles que vous avez vues en ma main droite, ainsi que des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept églises, et les sept chandeliers sont ces sept églises mêmes.

« C'est donc par ces sept membres principaux, comme par des bras de miséricorde, que l'Église catholique embrasse tout l'univers, et qu'elle réchauffe et protége dans le sein de sa piété maternelle tous ceux qui veulent être sauvés. Jésus, le souverain pontife, y associe toute son Église dans l'unité du sacrement, afin qu'on croie, avec raison, qu'il n'y a qu'un Pontife et qu'une Église. Aussi est-il dit dans le Prophète : Voici un homme, l'Orient ou le Levant est son nom ; car il se lèvera de dessous lui et il bâtira le temple du Seigneur ; oui il bâtira le temple du Seigneur, il portera le diadème de gloire, il s'assoiera et dominera sur son trône, et il sera en même temps prêtre ou pontife sur son trône.

« C'est pourquoi, mes frères, puisque nous sommes comme les sept yeux sur la pierre unique, et que, par notre dignité, nous portons l'image des sept étoiles et des sept anges, voyons, resplendissons, annonçons aux peuples les paroles de vie, non-seulement par la voix, mais encore par les mœurs. Comme c'est au palais de

[1] Zach., III, 9. — [2] *Ibid.*, IV, 2.

Latran qu'on afflue de toutes les parties de l'univers, c'est là que doit se trouver le modèle parfait de bonne vie. Considérons bien ce que dit l'Apôtre : Celui qui désire l'épiscopat désire une bonne œuvre, montrant par là que le pontife n'est qu'un homme de bonne œuvre ; car il ne dit pas : Celui-là désire une bonne dignité, mais une bonne œuvre. Comme s'il disait : Qui aspire à l'épiscopat sans opérer le bien, cherche un vain nom sans la réalité de la chose. L'épiscopat ne consiste donc point dans la pompe extérieure, la magnificence des habits, l'or et les fourrures précieuses, les chevaux fringants, la nombreuse suite de cavaliers armés ; mais dans la pureté de la vie et dans l'exercice de toutes les vertus.

« L'Apôtre ajoute : Il faut que l'évêque soit irrépréhensible. Par où il veut dans l'évêque une perfection telle qu'il le suppose presque au-dessus de la nature ; car qui est-ce qui, étant dans la chair, vivra avec tant de circonspection qu'il ne fasse jamais rien de répréhensible? Malheur donc à ceux qui, menant une vie blâmable, se rendent encore plus criminels en désirant une place où on doit vivre sans reproche ! Tels sont ceux qui, oubliant leur patrie, suivent les armées des rois dans des pays barbares et inconnus. L'amour des dignités périssables a plus de pouvoir sur eux que la promesse des récompenses célestes, et, pour obtenir à la fin le pouvoir de commander, ils se soumettent à une dure sujétion. Il leur coûterait moins, s'ils donnaient une fois de l'argent pour acheter ces dignités ; car, comme il y a trois sortes de présents, il y a trois sortes de simonies : celle de la main, en donnant de l'argent, celle des services, celle de la langue par les flatteries. Or, ceux qui suivent ainsi les princes dans leurs voyages, commettent toutes les trois. » Saint Pierre Damien termine sa lettre en exhortant ses frères, les cardinaux-évêques, à se montrer en tout les modèles des évêques, des prêtres et des fidèles qui ne cessaient d'affluer à Rome et au palais de Latran [1].

Ce qu'il engageait les autres de faire, Pierre le faisait le premier. De son temps il y eut deux antipapes, élus par de puissants laïques. Pierre Damien écrivit si fortement contre l'un et l'autre, que le premier se soumit au pontife légitime, et que le second fut abandonné de ceux qui l'avaient fait. Le zèle et le courage de

[1] L. II, *epist.* I.

notre saint n'étaient pas moindres pour conserver ou rétablir la discipline et parmi le clergé, et parmi le peuple. Il y travailla avec succès, mais non sans peine, et dans sa légation de Milan, et dans sa légation de France, et dans sa légation d'Allemagne. Dans les deux premières il s'agissait de réformer les abus, principalement parmi le clergé. Dans la troisième il s'agissait du roi de Germanie Henri IV, jeune libertin, qui voulait renvoyer sa femme légitime. Saint Pierre Damien, devant l'assemblée des états, parla si vigoureusement contre un tel scandale, que le roi fut obligé de garder sa femme.

Le saint cardinal-évêque d'Ostie aspirait toujours à rentrer dans la solitude. Un saint ami, le cardinal Hildebrand, depuis le pape saint Grégoire VII, s'y opposait, le croyant plus utile et plus nécessaire au gouvernement de l'Église. De là des plaintes amicales de Pierre. La dernière action de sa vie sera une légation.

La ville de Ravenne avait encouru l'excommunication pour avoir adhéré au schisme du dernier antipape avec son archevêque. Cet archevêque étant mort le premier jour de janvier 1070, le pape Alexandre II envoya, quelque temps après, Pierre Damien à Ravenne, avec pouvoir de lever l'excommunication dont le peuple était encore chargé, jugeant que personne n'était plus propre à cette fonction que Pierre, tant pour l'autorité qu'il avait par lui-même que parce qu'il était enfant de cette église. Bien qu'il fût accablé de vieillesse, il accepta volontiers cette commission. Les habitants de Ravenne le reçurent avec une joie extrême; ils remerciaient Dieu et le Pape de leur avoir envoyé un tel homme. Tous ayant humblement accepté la pénitence que leur faute méritait, leur saint compatriote leur donna l'absolution.

Retournant à Rome, le saint vieillard logea la première journée à Fayence, au monastère de Notre-Dame, hors de la porte. La fièvre l'y prit. Elle se fortifia de jour en jour, et vers le minuit du huitième, il fit réciter autour de son lit, par les moines qui l'accompagnaient, les nocturnes et les matines ou laudes de la Chaire de saint Pierre qui se rencontrait ce jour-là. Peu de temps après qu'ils eurent achevé, il rendit l'esprit, le 22^{me} de février 1072. Il convenait qu'un si zélé défenseur de la Chaire de saint Pierre rendît le dernier soupir le jour de sa fête. Il fut enterré avec un grand concours du peuple, dans l'église du même monastère. Honoré

dès lors comme saint dans l'église de Fayence, son culte a été étendu de nos jours à l'Église universelle, comme docteur [1].

Les écrits de saint Pierre Damien, recueillis en quatre volumes reliés en un, méritent l'attention des lecteurs par la variété des matières qui y sont traitées, par quantité de remarques importantes sur le dogme, sur la morale, sur la discipline ecclésiastique et monastique, et sur l'histoire de l'Église, et par la façon pleine de noblesse, de facilité et d'agrément dont il accompagne tout ce qu'il dit. Son style a le mérite de la précision et de la clarté, et, quoique semé de figures, il n'est point embarrassé. On voit dans ses lettres un génie fin, délicat, né pour les affaires. Il parle aux grands avec liberté, mais toujours avec politesse et circonspection. Vif dans ses invectives contre les désordres, il ménage les coupables pour les détourner plus aisément du vice ; mais la pudeur a peine à supporter les peintures qu'il fait de ces désordres. Il paraît trop crédule à l'égard d'un grand nombre de visions et d'histoires rapportées dans ses ouvrages ; néanmoins, il y en a plusieurs de si bien constatées, qu'il serait déraisonnable de les révoquer en doute. Il y a du tour et de l'art dans ses poésies, de l'élégance dans ses discours ; et, dans tous ses écrits, on remarque un esprit cultivé et instruit des sciences divines et humaines [2].

Le cardinal Maï a retrouvé de saint Pierre Damien une excellente exposition du canon de la messe. On y lit : « Lors donc que le prêtre prononce ces paroles du Christ : *Ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, le pain et le vin sont convertis en la chair et au sang, par cette vertu du Verbe par laquelle le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous ; par laquelle il a dit, et toutes choses ont été faites ; et par laquelle il a changé une femme en statue ; par laquelle il a changé une verge en serpent ; par laquelle il a changé des fontaines en sang ; par laquelle il a changé l'eau en vin. Car si la parole d'Elie a pu faire descendre le feu du ciel, la parole du Christ ne pourra point changer le pain en chair ? Qui osera le penser de celui à qui rien n'est impossible, par qui ont été faites toutes choses, et sans qui rien n'a été fait ? Certainement, créer ce qui n'est pas est plus que de changer ce qui est ; créer de rien ce qui n'est point est beaucoup plus que de

[1] *Acta SS.*, 22 febr. — [2] Ceillier, t. XX.

transmuter une chose qui est en une autre. Si quelqu'un dit : Je suis complétement certain de ce qu'il peut, mais je ne suis pas certain de ce qu'il veut, qu'il écoute le Christ, bénissant le pain et disant : *Ceci est mon corps.* C'est la vérité même qui le dit ; c'est donc absolument vrai. Il dit encore ailleurs : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Et, pour plus grande expression de la vérité, il ajoute : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage. Moi donc qui désire avoir la vie éternelle, je mange vraiment la chair du Christ, et je bois vraiment son sang ; cette chair qu'il a prise de la Vierge, et ce sang qu'il a répandu sur la croix. Et comme la veuve de Sarepta mangeait chaque jour, sans que la farine de son vase diminuât, non plus que l'huile de son huilier, ainsi l'Eglise entière prend chaque jour et ne consume jamais le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

« Nous ne pouvons sortir de l'Égypte, si ce n'est en célébrant la Pâque : pour être donc protégés contre l'ange exterminateur, mangeons l'agneau. Mais combien de fois ? Augustin dit de le faire chaque jour ; je ne le loue ni ne le blâme. Nous lisons de Zachée et du centurion : L'un reçut Jésus-Christ dans sa maison avec joie ; l'autre dit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. L'un ne se préféra point à l'autre. Que chacun fasse ce qu'il croit pieux de faire. J'exhorte cependant à communier tous les dimanches, si toutefois l'âme n'est point dans l'affection de pécher [1].

Le même jour, à Sirmich, saint Sérène, moine et martyr, qui, ayant été pris par ordre de l'empereur Maximien, et confessant qu'il était chrétien, eut la tête tranchée. — Au même lieu, la fête de soixante-douze saints martyrs, qui, ayant souffert courageusement la mort, entrèrent dans le royaume éternel. — A Rome, saint Polycarpe, prêtre, qui, avec saint Sébastien, convertit plusieurs infidèles à la foi de Jésus-Christ, et par ses exhortations les conduisit à la gloire du martyre. — Dans la ville d'Astorga, sainte Marthe, vierge et martyre, sous l'empereur Dèce et le proconsul Paterne. — A Constantinople, saint Lazare, moine, qui, s'occupant à peindre de saintes images, fut cruellement tourmenté par

[1] Maï, *Script. veter.*, t. VI, p. 211-225.

l'ordre de Théophile, empereur iconoclaste, et eut la main brûlée avec un fer chaud; mais ayant été miraculeusement guéri, il repeignit les images que ce prince impie avait effacées et mourut en paix. — A Bresse, saint Félix, évêque. — A Séville, saint Florent, confesseur. — A Todi, sainte Romaine, vierge, qui, ayant été baptisée par le pape saint Sylvestre, mena une vie céleste dans des grottes et dans des cavernes, et devint célèbre par ses miracles. — En Angleterre, sainte Milburge, vierge, fille du roi des Merciens.

XXIVe JOUR DE FÉVRIER.

EN JUDÉE, L'APOTRE SAINT MATHIAS.

Jésus-Christ, en remontant au ciel, avait commandé à ses apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, la vertu de l'Esprit-Saint qui devait descendre sur eux. Ce fut dans ces jours d'attente que Pierre déploya pour la première fois l'autorité dont il était revêtu. Le Sauveur avait choisi douze apôtres suivant les douze tribus d'Israël; ce nombre sacré n'était plus complet depuis que le traître Judas s'était pendu. Il s'agissait de lui donner un successeur. « Pierre, dit le docteur le plus célèbre de l'Orient, saint Chrysostôme, Pierre, sans aucun doute, aurait pu, lui seul, faire ce choix, vu que le Seigneur, par ces paroles : *Affermis tes frères*, avait placé tous les autres sous sa main. Toutefois, par condescendance, il en remit le jugement à la multitude, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait, et pour ne point exciter sa jalousie [1].» Il tint donc une assemblée où se trouvèrent environ cent vingt hommes, y rappela le sort funeste de Judas, ainsi que le champ du sang acheté du prix de sa trahison, et décida qu'il fallait qu'un autre prît sa charge d'évêque; puis il régla qu'on devait le choisir parmi ceux qui avaient toujours été avec Jésus-Christ, afin qu'il pût rendre témoignage de sa résurrection. L'assemblée en présenta deux, Joseph Barsabas, surnommé Juste, et Mathias. Comme ils paraissaient tous les deux également dignes, on résolut, après une fervente prière, de jeter le sort, qui tomba sur Mathias; et dès ce moment ce disciple fut

[1] Chrysost., Homil. III, in *Act. apost.*

compté parmi les apôtres, et devint participant de toutes leurs prérogatives.

Il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, avec le don des langues, prêcha l'Evangile principalement dans la Judée, mais aussi dans l'Ethiopie et sur les bords du Pont-Euxin ou de la mer Noire, et scella sa prédication par le martyre.

SAINT ÉTHELBERT,

PREMIER ROI CHRÉTIEN DES ANGLAIS.

Les Anglais et les Saxons, peuples de Germanie, étaient venus dans la Grande-Bretagne vers l'an 420, appelés par les Bretons pour les défendre contre les Ecossais et les Pictes. S'étant rendus maîtres, sur les Bretons mêmes, de la plus grande partie de l'île, ils y établirent de sept à huit royaumes, qui formaient une espèce de confédération nationale, dont un des rois était le chef ou le suzerain. Ce chef, le troisième depuis leur établissement, fut Ethelbert ou plutôt Edilberth, autrement Albert, roi de Cant, qui avait épousé Berthe, fille de Charibert, roi de Paris. Chrétienne et catholique, la princesse franque n'avait épousé Ethelbert qu'à condition de conserver le libre exercice de sa religion, et pour cet effet, elle avait amené avec elle un évêque nommé Leudard. Les Bretons étaient chrétiens et avaient des évêques catholiques ; mais les uns et les autres avaient conçu une haine si violente contre les Anglais, qu'ils refusaient de travailler à leur conversion. Voici comme la Providence y pourvut.

Un moine traversait un jour le marché de Rome. Il y voit exposés en vente des esclaves d'une grande beauté. Il s'informe de leur pays : on lui dit qu'ils sont Anglais et de la Grande-Bretagne. « Les Anglais sont-ils chrétiens ou plongés encore dans les ténèbres du paganisme? — Ils sont encore païens.— Quel malheur, reprit-il, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu! » Aussitôt il va trouver le pape Benoît Ier, le conjure

d'envoyer des prédicateurs de l'Evangile dans la Grande-Bretagne. Il s'offre lui-même, et part.

Que les voies de Dieu sont admirables! C'est à la pitié d'un moine romain pour des esclaves anglais, que l'Angleterre devra sa conversion au christianisme, et, par suite, les lumières de la civilisation dont elle est si glorieuse.

Mais à peine ce moine est-il parti, que le peuple romain s'attroupe autour du Pontife, et lui crie d'une voix : « Saint Père, qu'avez-vous fait? Vous avez détruit Rome, vous avez offensé saint Pierre en laissant partir Grégoire. » Le Pontife, étonné de ces cris, envoie des courriers après le missionnaire et le ramène dans la ville. Mais ce que ne peut Grégoire encore moine, il l'exécutera devenu Pape.

Donc en 596, le pape saint Grégoire le Grand envoya une colonie de missionnaires apostoliques en Bretagne : c'étaient quarante moines, ayant à leur tête saint Augustin, prévôt de son monastère de Saint-André de Rome. Ils partirent de Rome au commencement de l'année. Mais à peine étaient-ils arrivés dans la Provence, qu'ils résolurent de ne point passer plus avant, découragés de ce qu'ils avaient ouï dire de la difficulté du voyage et de l'état de la nation anglaise, incrédule et barbare, dont ils n'entendaient pas même la langue. Ils résolurent donc, d'un commun accord, de retourner à Rome, et y renvoyèrent Augustin, pour prier le Pape de ne point les obliger à un voyage si dangereux, si pénible et d'un succès si incertain. Mais le saint Pontife le renvoya de son côté, chargé d'une petite lettre avec cette inscription : « Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, aux serviteurs de notre Seigneur Jésus-Christ. » Il leur y ordonne d'exécuter avec zèle et avec confiance en Dieu leur entreprise, sans se laisser abattre par la fatigue ni s'arrêter aux discours des gens malintentionnés, assurant qu'il voudrait pouvoir lui-même travailler avec eux à cette bonne œuvre.

Le missionnaire saint Augustin, ayant traversé toute la Gaule, arriva dans la Grande-Bretagne, aux côtes de la province de Cant, et prit terre en l'île de Tanet, avec ses compagnons. Il manda au roi Ethelbert qu'il était venu de Rome pour lui apporter une bonne nouvelle, savoir, la promesse certaine d'une joie éternelle et d'un règne sans fin avec le Dieu vivant et véritable. Le roi, qui

avait déjà ouï parler de la religion chrétienne à la reine, son épouse, ordonna que les Romains demeurassent dans l'île où ils étaient jusqu'à ce qu'il vît ce qu'il devait faire pour eux ; il commanda en même temps de leur procurer tout ce qui leur était nécessaire. Quelque temps après, il vint à l'île de Tanet et manda Augustin avec ses compagnons ; mais il voulut les recevoir en plein air ; car un ancien augure lui faisait craindre que, s'il les écoutait dans une maison, ils ne le surprissent par quelque opération magique. Mais eux, s'appuyant sur la vertu, non pas des démons, mais de Dieu, arrivèrent en procession, portant pour étendard une croix d'argent et l'image du Sauveur, peinte sur un tableau, et chantant des litanies pour demander à Dieu leur salut et le salut du peuple pour lequel ils étaient venus.

Le roi les fit asseoir, et ils commencèrent à lui annoncer l'Evangile, ainsi qu'à tous les assistants. Il répondit : « Vos paroles et vos promesses sont fort belles ; mais comme elles sont nouvelles et incertaines, je ne puis point y acquiescer et laisser ce que j'ai observé depuis si longtemps avec la nation des Anglais. Toutefois, parce que vous êtes venus de loin, et qu'il me semble avoir reconnu que vous désirez nous faire part de ce que vous croyez le plus vrai et le meilleur, bien loin de vous faire de la peine, nous voulons vous bien recevoir, et vous faire donner ce qui sera nécessaire pour votre subsistance, et nous ne vous empêcherons point d'attirer à votre religion tous ceux que vous pourrez persuader. Il leur donna donc un logement dans la ville de Doroverne, qui était sa capitale, depuis nommée, pour cette raison, Cantuaria ou Cantorbéry, c'est-à-dire capitale du royaume de Cant.

Près de la ville, à l'orient, était une église bâtie en l'honneur de saint Martin, du temps que les Romains habitaient encore la Grande-Bretagne. La reine y faisait sa prière, et les missionnaires s'y assemblaient aussi dans les commencements, pour chanter les psaumes, prier, célébrer la messe, prêcher et baptiser ; car plusieurs Anglais embrassèrent la foi, touchés de la vie simple et innocente des missionnaires et de la douceur de leur doctrine. Le roi lui-même, ravi de la pureté de leur vie et de la beauté de leurs promesses, confirmées par plusieurs miracles, crut et fut baptisé ; après quoi le nombre de ceux qui venaient aux instructions s'accrut de jour en jour, et les conversions furent fréquentes. Le saint

roi Ethelbert en ressentait une grande joie ; mais il ne contraignait personne. Il se contentait de témoigner plus d'amitié à ceux qui se faisaient chrétiens, comme associés avec lui au royaume céleste; car il avait appris des missionnaires romains que le service de Jésus-Christ doit être volontaire. Alors il leur donna, dans sa capitale, un lieu convenable pour établir un siége épiscopal, avec des biens suffisants. Aux fêtes de Noël 597, saint Augustin baptisa plus de dix mille Anglais.

L'an 601, le pape saint Grégoire écrivit au roi Ethelbert et à la reine Berthe son épouse. Dans sa lettre à celle-ci, il commence à la remercier de la protection qu'elle a donnée à Augustin. Il la compare à sainte Hélène, mère de Constantin, « dont Dieu s'est servi, dit-il, pour exciter les Romains à la foi chrétienne : comme nous avons la confiance qu'il se servira du zèle de votre gloire pour faire sentir à la nation des Anglais les effets de sa miséricorde.» Il ajoute néanmoins que, pieuse et instruite comme elle était, elle aurait dû travailler depuis longtemps à convertir son mari ; et que, pour réparer cette négligence, elle devait travailler avec d'autant plus d'ardeur à le confirmer dans le zèle de la religion et à convertir tous ses sujets. « Vos bonnes œuvres, dit-il, sont connues, non-seulement à Rome, où l'on prie avec ardeur pour votre conservation, mais en divers lieux, même à Constantinople, où la renommée les a portées jusqu'aux oreilles de l'empereur. »

Quant au roi Ethelbert, qu'il nomme plus correctement Edilberth, il l'exhorte à conserver fidèlement la grâce qu'il a reçue, à étendre la foi parmi ses peuples, à ruiner le culte des idoles, à détruire leurs temples, et à rétablir les bonnes mœurs par les exhortations, les caresses, les menaces, mais principalement par son exemple ; sur quoi il propose celui de Constantin. Il l'exhorte à suivre en tout les instructions de l'évêque Augustin, et à s'unir étroitement à lui ; enfin, il lui envoie des présents de la part de saint Pierre, qu'il nomme petits, quoiqu'ils fussent magnifiques. Cette lettre, datée du 22 juin 601, se termine par ces mots : « Que la grâce d'en haut conserve saine et sauve votre Excellence, seigneur fils.»

Pendant les vingt années que le roi Ethelbert vécut après son baptême, il pratiqua fidèlement les conseils du Pontife romain, l'apôtre de l'Angleterre. Il fut, de sa personne, doux, humble et charitable. En même temps il se montra digne du trône, fit de

sages lois, qui furent admirées et observées pendant bien des siècles. Il ne fut point étranger au zèle des apôtres ; il bâtit plusieurs églises, notamment celle de Saint-Paul de Londres ; il s'appliquait à la conversion des princes voisins et en amena deux au christianisme. Enfin il mourut le 24 février 616, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. La parole de Dieu, prêchée à la nation anglaise par les apôtres de l'Eglise romaine, tomba dans une bonne terre et multiplia au centuple. L'Angleterre méritera d'être appelée l'île des saints. Jamais, chez aucune nation, on ne verra tant de saints rois. Les martyrs mêmes ne lui manqueront pas. Comme l'Eglise universelle, l'Angleterre catholique aura à souffrir pendant trois siècles une persécution atroce de la part d'une Angleterre hérétique et apostate ; pendant trois siècles, elle confessera la foi de l'Eglise romaine, par la perte de ses biens, dans l'exil, dans les prisons, dans les tortures, sur les échafauds, par le sang d'une infinité de martyrs, hommes, femmes, enfants, prêtres et laïques, riches et pauvres : et après trois siècles de persécution et de mort, elle sortira du tombeau vivante et glorieuse, comme le Christ est ressuscité le troisième jour.

Le 24 février encore, à Rome, sainte PRIMITIVE, martyre. — A Césarée en Cappadoce, saint SERGE, martyr. — En Afrique, les saints MONTAN, LUCIUS, JULIEN, VICTORIC, FLAVIEN, et leurs compagnons, tous disciples de saint CYPRIEN : ils furent martyrisés sous l'empereur Valérien. — A Rouen, saint PRÉTEXTAT, évêque et martyr. — A Trèves, saint MODESTE, évêque et confesseur.

XXVe JOUR DE FÉVRIER.

SAINTE WALBURGE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Walburge, avec ses parents et ses compagnes, est un exemple du grand nombre de saints que la nation anglaise pro-

duisait dans le huitième siècle, une centaine d'années après qu'elle eut été convertie au christianisme par les apôtres de l'Eglise romaine. Le père de sainte Walburge est saint Richard, roi de Wessex, qui mourut à Lucques en Italie, vers l'an 722, en allant en pèlerinage à Rome. Elle avait deux frères, saint Willibald et saint Wunebald ou Winebald, qui furent engagés à Rome pour les missions de Germanie par saint Boniface, leur parent, et apôtre de l'Allemagne. Willibald ou Witbald devint évêque d'Aichstaet, et Winebald fondateur et abbé du double monastère de Heiden-Heim, au même diocèse. Sainte Walburge fut élevée dès sa jeunesse dans le monastère de Winburn, et y prit l'habit de religieuse. Ce monastère, au comté de Dorset, avait pour abbesse Tetta, sœur d'un roi d'Angleterre. Saint Boniface l'ayant priée de lui envoyer de ses religieuses pour fonder et diriger des monastères en Allemagne, elle lui envoya toute une colonie, qui furent autant de saintes. C'était sainte Thècle, qui fut mise à la tête du monastère de Kitzing en Franconie; sainte Liobe, qu'on fit abbesse de Bischoffsheim ou Ville-l'Evêque, au diocèse de Mayence; sainte Gunthilde et ses deux saintes filles, qui répandirent l'esprit religieux dans la Thuringe. Sainte Walburge faisait partie de cette pieuse colonie, et vécut deux ans dans le monastère de sainte Liobe. Elle fut ensuite élue abbesse du monastère que ses frères, saint Willibald et saint Wunebald, avaient fondé à Heiden-Heim. Elle le gouverna vingt-cinq ans avec beaucoup de piété et de sagesse. Ces religieuses venues d'Angleterre étaient non-seulement saintes, mais encore savantes. Nous avons en latin de charmantes lettres de sainte Liobe à saint Boniface, qui était son parent. Et l'on croit que le voyage de saint Willibald en terre sainte et la vie de saint Wunebald, pourraient bien avoir été écrits par leur sœur sainte Walburge. Elle les vit s'en aller à Dieu avant elle, et mourut elle-même le 25 février 779. Sa mémoire a été honorée par beaucoup de miracles.

LE BIENHEUREUX CONSTANT.

Le bienheureux Constant de Fabiano, né à Fabiano, dans la marche d'Ancône, entra, très-jeune encore, dans l'ordre de Saint-Dominique. Il eut le bonheur d'avoir pour maîtres, dans la science de la vie intérieure, le bienheureux Conradin de Bresce et saint Antonin, qui le prirent en affection et lui donnèrent tous leurs soins. Sous leur conduite, il s'éleva à un tel degré de perfection, qu'il était l'admiration de tous ses frères, avant même qu'il eût prononcé ses vœux solennels de religion. Lorsque, après son noviciat, il se fut irrévocablement consacré au Seigneur, il marcha avec une telle ferveur sur les traces du saint fondateur de son ordre, qu'il semblait avoir hérité de son esprit. Les jeûnes prescrits par la règle ne lui paraissant pas assez sévères, il y ajoutait des austérités de toute sorte. Il couchait habituellement sur une natte de joncs et portait un rude cilice. L'étude, la théologie et la lecture des livres saints faisaient, après la prière, toutes ses délices; presque tous, les jours à l'issue des matines, il restait seul au chœur pour prier et méditer sur les vérités éternelles. Pendant le service divin, on le voyait pousser d'ardents soupirs, et, la face prosternée contre terre, les yeux baignés de larmes, il priait pour lui-même et pour toute l'Eglise; puis, quand étaient arrivées les heures de récréation, lorsque tous ses confrères étaient à la promenade ou se livraient à quelque honnête délassement, Constant, seul et dans un recueillement profond, récitait l'office des morts, et souvent y joignait tout le psautier. On lui a entendu dire que, toutes les fois qu'il avait récité le psautier pour obtenir quelque grâce, ses vœux avaient été exaucés.

A cette époque plusieurs personnages élevés en dignité dans l'Eglise vinrent prier Constant d'invoquer le ciel et de réciter le psautier pour la cause des Grecs contre les Turcs. Le saint répondit que déjà plusieurs fois il avait fait ce qu'on lui demandait, mais sans succès, parce que Dieu voulait punir le peuple schismatique de s'être séparé de l'Eglise romaine. Il prédit plusieurs événements longtemps avant qu'ils n'arrivassent, et annonça dans son monastère la mort de son ami, saint Antonin, au moment

où elle avait lieu à Florence. Ce dernier fait, entre autres, a paru si frappant, que plusieurs Papes ont eu soin de le rapporter dans les bulles qui concernent la canonisation de saint Antonin.

La science qu'avait acquise le bienheureux Constant, jointe à la haute idée qu'on avait de sa sainteté, attirait une foule de monde à ses prédications. Il ne cherchait qu'à toucher et à ramener les pécheurs dans le chemin de la vertu, sans s'embarrasser des grâces du style ni des charmes de l'élocution; mais ses succès n'en étaient que plus grands, les conversions qu'il opérait plus frappantes et plus nombreuses. Il eut le bonheur de réconcilier des hommes et des familles entières divisés par des haines invétérées. Ce fut aussi d'après ses exhortations que les habitants d'Ascoli consentirent à rétablir dans leur ville un monastère de son ordre, où il fit ensuite régner la discipline et la règle dans toute leur sévérité.

Constant mourut et s'endormit dans le Seigneur le 25 février 1481. Son tombeau devint bientôt célèbre par plusieurs guérisons miraculeuses qu'y obtinrent les habitants d'Ascoli, et les peuples s'empressèrent de l'honorer d'un culte public. Ceux de Fabiano, ses compatriotes, le choisirent pour leur patron, et obtinrent d'être dépositaires de son chef. Son culte a été autorisé par le pape Pie VII, en 1821 [1].

LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'APPARITIO,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

Le bienheureux Sébastien d'Apparitio, de l'ordre des frères Mineurs, naquit à Gudina, dans le royaume de Galice en Espagne, l'an 1502, de Jean d'Apparitio, garçon laboureur, et de Thérèse, son épouse. Il passa ses premières années dans un travail pénible, mais qu'il sanctifia par une grande piété. Il alla depuis à Salamanque, où il vécut pendant quelque temps presque

[1] Godescard, 25 février.

dans le même état, content de son sort, parfaitement fidèle à ceux qui l'employaient, exact à remplir tous ses devoirs et remettant toutes ses épargnes à ses pauvres parents. Il s'embarqua ensuite pour la Nouvelle-Espagne et y arriva l'an 1532. Il resta quelque temps dans le port où il avait débarqué, puis il se rendit à Mexico. Là il mit à profit ses connaissances en agriculture et acquit des richesses assez considérables. Plus tard, il s'engagea dans le commerce et y réussit ; mais, craignant les tentations qui suivent d'ordinaire l'acquisition et la possession des biens de la terre, il abandonna les entreprises commerciales et reprit ses travaux de labourage. Il fut marié deux fois, et dans ces deux mariages, du consentement de son épouse, il observa la continence. Il était doux envers tout le monde, charitable pour les pauvres, fervent dans ses devoirs de religion, ponctuel dans ses pratiques de piété. « La Providence, dit le décret de sa béatification, ne l'envoya pas en Amérique pour y cultiver les sciences ou la littérature, qui lui étaient absolument étrangères, mais pour exciter les nouveaux chrétiens, par son exemple, à la pratique d'une humilité profonde et de la perfection. Car, à l'âge avancé de soixante-dix ans, il renonça aux richesses qu'il avait en abondance, les distribua parmi les fidèles ; et, ainsi dépouillé de tout bien terrestre, il entra dans un couvent de Franciscains de l'étroite observance. Là, oubliant ce qu'il avait laissé dans le monde, il fit profession comme frère lai. Depuis ce temps, il persista dans la pratique invariable d'une pénitence merveilleuse, de la simplicité de cœur, de la prière, de la foi, des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Alors il recueillit le fruit de sa coopération à la grâce et du fidèle et laborieux accomplissement de ses devoirs de religion. Quoique entré dans la vigne à la dernière heure de la journée, il reçut la récompense entière que le père de famille a promise à ceux qui entrent aux premières heures. »

Le bienheureux Sébastien d'Apparitio mourut le 25 février 1600, et fut béatifié par Pie VI le 12 septembre 1786. Le bref de sa béatification parle des dons surnaturels qui lui furent accordés, et de plusieurs miracles opérés pendant sa vie ou obtenus depuis par son intercession [1].

[1] Godescard, 25 février.

Le même jour, en Egypte, la fête des saints Victorin, Victor, Nicéphore, Claudien, Dioscore, Sérapion et Papias, martyrisés sous l'empereur Numérien. Les deux premiers ayant souffert avec constance, pour la défense de la foi, des tourments cruels et extraordinaires, eurent la tête tranchée ; Nicéphore, après les grils ardents, et d'autres sortes de feux, fut coupé par morceaux ; Claudien et Dioscore furent brûlés; Sérapion et Papias décapités. — En Afrique, les saints Donat, Juste, Herénas et leurs compagnons, martyrs. — A Rome, la fête du saint pape Félix III, bisaïeul de saint Grégoire le Grand, qui rapporte de lui qu'apparaissant à sa petite-fille sainte Tharsile, il l'appela au royaume des cieux. — A Constantinople, saint Taraise, évêque, célèbre par son érudition et sa piété. On a la lettre que le pape Adrien Ier lui écrivit pour la défense des saintes images. — A Nazianze, saint Césaire, frère de saint Grégoire le théologien, le même que saint Grégoire assure avoir vu dans les rangs des bienheureux.

XXVIe JOUR DE FÉVRIER.

SAINT ALEXANDRE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE EN ÉGYPTE.

Jésus-Christ, avant de monter au ciel, dit à ses apôtres : « Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre; allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai recommandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.» Avant de se séparer pour exécuter ce commandement de Notre-Seigneur, les douze apôtres résumèrent en douze articles principaux, la foi qu'ils devaient prêcher à toutes les nations de la terre : c'est la profession de foi ou le symbole des apôtres. C'est pour ce symbole ou cette croyance que les martyrs ont souffert, que les docteurs ont écrit. C'est en cette foi que nous avons été baptisés et que nous espérons la vie éternelle.

Pendant trois siècles, des millions de martyrs ont souffert pour le premier article du symbole : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* Pendant trois siècles les païens leur disaient : Adorez nos dieux de l'air, de la terre et de l'enfer, adorez nos idoles, adorez nos empereurs ; sinon, vous serez

dépouillés de vos biens, plongés dans les cachots, mis à la torture, et condamnés à la mort la plus cruelle. Et les chrétiens répondaient au milieu des tourments : Nous n'adorons pas vos dieux de l'air, de la terre et de l'enfer, qui sont des démons, des anges apostats; nous n'adorons pas vos idoles, qui sont du bois, de la pierre, du métal; nous respectons les empereurs, mais nous ne les adorons pas. Nous n'adorons que le seul vrai Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, les anges et les hommes, les rois et les peuples, et qui les jugera tous, les empereurs comme les autres.

Parmi les chrétiens qui souffrirent ainsi la mort pour le premier article du symbole, on compte tous les premiers évêques d'Alexandrie, à commencer par saint Marc, le premier de tous.

Mais avec le premier article du symbole, les martyrs confessaient aussi le second, la divinité de Jésus-Christ. Ainsi dans les lettres du martyr saint Ignace, évêque d'Antioche, Jésus-Christ est appelé notre Dieu, Dieu existant dans l'homme, Dieu manifesté dans l'homme, Dieu porté dans le sein de Marie, et son sang, le sang de Dieu. Quant à l'église d'Alexandrie, elle eut de bonne heure une école de docteurs célèbres, dont nous avons encore les écrits. La divinité de Jésus-Christ y est enseignée comme dans nos catéchismes. Clément, un des plus anciens d'entre eux, expose dans le premier livre du *Pédagogue*, ou gouverneur d'enfants, quel est notre instituteur ou maître : « C'est, dit-il, le saint Dieu Jésus, le Verbe, qui régit toute la nature humaine, le Dieu clément lui-même; car Dieu et le Verbe sont tous deux une même chose, Dieu; en effet, il est dit : Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est le Verbe, cette raison souveraine qui gouverna les hommes de l'Ancien Testament par la crainte, et qui maintenant conduit ceux du Nouveau par l'amour. » A la fin de son *Pédagogue*, il engage ses auditeurs à bénir, à louer nuit et jour le Père, le Fils et le Saint-Esprit, « qui sont, dit-il, un Dieu souverainement un, souverainement bon, souverainement beau, souverainement sage, souverainement juste. » Il termine enfin son ouvrage par un hymne à la louange de Jésus-Christ; il l'y chante, non-seulement comme roi, chef et pasteur, titres qui, à la rigueur, pourraient lui convenir en tant que homme; mais comme Verbe éternel, éon infini, éternelle lumière, source de miséricorde, Dieu de la paix, attributs qui lui conviennent en tant que Dieu. Clément

récita cet hymne à l'église; elle peut être un de celles que, selon l'ancien usage attesté par Pline, on chantait en l'honneur du Christ comme d'un Dieu.

Origène, disciple de Clément, et, après lui, chef de l'école d'Alexandrie, enseigne les mêmes vérités. Quant au mystère de la Trinité, on voit dans les écrits d'Origène, entre autres dans sa cinquième homélie sur l'Exode, que c'était la croyance publique des chrétiens qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais que ce Dieu unique est à la fois Père, Fils et Saint-Esprit, et que c'était là ce qui choquait particulièrement les infidèles. « Nul n'est immuable, sans commencement ni fin, nul n'est créateur de toutes choses, dit-il en l'homélie sixième, que le Père avec le Fils et le Saint-Esprit.—Lorsque nous venons au baptême, dit-il en l'homélie huit, nous renonçons à tous les autres dieux et seigneurs, et nous confessons un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. » Quant à la divinité et à l'incarnation de Jésus-Christ, il dit, dans son ouvrage contre Celse : que les plus ignorants parmi les chrétiens croyaient en un Dieu souverain et en son Fils unique, Verbe et Dieu; que Jésus-Christ est Dieu, oint de Dieu; qu'il est Dieu même; que personne ne peut connaître dignement le Fils incréé, né avant toute créature, que le Père qui l'a engendré; que Jésus-Christ est Dieu avec un corps et une âme humaine [1].

Saint Denys, disciple d'Origène et évêque même d'Alexandrie, écrivait ainsi, avant la fin du troisième siècle, à l'hérésiarque Paul de Samosate : « Comment dis-tu que le Christ est un homme distingué, et non pas réellement Dieu, adoré par toutes les créatures avec le Père et le Saint-Esprit, incarné de la sainte vierge Marie, mère de Dieu? Il n'y a qu'un seul Christ, celui qui est dans le Père, son Verbe coéternel; il n'est qu'une seule personne, Dieu invisible devenu visible. Car, Dieu, il s'est manifesté dans la chair, en naissant d'une femme, lui que Dieu le Père engendre de son sein avant l'aurore. Le Verbe s'est fait chair sans division ni partage; il n'est point divisé en la chair et au Verbe, comme si le Verbe habitait dans l'homme. C'est là exclure la génération. Depuis longtemps il habite ainsi dans les âmes justes parmi lesquelles il aurait ainsi beaucoup de mères. Or, une seule vierge a enfanté le

[1] *Hist. univ. de l'Eglise cathol.*, l. XXVIII, t. V, p. 370, 2e édition.

Verbe vivant et subsistant en lui-même ; l'incréé et le créateur ; celui qui est venu dans le monde, le Dieu inconnu, le Dieu surcéleste, l'architecte du ciel, le créateur du monde ; celui qui sanctifie et qui est sanctifié. En effet, celui qui se sanctifie lui-même, n'est pas autre que celui qu'il sanctifie. Or, un Dieu seul pouvait dire : Je me sanctifie moi-même pour eux ; car il est impossible à un homme de se sanctifier lui-même ou de sanctifier un autre. Voilà ce qui renverse de fond en comble ce que tu as avancé : que le Christ est un autre homme que Dieu le Verbe, et qu'il diffère de substance et de dignité de cet autre Christ qui habite en lui et y opère les œuvres de la justice divine. Tu dis que le Christ Sauveur a été délaissé sur la croix ? lui qui est Seigneur par nature, le Verbe du Père, par qui le Père a tout fait, et que les saints Pères, qui nous ont instruits de Dieu, ont dit consubstantiel au Père ! Tu dis que le Christ, fils de l'homme, n'est pas le même que ce Verbe du Père ? Tu ne respectes donc ni Pierre, qui, inspiré par Dieu le Père même, confesse que le Christ, fils de l'homme, est le fils du Dieu vivant ; ni Thomas, qui reconnaît à ses plaies son Seigneur et son Dieu, et le confesse devant tout le monde [1] ! »

C'est ainsi que saint Denys, en réfutant Paul de Samosate, réfutait d'avance l'hérésiarque Nestorius. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est le témoignage qu'il rend que, même avant cette époque, les saints Pères appelaient le Fils consubstantiel au Père.

Mais il y a quelque chose de plus remarquable encore. Quelques fidèles d'Alexandrie bien instruits dans la foi, ayant lu certaines paroles dans une lettre de leur saint évêque contre l'hérésiarque Sabellius, mais ne s'étant pas informés auprès du saint lui-même comment il les entendait, ils allèrent à Rome et le dénoncèrent à saint Denys, pape, comme enseignant que le Fils avait été fait, et qu'il n'était pas consubstantiel au Père. Le Pape assembla un concile à Rome, qui trouva fort mauvais ce qu'on attribuait à l'évêque d'Alexandrie. Le Pape lui écrivit le sentiment de tous, lui mandant d'éclaircir les points sur lesquels il était accusé, et condamnant comme coupables de deux impiétés opposées, mais également criminelles, et ceux qui soutenaien

[1] *Hist. univ. de l'Eglise cathol.*, l. XXIX, t. V, p. 518, 2e édition. t. I, col. 850 et seqq.

avec Sabellius que le Père et le Fils étaient une seule et même personne, et ceux qui disaient que le Verbe de Dieu avait été créé, fait, ou formé, et n'était pas consubstantiel au Père. L'évêque d'Alexandrie répondit au Pape, d'abord par une lettre, et ensuite par une apologie plus longue, et, dans l'une et dans l'autre, démontra fausse l'accusation portée contre lui, *comme s'il ne disait pas que le Christ est consubstantiel à Dieu.* Il disait donc que le Fils est consubstantiel au Père; et il le disait avec le Pape et son concile; et il le disait avec les fidèles qui l'avaient accusé. C'est la conséquence que saint Athanase en tire plus tard [1]. On voit par ce fait que le mot de *consubstantiel*, en grec *homoousios*, au moins soixante ans avant le concile de Nicée, était usité même parmi les simples fidèles, et regardé par eux comme l'expression distinctive de la vraie foi, et que ceux qui ne s'en servaient pas leur devenaient suspects.

Saint Denys d'Alexandrie mourut l'an 264, et eut pour successeur le prêtre Maxime, qui avait confessé la foi avec lui. En 300, saint Maxime eut pour successeur saint Théonas ; celui-ci, saint Pierre, premier du nom, qui fut martyrisé l'an 311. Il fut remplacé sur le siége d'Alexandrie par saint Achillas, qui mourut en 313.

Alors on élut saint Alexandre, prêtre de la même église. Sa vie et sa doctrine apostolique étaient sans reproche ; il était éloquent, aimé du clergé et du peuple, doux, affable, libéral et charitable envers les pauvres. Il avait assisté en prison l'évêque Pierre, la veille de son martyre ; il avait entendu ses dernières et solennelles recommandations, relativement à un certain Arius, alors diacre.

Arius était natif de la Libye cyrénaïque, comme l'hérésiarque Sabellius. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave qui inspirait le respect. Son abord affable et gracieux, sa conversation douce et agréable appelaient la confiance. Des mœurs austères, un air pénitent, un zèle apparent pour la religion, un rare talent pour la dialectique, des connaissances assez étendues dans les sciences profanes et ecclésiastiques, mais sans beaucoup de consistance ni de profondeur ; tout cela couvrait un fonds de mélancolie, d'inquiétude, d'ambition, et

[1] *Hist. univ. de l'Eglise cathol.*, l. XXIX, t. V, p. 514, 2e édition.

un goût secret pour les nouveautés. L'évêque apostat Mélèce ayant formé un schisme, Arius s'y jeta. S'en étant retiré depuis, saint Pierre d'Alexandrie le reçut de nouveau à la communion, l'ordonna même diacre, mais fut obligé de l'excommunier peu après, à cause de ses nouvelles liaisons avec les schismatiques.

Lors donc que l'évêque eut été emprisonné pour la foi, Arius craignit qu'après la mort du saint, personne ne voulût ou ne pût le réconcilier. Il alla donc trouver les principaux du clergé, et les supplia d'intercéder pour lui auprès de l'archevêque. Ils y consentirent, entrèrent dans la prison, et, après la prière accoutumée, prosternés à terre, ils baisèrent les pieds du pontife, les arrosèrent de leurs larmes, et le supplièrent, en vue de son prochain martyre, d'user d'indulgence envers Arius et de pardonner à ses regrets. L'homme de Dieu les repoussa avec indignation, et s'écria les mains levées au ciel : « Vous osez me supplier pour Arius ! et en ce monde et en l'autre, Arius restera séparé à jamais de la gloire du Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur ! » Tous les assistants furent consternés, et soupçonnèrent quelque inspiration divine dans cette sentence. Effectivement, prenant à part les deux plus anciens prêtres, Achillas et Alexandre, le saint leur dit : « Ne me regardez pas comme inhumain ou trop sévère. La fourberie cachée d'Arius surpasse toute iniquité et toute impiété. Ce que je dis n'est pas de moi. Cette nuit même, au moment où j'adressais à Dieu mes prières, parut près de moi un enfant d'une douzaine d'années, d'un visage si resplendissant que je n'en pouvais supporter l'éclat et que toute la prison en était illuminée. Il était vêtu d'une tunique de lin, mais déchirée de haut en bas, et il en tenait les deux lambeaux pour s'en couvrir la poitrine. Lorsque la surprise me permit de parler, je lui demandai : Seigneur, qui est-ce qui vous a déchiré ce vêtement ? Il répondit : C'est Arius qui m'a déchiré ; mais gardez-vous de le recevoir à la communion : car demain on viendra intercéder pour lui. Au contraire, recommandez aux prêtres Achillas et Alexandre, qui gouverneront mon église après votre passage, de ne jamais le recevoir. Pour vous, vous consommerez promptement votre martyre. »

Après le martyre du saint évêque Pierre, Arius implora la clémence de son successeur saint Achillas, qui non-seulement lui pardonna, mais l'ordonna prêtre, lui confia une des principales

églises d'Alexandrie, et même l'enseignement public des saintes lettres. Arius ne se posséda plus de vanité. Il s'appelait lui-même l'Illustre à qui Dieu avait communiqué dans une mesure extraordinaire, la science et la sagesse. Nous verrons Mahomet se glorifier du même titre et des mêmes lumières.

A la mort d'Achillas, Arius comptait donc être évêque. Il ne put supporter qu'on lui en eût préféré un autre. Ne trouvant rien à reprendre aux mœurs de saint Alexandre, il chercha à calomnier sa doctrine. Ainsi, comme Alexandre, suivant en tout la doctrine de l'Evangile et des apôtres, enseignait que le Fils de Dieu est égal à son Père et de la même substance, Arius se mit à soutenir que c'était la doctrine de Sabellius; que le Fils avait été fait et créé; qu'il n'a pas toujours été; qu'il a été tiré du néant; que par son libre arbitre il a été capable de vice et de vertu. Il avait même la hardiesse de dire que le Fils était incapable de voir et de connaître parfaitement son Père et de se connaître lui-même. En un mot, Arius soutint la même hérésie que plus tard Mahomet, et de nos jours l'incrédulité moderne, la grande hérésie de l'antechrist ou de Satan, qui pousse les hommes à renier Dieu et son Christ, pour se faire adorer à sa place.

Arius ne répandit d'abord son hérésie que dans des entretiens particuliers, en sorte que le mal demeura caché quelque temps; mais quand il se vit écouté et soutenu d'un grand nombre de sectateurs, il la prêcha publiquement. Saint Alexandre essaya d'abord de le ramener par des avertissements charitables, et usa d'une telle patience que quelques-uns s'en plaignirent. Enfin il tint avec son clergé deux conférences: Arius eut la liberté de s'y expliquer et de s'y reconnaître. Outre ces conférences publiques et particulières, le saint évêque le pressait encore, par ses lettres, de renoncer à l'impiété et de revenir à la foi catholique. Tous ces moyens ayant été inutiles, il assembla un concile de près de cent évêques et d'Egypte et de Libye; Arius y ayant renouvelé ses blasphèmes y fut excommunié, avec une douzaine de ses principaux adhérents, prêtres et diacres. C'était l'an 320.

Arius se retira dans la Palestine, s'y fit de nouveaux partisans, même parmi les évêques. Plusieurs le reçurent à leur communion et lui permirent de tenir des assemblées avec ses sectateurs; beaucoup d'autres, tant de la Palestine que des provinces plus éloignées,

écrivirent en sa faveur à saint Alexandre. A cette nouvelle, le saint écrivit lui-même aux évêques de Palestine, de Phénicie et de Célésyrie, pour se plaindre de ceux qui avaient reçu cet hérésiarque. Les évêques répondirent pour s'excuser et se justifier, les uns avec sincérité, les autres avec déguisement et hypocrisie. Il y en eut qui déclarèrent qu'ils n'avaient aucunement reçu Arius; d'autres avouèrent qu'ils l'avaient reçu par ignorance ; d'autres dirent qu'ils ne l'avaient reçu que pour le gagner et le ramener à son devoir.

Mais Arius lui-même en avait gagné un, qui devint dès lors le patron de la secte. C'était un de ses anciens condisciples. Ils avaient eu pour maître tous les deux un certain Lucien, disciple lui-même de Paul de Samosate, et qui était resté excommunié sous trois évêques d'Antioche. Ce patron était Eusèbe, évêque de Nicomédie. Il pensait comme Arius, avant Arius même. Il passait pour avoir apostasié dans la persécution ; depuis il était devenu, on ne sait comment, évêque de Béryte en Phénicie. Plus courtisan qu'autre chose, il s'insinua dans les bonnes grâces de Constancie, sœur de l'empereur Constantin et femme de Licinius. L'évêché métropolitain de Nicomédie étant venu à vaquer, Eusèbe, qui mesurait la dignité épiscopale par la grandeur des villes, quitta, sans aucune autorisation canonique, la petite ville de Béryte pour la ville impériale de Nicomédie. Lorsque Licinius faisait la guerre tout à la fois et aux chrétiens et à Constantin, Eusèbe était pour Licinius ; Constantin vainqueur, il sut capter la faveur de Constantin. Il quittera plus tard Nicomédie pour Constantinople, et deviendra le précepteur de Julien l'Apostat, l'un des précurseurs de l'antechrist.

Arius, s'étant donc retiré d'Alexandrie, implora la protection de cet Eusèbe et lui écrivit une lettre, où l'on voit toute son hérésie : que le Fils a commencé et qu'il a été tiré du néant, d'où suit, par une conséquence nécessaire, qu'il n'est qu'un dieu nominal et une pure créature. On y voit aussi la doctrine de saint Alexandre : que le Fils procède du Père et lui est coéternel. L'évêque courtisan de Nicomédie, l'impie Eusèbe, approuva très-fort l'impiété d'Arius. Il se flatta même de la faire partager au pieux évêque d'Alexandrie. Mais saint Alexandre écrivit lui-même aux évêques de Palestine, de Phénicie et de Célésyrie, se plaignant avec force de ceux qui avaient reçu Arius à leur communion. L'impression de

ses lettres fut telle, que personne ne voulut plus recevoir l'hérésiarque. Il se réfugia donc chez Eusèbe de Nicomédie. Les deux serpents, pour mieux répandre leur venin dans l'Eglise, s'étudièrent à y rester malgré elle. Arius mit son impiété en chansons bouffonnes, afin de la semer parmi la populace. Eusèbe écrivit et fit écrire plusieurs fois à saint Alexandre en faveur d'Arius.

Alexandre, qu'on importunait ainsi de toutes parts, était extrêmement âgé. Son zèle pour la foi en péril lui redonna la vigueur de la jeunesse. Il avait d'ailleurs, pour l'aider, son diacre Athanase. Il écrivit donc à tous les évêques pour les instruire de ce qui se passait, et animer leur zèle. Saint Epiphane connaissait soixante-dix de ces lettres, la plupart circulaires. Il y en avait une en particulier au pape saint Silvestre, qui existait encore au temps du pape Libère. Dans le grand nombre, il y avait un tome ou mémoire, que les évêques catholiques souscrivaient, pour étouffer l'hérésie par leur accord. De toutes ces lettres, il ne nous en reste que deux. L'une est à l'évêque de Byzance, qui se nommait également Alexandre et fut également un saint. Alexandre y expose et y réfute l'impiété des ariens, signale le nom des apostats et de leurs principaux fauteurs.

Quant à Eusèbe de Nicomédie, lui surtout prenait hautement le parti d'Arius, fier du crédit qu'il avait à la cour, il se flattait peut-être que nul n'oserait le contredire. Le vieil évêque d'Alexandrie n'en écrivit qu'avec plus de liberté contre lui-même, dans une lettre adressée à tous les évêques du monde, où il dit : Qu'il avait voulu garder le silence pour étouffer le mal en la personne des apostats et ne pas souiller les oreilles des personnes simples. « Mais, ajoute-t-il, puisque Eusèbe, qui croit disposer des affaires de l'Eglise, parce qu'il a quitté Béryte et usurpé l'église de Nicomédie sans qu'on en ait fait justice, se met aussi à la tête des apostats, et écrit de tous côtés en leur faveur, je suis obligé de rompre le silence pour vous faire connaître à tous, et les personnes des apostats, et les malheureux discours de leur hérésie, afin que vous ne vous arrêtiez point à ce qu'Eusèbe pourrait vous écrire ; car il fait semblant d'écrire pour eux, mais, dans la réalité, c'est pour lui-même ; il cherche à renouveler par eux ses mauvais sentiments d'autrefois, que le temps avait fait oublier. »

Avant d'expédier ces lettres, Alexandre réunit son clergé, les

lui lut et les lui fit souscrire. Eusèbe et son parti se trouvèrent prodigieusement offensés de la fermeté du saint vieillard. Ils conçurent dès lors une haine mortelle contre Athanase, diacre d'Alexandrie; car, s'en étant informés curieusement, ils apprirent qu'il était continuellement avec l'évêque, et qu'il en était singulièrement estimé. Ils assemblèrent un concile en Bithynie, et écrivirent à tous les évêques du monde de communiquer avec les ariens, comme ayant des sentiments orthodoxes, et de disposer Alexandre à communiquer avec eux. Le trouble n'en devint que plus grand. Ce n'étaient plus seulement les évêques et les prêtres qui disputaient, les peuples entiers se divisèrent. Il y avait déjà un grand nombre de lettres écrites de part et d'autre par les évêques. Arius recueillit toutes celles qui le favorisaient, saint Alexandre recueillit toutes celles qui soutenaient la doctrine catholique.

Tel était l'état des esprits et des choses, lorsque, après la défaite de Licinius, Constantin se vit maître de tout l'Orient. Il fut sensiblement affligé d'apprendre cette division; il le fut d'autant plus qu'Eusèbe de Nicomédie, où il fit quelque séjour, lui persuada que ce n'était qu'une dispute de mots; que le plus grand mal était l'aigreur des esprits, et en particulier l'aversion de l'évêque Alexandre contre Arius; et qu'il était de la piété de l'empereur d'employer son autorité pour lui imposer silence. Constantin écrivit en ce sens à Alexandre et à Arius. La lettre fut portée à Alexandre par un évêque d'Espagne, Osius de Cordoue. Il y assembla un concile nombreux, où certains schismatiques se réunirent à l'Eglise. Mais l'affaire d'Arius fut loin d'y prendre fin. Osius et Alexandre conseillèrent à l'empereur d'assembler un concile universel.

L'empereur Constantin et le pape saint Silvestre assemblèrent et convoquèrent donc ce concile à Nicée en Bithynie. Nous disons l'empereur Constantin et le pape saint Silvestre, parce que cela est dit en toutes lettres dans l'action dix-huitième du sixième concile général, troisième de Constantinople [1]. Si des historiens ont passé sous silence la coopération du Pape, le fait n'en est pas moins certain. Les évêques s'assemblèrent en conséquence à Nicée, au

[1] Labbe, t. VI, p. 1049.

nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres, les diacres et les acolytes.

Jamais rien de pareil ne s'était vu ni même imaginé. On voyait l'élite de l'humanité chrétienne prête à résumer, dans un acte de foi et d'amour, la foi, l'espérance, la sagesse véritable de tous les siècles passés, présents et à venir. Jusque-là, l'élite de l'humanité païenne, les philosophes, avait beaucoup disserté sur Dieu, sur sa nature, sa providence, l'ensemble de ses œuvres ; et, après des siècles de dissertations, de raisonnements et de subtilités, pas une vérité n'avait encore été définie d'un commun accord, ni mise à la portée du commun des hommes. Or, ce que n'avaient pu les philosophes grecs après dix siècles, ce que ne pourront les philosophes de l'Inde après trente et quarante, les pasteurs chrétiens le feront en peu de jours à Nicée ; ils le feront malgré toutes les ruses, toutes les arguties du philosophisme arien ; ils le feront en consignant dans leur *Credo* la doctrine qu'ils venaient de confesser dans les prisons, au fond des mines, devant les tyrans et les bourreaux qui leur avaient crevé les yeux, brûlé les mains, coupé le jarret ; doctrine héréditaire qu'ils avaient reçue des martyrs, les martyrs des apôtres, les apôtres du Christ, le Christ de Dieu ; et ce *Credo*, qui définit avec une si merveilleuse précision les vérités les plus sublimes, deviendra jusqu'à la fin du monde, et pour tout l'univers chrétien, un chant populaire de foi, d'espérance et d'amour.

Ce qui montrait de plus en plus l'Eglise comme l'humanité divinement rétablie dans l'unité, c'est que cette auguste assemblée était présidée par le vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, le pape saint Silvestre, dans la personne de ses légats, Osius de Cordoue, et les prêtres Viton et Vincent, du clergé romain. Le Grec Gélase de Cyzique dit en propres termes qu'Osius d'Espagne y tenait la place de Silvestre, évêque de Rome, avec les prêtres romains Viton et Vincent. D'ailleurs, le pape saint Jules et les historiens grecs Socrate et Sozomène nous apprennent que dès lors c'était une règle de l'Eglise, qu'on ne devait ni tenir de concile, ni ordonner quoi que ce fût sans le consentement de l'évêque de Rome.

Le concile, après avoir entendu les ariens, déclara contre eux la foi de l'Eglise en ces termes : « Nous croyons en un seul Dieu,

Père tout-puissant, créateur de toutes choses, visibles et invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait ; consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre. Qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme ; a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra juger les vivants et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : Il y avait qu'il n'était pas ; et : Il n'était pas avant d'être engendré ; et : Il a été tiré du néant ; ou qui prétendent que le Fils de Dieu est d'une autre substance, ou muable, ou altérable, la sainte Eglise catholique et apostolique leur dit anathème. »

Tous les évêques approuvèrent ce symbole et y souscrivirent, hors un petit nombre d'ariens. D'abord ils furent dix-sept qui s'y refusèrent, ensuite ils se réduisirent à cinq, et finalement à deux. Leur chef, Arius, fut condamné avec ses écrits. On condamna aussi les personnes que le concile d'Alexandrie avait condamnées avec lui.

Le concile de Nicée concilia une autre affaire : le schisme des méléciens, qui depuis vingt-quatre ans désolait l'Egypte. Mélèce, évêque de Lycopolis, avait sacrifié aux idoles dans la persécution. Déposé par l'évêque d'Alexandrie, au lieu de se soumettre, il forma un schisme, ordonna des évêques, des prêtres et des diacres de son parti ; et quand les ariens parurent, les méléciens s'unirent à eux, sans partager néanmoins leur doctrine. Or, pour mettre fin à ce schisme, né de l'apostasie et fauteur de l'hérésie, le très-saint concile de Nicée, tout en déclarant qu'à la rigueur Mélèce était indigne d'aucun pardon, usa néanmoins envers lui d'indulgence, et lui permit de demeurer dans sa ville de Lycopolis, avec le titre et les honneurs d'évêque ; mais sans aucun pouvoir, ni d'élire, ni d'ordonner, ni de paraître pour ce sujet ou à la campagne ou dans aucune autre ville. Ceux qu'il avait ordonnés furent traités avec plus d'indulgence encore : la condition principale de leur réconciliation fut la subordination à l'évêque d'Alexandrie. Saint Alexandre demanda à Mélèce la liste de ses évêques ; ils étaient vingt-neuf. Mélèce, en donnant cette liste, présenta à saint

Alexandre ceux qui y étaient nommés ; il lui rendit aussi les églises dont il avait usurpé la supériorité ; et demeura à Lycopolis, où il mourut quelque temps après.

Le concile de Nicée ayant terminé ces grandes affaires, en écrivit une lettre à l'église d'Alexandrie, et la conclut en ces termes : « Réjouissez-vous donc de tant d'heureux succès, de la paix et de l'union de l'Eglise, et de l'extirpation de toutes les hérésies, et recevez avec beaucoup d'honneur et d'amour, notre collègue, votre évêque Alexandre, qui nous a réjouis par sa présence, et qui, dans un âge si avancé, a pris tant de peine pour vous procurer la paix. Priez aussi pour nous tous, afin que les choses qui nous paraissent bien réglées, demeurent fermes par notre Seigneur Jésus-Christ, étant faites, comme nous le croyons, suivant le bon plaisir de Dieu le Père dans l'Esprit-Saint, à qui la gloire dans les siècles des siècles. Amen. »

Le concile de Nicée, qui avait été convoqué par le pape saint Silvestre, lui demanda canoniquement la confirmation de ses décrets. Aussi, l'an 481, un concile romain, présidé par le pape Félix III, écrit au clergé d'Orient que les trois cent dix-huit saints Pères de Nicée, suivant cette parole du Seigneur : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, déférèrent la confirmation et l'autorité des affaires à la sainte Eglise romaine [1].

Le saint vieillard Alexandre survécut peu à la gloire d'avoir terrassé l'hérésie arienne ; il mourut pour ainsi dire dans son triomphe, cinq mois après son retour à Alexandrie, le 17 avril 326. Il avait puissamment servi l'Eglise pendant sa vie ; il ne la servit pas moins à sa mort, en préparant, par une espèce d'inspiration divine, l'épiscopat de saint Athanase. Comme il était près de mourir, il l'appela par son nom. Prévoyant ce qui arriva, saint Athanase s'était enfui et caché. Un autre Athanase qui était présent, répondit ; mais saint Alexandre ne lui dit mot, montrant que ce n'était pas lui qu'il avait appelé. Il appela encore Athanase, et répéta ce nom plusieurs fois. Celui qui était présent se tut ; on comprit de qui le saint évêque parlait, et il ajouta par esprit prophétique : « Athanase, tu penses avoir échappé par la fuite, mais

[1] Labbe, t. IV, col. 1126.

tu n'échapperas pas. » En effet, il fut élu d'une voix unanime après la mort du saint.

Demandons à Dieu, par l'intercession de ces deux saints, la grâce de professer de cœur et de bouche, par nos paroles et nos œuvres, la foi catholique qu'ils ont défendue si courageusement contre l'hérésie, et que nous chantons tous les dimanches et fêtes dans le symbole de Nicée.

Le même jour, à Perge en Pamphylie, la fête de saint Nestor, évêque, qui, durant la persécution de Dèce, redoublant jour et nuit ses prières, et demandant à Dieu qu'il lui plût de garder son troupeau, fut arrêté ; et ayant confessé le nom de Notre-Seigneur avec une admirable liberté et une sainte joie, il fut, par l'ordre du président Pollion, cruellement tourmenté sur le chevalet, et, comme il protestait sans relâche qu'il demeurerait toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, il termina sur la croix son martyre et son triomphe. — Au même lieu, les saints Papias, Diodore, Conon et Claudien, qui furent martyrisés avant saint Nestor. — De plus, les saints Fortunat, Félix et vingt-sept autres martyrs. — A Bologne, saint Faustinien, évêque, dont les prédications affermirent et firent même croître cette église, affligée par la persécution de Dioclétien. — A Gaze en Palestine, saint Porphyre, évêque, qui, du temps de l'empereur Arcade, renversa l'idole et le temple de Marnas, et qui, après beaucoup de souffrances, s'endormit dans le Seigneur. — A Florence, saint André, évêque et confesseur. — Au territoire d'Arcis-sur-Aube, saint Victor, confesseur, dont saint Bernard a écrit l'éloge.

XXVII^e JOUR DE FÉVRIER.

SAINT LÉANDRE,

ÉVÊQUE DE SÉVILLE ET APOTRE DES VISIGOTHS.

Saint Léandre, avec qui saint Grégoire le Grand se lia d'une amitié intime à Constantinople, était d'une famille illustre de Carthagène

en Espagne. Son père se nommait Sévérien, et sa mère Turture ou Théodore. Il était l'aîné d'une famille de saints. Son frère puîné fut saint Isidore, son disciple et son successeur dans le siége épiscopal de Séville. Il avait un autre frère, qui était saint Fulgence, évêque d'Ecija et de Carthagène, et une sœur consacrée à Dieu, qui était sainte Florentine. Plusieurs auteurs supposent qu'une autre sœur de saint Léandre, nommée Théodosie, épousa Lévigilde, roi des Visigoths, et fut mère de saint Herménigilde et du roi Reccarède. Léandre, étant encore fort jeune, se retira dans un monastère, où il passa plusieurs années dans les exercices de la pénitence, dans l'étude des saintes Ecritures et des sciences ecclésiastiques. La renommée de sa vertu, de sa doctrine et de son éloquence le fit élever sur le siége métropolitain de Séville. Cette haute dignité ne changea rien à sa manière de vivre. Il ne diminua rien de ses austérités, quoiqu'il eût à gouverner un grand peuple et à pourvoir aux besoins de presque toutes les églises d'Espagne.

L'Espagne était alors divisée entre trois puissances. Les Romains ou les empereurs y possédaient encore quelques villes : la plus grande partie du pays était occupée par les Visigoths ; quelques provinces, en particulier la Galice, par les Suèves. Les Suèves et les Visigoths étaient généralement ariens ; mais le temps approchait où ils allaient se réunir à l'Eglise catholique. L'hérésie leur était venue originairement de Constantinople : la foi orthodoxe leur viendra de France. Les Suèves furent les premiers à y revenir, comme nous le verrons en la vie de saint Martin de Dume.

L'an 572, le roi des Visigoths d'Espagne était Lévigilde, qui d'une première femme avait deux fils, Herménigilde et Reccarède. Pour perpétuer la royauté dans sa famille, et d'élective la rendre à peu près héréditaire, Lévigilde déclara roi ses deux fils Herménigilde et Reccarède, et partagea le royaume en trois. Lévigilde garda Tolède pour sa capitale, Herménigilde eut Séville pour la sienne, et Reccarède une ville nouvelle, qui fut appelée de son nom Reccopolis.

Herménigilde avait épousé Ingonde, fille du roi Sigebert d'Austrasie et de Brunehaut. Ingonde, catholique très-fidèle, entreprit de convertir son époux, qui était arien. Elle y réussit, avec le secours de saint Léandre, oncle maternel du roi son époux. Mais

Lévigilde, poussé par sa seconde femme, arienne passionnée, déclara la guerre au roi de Séville, s'il ne revenait à l'arianisme. Herménigilde, roi indépendant comme son père, repoussa la force par la force ; mais il fut trahi par les troupes grecques, qu'il avait prises à son secours. Par suite de cette trahison, il se remit entre les mains de son père, qui jura de ne lui faire aucune humiliation, mais qui, au mépris de ce serment, l'envoya en prison. Herménigilde y demeura trois ans, toujours sollicité d'abjurer la foi catholique. Comme il s'y refusait toujours, son père lui fit trancher la tête le 13 avril 586, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire comme d'un martyr.

Saint Léandre, de son côté, avait été envoyé en exil. Il n'y demeurait point oisif. Il y composa deux livres contre les ariens, que nous n'avons plus ; mais nous en avons un troisième, écrit avec beaucoup d'élégance et de piété à sa sœur Florentine, et ayant pour titre : *Institution des vierges et du mépris du monde.* Sainte Florentine avait demandé à son frère quelle succession il lui laisserait en mourant. Léandre y ayant fait réflexion, ne trouva rien qui fût digne d'elle dans les biens de la terre, parce qu'ils sont tous périssables. Il fallut donc chercher par-dessus les cieux, d'où lui était venue la grâce de la virginité ; et il lui parut que ce qu'il pouvait lui laisser de meilleur, était de lui apprendre à s'attacher entièrement à celui qui est l'héritage des justes et l'époux des vierges. « Ce n'est pas penser sagement, lui dit-il, de préférer le monde, qui a été racheté du sang de Jésus-Christ, à Jésus-Christ même ; celui qui rachète est plus estimable que ce qu'il rachète. Les vierges ont cet avantage, qu'elles sont telles qu'elles ont été formées des mains de Dieu. Le premier homme ne s'est perdu, et avec lui le genre humain, qu'en ne voulant plus être ce que Dieu l'avait fait. Les vierges sont les prémices de l'Eglise. Quelle gloire n'ont-elles point à espérer dans le siècle futur, pour n'avoir pris conseil ni de la chair ni du sang, et pour s'être conservées pures de toute corruption ! » Saint Léandre signale en détail les avantages de la virginité, et les dangers où s'exposent celles qui, par de vains ornements, cherchent à plaire aux hommes. Il convient que le mariage a aussi ses prérogatives, ne fût-ce que d'engendrer des vierges et de faire naître des enfants pour le ciel ; mais il soutient que les dangers en sont très-grands et en grand nombre,

soit pour cette vie, soit pour l'autre. Il en fait la description, après quoi il donne à Florentine, et aux vierges qui vivaient avec elle en communauté, une règle de vie qu'il distribue en vingt-un chapitres.

Cependant le roi Lévigilde, qui persécutait si fortement les catholiques, ne survécut pas longtemps à son fils saint Herménigilde. Il se repentit bientôt de l'avoir fait mourir, et reconnut la vérité de la religion catholique; toutefois, la crainte de sa nation l'empêcha de la professer publiquement. Etant tombé malade et se voyant à l'extrémité, il fit venir saint Léandre, qu'il avait tant persécuté, et lui recommanda son fils Reccarède, qu'il laissait pour son successeur, le priant de lui faire ce qu'il avait fait à son frère par ses exhortations, c'est-à-dire de le rendre catholique. Quelques-uns disaient même que Lévigilde avait passé sept jours dans les larmes à regretter les maux qu'il avait faits contre Dieu, et qu'il était mort catholique. Quoi qu'il en soit, il mourut la dix-huitième année de son règne, 587 de Jésus-Christ.

Son fils Reccarède lui succéda, et suivit l'exemple de son frère saint Herménigilde; car s'étant fait instruire et ayant reconnu la vérité de la religion catholique, il reçut le signe de la croix avec l'onction du saint chrême. Le dixième mois de la première année de son règne, il parla avec tant de sagesse aux évêques ariens, qu'il les obligea de se faire catholiques, par raison plutôt que par autorité. En un mot, il convertit toute la nation des Visigoths, ne souffrant pas qu'aucun hérétique servît dans ses armées ou dans les charges. Il ramena aussi tous les Suèves à la religion catholique. Ainsi, le commencement de son règne fut la fin de l'hérésie en Espagne, où elle avait dominé depuis l'entrée des barbares, c'est-à-dire depuis le commencement du cinquième siècle, pendant environ cent quatre-vingts ans. Le roi Reccarède envoya porter les nouvelles de sa conversion dans la province narbonnaise, qui était de son obéissance. Les hérétiques qui y demeuraient se convertirent à son exemple; mais un évêque arien, nommé Athalocus, en mourut de dépit.

Pour affermir la conversion des Goths, le roi Reccarède assembla un concile de tous les pays de son obéissance. Il le convoqua à Tolède pour le sixième jour de mai de l'an 589, quatrième de son règne. Il s'y trouva soixante-quatre évêques et huit députés pour autant d'évêques absents. Avant que de tenir leurs séances,

le roi, qui était présent, les exhorta à s'y préparer par les jeûnes, les veilles et les prières. Ils passèrent trois jours entiers dans ces exercices de piété. Quand ils furent assemblés de nouveau, le roi leur demanda de faire lire, d'examiner synodalement, et puis de garder sa profession de foi sur la Trinité, souscrite de sa main et de celle de la reine, son épouse. Les évêques la reçurent de la main du roi et la firent lire par un secrétaire. A la fin de cette lecture, tout le concile s'écria : « Gloire à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, qui a daigné procurer la paix et l'unité à la sainte Eglise catholique ! Gloire à notre Dieu Jésus-Christ, qui, au prix de son sang, a rassemblé l'Eglise catholique de toutes les nations ! Gloire à notre Seigneur Jésus-Christ, qui a ramené une nation aussi illustre à l'unité de la vraie foi, et n'a fait de tous qu'un troupeau et qu'un pasteur ! Qui mérite de Dieu une récompense éternelle, sinon le roi vraiment catholique Reccarède ? Qu'il soit à toujours chéri de Dieu et des hommes, celui qui a si merveilleusement glorifié Dieu sur la terre ! »

Après ces acclamations, et par ordre du concile, un des évêques catholiques, adressant la parole aux évêques, aux prêtres et aux plus considérables des Goths convertis, leur demanda ce qu'ils condamnaient dans l'hérésie qu'ils venaient de quitter, et ce qu'ils croyaient dans l'Eglise catholique à laquelle ils s'étaient réunis, afin qu'on vît, par leur confession, qu'ils anathématisaient sincèrement la perfidie arienne, avec tous ses dogmes, ses offices, sa communion, ses livres, et qu'il ne restât aucun doute qu'ils fussent de véritables membres du corps de Jésus-Christ. Alors tous les évêques, avec les clercs et les autres principaux de cette nation, déclarèrent que bien qu'ils eussent déjà fait dans le temps de leur conversion ce que l'on exigeait d'eux, ils étaient prêts à le réitérer et à confesser tout ce que les évêques catholiques leur avaient montré être le meilleur.

Là-dessus on prononça vingt-trois articles avec anathème contre les principales erreurs des ariens, et contre tous ceux qui en prenaient la défense. On dit nommément anathème à qui ne croit pas que le Fils soit engendré sans commencement, de la substance du Père, ou qu'il lui soit égal et consubstantiel ; anathème à qui nie que le Saint-Esprit soit coéternel et égal au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre. A la fin les évêques goths

souscrivirent, au nombre de huit, tant aux vingt-trois articles, qu'aux formules de foi de Nicée et de Constantinople, ainsi qu'à la définition de Chalcédoine ; après eux, les prêtres et les diacres ; puis les grands seigneurs et les anciens des Goths. Cela fait, le roi Reccarède proposa aux évêques de faire des statuts pour le règlement de la discipline ecclésiastique, et pour réparer les brèches que l'hérésie y avait faites. Il demanda en particulier que, dans toutes les églises d'Espagne et de Galice, l'on récitât à voix claire et intelligible le symbole dans le sacrifice de la messe avant la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, suivant la coutume des Orientaux, afin que les peuples sussent auparavant ce qu'ils devaient croire, et qu'ayant purifié leurs cœurs par la foi, ils s'approchassent pour recevoir ces divins mystères. De là est venu partout l'Occident l'usage de chanter le *Credo* aux messes solennelles. On y confessait dès lors que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Quant aux vingt-trois canons que fit ce concile de Tolède, on y voit pour la première fois, d'une manière bien expresse, la constitution naturelle d'une nation chrétienne. Chez les Goths d'Espagne, la première loi fondamentale de l'Etat, c'est la foi catholique ; les décrets des conciles et les décrétales des Pontifes romains sont la règle applicative de la croyance et des mœurs ; l'Eglise, outre son gouvernement propre, exerce une puissance directive sur le gouvernement temporel : c'est de l'assemblée des évêques que les magistrats apprendront à bien gouverner les peuples ; les évêques sont les inspecteurs constitutionnels des magistrats ; les pauvres, les affranchis sont sous la protection spéciale de l'Eglise, qui doit veiller à leur subsistance et à leur liberté. Enfin, la nation des Goths, toujours une en soi et distincte des autres, est néanmoins unie à toutes les autres dans un magnifique ensemble ; elle est une province de l'Eglise catholique, qui embrasse toutes les nations de la terre, comme les branches diverses d'une même famille, l'humanité chrétienne, dont elle est la mère et le Christ le père.

Saint Léandre célébra dès lors ces merveilles dans un discours qu'il prononça à la fin du concile. Il invite l'Eglise de Dieu à se réjouir, ses douleurs étant changées en allégresse. Il lui dit entre autres : « Sachant combien douce est la charité, combien délectable

est l'unité, vous ne prêchez que l'alliance des nations, vous ne soupirez qu'après l'union des peuples, vous ne répandez partout que les biens de la charité et de la paix. Réjouissez-vous dans le Seigneur ; vos désirs n'ont pas été trompés ; car ceux que depuis longtemps vous avez conçus dans la douleur, voilà que tout d'un coup vous les avez enfantés dans la joie. Et nous aussi, mes frères, réjouissons-nous en Dieu de toute la charité de notre âme. Ce qui est accompli déjà, nous assure ce qui reste à s'accomplir. Le Seigneur a dit : J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que celles-là aussi je les amène, afin qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur. Or, cela, nous le voyons accompli sous nos yeux. C'est pourquoi ne doutons pas que le monde entier ne puisse croire au Christ et se réunir à la même Eglise. L'orgueil a divisé les peuples par la diversité des langues, il faut que la charité les réunisse. Le possesseur de l'univers est un, suivant ces paroles : Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour ta possession les confins de la terre : la possession elle-même doit aussi être une. Issues d'un même homme, unies par l'origine, l'ordre naturel veut que toutes les nations soient pareillement unies par la foi et la charité. L'hérésie, qui ne fait que diviser, est une chose contre nature.

« C'est de cette Eglise qui réunit toutes les nations dans le Christ, que le Prophète a dit : Et dans les derniers jours sera fondée sur le sommet des monts, la montagne de la maison du Seigneur, et elle sera élevée par-dessus les collines, et toutes les nations afflueront vers elle. Et les peuples iront en foule, et diront : Venez, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob [1]. Car cette montagne, c'est le Christ ; cette maison du Dieu de Jacob, c'est son Eglise, qui est une. C'est encore de cette Eglise que le prophète dit ailleurs : Lève-toi, Jérusalem, sois éclairée ; car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton lever. Lève les yeux et regarde autour de toi : tous ceux que tu vois ici se sont assemblés pour venir à toi. Les fils des étrangers bâtiront tes murailles, et leurs rois seront tes ministres. La nation et le royaume qui ne te seront point assujettis périront, et j'en ferai un effroyable désert [2].

[1] Is., II. — [2] *Id.*, LX.

« Disons donc tous, conclut saint Léandre : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Devenus tous un même royaume par l'union de nos âmes, il ne nous reste qu'à prier Dieu, tant pour la stabilité du royaume terrestre, que pour la félicité du royaume céleste, afin que ce royaume et cette nation qui ont glorifié le Christ sur la terre, en soient glorifiés, non-seulement sur la terre, mais encore dans les cieux. Ainsi soit-il [1]. »

Voilà comme la nation des Visigoths, c'est-à-dire des Goths de l'ouest ou occidentaux, se réunit à l'Eglise catholique. Identifiée par la religion avec les anciens habitants du pays, elle est devenue la nation espagnole, dont la Providence a bien voulu se servir pour faire connaître la vraie foi dans un nouveau monde et dans les îles lointaines du grand Océan.

L'an 590, saint Léandre présida un concile à Séville. Ayant appris que son ami saint Grégoire le Grand était devenu pape, il lui écrivit pour le féliciter, et lui mander en même temps la solide conversion et la piété du roi Reccarède. Le saint Pape lui répondit : « Je ne saurais exprimer ma joie, d'apprendre que notre commun fils, le très-glorieux roi Reccarède, s'est converti avec une entière dévotion à la foi catholique. Ce que vous me dites de ses mœurs me le fait aimer sans le connaître. Mais vous savez les ruses de l'antique ennemi et l'acharnement avec lequel il attaque les vainqueurs. Que votre sainteté veille donc sur lui avec plus de sollicitude, afin qu'il achève ce qu'il a bien commencé, qu'il ne s'élève point de ses bonnes œuvres, que la pureté de sa vie réponde à la pureté de sa foi ; qu'il se montre par ses œuvres citoyen du royaume éternel, afin qu'après une longue carrière, il passe d'un royaume à un autre. »

Saint Léandre mourut le 27 février 596. Le roi Reccarède le suivit en 601, la quinzième année de son règne. Pour finir saintement sa vie après un règne paisible et glorieux, il fit sa confession publique en esprit de pénitence. C'est ainsi qu'en parle saint Isidore, qui venait de succéder à saint Léandre, son frère, dans le siége de Séville.

Puisse l'Espagne se montrer toujours digne de ses glorieux ancêtres !

[1] Labbe, t. V, col. 1018.

SAINT JEAN DE VANDIÈRES.

Jean naquit vers la fin du neuvième siècle, dans le village de Vandières, ancienne maison royale, près de Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy. Ses parents étaient d'une condition médiocre, mais ils jouissaient d'une fortune plus grande que leur condition. Son père, qui vécut plus de quatre-vingt-dix ans, gouvernait avec une heureuse industrie ses biens et sa famille, se faisant aimer de tout le monde par son équité, sa bienveillance, son hospitalité, ses aumônes, son zèle pour la décoration de l'église et ses bonnes œuvres. Il était d'un âge déjà bien avancé, quand il épousa une jeune femme, dont il eut trois fils. Le premier fut Jean. Son père, l'ayant eu dans une extrême vieillesse, l'aimait avec une tendresse particulière, et l'éleva d'abord à la maison, sous ses yeux, crainte qu'il ne lui arrivât quelque fâcheux accident. Il apprit les premiers éléments des lettres, à une petite distance de chez son père, ensuite il étudia dans les écoles de Metz, quoique son père souffrît avec peine cet éloignement. Il fut aussi quelque temps pour ses études dans le monastère de Saint-Mihiel, où un certain Hildebolde, disciple de Remi d'Auxerre, enseignait la grammaire : Jean y fit peu de progrès, par l'incurie ou le dédain du professeur, quoique fréquemment on lui fît des présents qui n'étaient pas médiocres. Le père de Jean étant mort, et sa mère, encore jeune, s'étant remariée, il fut rappelé à la maison pour avoir soin de ses frères et de toute la famille. Appliqué à l'économie domestique, Jean y déploya un talent supérieur : il prit connaissance des divers arts qui s'y rapportent, à tel point que, dans les affaires de ce monde, il y avait peu de chose qu'il ne sût. Aussi, non-seulement il pourvut à l'entretien de sa famille et à l'éducation de ses frères, mais il en augmenta encore considérablement les biens. Cette administration le mit en rapport avec des personnes distinguées de l'Eglise et de l'Etat, dont l'exemple lui apprit la bonne façon de vivre. L'évêque de Verdun employa souvent son habileté dans les affaires, et aurait bien voulu se l'attacher pour toujours. Le comte Riquin, frère du duc Giselbert de Lorraine, le retint plusieurs années dans sa maison, et lui donna en bénéfice l'église de Vandières, son endroit natal. Il reçut vers le même temps, d'un gentilhomme

nommé Warnier, l'église de Saint-Laurent, dans le village de Fontenoi, auprès de Toul.

Comme ces deux églises étaient du diocèse de Toul, il eut souvent occasion d'aller dans cette ville. Il y reprit ses études sous la direction d'un homme de grande doctrine et de sainte vie, le diacre Bernacer. Guidé par cet habile maître, il apprit la première partie de la grammaire de Donat, et s'appliqua ensuite à l'étude des divines Ecritures, où il acquit en peu de temps une connaissance prodigieuse. Il affectionnait surtout l'église de Saint-Laurent, et l'ornait avec tout le zèle et toute la piété possibles. Quand il était de loisir, il y passait de suite plusieurs jours et plusieurs nuits en prières : quoiqu'il parût encore se plaire dans le monde, il s'adonnait en temps et lieu à la méditation des choses spirituelles. Pendant son absence, une femme pieuse, à laquelle il faisait un traitement convenable, avait soin de l'église. Il y entretenait de plus, avec beaucoup de charité, un vieux prêtre, réfugié de la Beauce pour échapper aux ravages des Normands. Ce prêtre, qui avait une dévotion particulière à la récitation de l'office divin, et le diacre Bernacer, qui se distinguait par une chasteté exemplaire, donnaient à Jean des avis, quelquefois même assez sévères, sur les fautes de légèreté qui lui échappaient encore ; et il en profitait. Une circonstance singulière acheva de le déterminer tout à fait à une sainte vie.

Comme l'église et le bénéfice dont il était pourvu dépendaient du monastère de Saint-Pierre de Metz, il était obligé d'y servir à l'autel par semaine. C'était un monastère de religieuses, à qui l'évêque Adalbéron avait fait reprendre la règle de saint Benoît. Parmi les pensionnaires du monastère se trouvait une très-jeune personne, nommée Geise, que sa tante, qui était religieuse, élevait avec un soin particulier. Geise s'appliquait avec grand zèle à la pratique de la vertu, tellement que, sous ses habits ordinaires, elle portait continuellement un rude cilice. Jusqu'alors Jean ne savait pas même ce que c'était. Un jour donc qu'il causait avec elle, il crut apercevoir quelque chose de sombre sur ses épaules, que son habit ne couvrait point assez ; il y porta la main et sentit je ne sais quoi de bien rude ; il en fut si étonné, qu'il en frémit par tout son corps et demanda instamment quel habit c'était là. La jeune fille rougit, demeura quelque temps interdite, et enfin lui apprit que c'était

un cilice, ajoutant : « Ne savez-vous pas que nous ne devons pas vivre pour ce monde? Les plaisirs que cherchent la plupart sont la perdition des âmes. Moi, je veux sauver la mienne. » Jean, comme réveillé d'un long sommeil, s'écria avec un profond soupir : « Malheur à moi, lâche que je suis, qui depuis si longtemps traîne une vie, non-seulement stérile, mais perdue! Comment! moi, un homme, il faut que ce sexe fragile me devance dans la vertu! Mais ce qui est le comble de l'opprobre, non-seulement je ne l'atteins pas dans sa marche, je n'ai pas même le courage de me lever de terre et de faire un pas! »

Dès ce moment, et de concert avec les pieuses servantes de Dieu, il commença sérieusement une vie plus parfaite; il lut et apprit par cœur tout l'Ancien et le Nouveau Testament, les livres des offices divins, les décrets des conciles, les règles de la pénitence, les cérémonies et le chant de l'Eglise, la jurisprudence ecclésiastique, les lois civiles, les homélies des Pères et les vies des saints, à tel point qu'il en parlait avec autant de facilité que s'il lisait dans le livre. A ces travaux, il joignait le jeûne, les veilles, les prières fréquentes et les macérations. Il aspirait enfin de tout son cœur à quitter le monde et tous ses biens. Mais il ne savait trop où se retirer, car, par suite des guerres, la discipline monastique était fort relâchée en deçà des Alpes; on disait qu'à peine y avait-il en Italie quelque monastère où la régularité s'était maintenue. En attendant, il se mit sous la conduite de deux ecclésiastiques de grande vertu, l'un nommé Roland, maître de chant à Saint-Etienne de Metz; l'autre était curé de Saint-Sauveur et s'appelait Warimbert. La vie qu'on y menait, quoique fort réglée, lui parut trop commune pour le désir qu'il avait de tendre à la perfection. Sur ce qu'il entendit dire, il se retira auprès d'un saint reclus de Verdun, nommé Humbert, homme très-mortifié et très-instruit dans les saintes lettres, auquel il fit une confession générale de tous les péchés de sa vie. On croit que ce fut là qu'il commença à s'abstenir de viandes pour le reste de ses jours, et à jeûner très-rigoureusement.

De chez Humbert, il alla dans la forêt d'Argonne, passer quelque temps auprès d'un prêtre solitaire appelé Lambert. C'était un homme d'une sainteté publiquement reconnue, mais d'une conduite fort irrégulière : il n'avait point d'heure réglée ni pour

dire la messe, ni pour manger, ni pour faire tous ses exercices ; tout lui était indifférent, la nuit comme le jour ; il se souciait peu de garder aucune bienséance avec le monde, et même de se couvrir autant que la pudeur le demandait ; tout d'un coup il sortait de sa retraite, parcourait les villes et les campagnes, puis, tout d'un coup, il rentrait dans sa cellule ; sa piété consistait à s'accabler de travail, quelquefois hors de raison ; vivant d'une façon si extraordinaire, qu'il était impossible de le voir sans rire. Sa nourriture répondait à tout le reste. Il réduisait un muid entier de farine en un seul pain, qui lui suffisait pour deux mois et qui devenait à la fin si dur, qu'on ne pouvait en avoir des morceaux qu'à coup de hache. Jean observa cet homme de près et tira de sa vie intérieure ce qu'il y avait de plus praticable. Ensuite, du conseil d'Humbert, ainsi que d'un pieux et savant Breton nommé André, il entreprit le pèlerinage de Rome, résolu de chercher d'autres modèles de spiritualité dans les monastères et les ermitages d'Italie. Il fut accompagné dans ce voyage par Bernacer, clerc de l'église de Metz, qui avait vécu quelque temps dans la communauté de Saint-Sauveur, homme très-habile à écrire, à chanter et à calculer, de peu de fortune, mais d'une grande dévotion.

Arrivé à Rome et y ayant satisfait sa piété, il lui vint le désir d'aller encore plus loin. Y laissant plusieurs de ses compagnons, il partit avec Bernacer et quelque peu d'autres ; il alla jusqu'au mont Gargan, dédié à l'archange saint Michel. Il visita en passant le mont Cassin, si célèbre par saint Benoît, y demeura quelques jours parmi les serviteurs de Dieu, explorant avec curiosité le saint institut dont il restait encore plusieurs traces. Il visita de même les serviteurs de Dieu qui habitaient au pied du mont Vésuve, se recommanda à leurs prières et leur fit quelques présents de ce qu'il avait apporté. Enfin il revint heureusement en Lorraine, et, de l'avis d'Humbert, se retira chez lui, n'ayant pu encore trouver de retraite convenable. En attendant, sa vie était celle d'un religieux, continuellement appliqué à l'étude, à la prière, aux jeûnes, aux veilles et aux autres mortifications.

Dans ce temps, il y avait à Toul un saint et savant homme jouissant d'une grande fortune : c'était l'archidiacre Einold. Touché de l'amour de Dieu, il distribua tous ses biens aux pauvres, ne gardant qu'un simple vêtement, avec ses livres et les habits sacer-

dotaux, se renferma dans une cellule attenant au cloître de la cathédrale, et, pendant trois ans, n'en sortit guère que pour célébrer la messe et assister à l'office de la nuit. Il ne vivait que de ce que le saint évêque Gauzelin voulait bien lui envoyer par charité. Un jour qu'il était tout seul dans sa cellule, il entendit une voix qui disait distinctement ces paroles : « Je vous élèverai sur les hauteurs de la terre, je vous rassasierai de l'héritage de Jacob, votre père : c'est la bouche du Seigneur qui a parlé. » Etonné de cette voix, il envoya son domestique regarder tout autour si ce n'était pas quelque enfant de l'école qui eût récité ces paroles de l'Ecriture; mais il n'y en avait pas un, ni à cette heure ni dans les environs. Il comprit que c'était un avertissement du ciel et en conçut une grande confiance. Peu après, à sa grande surprise, il vit arriver le reclus Humbert de Verdun, qui le pria de lui trouver quelque solitude plus tranquille, où ils pussent demeurer ensemble. Ils s'en allèrent tous deux dans un désert au delà de la Moselle; mais, après en avoir essayé, ils virent qu'il ne leur convenait pas, et Humbert retourna à sa cellule. Toutefois, il revenait voir de temps en temps l'archidiacre Einold, pour se consulter avec lui sur le projet de retraite qui les occupait l'un et l'autre.

Un jour qu'ils examinaient ensemble quelles personnes de leur connaissance étaient propres au genre de vie qu'ils méditaient, Humbert de Verdun nomma Jean de Vandières. « Je le connais depuis longtemps, dit Einold de Toul, mais j'ignore s'il est dans ces dispositions. — Il y est, reprit Humbert; mais c'est un homme qui ne s'ouvre pas à tout le monde : il lui faut quelqu'un qu'il connaisse d'une manière intime, et même alors ne s'ouvre-t-il pas facilement. Au reste, vous n'avez qu'à le prier de venir, et vous le saurez bientôt de lui-même.» Jean étant venu, ses deux amis lui exposèrent de quoi il était question. Le bienheureux Jean leur apprit alors, non-seulement qu'il était prêt lui-même, mais que plusieurs de ses amis de Metz soupiraient après le même bonheur, savoir : les deux saintes religieuses du monastère de Saint-Pierre, Geise et sa tante Fredbourg, avec plusieurs autres du même monastère; le clerc Salécon de Saint-Martin, le prêtre Radingue de Saint-Symphorien, et le diacre Bernacer ; car les deux autres vertueux ecclésiastiques dont nous avons parlé, Roland et Warimbert, étaient morts. A cette heureuse nouvelle, Einold quitta la

cathédrale de Toul et Humbert sa cellule de Verdun, pour se réunir à Metz à cette société de saintes personnes. Ils cherchaient tous ensemble dans quel lieu ils pourraient pratiquer la vie commune; n'en trouvant point dans le pays à leur gré, attendu que la discipline monastique y était trop relâchée, ils résolurent de passer en Italie et de s'établir soit dans la province de Bénévent, soit aux environs du mont Cassin ou du mont Vésuve. La résolution prise, ils se préparèrent à partir au plus tôt.

Cependant le diacre Bernacer, qui avait reçu d'un noble seigneur nommé Lambert, un bénéfice dans l'église de Saint-Sauveur, crut, par reconnaissance, ne pouvoir s'en aller sans lui dire pourquoi. Il lui apprit donc en confidence de quoi il était question, lui parla de la sainteté d'Einold et de Jean de Vandières, ainsi que de leurs compagnons. Lambert, aussi pieux que noble, lui recommanda de les retenir de quelque manière, jusqu'à ce qu'il en eût parlé à l'évêque Adalbéron, dont il était l'ami et le conseiller intime. Il en parla effectivement à l'évêque, ajoutant que ce serait une honte pour un si grand diocèse, qui avait tant de monastères, de laisser partir cette sainte colonie faute de lui trouver un lieu convenable. L'évêque dit que le plus cher de ses vœux était de les retenir, et lui demanda quelle demeure on pourrait leur proposer. Lambert nomma le monastère de Gorze, peu éloigné de la ville, mais réduit en solitude et n'ayant plus que quelques individus portant l'habit de moines. Les biens du monastère avaient été donnés en fief au comte Adelbert, homme violent et intraitable, beau-frère de Lambert et frère de l'évêque de Verdun. Aussitôt Adalbéron se rappelle un vœu qu'il avait fait avant d'être évêque. Sous le pontificat de son prédécesseur, dans un temps de sécheresse, il alla, avec le peuple de Metz, en procession, nu-pieds, à l'église de Gorze, pour obtenir de la pluie. Prosterné devant le tombeau du saint martyr Gorgon, il fut profondément affligé de voir cette église si délabrée par la négligence des prélats; car il aperçut des traces d'animaux jusqu'auprès de l'autel, et promit à Dieu que, si jamais il jugeait à propos de le faire évêque, il rétablirait ce sanctuaire. Adalbéron, se rappelant donc ce vœu, fut charmé de la proposition de son ami Lambert, et le pria de garder le secret jusqu'à ce qu'il eût fait venir tous ces pieux personnages, pour leur offrir le monastère en question. Lambert, de son côté, recommanda de suite

à Bernacer de leur persuader de tout son possible, quand l'évêque les appellerait pour en faire choix, de ne demander absolument que le monastère de Gorze.

Tandis que tout cela s'arrangeait en secret, et que les autres, qui n'en avaient pas la moindre connaissance, s'occupaient de leur prochain départ, un d'entre eux, le chanoine Radingue, dit à Einold qu'il lui semblait peu convenable de quitter son titre canonial à l'insu et sans la permission de l'évêque. Einold et tous les autres convinrent qu'il avait raison, et, de leur conseil, ayant obtenu une audience de l'évêque Adalbéron, par l'entremise du seigneur Lambert, il lui fit connaître quel était son projet et celui de ses compagnons, et lui demanda la permission de partir. Tous les assistants, émerveillés et ravis de ce qu'ils venaient d'apprendre, priaient et suppliaient qu'on ne laissât jamais partir de pareils hommes, mais qu'on leur procurât une habitation digne d'eux.

L'évêque les ayant fait venir sur-le-champ tous ensemble, les assura de toute sa bienveillance, et leur permit de choisir un lieu convenable dans tout son diocèse. Ils demandèrent et obtinrent quelques moments pour délibérer à part. Bernacer, qui avait reçu secrètement le mot d'ordre, nomma Gorze. Comme les autres hésitaient, aimant mieux s'expatrier, Jean de Vandières, qui le souhaitait plus que personne, dit toutefois que Gorze était le mieux qu'on pouvait demander. C'était une finesse de sa part; car il croyait la chose impossible, vu que les biens du monastère étaient entre les mains du comte Adelbert, qui ne voudrait jamais les rendre. Il espérait donc qu'on leur refuserait Gorze, et qu'ensuite on ne pourrait plus les empêcher de partir. Ils en firent la demande, dans la persuasion qu'on les refuserait. Mais l'évêque les prit au mot, leur donna le monastère à l'instant, se chargea lui-même des réparations et des frais nécessaires pour les établir, et, quelque temps après, leur fit rendre les biens que retenait le comte Adelbert. Jean de Vandières, avec ses compagnons, au nombre de sept, y entra l'an 933. Dès que les ruines causées par les Normands et les Hongrois furent réparées, on y mit, par l'autorité de l'évêque Adalbéron, la réforme, qui fut embrassée même par le peu d'anciens moines qui s'y trouvèrent.

Einold y fut établi abbé, et Jean, procureur et cellérier, à cause de son expérience des affaires et sa science de l'économie. Il donna

tous les biens de son ample patrimoine à l'abbaye, après avoir persuadé aux deux frères qu'il avait, de s'y retirer. Il y attira même sa mère, qu'il eut soin d'entretenir le reste de ses jours dans un appartement hors de l'enclos du monastère. Quoique la communauté, que la réputation de cette nouvelle réforme rendit très-nombreuse dès le commencement, regardât Jean comme son principal auteur et l'honorât déjà comme son père, il voulut toujours y être considéré comme le dernier de la maison et comme le serviteur de tous. Il donna aux frères l'exemple d'une soumission parfaite dans son obéissance envers l'abbé Einold, qui affecta de lui changer souvent ses fonctions et de les multiplier, soit pour les besoins de la communauté, soit pour l'exemple des religieux, par la bonne opinion qu'il avait de ses forces, de sa patience et de son humilité. Il porta ces deux vertus au delà même de ce qu'on pourrait s'imaginer du plus patient et du plus humble des hommes. C'est ce qu'on remarqua dans la manière dont il souffrait les reproches les plus injustes et les plus fâcheux effets de la mauvaise humeur des autres, et dont il se chargea, outre ses fonctions ordinaires, des offices les plus bas et les plus pénibles de la boulangerie et de la cuisine. Il était très-sévère, pour ne pas dire cruel à soi-même, mais fort doux et compatissant envers les autres. Il se refusait les soulagements les plus légitimes que la règle permettait pour réparer les forces de la nature. Jamais il ne se recouchait après matines, quoiqu'il eût toujours plus à combattre qu'un autre contre le sommeil. Son abbé lui laissa sur ce point la liberté de se faire violence; mais il employa toute son autorité pour lui faire modérer ses abstinences excessives. Tel était saint Jean de Vandières [1].

L'an 955, l'empereur Othon I^er^ cherchait un homme à la fois prudent et ferme pour l'envoyer en ambassade au roi musulman de Cordoue, Abdérame III. On lui indiqua Jean de Vandières, qui remplit effectivement cette mission avec tant de sagesse et de courage, qu'il excita l'admiration du roi infidèle. A son retour, il fut fait abbé de Gorze vers l'an 960 et mourut l'an 973, qui était le quarantième de sa profession monastique.

On a de Jean de Vandières une vie de sainte Glossinde, vierge,

[1] *Acta SS.*, 27 febr. *Act. Bened.*, sect. v.

née vers la fin du sixième siècle, dans la Gaule belgique, nommée depuis France. Sa famille était des plus illustres. Son père Vintron avait le titre de duc. Frédégaire nous apprend qu'il était duc de Champagne, et que la troisième année du règne de Théodebert, en 598, il fut mis à mort par les intrigues de Brunehaut. Glodesinde ou Glossinde pratiqua la vertu dès son enfance dans la maison paternelle, où elle fut élevée avec le plus grand soin. Elle se consacra dès lors à Dieu, ne désirant d'autre époux que celui des vierges. Cependant lorsqu'elle fut en âge, ses parents la fiancèrent à un noble jeune homme, nommé Obolen. Le jour même qu'il devait l'emmener dans sa maison, avec grand appareil, pour y célébrer les noces, il fut appelé dans le palais du roi. C'était le temps de Brunehaut et de Frédégonde, temps de factions et de meurtres politiques. Obolen est accusé devant le roi de crimes énormes, plongé dans un cachot toute une année, puis condamné à perdre la tête. Demeurée ainsi vierge, Glossinde se résolut plus que jamais à n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Ses parents toutefois pensaient à un second mariage ; mais elle y résistait de toutes ses forces. Son père avait à Trèves une sœur nommée Rotlinde, abbesse d'un monastère. Il songeait à lui conduire sa fille, pour qu'elle lui persuadât d'acquiescer aux désirs de ses parents. Glossinde ayant connu ce dessein, se sauva dans la ville de Metz et se réfugia dans l'église de Saint-Etienne, qui est la cathédrale. Ses parents la suivirent de près, mirent des gardes à toutes les portes, pour s'emparer de sa personne, si elle venait à sortir. Glossinde demeura dans l'église six jours de suite, non-seulement sans sortir, mais sans boire ni manger, Dieu la soutenant par la nourriture des anges. Le septième jour, qui était le jour du Seigneur, un personnage d'un aspect angélique, suivi de deux beaux enfants, arrive à la vue de tout le monde, marche droit à la partie de l'autel où s'était réfugiée Glossinde, et, sous les yeux de tous les assistants, lui pose le voile de religion sur la tête. Puis, avec ses deux suivants, il disparaît soudain aux regards des spectateurs, qui restent muets de surprise, de crainte et d'admiration, en présence de la vierge couverte de son voile. Tous reconnaissent qu'un ange de Dieu vient d'apparaître. Les gardes eux-mêmes viennent se prosterner aux pieds de Glossinde, et lui demandent pardon de la violence qu'ils avaient pensé lui faire. Elle leur pardonna de

grand cœur, rentra chez ses parents, soumise, alla voir sa tante à Trèves, apprit d'elle tout ce qui concerne la vie religieuse, revint dans sa chère ville de Metz, s'y associa un certain nombre de pieuses filles, obtint de ses parents un terrain qu'ils avaient dans l'enceinte des murs, y fonda un monastère où elle réunit bientôt jusqu'à cent religieuses. Elle le gouverna six ans, et y mourut à l'âge de trente, vers l'an 640; car il est dit qu'elle mourut avant saint Arnoulfe, dont la mort arriva l'an 645.

Le monastère prit le nom de Saint-Pierre ou de Sainte-Glossinde. C'est à l'autel de ce monastère que Jean de Vandières devait servir par semaine, à raison de ses bénéfices. C'est là qu'il fit connaissance avec de ferventes religieuses, qui le prièrent d'écrire la vie de sainte Glossinde, avec l'histoire de ses translations et de ses miracles. Il écrivit la vie sur une autre plus ancienne, mais plus courte et d'un style inculte, que nous avons aussi. Le fond de l'une et de l'autre est le même.

Vingt-cinq ans après sa mort, le corps de la sainte fut transféré, de l'église des Apôtres ou de Saint-Arnoulfe hors de la ville, dans une nouvelle église de la sainte Vierge, attenant au monastère et qui servit de sépulture aux religieuses. Le corps fut trouvé sans corruption. Une seconde translation eut lieu de cette église dans celle du monastère même, sous Louis le Débonnaire, par son frère Drogon, évêque de Metz. Une troisième en 851, sous l'évêque Adalbéron, lorsqu'il fallut restaurer l'église; Jean de Vandières ou de Gorze, qui fut témoin de la dernière, décrit donc les miracles de toutes les trois. Sainte Glossinde est honorée en Lorraine le 25 juillet.

Etant abbé de Gorze, sous le même évêque Adalbéron, Jean de Vandières écrivit encore une histoire des miracles de saint Gorgon, l'un des patrons de son abbaye. Saint Chrodegang, ayant fondé cette abbaye au temps du roi Pepin, désira l'enrichir de quelques trésors célestes. Dans un voyage de Rome, il en demanda au pape Paul, qui lui accorda les corps des trois martyrs Gorgon, Nabor et Nazaire.Chrodegang céda saint Nabor au monastère de Saint-Hilaire, appelé depuis Nabor, sur la Moselle, saint Nazaire à celui de Lauresham, et amena saint Gorgon à celui de Gorze en 765, où il voulut lui-même être enseveli. De Rome à Gorze, il se faisait des miracles à chaque station, le long de la route.

Jean de Vandières cite nommément le village de Varangise ou Varangéville sur la Meurthe, les lieux nommés Mont-Viron ou Moivron, Nomante ou Nomeny, sur la Seille. Vers l'an 919, sous l'épiscopat de Vigeric, à l'invasion des Hongrois, comme l'abbaye de Gorze n'était pas fortifiée de murs, les moines se réfugièrent à Metz avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et déposèrent les reliques de saint Gorgon dans l'église de Saint-Sauveur. Le prêtre de l'église, homme très-pieux, désirait ardemment avoir quelque parcelle des saintes reliques ; à force d'instances, il persuada un des moines de lui en donner secrètement. Mais quand le moine porta la main à la châsse, ils tombèrent tous deux à la renverse, et restèrent sans connaissance trois ou quatre heures. Quelque temps après, étant guéris tous deux, le bon prêtre dit au moine : Si je n'ai pas été digne de recevoir quelque relique du saint corps, veuillez m'accorder au moins quelque petite parcelle de la châsse. Le moine essaya, mais ils furent encore renversés tous deux comme la première fois, et restèrent comme morts. Par ces faits, qui s'ébruitèrent bientôt, le saint répandit une si grande terreur, que personne n'osa plus troubler son repos. Jean de Vandières, étant dans sa première jeunesse, connut lui-même ce moine, qui passait alors pour centenaire.

Lorsque l'évêque Adalbéron eut donné le monastère de Gorze à saint Jean de Vandières et à ses amis, il y vint pour la fête anniversaire de saint Gorgon. A l'office de la nuit, lorsqu'on allait chanter l'invitatoire, un homme aveugle depuis douze ans, qui priait saint Gorgon d'avoir pitié de lui, recouvra subitement la vue. L'évêque, qui était présent, en eut une joie extrême, rendit de solennelles actions de grâces à Dieu, et jeta son manteau sur le tombeau du saint.

Un muet de naissance vint de la ville d'Autun, à la suite d'une révélation, chercher sa guérison au monastère de Gorze. Il y était depuis quelques jours, lorsqu'il obtint du gardien de l'église d'y passer la nuit en prière. Vers minuit, lorsque tout le monde dormait, la châsse du saint martyr retentit d'un si grand bruit, qu'il réveilla le gardien. Quant à l'homme muet, il lui sembla qu'un jeune adolescent, sorti de la châsse, lui mettait le doigt dans la bouche, lui détachait la langue du palais, en sorte qu'il rendit beaucoup de sang à la vue de tous les frères ; mais en même temps

il parlait librement, louant Dieu et saint Gorgon. A son retour, et passant par le village d'Arnold, maintenant Arnaville, il se mit en colère contre son domestique et le frappa rudement. Aussitôt il perdit la faculté de parler. Touché de repentir, il vint de nouveau implorer la miséricorde du saint, et récupéra la parole. Jean de Vandières en fut témoin [1].

Le même jour, à Rome, la fête des saints martyrs Alexandre, Abonde, Antigone et Fortunat. — A Alexandrie, le martyre de saint Julien. Il était tellement pris de la goutte, que, ne pouvant ni marcher ni se tenir debout, deux serviteurs le portèrent dans une chaise pour le présenter au juge, en même temps qu'ils s'y présentaient eux-mêmes. Mais, l'un ayant apostasié, l'autre, nommé Eunus, persévéra avec Julien à confesser Jésus-Christ; ils furent donc mis tous deux ensemble sur des chameaux, et en cet état conduits par toute la ville, puis déchirés à coups de fouets, enfin jetés dans un grand feu, où ils furent brûlés à la vue de tout le peuple. — Dans la même ville, saint Bésas, soldat, qui, s'efforçant de réprimer les insultes de ceux qui se moquaient de ces saints martyrs, fut déféré au juge, et, ayant combattu généreusement pour la foi, eut la tête tranchée. — A Constantinople, les saints confesseurs Basile et Procope, qui, du temps de l'empereur Léon, combattirent avec courage pour le culte des saintes images.—A Lyon, saint Galmier, homme de Dieu, dont le tombeau est honoré par de fréquents miracles.

XXVIIIe JOUR DE FEVRIER.

LES CHRÉTIENS D'ALEXANDRIE.

MARTYRS DE LA CHARITÉ.

Saint Denys, leur évêque, nous les ait ainsi connaître. Revenu lui-même de l'exil vers l'an 260, il trouva sa ville en proie à une guerre si acharnée, que l'on ne pouvait passer d'un quartier dans un autre, et qu'il était plus facile d'écrire et d'avoir réponse

[1] *Acta SS., Bened.* sect. 3 pars 2. — [2] *Acta SS.*, 9 sept. — [3] *Monumenta gesmanicæ*, t. IV, p. 235.

d'Orient en Occident, que d'Alexandrie à Alexandrie. A la guerre civile succéda la famine et la peste. Au milieu de cette désolation, le saint ne laissait point d'exhorter son peuple à célébrer la fête de Pâques, c'est-à-dire la fête de la résurrection et de la joie. « Pour les autres hommes, disait-il, il ne semblerait pas que le temps fût propre à célébrer une fête, en l'état où sont les choses. Ce n'est que deuil ; tous sont affligés ; la ville retentit de gémissements ; il n'y a point de maison où il n'y ait quelque mort. Et ils le méritent bien ; ils nous ont chassés, et nous sommes les seuls qui, étant poursuivis de tout le monde jusqu'à la mort, n'avons pas laissé de célébrer la fête. Le lieu où chacun de nous se trouvait dans cette oppression, lui servait de lieu d'assemblée : la campagne, le désert, un vaisseau, une hôtellerie, une prison ; et ceux qui ont célébré la fête la plus joyeuse sont les martyrs admis au banquet céleste. Pour les autres, la maladie présente est la plus cruelle de toutes les calamités ; pour nous, c'est un exercice et une épreuve, comme tout le reste. La plupart de nos frères, dans l'excès de leur charité, ne se sont pas épargnés. Ils ont été les uns après les autres visiter les malades sans précaution, les ont consolés et servis assidûment, s'attirant volontiers la maladie, de sorte que plusieurs, en guérissant les autres, sont morts eux-mêmes. Les meilleurs de nos frères s'en sont allés de la sorte : quelques prêtres, quelques diacres, et les laïques les plus estimés ; et on a jugé que ce genre de mort ne différait en rien du martyre. D'autres ont pris les corps de ces saints entre leurs bras, leur ont nettoyé les yeux et fermé la bouche, les ont emportés sur leurs épaules, sans craindre de les toucher et de s'y joindre de si près ; ils les ont étendus, lavés, habillés, et peu de temps après, ils ont eu le même sort ; mais ceux qui restent succèdent toujours aux autres. Les païens font tout le contraire. Dès le commencement de la maladie, ils s'éloignent et fuient ceux qu'ils aimaient le plus ; ils les jettent dans les rues demi-morts ; ils laissent les corps sans sépulture, comme du fumier, tant ils craignent la communication de la mort, que toutefois ils n'évitent guère [1]. »

[1] Euseb., l. VII, c. XXI et XXII.

SAINT ROMAIN ET SAINT LUPICIN,

FONDATEURS DES MONASTÈRES DU MONT JURA.

Romain avait quitté le siècle à l'âge de trente-cinq ans, pour aller vivre dans le monastère d'Ainai, au confluent de la Saône et du Rhône. Après y avoir passé quelque temps, il se retira sur le mont Jura, qui sépare la Suisse de la Franche-Comté. Il avait emporté avec lui les institutions et les conférences de Cassien. Il s'arrêta dans un vallon nommé Condat ou Condasticone, parce qu'il y trouva un petit terrain qui pouvait être cultivé, avec une source et des arbres qui lui fournissaient des fruits sauvages. Dans cette solitude, il employait au travail des mains tous les instants qu'il ne donnait point à la prière et à la lecture, son frère saint Lupicin, ne tarda pas à se joindre à lui. La réputation de leurs vertus et l'éclat des miracles qu'ils opéraient leur attirèrent bientôt un grand nombre de disciples; ce qui les détermina à bâtir le monastère de Condat, devenu depuis la célèbre abbaye, et enfin la ville épiscopale de Saint-Claude. Voyant ensuite qu'ils ne pouvaient contenir tous ceux qui venaient se ranger sous leur conduite, ils bâtirent celui de Leucone, qui en était éloigné d'environ une lieue. Ils en firent construire un troisième, pour les femmes qui voudraient se consacrer à Dieu, dans un vallon nommé la Baume, et aujourd'hui Saint-Romain-de-la-Roche. On observait dans ce dernier, qui était sous la direction de leur sœur, la clôture la plus exacte, et on n'y laissait jamais entrer d'hommes. Saint Romain y choisit le lieu de sa sépulture.

Nos deux saints gouvernaient conjointement leurs monastères, mais avec tant d'union, qu'on ne s'apercevait point qu'il y eût plus d'un supérieur ; et cette union était d'autant plus admirable qu'ils avaient des caractères différents : Romain inclinant pour la douceur, et Lupicin pour la sévérité. Le dernier demeurait ordinairement à Leucone, où il avait sous sa conduite cent cinquante religieux. Des personnes pieuses ayant enrichi de leurs libéralités le monastère de Condat, quelques-uns des frères voulurent y introduire le relâchement ; ils substituèrent des mets plus délicats à

ceux que la règle prescrivait. Lupicin, qui en fut informé de bonne heure, se rendit à Condat pour remédier au désordre, et il y réussit. Il n'ordonna pourtant pas une abstinence aussi rigoureuse que celle qui se pratiquait en Orient, ou même à Lérins, soit parce que les Gaulois étaient naturellement de grands mangeurs, soit parce que la communauté s'occupait de travaux pénibles ; mais aussi il interdit l'usage de la viande, et ne permit le lait et les œufs que dans le cas de maladie. Saint Romain ayant été ordonné prêtre, n'en devint que plus humble et plus fervent. Il mourut vers l'an 460, et son frère Lupicin lui survécut environ vingt ans.

Le même jour, à Rome, la fête des saints martyrs Macaire, Rufin, Juste et Theophile. — A Alexandrie, le martyre des saints Céréal, Pupule, Caïus et Serapion. — A Pavie, la translation du corps de saint Augustin, évêque, qui de l'île de Sardaigne où il était, fut rapporté en cette ville par les soins de Luitprand, roi des Lombards.

XXIXe JOUR DE FÉVRIER, ANNÉE BISSEXTILE.

SAINT OSWALD.

ÉVÊQUE DE WORCESTER.

Saint Oswald était très-noble, de race danoise, fils du frère de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, à qui ses parents le donnèrent à instruire dans les lettres et la piété. Il le fit chanoine de Wincester, et, peu de temps après, il en fut doyen ; mais voyant qu'il travaillait inutilement à corriger les mœurs déréglées des chanoines, il renonça à sa dignité, et, résolu de quitter le monde, passa en France et vint à Fleuri-sur-Loire, chargé de lettres et de présents à l'archevêque, son oncle, qui y était fort connu. C'était alors la coutume des Anglais qui voulaient suivre l'observance la plus

[1] *Acta SS.*, 28 *feb.*

exacte, de la chercher en ce monastère, qu'ils regardaient comme une source. Oswald y prit donc l'habit monastique et fit un grand progrès dans la vertu et dans la pratique de l'oraison mentale. Saint Odon, son oncle, l'ayant appris, en rendit à Dieu de grandes actions de grâces, et envoya beaucoup de présents à l'abbé et aux moines de Fleuri, pour les en remercier. Il déclara aussi à son neveu qu'il désirait ardemment de le revoir, tant parce que son âge avancé lui faisait connaître que sa mort était proche, que parce qu'il se proposait de se servir de lui pour instruire les Anglais de la discipline monastique. Les moines de Fleuri renvoyèrent Oswald à regret; lui-même écrivit plusieurs fois à son oncle, s'excusant sur le peu de temps qu'il avait passé dans l'observance monastique, et il n'y eut que la nouvelle de la maladie de son oncle qui le détermina à partir. Il apprit sa mort à Douvres, et s'en serait retourné aussitôt à Fleuri, si ceux qui l'accompagnaient ne lui eussent représenté qu'il devait son secours à sa famille. Il revint donc en Angleterre l'an 961.

Après avoir rendu les derniers devoirs à saint Odon, il se retira auprès d'Osquetul, évêque de Dorchester, dont il était aussi parent, et qui, charmé de ses vertus, le retint avec lui plusieurs années; mais Osquetul ayant été transféré à l'archevêché d'York, saint Dunstan fit connaître le mérite de saint Oswald au roi Edgar, qui le prit en amitié et lui donna l'évêché de Wigorne, c'est-à-dire de Worcester. Oswald, étant évêque, établit premièrement un monastère de douze moines à Westburi, où il se retirait souvent lui-même, ensuite un autre plus considérable à Ramsei, dont l'église fut dédiée l'an 974. Tel était donc saint Oswald, qui, en exécution du concile où présidait saint Dunstan, établit dans son diocèse sept monastères, mettant des moines à la place des clercs mal vivants. Sa vertu favorite était la charité pour les malheureux. Outre un nombre infini que chaque jour il nourrissait, chaque jour encore il lavait les pieds à douze pauvres, leur baisait les pieds et les essuyait, non-seulement avec un linge, mais avec ses cheveux, leur donnait à laver les mains et les servait à table. Nul maladie ne put jamais l'empêcher de remplir cet office; au contraire, plus il se sentait faible de corps, plus il avait d'ardeur à les servir.

Un jour, étant sorti de l'oratoire avec les siens, il regarda fixement le ciel, priant avec ferveur. Comme il resta très-longtemps

dans cette attitude, on lui demanda ce qu'il voyait. Il répondit : « Je regarde où je vais, et demain l'événement vous l'apprendra sans que je vous le dise ; car le salut éternel pour lequel j'ai travaillé et le jour de demain ne passera pas que le Seigneur ne m'y introduise, comme il a promis. Rentré dans l'oratoire, il convoqua les frères, et les pria de lui administrer l'extrême-onction et le saint viatique. La nuit suivante, oubliant sa langueur, il entra dans l'église, y demeura tout l'office et employa le reste de la nuit à louer Dieu. Le matin, à son ordinaire, s'étant ceint d'un linge, il lava et baisa les pieds des pauvres, chantant comme de coutume quinze psaumes ; il ajoutait le dernier *Gloria Patri*, les pauvres se levaient pour le remercier, quand il expira à leurs pieds, en disant : *Et Spiritui Sancto* [1]. C'était le 29me de février 992, la trentième année de son épiscopat.

On pourra encore lire les deux saints qui suivent : leur fête est au 1er janvier, mais leur vie n'y est résumée qu'en peu de mots.

SAINT EUGEND OU OYEND,

ABBÉ DE CONDAT DEPUIS SAINT CLAUDE.

Saint Eugend fut reçu à l'âge de sept ans, par saint Romain et saint Lupicin, dans le monastère de Condat qu'ils avaient fondé, et qui avec le temps est devenu le monastère et la ville de Saint-Claude. Minause, successeur de Lupicin, se voyant infirme, associa Eugend au gouvernement de cette communauté. Il ne tarda pas à en être élu abbé malgré sa jeunesse. Sa prudence suppléa à l'expérience qui lui manquait, et l'éclat de ses vertus lui donna toute l'autorité de la vieillesse la plus respectable. Il fit abattre les cellules séparées des moines, et les fit coucher dans le même dortoir, mais en des lits séparés. Pour mieux conserver l'esprit de pauvreté, il ne souffrit point qu'aucun de ses religieux eût de coffre ni d'armoire. Il était si maître de ses passions, qu'on ne le

[1] *Acta SS.*, 29 feb. *Act. Bened.*, sect. v.

vit jamais triste et qu'on ne le vit jamais rire. Toujours le premier à l'office, il en sortait le dernier. Il ne faisait qu'un repas par jour; et depuis l'âge de sept ans qu'il entra dans le monastère, jusqu'à soixante qu'il mourut, il n'en sortit jamais. Quoiqu'il eût appris le latin et le grec, on ne put jamais le résoudre à recevoir l'ordre de prêtrise.

Ce saint abbé étant tombé malade à l'âge de soixante ans et près de six mois, manqua pour la première fois de sa vie à se trouver à l'office avec ses frères. Dès le commencement de sa maladie, il eut un pressentiment de sa mort, et se fit donner l'extrême-onction par un de ses religieux auquel il avait donné la charge d'administrer ce sacrement aux malades; ce qui montre l'usage de ce siècle, et confirme en ce point la tradition de l'Église. Le lendemain matin ses moines étant venus savoir comment il avait passé la nuit, il leur dit en versant des larmes : que le Seigneur vous le pardonne, mes frères ! C'est vous qui me retenez dans la prison de ce corps mortel; j'ai vu cette nuit les saints abbés Romain et Lupicin apporter une bière devant mon lit pour m'emporter, et vous les en avez empêchés. Mais, si vous avez quelque compassion d'un vieillard, si vous aimez un père qui vous aime, ne me retenez pas plus longtemps et laissez-moi aller me réunir à mes pères. Les religieux ne répondant que par leur gémissements, il ajouta : Je vous en conjure, mes chers enfants, persévérez avec tant de constance dans la pratique des observances de nos pères, que vous remportiez la palme de la victoire. C'est ce que je vous demande pour ma consolation, pour la vôtre et pour celle de tous les Saints. Et, en prononçant ces dernières paroles, il expira doucement le 1er janvier 514. L'auteur qui rapporte ces circonstances était présent à sa mort [1].

SAINT ODILON.

ABBÉ DE CLUGNI.

Saint Odilon, sixième abbé de Clugni, naquit dans l'Auvergne,

[1] *Acta SS.*, 1er januar.

d'une famille noble de cette province. Il était chanoine de Saint-Julien de Brioude, lorsque le saint abbé Guillaume le porta à embrasser la vie monastique dans le monastère de Clugni. Odilon fit en peu de temps de si grands progrès dans la piété, et il montra tant de prudence et de sagesse dans un âge assez peu avancé, qu'à peine avait-il quatre ans de religion, que saint Mayeul, abbé du monastère, ne jugea pas devoir en désigner d'autre pour son successeur. Ayant donc assemblé sa communauté, il le fit élire de son vivant, de crainte, comme il le dit, que les infirmités de la vieillesse ne l'empêchassent de maintenir en vigueur la discipline régulière.

L'an 1030, il y eut une cruelle famine qui dura trois ans. Saint Odilon y déploya une charité incomparable. Son monastère de Clugni était un des plus riches du monde chrétien; il se rendit pauvre pour soulager la misère publique. Il se reposait sur les soins de la Providence pour la subsistance de ses religieux; mais, pour celle des pauvres, il croyait qu'il fallait commencer par y employer les biens de son monastère. Il donnait avec tant de libéralité, qu'on l'accusa de profusion. Quand le saint abbé eut épuisé les provisions du monastère, il vendit les calices et les autres vases sacrés; il vendit même la couronne d'or que l'empereur saint Henri avait donné à saint Pierre de Clugni. Odilon fut un jour sensiblement affligé de trouver deux jeunes enfants, à demi-nus, morts de faim et de froid sur le chemin de Paris à Saint-Denys. Il se dépouilla aussitôt d'une partie de ses vêtements pour les ensevelir.

Saint Odilon parvint à une extrême vieillesse, sans rien diminuer de ses macérations et de sa vigilance sur les monastères confiés à ses soins. Il semblait que son courage augmentât à mesure que ses forces diminuaient; et, tout infirme qu'il était, il entreprit le pèlerinage de Rome à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans l'espérance de mourir auprès des tombeaux des saints apôtres. Il fut trompé. Après avoir langui quatre mois à Rome, où le Pape et plusieurs prélats lui donnèrent des marques éclatantes de leur estime, il se trouva parfaitement guéri. Il revint donc à Clugni, où il demeura presque un an, s'adonnant au jeûne, à la prière et à l'instruction de ses religieux, autant que sa caducité pouvait lui permettre. Son zèle lui persuada même qu'il avait

encore assez de force pour la visite des monastères de sa dépendance. Il se mit en chemin et commença par Souvigni. Il y prêcha publiquement pour disposer le peuple à la solennité de Noël, qui était prochaine. Mais il tomba malade avant cette fête, et on désespéra bientôt de sa guérison. Ainsi on ne différa pas de lui administrer les sacrements de l'extrême onction et de l'eucharistie, après quoi on lui présenta le crucifix à adorer; ce qu'il fit avec une tendresse de dévotion qui toucha tous les assistants.

Le démon lui livra quelques assauts dans ce dernier combat. Mais le saint abbé, recueillant ses forces lui dit : « Ennemi du genre humain, je te l'ordonne, au nom de mon Seigneur Jésus-Christ et par la vertu de sa sainte Croix, cesse de m'attaquer à force ouverte ou en secret. La croix de mon Sauveur est avec moi; elle est ma vie et elle est ta mort. J'adore et je bénis ce Sauveur, et c'est entre ses mains que je remets mon âme. »

La veille de Noël, Odilon, tout moribond qu'il était, se fit conduire au chapitre et y fit un discours à ses frères, où, après avoir dit un mot de la fête, il les consola de sa mort avec tant de grâce et d'éloquence, qu'il leur parut n'avoir jamais mieux parlé. Ainsi, loin de diminuer leur douleur, il augmenta leurs regrets en leur faisant mieux sentir ce qu'ils perdaient. Il se fit porter à toutes les heures de l'office les fêtes de Noël. Mais enfin, le jour de saint Silvestre, les forces lui manquant entièrement, il demanda une seconde fois le viatique, adora de nouveau la Croix et se fit lire le symbole avec l'exposition que saint Augustin en a faite. On le consulta sur son successeur, il répondit : « J'en laisse le choix à Dieu et à mes frères. » Sur le soir, veille de la Circoncision, il se fit encore porter aux vêpres dans son lit; mais pendant la nuit il se trouva plus mal. Aussitôt les frères qui le veillaient étendirent un cilice à terre, le couvrirent de cendre et y mirent le saint abbé. Il leur demanda si toute la communauté était assemblée. Comme on lui eut répondu que tous les moines et même les enfants étaient présents, il fixa ses regards sur la croix qui était devant lui, et expira doucement l'an 1049, le premier jour de janvier, qui, cette année, était un dimanche, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, et la cinquante-sixième de son gouvernement.

Saint Odilon s'est peint lui-même dans ses ouvrages; on y retrouve son esprit aimable, son caractère de douceur, sa tendre

piété. Les écrits qui nous restent de lui sont la vie de saint Mayeul, son prédécesseur, celle de sainte Adélaïde, impératrice, plusieurs sermons sur les mystères de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, et quelques lettres qui font connaître en quelle considération il était auprès de la plupart des princes de l'Europe. Les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri, l'impératrice sainte Adélaïde, les empereurs saint Henri, Conrad et Henri le Noir, Rodolphe, roi de Bourgogne, Sanche et Garsias, rois de Navarre, Casimir, roi de Pologne, tous ces princes eurent pour Odilon une tendre affection et une confiance filiale. Ils lui écrivaient et lui envoyaient souvent des présents pour cultiver son amitié.

Saint Odilon eut toujours une dévotion particulière pour la mère de Dieu. Il l'avait choisie pour sa patrone et son avocate, et s'était dévoué d'une manière spéciale à son service, ne manquant aucune occasion de procurer sa gloire ; à quoi il était excité par la reconnaissance pour les faveurs qu'il en avait reçues. Il s'efforçait surtout de lui plaire par l'amour de la pureté. Il avait cette vertu tellement en recommandation que, dans une extrême vieillesse, il montrait encore la circonspection et la pudeur d'une jeune vierge. On l'appelait même une vierge de cent ans.

Odilon eut un zèle particulier pour le soulagement des âmes du purgatoire ; et c'est à sa charité compatissante pour elles qu'on doit la première institution de la commémoration de tous les fidèles trépassés le lendemain de la fête de tous les saints. Il en avait ordonné dans tous les monastères de sa dépendance, avant que l'Eglise, qui de tous les temps a fait des prières pour les morts, eût spécialement destiné ce jour à cela. Voici ce qui engagea saint Odilon à faire cette institution.

Un pèlerin du territoire de Rhodèz, revenant de Jérusalem, fut obligé par la tempête de relâcher à une île sur les côtes de Sicile. Il y visita un saint ermite, lequel s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le monastère de Clugni et l'abbé Odilon. Le pèlerin ayant répondu qu'il le connaissait, mais qu'il désirait savoir pourquoi il lui faisait cette question : C'est, dit l'ermite, qu'il y a ici proche un lieu qui vomit des flammes et où les démons tourmentent pour un temps les âmes des pécheurs. Or, j'entends souvent les malins esprits murmurer contre les personnes de piété, qui, par leurs prières et leurs aumônes, délivrent ces

âmes. Ils se plaignent particulièrement d'Odilon et de ses religieux. C'est pourquoi, quand vous serez de retour en votre pays, je vous prie, au nom de Dieu, d'exhorter l'abbé et les moines de Clugni de redoubler leurs prières et leurs aumônes pour la délivrance de ces pauvres âmes.

Le pèlerin, à son retour, s'acquitta de sa commission. C'est ce qui détermina saint Odilon à ordonner que, dans tous les monastères de l'institut de Clugni, on fit tous les ans, le second jour de novembre, la commémoration de tous les fidèles trépassés. Nous avons le décret qui en fut dressé à Clugni. On y ordonne que, comme on célèbre dans l'Eglise la fête de tous les saints, on célébrera le lendemain à Clugni la commémoration de tous les fidèles trépassés; que ce jour-là, après le chapitre, le doyen et le cellerier donneront du pain et du vin en aumône à tous les pauvres qui se présenteront, ainsi qu'il se pratique le jeudi saint; que, de plus, on donnera à l'aumônier pour les pauvres tout ce qui restera du dîner de la communauté, excepté le pain et le vin; qu'après les secondes vêpres de la Toussaint on sonnera toutes les cloches, et on dira les vêpres des morts; et que, le lendemain, on sonnera toutes les cloches, et que les prêtres célébreront la messe pour les fidèles trépassés. On voit que l'usage de sonner pour les morts était dès lors établi [1].

[1] *Acta SS.*, 1er jan.

PANÉGYRIQUE

DE TOUS LES MARTYRS

PAR LE DIACRE CONSTANTIN.

Nous terminerons le premier volume de la Vie des Saints par un panégyrique de tous les martyrs, composé dès les premiers siècles de l'ère chrétienne par Constantin, diacre et archiviste de l'église de Constantinople, et dont un fragment considérable fut lu, en 787, au deuxième concile de Nicée. Dans cet éloquent panégyrique, retrouvé tout entier par le cardinal Maï, l'auteur nous montre cette grande bataille entre le ciel et l'enfer, commençant au paradis terrestre par la chute du premier homme, empirant ensuite de siècle en siècle, jusqu'à la venue du Rédempteur, qui changea le sort du combat [1].

« Mais le démon, tyran de sa nature, ne devait pas demeurer en repos. Il arma, comme sa propre milice, une multitude d'apostats, et n'eut pas de peine à soumettre à ses ordres, par les machinations d'une religion fausse, ceux qui avaient refusé d'être inscrits parmi les phalanges divines. C'est pourquoi, après s'être associé comme auxiliaires, les rois, les consuls, les préfets, les gouverneurs, les généraux et les tyrans, les sujets et les magistrats, les peuples, les tribus et les diverses langues, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, il déclara la guerre aux sectateurs de la piété...

« Mais ce n'était pas avec une moindre ardeur que se préparaient à la résistance les défenseurs de la foi, dont les noms étaient inscrits au livre de Dieu, et qui étaient supérieurs aux impies par leur fermeté corporelle, par l'exercice de toutes les vertus et par les plus laborieuses épreuves. De tout sexe, de tout âge, attachés à toute espèce d'études ou de professions diverses, séparés par les variétés du langage et de la patrie, ils composèrent cependant

[1] Maï, *Spicilegium romanum*, t. X, p. 94-168.

leur sainte phalange, comme n'ayant qu'une seule âme. Car c'était comme une prairie magnifique et variée, resplendissante de belles fleurs aux couleurs innombrables ; c'étaient des adolescents et des vierges, des jeunes gens et des vieillards. Les femmes, elles-mêmes, devenaient des hommes, oubliaient leur propre nature, et, par l'ardeur de leur résolution, elles rivalisaient de courage avec les hommes. On remarquait dans la pieuse armée, jusqu'à une foule d'enfants impubères, qui montraient une raison déjà mûre, malgré la faiblesse de leur âge. On y voyait mêlés des magistrats avec leurs justiciables, des maîtres avec leurs esclaves, des personnages obscurs ou illustres, des plébéiens et des nobles, des Grecs et des Barbares, des Macédoniens, des Illyriens, des habitants du Pont-Euxin, de la Thrace et de Byzance, des Cimmériens du Bosphore, des Galates, des Isauriens, des Lydiens..., des Scythes, des Perses, des Bactriens, des Assyriens, des Parthes et des Mèdes, des Elamites, des Osrhoéniens, des Blemmyiens, des Indiens, des Ethiopiens, des Ismaélites, des Egyptiens, des Syriens, des Cypriots, des Crétois, des Arabes, des Romains, des Cyrénéens et des Lybiens, des Daces et des Gètes, des Sarmates, des Celtes, des Vandales, des Ibères. On y voyait encore des Moabites, des Ammonites, des Chananéens... et des habitants des îles Britanniques et de Gadès : et, comme le dit le *livre des Actes*, c'était une armée rangée en bataille, de toutes les nations qui sont sous le ciel...

« Voyons maintenant quelle fut la nature et la grandeur du combat. On allumait le feu sur les autels, devant les statues des idoles ; toutes les choses nécessaires aux sacrifices étaient préparées ; les parfums, la myrrhe, l'encens, le genre des victimes, le gâteau sacré. En même temps des édits impériaux étaient publiés dans toute la ville, pour imposer les dogmes impies des gentils, et pour abroger la véritable foi des chrétiens, il était ordonné à tous, aux étrangers non moins qu'aux citoyens, d'abjurer la piété et d'adorer la créature au lieu du Créateur. Ceux qui n'obéissaient point à ces ordres devaient subir toutes sortes de tourments, échanger la vie contre la mort, sans aucune pitié pour l'âge ou le rang, pour la faiblesse naturelle des femmes ou la raison incomplète des enfants. Dans les places publiques et principales s'élevaient des trônes et des tribunaux, du haut desquels les juges assis prescri-

vaient d'accomplir promptement leur volonté. Ils étaient entourés de bourreaux et de satellites prêts à obéir aux signes de leurs maîtres. Il y avait aussi une foule de peuple de toute espèce, les uns pour sacrifier, les autres pour être simples spectateurs de ce qui allait se passer.

« On avait imaginé une variété innombrable et infinie d'instruments de torture de toutes formes, de toute matière, de toute fabrication ingénieuse et raffinée, et capables, par leur seul aspect, de jeter l'horreur et la crainte dans les âmes, même avant le supplice. C'étaient des tenailles, des grils, des chaudières, des glaives, des crocs, des chaînes, des lanières, des fouets, des ceps, des machines à tension : c'étaient encore des pointes aiguës, des ongles de fer, des grattoirs, des barres, des roues, des chevalets et autres détestables inventions des impies, imaginées pour épouvanter les regards. On avait pris aussi des troupeaux de sangliers et des panthères pour dévorer les corps. Tout servait aux supplices : et les entrailles creusées de la terre, et l'épaisseur des ténèbres, et la rigueur du froid, et la profondeur des mers, et de plus, le feu nourri de poix, de naphte, d'étoupes, de bois sec, et s'élevant en immenses flammes. Et c'est ainsi que les créatures faites par Dieu étaient audacieusement forcées, par la volonté humaine, à servir au tourment des fidèles ; c'est ainsi que les éléments, naguère honorés et adorés par les païens, étaient servilement employés à torturer des corps humains. Enfin, un héraut exhortait à grands cris le peuple à sacrifier aux démons, à renier le Christ et à ne point différer le sacrifice. »

Après avoir décrit la faiblesse, la lâcheté, la honte des apostats, le diacre Constantin ajoute : Tels n'étaient pas les invincibles martyrs. Tant qu'on ne les exhortait pas à l'apostasie, ils gardaient le silence. Mais étaient-ils appelés à combattre ? ils s'avançaient aussitôt, faibles de corps, mais armés de leur foi et de la fermeté de leur résolution. Du haut de leurs tribunes, les tyrans jetaient sur eux un regard menaçant et irrité. « Qui êtes-vous, disaient-ils, et de quel pays venez-vous, vous qui, au lieu de respecter l'autorité et de redouter les trônes, vous tenez hardis et fiers devant les tribunaux des juges ? — On les obligeait ensuite à dire leur condition, leur genre de vie, leur religion, et ce qu'ils pensaient du culte des idoles.

Les martyrs, le cœur calme et d'une voix placide, répondaient et se justifiaient à peu près en ces termes :

« Notre nature, ô juges, ne diffère pas de la vôtre ; cependant nous sommes nés, non pas de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu notre Père, qui nous a fait la grâce de devenir chrétiens et d'en porter le nom. Chrétiens, telle est notre appellation commune ; quant à notre patrie et à notre nourrice, c'est la glorieuse cité de Dieu, notre mère spirituelle, Sion, fondée par le Seigneur très-haut. Notre nation, nos compatriotes, nos concitoyens, ce sont les esprits supérieurs qui entourent Dieu. Ils sont de la même origine que nous, en ce qu'ils ont été, comme nous, créés par Dieu et de rien. Ils sont pareils à nous par un zèle égal pour la religion et une égale observance de la justice ; mais, par l'élévation de leur dignité, par la pureté et la simplicité de leur nature, et aussi parce qu'ils ont été éclairés avant tout de la lumière divine, une plus grande gloire éclata entre eux. En ce qui touche notre condition et l'emploi de notre vie, nous nous exerçons à la prudence, à la fermeté, à la justice et à la tempérance : à l'aide de ces vertus capitales, nous faisons toujours ce qui est bien, et nous nous dévouons ainsi sans mesure à la véritable vie.

« Notre culte c'est la piété, c'est de ne pas élever la créature contre le Créateur, de ne point retenir la vérité dans l'injustice, et de ne point changer l'image de Dieu incorruptible en la ressemblance de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles ; mais, fixes dans les bornes de la science parfaite et immuable, de connaître la différence du Créateur et de la créature. C'est de confesser le Créateur en trois personnes : le Père qui engendre sans commencement, le Fils qui est engendré sans commencement et puis s'est fait homme pour nous dans le temps, et le Saint-Esprit qui nous vivifie et nous sanctifie tous ; c'est de les confesser dans une seule essence, divinité, puissance et seigneurie. C'est de tenir pour sujettes et dépendantes toutes les autres choses, visibles ou invisibles, que nous pouvons imaginer ou créer.

« Quant à ce que nous pensons du culte des idoles, peu de mots suffisent pour l'exprimer. Elles sont, à nos yeux, comme les poisons dangereux et mortels, comme les reptiles les plus malfaisants, avec cette différence que les poisons et les reptiles venimeux ont

des morsures légères, qui ne peuvent atteindre que le corps et une matière périssable, au lieu que les idoles s'attaquent à la fois au corps et à l'âme, et les déchirent avec bien plus de cruauté et de violence. »

Les ennemis, irrités de ces paroles, contenant toutefois leur colère, pour ne pas avoir l'air de se courroucer si promptement : « Pourquoi, disaient-ils, laissant de côté tout ce qui est de la chair, ainsi que la vie de ce monde, où vous pourriez vous assurer une condition brillante, vous occupez-vous de ce qui se passe dans les hautes régions de l'air, et prétendez-vous, comme des magiciens, nous faire peur par des paroles étranges et inouïes? Tout à l'heure nous en viendrons à votre culte et au nôtre, que vous attaquez si outrageusement et avec tant d'audace et d'amertume : car ne croyez pas que nous souffrions impunément l'immense et presque monstrueuse inanité de vos paroles.

« Et peut-il y avoir, répondaient les martyrs, une marque meilleure et plus éclatante que ce que nous venons de dire, pour démontrer aux ignorants par quels caractères particuliers nous différons des autres hommes? Car, quant à la poussière, à la grossièreté et la composition de la matière, nous ne différons pas de vous-mêmes. Notre visage, nos habitudes corporelles, prouvent de tous points que nous sommes de la même espèce que vous ; nos proportions physiques, notre taille, nos noms, nos qualités matérielles, tout est pareil entre vous et nous. Notre vie enfin est, comme la vôtre, sujette à naître et à mourir. Mais en ce qui regarde l'âme, il y a entre vous et nous une distance énorme; et nous ne vous ressemblons ni par les rapports de notre vie et de nos mœurs, ni par le principe de nos sentiments, de nos travaux et de nos volontés... Et vous-mêmes, vous ne pourrez nier que l'âme soit enchaînée à un corps inférieur à elle, qu'elle le domine et le gouverne, et que, tant qu'elle garde sa dignité, elle commande à son gré la matière, sa sujette, par la supériorité de sa nature. Si donc l'homme est moins fier de la beauté de la principale partie de son être, qu'il n'est misérablement charmé, comme d'une grande chose, de la chair qui le couvre, il semble qu'il donne une préférence insensée à ce qu'il y a de plus infâme, et qu'il place la créature avant la vertu. Croyez donc bien que nous n'avons ni témérité, ni absurdité, ni malice, ni ruse; mais les plus oppor-

tunes convenances, à graver dans vos esprits comme avec un burin, la raison de notre vie. Il vous reste, comme vous nous en avez menacés, à nous questionner sur notre religion ; nous sommes prêts à répondre à tous les interrogatoires et à rendre compte de notre espérance. »

A cela les juges répondaient : « Vous attachez du prix, avec raison, aux choses dont nous tenons aussi grand compte. Mais pourquoi essayez-vous d'introduire parmi nous cette espèce de religion récemment inventée et cette nouveauté de dogmes ? car vous nous forcez d'entendre d'étranges choses, et vous rejetez, en ce qui concerne les dieux, le sentiment de vos pères dès longtemps consacré par les siècles, les mœurs et les lois. Ce sont les dieux qui lient entre elles toutes les parties discordantes et opposées de l'univers, et, comme par une loi d'union et d'ordre, maintiennent l'accord et l'harmonie du monde, ainsi que la conservation et la sécurité de notre vie. Or, quelle raison vous a poussés à réduire le nombre des dieux, et à vous attacher seulement à trois dieux, et inconnus encore, que votre imagination vient de fabriquer? Que s'il vous est permis de nommer la Trinité, en vous appuyant sur l'autorité de ce vers d'Homère : *Tout est soumis à une division tripartite* [1], ce n'est pas une raison de couper, pour ainsi dire, l'univers homérique, d'en garder une part, et de rejeter l'autre. Bien que le poëte attribue le gouvernement du monde à quelques principaux moteurs, c'est-à-dire à de certaines causes premières, il n'exclut nullement pour cela le reste des dieux du gouvernement des choses. Bien plus, dans tout son poëme, il nous montre les dieux délibérant ensemble sur les résolutions à prendre, assistant aux mêmes festins, gouvernant ensemble, combattant et se secourant dans la guerre, faisant, en un mot, tout ce qu'il faut pour que nous croyions à la grandeur des dieux, et veillant par leur providence sur toutes les choses créées. Nous devons par conséquent les entourer de nos hommages et de nos prières, et nous les rendre propices par des offrandes. Reconnaissez donc votre erreur, affranchissez-vous-en comme d'une maladie contagieuse ; que vos esprits se purifient par la lumière du vrai et de l'honnête, et croyez à nos conseils. Nous vous épargnons encore, parce que nous avons

[1] Τριχθὰ δε πάντα δέδασται. Iliad., l. XV, v. 189.

pitié de votre folie. Nous vous entretenons avec douceur, en déposant toute la fierté du rang et du commandement, et nous cherchons, comme un précepteur avec des enfants, à vous ramener par force à ce qui vous est utile.

« Et comment peut-il se faire, répondirent les martyrs, que nous vous tenions pour des pères et des magistrats bienveillants, si d'abord vous ne nous donnez pas pour nourriture des doctrines et des enseignements vraiment dignes de ce titre? Vous avez de vous-mêmes une idée si magnifique et si glorieuse, que, à vous croire, c'est à nous à recevoir vos réprimandes, comme celles d'un maître, sur le plus grave de tous les sujets ; et vous pensez agir envers nous avec bienveillance et humanité, par cela seul que vous nous adressez la parole sans colère et avec douceur. Mais puisque vous avez conservé intacte jusqu'ici la modération que vous nous avez promise, et puisque aucun trouble n'émeut votre esprit, allons, discutons ensemble sur la matière la plus sérieuse et la plus importante du monde, pesons, pour ainsi dire, nos paroles dans une balance; que le côté où la balance penchera, indique aussi le parti de la victoire, et nous sommes prêts nous-mêmes à nous soumettre au vainqueur. Et d'abord, si vous voulez, traitons de l'antiquité de la religion.

« Notre doctrine atteste par tradition que le premier homme, divinement instruit sur ce qu'il faut penser et croire de l'Être, a été un théologien parfait et plein de sagesse. Mais, tombé des hauteurs de la contemplation par les piéges et l'envie du méchant, et abaissé vers les pensées de la terre, il a senti s'émousser en lui l'extrême pénétration et la subtile pureté de son esprit, et comme un nuage épais l'envelopper et lui dérober le souvenir du bien. Ayant ainsi perdu les visions lumineuses, il fut chassé de la splendide demeure du paradis. Depuis lors la lumière du rayon théologique n'a plus resplendi aux yeux de ses descendants que d'une manière obscure et indistincte, comme à travers les fentes d'une clôture. Mais Abraham, notre ancêtre, qui excellait dans l'amour de la sagesse, a connu et compris, autant que possible, les choses les plus sublimes, par la profondeur de ses recherches et plus encore par sa foi, et il a été clairement et manifestement initié aux mystères mêmes de la Trinité et de notre culte saint ; son intelligence enfin, qui aspirait à de plus grandes choses, et dont l'ardeur labo-

rieuse scrutait les divines profondeurs, a mérité que le mystère d'un de la Trinité, Dieu le Verbe, s'incarnant dans les siècles suivants, lui fût montré d'avance et symboliquement prédit.

« Après Abraham, Moïse, auquel il fut donné de voir Dieu et d'en recevoir la loi écrite, communiqua au peuple une connaissance plus expresse de l'Être, et, dans la suite, cette lumière grandit et s'étendit peu à peu, jusqu'au jour où le Fils du Père, venant habiter parmi nous dans la chair, opéra notre salut sur la terre. C'est à lui que nous devons la perfection d'une foi exacte, et de pouvoir contempler la gloire du Seigneur, non plus dans des ombres et des images, mais comme dans un miroir, et la face découverte. Ainsi nous a été annoncée d'avance la doctrine de vérité, qui, par son antiquité, surpasse toutes vos opinions mythologiques. Car Abraham florissait vers le temps de Ninus ; et Moïse parut alors que régnait dans la Sicyonie Orthopolide, qui vivait avant le double Cécrops. Votre Zeus (Jupiter), ce père des hommes et des dieux, a été fait dieu par Cécrops lui-même ; et depuis, successivement, fut engendré le reste de votre troupeau de dieux, et naquirent les calamités d'Ilion et l'aveuglement de votre poésie homérique, et la pierre et le bois furent transformés en dieux avec une prodigalité extrême, et revêtirent toutes les formes, suivant le génie et le caprice de l'ouvrier. Pourquoi donc ne pas donner votre adhésion à la croyance constante et proclamée d'avance par le temps, en renonçant à des opinions animales, et vous tenant à ce qui est avoué de tout le monde ?

« Mais d'où tirez-vous, dirent les juges, la preuve de ce que vous affirmez ?

« Nous pouvons en démontrer la vérité, répliquèrent les martyrs, en partie par nos livres sacrés, en partie même par un grand nombre de vos propres historiens, de vos écrivains et de vos philosophes Eupolème et Artapan ; en effet, Démétrius et Porphyre, et une foule d'autres auteurs que nous passons sous silence à cause de leur multitude, rendent témoignage à l'antiquité de Moïse. Créés donc à l'image de Dieu, et gratifiés du don de libre arbitre, ne nous ravalons point aux instincts de la brute, et, pareils aux vils pourceaux, et par une détestable préférence, n'évitons pas les eaux limpides des pures fontaines, pour nous plonger dans la fange et le bourbier de l'erreur. Et n'est-il pas hon-

teux, n'est-ce pas la dernière des absurdités et des folies, qu'une nature, douée d'intelligence et d'âme, ornée du privilége de la raison, et toute pleine des distinctions de la vertu, aille fonder l'espérance de sa vie sur le bois et l'airain, et se pétrifier, en quelque sorte, par les appétits brutaux de son esprit, avec la matière, notre esclave que nous foulons sous nos pieds?

« Croyez-vous donc, diront les juges, que nous attendions notre salut de l'airain et du bois, et que nous ne tournions pas plutôt nos regards vers une certaine force providentielle, qui renferme tout, et par laquelle tout bien nous arrive?

« Pourquoi, dès lors, répliquèrent les martyrs, vos modeleurs et vos statuaires multiplient-ils, sous des formes si diverses, une foule de figures, et les placent-ils dans les temples? Pourquoi leur offrez-vous un culte et des sacrifices, et leur demandez-vous la solution de vos doutes? que prétendent donc vos tyrans? — Ce que vous appelez la Divinité, n'est-elle pas exprimée par des images? Pourquoi donc nous adressez-vous de si cruelles invectives, vous qui n'agissez pas à cet égard autrement que nous-mêmes? Mais puisqu'à des reproches faciles à réfuter, vous rattachez l'accusation touchant les images, permettez-nous de vous ôter sur ce point toute erreur et toute équivoque.

« Pour nous, nous n'entendons aucunement représenter, sous de certaines formes et sous une figure précise, la Divinité, qui est simple et incompréhensible ; et nous ne pensons pas qu'on puisse honorer par des images de cire ou de bois l'essence super-essentielle et antérieure à tout commencement. Mais, au premier homme, vaincu dans sa chute par l'audace et la puissance de l'esprit de révolte, il fallait un secours qui le relevât; car la nature déchue ne pouvait point se réformer et se renouveler par elle-même, et, son ennemi pesant toujours sur lui, il ne devait être délivré de cette tyrannie que par une seconde lutte. C'est alors que le Créateur lui-même, l'un de la Trinité, le Dieu Verbe, de même qu'il n'avait eu autrefois besoin d'aucun secours pour former la nature, de même aussi, maintenant qu'il s'agissait de renouveler une image corrompue, ne confia cette restauration qu'à lui seul ; mais n'ayant recours qu'à sa puissance et à son action propre, il accepta le combat pour nous sous la forme humaine. Il était en quelque sorte digne de Dieu d'engager, pour ainsi dire,

la lutte avec l'ennemi à armes égales et loyales. En effet, tout combattant a coutume de vaincre son adversaire par l'un de ces trois moyens, à savoir : par la ruse, par la loi, ou par la tyrannie. Or, notre défenseur divin rejeta le premier et le dernier de ces moyens comme impuissants et indignes de lui, et comme sans utilité et sans fruit pour ceux-là même pour qui la lutte avait lieu ; car la ruse engendre une fausse victoire en triomphant de l'adversaire d'une déloyale manière ; et la tyrannie est victorieuse par une violence déraisonnable, puisqu'elle engage un combat sans équité. Notre Sauveur préféra l'autre moyen, et choisit une lutte loyale et droite. Il emprunta à notre nature déchue sa chair, vivifiée d'une âme raisonnable et intellectuelle ; et, demeurant ce qu'il était, et ne perdant rien de ce qui lui était propre, il reçut en lui, à l'exception du péché, tout ce qui constitue la nature de l'homme. Il ne se montra pas sous une simple et fantastique apparence de notre chair ; il ne combattit pas non plus le démon avec sa pure divinité : le premier moyen eût été trompeur et presque timide, et le second tyrannique et violent. Armé seulement de notre nature vaincue, il vainquit avec surabondance de justice celui qui avait été vainqueur par la ruse. Il voulut d'abord, selon la loi de la nature, passer surnaturellement, hormis le péché, par toutes les souffrances humaines, dont la malice est la mère, savoir : par la faim, par la soif, par le travail, par les larmes, par les sueurs, par l'agonie, par les blessures, et enfin par la défaillance du corps et par la mort. Il le voulut ainsi, pour détruire bientôt toutes ces misères qu'il assumait en lui, pour ôter toute souillure au genre humain, comme l'art du fondeur fait disparaître de son œuvre tout ce qui est inutile et impur, et pour rendre à l'homme le même état où il était avant sa chute. Enfin, ressuscitant d'entre les morts, et montant au ciel, et annonçant qu'il viendrait nous juger à la fin des temps, il nous assura l'infaillible résurrection des corps et la perpétuelle incorruptibilité de notre nature. Voilà pourquoi nous le représentons par des images, selon la forme sous laquelle il nous apparut, et sous laquelle il a communiqué et vécu avec les hommes, afin de réveiller par ce type divin la mémoire du salut qu'il nous a apporté, et non pas, comme vous faites, pour créer à notre gré de capricieuses figures, et pour frapper les yeux par la diversité des formes. Chez vous,

en effet, un dieu est mâle et barbu, un autre est du genre féminin ; un troisième est hermaphrodite ; celui-là, déjà avancé en âge, a passé les années de la jeunesse ; celui-ci est dans toute la fleur de la vie ; et, pour le dire en un mot, vous n'avez su imaginer les dieux que sous les formes les plus multiples et les plus diverses. Or, d'où avez-vous appris l'exactitude de toutes ces vaines représentations ?

« Bien que les formes de nos dieux, répondirent les juges, aient coutume de varier dans les images particulières, cependant une doctrine plus divine nous a été transmise, qui élève nos esprits à une théorie plus vraie et sublime, et jusqu'à un archétype, et ne permet pas que nous tombions et nous nous perdions dans la divisibilité d'une vile matière, ni que nous nous attachions exclusivement à la variété des couleurs. Mais ce serait violer le droit et la piété que de révéler cette doctrine à des profanes et à des étrangers tels que vous. Que si vous osez être initiés à nos mystères sacrés, et vous faire nos coreligionnaires, nous vous révélerons tous nos secrets, et nous n'aurons rien de caché pour vous. Quant aux images de nos dieux, que nous représentons tantôt sous la figure d'un vieillard, tantôt sous celle d'un jeune homme, votre sentiment à cet égard est pareil au nôtre, puisque vous nommez l'un Père et l'autre Fils. N'est-il pas évident que l'idée et la notion de Père doivent être antérieures à celles de Fils ?

« Que vous aussi, dirent les martyrs, et par imagination ou par allégorie, vous représentiez symboliquement les dieux sous la forme humaine, nous le comprenons : mais pourquoi vous faites-vous un dieu à tête de chien ; un dieu avec des cornes ou avec des pieds d'animal ; un dieu moitié homme, moitié bête ; un dieu hermaphrodite enfin ; tandis que les idées des choses divines, alors même qu'on veut leur donner une forme sensible, doivent conserver une entière dignité, si nous ne voulons absolument compromettre les espérances de notre salut ? Et n'est-il pas impie, et tout à fait indigne d'hommes raisonnables, de caractériser la Divinité sous de honteux symboles, d'imposer l'aspect d'un chien à la nature première et parfaite, et d'aboyer ainsi contre la Providence ? Pour nous, dire que Dieu est plus vieux ou plus jeune, c'est dire une chose détestable : car ce langage ne convient qu'aux créatures temporelles. Mais, dans la nature éternelle et sans

commencement, il n'est rien qui se puisse mesurer par les proportions humaines ; car la Divinité est au delà de tous les temps, au-dessus de tout commencement, et de toutes les propriétés que l'on peut concevoir dans les choses créées, encore que, à cause de l'infirmité et de la bassesse de notre nature, nous lui donnions quelquefois improprement des noms humains. On ne concevra donc pas le Père sans le Fils, ni le Fils sans le Père, si l'on veut faire un noble et sincère usage de la raison, de même qu'on ne conçoit pas le feu sans son éclat, ni le soleil sans ses rayons, pour exprimer des choses incompréhensibles, autant qu'il est possible, sous une brève image, infiniment encore éloignée de la vérité. Lors donc que nous disons que le Père est sans commencement, nous lui confessons coéternels et sans commencement, et le Fils qui est engendré, et le Saint-Esprit qui procède du Père...

« Et chez nous aussi, s'écrièrent les juges, on comprend et on croit qu'il existe une seule Divinité avec des personnes distinctes.

« Oui, en paroles, répliquèrent les martyrs, nous ne nions pas que telle soit votre opinion ; mais vous n'allez pas plus avant ; et en réalité vous vous éloignez bien du sens de vos paroles mêmes. Et comment reconnaître le caractère de l'unité dans ce qui se repousse et se combat réciproquement, dans ce qui ne montre que disparates et contradictions, où une part domine en tyran, et l'autre part obéit en esclave ? Et nous ne comprenons pas avec quelle adresse vous vous y prendriez pour ne voir qu'un seul et même dieu dans les guerres des Titans, dans les combats des dieux sous les murs d'Ilion, dans Saturne qui dévore ses enfants, dans les enfants de Saturne qui chassent et font prisonnier leur père, dans leur puissance qui se sépare en dynasties, et dans les royaumes qui se divisent. Reconnaissez donc que vous êtes égarés dans les contradictions de l'erreur, et que l'expression de votre sentiment tombe et s'évanouit devant la forme de la vérité. »

A ces mots, les magistrats irrités, ne dissimulant plus leur colère, criaient aux martyrs : « C'est à nous sans doute encore plus qu'à vous-mêmes que nous imputons l'absurde discours que nous venons d'entendre et les blasphèmes proférés contre les dieux... Mais voyez la sentence qui vous menace et le péril suspendu sur vos têtes... Renoncez donc à tous ces vains ambages de discours, à tous ces tortueux labyrinthes de paroles... Sacrifiez aux dieux

invincibles, et soumettez-vous enfin aux ordres des augustes empereurs ; car vous savez qu'une peine immortelle est réservée à vos refus. »

Les martyrs répondent avec calme et modestie : « O juges ! ce que vous appelez intempérance de paroles, l'amour de votre salut nous l'a fait dire comme très-sensé et très-utile. D'ailleurs, il fallait bien que nos discours répondissent à vos interrogatoires. Maintenant que vous vous irritez sans justice, daignez encore nous accorder un seul moment de trêve et répondre à nos questions. A quels dieux et par quelle raison nous ordonnez-vous de sacrifier ? »

Les juges répondirent aussitôt : « A Jupiter, sans aucun doute, et à ses enfants, et à Neptune, à Junon, à la mère des dieux, afin de les apaiser en leur offrant de l'encens, des sacrifices d'animaux domestiques et tout le reste des honneurs accoutumés.

« O chose ridicule ! répliquèrent les martyrs, et que la subtilité de vos esprits est admirable ! Vous qui d'ordinaire, dans vos notions diverses, êtes en désaccord jusque sur la nature des victimes à immoler, et qui êtes ainsi en perpétuelle discordance ; vous, enfin, qui ne vous entendez pas même sur la nature de vos dieux, c'est vous qui cependant nous contraignez à partager vos sentiments à cet égard, comme s'il ne vous suffisait pas de vous abuser vous-mêmes dans les choses religieuses, sans entraîner encore les autres dans votre erreur. Ne serait-il pas absurde et inconvenant de voir des hommes, dévorés dans leur propre maison de maladies contagieuses, offrir à leurs voisins un remède dont ils n'useraient point pour leur propre compte ? Et siérait-il bien à un Etat en proie à tous les périls d'une sédition, de s'interposer auprès d'un autre Etat par des conseils de paix démentis par son propre exemple ? Car si nous nous rangions à l'opinion de quelques-uns d'entre vous, un autre, qui favoriserait une secte contraire, ne manquerait pas de s'écrier qu'il est le dépositaire des doctrines les meilleures et les plus utiles, et de chercher à se concilier ses auditeurs par de persuasives paroles. Un autre bientôt ferait la même chose et les mêmes efforts, et après celui-ci un autre encore. Et ainsi sans cesse, par les inventeurs de doctrines opposées, la Divinité serait, pour ainsi dire, déchirée en lambeaux et divisée en sectes absurdes jusqu'à ce que notre esprit fatigué se laissât aller à l'athéisme, par dégoût de tant de mensonges et d'erreurs. Quoi ! vos dieux ne sont-ils

pas, chez quelques nations, tels que vous les dites? Mais aussi, chez d'autres peuples, ne sont-ils pas des singes, des boucs, des ibis, des crocodiles et des chats ; et jusqu'aux eaux du Nil lui-même, et jusqu'au bœuf Apis de Memphis, dieu mugissant et nourri d'herbes, entouré de prières avant sa mort, après sa mort, pleuré par des larmes et des gémissements, tout à la fois sacré et sujet à pourrir, et soumis, selon le temps, à cette double condition? Et dans d'autres pays, l'eau, le feu, les chevaux, des serpents familiers passent pour les dieux qui président à l'humanité ; et dans d'autres pays encore, un glaive ou bien un arbre sauvage et touffu ; et chez quelques-uns, enfin, une mouche, le plus vil et le plus faible des insectes usurpent la place de la Divinité. Il en est de même pour la diversité des sacrifices. Les uns immolent des victimes humaines; les autres des animaux ; ceux-ci offrent des fruits de la terre ; ceux-là se contentent de purifier leurs mains par des ablutions ; d'autres enfin, faisant des incisions à leurs corps avec leur glaive, croient rendre un culte par le sang qui coule. Mais qu'est-il besoin de citer tant de cultes discordants et contradictoires?

« Pour ne pas parler des autres dieux, et pour rappeler seulement ceux qui sont en plus grande vénération auprès de la plupart d'entre vous, pouvons-nous sacrifier à des dieux adultères, à des dieux qui se complaisent aux unions les plus abominables et les plus contraires à la nature, à des dieux efféminés et moitié hommes, et qui sont soumis à toutes les misères de l'humanité? Comment tout cela serait-il raisonnable aux yeux des hommes dont l'intelligence est entière? Certes, si, par quelque motif que ce soit, nous vous obéissions, à vous qui nous commandez un tel culte, aussitôt se dresseraient contre nous les lois elles-mêmes, et elles nous crieraient que l'on ne doit que des supplices à ceux qui ont été convaincus des crimes les plus honteux. Pour nous, nous voulons imiter Dieu, qui est la cause première de tout ce qui est bien ; et, d'ailleurs, c'est un précepte de philosophie, selon votre Platon, que l'homme, autant qu'il est en lui, doit aspirer à ressembler à Dieu... Voilà pourquoi vous avez devant vous des hommes qui ne se soumettent point à vos ordres, et qui ne s'épouvantent point de vos menaces. Armés que nous sommes de foi et d'espérance, nous vous résistons et par la parole et par le courage. Par la parole nous repoussons vos

arguments et votre force, par le courage nous écartons la crainte... »

Dès lors, il ne restait plus aux païens d'autre discussion que la violence et les tortures. Pour réponse dernière, ils dépouillaient les martyrs de leurs vêtements, et les raillaient sur leur nudité. Ensuite ils leur faisaient subir d'ignominieuses flagellations, et recommandaient à leurs esclaves de les déchirer avec des ongles de fer jusqu'aux os et jusqu'à la moelle. On n'entendait plus que le bruit des coups, et comme des murmures confus : les tyrans et les bourreaux criaient et torturaient ensemble, et tout le tribunal retentissait des dissonantes clameurs que poussait en langues diverses la foule qui entourait les suppliciés. Mais les martyrs ne faisaient entendre que les paroles les plus dignes et les plus douces. Au lieu de plaintes et de gémissements, ils n'avaient que des chants pieux et des prières, et, avant toute chose, des actions de grâces à Dieu ; et bien loin d'adresser aux tyrans des prières et des supplications, ils aimaient s'exhorter et s'animer entre eux par ces paroles :

« Hommes et femmes, jeunes gens et vieillards qui, par une vocation divine, soutenons un double combat, un combat tout ensemble spirituel et matériel, et qui, nous exposant au péril pour le Christ, rejetons avec allégresse le pesant fardeau de nos corps, afin de remporter une plus facile victoire et de nous dégager nus de la violence de nos ennemis. Que nos blessures elles-mêmes nous défendent et nous tiennent lieu de cuirasses et de boucliers ; plus elles seront nombreuses et vives, plus sûrement elles nous protégeront... N'abandonnons pas Dieu qui nous guide, qui est au milieu de nous, et qui combat dans nos rangs... Nous avons les anges pour spectateurs de cette lutte, et c'est le Christ, le premier des martyrs, qui préside au combat. Ne nous décourageons pas pour des accidents quelconques : car le Christ sait bien, à cause de ce qu'il a souffert lui-même, secourir ceux qui sont à l'épreuve... Le bonheur de nos pères dans le paradis fut suivi de gémissements et de tristesses. Par un changement contraire, obtenons la félicité par des souffrances, une existence immuable par une vie destinée à la mort. Que nul ne préfère l'amour de ses proches à l'amour de Dieu, et que nos cœurs ne s'abaissent pas vers les misérables individualités de la terre. Remplissons mutuellement, les uns à l'égard

des autres, les devoirs de notre propre famille... Mais pourquoi en dirions-nous davantage? Evitons des peines futures par des souffrances temporelles. Pourquoi n'achèterions-nous pas le plus précieux de tous les trésors par le sacrifice de tout ce que nous possédons? Mais, entre toutes les choses que nous possédons, avons-nous rien qui soit plus précieux et plus beau que notre corps? Ajoutons-le donc avec tout le reste pour payer l'éternité bienheureuse, et nous ne l'aurons point encore estimée à sa valeur... Et ne savons-nous pas que, par notre corps et notre sang purifiés, nous deviendrons le levain nouveau et le sel de toute la masse du genre humain, laquelle fermentera et sera salée, et qui, à l'aide du feu divin, c'est-à-dire de l'esprit, sera transformée en un pain de vie parfait, un pain dépouillé de tout vieux ferment de vice et de mal. Honorons donc Dieu par notre corps aussi bien que par notre esprit : car l'un et l'autre nous viennent de Dieu. »

Les martyrs s'encourageaient ainsi les uns les autres. Mais quand les tyrans les virent tout dégouttants de sang et les chairs pantelantes, ils leur adressaient ces paroles de dérision : « Comment vous trouvez-vous de cette première épreuve, ô bienheureux? — Les martyrs répondent : Comment, de votre côté, vos espérances vous ont-elles réussi? Quant à nous, après avoir vaincu toutes les choses que vous estimez terribles, nous n'avons qu'une seule crainte, ô juges : c'est que, contre la coutume, vous ne changiez votre sentence, que vous ne deveniez plus doux, et que, par pitié pour nos corps, vous ne laissiez s'endormir votre ardeur à nous torturer. — Nous allons vous montrer, dirent les tyrans, comment nous changeons. » Et, ne prenant plus conseil que de leur fureur, ils se jetèrent sur les martyrs invincibles, et commandèrent aux licteurs d'épuiser sur eux tous les genres de supplices. Tout fut aussitôt prêt, tout ce qui est horrible à voir et impossible à raconter : le feu, les bêtes féroces, le glaive, rien ne manquait de tout ce qui sert aux tourments; les bourreaux étaient ardents et cruels, et l'idolâtrie riait à ce spectacle.

Il fallait voir alors les martyrs souffrant les maux les plus lamentables, et les supportant avec le plus grand courage. On déchirait leurs chairs, on broyait leurs os, on coupait leurs nerfs, on mutilait leurs membres, on convulsionnait leurs fibres, on tordait leurs articulations, on déchiquetait leurs corps; on leur arrachait

la moelle, les yeux, les entrailles; on coupait leurs jambes, et l'on faisait de tout leur corps une masse déchirée et confuse. Quelles paroles pourront jamais, comme dans un tableau, peindre à l'esprit de tous l'horrible variété de cette scène de carnage? On pourrait dire avec justice que ces souffrances furent une tempête agitée par les tourments, comme par autant d'orages et de foudres sans nombre, et qu'elles n'étaient pas inférieures aux peines de l'enfer, réservées aux impies. Il fallait voir aussi les bourreaux se jetant comme des furies sur les martyrs, épuisant sur eux toute la violence de leur méchanceté, les épouvantant par des cruautés ingénieuses, et les torturant par les inventions les plus raffinées et les plus féroces. Ils cherchaient à se surpasser l'un l'autre par les imaginations les plus terribles, n'ayant tous qu'un seul but, la destruction des martyrs. Mais enfin ils ne recueillirent de récompense que la honte et l'infamie, en obéissant au serpent de malice et de lâcheté. Car, par un miracle inattendu, le combat fut changé. Les forces des bourreaux les abandonnèrent, leurs corps s'engourdirent, une sorte de paralysie saisit leurs membres; ils furent frappés de tremblements, de vertiges, de défaillances de cœur et comme épuisés de tant de travail et des efforts de leur imagination à trouver des supplices.

Mais les défenseurs de la foi étaient plutôt fortifiés qu'abattus par la douleur. Ils puisaient une vigueur nouvelle dans leurs épreuves; ils étaient radieux comme le soleil, et plus blancs que la neige; et, dans leur noble confiance, ils criaient à leurs adversaires : « D'où vient que les yeux de votre esprit sont tellement aveuglés par l'erreur ? qui a pu détourner ainsi vos âmes de la droiture du devoir ? Ne voyez-vous pas manifestement que, sans recevoir de coups, vous êtes plus sévèrement punis vous-mêmes que les hommes que vous meurtrissez de vos flagellations ? Ne voyez-vous pas que pour nous toutes ces tortures sont comme un jeu de palestre ou un exercice de gymnase qui purifient notre âme et l'élèvent à une beauté plus grande ? Où sont vos discours composés avec tant d'artifice ? Tout cela n'est-il pas muet et étouffé devant les paroles simples de la vérité ? Si donc votre éloquence n'a plus ni force ni sûreté; si les œuvres de votre tyrannie se rompent et se brisent contre le rempart de la foi, si déjà vous prenez la fuite en voilant votre visage, pourquoi, vous qui fuyez,

ne vous joignez-vous point à nous qui souffrons la persécution? Et pourquoi, dans une lutte où éclate votre défaite bien plutôt que votre puissance, n'aspirez-vous pas à la véritable gloire? car, dans ce combat, c'est pour nous que la victoire se lève. Une humilité illustre vaut mieux qu'une gloire infâme, une modestie magnanime vaut mieux que la domination d'un esprit étroit; et mieux vaut enfin une condition petite et sûre, qu'une grandeur qui chancelle. Imitez donc notre exemple, effacez de vos âmes les caractères de l'ignorance, et nous graverons dans votre cœur, comme sur des tablettes, avec le burin de l'Esprit, la loi divine de la connaissance ou science. Vous la lirez vous-mêmes et souvent, et vous apprendrez d'elle à bien vivre. Instruisez-vous à ce tribunal comme dans une académie, et réformez-vous à notre exemple. Qui de vous tous aime la vie avec autant de passion que nous courons à la mort pour le Christ?... Et voilà que nous, qui obéissons à la loi de Dieu, nous prions pour vous qui êtes encore dans les ténèbres de l'erreur; nous désirons que vous partagiez avec nous les dons du Christ, parce que la rançon divine a été donnée aussi pour vous, afin de vous délivrer de la servitude. Tandis que nous sommes sur la terre, efforçons-nous de racheter les peines qui vous attendent sous terre. Le lien de la vie rompu, et en enfer, après la séparation des uns d'avec les autres, il n'y a plus de confession pour personne. Vous êtes enchaînés comme des esclaves par vos mauvaises actions; mais, si vous le voulez, nous, vos captifs, nous briserons vos chaînes. Ne tardez donc point, ne vous en allez pas; votre salut est facile, il est en vos propres mains; soyez baptisés et purifiés. Courbez avec douceur votre tête sous le joug léger de l'Evangile, et rejetez loin de vous le pesant fardeau de vos péchés : voilà le souverain bien. Que si par hasard vous pensiez que nos paroles, sous une apparente bienveillance, nous sont dictées par la peur et la lâcheté, eh bien! aiguisez vos glaives, attisez l'ardeur du feu, amenez des bourreaux dont les forces soient nouvelles, tant il y a dans nous d'intrépidité et de grandeur d'âme! »

Pour toute réponse, les juges ordonnèrent de les conduire au supplice. Arrivés au lieu de l'exécution, les martyrs obtiennent de leurs gardiens un court délai, qu'ils emploient à remercier Dieu et à prier pour tous les hommes. Le corps prosterné sur la terre,

mais l'âme élevée vers les cieux, ils disent d'une voix forte et avec larmes :

« Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu, Sauveur et Créateur de l'univers, qui avez ramené à l'unité les deux portions du genre humain (les juifs et les gentils), et qui dans votre chair avez détruit le mur de séparation, l'inimitié réciproque, et qui avez créé en vous les deux peuples, pour en faire un seul homme nouveau [1]. Nous vous rendons grâces de ce que vous nous avez ouvert le paradis du martyre, la carrière délectable de nos ancêtres, et de ce que vous nous avez gratifiés de ses délices. Sanctifiés à travers les épreuves, et par le fruit mûr des vertus, nous avons goûté de l'arbre de vie qu'il n'a pas été donné à Adam de toucher. Nous avons connu que le Seigneur est le Christ, et que nous avons dépouillé nos tuniques de peau, déchirées par le glaive et les fouets. Et voilà que nous avons revêtu devant vous l'antique beauté de la nudité dont il n'y a point à rougir, et nous ne traînons plus après nous aucun reste de fange et de corruption, parce que nous avons vaincu le serpent, non point par la ruse, mais dans un loyal combat, et que le commencement a été redressé par la fin. Lui, le serpent, s'est embarrassé dans ses piéges, et il est tombé; mais nous nous sommes levés et dressés pour être le rempart du genre humain... Accordez-nous, pour premier prix de nos souffrances la conversion et l'illumination de la race humaine. Délivrez ceux qui sont retenus dans les chaînes du péché; ouvrez les yeux que l'impiété aveugle; redressez les hommes que l'incrédulité courbe vers la terre; que nos cendres chassent de l'univers et dissipent comme de la poussière toute la phalange des démons; que toutes les maladies du monde soient guéries par notre sang répandu. Daignez, Seigneur, venir en aide à tous ceux qui vous invoquent par nous. Commandez à l'orage des tentations, et que la tempête s'apaise, et que tous les hommes se reposent dans votre volonté comme dans un port; que, par la vertu de l'Esprit, le genre humain ne forme plus qu'un seul troupeau, soumis par vous au Christ pasteur, et que votre peuple se réjouisse en vous. O Dieu libérateur, ô Seigneur miséricordieux, que vos yeux et vos oreilles s'ouvrent à la prière de vos serviteurs ! »

[1] *Ephes.*, II, 14 et 15.

En achevant ces mots, les martyrs se levèrent, et se tournant vers la multitude des chrétiens et des païens qui les entouraient : « Hommes nos frères, crièrent-ils fortement, et vous tous, parmi cette foule, qui craignez Dieu, les paroles du salut vous ont été envoyées, vous avez été sauvés par un pur bienfait d'en haut · car vous, qui étiez éloignés, vous vous êtes maintenant rapprochés par le sang du Christ. Ah ! croyez que le temps est court, la limite de la vie humaine bien étroite, et le chemin bien glissant. Marchez dans la vertu, comme au grand jour ; gardez votre foi sans tache... Si quelqu'un d'entre vous n'est pas marqué du sceau de l'Esprit, qu'il soit marqué de la lumière du baptême : oignez avec le sang immaculé la demeure de votre âme et les portes de vos sens ; c'est le seul moyen d'échapper à l'exterminateur. Que nul de vous ne désespère de son salut ; que notre combat vous inspire confiance ; nos blessures sont un bel exemple. N'avons-nous pas été revêtus d'une chair comme la vôtre ?... Imitez-nous donc, comme nous avons nous-mêmes imité le Christ, qui a vaincu le péché par sa croix et par ses souffrances. »

A ces paroles, les bourreaux se jetèrent sur les martyrs. Les uns furent consumés par les flammes ; les autres moururent étranglés. Ceux-ci périrent par le glaive, ceux-là furent précipités au fond de la mer. Quelques-uns furent broyés sous les dents des bêtes féroces ; d'autres expirèrent dans le supplice de la faim ; plusieurs furent sciés tout vivants ; un grand nombre furent écrasés sous des meules de moulin : et tous enfin, après avoir subi la mort qu'ils désiraient, se reposèrent dans le Seigneur.

Voilà comme le diacre Constantin nous représente les magistrats du siècle et les martyrs du Christ, l'enfer et l'Eglise, luttant l'un contre l'autre, en bataille rangée, pendant trois cents ans. C'est un résumé fidèle de l'histoire, et quant aux faits, et même quant aux paroles ; dans les actes les plus authentiques et les plus complets, tels que ceux des saints Taraque, Probus et Andronic, nous voyons de la part des magistrats païens toujours les mêmes raisonnements. Nous le voyons encore dans les édits de persécution ; mais surtout dans les écrits des philosophes païens, tels que Hiéroclès, Celse, et notamment Julien l'Apostat. Partout ce sont les mêmes sophismes incohérents et contradictoires pour justifier l'idolâtrie et attaquer ou plutôt travestir le christianisme. Et après

quinze siècles, les modernes sectateurs de la philosophie antichrétienne, panthéistes, matérialistes, idéologues de Germanie et d'ailleurs, ne savent que reproduire en allemand et en français les sophismes de Julien et d'Hiéroclès, tantôt dans des libelles philosophiques, tantôt dans de nouveaux édits de persécution. Car, au fond, c'est toujours le même combat sous une forme un peu différente. Et les sophismes de l'incrédulité ou de l'apostasie moderne se voient réfutés depuis dix-huit siècles, dans les actes des martyrs, dans les apologies des confesseurs et dans les écrits des docteurs de l'Eglise. Ce que le diacre Constantin rapporte des premiers n'est que de l'histoire.

« O saintes âmes ! s'écrie-t-il enfin, ô corps sacrés ! ô précieux et divins trésors, plus inestimables que l'or et la topaze ! ô demeures du Christ, habitacles de l'Esprit, vases de vertu ! oui, vous retrouverez un jour, après la décomposition de ce misérable mélange, tout ce qui vous appartenait dans les éléments matériels dont se formait votre corps à sa naissance ; mais vous les recouvrerez sanctifiés par la récompense immortelle que vous aurez reçue ! O multitude bienheureuse ! ô splendeur multiple, qui éclate comme dans une âme unique ! quels chants de triomphe vous célébreront dignement, ô vous dont la victoire a surpassé la force de la nature ! De quels trophées de mémoire éternelle, de quels psaumes, de quelles hymnes, de quels cantiques spirituels ceindrons-nous vos fronts, comme de magnifiques couronnes immortellement fraîches et vertes ! Vous avez honoré vos parents, selon le précepte évangélique : car vous avez, par vos souffrances, effacé la honte de vos ancêtres, délivré vos pères du déshonneur, et rendu à la nature humaine la joie à la place du deuil. Vous avez changé la terre en ciel, et vous êtes comme l'orient serein, comme l'aurore de la justice, et comme des étoiles qui brillent en tout lieu : car tous les pas que vous faites sont dans la voie droite des saints commandements...

« En quelques heures, vous avez accompli de plus pénibles travaux dans la vigne de Dieu, que ceux à qui l'on donne le nom de patriarches. Vous vous êtes placés, par vos œuvres au-dessus de votre premier père : car vous avez gardé les commandements du Christ, vous avez offert au Seigneur un sacrifice plus saint que celui d'Abel, l'holocauste de vos âmes. Aussi avez-vous été trans-

portés vers une immortalité plus belle que celle d'Hénoch, sur une arche plus solide que celle de Noé, composée qu'elle est avec les matériaux incorruptibles de la vertu. C'est dans cette arche que votre âme s'est préservée de l'étouffement des idoles. Abraham a reconnu le mystère de la Trinité dans un type et dans une ombre; mais vous, dans les combats que vous avez soutenus pour la Trinité, vous vous êtes faits, d'une voix retentissante, les hérauts éclatants de la vérité. Votre sacrifice a été supérieur à celui d'Isaac, l'ayant accompli par l'immolation de vous-mêmes. Par la sincérité de votre but, vous avez surpassé la vie simple et candide de Jacob. L'excellence de votre vie a été, selon le saint précepte, semblable à l'innocence des colombes. C'est vous qui habitant une maison illustre, l'Eglise, avez présenté un festin à Dieu le Père, savoir, vos blessures, en immolant comme un chevreau, le corps de votre humilité. Aussi en avez-vous reçu la bénédiction, la vie éternelle. Vous avez vaincu Joseph en chasteté, vous qui avez repoussé la doctrine des faux dieux, doctrine corrompue dans ses actes comme dans ses images, et qui avez abandonné à ces tyrans débauchés et pervers le vêtement qui vous enveloppe, c'est-à-dire votre corps. Toutes les épreuves de Job, vous les avez subies; et, de plus que lui, vous avez enduré les supplices jusqu'à la mort elle-même. Vous avez eu un plus grand honneur que Moïse : car, après avoir reçu et gardé la loi de grâce, vous avez traversé à pied sec la mer de l'idolâtrie rougie de votre sang, et vous êtes arrivés dans la terre de promission, la céleste Jérusalem. Et déjà auparavant vous avez prouvé vos forces à vos ennemis par le grand nombre de signes et de miracles qui avaient éclaté dans le désert, dans la vie religieuse; et, par votre mort, vous avez écrasé et étouffé sous vos pieds les serpents insidieux qui poursuivaient les hommes de leurs morsures venimeuses. Au lieu de la robe d'Aaron, faite de main d'homme, vous vous êtes revêtus, comme il sied aux saints, de la justice du Christ. Vous avez purifié le peuple, non par le sang des agneaux, mais par votre propre sang.

« Les remparts des impies, les cités de l'ennemi, les langues parleuses et contredisantes, la vaine sagesse, vous les avez renversés par la trompette de vos enseignements; vous avez surpassé les exploits de Josué; vous vous êtes montrés plus saints que

Samuel, et plus propres au ministère divin : car vous avez été offerts à Dieu non par votre mère, mais par vous-mêmes, non pour vivre, mais pour mourir, afin de vivre de la vie éternelle. Vous avez abattu le Goliath intellectuel, non par la fraude, comme David, mais avec une pierre rejetée des hommes, le Christ. Enfin, après avoir, par vos périls, écrasé la tête du dragon dominateur, vous êtes montés comme des triomphateurs couronnés de leurs brillants exploits, sur un char plus sublime que celui du prophète Elie, et vous êtes entrés dans les portes du ciel, portés par vos vertus et vos œuvres : et maintenant avec les myriades innombrables d'anges, avec l'Eglise des premiers-nés, vous formez une joyeuse harmonie devant le tabernacle véritable.

« Aussi répandez-vous sur vos frères une part de la splendeur que vous puisez dans la source de la lumière intellectuelle. Car vous êtes préposés à l'égard du genre humain tout entier, et comme les tuteurs des âmes, les médecins des corps, la colonne de la foi, la consommation du sacerdoce, la rémission des péchés, le fondement et l'appui des églises, les remèdes des maladies, le repos des voyageurs, le gouvernail des navigateurs, la ressource des indigents ; vous soutenez ceux qui combattent, vous relevez ceux qui tombent, vous rendez le courage à ceux qui se plaignent, vous guidez ceux qui s'égarent, vous gardez ceux qui marchent dans le droit chemin ; vous êtes la consolation des affligés, et pour tous un puissant secours et un ferme appui d'inébranlable espérance. »

Le diacre Constantin termine son discours, et nous terminerons notre volume, par cette prière aux saints martyrs : « C'est à vous, instituteurs du culte intellectuel, héritiers du Christ, divins luminaires, peuple choisi, martyrs illustres ; c'est à vous que nous offrons nos incultes paroles que voilà comme une guirlande de ronces. Daignez agréer ce chétif fruit de notre labeur ; ne mesurez point à votre dignité, mais à notre force, cette entreprise que nous avons exécutée à la sueur de notre visage. Nous n'avons ni assez de science, ni assez de génie, pour publier dignement la gloire de vos paroles et de vos actions. D'ailleurs, d'une certaine paresse, nous sommes indolents et endormis pour ce qu'il y a de plus utile. Cependant nous avons uni le travail à la bonne volonté, et suppléé au manque d'art par le zèle. De votre part,

veuillez nous purifier du limon des péchés et de la lie impure du siècle : faites en sorte que ce qui reste de vie en nous soit, moyennant les armes de la justice à droite et à gauche, dirigé dans la bonne voie, et conservé dans la paix et la grâce. Et lorsque nous partirons d'ici et que nous serons délivrés des troubles de ce monde, puissions-nous être comptés au nombre des élus par le juge universel ! et cette récompense de notre humble offrande, puissions-nous l'obtenir, par notre Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, est la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen. »

FIN DU TOME PREMIER.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

TABLE DU PREMIER VOLUME

CONTENANT

LES MOIS DE JANVIER ET DE FÉVRIER.

MOIS DE JANVIER.

Ier JOUR.

La Circoncision, fête du saint nom de Jésus..... 1
Un mot sur les souhaits de bonne année..... 2
Saint Fulgence..... 3
Le bienheureux Tomassi..... 12
Saint Almaque ; trente soldats martyrs ; sainte Martine ; saint Concorde ; saint Eugend ; saint Odilon ; bienheureux Bonfilio ; sainte Euphrosyne... 13

IIe JOUR.

Saint Adalard, abbé de Corbie... 14
Saint Macaire d'Alexandrie..... 17
Plusieurs saints martyrs de Rome ; saint Isidore, les saints Argée, Narcisse et Marcellin ; saint Martinien ; un autre saint Isidore ; saint Spiridion. 18

IIIe JOUR.

Sainte Geneviève, patronne de Paris. 19
Saint Antère ; saint Pierre Balsame ; les saints Cyrin, Prime et Théogènes ; saint Gorde ; saint Zosime et saint Athanase ; saint Théopempte et saint Théonas ; saint Daniel ; saint Florent. 22

IV JOUR.

Saint Tite ou Titus..... 23
Saint Grégoire, évêque de Langres. 23
Le bienheureux Libentius, archevêque de Brême..... 26
Saint Prisque, saint Priscillien, sainte Bénédicte ou Benoîte ; sainte Dafrose ; les saints Hermès, Aggée et Caïus ; saint Mavile ; les saints Aquilin, Gémine, Eugène, Marcien, Quinctus, Théodote et Tryphon ; saint Rigobert..... 28

Ve JOUR.

Saint Siméon Stylite..... 29
Saint Télesphore ; saint Edouard ; sainte Synclétique ; sainte Emilienne ; sainte Apollinaire ; plusieurs saints martyrs dans la Thébaïde..... 41

VIe JOUR.

L'Epiphanie. Les Mages..... 41
Saint Nilammon..... 43
Le bienheureux Jean de Ribeira, archevêque de Valence..... 43
Sainte Macre ; saint Melaine ; saint André, Carme ; plusieurs saints martyrs

en Afrique..... 47

VII^e JOUR.

Saint Lucien, prêtre et martyr.. 47
Saint Nicétas, évêque. 49
Saint Raymond de Pegnafort.... 51
Saint Cler ; saint Félix ; saint Janvier ; saint Julien ; saint Canut ; saint Crispin ; saint Théodore..... 57

VIII^e JOUR.

Saint Séverin, apôtre de la Norique. 57
Sainte Gudule, vierge..... 66
Saint Lucien ; saint Maximilien et saint Julien ; saint Eugénien, saint Théophile et saint Hellade ; saint Laurent Justinien ; saint Apollinaire ; saint Séverin ; saint Maxime ; saint Patient..... 66

IX^e JOUR.

Saint Julien et sainte Basilisse.. 67
Saint Adrien, abbé en Angleterre. 67
Sainte Marcienne ; les saints Vital, Revocat et Fortunat ; les saints Epictète, Jucond, Second, Vital et Félix ; saint Pierre de Sébaste ; saint Marcellien. 68

X^e JOUR.

Saint Agathon, pape..... 69
Saint Guillaume, archevêque de Bourges..... 73
Saint Nicanor ; saint Jean le Bon ; saint Paul, premier ermite ; saint Marcien ; saint Pierre Urseolo..... 78

XI^e JOUR.

Saint Théodose, abbé en Palestine. 78
Le bienheureux Thomas de Cora. 81
Saint Hygin ; saint Salve ; les saints Pierre, Sévère et Leuce ; saint Alexandre ; saint Salve ; saint Luce ; saint Palémon ; saint Anastase ; sainte Honorate..... 82

XII^e JOUR.

Saint Benoît Biscop, abbé en Angleterre..... 82
Saint Aelred, abbé en Ecosse.... 86
Sainte Tatienne ; saint Satyre ; saint Arcade, les saints Zotique, Rogat, Modeste et Castule ; les saints Tigre et Eutrope ; saint Zotique ; saint Jean ; saint Probe. Quarante-deux martyrs d'Ephèse..... 91

XIII^e JOUR.

Sainte Véronique de Milan..... 92
Octave de l'Epiphanie. Baptême de Jésus-Christ..... 95
Quarante soldats martyrs ; saint Potit ; les saints Hermyle et Stratonique ; les saints Gumesinde et Servus-Dei ; saint Hilaire ; saint Léonce ; saint Agrèce ; saint Vivent ; sainte Glaphyre..... 96

XIV^e JOUR.

Saint Hilaire, évêque de Poitiers. 97
Saint Félix de Nole..... 99
Saint Barbascemin et ses compagnons, martyrs en Perse..... 101
Saint Malachie ; trente huit solitaires martyrisés ; quarante-trois autres ; saint Dace ; saint Euphraise ; saint Julien Sabas ; sainte Macrine. 103

XV^e JOUR.

Saint Paul, premier ermite..... 103
Saint Macaire d'Egypte..... 107
Saint Jean Calybiste..... 109
Saint Maur..... 109
Les saints Habacuc et Michée ; sainte Secondine ; saint Éphise ; saint Maxime ; saint Bonet ; saint Isidore..... 110

XVI^e JOUR.

Saint Honorat, évêque d'Arles... 111
La bienheureuse Stéphanie Quinzani. 112
Saint Marcel ; les saints Bérard, Pierre, Accurse, Ajut et Othon ; saint Titien ; saint Mélas ; saint Fursy ; sainte Priscille ; la bienheureuse Jeanne. 117

XVII^e JOUR.

Saint Antoine, patriarche des cénobites. 117
Saint Sulpice, évêque de Bourges. 131
Les saints Speusippe, Eleusippe et Méleusippe; les saints Diodore et Marien; les saints Antoine, Mérule et Jean..... 133

XVIII^e JOUR.

La chaire de saint Pierre à Rome. 134
Saint Fazius, orfévre..... 140
La bienheureuse Béatrix de Vicence. 141
Sainte Prisque; les saints Mosée et Ammone; saint Athénogène; saint Volusien; saint Léobard; saint Déicole; sainte Libérate..... 141

XIX^e JOUR.

Saint Canut, roi de Danemark.. 142
Saint Wulstan, évêque de Worcester. 148
Le bienheureux André Grégo... 150
Les saints Maris, Marthe, Audifax et Abacum; saint Germanique; les saints Paul, Géronce, Janvier, Saturnin, Succès, Cat, Pie et Germaine; saint Pontien; saint Bassien.. 151.

XX^e JOUR.

Saint Sébastien et ses compagnons, martyrs..... 151
Saint Fabien; saint Néophyte; saint Maur; saint Euthymius..... 163

XXI^e JOUR.

Sainte Agnès, vierge et martyre de Rome..... 164
Saint Epiphane, évêque de Pavie. 166
Saint Publius; les saints Fructueux, Augure et Euloge; saint Patrocle; saint Meinard..... 176
Anniversaire de Louis XVI, dont la mort a été qualifiée de martyre par le pape Pie VI, parlant comme docteur particulier..... 176

XXII^e JOUR.

Saint Vincent, martyr..... 176
Saint Anastase, Persan..... 180
Les saints Vincent, Oronce et Victor; saint Gaudence; saint Dominique. 187

XXIII^e JOUR.

Saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie..... 188
Saint Ildefonse, évêque de Tolède. 192
Sainte Emérentienne; saint Parménas; les saints Sévérien et Aquile; saint Asclas; saint Clément; saint Agathange; saint Martyr..... 196

XXIV^e JOUR.

Saint Timothée..... 196
Le bienheureux Marcolin..... 199
Saint Babylas; les saints Mardoine; Muson, Eugène et Métellus; saint Félicien; saint Thyrse et saint Prix; saint Zamas; saint Suran..... 200

XXV^e JOUR.

Conversion de saint Paul..... 200
Saint Poppon, abbé de Stavelo.. 206
Saint Ananie; les saints Juventin et Maxime; saint Prix et saint Amarin; les saints Donat, Sabin et Agabe; saint Bretannion..... 207

XXVI^e JOUR.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne. 207
Sainte Paule, veuve..... 219
Sainte Nothburge, servante.... 222
Saint Théogène et trente-six autres martyrs; sainte Bathilde..... 222

XXVII^e JOUR.

Saint Chrysostôme..... 223
Sainte Angèle de Mérici, fondatrice des Ursulines..... 232
Saint Julien, saint Avit; les saints Brice, Réate et leurs compagnons; les saints Datif, Julien, Vincent et

vingt-sept autres ; saint Vitalien ; saint Julien du Mans ; saint Maur.. 235

XXVIIIe JOUR.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie. 235
La bienheureuse Marguerite de Hongrie..... 237
Saint Flavien ; les saints Thyrse, Leuce et Callinique ; saint Léonide et ses compagnons ; saint Valère ; saint Julien ; saint Jean ; saint Jacques. 239

XXIXe JOUR.

Saint François de Sales, évêque de Genève..... 239
Les saints Papias et Maur ; saint Constance, saint Sarbel et sainte Barbée ; saint Sabinien ; saint Aquilin ; saint Valère ; saint Sulpice le Sévère. 255

XXXe JOUR.

Sainte Bathilde, reine de France. 255
Sainte Aldegonde, vierge et abbesse. 259
Sainte Hyacinthe Mariscotti, vierge. 260
Sainte Martine ; saint Hippolyte ; les saints Félicien, Philappien et cent vingt autres ; saint Barsimée ; saint Barsès ; saint Alexandre ; saint Mathias ; saint Félix ; saint Armentaire ; sainte Savine..... 262

XXXIe JOUR.

Saint Pierre de Nolasque..... 263
Saint Cyr et saint Jean..... 267
La bienheureuse Louise d'Albertone. 268
Saint Métran ; les saints Saturnin, Thyrse et Victor ; les saints Tharsice, Zotique, Cyriaque et leurs compagnons ; sainte Tryphène ; saint Géminien ; sainte Marcelle ; saint Marc.... 269

MOIS DE FÉVRIER.

Ier JOUR.

Saint Ignace, évêque d'Antioche. 269
Saint Sigisbert, roi d'Austrasie.. 278
Saint Pione ; saint Sévère ; saint Paul ; saint Ephrem ; sainte Brigide ; la bienheureuse Véridienne..... 279

IIe JOUR.

La Purification de la sainte Vierge. 279
Saint Corneille, centurion romain. 284
Saint Apronien, geôlier ; les saints Fortunat, Félicien, Firme et Candide ; saint Floscule ; saint Laurent.. 288

IIIe JOUR.

Saint Anscaire, archevêque de Hambourg et de Brême..... 288
Le bienheureux Oderic, Franciscain. 304
Le bienheureux Nicolas de Longobardi, Minime..... 307
Saint Blaise ; saint Célerin ; saint Laurentin ; saint Ignace et sainte Catherine ; les saints Félix, Symphrone, Hippolyte et leurs compagnons ; les saints Terrède et Rameri ; les saints Lupicin et Félix..... 308

IVe JOUR.

Saint André Corsini, évêque de Fiésole. 309
Saint Rembert, archevêque de Brême. 315
Saint Joseph de Léonissa, Capucin. 316
Saint Eutyche ; les saints Aquilin, Gémine, Gélase, Magne et Donat ; saint Philéas et saint Philorome ; saint Aventin ; saint Isidore ; saint Gilbert ; sainte Jeanne de Valois..... 318

V$_e$ JOUR.

Sainte Agathe, vierge et martyre. 318
Saint Avit, évêque de Vienne en France. 319
Les martyrs du Japon..... 323
Plusieurs martyrs du Pont; saint Isidore; les saints Génoin et Alboin. 337

VI^e JOUR.

Saint Vedast ou Vaast, évêque d'Arras. 338
Saint Amand, évêque de Mastricht. 340
Sainte Dorothée et saint Théophile; les saints Saturnin, Théophile et Révocate; saint Silvain; saint Antholein; saint Guérin..... 344

VII^e JOUR.

Saint Romuald, fondateur des Camaldules..... 344
Le bienheureux Antoine de Stroconio. 357
Saint Aule; saint Adauque avec plusieurs autres; saint Théodore, général d'armée; saint Moïse; saint Richard; sainte Julienne..... 357

VIII^e JOUR.

Saint Jean de Matha..... 358
Sainte Étienne de Grandmont.... 362
Les saints Paul, Lucius et Cyriaque; les saints Denys, Emilien et Sébastien; sainte Coïnte; plusieurs martyrs de Perse; saint Juvence; saint Honorat; saint Paul, évêque; le bienheureux Pierre d'Albano.. 364

IX^e JOUR.

Sainte Apollonie ou Apolline, vierge. 365
Saint Ansbert, évêque de Rouen. 366
Le bienheureux Bernard de Scammaca. 367
aint Alexandre et trente-huit autres; les saints Ammône et Alexandre; saint Nicéphore; les saints Prime et Donat, saint Sabin..... 368

X^e JOUR.

Sainte Scholastique, vierge..... 369
Les sept premiers fondateurs de l'ordre des Servites..... 370
La bienheureuse Clara de Rimini, veuve. 372
Les saints Zotique, Irénée, Hyacinthe et Amance; dix soldats martyrs; sainte Sotère, vierge; saint Silvain; saint Guillaume; sainte Austreberte. 375

XI^e JOUR.

Saints Saturnin, Datif et autres martyrs d'Afrique..... 376
Plusieurs martyrs de Numidie; saint Lucius et ses compagnons; saint Didier; saint Calocer; saint Lazare; saint Castrense; saint Séverin; saint Jonas..... 377

XII^e JOUR.

Saint Benoît d'Aniane, abbé..... 378
Sainte Eulalie; saint Damien, les saints Modeste et Julien; saint Modeste et Ammone, saint Mélèce; saint Antoine; saint Gaudence..... 384

XIII^e JOUR.

Sainte Catherine de Ricci..... 384
Saint Grégoire II, pape..... 386
Saint Agabe; sainte Fusque et sainte Maure; saint Polyeucte; saint Bénigne; saint Lezin; saint Etienne, évêque, et saint Etienne, abbé... 400

XIV^e JOUR.

Le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception..... 400
Le bienheureux Nicolas Pullia... 404
Saint Valentin; les saints Vital, Féli-

cule et Zénon ; un autre saint Valentin ; les saints Procule, Eusèbe et Apollone ; les saints Bassus, Antoine et Protolyque ; les saints Cyrion, Bassien, Agathon et Moïse ; les saints Denys et Ammone ; saint Eleucade ; saint Auxence, saint Antonin.. 405

XV^e JOUR.

Saint Sigfrid, apôtre de la Suède. 406
Le bienheureux Jourdain de Saxe. 407
Les saints Faustin et Jovite ; saint Craton ; sainte Agape ; les saints Saturnin, Castule, Magnus et Lucius ; saint Quiniz ; saint Décorose ; saint Sévère ; saint Joseph ; sainte Géorgie. 410

XVI^e JOUR.

Saint Grégoire X, pape..... 410
Le bienheureux Bernard de Corléone. 419
Saint Onésime ; sainte Julienne ; saint Julien et cinq mille autres ; les saints Élie, Jérémie, Isaïe, Samuel et Daniel ; saint Porphyre et saint Séleuque ; saint Faustin..... 421

XVII^e JOUR.

Martyrs de Rome et d'Ostie, sous l'empereur Claude II..... 422
Saint Faustin, avec quarante-quatre autres ; saint Polychrone ; les saints Donat, Secondien et Romule ; saint Théodule ; saint Julien ; saint Silvin ; saint Fintan ; le bienheureux Alexis Falconiéri..... 425

XVIII^e JOUR.

La bienheureuse Oringa, vierge.. 426
Saint Siméon ; les saints Maxime, Claude, Prépédigne, Alexandre et Cutias ; les saints Lucius, Silvain, Rutule, Classique, Secondin, Fructule et Maxime ; saint Flavien ; saint Hellade..... 430

XIX^e JOUR.

Le bienheureux Conrad..... 430
La bienheureuse Elisabeth Picenardi. 432
Saint Gabin ; les saints Publius, Julien, Marcel et leurs compagnons ; plusieurs martyrs de Palestine ; saint Sambdas ; saint Barbat ; saint Auxibe ; saint Mansuet..... 433

XX^e JOUR.

Plusieurs martyrs à Tyr en Phénicie. 434
Saint Sadoth et plusieurs autres martyrs en Perse..... 435
Saints Potame et Némèse ; saint Éleuthère ; saint Léon ; saint Eucher ; saint Éleuthère..... 436

XXI^e JOUR.

Saint Daniel ; sainte Verda, et autres martyrs en Perse..... 436
Saint Gondelbert..... 438
Soixante-dix-neuf martyrs en Sicile ; les saints Vérule, Secondin, Sirice, Félix, Servule, Saturnin, Fortunat et seize autres ; saint Sévérien ; saint Pierre Mavimène ; saint Maximien ; saint Félix ; saint Patère..... 438

XXII^e JOUR.

Sainte Marguerite de Cortone.... 439
La bienheureuse Jeanne-Marie Bonomi, vierge..... 443
La chaire de saint Pierre à Antioche ; le bienheureux Papias ; saint Aristion ; saint Abile ; saint Paschase. 446

XXIII^e JOUR.

Saint Pierre Damien, cardinal, évêque d'Ostie et docteur de l'Eglise.. 447
Saint Sérène ; soixante-douze martyrs ; saint Polycarpe ; sainte Marthe ; saint Lazare ; saint Félix ; saint Florent ;

sainte Romaine ; sainte Milburge 455

XXIVe JOUR.

Saint Mathias, apôtre..... 456
Saint Ethelbert, premier roi chrétien des Anglais..... 457
Sainte Primitive ; saint Serge ; les saints Montan, Lucius, Julien, Victoric, Flavien et autres ; saint Prétextat ; saint Modeste..... 461

XXVe JOUR.

Sainte Walpurge, vierge et abbesse. 461
Le bienheureux Constant..... 463
Le bienheureux Sébastien d'Apparitio. 464
Les saints Victorin, Victor, Nicéphore, Claudien, Dioscore, Sérapion et Papias ; les saints Donat, Juste, Herénas et autres ; saint Félix ; saint Taraise ; saint Césaire..... 466

XXVIe JOUR.

Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie 466
Saint Nestor ; les saints Papias, Diodore, Conon et Claudien ; les saints Fortunat, Félix et autres ; saint Faustinien ; saint Porphyre ; saint André ; saint Victor..... 479

XXVIIe JOUR.

Saint Léandre, évêque, de Séville et apôtre des Visigoths..... 479
Saint Jean de Vandières..... 487
Vie de sainte Glossinde, par saint Jean de Vandières..... 495
Les saints Alexandre, Abonde, Antigone et Fortunat ; les saints Julien et Eunus ; saint Bésas ; les saints Basile et Procope ; saint Galmier..... 498

XXVIIIe JOUR.

Les chrétiens d'Alexandrie, martyrs de la charité..... 498
Saint Romain et saint Lupicin .. 500
Les saints Macaire, Rufin, Juste et Théophile ; les saints Céréal, Pupule, Caïus et Sérapion ; translation de saint Augustin..... 501

XXIXe JOUR.

Saint Oswald, évêque de Worcester 501
Saint Eugend ou Oyend..... 503
Saint Odilon..... 504

Panégyrique de tous les martyrs, par le diacre Constantin de Constantinople..... 509

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Corbeil, imprimerie de Crété.

4350

922.2
R53

Rohrbacher, M. L'Abbe.

AUTHOR

Vies Des Saints.

TITLE

DATE